

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME LI

2013

N^{os} 1–4, Janvier–Décembre

SOMMAIRE / CONTENTS

Restitutions

N. IORGA, La communauté des peuples du Sud-Est européen	6
IONUȚ ALEXANDRU TUDORIE, Une restitution inspirée	23
VITALIEN LAURENT, La République de la Chimère et ses appels au pape Grégoire XIII (1577–1582).....	27
VITALIEN LAURENT, Les évêques de la Chimère (Albanie) aux XVI ^e – XVII ^e siècles	45
HAGOP DJ. SIROUNI, Les événements dans les Balkans en 1732–1740 selon les archives des Mékhitaristes de Venise.....	56

Philologie et histoire des textes

ȘERBAN V. MARIN, Considerations regarding the Place of <i>Chronicon Altinate</i> in the Venetian historical writing	83
NICOLAE-ȘERBAN TANAȘOCA, Deux opuscules de Manuel de Corinthe sur les divergences entre l'Église orthodoxe de l'Orient et l'Église catholique romaine: l' <i>Épître</i> adressée à Neagoe Basarab et l' <i>Apologie</i> à l'intention du frère prêcheur Franciscus	104
CARSTEN WALBINER, "Popular" Greek Literature on the Move: The Translation Of Several Works of Agapios Landos of Crete into Arabic in the 17 th century..	147
EMANUELA TIMOTIN, ANDREI TIMOTIN, La terminologie politique dans les gloses de l' <i>Histoire universelle</i> (1763) traduite par Vlad Boțulescu.....	159

Rev. Études Sud-Est Europ., LI, 1–4, p. 1–484, Bucarest, 2013

Histoire des mentalités et histoire de l'art

KIRIL PETKOV, Of Onions, Deep History and “the Medieval Man”	175
GÜNTER P. SCHIEMENZ, Laud Psalms Paintings in the Palaiologan Realm? The Case of Hagios Nikolaos Zarnatas.....	185
CONSTANȚA VINTILĂ-GHIȚULESCU, <i>Aimer son frère, haïr sa sœur</i> : sentiments et patrimoine dans la société roumaine (1700–1830)	211
CONSTANTIN IORDAN, Un voyageur roumain en Grèce au début du XX ^e siècle	221

Autour de Michel le Brave

OVIDIU CRISTEA, Michael the Brave, the Long War and “the Moldavian Road”	239
ANDREI PIPPIDI, Pages d'Agrippa d'Aubigné sur Michel le Brave	255
ANDREI PIPPIDI, Échos espagnols de « la longue guerre » (1592–1606)	261

Histoire moderne et contemporaine

OLIVER JENS SCHMITT, Albanische Geschichte als Balkangeschichte	271
STELLA GHERVAS, Le réseau épistolaire d'Alexandre et Roxandre Stourdza: une médiation triangulaire entre Occident, Russie et Sud-Est européen	291
PASCHALIS KITROMILIDES, Cyprus in 1821. A Report to the Levant Company and the Layers of Historical Memory	321
CONSTANTIN ARDELEANU, British Documents on the Political Situation of Bosnia and Herzegovina (1854)	329

Linguistique et anthropologie balkaniques

OCTAV EUGEN DE LAZERO, La structuration sémantique des verbes de mouvement en slave	355
DORIN LOZOVANU, The Romanian Population of Serbia: Origins And Ethnic Identity.....	395

Discussions

CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU, L'influence latine sur l'albanais. Considérations en marge du livre de Guillaume Bonnet, <i>Les mots latins de l'albanais</i>	413
ELENA SIUPIUR, « La mémoire en tant que forme de justice »	416
CLEO PROTOKHRISTOVA, Une contribution à la littérature comparée Sud- Est européenne.....	421

RADU G. PĂUN, La Moldavie de Ștefan le Grand (1457–1504) el le monastère de Hilandar au Mont Athos. Une rectification nécessaire	423
--	-----

Comptes rendus

Panos SOPHOULIS, <i>Byzantium and Bulgaria, 775–831</i> , Leiden-Boston, 2012 (A. Timotin); Susana MORALES OSORIO, <i>La Mirada de Occidente. Bizancio en la Literatura Medieval Española. Siglos XII–XV</i> , Granada, 2009; Maria José OSORIO PEREZ (ed.), <i>La Presencia del mundo griego en los fondos documentarios españoles</i> , Granada, 2011 (A. Pippidi); Giuseppe STABILE, <i>Valacchi e Valacchie nella letteratura francese medievale</i> , Roma, 2011 (A. Pippidi); Marian COMAN, <i>Putere și teritoriu. Țara Românească medievală (secolele XIV–XVI)</i> , Iași, 2013 (A. Pippidi); Oliver J. SCHMITT, <i>Die Albaner. Eine Geschichte zwischen Orient und Okzident</i> , München, 2012 (A. Timotin); Oliver J. SCHMITT, <i>Skanderbeg. Der neue Alexander auf dem Balkan</i> , Regensburg, 2009 (C. Vătășescu); <i>Inventory of the “Lettere e Scritture Turchesche” in the Venetian Archives</i> , ed. Maria Pia PEDANI, Leiden-Boston, 2010 (A. Pippidi); Viorel PANAITTE, <i>Război, pace și comerț în Islam. Țările Române și dreptul otoman al popoarelor</i> , Iași, 2013 (A. Pippidi); <i>To Άγιον Όρος στὸν 15ο καὶ 16ο αἰῶνα</i> , Thessalonique, 2012 (R. G. Păun); Florin MARINESCU, <i>Ρουμανικά έγγραφα τοῦ Ἁγίου Ορους. Αρχεῖο Ἱεραρ Μονῆς τοῦ Διονυσίου</i> , Thessaloniki, 2013 (A. Pippidi); <i>Hommes de l’entre-deux. Parcours individuels et portraits de groupes sur la frontière de la Méditerranée (XVII^e–XX^e siècle)</i> , éd. Bernard HEYBERGER et Chantal VERDEIL, Paris, 2009 (I. Feodorov); <i>Relations entre les peuples de l’Europe Orientale et les chrétiens arabes au XVII^e siècle. Macaire III Ibn al-Za’im et Paul d’Alep</i> , éd. Ioana FEODOROV, Bucarest, 2012 (A. Timotin); Vlad ALEXANDRESCU, <i>Croisées de la modernité. Hypostases de l’esprit et de l’individu au XVII^e siècle</i> , Bucarest, 2012 (A. Pippidi); Mehmet Alaaddin YALÇINKAYA, <i>The First Permanent Ottoman Embassy in Europe. The Embassy of Yusuf Agah Efendi to London (1793–1797)</i> , Istanbul, 2010 (A. Pippidi); Daniel CAIN, <i>Diplonați și diplomație în Sud-Estul european</i> . București, 2012 (C. Torop); <i>Балканските войни. 1912–1913 г. Памет и история</i> , Sofia, 2012; Georgi MARKOV, <i>България в Балканския Съюз срещу Османската Империя, 1911–1913</i> , Sofia, 2012; <i>Војната такава, каквато беше. България в Първата Балканска Војна. 1912–1913 г.</i> , Sofia, 2012 (D. Cain); <i>Pärvata svetovna vojna i säbitijata na dobrudžanskijat front. Sbornik c izsledvanija</i> , ed. Georgi MARKOV, Tutrakan, 2012 (G. Ungureanu); Yelis EROLOVA, <i>Dobroudža. Granici i identičnosti</i> , Sofia, 2010 (S. Șerban); <i>Martor. The Museum of the Romanian Peasant Anthropological Review</i> , 17, 2012 (S. Șerban).....	427
---	-----

In memoriam

† Lidia Simion (1933–2012).....	465
† Olga Cicanci (1940–2013).....	466
† Charalambos K. Papastathis (1940–2012).....	468
Vie scientifique de l’Institut d’Études Sud-Est Européennes	471
Livres reçus	481

Restitutions

Le texte suivant existe en une traduction française¹, mais son auteur ne l'a publié complètement que dans le journal du parti Nationaliste-Démocrate qu'il dirigeait, «*Neamul Românesc*» (La Nation roumaine) le 10 mars 1934. Du premier coup d'œil on s'aperçoit que ce qui a incité Iorga à s'adresser à un large public pour répéter ses idées sur le passé et le présent du Sud-Est européen c'était l'évolution de la situation politique. On comprend donc qu'il se soit hâté de réagir en inscrivant ce thème dans sa série habituelle de conférences à l'Institut qu'il avait fondé en 1914. Les événements avaient pris une tournure qui imposait le sujet à l'attention. Le 9 février 1934, on signait à Athènes le pacte d'Entente Balkanique par lequel la Roumanie s'alliait à la Grèce, à la Turquie et à la Yougoslavie. La politique de Titulescu, visant au maintien du statu-quo et à la sauvegarde de la paix, reportait ainsi un succès notable, quoique la Bulgarie et l'Albanie n'envisageaient pas de s'y joindre, tandis qu'à Rome, à Vienne et à Budapest on allait prendre une attitude contraire à la nouvelle Entente². Toute l'évolution politique d'alors obligeait plus ou moins les gens à se pencher sur ce genre de problèmes et à s'y intéresser. N. Iorga, comme on verra, regardait avec beaucoup de réserve le projet, peut-être à cause d'autres divergences qui l'opposaient déjà au ministre roumain des Affaires Étrangères. Son scepticisme au sujet de l'accord qu'on venait de conclure était d'ailleurs justifié, ce qui, à l'épreuve de la guerre, deviendra évident. De toute façon, l'historien devait s'estimer frustré de n'avoir pas été consulté, justement lui qui, depuis une vingtaine d'années, avait prêché l'assistance amicale entre les pays des Balkans au nom d'une solidarité fatalement amenée de loin par l'origine commune de ces peuples. Car il n'hésitait pas à supposer une parenté entre les Thraces et les Illyres, déjà entrevue par Hasdeu dans l'obscurité de l'Antiquité. Cependant, il s'est toujours refusé à insérer la Roumanie parmi les pays balkaniques, tout comme il ne voulait pas reconnaître que les envahisseurs venus de l'Est eussent laissé une empreinte durable sur ce territoire dont ils se sont souvent rendus maîtres. Les Slaves ne seront donc pas comptés au même rang que les autres facteurs déterminants de l'unité balkanique. Celle-ci, selon Iorga, s'est constituée à partir de la base thraco-illyrienne à laquelle se sont superposés successivement l'hellénisme, Rome et Byzance, chacune de ces étapes s'inscrivant en une seule continuité. Cette continuité n'a pas été rompue après 1453, car l'Empire ottoman a recueilli l'héritage byzantin, qui, partiellement, subsiste jusqu'au phanariotisme, lequel est considéré par notre historien comme une forme générale de vie commune aux sociétés du Sud-Est européen. L'unité du domaine ne comporte pas nécessairement l'union de toutes ses parties, si proches soient-elles les unes des autres. Les peuples du Sud-Est ont subi pendant de longs siècles deux influences contraires, celle de l'Orient et celle de l'Occident. Cette dernière était toujours préférée par Iorga, car il ne pouvait s'empêcher d'y appliquer aussi son choix politique de patriote roumain. Il est d'autant plus intéressant de remarquer que, témoin d'un nouveau faiblissement de cette solidarité balkanique qu'il prônait, il constatait lucidement une crise de l'Occident.

Andrei Pippidi

¹ Publiée sous le titre *Éléments de communauté entre les peuples du Sud-Est européen*, Revue Historique du Sud-Est européen, XII, 1935, p. 107–125. La traduction abrégée était due à Leosava Pavlovitch (1907–2004) qui se trouvait alors en Roumanie parce que son père était alors l'ambassadeur de Yougoslavie à Bucarest. Elle était peintre et allait devenir professeur de littérature française à l'Université de Belgrade. Je me suis permis de compléter et, par endroits, de rectifier cette version afin d'en rendre mieux l'oralité, en y ajoutant quelques notes indispensables.

² Eliza Campus, *Înțelegerea balcanică*, București, 1972, p. 125.

LA COMMUNAUTÉ DES PEUPLES DU SUD-EST EUROPÉEN

Conférence de M. N. IORGA à l'Institut des Études Sud-Est Européennes

Chers auditeurs,

Il m'a semblé qu'il était plus utile que d'habitude de vous parler de ce qui forme l'association ou, comme le dit le titre de cette conférence, «la communauté des peuples du Sud-Est européen». Il est temps de le faire parce que nous nous trouvons à présent devant une naïveté diplomatique bien lancée, accompagnée de sonneries de cloches et d'autres manifestations plus ou moins exotiques, qui se trouve appuyée par un certain nombre de signatures et de sceaux. Il y a des gens qui se fient aux signatures et aux sceaux et qui s'imaginent que, puisqu'on a apposé les signatures, une grande chose a été achevée pour l'histoire de l'humanité. Toutefois, il existe également des personnes qui ne partagent pas cette confiance, et moi-même je compte parmi ces gens-là. Je suis prêt à signer lorsqu'il s'agit de ce qui existait déjà bien avant la signature et le sceau. Mais, lorsqu'il y a uniquement une signature et un sceau entre des peuples qui s'ignorent et qui n'ont pas même montré la moindre intention de se connaître – car, s'ils avaient déclaré cette intention, ils n'ont en vue aucun moyen de parvenir à une telle entente, ou, s'il y avait pourtant quelques personnes qui aperçoivent ce moyen, on n'a encore fait pas un pas pour s'en approcher – eh bien, alors tout ce monde-là se berne d'apparences.

Or, certains se réjouissent de voir que les peuples se sont laissés tromper par des apparences, mais il y en a d'autres qui, depuis de longues années, souhaitent cette réalité que l'apparence prétend rendre inutile. Cette réalité signifie trouver les éléments communs qui existent entre les peuples du sud-est de l'Europe. Les établir veut dire reconnaître les leçons que ces éléments enseignent, en évoquant les anciens temps où ces peuples ont mené une vie commune, quand il ne s'agissait pas de droits écrasés, quand il n'y a pas eu seulement de l'oppression, mais de la collaboration. Ceux qui pensent ainsi croient que ces éléments n'ont pas été appelés à préparer ce qu'on nous offre aujourd'hui – c'est à dire une sorte d'assurance théorique, rhétorique, dont il est permis de se demander si elle procure plus de sécurité que par le passé ou si elle distribue le danger entre les signataires de l'accord, lesquels, sans être directement concernés, se trouvent ainsi liés par des engagements. Ces gens-là sont persuadés que, en se souvenant de ces éléments de vie commune, on parviendrait à l'un des fondements de cette paix dont, sans doute, l'humanité éprouve aujourd'hui le besoin.

Un faux diplomatique

Permettez-moi donc de déplacer la question depuis le terrain diplomatique sur un autre terrain, celui des réalités géographiques, historiques et culturelles, car ce sont celles qui me paraissent avoir une véritable utilité. La preuve que vous êtes du même avis c'est que, à côté des étudiants, je vois ici des gens qui, sans appartenir à l'Université, sont venus ici parce qu'ils désirent savoir comment on peut envisager ce problème autrement que du point de vue de «l'entente balkanique».

Une formule juste... et méritée

Permettez-moi d'abord de signaler une chose qui doit être mentionnée, quoique cela puisse causer un désagrément à celui qui a lancé une formule que je trouve aussi juste que spirituelle. Cependant, cette formule, prononcée dans une séance du Sénat, il y a quelques jours, n'a pas été relevée, parce que les journalistes ont une étrange manière de rapporter les débats du Parlement. A un moment donné, un orateur, échauffé par la conclusion du pacte balkanique, a félicité du haut de la tribune tout le monde, y compris ceux qui ne possèdent pas encore la certitude des droits acquis par chacun, y compris ceux qui avaient apporté l'encre et ceux qui avaient sonné les cloches à Athènes. Très excité par cet acte extrêmement important, ce monsieur regrettait seulement l'absence de la Bulgarie de cette compagnie des États balkaniques. Alors, puisqu'on constatait que le quatrième manquait au compte, j'ai posé au gouvernement la question si la Roumanie est un État balkanique. Or, sur le banc des ministres se trouvait par hasard un homme âgé et cultivé, fort intelligent, mon ancien élève de jadis, M. Alexandre Lapedatu, lequel, comme on l'a vu à cette occasion, possède un sens très pointu de l'humour. Il s'est levé et a répondu: «Oui, du point de vue diplomatique». Je me suis contenté de cette réponse, parce que l'information, que j'eusse autrement contestée, se défendait par la restriction «du point de vue diplomatique»¹.

Il faut s'entendre sur le mot «balkanique», terme difficile à admettre pour la plupart de nos voisins d'outre-Danube, dont certains sont nos amis. Je ne me suis jamais laissé imposer ce mot déplacé, injustifiable, parce qu'il n'existe pas un seul élément à l'appui de cette formule qu'on emploie à présent très largement. Certains Italiens nous logent tous à l'abri d'un seul terme: **Balcania** (je le retrouve ces derniers temps dans plusieurs livres et articles parus en Italie). Ces soi-disants peuples balkaniques je les ai toujours appelés, dans mes efforts de les rapprocher, – ainsi qu'à l'Institut où je fais cette conférence –, peuples sud-est européens. Le terme «balkanique» et l'expression italienne «Balcania» comprennent ensemble

¹ Desbaterile Senatului, Monitorul Oficial, 7/1934, p. 225. La scène est notée par N.Iorga, *Memorii*, VII, București, 1939, p.150, à la date du 23 février.

plusieurs peuples qui n'ont pas de rapport avec la notion géographique des Balkans. Sans doute, les Bulgares sont des Balkaniques, ce qui, pour eux, ne signifie pas déchoir; comme nous ne voulons pas chevaucher les Balkans, nous ne prétendons enlever les Balkans à personne, pas plus qu'on ne songe à attirer des Balkaniques dans des régions où ils n'ont que faire. Seulement, en ce qui concerne la Yougoslavie, celle-ci comprend l'ancien royaume serbe, la Vieille Serbie, le Monténégro, une très grande partie de la Macédoine, une partie du Banat, ensuite la Croatie et la Slovénie. Comme vous voyez, je ne m'y retrouve pas et je n'ai jamais vu dans un ouvrage serbe le désir d'annexer une partie des Balkans pour l'honneur de rendre balkaniques les Serbes. En outre, dans cette Péninsule Balkanique il y a aussi les Grecs. Je l'ai dit plus d'une fois – c'est une liaison géographique que je ne vais pas chercher dans une théorie, mais qui m'est imposée par la réalité –, les peuples ne sont pas qualifiés et ne prennent pas leur nom selon la région à laquelle ils sont adossés ou d'après la région qu'ils habitent, mais selon la région qu'ils regardent. C'est là l'essentiel pour un peuple². Les Norvégiens sont tournés vers l'Océan et les Suédois vers la mer Baltique, les Russes vers la steppe eurasiatique. Les Espagnols dirigent leurs regards vers la Méditerranée, tandis que les Portugais qui s'appuyent à eux regardent pourtant de l'autre côté, vers l'Océan. Les Grecs sont avant tout un peuple côtier, un peuple insulaire, un peuple maritime, et leur mer n'est pas la mer Noire, mais la Méditerranée, de sorte qu'ils sont un peuple méditerranéen. Leurs liens avec cette région sont essentiels, parce qu'ils y trouvent leur horizon.

De sorte que je comprends très bien une convention telle que celle que M. Venizelos a signé avec les Turcs, en étouffant tant de douleur, en surpassant tant de ruines, un accord qui doit être favorable aux intérêts du commerce sur la côte de la Méditerranée³. Je pourrais comprendre également, si on y parviendra, une convention de la Grèce avec l'Italie; je comprends aussi l'influence anglaise qui a toujours été si puissante en Grèce que les Anglais y ont imprimé souvent la direction qu'ils voulaient. Tout cela je peux le comprendre parce que les Grecs sont un peuple méditerranéen. Ils ont obtenu en effet une partie de la Macédoine, mais ce n'est qu'une sorte de point d'appui continental. C'est comme pour le Danemark, qui possède un certain nombre d'îles, et sa province du Jutland eût pu s'étendre plus loin que le petit Slesvig – car les rois danois ont eu aussi le Holstein –, afin d'annexer des territoires allemands; pourtant, le Danemark ne va pas changer d'orientation et se tourner vers le sud, car ce pays est dirigé vers l'Est, vers ses îles. Je vous signale que le Danemark, à cause du Jutland, pourrait avancer des deux côtés, mais il est attiré par ses îles, lesquelles se trouvent à l'Est, pas à l'Ouest.

² Idée déjà exposée par N. Iorga dans son livre *Țări scandinave: Suedia și Norvegia*, București, 1929.

³ Les accords bilatéraux que Venizelos avait signé avec l'Italie, la Yougoslavie et la Turquie en 1928–1930 avaient été causés par la crainte du révisionnisme de la Bulgarie.

Quant aux Turcs, ceux-ci, pour préserver leur orgueil d'être les successeurs des Byzantins à Constantinople, ont conservé une partie quelconque de l'Europe, une part tout à fait insignifiante. Leur choix de l'ancienne Angora (Ankara) pour leur nouvelle capitale prouve qu'ils entendent se rattacher à la tradition de leurs plus lointains ancêtres. Dans les livres d'histoire et de théorie politique des Turcs nationalistes, aujourd'hui on met en valeur surtout les Turkmènes, leur Turkestan, ces terres de l'Asie centrale d'où ils déclarent fièrement tirer leur origine.

Quant à nous, nous sommes un peuple carpatique, puisqu'on possède les deux versants des Carpates, nous sommes ensuite un peuple danubien parce que les circonstances nous ont forcés à ne pas dépasser la rive gauche du Danube. Il est vrai que nous avons un front sur la mer Noire, mais, en même temps, les rivières de la Transylvanie, hormis le Jiu et l'Olt, se dirigent vers l'Ouest et leur cours nous indique l'orientation vers l'Occident.

L'Europe de l'Est et l'Est de l'Europe

J'avoue donc ne pouvoir admettre un terme qui ne convient nullement. Je trouve que, au contraire, le Sud-Est de l'Europe a un sens et, comme vous allez le voir, il impose certains devoirs et soumet tous les peuples de notre région à quelques contraintes.

Le Sud-Est de l'Europe et l'Est de l'Europe sont deux choses tout à fait différentes. Je me demande d'ailleurs s'il ne faudrait pas introduire dans la géographie et l'histoire de l'Europe la notion d'un Sud-*Ouest* européen. Entre l'Italie et la Péninsule Ibérique il y a sans doute une très grande différence. En Italie on rencontre la vieille race italique, laquelle, selon moi, ne doit pas être amenée d'ailleurs – car, pour les races qu'on fait venir d'ailleurs, moi je reste absolument sceptique – et je suis beaucoup plus porté à croire aux races anciennement enracinées qu'à de tels voyages incessants qui leur sont attribués par des érudits entichés de nouveautés. À côté de la race italique, on a la race grecque au Sud, des pénétrations arabes en Sicile et en quelques endroits de l'Italie méridionale, mais celles-là se sont fondues complètement, donc elles ne signifient plus rien dans la réalité italienne actuelle. On a aussi, au Nord, des pénétrations barbares, de caractère germanique, mais nul sceau étranger n'a réussi à s'imposer uniformément et durablement sur cette terre italienne. Parce que l'Italie n'est pas une synthèse européenne-africaine, tandis que les Espagnols et les Portugais sont évidemment des peuples romans, mais on ne peut rien comprendre à leur histoire et à leurs fondations d'État si l'on ne prend pas garde au facteur qui vient de l'Afrique et qui a exercé une profonde influence dans tous les domaines. Vous allez voir que dans cette région du Sud-Est européen il y a une synthèse d'un caractère très particulier: cette synthèse est commune, en dépit des intérêts divergents qui existent à présent,

malgré les différences de langue et d'expression, lesquelles sont très artificielles, et cette synthèse forme la base de la communauté dont je vais vous parler ce soir.

Facteurs déterminants

Voyons d'abord ce que ça veut dire: l'Est européen. C'est la partie la moins européenne de l'Europe. C'est la partie de la steppe de l'Est d'où ont été absorbés tour à tour certains éléments venus de l'Asie la plus proche ou d'une Asie bien plus lointaine – l'Asie centrale, ce qui a créé la notion de steppe eurasiatique. Cette pénétration n'a pas atteint la Pologne, à cause de la distance et parce que la terre manquait de certains avantages que les envahisseurs cherchaient – la Pologne était jadis un pays pauvre, où poussaient seulement des forêts plantées dans le sable, sauf les régions galiciennes, ajoutées plus tard – et parce que ce territoire polonais représentait une marche du monde germanique; la Pologne a donc été épargnée par cet ouragan de peuplades asiatiques. C'est le territoire russe qui était plus accessible à ces Touraniens qui arrivaient par bandes plus ou moins grandes, soit en s'infiltrant, soit en lançant d'impétueuses invasions. Sont ainsi venus les Huns, les Avars, les Khazars, les Bulgares et ensuite – il y en a eu qui accompagnèrent les précédents, mais la plupart ont suivi – de nouvelles peuplades turques: Pétchénegues, Coumans, les soi-disants Tatars, les Turcs. Ceux-là ont trouvé une population finnoise, qui a laissé des traces dans le physique du peuple russe de beaucoup de contrées, quoique dans la civilisation russe d'aujourd'hui il n'y a aucun élément culturel fondamental qui soit d'origine finnoise⁴. De ce côté se sont introduits des éléments occidentaux, tels que les marchands scandinaves qui se dirigeaient vers l'Est, ou les Varègues lesquels, en descendant le long du Dniepr, ont fondé l'État de Kiev. Mais ce qui détermine le caractère de cette région c'est la fluctuation continuelle en rapport avec le Sud-Est européen, une zone défendue par le cours du Danube et par les rangées horizontales des montagnes balkaniques, deux grands remparts de montagnes qui ont défendu cette Péninsule. Parce que là les passages accessibles sont rares: il y en a un par Isaccea et en traversant la Dobroudja; il y en a un autre par le Banat, aux Portes de Fer. Le Danube ne peut être franchi facilement par un peuple qui viendrait directement de la steppe pour s'enfoncer dans une région comme la Moldavie, qui ne peut attirer, ni retenir, ou dans une région qui, comme la Valachie, n'est accessible qu'en apparence. Ensuite, même si l'on est arrivé en Mésie, ceci ne veut pas dire que la route de Constantinople soit ouverte. Un grand nombre d'obstacles vous y attend à cause des irrégularités du relief. Rappelez-vous les difficultés que les Russes ont dû rencontrer pendant la guerre balkanique de 1877, lorsque l'armée d'Alexandre II, par un hiver terrible, a été pratiquement décimée en traversant le défilé de Chipka. Ce n'est donc pas une

⁴ Par "les Finnois de l'Est" on entendait les Mordves dont les habitations dans le bassin de la Volga datent du premier millénaire et qui ont été plus tard assimilés par les Slaves.

région de passage; au contraire, elle retient. Il y a quand même un endroit qui permet plus aisément le passage et justement les éléments étrangers s'en sont servi pour pénétrer: c'est la steppe qui s'étend au Sud des Bouches du Danube, la Scythie Mineure, ainsi nommée parce qu'elle offrait aux Scythes des conditions de vie semblables à celles de la steppe. Or, ici même, ils se sont heurtés à d'autres obstacles: les villes grecques parsemées sur la côte de la mer Noire, la nécessité pour les habitants de Constantinople d'arrêter l'avance des barbares qui menaçaient d'assiéger leur capitale. Par conséquent, l'aspect géographique autant que les possibilités présentées par cet aspect géographique, par le caractère des peuples qui arrivaient et par les conditions que ceux-ci ont trouvé à leur arrivée ou auxquelles ils ont dû s'adapter ensuite, ont causé une différence très nette entre l'Est russo-polonais et ce Sud-Est européen dont le caractère est beaucoup plus mélangé. Sur une surface moins étendue, la Péninsule offre, sans doute, une complexité bien plus grande que celle qu'on peut trouver dans l'Est de l'Europe, où manquent les accidents du terrain.

Éléments ethniques de base

Maintenant, ayant établi cette différence, regardons à l'intérieur de cette région du Sud-Est européen pour en reconnaître les éléments ethniques fondamentaux.

Dans les leçons que je donne cette année à l'Université, qui seront publiées en français sous une forme beaucoup plus concentrée, ainsi qu'en d'autres occasions, je me suis efforcé de montrer quels sont les trois grands éléments ethniques, nationaux, qui ont dû se rencontrer dans cette région du Sud-Est européen et de la rencontre desquels a résulté une première synthèse qui représente l'une des bases de la communauté dont je veux vous parler.

La steppe qui s'étend jusqu'au Boudjak, jusqu'à une partie du district de Covurlui et jusqu'au district de Brăila, jusqu'au Bărăgan, forme une région ouverte aux invasions de la steppe qu'on peut appeler scythique, la voie qu'ont suivie les peuples dont j'ai rapidement rappelé les noms. Ainsi donc, cette région s'ouvre vers l'Est, mais en même temps elle est ouverte vers l'Ouest par la vallée du Danube. Tout comme certains peuples étrangers sont amenés par les tempêtes de l'Est, le fleuve aussi en attire d'autres qui viennent de l'Ouest. Les Scythes viennent de l'Est; de l'Ouest viennent les Celtes, lesquels avaient été à Singidunum, ancien nom de Belgrade, comme ils étaient à Noviodunum, aujourd'hui Isaccea, ce qui correspond à la ville de Noyon en France. Durostorum est un autre nom celte, Carsium (Hârşova) en est un autre⁵. Enfin, des noms celtes

⁵ N. Iorga, *Les fondements géographiques et historiques de la Petite Entente*, Le monde slave, II, 3, 1925, p. 446: «Belgrade, la Belgrade d'aujourd'hui, c'était Singidunum, donc un *dunum* celte. Dorostorum (Sîlistrie), dans cette forme rhotacisée, présente le même *Dunum*, mais cette fois initial. Le Carsium des

là où le Dniestr se verse dans la mer, noms qui se trouvent dans les notes de Ptolomée, ont été signalés par Pârvan à l'Académie des Inscriptions ainsi que dans son dernier grand travail de synthèse⁶. Pârvan a cherché à démontrer que l'influence de l'élément celtique, telle qu'elle apparaît dans ses fouilles archéologiques, s'est exercée dans cette région dès la préhistoire.

Il faut d'abord constater ce fait que le Sud-Est européen tout entier est soumis de façon permanente à l'influence de deux courants. L'un est le courant de la steppe qui, vers 370, peut être nommé le courant hun, tandis que, un peu après 1200, on pourrait l'appeler le courant tatar, ce qui en 1877–1878 devient le courant russe, parce que les Russes, appuyés sur le même territoire où s'étaient établis autrefois les Tatars, sont devenus leurs successeurs en ce qui concerne la politique dirigée vers Constantinople. L'autre élément commun est cette relation continentale avec le monde occidental le long du Danube. On peut l'identifier, pour la préhistoire, à la pénétration celtique, laquelle, descendant jusqu'au fond de la Grèce, arrive en Asie Mineure, où la Galatie s'est longtemps conservée. De nos jours, on peut reconnaître une continuité dans l'influence française, car, de même que les Celtes préhistoriques apportaient certains matériaux et certaines formes d'instruments inconnus pour les habitants de notre région, les instructeurs français, les précepteurs de famille qu'on rencontre au XVIII^e et au XIX^e siècle manifestent, à l'autre bout de l'histoire universelle et toujours sur une base culturelle, le même courant. Cependant, ceux qui sont venus de l'Est, sans être disparus, quoique souvent nous nous faisons des illusions sur l'importance de ce qui en est resté, mais cette importance est beaucoup moindre, et ceux qui sont venus de l'Occident sous diverses formes n'ont pas rencontré dans le Sud-Est européen, – dans cette région d'un caractère géographique tellement varié, par les mers qui la bordent, par les routes qui longent les rivières, ces rivières nombreuses et tortueuses, – ils n'ont pas rencontré, dis-je, ni les uns, ni les autres, ce qu'ils eussent pu rencontrer dans la steppe eurasiatique. Car là il n'existait pas une population de base, profondément enracinée, ayant un passé historique important. C'est la différence fondamentale entre l'Est et le Sud-Est européen. La population à caractère finnois, telle qu'on la trouve à présent en Finlande, qui était jadis beaucoup plus nombreuse dans la steppe⁷, quelle signification a-t-elle eu pour les différentes formes que la Russie allait prendre? Cette population antérieure aux Slaves et, naturellement, aux Byzantins et aux Scandinaves qui vont avoir leur influence sur les Slaves, est-elle

Romains dans la Dobrogea, qui est la Hârsova actuelle des Roumains, c'est un Karst; ici, le rocher qui s'élève au-dessus du Danube est le Karst. Et Isaccea, qui était le gué principal du Danube inférieur, s'appelait Noviodunum, tout comme Noyon. Nous avons notre Noyon aux bouches du Danube».

⁶ V. Pârvan, *La Dacie à l'époque celtique*, Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1926, p. 86–97; idem, *Dacia. An Outline of the early civilizations of the Carpatho-Danubian Countries*, Cambridge, 1928.

⁷ A propos de cette population néolithique, dont l'auteur exagère le nombre, voir ci-dessus n. 5.

comparable aux indigènes de nos régions danubiennes, balkaniques et carpatiques? Ici nous avons les Thraces, une race formidable, l'une des plus animées, les plus intelligentes, les plus capables d'initiative, une race qui ne s'est pas renfermée dans ses propres limites, mais a rayonné en plusieurs directions, qui a profondément influencé la vie de tous les peuples avec lesquels elle a partagé ce territoire. On pourrait écrire un livre entier sur l'influence que les Thraces ont exercé sur le peuple grec à toutes les époques, surtout sur l'art et la littérature grecque – à travers quelques Thraces qui figurent parmi les plus grands poètes helléniques⁸. Cette influence ils l'ont eue aussi en politique et même en économie politique, à cause de la valeur des mines du Nord de la Grèce et de leurs travailleurs. Les Grecs ont employé beaucoup de Thraces originaires de ces contrées, exactement comme les Vénitiens, jusqu'à aujourd'hui, se servent des Frioulans de l'Italie septentrionale, sous-alpine. Ce qui arrive ailleurs aussi c'est que l'élément plus civilisé ne peut vivre sans placer une partie de sa charge sur les épaules de quelqu'un de moins civilisé, lequel veut bien contribuer ainsi à un développement de civilisation dont il va indirectement tirer profit.

Les éléments thraces

Ces Thraces se retrouvent constamment à l'origine de maintes choses du Sud-Est européen. Ils n'ont été ni brisés, ni anéantis, mais seulement, à partir d'une certaine époque, recouverts, cachés, de sorte qu'il ne serait pas exagéré de dire qu'aujourd'hui il y a dans le Sud-Est européen des millions de crypto-Thraces, de gens qui parlent différentes langues et se considèrent comme appartenant à des nations complètement distinctes, ayant donc leur histoire, leur caractère ethnographique, ethnologique, et pourtant ils appartiennent à cette grande race, dont l'histoire a été malheureusement écrite par des philologues. Une telle histoire n'a rien à voir avec une histoire écrite par des historiens, qui ont la conscience des réalités, tandis que l'histoire, quand elle est écrite par des archéologues, n'est pas, non plus, comme il faut l'écrire. Les Thraces ont une très grande importance et, dans un livre paru il y a quelques années et qui a été reçu avec sympathie par ceux qui l'ont compris, j'ai cherché à faire voir les origines des institutions des peuples sud-est européens, en les étudiant aussi chez les peuples d'au-delà du Danube⁹. Ceux-là n'ont pas autant de documents que nous et nos centaines de milliers de documents représentent une chance, encore insuffisamment appréciée, pour la

⁸ Pour la même opinion sur les Thraces («C'était une race très enthousiaste, très énergique, que sa religion rendait prête aux plus grands sacrifices. Cette religion a d'ailleurs exercé aussi son influence sur la religion grecque, car je crois que certaines divinités helléniques ont leur origine ici» etc.) voir N. Iorga, *art. cité*, p. 444.

⁹ Idem, *Le caractère commun des institutions du sud-est de l'Europe*, Paris, 1929.

recherche consacrée à la vie de ces autres peuples. Dans ce livre j'ai essayé de remonter à la base thrace qui a été envahie par les deux courants que je viens d'indiquer.

Le courant oriental

Voyons maintenant ce qu'ont pu donner le courant oriental et le courant occidental avant que soit établi *l'ordre romain*, lequel forme *la seconde base* de cette communauté du Sud-Est européen, la première étant celle des temps préhistoriques. On pourrait même se dispenser d'une troisième base, car les influences occidentales de l'histoire contemporaine ne font que continuer cet ordre romain, sinon dans la politique, du moins dans ce qu'ont achevé les philosophes français du XVIII^e siècle et tous les initiateurs culturels venus de l'Occident, fussent-ils latins ou non, au cours du siècle dernier.

En ce qui concerne l'Orient, l'influence qu'il a exercée sur cette base thrace a un double caractère.

Commençons d'abord par l'influence la plus visible, la plus facile à saisir, mais qui n'est pas la plus importante.

Les peuples du Sud-Est européen sont pour la plupart de la religion chrétienne orientale, dite orthodoxe ou grecque, et ils ont longtemps employé la langue héritée des Hellènes qui a joué un très grand rôle. Mais la langue grecque n'est pas orientale; ayant été adoptée par l'Orient, son influence sur Byzance est due à sa qualité de langue des anciens Grecs aussi bien qu'en tant que langue généralement répandue en Orient. On invoque en même temps une certaine conception politique orientale: la monarchie de Dioclétien, celle de Constantin, avec une cour sacrée, avec un ordre très strict de la hiérarchie des rangs, renvoie à la monarchie chaldéenne, assyrienne, persane ou même égyptienne. Certaines mœurs sont aussi appelées orientales. Dire de quelqu'un qu'il est oriental était autrefois une insulte. Au cœur même du peuple roumain il y a une province, la Transylvanie, où certaines personnes estiment disqualifier l'Ancien Royaume lorsqu'ils disent: «Nous sommes occidentaux, vous êtes orientaux». De temps en temps on sent un regard critique s'arrêter sur vos pieds comme si l'on voulait retrouver la chaussure paysanne ou sur votre tête pour y voir je ne sais quel turban.

Je crois, moi, que ceux qui délivrent des certificats d'Orient avec un mépris absolument injustifié se trompent. L'influence de l'Orient sur le Sud-Est européen a été moins forte qu'on se l'imagine parce que les formes superficielles n'influencent pas trop la réalité profonde. La vie populaire n'est touchée que modérément par l'influence orientale chez nous tous, Grecs, Slaves ou Roumains. Nos anciennes *Romanies*¹⁰, les Sclavonies des Slaves de la Péninsule Balkanique, les vieilles villes

¹⁰ Idem, *La «Romania» danubienne et les barbares au VI^e siècle*, Revue belge de philologie et d'histoire, III, 1, 1924, p. 35-50.

et la campagne en Grèce vivent encore une vie qui ressemble à celle des temps classiques, sinon même préhistoriques, donc bien plus ancienne que l'époque classique: dans l'art, dans les vêtements, dans les cérémonies, dans les rites qui ont déteint aussi sur la religion; car cette religion orthodoxe doit davantage à des superstitions païennes et aux interprétations rationalistes grecques qu'à des mythes asiatiques. La religion orthodoxe n'a pas toute la mystique orientale, mais en échange il y a là des éléments qui viennent d'un passé local beaucoup plus profond. Il ne faut pas nous laisser impressionner par cette expression courante qui suppose l'infériorité des «orientaux», car, le plus souvent, une expression qui veut faire impression est creuse et trompeuse.

L'Orient a apporté un grand surplus démographique. Que s'est-il passé avec cette population supplémentaire qui est venue dans le Sud-Est de l'Europe? L'élément qui provenait de la steppe asiatique a fondu dans notre région. S'il y a des Bulgares qui se considèrent comme frères des Magyars, je dois leur dire que leur erreur est profonde. Les Magyars sont un peuple finno-touranien, dans la constitution duquel il y a une origine finnoise et des éléments turcs, hormis les Slaves que ce peuple a englouti lorsqu'il les a trouvés dans la région du Moyen Danube. Par contre, les Bulgares, qui ont descendu dans la Péninsule Balkanique dans la seconde moitié du VII^e siècle, pouvaient tenir à l'intérieur de l'immense camp dont on a trouvé les traces à Aboba-Pliska. Celui-ci s'étendait sur 25 kilomètres carrés et la population qui y habitait ne comptait pas plus de 30 000 ou 35 000 hommes. Ils ont donc disparu, réunis aux éléments de l'ancienne race indigène¹¹. L'apport touranien que cette région a reçu de la steppe n'est pas plus significatif que celui des Scythes, dans l'ensemble duquel entraient les Agathyrses, lesquels, venus en Transylvanie depuis la préhistoire, se sont confondus avec le monde géto-dace¹².

L'apport des Turcs

Ensuite, en effet, sont venus les Turcs, mais cette race a toujours été en minorité dans le Sud-Est de l'Europe, race diminuée à cause des guerres, toujours hybridée par l'habitude de tenir à la maison des femmes esclaves. La classe dominante n'a eu un caractère national turc qu'en apparence. C'est seulement lorsque cette classe a disparu que l'identité nationale turque a pu exister. Malgré les efforts de certains historiens turcs de prouver que toutes leurs institutions fondamentales proviennent du trésor asiatique et sont originaires du monde turkmène, personne ne les prendra au sérieux. Je regrette qu'au Congrès de Varsovie ne soient pas venus ceux qui avaient annoncé de telles opinions, parce

¹¹ Après la fusion avec les habitants indigènes de la Thrace, les Proto-Bulgares, d'origine touranienne, ont été slavisés au cours de leur expansion territoriale au sud et à l'ouest (IX^e siècle).

¹² La présence des Agathyrses en Transylvanie centrale n'est pas attestée avant le VI^e siècle av. J. Chr.

qu'il eût été facile de démontrer l'inanité de cette théorie¹³. Ils désirent détacher complètement de Byzance leur développement historique, mais c'est impossible.

L'influence de Rome prédominante

En ce qui concerne l'Occident, pénétrant le long du Danube, ainsi que par une autre voie, par toute la côte de l'Adriatique, il se laisse apercevoir d'abord sous la forme celtique, avec ce qu'elle a pu ajouter à la civilisation primitive, préhistorique, de ces régions. Les Romains, quand ils sont venus ensuite, ont pénétré par leurs colonies placées en Dalmatie, en même temps qu'ils s'étendaient à travers la Rhétie, le Noricum, la Vindélicie, la Pannonie. Cette route que Tibère a suivie, précédée par la mise en place de l'élément romain sur la côte dalmate, signifie pour l'origine de notre nation beaucoup plus que la conquête de Trajan, parce que celle-ci est une chose officielle, tandis que les autres actions ont un rôle presque fondamental pour la latinisation de cette région. Et la pénétration romaine a été si forte, elle a pénétré si profondément dans tous les domaines, qu'il n'a jamais plus été possible de l'en arracher. Nous ne nous occuperons pas de l'abandon d'une province par les légions et par l'administration, car ceci a une importance tout à fait relative; chaque fois qu'il est question d'une pénétration, la forme extérieure peut disparaître, comme la terre peut se dessécher à la surface, mais dans sa profondeur elle garde l'humidité qui est nécessaire pour produire une nouvelle vie. Les Américains, dans l'exploitation du pétrole, utilisent un système de tamponnement destiné à rendre presque imperméable l'écorce du sol afin de s'assurer que le liquide sera gardé intact à l'abri.

Disons que les barbares ont tamponné cette terre qui avait été occupée par les Romains, mais ce qu'il avaient laissé était enfoui au fond. D'autre part, le prestige de Rome avait été si grand! Nous vivons dans un monde d'États et nous nous imaginons qu'autrefois Rome était d'un côté et les barbares de l'autre. Eh bien, ce n'est pas vrai.

Il n'y avait pas d'autre État que Rome. L'Empire est la forme générale de l'humanité, la seule forme logique, prédestinée pour le monde entier. C'est ainsi qu'il faut entendre les choses. Tous les barbares qui sont venus étaient des serviteurs de Rome et des gardiens fidèles de l'idée romaine. «La conquête» signifie pour eux se mettre à la disposition de Rome. Rome, elle, n'a jamais daigné les considérer comme ses égaux ou comme ses voisins du point de vue politique. Même lorsqu'elle les a acceptés à l'intérieur des frontières, elle ne les regardait pas comme égaux et, quand les barbares se sont rendus maîtres de Rome, les Romains

¹³ L'historien visé par cette critique était Mehmet Fuat Köprülü (1890–1966), auteur d'un livre, *Les origines de l'empire ottoman*, Paris, 1935, où il conteste la validité des théories qui présentaient les institutions ottomanes comme fortement influencées par Byzance. Ce faisant, il se rangeait dans la file des nationalistes qui dominèrent l'historiographie turque sous le régime de Kemal. Le Congrès international des sciences historiques auquel il est fait allusion était le VII^e, en 1933, à Varsovie.

ont cru à un cataclysme temporaire et isolé, en attendant le moment où les conquérants allaient s'incliner humblement devant la civilisation romaine à laquelle ils devaient s'associer. Rome était une religion pour l'humanité entière et il n'y avait aucun peuple qui ne ployât les genoux devant l'autel de cette culture.

Alors, sur cette base thrace, en dépit des pénétrations orientales qui sont toujours éphémères et malgré la présence des barbares, car ceux-là, une fois sortis de leurs camps où ils pouvaient se défendre, se sont plongés au milieu de la société romaine qui les a complètement absorbés, l'ordre romain s'est installé. Il s'appuyait sur la cité. Les cités et les bourgs du Sud-Est européen sont encore maintenant la continuation des anciens sites urbains où l'élément thrace a subi l'influence romaine. Quand on aura vu Baia de Aramă ou Vălenii de Munte, là où l'on fabrique des chandeliers ou des cafetières, vous serez frappé par la similitude avec certains quartiers d'Athènes où, jusqu'à présent, il y a des artisans dont les travaux représentent une tradition de la métallurgie populaire.

Vous verrez absolument le même style de vie. Si ensuite vous aurez l'occasion d'aller au Portugal, à Evora par exemple, vous y pourrez constater que l'influence de la vie romaine de la vieille Lusitanie, à laquelle s'est ajoutée l'influence de la même vie romaine apportée par les envahisseurs venus d'Afrique, parce que ceux-là aussi n'étaient que des élèves de Rome, a créé exactement les mêmes bazars, les mêmes rues recouvertes, les mêmes marchands assis au fond de leur échoppe, avec les mêmes habitudes patriarcales. Si la langue que vous entendrez n'était pas différente, vous ne croiriez pas que vous êtes si loin de Rome.

L'interdépendance des routes

Rome a créé des routes qui n'ont pas cessé d'exister. Nos chemins de fer, lorsque leur tracé est bien dessiné ou lorsqu'on n'a pas fait des dépenses extraordinaires en violant la nature – ceci est possible si l'on a tellement d'argent qu'il est superflu de tenir compte des vallées et des hauteurs –, il suffit de suivre les routes qui ont été tracées par les Romains. La même route qui traversait en diagonale toute la Péninsule Balkanique, de Singidunum-Belgrade à Constantinople, la même *Via Egnatia* partant de la côte de l'Adriatique a été suivie par les caravanes des Vénitiens et des Ragusains quand ils allaient à Constantinople, avec les mêmes ports pour les mêmes nécessités économiques. J'observais naguère devant un auditoire multinational à Paris, où l'on discutait des possibilités de paix générale, quelle diminution de civilisation a résulté du fait que les routes de cette région ont été interrompues par les États nationaux, sans que l'ordre européen ait imposé des garanties en ce qui concerne ces routes. Il y a des arrangements internationaux pour le Rhin et le Danube, mais je me demande si des chemins terrestres qui existent depuis deux mille ans ne devraient pas, pour la nécessité de l'interdépendance des différents États, être eux aussi protégés ou contrôlés au nom d'un intérêt général

qui dépasse les limites du Sud-Est européen. Est-il permis, si l'on possède un certain passage, de le transformer en un péage et de gêner ainsi les contacts qui rendent service au monde entier? Ces routes appartiennent à tout le monde et l'intérêt de chacun qui se trouve sur leur trajet veut que soient imposées des mesures de réglementation. Bien sûr, à cet égard, il n'est pas sérieux d'envisager des improvisations qu'on applaudit très vite, comme les conférences balkaniques, où je ne suis pas allé parce que je ne peux souffrir toute cette éloquence bon marché: des gens qui ne trouvent pas l'occasion de se manifester dans la vie publique ont besoin d'une conférence internationale pour vitrine de leurs ambitions. C'est dire quel sort attend toutes les cloches qui sonnent d'un bout à l'autre de la Péninsule sud-est européenne. Sans doute, une dizaine d'ingénieurs sérieux, en travaillant systématiquement pendant quelques mois avec l'accord de leurs gouvernements, feraient beaucoup plus que vingt conférences de ce genre, où des hommes et des femmes apportent des rapports qu'on publie dans le *Journal des Balkans* et qui, le lendemain, n'auront pas la moindre conséquence.

Cet ordre romain, dont je vous ai montré l'action en divers domaines, continue à vivre à l'époque byzantine. Byzance n'est rien d'autre que la domination romaine. Qu'on ait employé la langue grecque et que l'empereur ait pris le chemin de Sainte Sophie, tandis qu'autrefois il allait au temple, signifie seulement que l'Empire romain s'était emparé du grec et de l'Église chrétienne parmi tant d'autres conquêtes. C'est toujours lui qui se trouve à la base, c'est toujours lui qui domine; tant qu'a duré l'Empire byzantin, dont l'utilité a été immense, cet ordre romain demeure inchangé, en ajoutant seulement des éléments empruntés, d'adaptation, que les époques successives ont apporté.

Il faut encore remarquer une autre chose qui caractérise l'ordre byzantin. L'ordre romain *gouvernait*, tandis que, lorsque les Byzantins ne pouvaient gouverner, ils laissaient aux populations assujetties le droit de vivre chacune dans son pays selon ses propres coutumes.

Byzance, un élément de transition

Byzance est donc l'association entre une administration parfaite d'origine romaine et une très large liberté en ce qui regarde toutes les régions rurales et, parfois, certaines des villes qui restaient fidèles aux anciennes traditions. L'Empire n'y touchait pas, car il savait que son autorité effective ne peut pénétrer dans tous ces domaines; l'administration de nos temps a l'habitude d'entrer là où elle n'a que faire et ainsi elle se rend ridicule. La différence est que l'ancien ordre romano-byzantin se mêlait seulement de ce qu'il était capable de contrôler, alors son prestige était conservé ou même augmenté.

Plus tard sont venus les Turcs. Que de larmes n'a-t-on versé et que de poings n'a-t-on brandi à propos de l'invasion, de la conquête et de la domination des

Turcs! Mais aujourd'hui nous savons mieux comment cette invasion a été faite: les Byzantins, au cours des combats livrés entre eux pour le trône et des combats contre les Bulgares et les Serbes au XIV^e siècle, ont eu besoin de mercenaires, tout comme notre agriculture à partir de 1829 réclamait de la main d'œuvre pour les terres des boyards, parce que ceux-ci pouvaient désormais vendre leur blé n'importe où. Alors on a appelé les moins coûteux des soldats, qui se contentaient de peu et qui étaient considérés comme les plus fidèles; on a appelé comme mercenaires des Turcs de Smyrne et plus tard des Turcs de Brousse, lesquels sont les Turcs Ottomans, ceux qui ont fondé l'Empire. Ils ont été appelés comme, de nos jours, des propriétaires font venir des soi-disant Turcs, qui sont pour la plupart des Albanais, pour garder leur maison ou leur vignoble. Tel fut le sens de leur arrivée au début, mais, au lieu de les renvoyer chez eux en automne, ils ont été retenus, on leur a établi un camp, selon l'habitude des Touraniens, entre des limites fixes. Cependant, ils ont quitté ce camp et se sont répandus par toutes les routes de la Péninsule Balkanique, ils ont fondé une *dromocratie*, comme dit M. Ancel¹⁴, en se saisissant de plusieurs châteaux. De sorte que l'influence des habitants environnants s'est exercée sur eux.

Il n'y a pas un seul des peuples qui vivaient autour d'eux qui ne les ait influencés. Les Serbes avaient alors pris des traits de la civilisation chevaleresque française et il y a eu aux XIV^e et XV^e siècles des chevaliers serbes, tels que le cnèze Lazar ou Stefan Lazarević, car Djuradj Branković est un type plus réel, plus moderne, et ceux-ci ont donné l'exemple aux jeunes fils des sultans turcs. Ainsi donc, vers 1400, dans ces régions danubiennes, il y avait côte à côte trois représentants de ce même type de chevalier, sauf que chez nous on les appelait *viteji* et chez les Turcs ils étaient dits *tchélebi*. L'un d'eux était Mircea, le second était Stefan Lazarević et le troisième leur ami le sultan Moussa, qui eut leur appui jusqu'à sa chute¹⁵. Il a existé cet ordre chevaleresque dont des représentants se retrouvent dans tous les peuples du Sud-Est européen. Quand les Turcs ont traversé cette époque chevaleresque, Mehmet II, qui rêvait de César et d'Alexandre le Grand, a voulu acquérir Constantinople et il l'a eu. Si Bayezid eût voulu l'avoir, il l'aurait pris, mais il n'en avait pas besoin, parce que l'empereur de Constantinople n'était qu'un vassal auquel il pouvait demander de prêter serment d'allégeance ou exiger son aide militaire. Constantinople a été prise et ce fait a immédiatement transformé les conquérants. Ceux-ci sont devenus, dès le lendemain, les continuateurs de l'Empire byzantin qui leur a légué ce mélange d'autorité centrale et de liberté locale pour tous les peuples de cette région.

¹⁴ Jacques Ancel (1882–1943), professeur à l'Institut des Hautes Etudes Internationales et directeur de la Bibliothèque d'Histoire et de Politique. Il a écrit *Peuples et nations des Balkans*, Paris, 1928, et *Manuel géographique de politique européenne*, I. *L'Europe Centrale*, Paris, 1937. Voir son article *L'unité balkanique* dans la Revue internationale des études balkaniques, I, 1934.

¹⁵ Musa fut un des compétiteurs à rétablir l'intégrité de l'Etat ottoman après la défaite de leur père Bayezid en 1402 à Ankara et il fut tué en 1413. Stefan Lazarević (1389–1427) eut pour successeur Branković, mort en 1458.

J'ajouterais, en m'approchant maintenant de la fin de cette conférence, que les influences occidentales apportées, pour la culture et pour la mode, par la nouvelle Rome, la France, ont pénétré également dans tous les coins de ce monde, elles ont eu un caractère homogène, parce que ce monde tenait entre les frontières de l'Empire dont les autres étaient sujets, tandis que nous avons joui d'une large autonomie. De sorte que, par exemple, à Vienne, d'un côté, à Jassy et à Bucarest de l'autre, ainsi que dans certains quartiers de Constantinople, se trouvaient réunis des représentants de tous les peuples de la Péninsule Balkanique.

On a beaucoup crié contre le phanariotisme chez nous. Les Bulgares ont haï à mort les religieux phanariotes qui, pendant un certain temps, ont conduit leur Église, ce qui a eu lieu aussi chez les Serbes, car de nombreux évêchés, avant la révolte de Karageorges, ont appartenu à ce monde phanariote. Cette hiérarchie phanariote n'est pas regardée avec sympathie. Mais Phanariote ne veut pas dire Grec «nationaliste», c'est un homme qui a abandonné l'idéal du peuple grec, pour se faire le serviteur de l'Empire Ottoman, quelqu'un qui prête son intelligence à cet Empire, lequel tient sa force de l'élément turc. Ainsi, un Alexandre Hypsilanti, le vieux¹⁶, pas le jeune de 1821 qui signifie une chose différente. Le phanariotisme, autant que la domination ottomane, représente encore une des formes générales de vie pour tous les peuples du Sud-Est de l'Europe.

Les États nationaux

Lorsque cette communauté politique a cessé d'exister par la création des États nationaux ou par la reconnaissance la plus large de notre autonomie qui, plus tard, s'est transformée en indépendance, le régime phanariote a été supprimé partout: d'une part, ces gens-là furent laissés moisir à Constantinople, d'autre part ils ont donné toute une série d'hommes politiques de grande valeur, indispensables pour le développement de la Grèce libérée de 1821. Dès lors, l'influence européenne s'est étendue sur tout le Sud-Est, au même moment, par les mêmes agents, sous la même forme et avec les mêmes résultats.

Elle est venue trop vite cette influence pour que le fonds national puisse former la base d'une future civilisation et, pour cette raison, partout, dans toutes les régions du Sud-Est de l'Europe, chez tous les peuples qui y habitent, nous avons eu à faire, par dessus la tradition de civilisation thraco-romaine, à une contrefaçon, pour ne pas dire caricature, de la culture et des idéaux occidentaux, ce qui s'installe ici au XIX^e siècle, après la libération de tous ces peuples.

¹⁶ Prince de Valachie en 1774–1782 et 1796–1797, régna aussi en Moldavie en 1786–1788, et fut mis à mort à Constantinople en 1807. Son petit-fils homonyme a été le chef de l'Hétairie.

Une seule conclusion

Que faudrait-il donc faire aujourd'hui? La conclusion vient de soi. En dépit d'une ambition superficielle et d'un nationalisme frivole, en dépit d'une organisation économique imparfaite qui a tâché de développer ce qui ne peut exister et a empêché de se développer ce qui existe véritablement chez ces peuples, en dépit des traités de commerce incohérents qui aboutissent au manque de devises de nos jours, il serait nécessaire de procéder à un examen consciencieux, fondamental, pour identifier ce qui forme la tradition romaine dans laquelle nous pouvons nous retrouver. Après cela, il sera temps de choisir parmi les expériences de l'Occident, qui malheureusement sont aujourd'hui si tristes qu'elles rabaissent l'Occident à notre niveau, sinon plus bas encore, choisir de cet Occident, de ce qu'il est capable de nous donner, malgré sa décadence présente, seulement les éléments compatibles avec notre réalité deux fois millénaire, de sorte qu'ils puissent avoir des effets bienfaisants pour toutes ces régions.

UNE RESTITUTION INSPIRÉE*

IONUȚ ALEXANDRU TUDORIE
(Université de Bucarest, Faculté de Théologie orthodoxe)

Alors que nous rassemblions la documentation en vue d'une monographie exhaustive sur l'histoire de l'Institut Français d'Études Byzantines entre 1937–1947, période pendant laquelle Bucarest a eu l'honneur d'abriter ce centre de recherche des Assomptionnistes, nous avons eu la grande joie d'étudier les relations professionnelles et les sincères amitiés que le Père Vitalien Laurent, directeur de cet Institut, avait liées avec les historiens roumains les plus connus de l'époque. Tant Nicolae Iorga, Nicolae Bănescu, Constantin Moisil, Gheorghe Brătianu ou Victor Papacostea que les institutions publiques ou privées qu'ils dirigeaient ont intensivement collaboré avec ce remarquable byzantiniste français.

Les données publiées par le professeur Nicolae-Șerban Tanașoca sur l'activité scientifique exceptionnelle de Victor Papacostea et de l'Institut d'Études et Recherches Balkaniques dans le domaine de la balcanologie nous ont permis de nous forger une opinion sur la nature de la relation personnelle et scientifique de celui-ci avec le Père Laurent. Au cours de nos discussions sur le sujet, M. Tanașoca a mentionné les deux derniers volumes de la revue *Balcania*, publication annuelle de l'Institut d'Études et Recherches Balkaniques qui, bien qu'entrés dans la phase finale du processus éditorial, n'avaient jamais trouvé leur chemin vers les bibliothèques spécialisées. Nous avons appris à cette occasion que le Père Laurent faisait partie des auteurs privés de la satisfaction de voir leurs recherches publiées dans le volume IX (1946) de *Balcania*. C'est très probablement le départ inopiné du Père Laurent, survenu à l'automne 1947, suite à la perquisition et à la fermeture de l'Institut Français d'Études Byzantines de Bucarest, qui avait rendu impossible la vérification de l'état des deux études acceptées par le comité de rédaction (p. 13–46). Ce contexte malheureux pourrait expliquer de manière plausible le fait que les deux articles n'aient pas non plus vu le jour dans la suite de la carrière du savant français (1947–1973).

Presque sept décennies après que le Père Laurent eut proposé ses textes à la publication dans *Balcania*, le comité de rédaction de la *Revue des Études Sud-Est Européennes*, publication de l'Institut d'Études Sud-Est Européennes de l'Académie Roumaine, qui est l'héritier légitime de *Balcania*, a décidé de les inclure dans le présent volume. Il ne s'agit pas seulement d'une obligation morale envers l'auteur ; en faveur de cette *restitutio* compte aussi l'intérêt du sujet abordé :

* Je voudrais exprimer ma reconnaissance à Ovidiu Victor Olar (Bucarest) et à Patrick Andrist (Fribourg) qui ont amélioré le français de ce texte.

l'histoire du diocèse orthodoxe de Cheimarra (Χιμάρα / Χειμάρρα / Himarra / Himara / Himarë ; aujourd'hui Himara, en Albanie) aux XVI^e–XVII^e siècles. Ainsi, la première étude est dédiée au contexte dans lequel le clergé et le peuple de cette éparchie se sont adressés plus d'une fois au pape Grégoire XIII (1572–1585). Dans le second article, le Père Laurent dresse une liste chronologique des évêques titulaires du diocèse épirote. La recherche menée par l'auteur, très éclairante, se double de l'édition diplomatique de cinq documents provenant du codex *Vaticanus graecus* 2124. D'ailleurs, les deux études sont en relation avec un autre article publié antérieurement par Vitalien Laurent dans cette même revue: «Le patriarche d'Ochrida Athanase II et l'Église romaine. Notes et documents», *Balkanica* VIII (1945), p. 3–65.

Bien que la bibliographie sur le sujet traité par le Père Laurent se soit élargie depuis 1946, une analyse comparative a permis de souligner la vigueur des textes signés par le byzantiniste français. Maintenant publiés, ils représentent désormais un point de référence dans l'historiographie du diocèse épirote. Pour mettre à jour les indications bibliographiques fournies par les deux textes, nous rappelons, par ordre chronologique, les publications suivantes : Stavro Skendi, « Religion in Albania during the Ottoman Rule », *Südost-Forschungen* XV (1956), p. 311–327 (l'auteur traite de la correspondance avec le pape Grégoire XIII en un seul paragraphe – p. 323) ; Charles A. Frazee, *Catholics and Sultans. The Church and the Ottoman Empire (1453–1923)*, Cambridge : Cambridge University Press, 1983 (les contacts entre les albanais orthodoxes de Cheimarra et la papauté sont brièvement présentés – p. 103–104, 167, 170) ; Άποστόλος Άθ. Γλαβίνας, « Ἡ Ἐκκλησία στὴν Ἠπειρο τὴν ἐποχὴ τῆς Τουρκοκρατίας (1430–1913) », *Ἡπειρωτικὸ Ἡμερολόγιο* 19 (1998), p. 241–268 (en présentant le contexte religieux de la région de l'Épire pendant l'occupation ottomane, l'auteur a étudié également la propagande exercée par l'Église catholique en faveur de l'uniatisme – p. 255–258) ; Ines Angeli Murzaku, *Returning Home to Rome. The Basilian Monks of Grottaferrata in Albania*, coll. *Analekta Kryptopherris* 7, Grottaferrata : Monastero esarchico, 2009 (l'auteur dédie un chapitre entier à la mission des moines basilien à Cheimarra – p. 53–86) ; Konstantinos Giakoumis, « The Orthodox Church in Albania under Ottoman Rule, 15th – 19th Century », dans Oliver Jens Schmitt (éd.), *Religion und Kultur im albanisch-sprachigen Südosteuropa*, coll. *Pro Oriente* 4, Frankfurt am Main : Peter Lang, 2010, p. 69–110 (bien que l'auteur, qui analyse la pression exercée par la Porte pour islamiser la population, ne discute pas les relations des orthodoxes avec les catholiques, le texte rappelle le contexte social et politique dans lequel la juridiction orthodoxe a survécu dans cette région). De même, dans un désir d'exhaustivité, telle que le Père Laurent l'appréciait, il vaut la peine de mentionner l'article dédié à la Cheimarra byzantine dans les *Tabula Imperii Byzantini*, éd. Herbert Hunger, vol. 3. (*Nikopolis und Kephallēnia*, par Peter Soustal, avec la collaboration de Johannes Koder, avec deux cartes), coll. *Österreichische*

Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-Historische Klasse, Denkschriften, 150. Band, Wien: Verlag der Österreichische Akademie der Wissenschaften, 1981, p. 136–137.

Néanmoins, il faut signaler dans les articles du Père Laurent l'absence surprenante d'une des monographies fondamentales sur le sujet : Nilo Borgia, *I monaci basiliani d'Italia in Albania. Appunti di storia missionaria (secoli XVI–XVIII)*, coll. *Publicazioni dell'«Istituto per l'Europa Orientale» Roma. Seconda Serie. Politica – Storia – Economia XXVII*, Roma : Istituto per l'Europa Orientale, 1935 [d'abord publiée en trois parties dans *Studi Albanesi* II (1932), p. 147–180 ; III–IV (1933–1934), p. 164–210 ; V–VI (1935–1936), p. 61–168]. Cette monographie exhaustive, dans laquelle l'auteur étudie avec une attention extrême la mission des moines basilien en Albanie, a été complétée ultérieurement par un deuxième volume : Nilo Borgia, *I monaci basiliani d'Italia in Albania. Appunti di storia missionaria (secoli XVI–XVIII). Periodo secondo*, coll. Reale Accademia d'Italia. Centro di Studi per Albania 5, Rome : Reale Accademia d'Italia, 1942. Outre une analyse détaillée du contexte dans lequel se sont établis les contacts préliminaires entre le diocèse de Cheimarra et Rome, l'auteur donne la traduction intégrale en italien de la lettre du 12 juillet 1577 adressée au pape Grégoire XIII.

Au cours de la préparation de ces deux textes pour la publication, nous avons vérifié les indications bibliographiques des notes. Ainsi, dans plusieurs cas, surtout dans le second article, nous avons opéré une série de modifications nécessaires : les titres des périodiques *Bessarione* et *Ἡπειρωτικὰ Χρονικά* ont été remplacés par *Revue de l'Orient Chrétien* et *Νέος Ἑλληνομνημίων* ; les abréviations *op.* et *loc. cit.* ont été remplacés par l'indication précise de la référence bibliographique que l'auteur avait envisagée ; certaines notes ont été repositionnées en concordance avec les informations données par l'auteur dans le texte ; le dossier de la correspondance du patriarche d'Ochrida, Athanase II, publié auparavant dans *Balkanica* VIII (1945), a été proprement identifié. En outre nous avons comparé l'édition diplomatique des textes fournie dans les *Annexes* avec les originaux conservés dans le *Vaticanus graecus* 2124¹. Actuellement, quatre des cinq lettres publiées par Vitalien Laurent se trouvent toujours dans le manuscrit. La première lettre, celle adressée au pape Grégoire XIII le 12 juillet 1577 par le clergé et le peuple orthodoxe de Cheimarra, ainsi que plusieurs autres documents du même codex, ont été transférés en octobre 1971 sous une cote *ad hoc* (*Vaticanus graecus* 2124A), avec la note suivante : « *Il f. 3 trasferito nella cartella segnata Vat. Gr. 2124A. 11 ottobre 1971* ». Malheureusement, pour le moment, le *Vaticanus*

¹ Malheureusement, jusqu'à présent il n'existe pas une description complète des documents contenus par ce manuscrit. Les informations bibliographiques pertinentes sur le *Vaticanus graecus* 2124 ont été publiées dans : *Sussidi bibliografici per i manoscritti greci della Biblioteca Vaticana*, a cura di Paul Canart e Vittorio Peri, coll. *Studi e Testi* 261, Città del Vaticano: Biblioteca Apostolica Vaticana, 1970, p. 686; Marco Buonocore, *Bibliografia dei fondi manoscritti della Biblioteca Vaticana (1968–1980)*, II, coll. *Studi e Testi* 319, Città del Vaticano: Biblioteca Apostolica Vaticana, 1986, p. 960–961.

graecus 2124A n'est pas disponible à la consultation. De façon remarquable, les quatre documents auxquels nous avons eu accès étaient édités sans faute. Toutefois, nous avons corrigé les indications suivantes: les numéros 17 et 18 qui sont en réalité inversés dans le texte original et deux dates concernant la transmission de ces documents (8 novembre 1577 au lieu du 20 novembre 1577 ; 20 novembre 1578 au lieu du 28 novembre 1578). Enfin, nous avons opéré quelques petites modifications dans le texte proprement dit des deux études. Par exemple, nous avons remplacé *Stanislas* par *Stanilas* ; *Saint Siège* par *Saint-Siège* ; *Proche Orient* par *Proche-Orient* ; *XV^e* (et toutes les indications similaires) par *XV^e*. Nous avons aussi corrigé quelques formes verbales et avons ajouté les accents manquants (surtout sur les majuscules).

La récupération et la publication, après un assez grand laps de temps, des deux études du Père Vitalien Laurent dans la *Revue des Études Sud-Est Européennes*, héritière de *Balcania*, est plus qu'un hommage bienvenu adressé à l'auteur. Par extension, cette *restitutio* renvoie à une génération extraordinaire de balkanologues (roumains et étrangers) qui a suscité en Roumanie, et a aussi directement produit, toute une série d'études d'une haute teneur académique, qui conservent et conserveront pour toujours leur valeur scientifique. En même temps, c'est un hommage à la revue *Balcania* et à tous ceux qui n'ont épargné aucun effort afin que ce périodique, à la vie courte mais intense, devienne l'une des publications les plus connues de son domaine. Pour les jeunes historiens, la redécouverte de telles études, écrites par des autorités scientifiques indiscutables, donne l'impulsion nécessaire pour maintenir ce niveau d'excellence dans un contexte global beaucoup plus défavorable aux sciences humaines que ne l'était la période de l'entre-deux-guerres.

LA RÉPUBLIQUE DE LA CHIMÈRE ET SES APPELS AU PAPE GRÉGOIRE XIII (1577–1582)

VITALIEN LAURENT

Il est sur la côte occidentale de l'Albanie un bourg obscur auquel la domination ottomane dans cette extrême pointe de la péninsule balcanique a procuré, quatre siècles durant, du XV^e au XIX^e, une enviable notoriété. Chimaira-Chimara ou la Chimère¹ dut à sa position particulièrement avantageuse et au courage indomptable de ses habitants d'être restée avec son district populeux et entreprenant entièrement libre de fait comme de droit jusqu'en 1590 et d'obtenir dans la suite du maître turc un statut si libéral qu'il consacrait plutôt l'indépendance traditionnelle.

Les faits qu'évoque la présente note appartiennent à la première période, à celle que domine et guide le souvenir excitant de Scanderbeg (†1467). La population, campée plutôt qu'installée sur des rochers coupés de ravins abrupts, restait dans toute l'Albanie comme le symbole de la liberté perdue, la seule continuateur et le seul témoin des hauts faits du héros national. C'est avec une légitime fierté qu'elle parlera au pape² de son intrépide résistance aux forces du plus grand empire qu'il y eut alors au monde. Ses indomptables soldats composaient comme l'avant-garde de la croisade générale qui, dès 1453, manqua à chaque génération d'aller délivrer Constantinople. Plus d'une fois par suite de fausses alertes ils partiront même prématurément à l'assaut du colosse turc et ne devront leur salut qu'à leurs repaires inaccessibles.

Pendant ce temps, l'ensemble du pays libre, composé encore d'une quarantaine de villages industriels, vivait sous le régime d'une Démocratie ou République³ dont Venise elle-même respecta l'autonomie. Un Sénat ou Boulé constituait la suprême autorité de ce peuple de commerçants et de soldats illettrés de langue grecque et de religion orthodoxe. L'évêque, d'obédience constantinopolitaine, se trouva à chaque vacance du siège importé du dehors et ne joua pour cela même

¹ Courtes notices dans P. Arabantinos, *Χρονογραφία τῆς Ἠπείρου*, II, Athènes, 1857, 177–178; É. Legrand, *Lettre inédite du R.P. Jean de Camillis de Chios sur la mission de la Chimère*, dans *Revue de l'Orient Chrétien*, IV, 1899, 58–67; Sp. Lambros, *Ἠπειρωτικά*, dans *Νέος Ἑλληνομνημίων*, X, 1913, 390–393. Cf. aussi N. Iorga, *Geschichte des Osmanischen Reiches* II, Gotha, 1908, 281, n. 3.

² Voir ci-dessous, p. 38.

³ C'est très expressément le titre que les Cimariotes de la fin du XVI^e siècle donnent à leur état : πᾶσα ἡ ἡμετέρα Δημοκρατεία (ci-dessous, p. 38), ἡ ἡμετέρα Δημοκρατεία (p. 39), ρεμπλούπλικα (p. 42)

aucun rôle directeur dans la conduite des affaires publiques, que les notables et le clergé subalterne avaient solidement en mains. Son nom⁴ ne se trouve – on se l’explique ainsi – au bas d’aucun acte officiel. Aussi les institutions de cet état-miniature étaient-elles rudimentaires. En particulier, la justice s’y rendait sur base d’un code de vieilles coutumes ancestrales dont certaines bravaient les lois divines et humaines. Mais les mœurs avaient beau être barbares⁵, la foule ignorante mettait à les observer un âpre point d’honneur. La loi rigide et implacable était la condition même de sa force; la pratique de certaines vertus chrétiennes, surtout de la douceur, lui eût donné le sentiment de succomber à son destin.

Toutefois l’héroïsme le plus sauvage d’une poignée d’hommes a ses limites. Les montagnards pouvaient braver l’envahisseur; celui-ci, en l’espèce les pachas de Delvino et de Valona, ne leur laissait pas de répit, ne manquant aucune occasion de les assaillir dans l’espoir de forcer leur repaire. De durs combats, d’incessants enlèvements, l’islamisation progressive de la région conquise⁶ creusaient les rangs des défenseurs. Que la volonté vînt au Turc de diriger contre eux des troupes plus nombreuses et leur position fût devenue subitement critique, comme ce fut le cas au lendemain de la fameuse bataille de Lépante (1571).

Quand il fut certain que la Porte s’apprêtait à s’emparer de l’île de Chypre, Venise n’hésita pas⁷, dans le but de faire diversion, à tenter de soulever les Balcons. Elle promit aux Grecs, prompts au soulèvement, de l’argent, des armes et des vivres. Malheureusement les exactions de sa marine traitant les habitants chrétiens du littoral albanais et dalmate avec la même cruauté que s’il se fût agi de ses pires ennemis fit avorter le plan dans son ensemble. Seuls les Cimariotes se laissèrent gagner par l’appât des armes et de l’or promis; seuls ils se mirent en campagne. Mais leur action qu’aucune autre n’appuya manqua d’ampleur et ne put dépasser les régions avoisinantes où, du reste, la razzia faite, ils ne purent jamais se maintenir.

Cette insurrection manquée coûta cher à la jeune République. Le grand vizir Sokolli vit ou feignit de voir dans son agression téméraire le signe avant-coureur de la croisade occidentale. Le pacha de Roumélie reçut en conséquence l’ordre de se porter avec toutes ses forces contre ce foyer d’agitation et d’occuper fortement le pays. L’Épire qui n’avait pas bougé se laissa envahir en sorte que tout le poids de l’armée impériale porta sur la côte. C’est alors sans aucun doute que la Chimère fut prise et livrée aux flammes. La population avait, une fois de plus, trouvé son salut

⁴ Nous avons dressé dans cette même revue (infra p. 45–52) la liste des évêques de la Chimère aux XVI^e et XVII^e siècles. En 1579, le pasteur avait nom Dosithée.

⁵ Intéressante relation sur la mission catholique de la Chimère au XVII^e siècle par le second vicaire apostolique, Mgr Arcadius Stanilas, éditée par C. Karalevski dans *Bessarione*, XV, 1911 (voir 445 et suiv.).

⁶ A l’égard de cette contrée remuante et indomptable la Porte semble avoir adopté une politique de stricte intolérance religieuse en obligeant les populations soumises à s’islamiser. Elle aura la même conduite en Bosnie-Herzégovine et réussira incontestablement ainsi à tenir ces régions dans l’obéissance.

⁷ Cf. P. Arabantinos, *op. cit.*, I, 200–201.

dans les montagnes, mais l'arsenal avait été détruit, les habitations rasées; lorsque les fugitifs revinrent à leur foyer après le départ des envahisseurs ils n'y trouvèrent que ruines et misère, l'appauvrissement total après une ère de prospérité.

Ce qui fut le plus sensible à ces durs ce fut le manque d'armes, particulièrement d'armes à feu que leur pauvreté subite ne leur permettait plus d'importer et qu'ils ne pouvaient songer à fabriquer. L'ennemi était venu à trois reprises tout saccager et incendier. Ils allaient être désormais sans défense si l'étranger ne leur accordait pas une aide prompte et gratuite. Mais de qui l'attendre ou la solliciter? Venise, dont on ne pouvait d'ailleurs ne pas suspecter l'impérialisme, avait déçu ces patriotes par son égoïsme et ses cruautés. C'est au roi d'Espagne ou plus directement au vice-roi de Naples, le cardinal de Granvelle, que les Cimariotes durent présenter leurs bons offices. Ils n'hésiteront du moins pas à en appeler plus tard à son témoignage et cette évocation ne se justifierait point sans états de services. Quelque chose de plus intime et de plus fort que le prestige politique de Philippe II liait au reste la République albanaise à l'Italie méridionale, la parenté qui la rattachait à de nombreux groupes d'émigrants venus chercher en Pouille, en Calabre ou en Sicile la paix que leur refusait leur patrie en continuelle agitation. Ils ne se donnaient pas pour autant à la monarchie espagnole mais proposaient de s'intégrer dans le système de défense de la Chrétienté que personnifiait alors, un peu malgré elle, Sa Majesté Catholique. Son offre fut certainement agréée et si l'Histoire n'a pas retenu ses gestes on peut à bon droit supposer qu'elle en retira finalement plus de dommages que de profits.

Le départ du cardinal pour la cour de Madrid ouvrit sans doute la crise aiguë à laquelle les Cimariotes étaient en proie en 1577. Leurs agissements n'étaient pas restés cachés à leurs voisins Turcs à profitant de leur faiblesse, étaient revenus tout mettre à mal. L'éloignement de leur protecteur, relâchant les secours dont ils éprouvaient un pressant besoin, les avait placés devant une extrême nécessité. Le danger couru leur parut d'une telle gravité que le Conseil n'hésita pas à la suprême démarche, au recours classique de l'Orthodoxie en péril, à l'aide du Saint-Siège.

L'accord politique devait fatalement comporter la clause religieuse de la soumission au chef de l'Église catholique. Or il n'y avait pas là de quoi rebuter les sentiments d'une population dont le christianisme périphérique ne s'embarrassait d'aucune subtilité dogmatique ni d'aucun préjugé de race. Leur pasteur dont on ne connaît pas le réflexe dut selon toute apparence se désolidariser de leur action. Néanmoins, comme la longue histoire du catholicisme albanais devait le prouver, la masse, pour une fois, approuvait ses dirigeants dans une affaire où l'intérêt et la nécessité avaient dans le passé tenu une place exclusive. Aussi bien ce peuple fruste n'eut jamais de religion définie sauf celle de sa sécurité. La victoire de Lépante avait fait trop de bruit en Europe pour ne pas exalter son imagination; les efforts déployés par le Saint-Siège pour fédérer en ce moment même toutes les forces de la Chrétienté devaient d'autre part en imposer à son attention, de sorte que ces braves n'étaient pas loin de croire que la vérité était du côté de celui qui avait la force de la défendre. Les Cimariotes signèrent donc le 12 juillet 1577 une

première lettre⁸ au pape, lettre remise à deux envoyés, un clerc et un laïc, Nicolas Ghica et Georges Kokalas. Ils devaient d'abord décrire dans le détail la misérable situation où les luttes continues pour se défendre de l'Infidèle avaient mis la République. Cette peinture des maux endurés et des ruines accumulées devait servir d'introduction à une demande de subsides faite à une double fin, pour reconstruire le palais épiscopal incendié et pour se procurer les armes et munitions dont le besoin était plus urgent que jamais. Sur le plan religieux une allusion discrète y est glissée à la qualité de Vicaire du Christ, mais aucun engagement pris ni même formulé. Aucun appel à la sollicitude du chef de l'Église ni à la solidarité chrétienne, mais un humble recours au père des orphelins et au consolateur des affligés.

Néanmoins la requête eut bon accueil parce qu'elle répondait dans une large mesure aux préoccupations actuelles de Grégoire XIII⁹ qui venait, par sa bulle du 13 janvier précédent, de fonder le Collège grec et portait une attention exceptionnelle à l'avenir des rites orientaux. Les fallacieuses propositions d'union que les patriarches de Constantinople multipliaient à cette époque auprès de la Curie donnaient à celle-ci le change sur les vraies dispositions de la hiérarchie byzantine. On s'en aperçut plus tard lors de la réforme du calendrier. Sur le moment, le mouvement vers Rome pouvait paraître général, toute démarche tendant à le traduire dans les faits ne pouvait être que bienvenue. Qu'ils le voulussent ou non, les Cimariotes, en implorant le secours de l'Église catholique, étaient censés en reconnaître l'autorité.

Mais, dans la conjoncture du moment, ce ne fut peut-être pas aux yeux du pape l'appoint le plus important de cette ambassade inattendue. Comme son homonyme et prédécesseur du XIII^e siècle, Grégoire X¹⁰, Grégoire XIII avait mis en tête de son programme la guerre à outrance contre les Turcs à ce point que le soir même de son élection les ambassadeurs d'Espagne et de Venise, convoqués spécialement, avaient été de sa propre bouche informés de ce dessein. Au consistoire du 15 mai 1572¹¹ où furent exposées les grandes lignes de son gouvernement, la ligue chrétienne, son maintien et son développement apparurent comme son principal souci. Le plan offensif avait, depuis le début du pontificat, reçu bien des coups durs, surtout par la paix séparée conclue le 7 mars 1573 entre

⁸ Texte grec inédit ci-dessous en annexe n. 1.

⁹ Les précisions qui suivent touchant son pontificat sont empruntées au gros volume de L. von Pastor, *Geschichte der Päpste im Zeitalter der Katholischen Reformation und Restauration. Gregor XIII (1572–1585)* (= *Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters IX*), Freiburg im Breisgau, Herder, 1928. Surtout, pp. 235–274 où sont exposés les divers essais de ligue antiturque. Le peu qui y est dit (p. 179 et suiv., p. 738 et suiv.) de la fondation du Collège grec et des relations du grand pape avec les confessions de rite byzantin est nettement insuffisant. Les longues tractations qui eurent lieu entre le Saint-Siège et le Patriarcat de Constantinople au sujet de la réforme du calendrier, sont indûment expédiées en une ligne (p. 211) quand les documents concernant cette affaire rempliraient un assez fort fascicule.

¹⁰ Voir mon article *Grégoire X (1271–1276) et le projet d'une ligue antiturque*, dans *Échos d'Orient*, XXXVII, 1938, 257–273.

¹¹ Von Pastor, *op. cit.*, 235.

le doge et le sultan, et à la suite du triste sort auquel Philippe II avait abandonné Tunis et la côte africaine. Les Turcs, favorisés par cette double carence, menaçaient d'envahir l'Europe occidentale par l'Italie et la Hongrie. Le Saint-Siège, abandonnant pour un temps la poursuite d'une croisade générale impossible, donna tous ses soins à la défense de la côte d'Ancône et des Etats pontificaux. C'est durant cette période critique que la Chimère, située plus au sud en face du royaume de Naples, dut prendre contact avec le cardinal de Granvelle¹². Mais l'Espagne s'intéressait plus au Maroc qu'aux Balcons en sorte que le secours obtenu ne put améliorer substantiellement la situation de la république albanaise. Il lui fallait un tuteur plus attentif et plus fort.

Des rapports du tout début de 1577 apprirent à Grégoire XIII que les Ottomans poussaient leurs préparatifs tandis que circulaient avec insistance les premiers bruits d'une entente entre Philippe II et la Porte. L'année fut pleine de négociations diplomatiques destinées à donner enfin corps au projet de ligue tant de fois avorté. L'arrivée, en automne, des émissaires grecs, dut paraître un effet normal de la pression turque qui déjà, on pouvait du moins le croire, se faisait sentir de l'autre côté du détroit. Ils furent donc bien accueillis et attentivement écoutés.

Echouèrent-ils dans leur mission? Rome désira-t-elle un supplément d'information ou l'envoi de personnes plus qualifiées? Quoi qu'il en soit, le prêtre Nicolas Ghica qui avait conduit la première ambassade, reparti de la Chimère à la fin de l'année avec des lettres datées du 8 novembre¹³. Mais cette fois ce n'est plus cet ecclésiastique qui fut chef de mission, mais un soldat, le capitaine Ghionalexis¹⁴. Ce changement donne à penser que ce qui avait retenu finalement l'attention du Saint-Siège avait été le problème militaire. Le message apporté met en effet immédiatement après la formule de salutation comme une précision attendue : il fallait aux montagnards mille fusils avec leurs provisions pour tenir utilement tête à l'Infidèle. Sans cette livraison, le roi d'Espagne avait beau les secourir et passer à l'action, ils seraient quant à eux dans l'impossibilité de le seconder. Le pape, étonné de leur petit nombre, pouvait ignorer ce dont malgré cela ils étaient capables. Un homme avait qualité pour l'édifier à ce sujet, l'ancien vice-roi de Naples¹⁵ avec qui leurs relations étaient continues, si continues que leurs ambassadeurs, de passage à Otrante, étaient bien connus de l'archevêque de cette ville.

C'est sans doute pour cela que ce prélat reçut par ce même courrier du 8 novembre un message personnel¹⁶ de même teneur. On y apprend que Grégoire XIII l'avait chargé de satisfaire les requérants ou peut-être plus exactement d'enquêter sur leur cas. Ils attendent de lui et de ses ressortissants, comme du

¹² Je n'ai pu avoir communication du livre de M. Philippson, *Ein Ministerium unter Philipp II. Kardinal Granvella am spanischen Hofe (1579–1586)*, Berlin, 1895.

¹³ Voir ci-dessous le texte jusqu'ici inédit.

¹⁴ Ou Alexis Ghion, car ce nom comme le reste du texte est capricieusement orthographié.

¹⁵ Le cardinal de Granvelle ci-dessus nommé qui remplit ce poste jusqu'en 1575. Voir la mention qu'en font ci-dessous, p. 40–41, les Cimariotes, ses anciens clients.

¹⁶ Ci-dessous le document n. 3.

Saint-Siège, des armes et un subside. Mais c'est surtout auprès du pape qu'ils prient l'évêque d'intervenir en soulignant l'urgence qu'ils ont d'être secourus.

Les Cimariotes sentent de toute évidence que c'est de là que viendra, si elle vient jamais, l'aide décisive. Et c'est sans doute pour solliciter sa bienveillance qu'ils ajoutent à leur requête toute profane une déclaration de caractère confessionnel. Celle-ci semble dire que l'évêché était vacant¹⁷ et exprime très expressément l'adhésion de tout le peuple aux dogmes de l'Église romaine. Cette dernière déclaration avait-elle été requise? La place qui lui est faite dans le message à la Curie porte à croire que non¹⁸. Elle dut venir spontanément, son insertion après la demande de secours devant être du meilleur effet.

La requête des Cimariotes ne tarda pas en effet à recevoir un commencement d'exécution. Une troisième adresse¹⁹ à Grégoire XIII, en date du 28 septembre 1578, apporte en effet le témoignage de leur reconnaissance et comme un premier bulletin de guerre. Le pape a ouvert par deux fois sa cassette et a versé à leur représentant, le prêtre Nicolas Ghikas, d'abord cent écus et à une autre occasion cinquante autres. Ces dons magnifiques ont permis de reconstruire de neuf le palais épiscopal et l'église. Le sénat, le clergé et tout le peuple envoient le même émissaire dire au pontife leur gratitude. Ses obligés n'ont plus qu'un souhait: recevoir quelques lignes de sa main qui les confirment dans l'espoir qu'ils mettent en lui. Ce désir ingénu fut peut-être exaucé. Un autre le fut plus sûrement, bien que rien ne le garantisse expressément, l'octroi d'armes et de poudre dont ces intrépides soldats avaient autant besoin que d'église. Autrement on ne comprendrait pas comment ces montagnards, hier encore démunis de tout et dans l'impossibilité absolue de faire campagne, aient commencé contre les Turcs une guerre rangée sous trois porte-étendards. S'ils se vantent un peu sauvagement d'avoir exterminé un grand nombre d'infidèles, c'est avant tout très certainement pour souligner le bon usage fait des escopettes envoyées. Ainsi la libéralité de Grégoire XIII les avait comblés; ils pouvaient prier et ferrailer à leur aise. La Chrétienté pouvait compter sur eux.

¹⁷ Cf. infra, p. 40 : ἡ ἀγία τοῦ Θεοῦ Ἐκκλησία παρ' ἡμῖν στερεώση τὸ δάλιον (πιδάλιον) τῆς εὐσεβείας. Il est en effet singulier que là où il s'agit de reconstruire l'évêché, l'évêque lui-même n'ait pas signé la requête. Il est possible aussi, comme nous le disons plus haut, que le prélat se soit opposé à la démarche et que les intéressés l'ait pour cela même congédié. Sur les sentiments anticatholiques de la hiérarchie à cette époque voir les informations de Mgr Stanilas, un témoin oculaire (*Bessarione*, XV, 1911, 466 : *La maggior opposizione ch'abbiamo in questa missione è de monaci Greci del Monte Santo, de vescovi Greci di Cimarra, che tutti sono scismatici*). Le fait de trouver la signature d'un évêque de la Chimère au bas d'une supplique au pape ne signifie rien, d'autant qu'elle ne saurait être tenue pour autographe.

¹⁸ Grégoire XIII semble cependant avoir porté une attention particulière à la question de leur rattachement à l'Église romaine, si du moins la visite apostolique dont fut chargé par lui le franciscain Lorenzo Gallatino (*Bessarione*, XV, 1911, 446) se rattache à ce premier moment de ses relations avec la Chimère. Les notables auraient sans difficulté signé une profession de foi et adhéré expressément au concile de Florence. Après trois mois de séjour, le visiteur crut pouvoir rassurer pleinement le pape sur les dispositions de la population entière.

¹⁹ Texte grec ci-dessous, p. 43–44.

Mais la Chrétienté divisée travaillait contre l'Europe. Au milieu de février 1579 arrivait à Rome la nouvelle que le membre le plus en vue de la Ligue, Philippe II, allait faire à son tour sa paix avec le Turc. Ce n'était encore qu'un bruit qui en mars 1580 prenait consistance et qui au début de l'année suivante devenait un fait accompli. Deux années de négociations secrètes et de jeux sournois au bout desquelles les plans de campagne, coûteusement échafaudés par Grégoire XIII, impatient d'assaillir l'empire ottoman en difficultés avec les Perses, se trouvaient ruinés pour un temps ! Les Cimariotes avaient dans l'intervalle héroïquement bataillé dans l'attente de la grande mêlée sans rien connaître des dessous de la politique internationale, sans conscience précise du rôle que leur pays serait éventuellement appelé à jouer. Un noble aventurier, Démétrius Ferigo, devait sans tarder la leur donner.

L'homme, rescapé avec sa famille des massacres turcs du Péloponnèse, était venu échouer à la Chimère dont il fut vite le conseiller. Il avait été au service de Charles-Quint et se trouvait de ce fait avoir quelque idée de la situation générale. Ses informations aidèrent les montagnards à faire le point. Elles leur apprirent d'abord la sollicitude que le pape portait à la nation grecque, la création du Collège et l'érection d'une église qui fût à elle, les libéralités dont étaient comblés nombre de leurs compatriotes. Le pontife entreprenant et compréhensif qui gouvernait l'Église vivait surtout pour délivrer les chrétiens du joug turc. Le roi d'Espagne et l'empereur d'Allemagne – le nom de Venise toute proche ne fut pas prononcé ou retenu – lui prêteraient leur bras à l'heure marquée. Cette perspective insoupçonnée inspira au Sénat cimariote un grandiose plan de campagne destiné à libérer les Balcons dans leur entier, et un projet de statut propre à assurer leur avenir politique et religieux. Une longue lettre²⁰ de février 1581, signée des trente-huit villages composant la République, en soumettait les grandes lignes à Sa Sainteté.

À l'entendre, l'Albanie, la Grèce et la Macédoine étaient sous pression, prêtes à se soulever. Les Cimariotes se chargeraient des premières opérations décisives. Ils se faisaient forts de recruter sur leurs terres dix mille soldats en un jour et cinquante mille²¹ en une semaine. Ce qui leur manquait c'était des armes et des munitions. Qu'on leur en accordât et que le roi Philippe II leur expédiât en outre un corps de soutien de trois mille hommes, ils se faisaient forts de s'emparer de l'Albanie entière et de la Morée où l'armée chrétienne ferait d'emblée deux cents mille recrues, là où l'ennemi n'entretenait que six mille janissaires. Et encore

²⁰ Les détails qui précèdent et suivent lui sont empruntés. Texte édité par C. Karalevski en latin seulement dans *Bessarione*, XVII, 1913, 182–184. Le même document avait déjà été publié en grec et en latin par A. Theiner et Fr. Miklosich, *Monumenta spectantia ad unionem Ecclesiarum graecae et romanae*, Vindobonae, 1872, 57–62.

²¹ Ces chiffres devaient être enflés à dessein, car aujourd'hui même l'ensemble de ces villages, dont les plus peuplés dépassent à peine le millier d'habitants, fournirait difficilement pareille levée.

cet effectif était réduit auprès de ce que fournirait la Macédoine libérée: cinq cent mille guerriers éprouvés !

Les vastes régions ainsi rédimées prêteraient sur le plan politique allégeance au roi d'Espagne à qui elles verseraient le tribut dû au Turc. Au spirituel, elles ne reconnaîtraient d'autre chef que Grégoire XIII à une condition toutefois : les prêtres, évêques et patriarches de rite byzantin administreraient les sacrements et célébreraient les offices dans la langue et suivant les usages traditionnels²². Grégoire XIII deviendrait au lendemain de la libération le pontife universel et Philippe II ceindrait, peut-être à Constantinople, la couronne de Constantin.

Une nombreuse députation de notables conduite par le susdit Ferigo partit pour Rome développer devant la Curie ces propositions magnifiques. Elle devait de là se rendre²³ à Madrid, auprès de l'empereur d'Allemagne et en toute capitale où sa présence et ses démarches seraient utiles. Le Sénat lui donnait à cet effet les plus larges pouvoirs pour traiter et recevoir, quelque forme qu'elle prît, l'aide matérielle que le pape et les princes accorderaient. Armes, argent et autres subsides devraient par leurs soins être acheminés sur la Chimère d'où partirait le signal de l'insurrection libératrice.

Il serait curieux de connaître dans le détail l'accueil fait, tant sur les bords du Tibre qu'ailleurs, à ces hardis négociateurs. On l'apprendra sans doute un jour. Les sources dont nous disposons présentement ne nous permettent que d'en marquer le résultat final.

Celui-ci fut négatif. La réponse du pape²⁴, du 17 février 1582, brève et courtoise, ne leur laissa pas d'espoir. Ce n'est pas que le principe du financement et de l'approvisionnement de l'insurrection balkanique ne pût être admis. Au contraire rien ne serait épargné, le moment venu, de la part du Saint-Siège et des puissances chrétiennes, pour donner à celle-ci la plus large ampleur et la plus grande efficacité possibles. Mais le moment d'une offensive générale n'était pas propice.

Cette déclaration dut sans doute étonner les ambassadeurs. En effet il leur fut aisé de constater combien à cette époque encore la guerre contre les Turcs faisait toujours le fond de la politique de Grégoire XIII. Le refus inattendu de souscrire à un plan qui, devaient-ils penser, simplifiait l'opération, n'allait pas apparemment sans illogisme. Le pontife marquait bien en gros la raison de ses tergiversations : l'impossibilité où étaient les États catholiques, déchirés intérieurement, de fédérer

²² Il était, bien entendu, expressément stipulé que là où il y avait des latins, toute latitude leur serait laissée d'officier et de pratiquer dans leur rite. Cf. *Bessarione*, XVII, 1913, 183. La réponse que le pape fit sur ce point put donner à penser aux Cimariotes : *Nos quidem sanguinem ipsum libentissime profunderemus ut universam Graeciam cum Romana Ecclesia, in qua semper viguit fides catholica, non humana tantum potentia sed, quod summo opere optandum est, una eademque sacramentorum et fidei professione et cultu coniunctam videremus*. Il ne fait cependant pas de doute que Grégoire XIII n'exige ici que l'unité de doctrine, non la conformité des rites.

²³ C'est du moins ce que laisse clairement entendre cette phrase : *quidquid vero Dominus Demetrius cum ipsis et quilibet ipsorum per omnes apud Sanctitatem Vestram et Regem Philippum et Imperatorem Germaniae atque alios Reges et Potentatus aget,....* Cf. *Bessarione*, XVII, 1913, 183.

²⁴ Texte en traduction latine seulement dans *Bessarione*, XVII, 1913, 185.

leurs forces contre l'ennemi commun en vue d'appuyer et de consolider l'action des Cimariotes. Mais ceux-ci s'illusionnant sur les suites de leur initiative n'en appelaient nullement à une mobilisation générale des forces chrétiennes. Ce qu'il leur fallait c'était les moyens de se battre et de donner un sens et une durée à une lutte qui s'annonçait comme une lutte à mort. L'essentiel était de débiter en force en engageant bien le combat. C'est à cela et à rien d'autre que devait contribuer le contingent curieusement modeste de trois mille soldats demandés. La Péninsule était assez peuplée pour se libérer elle-même. En chacun de ses habitants veillait un lutteur, en sorte que chaque contrée affranchie fournirait de nouveaux contingents. Les calculs auxquels se complaisait leur imagination augmentaient en eux la certitude du triomphe. Les seules choses dont ils eussent un besoin illimité trouvaient être une fois de plus de l'argent et des armes.

Dans la caisse de l'Église et les arsenaux du vice-roi de Naples il y en avait à profusion. Malheureusement le pape poursuivait pour l'heure un dessein plus immédiat.

L'Espagne s'étant refusée à toute action soutenue²⁵ dans le Proche-Orient avait été gagnée à un projet de ligue contre l'hérétique Angleterre. La Grande Armada existait déjà dans l'esprit de Philippe II sans la collaboration duquel la plus belle victoire sur les Turcs s'annonçait comme éphémère. Force fut donc à Grégoire XIII de remettre l'échéance de la croisade contre l'Infidèle jusqu'au moment où le monarque pût y consacrer une partie substantielle de ses forces. En 1582 il n'en fut pas question. Et c'est pourquoi la mission albanaise ne rapporta chez elle qu'une promesse, celle que le plan d'action proposé aurait, au moment opportun, le plein appui du Saint-Siège et des princes catholiques.

La Curie estimait de toute évidence et en toute sagesse la collaboration des principales puissances indispensable au succès de l'entreprise projetée. Les effectifs impressionnants qu'était censée livrer, au dire des envoyés, chacune des provinces libérées ne furent sans doute pas retenus, car l'exagération pour le Péloponnèse et la Macédoine était manifeste. Une supplique, pareille à celle des Cimariotes, émanée d'un groupe de Moréotes, devait quelques mois plus tard²⁶ en donner la mesure. Cette fois ce fut une masse compacte de soixante villes et de trois cents villages qui annonçaient au pape son intention de chasser l'opresseur. Or six mille palikares seulement sur les deux cents mille annoncés, se déclaraient prêts à bouter le Turc dehors.

Même grossi de tout ce que la population pouvait encore fournir, le contingent restait de proportions modestes face au danger qu'un soulèvement

²⁵ Voir les raisons de cette abstention dans von Pastor, *op. cit.*, 252–260. Le livre de L. von Ranke, *Die Osmanen und die spanische Monarchie im 16. und 17. Jahrhundert*, Leipzig, 1878 ne consacre aucun exposé à cet aspect de la question. Il faut dire au reste que dans son ensemble le contenu de l'ouvrage justifie aussi peu que possible le titre qu'il porte et qui devait donner matière à un très ample exposé du plus haut intérêt.

²⁶ Texte daté du 3 août 1582 dans F. Miklosich et A. Theiner, *op. cit.*, 62–64, en grec et traduction italienne.

attirerait sur le pays. Aussi escomptait-on prudemment le secours extérieur. C'est également un conseil de patience que Grégoire XIII dut donner aux Cimariotes. Leurs attaques prématurées ne manqueraient pas de compromettre l'élan qui semblait posséder les populations balcaniques. Le signal de l'action serait donné en temps voulu. En attendant, la consigne était de se conserver dans la résolution prise, sûrs que Dieu l'avait pour agréable.

Pour entretenir leur humeur belliqueuse, il avait sans doute fallu leur concéder un supplément d'armes, car dès cette même année 1582 la petite République fait parler d'elle en termes d'une exceptionnelle sévérité. Dans son rapport de 1583²⁷ le provéditeur Nicolà Surianò mande de Corfou que les Cimariotes, jadis presque inoffensifs, se sont transformés depuis peu en redoutables corsaires, assez hardis pour pénétrer dans les principaux ports de l'île et y dévaliser les navires et les établissements publics. Du fait de leurs courses, Venise subit de grosses pertes d'autant plus sensibles que la chasse qu'on leur donne reste sans effet pratique. Les pillards se sauvent à terre et emportent leur butin dans des endroits inattaquables.

Leur excuse pouvait être que les Vénitiens du moment étaient les alliés des Turcs, et ils semblaient le prouver en faisant à ceux-ci plus de mal encore. Le port et la ville de Valona, chef-lieu d'un pachalik, avait particulièrement à souffrir de leurs coups de main. Ils pillaient les bas quartiers et couraient la campagne d'où ils enlevaient force bêtes et gens. Les marchandises s'écoulaient clandestinement dans la grande île voisine, tandis que les infortunés captifs étaient vendus comme esclaves aux marines chrétiennes. Les autorités ottomanes réagissaient mollement tandis que Venise, sans point d'appui sur le continent épirote, et d'ailleurs désarmée par sa trêve avec le Grand Seigneur, se trouvait réduite à la défensive.

Pendant que cette lucrative piraterie battait son plein, le projet sans cesse refait de la ligue antiturque reprenait corps. En juin 1583, Olivares²⁸ s'en ouvrait spontanément au pape qui jugea le moment éminemment favorable. La guerre de Perse épuisait la Porte; Venise qui sentait la Crète directement menacée venait à résipiscence et sondait la Curie dans un même dessein. L'empereur Rodolphe se trouvait déjà en pleine action, qui du reste sur ses frontières ne connaissait guère de cesse; Bathory, le roi de Pologne, serait vite entraîné. Cette année semblait devoir connaître un événement plus retentissant que la réforme du calendrier. Il n'en fut rien. Les négociations menées en grand style en 1584 n'aboutirent pas davantage. Venise prit ombrage de l'Espagne qui menait double jeu. Le Pontife se souvint-il au cours de ces tractations, qui semblaient décisives, des propositions épirotes ? Fit-il sonder les dispositions des Cimariotes et préparer leur action ? Aucun document ne l'atteste à ce jour. Il paraît du moins certain qu'il leur renouvela l'assurance de son dévouement et de l'intérêt qu'il portait à leurs affaires. Le

²⁷ Passage afférent publié d'abord par V. Lamansky, *Secrets d'État de Venise*, Saint-Petersbourg, 1884 et reproduit par la revue *Ἑλληνικά*, III, 1930, 373-374.

²⁸ Von Pastor, *op. cit.*, 270 et suiv. La trêve avec la Porte venait en effet à échéance cette année même. Comme les événements devaient le prouver, ce n'était qu'une feinte du monarque espagnol.

premier élève²⁹ admis au Collège grec avait été des leurs et cette circonstance les avait rendus particulièrement chers au pape dont la mort survenue bientôt (avril 1585) les priva d'un protecteur avisé et pleinement conscient du rôle qui aurait pu être le leur si les circonstances avaient été favorables.

Cinq ans plus tard (1590), il leur manqua manifestement. La peste et la famine les ayant décimés, les montagnards s'adressèrent aux Corfiotes pour leur ravitaillement. Mais les effets de leur piraterie étaient encore si sensibles que les autorités vénitiennes firent donner la chasse³⁰ allant jusqu'à punir de mort tout insulaire qui hospitaliserait ou accueillerait le moindre de ces affamés. Les Turcs, vers qui la disette les poussa, furent moins rancuniers. Ils signèrent avec le pacha de Janina une convention aux termes de laquelle, moyennant la reconnaissance de la suzeraineté du sultan et le paiement du tribut traditionnel, il leur serait possible de s'approvisionner en Épire sans subir de vexation.

Ce n'était pas une capitulation, mais une trêve de nécessité. Dans une autre conjoncture³¹ qui ne tarda pas à les éprouver lourdement, c'est à nouveau vers Rome et l'Espagne que les Cimariotes regardèrent³². Paul V (1605–1621) et Philippe III (1598–1621) leur donnèrent abondamment ce qu'ils n'avaient reçu de Grégoire XIII qu'avec une sage parcimonie, des armes et des munitions. Leur action fut triomphante tant qu'elle fut soutenue par la flotte vénitienne ou l'armée espagnole. Quand cette aide fit défaut – et ce fut bientôt – l'épopée finit tragiquement pour recommencer et tourner court à nouveau. Le soulèvement de 1821 aurait eu un sort pareil sans l'appui des grandes puissances. En retenant la jeune République de s'élancer dans une aventure prématurée, Grégoire XIII servait les intérêts des chrétientés balcaniques en attendant que l'entente des grandes nations rendît plus sûre leur résurrection.

²⁹ André Branais dont Mgr Stanilas devait faire le plus bel éloge. Cf. *Bessarione*, XV, 1911, 446. Plusieurs compatriotes l'y suivirent dont on peut lire la notice ancienne dans *Bessarione*, XVII, 1913, 178, 179–180.

³⁰ C'est du moins ce que relate un voyageur, Jean Cotović, présent à Corfou au moment de l'événement. Cf. J. Cotović, *Itinerarium Hierosolymitanum et Syriacum*, Antverpiae, 1619, 25, 26. D'après É. Legrand dans la *Revue de l'Orient Chrétien*, IV, 1899, 59–60.

³¹ À vrai dire, les Cimariotes ne cessèrent de harceler le Saint-Siège de leurs propositions et de leurs demandes. Il ressort d'une réponse que Clément VIII leur fit en date du 20 octobre 1594, réponse d'un ton martial qui dut les reconforter, que l'envoi d'argent et d'armes n'avait pas été interrompu à la mort de Grégoire XIII. Cf. *Bessarione*, XVII, 1913, 193 : *Speramus vos grato et devoto animo accepturos, quae a Nobis et hac Sancta et Apostolica Sede saepius in vos collata sunt beneficia*. Suit une vigoureuse exhortation à combattre les Turcs.

³² *Bessarione*, XV, 1911, 446–448.

ANNEXE³³1. *Lettre des Cimariotes au pape Grégoire XIII*

1577, 12 juillet

La Chimère

Original : Vatic. Gr. 2124, n. 2. Traduction latine dans *Bessarione*, XVII, 1913, 180–181.

Le clergé et le peuple de la Chimère présentent au pape leurs hommages et lui font savoir par leurs représentants Nicolas Ghikas et Georges Kokalas que depuis la mort de Scanderbeg personne n'a pu les soumettre, même pas le Turc en dépit de son exécration puissance. Cependant ils arrivent à bout de forces et ont besoin de secours.

C'est pourquoi ils sollicitent de la libéralité pontificale, de l'argent et des armes: de l'argent pour rebâtir l'évêché détruit et des armes pour résister à l'Infidèle. Vœux.

Ἰς + Χς

Παναγιώτατε θεοχαρήτοτε³⁴ ἀνυπέροβλητε πάπα τῆς πρεσβυτέρας Ἑρώμης ὀρφανῶν πατήρ καὶ ἡμῶν τῶν προσηλήτων παράκλησις.

Οἱ ἐκ Χειμάροϋς πρεσβύτεροι, ἱερωμένοι τε καὶ λαϊκοί, καὶ πᾶσα ἡ ἡμετέρα Δημοκρατεία γόνυ καμπτόμενοι ἀσπασίως προσκυνοῦμεν τὴν παναγιώτητά σου.

Γνωστόν σοι ἔστω, ἀγιώτατε πάτερ, ὅτι ἔκπαλαι καὶ παλαιόθεν μετὰ τὴν πρὸς Θεὸν ἀποδημίαν τοῦ εὐτονωτάτου καὶ γαληνωτάτου Σκανδρεμπέκου τοῦ ποτὲ ἡμετέρου ῥηγὸς τὸ ἐπὶ κλην αὐτοῦ Καστριώτης οὐδεὶς ἄλλος ἐδυνήθη ὑποτάξαι ἡμᾶς, οὔτε ὁ ἐχθρὸς τῆς τοῦ Χριστοῦ πίστεως ὁ τύραννος καὶ ἀσεβὴς Τοῦρκος μετὰ πάσης τῆς μιαρᾶς αὐτοῦ δυνάμεως καὶ ἰσχύος οὐδέπω ἴσχυσε καθ' ἡμῶν τοῦ ὑποτάξαι ἡμᾶς ὑπ' αὐτόν.

Ὅμως ἡμέραν πρὸς ἡμέραν καὶ καθ' ἐκάστην ὥραν οὐ παύει πειράζειν καὶ πολυορκοῖν ἡμᾶς ἀεννάως· ὅμως ἄχρι τοῦ νῦν πολλὰς ζημίας ἐπάθαμεν θανάτους ἐν ταῖς μάχαις καὶ αἰχμαλωσίαις. Καὶ τὴν ἡμετέραν ἐπισκοπὴν λέγω ἐκκλησίαν καὶ πᾶσαν τὴν οἰκοδομὴν τρεῖς ὤλεσαν καὶ ἐνέμπρησαν πυρὶ. Τὰ νῦν ἐσμέν ἐν ἐσχάτῃ ἀνάγκῃ καὶ οὐκ ἔχομεν πῶς πολεμᾶν κατὰ τῶν ἐχθρῶν καὶ πῶς τὴν ἐπισκοπὴν ἀνοικοδομήσαι ὅτι πᾶσα

³³ Les quatre pièces de ce dossier sont extraites de ce qui forme le Vatic. Gr. 2124, boîte où sont conservés, en nombre assez considérable, des documents originaux intéressants les relations de l'Église romaine avec les patriarchats de Constantinople et d'Ochrida et quelques questions annexes. La collection porte ce titre général : *Diversorum epistole et carmina graeca ad sanctae memoriae pontificem Gregorium XIII scripta, una cum copia brevis ad Orientalis Ecclesiae clerum et populum transmissi super fundationem Collegii Graecorum Urbis*. En fait le recueil déborde largement le pontificat de Grégoire XIII (†1585) et comprend maintes lettres du XVII^e siècle.

³⁴ Les textes des lettres, écrites dans une langue capricieusement incorrecte, sont donnés avec leurs particularités d'accentuation et d'orthographe. Seule la ponctuation a été modifiée. On a de plus introduit la distribution en paragraphes pour la clarté du document déjà obscur.

ἡ ἡμετέρα πόλις καὶ τὰ περίχωρα ἡχμαλότισται καὶ δύναμιν οὐκ ἔχουσι πρὸς τὸ βοηθεῖν καὶ προσδράμειν οὔτε ὑπὲρ αὐτῶν οὔτε ὑπὲρ τῆς ἐκκλησίας.

Λοιπὸν αὐτόθι οἱ ἡμέτερου πρέσβεις προσέρχονται τῇ σῆ παναγιώτητι παρ' ἡμῶν πρὸς αὐτὴν ἀπεσταλμένοι, ὁ μὲν τοῦνομα Γκίκος παπᾶ³⁵ Νικόλας, ὁ δ' ἕτερος Γεώργιος³⁶ Κόκλας³⁷ ἡμέτεροι συμπατριόται καὶ δεόμεσθεντῆ σῆ παναγιώτητι ἵνα μετόχους ποιήσης τῶν σῶν εὐεργεσιῶν, ὅπως ἀπολαύσωσι βοήθειαν παρ' αὐτῆς, ἵνα δυνηθῆμεν ἀνοικοδομησαί τὴν ἐπισκοπὴν καὶ ἀγοράσαι καὶ τι ὄπλα πρὸς ἄμυναν κατὰ τῶν ἀσεβῶν. Καὶ μὴ ἐάσης ἡμᾶς ἀπαραιτήτους τῆς αἰτήσεως ὅτι ἄλλοθι οὐ παρασιθέμεθα τὰς ἐλπίδας εἰ μὴ εἰς τὸν μονογενῆ τὸν ἕνα τῆς ἀγίας καὶ ἀδιαιρέτου Τριάδος οὐ τοῦνομα προεγράψαμεν, εἶτα πρὸς τὴν σῆν παναγιώτητα ὡς διάδοχον τούτου καὶ τοποτηρητήν· καὶ πᾶν τὸ δυνάμενον δεόμεθα αὐτῇ ἵνα αἰώσης τούδε τοὺς πρέσβεις ἀπολαῖσαι τῆς αἰτήσεως καὶ ἰκεσίας ὡς διὰ ἀναφορᾶς ἦν μέλλωσι ποιῆσαι τῇ παναγιότητί σου ἀπλῶς μέλλεις ἰδεῖν.

Διὰ τοῦ νῦν οὐχὶ ἕτερον εἰ μὴ Κύριος ὁ Θεὸς ἔστω εἰς εὐδαιμονίαν τῆς σῆς παναγιότητος κατὰ τὸ ποθούμενον.

Ἐκ Χειμάρρης ἦτοι Ἑπειρίας τῶν Ἀλβανιτῶν τῆ ἰβ' ἰουλίου αφορ'

Δούλοι καὶ οἰκέται τῆς σῆς παναγιότητος

οἱ ἔξ Ἑπειρίας Ἀλβανίται πρεσβύτεροι, ἱερωμένοι τε καὶ λαϊκοὶ καὶ πᾶσα ἡ ἡμετέρα Δημοκρατεία.

Adresse extérieure :

Τῷ παναγιωτάτῳ καὶ θεοχαρίτῳ (sic) ἀνυπερβλήτῳ πάπα τῆς πρεσβυτέρας Ῥώ[μης] ὄρ[φανῶν] πατῆρ καὶ ἡμῶν τῶν προσηλύ[των] παράκλησις.

Εἰς πρεσβυτέραν Ῥώμην.

2. Lettre des Cimariotes au pape Grégoire XIII

1577, 20 novembre

La Chimère

Original : Vatic. Gr. 2124, n. 18. Inédit.

Le prêtre Nicolas Ghikas a déjà rapporté au pape le besoin dans lequel ils se trouvent: la cathédrale détruite doit être reconstruite et il leur faut continuellement se défendre contre l'Infidèle qui cherche à les asservir mais n'y parvient pas.

Les requérants ont besoin d'argent pour bâtir l'édifice ruiné et d'armes pour se défendre. Le montant de la somme désirée n'est pas fixé mais bien le nombre des armes: mille escopettes. L'aide que leur donne le roi d'Espagne n'aura d'efficacité que s'ils peuvent combattre.

³⁵ Ailleurs se rencontre la graphie παπ(α)νικόλας.

³⁶ D'abord écrit Γεώργιος; Γη a été aussitôt raturé et surchargé d'un iota.

³⁷ Sans trace d'abréviation pour Κόκαλας, comme ci-après.

Le capitaine Alexis Ghion et le prêtre Nicolas Ghikas ont pleins pouvoirs pour recevoir les subsides et les armes. Les Cimariotes ne reconnaissent d'autre chef spirituel que le pape de l'ancienne Rome. Hommages.

P.S. Le cardinal de Granvelle peut témoigner en leur faveur.

Τῷ παναγιωτάτῳ ὄλου ἄκρον τῆς πρεσβυτέρας Ῥώμης τῆς καθολικῆς τε καὶ ἀποστολικῆς Ἐκκλησίας πρόεδρον κυρίῳ ἡμῶν τῷ κυρίῳ Γρηγορίῳ δεκάτῳ τρίτῳ ππάπα ἢ τοῖς Ἡπειρίας ἤτοι τῆς Χειμάρρας γερουσία καὶ ἅπαντες ἱερομένοι τε καὶ λαοικοὶ ἀσπαζόμενοι τοὺς ἁγίους του πόδας χαίρειν.

† Ταῖς περιμέναις³⁸ ἡμέραις ἤτοι μῆσι διὰ τοῦ Γίγκουπαπανικόλα ἡμετέρου πρέσβειος κατὰ λεπτῶς ὑπομνήσαμεν τῇ σῇ παναγιώτῃ· περὶ τῆς ἡμετέρας ἀνάγκης καὶ πῶς δι' αἰτίας τῶν ἀθέων ἀσεβῶν καὶ ἐχθρῶν τῆς τοῦ Χριστοῦ καθολικῆς πίστεως ἢ ἡμετέρα Ἐκκλησία ἤτοι ἐπισκοπὴ ἠρημώθη καὶ ἅμα αὐτῇ οὐκ ὀλίγα τῶν περιχώρων· ἡμεῖς δὲ γεναίως ἀθλούντες ἀεὶ ἀριστεύσαμεν κατ' αὐτῶν καὶ καθ' ἐκάστην οὐ παυόμεθα ἀμύνεσθαι καὶ ὡς προ οὔτε ἐν τῷ παρελθόντι καιρῷ οὔτε ἐν τῷ ἐνεστῶτι ὁμοίως ἐν τῷ μελλόντι δι' εὐχῶν σου ἁγίων οὐχ ὑποταχθησόμεθα αὐτῷ.

Ὅμως, ἡμέτερε δεσπότη καὶ κυρίε, ἐνδέοις ἐσμέν σὺνδρομῆς πρὸς οἰκοδομὴν τῆς ἐκκλησίας ἡμῶν καὶ ὄπλων τινῶν τῶν παρ' ἡμῖν ἀπλῶς καλουμένων σκοπέτων μολύβδου καὶ ἀματοῦ ἤτοι ὑγροῦ πυρός· ἐξ ὧν ὄπλων διὰ τοῦ νῦν ὡσεὶ χιλία δεόμεσθα. Εἰ καὶ ὁ γαληνότατος καθολικὸς τῆς Ὑβρίας³⁹ βασιλεὺς καὶ τῶν λοιπῶν βασίλειον ἐκπολεμεῖν ἐβόηθησε καὶ βοηθὰ κατὰ τὸ δυνατόν καθ' ἡμέραν ἄλλ' ἡμεῖς ἐνδέοις ἐσμέν τινῶν ἱκανῶν ὄπλων καὶ ἀναλώσεως ὑπὲρ τῆς ἐκκλησίας οἰκοδομεῖν δεόμεθα οὖν ἱκετεύοντες τὴν ἐπιεικὴ σου ἀγαθότητα καὶ εὐσπλαγχίαν ὡς φιλόστουργος πατὴρ ἵνα προβλέψῃς ἡμᾶς σὺνδραμῶν καὶ πρόσδεξαι τὴν δέησιν ἡμῶν ταῖς σαῖς ἀγκαλαῖς προσδεχόμενος ἡμᾶς.

Αὐτόθι παραγίνονται ὁ καπετάνι ὁ Γγιοναλέξης⁴⁰ καὶ ὁ Γδίκος παπᾶς Νικόλας μὲ ἐπιλοιποὺς ἀποδῶ καθολικὰ καὶ παρασχοῦ αὐτοῖς ἀντὶ ἡμῶν, ἐπὶ πρέσβεις εἰσὶν κατὰ τὸ σὸν εὐσπλαγχνὸν ὄμμα τινὰ σὺνδρομὴν, ὅπως δυνηθόμεν οἰκοδομήσαι αὐθις τὴν ἐκκλησίαν καὶ ἐκ τῶν εἰμένον⁴¹ ὄπλων ἠσώμεθα τοῦ χρεῖσθαι αὐτοῖς πρὸς ἄμυναν κατὰ τῶν ἐναντίων τῆς ἀγίας πίστεως πολεμίων καὶ ἡ ἀγία τοῦ Θεοῦ Ἐκκλησία παρ' ἡμῖν στερεώση τὸ δάλιον⁴² τῆς εὐσεβείας διότι ἄλλοις οὐ βουλομεσθὲν ὑποτάσεσθαι ἡμῖν τοῖς θίοις καὶ ἱερεῖς δόγμασι τῆς καθοσικῆς τῆς πρεσβυτέρας Ῥώμης Ἐκκλησίας

³⁸ Même début que la lettre 4 ci-contre avec de légères différences de rédaction et d'orthographe.

³⁹ Pour Ἰβηρίας il s'agit donc du roi d'Espagne.

⁴⁰ Καπετάνιο Γγιον Αλέξης? Ces trois mots n'en forment qu'un dans l'original.

⁴¹ Lire εἰρημένων.

⁴² Pour πηδάλιον.

καὶ τοῖς ἀποστολικῆς διαδόχῃς αὐτὸς καὶ ὑποτάσῃ ὑπέρχεται διὰ τοῦ νῦν οὐχ ἕτερου.

Ποιοῦντες τέλος ἀσπαζόμεσθαι τοὺς σοὺς καὶ ἀγίους πόδας καὶ ἱκετευόμεν τὸν κόσμοσωστην δεσποτην καὶ σωτήρα Χριστὸν, τὸν ἕνα τῆς ἀγίας καὶ ὁμοούσι καὶ ἀδιαιρέτου Τριάδος, τὸν τέλιον Θεὸν καὶ τέλειον ὑποτάξαι ὑπὸ τοὺς πόδας αὐτῆς πάντα ἐχθρῶν καὶ πολεμίων καὶ καταπραῦναι τοὺς ἀγρίους τοὺς κατα τῆς καθολικῆς πίστεως ἀδεῶς ἐναντιμένους.

Ἐκ πόλεως Χειμάρρης τῆς Ὑπορείας,

ἐν μηνὶ νοεβρίῳ εἰς τὰς κ' αφοῦ'.

† Εὐχόμεν καὶ ἀξιόπιστον σὺνμάρτυρα ὑπὲρ ἡμῶν τῶν γαρδηνάλλιν Γραβέλα τὸν ποτὲ ἀντι ῥίγα ἐν παρθενότητι τῆς σῆς παναγιότητος δούλου καὶ οἰκέτου, οἱ τῆς γερουσίας καὶ τὴν πατρίδα ἰθύνοντες,

ἱερεῖς τε καὶ λαοικοί.

Ἱερεὺς Ἀλέξιος καὶ προτονοταριος, ἱερεὺς Νικόλαος Ἀναπλείτ(ης), ἱερεὺς Ἀξιος Πάγκαλος.

ὁ καὶ παρ' ἐμοῦ ἱερεὺς Ἀθανασιος Κουπάτης ἐτελίωσα τὴν παρούσα θεληματικῶς τῆς Βουλῆς.

††††††††††

Καὶ ἅπας ὁμοῦ ὁ δῆμος τῆσδε τῆς ἐπαρχίας συναθροισθέντες πρὸς τὴν τῶν εἰρημένων τῆς γερουσίας εὐκλεῶν ἀνδρῶν δημηγορείαν περὶ τῆς παρουσίας πρεσβείας γενομένην.

Adresse extérieure : † Τῷ παναγιωτάτῳ καὶ οἰκουμενικῷ πατριάρχῃ καὶ ἡμῶν κυρίῳ ἀκρὸν ἀρχιερεὶ τῆς πρεσβυ[τέρας Ῥώ]μης Κ(υρί)ῳ κυρίῳ Γριγο[ρίῳ δεκά]τῳ τρίτῳ.

Ῥώμη.

Sur la même feuille en travers :

† Μπᾶσαδουροι τοῦ παναγιωτάτου κῦρ Γρηγορίου πάπα: † Γκίκο παπανικόλας καὶ Τζόρτζη Κόκαλας.

3. Lettre des Cimariotes à l'archevêque d'Otrante

1577, 8 novembre

La Chimère

Original : Vatic. Gr. 2124, n. 167. Inédit.

Besoin urgent de rebâtir la cathédrale ruinée au cours des luttes incessantes contre les Turcs; égal besoin d'armes pour se défendre contre l'Infidèle. Le roi d'Espagne les a beaucoup aidés et les aide toujours tant qu'il peut. Le pape a écrit à l'archevêque d'être leur fournisseur. Qu'il écrive donc à tous ceux de sa juridiction.

Ce qui leur faut ce sont des escopettes, des munitions et de l'argent pour l'église à reconstruire. Leurs envoyés leur sont connus puisqu'ils vont et viennent à destination de Naples. Qu'il appuie leur requête auprès du pape. Souhaits.

† Ἐκλαμπρώτατε τιμιώτατε αὐθέντι ἡμῶν χαίρεις⁴³.

Ἐπειδὴ ἔχωμαι πολλὴν χρεῖαν διαναδιορθόσωμεν τὸ κτισμα τῆς ἐκκλησίας τῷ ἐπισκοπάτῳ μας ὅπου ἀπὸ αἰτίαν τῶν καθημερινῶν πολέμων ὅπου ἔχωμαι με τοὺς τυράννους καὶ διὰ ναπολαύσωμαι τίποτα βοήθειαν διὰ τὴν ἐκκλησίαν καὶ τίποτα ἄρματα καὶ τίποτα ἄρματα· διαναβοηθοῦμεσθαι κατὰ τῶν ἀπίστων, διότι ὁ καθολικὸς βασιλεὺς⁴⁴ πολλὰ μᾶς ἐβόηθησε καὶ βοηθά μας κατὰ τὸ δυνατὸν διὰ τὴν ὑπόθεσιν τοῦ πολέμου ἀμὴ ἔχωμαι μεγάλην χρεῖαν διὰ τὴν ἐκκλησίαν καὶ δι' ἄρματα ἀκόμα.

Διὸ ἐπειδεὶ ὁ ἀγιώτατος πάπας ἔγραψε τῆς ἐκλαμπρώτητός σου να ἰν φουρμαριστῆς διὰ τε μᾶς, ἱκετεύομέν σε να θελήσεις ναγράψεις ὄλων ἐκεῖνον ὅπου ἡ ἀφεντία·σου· καθ' ἡμερηὶνὸν βλέπης δια να ἡμπορέσωμαι να ἀπολαύσωμαι καὶ ἀπὸ τῶν ἀγιώτατων πάπαν τίποτα βοήθειαν τόσον δι' ἄρματα σκοπέτες καὶ μονετζιόνε ὅσαν καὶ δια τίποτα συνδρομὴν πρὸς οἰκοδομὴν τῆς ἐκκλησίας. Καὶ ἡ ἐκλαμπρώτητά σου καλὰ ἐγνωρίζης πῶς εἰς τὸν τόπον μας δὲν ἔχωμαι νοτάριους ἢ κουρτες ἢ ποτεστάδες μόνον· ἐμοῖς ἤμενστεν οἱ νοτάρι συναλλοῖλος, ἢ ρεμπούμπλικα καὶ οἱ κουρτοι καὶ οἱ κατζοιλέροι. Καὶ καλὰ ἐγνωρίζης καὶ ἡ ἐκλαμπρωτητά σου τοὺς ἀμπασαδούρους μας ὅπου πηγενόρχονται πάντοτε καὶ εἰς τὴν Ναίαπόλιν καὶ πῶς τοὺς δέχουντε ὄλη οἱ αὐθεντάδες· δια ταύτω σουπλικάρομαι τὴν ἀφεντία σου τὴν ἐκλαμπρώτητα να μας φαβερέρης εἰς τὴν ἀγιώτατον πάπαν ὄλην τὴν ἀρτικουλαρεῖταν.

Καὶ Κύριος ὁ Θεὸς ἔστω φύλαξ τῆ σῆ ἐκλαμπρώτητι ἐν βίῳ παντί.

Ἐκ Χειμάρρας· αφοζ'.

† Δοῦλοι καὶ οἰκέται τῆς ἐκλαμπρώτητος σου.

Οἱ τῆς γερουσίας, ἱερεῖς καὶ λαοικοί, οἱ ἰθύνοντες τὸν δῆμον καὶ πάντες τοῦ δήμου οἱ λαχόντες εἰς τὴν δημηγορίαν τὴν περὶ τῆς παρούσης πρεσβείας γενομένην.

ἐν μηνὶ νοεβρ(ίω) η.

⁴³ Au sommet, devant l'adresse, dans la marge de gauche, ce court regeste : *Communitatis Chimarrensis in Albania ad archiepiscopum Hydrunti, 1577.*

⁴⁴ Répétition de l'original.

⁴⁵ Le roi d'Espagne, appelé ci-dessus roi d'Ibérie.

⁴⁶ L'archevêque jouissait et jouit jusqu'à la fin du XVIII^e siècle sur la Terre d'Otrante de privilèges politico-religieux considérables. Voir à ce sujet *Roma e l'Oriente*, XV, 1918, 112–113. Sur le pasteur du moment auquel s'adressèrent les Cimariotes, Pietro Antonio de Capua, et son attitude philogrecque voir *Ibidem*, 117–118.

Adresse extérieure : † Τῷ ἐκλαμπρωτάτῳ καὶ τιμιωτάτῳ ἡμῶν Κ(υρίῳ) τῷ Κ(υρίῳ) ἀρχιεπίσκοπῳ τοῦ Ὁτρονίου δωθίτο.

En travers : † Γγίκο Παπανικόλας καὶ Τζόρτζη Κοκάλας, μπασαδούρος τοῦ παναγιωτάτου πάπα Ῥώμης καὶ τῆς Χειμάρρας.

A la suite, sur le côté, sceau de cire (indistinct) de la République.

4. Lettre des Cimariotes à Grégoire XIII

1578, 28 septembre

La Chimère

Original : Vatic. Gr. 2124, n. 17. Inédit.

L'envoyé des Cimariotes a exposé au pape le détail de leurs besoins. Le pape lui a remis une première fois cent écus, puis une seconde cinquante autres. L'église a été rebâtie.

Le même ambassadeur, le prêtre Nicolas Ghikas revient auprès de Sa Sainteté lui faire une seule prière : solliciter une lettre de sa main qui les confirme dans leur espoir en lui.

P.S. Un parti d'Albanais cimariotes dits Zoulates ont fait campagne sous trois étendards avec grand massacre de Turcs.

Τῷ παναγιωτάτῳ καθόλου ἄκρον ἀρχιερεὶ τῆς πρεσβυτέρας Ῥώμης τῆς καθολικῆς τε καὶ ἀποστολικῆς Ἐκκλησίας προέδρῳ κύριῳ ἡμῶν τῷ Κυρίῳ Γριγορίῳ δεκάτῳ τρίτῳ πάπα ἢ τῆς Ὑψηρίας ἤτοι τῆς Χειμάρρας γερουσία καὶ ἅπαντες ἱερόμενοι τε καὶ λαοικοὶ ἀσπαζομένο(ι) τοὺς ἀγίους αὐτοῦ πόδας χαίρειν.

† Ταῖς παρωχημέναις ἡμέραις ἤτοι μηνὶ τοῦ Γγίκου πάπα Νικόλα ἡμετέρου πρέσβειος καταλεπτῶς ὑπομνήσαμεν τῇ σῇ παναγιώτι περὶ τῆς ἡμετέρας ἀνάγκης καὶ πῶς δι' αἰτίας τῶν ἀθέων ἀσεβῶν καὶ ἐχθρῶν τῆς τοῦ Χριστοῦ καθολικῆς πίστεως ἡμετέρα ἐκκλησία ἤτοι ἐπισκοπὴ ἤρημώθη ἀπὸ τοὺς Ἀγαρηνοὺς καὶ ἔτζη ἐστήλαμεν τὸν ἐδικό μας μπασαδόρον Γγίκῳ παπα Νικόλα εἰς τὴν εὐσπλαγχνίαν τῆς καθολικῆς πίστεως εἰς τὸν ἀγιώτατον πάπαν καὶ ἔτζη τὸν εὐσπλαγχνίσθη διὰ τὸ ἐπισκοπάτω μας καὶ ἐδωσέ του εἰς τὸ πρώτων σκούτα ἐκατῶν καὶ ἡμφερετά, καὶ μὲ τὴν δόξαν τοῦ Χριστοῦ ἐκάμαμε τὴν ἐκκλησίαν καὶ ἐσώσαμε τὴν εἰς δόξαν Χριστοῦ τοῦ παντοκράτωρος καὶ μὲ τὴν εὐχὴν τοῦ ἀγιωτάτου πάπα.

Ἐτελιώθη τὸ παρῶν ἔργων καὶ πάλιν ἤρθε εἰς τὸ πρώτον καὶ εἰς τὸ δεύτερον καὶ τὸ δεύτερον ἐδωσέ του ὁ ἀγιώτατος πάπας σκούτα πενήτα.

Καὶ τώρα παρακαλοῦμεν τὴν παναγιώτιω σου καὶ ἀσπαζομένοσθαι τοὺς ἀγίους σου πόδας αὐτοῦ προβοδοῦμεν τὸν μπασαδόρον μας ὄνομα

Γγικο παπα Νικολα εἰς τὴν παναγιώτι σου καὶ τιποτες δὲν θέλωμαι ἀπὸ τὴν παναγιώτι σου, μόνον θέλωμαι μίαν σου γραφὴν ἀπὸ τὰς ἀγίας σοθ χεῖρας νὰ πιστεύψομαι ὅτι ἔχομαι ὅλη μας τὴν ἐλπίδα εἰς τὴν παναγιώτη σου καὶ τὴν ἀγίαν σου εὐχήν.

Ἐκ πόλεως Χειμάρρας τῆς Ὑπηρίας μηνὶ σεπτεμβρίῳ εἰς τὴν κη αφορῆ’.

Τῆς σῆς παναγιότητος δούλοι καὶ οἰκέται.

Οἱ τῆς γερουσίας καὶ τὴν πατρίδα ἰθύνοντες ἱερεῖς τε καὶ λαοῖκοί.

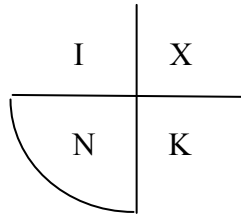
Καὶ ἅπας ὁμοῦ ὁ δῆμος τῆσδε τῆς ἐπαρχίας οἱ συναθροισθέντες πρὸς τὴν τῶν εἰρημένων τῆς γερουσίας εὐκλεῶν ἀνδρῶν δημηγορίας περὶ τῆς παρουσίας πρεσβείας γινομένην.

Sur l’autre page :

† Καὶ ἐπολέμησαν οἱ ἐδική μας οἱ Ἀρβανίταις οἱ λεγόμενοι Ζουλάτες με τρεῖς φλαμπουραρέους καὶ ἐγύνη αἷμα μεγαλον εἰς τοὺς Τούρκους καὶ σεμᾶς τοὺς Χριστιανούς καὶ με τὴν δόξαν τοῦ Χριστοῦ περισσότεροι Τούρκοι ἐσκοτώθησαν παρὰ Χριστιανοί.

Adresse :

† Τῷ παναγιωτάτῳ καὶ οἰκουμενικῷ πατριάρχῃ καὶ ἡμῶν κυρίῳ τῷ καθόλου ἄκρον ἀρχιερεῖ τῆς πρεσβυτερας Ῥώμης κυρίῳ Γριγορίῳ δεκάτῳ τρίτῳ.



LES ÉVÊQUES DE LA CHIMÈRE (ALBANIE) AUX XVI^e–XVII^e SIÈCLES

VITALIEN LAURENT

Il est sur la côte albanaise une région, la Chimère, que les Turcs n'ont jamais pu complètement subjugué. Dans une lettre du 12 juillet 1577 au pape Grégoire XIII, les notables et le clergé du lieu rappellent fièrement que depuis la mort même de Scanderbeg personne n'a pu les dompter: *Ne ipse quidem christianae fidei hostis, tyrannus et impius Turca, cum omni execrabili sua potentia*¹. En réalité, la population payait tribut mais jouissait des plus grands privilèges, y compris celui de porter les armes. Ce fut, sauf aux époques où les Ottomans, en guerre avec Venise, faisaient pencher de ce côté le poids de leurs armées, la liberté presque entière².

Très tolérant et particulièrement accueillant aux missionnaires catholiques, le pays, qui à plusieurs reprises s'offrit aux papes, serait resté uni à Rome sans l'action soutenue de l'évêque orthodoxe³ naturellement porté à maintenir l'obédience constantinopolitaine. Le chef-lieu du district était en effet depuis une respectable antiquité le siège d'un évêché. *Chimarra terra et Episcopatus*⁴, dirent à une autre occasion les mêmes gens au même pontife. L'histoire du siège, obscur comme des centaines d'autres suffragants du Patriarcat œcuménique, n'a guère inspiré les

¹ Cf. *Bessarione*, XVII, 1913, 181. L'original grec de cette lettre que l'auteur croit perdue est conservé dans ce que l'on dénomme le cod. Vatic. Gr. 2124, boîte où sont conservées une quinzaine de pièces originales dont nous publierons ici ou ailleurs plusieurs inédites. Les différences entre la version latine publiée et son prototype, sans être des plus notables, ne laissent pas d'être sensibles surtout dans le libellé de l'adresse et l'orthographe des noms propres parfaitement estropiés par l'interprète.

² Les Cimariotes ne furent complètement domptés qu'en 1798 par le fameux pacha de Janina, Ali de Tebelen. Les notices les plus utiles sur le passé de cette population sont dues à É. Legrand, *Lettre inédite du R.P. Jean de Camillis de Chio sur la mission de la Chimère*, dans *Revue de l'Orient Chrétien*, IV, 1899, 58–61 et Sp. Lambros, *Ἡπειρωτικά*, dans *Νέος Ἑλληνομνημίων*, X, 1913, 390–393.

³ Mgr Arcadius Stanilas, évêque de Muzacchia, dont il sera question ci-dessous, écrit dans son rapport à la Propagande : *La maggior opposizione ch'abbiamo in questa missione è de monaci Greci del Monte Santo, de vescovi Greci di Cimarra, che tutti sono scismatici*. Cf. *Bessarione*, XV, 1911, 466. C. Karalevski, *La missione greco-cattolica della Cimarra nell'Epiro nei secoli XVI–XVIII*, dans la revue *Bessarione*, XV, 1911, 440–483 et XVII, 1913, 170–197, publie un ensemble de documents essentiels à la connaissance de l'histoire religieuse de la contrée, principalement de ses relations avec l'Église catholique. L'éditeur ne s'est pas rendu compte que la lettre latine n. XLI de sa collection (*Bessarione*, XVII, 1913, 182–184) suivie d'une version identique, sauf écarts de lecture, à la précédente avait déjà été publiée par Aug. Theiner et Fr. Miklosich, *Monumenta spectantia ad unionem Ecclesiarum graecae et romanae*, Vindobonae, 1872, 57–62. Le même éditeur aurait également dû s'apercevoir que le protocole du diplôme inséré sous le n. XLIII se trouvait déjà avec le texte entier de l'acte à la disposition des historiens, grâce encore à É. Legrand, *Une bulle inédite de Gabriel, patriarche d'Achrida*, dans la *Revue des Études grecques*, IV, 1891, 186–188.

⁴ *Bessarione*, XVII, 1913, 184. L'original grec dit : Ἡ Χειμάρρα ἐνε χάρα καὶ ἐπισκοπή.

Rev. Études Sud-Est Europ., LI, 1–4, p. 45–54, Bucarest, 2013

érudits. Le plus notable d'entre eux, Le Quien⁵, en a cité tout juste le nom dans une fugitive énumération. La notice de Mgr Germain de Sardes⁶, la plus complète qui on lui ait consacrée, est squelettique et inexacte. Il y a en effet plus à dire sur ces prélats qui luttèrent contre Rome, les Turcs ou leurs ouailles elles-mêmes pour consolider l'hégémonie spirituelle des Grecs; il y a également à relever l'exemple de ceux qui, comme quelques-uns de leurs chefs, cherchèrent dans un rapprochement avec l'Église romaine la solution de problèmes angoissants où l'oppression turque les jetait périodiquement. Sans vouloir aborder l'histoire du christianisme cimariote, on désirerait, dans ces quelques pages, reconstituer dans la mesure du possible la succession épiscopale de la Chimère, en utilisant des notes recueillies pour la publication du dossier du patriarche d'Ochrida, Athanase II. La série ainsi dressée pour le XVI^e et le XVII^e siècle est loin d'être complète. L'exploitation de maintes sources qui ne sont pas à ma portée permettront plus tard d'en boucher quelques lacunes. En attendant que celles-ci soient accessibles, cette courte étude rendra peut-être quelque service.

1. *Sophrone I^{er}* († 1554)

C'est le plus ancien prélat de ce siècle que nous connaissons et encore ce que l'on sait de lui tient-il dans les quelques lignes⁷ qui, dans un manuscrit de Janina, marquent son décès. On y lit :

† Ἐκοιμήθη ὁ δοῦλος τοῦ Θεοῦ ὁ θεοφιλέστατος ἐπίσκοπος Χειμάρης κῦρ Σωφρόνιος, ὃ καὶ μαθητῆς χρηματίσας τοῦ ἐν ἱερομονάχοις κυροῦ Μανασῆ. Ἐθάπτη δὲ ἐν τῷ ναοῦ του μεγάλου μου Νικολάου τοῦ Στρατιγοπούλου ἐν το νάρθηκῳ, πλοισίον τοῦ αὐτοῦ γέροντος ἐπὶ ἔτους ζβω κατὰ μὴν φεβρουάριος γ' ἡμέρα γ' ὄρα πρότι της νικτου, δευτερα ἐβδομάδα της ἀγίας τεσσαρακοστής.

Ce prélat, qui avait été le disciple d'un célèbre maître local, le hiéromoine Manassès, mourut donc le 13 février 1554 et fut enterré dans le narthex de l'église bâtie sans doute par Nicolas Stratégopoulos⁸ dont elle portait le nom. Rien ne le signale d'autre part.

⁵ Le Quien, *Oriens Christianus*, II, Paris, 1740, 151–152, 197–198.

⁶ Cf. Germain, métropolitain de Sardes, *Ἐπισκοπικοὶ κατάλογοι τῶν ἐν Ἠπειρῷ καὶ Ἀλβανίᾳ ἐπαρχιῶν τοῦ Πατριαρχείου Κωνσταντινουπόλεως*, dans *Ἠπειρωτικά Χρονικά*, XII, 1937, 97–100. Cet auteur accepte sans contrôle les dates fournies par le codex de Delbins à supposer qu'elles s'y trouvent. Voir ci-dessous.

⁷ Cette notice nécrologique a été relevée avec plusieurs autres dans un codex de Janina. Cf. *Ἠπειρωτικά*, dans *Νέος Ἑλληνομνήμων*, X, 1913, 414. Nous la donnons avec toutes ses incorrections, telle qu'elle a été éditée.

⁸ Le personnage éponyme, Nicolas Stratégopoulos, est inconnu. La liste, assez fournie, de membres de cette famille, appartenant à la période byzantine, que nous avons pu constituer, ne contient aucun Nicolas ; ce qui est du reste surprenant pour un prénom aussi répandu. Les évêques de la Chimère se faisaient enterrer dans l'église de leur choix, par exemple à Saints Serge-et-Bacchus, aux Saints-Martyrs (deux sépultures de la fin du XVII^e s.). Cf. *Ἠπειρωτικά Χρονικά*, V, 1930, 59.

2. *Dosithée*, en 1579

Seulement connu par sa signature apposée au bas d'une lettre de recommandation⁹ délivrée, par lui, de concert avec son collègue de Bothrontos et Glykys, Néophyte¹⁰, au moine Syméon en partance pour Rome. Le document expose à Grégoire XIII le cas suivant :

Le moine Syméon, macédonien, conduit aux pieds du Saint Père plusieurs anciens musulmans¹¹ convertis par lui à la vraie foi. Ces néophytes, réfugiés auprès des deux prélats signataires, ont été baptisés et confirmés par eux. Or les chrétiens de leur pays d'origine (Macédoine semble-t-il) furent, en raison de cette fugue, soumis à mille vexations de la part des Turcs qui se saisirent de six chrétiens et les jetèrent en prison pour les forcer à renier le Christ. Le pays entier se trouva dans une telle perplexité que Syméon retourna auprès des habitants leur proposer de négocier auprès de leurs persécuteurs la rançon de leurs prisonniers, ajoutant qu'il se portait caution pour la somme exigée. Le marché fut conclu et le prix fixé à huit cents pièces d'or. L'ambassadeur de France, informé par le patriarche¹², en a fait un rapport où se lit le détail de l'affaire. Quant à la dette, le moine Syméon, dans son impuissance à s'en acquitter, a sollicité des deux évêques signataires une lettre de recommandation pour le pape, lettre que les dits prélats ont scellée et bullée dans l'église de Saint Jean l'Évangéliste qui fait face à l'île de Corfou le 24 avril, un vendredi.

La présence du document au Vatican est une preuve certaine que le religieux quêteur arriva à bon port. Il serait curieux de connaître l'accueil qui lui fut fait. En tout cas, on peut légitimement se demander si la pièce est authentique, à savoir si les évêques de la Chimère et de Bothrontos ont eu effectivement connaissance de l'affaire et s'en sont saisis. Toutes les signatures, celle de l'higoumène comprise, sont de la même main. En outre, cette manière de dater un document en y ajoutant la mention du jour est pour le moins fantaisiste, aucun évêque ne pratiquant cet usage. L'histoire elle-même est particulièrement invraisemblable. La fin du XVI^e siècle marque le début de la plus grande intolérance religieuse dans l'empire ottoman. On ne voit pas des renégats se sauvant le plus tranquillement du monde des ports lointains de l'Adriatique sans être appréhendés, leur convertisseur revenir sur les lieux de son exploit apostolique sans que la police locale n'en ait eu vent. Enfin il n'était pas dans les mœurs des Turcs de ces temps ingrats de laisser la vie sauve à des otages pris pour délit de prosélytisme religieux. Leurs arrêts étaient aussi prompts que leurs supplices cruels. Les négociations, la délivrance des jeunes

⁹ Conservée dans le susdit codex Vatic. Gr. 2124. Nous en donnons le texte en appendice à ce petit travail.

¹⁰ Non encore enregistré dans les listes épiscopales établies. Cf. Le Quien, *op. cit.*, II, 149–150 et Mgr Germain de Sardes, *Ἡπειρωτικά Χρονικά*, XII, 1937, 31.

¹¹ Peut-être des neveux comme le laisserait croire l'acte publié ci-dessous. Cf. p. 53: Καὶ τινες τῶν ἀδελφοπαίδων αὐτοῦ.

¹² L'ambassadeur de France devait encore être François de Noailles, évêque d'Aix, la nomination du comte de Germigny au poste de Constantinople étant postérieure à la rédaction de notre lettre.

gens et le montant même de la somme donnent à penser. J'imagine que le Saint-Siège, pour une fois sur ses gardes, versa à l'astucieux pèlerin un acompte en le priant d'aller en demander autant à tous les souverains de l'Europe, en particulier au roi de France¹³.

Tout cela ne saurait faire que les noms¹⁴ des évêques aient été inventés. Il fallait, bien plutôt, pour sauver les apparences, que ces éléments du moins fussent authentiques. Et c'est pourquoi il y a provisoirement lieu de les retenir et de les enregistrer.

3. *Timothée*, fin du siècle

Voici précisément une histoire de faux où l'on voit quel abus se faisait à l'occasion du nom de l'évêque de la Chimère.

L'Ordinaire de Larino en Calabre apprit¹⁵ un jour qu'un certain don Lazaro, prêtre grec, parcourait son diocèse en administrant les sacrements et en célébrant la messe sans autre servant que lui-même. Appréhendé et requis de produire ses lettres testimoniales, l'ecclésiastique présenta une moitié de feuille non bullée, *fatta da la Arcivescovo de la Chimarra nomine Timotheo*. C'était un faux.

Le nom du prélat n'est-il pas dès lors suspect ? Certes on voudrait le voir confirmer d'ailleurs, mais comme les évêques de la Chimère passaient assez volontiers la mer pour visiter leurs anciennes ouailles dispersées un peu partout en Italie du Sud, comme ces prêtres albanais venaient eux-mêmes de l'autre côté du Détroit, ils ne pouvaient manquer de savoir comment s'appelait le pasteur du moment qu'ils étaient au reste tenus de le commémorer dans la Liturgie. Le nom a donc ici encore pour lui-même quelque garantie. On ne saurait toutefois, comme le veut Karalevski¹⁶, l'identifier avec l'homonyme que le nonce de Pologne signalait en 1603 : *Callisto Timoteo Muliscense* n'est en effet pas Calliste Timothée de Musacchia, mais bien Calliste Timothée de Moliskos, comme l'a dûment identifié le P. Péchayre¹⁷.

¹³ Henri III. On retrouverait peut-être dans les archives de ce règne, du moins dans la correspondance diplomatique avec la Sublime Porte, quelque trace de l'affaire ici évoquée. Les quêteurs de l'espèce de Syméon avaient en outre déjà l'habitude de remonter jusqu'à Paris.

¹⁴ Tous deux se présentent sous la forme ambiguë d'un vrai monogramme. Le déchiffrement de celui de l'évêque de Bothrontos ne saurait faire de doute ; on doit de toute évidence lire Néophyte. Le nom de son collègue, dont les éléments sont habilement enchevêtrés, peut, en rigueur absolue, se déchiffrer d'une autre manière : *Théodose*. Nous lisons Dosithé en raison de la place toute spéciale faite au delta, place choisie comme pour indiquer que c'est là l'initiale.

¹⁵ Cf. *Bessarione*, XVII, 1913, 190.

¹⁶ *Ibidem*, n. 2.

¹⁷ Cf. A.P. Péchayre, *L'archevêché d'Ochrida de 1394 à 1767*, dans *Échos d'Orient*, XXXV, 1936, 314.

4. *Mathieu*, début du XVII^e siècle (avant 1637)

Le 11 septembre 1637, le saint synode de Constantinople transférait¹⁸ à la métropole des Synnades l'ancien (πρώην) évêque de la Chimère. Quand cette opération eut lieu, Mathieu était donc en disponibilité depuis un temps indéterminé. Son épiscopat se place ainsi quelque peu avant la date indiquée. L'acte de son élection est encore inédit et l'on ne saurait en dire davantage.

5. *Nicéphore*, en 1630

Ce prélat est cité dans un acte, daté de janvier 1630¹⁹, du patriarche Païsius tranchant en faveur de l'évêque de Druinopolis une querelle de juridiction que ce prélat avait avec son collègue de la Chimère. L'acte lui-même n'étant pas édité, on ne saurait dire dans quels termes précis Nicéphore est cité. Le nom et la date semblent toutefois assurés.

6. *Sophrone II* (avant 1662)

Une adresse au pape éditée²⁰ par nous précédemment et datée du 22 août 1662 met en scène l'ancien évêque de la Chimère, Sophrone : ἦλθεν ὁ πρόην ἐπίσκοπος Χειμάρρας Σωφρόνιος à propos d'une histoire d'ornements pontificaux. On ne peut affirmer à son sujet qu'une chose : qu'il fut le prédécesseur immédiat²¹ de Séraphin dont nous allons parler.

7. *Séraphin*

Le nom de ce prélat figure au bas d'une pièce²², signée par lui et le métropolitain de Janina le 1^{er} août 1662. Cette pièce est un mandement condamnant à l'anathème et aux pires censures ecclésiastiques Syméon Lascaris, métropolitain de Durazzo, chassé de son éparchie par les Turcs et nommé par le Saint-Siège premier vicaire apostolique de la Chimère. S'il faut en croire la notice²³ que lui consacre le

¹⁸ K.N. Sathas, *Μεσαιωνική βιβλιοθήκη*, III, Venise, 1872, 572 (simple signalement de l'acte avec indication générale du contenu).

¹⁹ *Ἡπειρωτικά Χρονικά*, V, 1930, 94.

²⁰ On en lira prochainement le texte dans cette revue même [le document auquel l'auteur se réfère a été publié dans *Balcania*, VIII, 1945, 45–48].

²¹ Dans une pièce inédite de Parthène I^{er}, il est dit que Séraphin, mis en demeure de justifier par des titres certains droits dont il se prévalait, avoua ne pas les posséder parce que son prédécesseur les avait emportés dans sa retraite lointaine où il était mort sans que l'on sût ce que ses papiers étaient devenus. Acte inédit dont j'ai pu avoir communication.

²² Texte dans le dossier publié ici même, [*Balcania*, VIII, 1945, 37–45].

²³ *Ἡπειρωτικά Χρονικά*, V, 1930, 59.

codex de la Panaghia de Delbinos, Séraphin serait mort cette même année. Cette donnée²⁴ est en contradiction formelle avec une autre information relevée chez un contemporain dont le témoignage peut difficilement être récusé. L'évêque de Muzacchia, Arcadius Stanilas, dit²⁵ en effet dans son rapport à la Propagande que, lorsque le patriarche Athanase II d'Ochrida vint lui demander l'hospitalité à Drimades, Séraphin fit le voyage pour le saluer. Or la correspondance du patriarche nous est garantie²⁶ que le 11 décembre 1662 le patriarche n'avait pas encore quitté Corfou. Bien plus, sa mort ou son remplacement doit être postérieur à 1668, puisque le P. Jean de Camillis, parti de Rome pour la mission de Drimades le 15 octobre²⁷ 1668, eut, une fois à son poste, de vifs démêlés²⁸ avec le prélat orthodoxe. Le récit de l'évêque Stanilas étant chronologique, il faut même placer l'accession de son successeur après 1670, puisqu'elle y est signalée après le départ pour Rome du missionnaire. En fait, la vacance du siège dut se produire en 1672 au plus tôt²⁹.

La notice grecque dont nous parlons ci-dessous, mutilée et souvent inintelligible, ne dit pas grand-chose sur l'activité même de Séraphin. Il est en revanche plusieurs fois³⁰ question de lui dans la relation susnommée de Mgr Stanilas. La Propagande qui avait entrepris la conversion des Cimariotes, au christianisme inconsistant, entretenait dans son diocèse une équipe de missionnaires aussi instruits qu'actifs. Le succès de leurs écoles et de leurs aumônes leur attirait la masse du reste assez changeante des fidèles. Le mouvement prit de telles proportions que les notables du pays demandèrent eux-mêmes que Rome leur donnât comme pasteur le métropolitain de Durazzo, Syméon Lascaris, récemment arrivé parmi eux. Ce mouvement d'union ne pouvait naturellement pas faire l'affaire de l'évêque orthodoxe qui en référa à son supérieur hiérarchique, le métropolitain de Janina. Les deux chefs d'Eglise publièrent alors (1^{er} août 1662) la lettre circulaire signalée au début de cette note et publiée ailleurs³¹. Bien que les autorités locales se soient désolidarisées de ce manifeste au tout premier moment, l'énergie avec laquelle Séraphin sut en appliquer les mesures affaiblit beaucoup la propagande catholique, qui eût disparu,

²⁴ Le texte publié porte en chiffres arabes le millésime 662 (sic), là où 672 conviendrait à merveille. L'éditeur grec, peu familiarisé avec cette forme de numérotation, a très bien pu prendre un chiffre pour un autre.

²⁵ *Bessarione*, XV, 1911, 453.

²⁶ Lettre du dossier précité avec texte édité ici même [*Balcania*, VIII, 1945, 54–56].

²⁷ Cf. *Revue de l'Orient Chrétien*, IV, 1899, 62. Il faut toutefois relever une contradiction chez Legrand qui, après avoir affirmé, p. 62 que de Camillis reçut le 12 octobre 1668 son diplôme de docteur et avoir signalé son départ pour la Chimère le 15 octobre suivant, le fait écrire de Drimades au supérieur du Collège grec le 13 juin 1668. Cf. *Ibidem*, p. 67.

²⁸ Le 6 mars 1670 dans une lettre spéciale, Mgr Stanilas signale toujours la présence de Camillis en Albanie, précisément à la Chimère où il venait d'ouvrir une école. Cf. *Revue de l'Orient Chrétien*, IV, 1899, 67, n. 1.

²⁹ Le départ de Camillis pour Rome doit se placer en 1671. En effet son neveu a noté quelque part (cf. *Revue de l'Orient Chrétien*, IV, 1899, 63, n. 1) que son oncle fut dix-huit ans scribe à la Vaticane. Or comme il fut installé comme évêque de Munkács en Hongrie le 20 avril 1690, son départ d'Albanie, compte tenu de la lenteur des voyages, dut avoir lieu au plus tôt dans les derniers mois de 1671.

³⁰ *Bessarione*, XV, 1911, 453, 463.

³¹ Référence ci-dessus [*Balcania*, VIII, 1945, 37–45].

n'eût été la présence du patriarche d'Ochrida dont l'autorité et les initiatives ne contribuèrent pas peu à calmer le conflit et à rendre au clergé uni sa première liberté d'action. Une entrevue aménagée sous ses auspices entre Séraphin et le successeur de Syméon Lascaris, en qualité de vicaire apostolique, Stanilas, amena la réconciliation des deux pasteurs qui quelque temps n'eurent l'un pour l'autre que des égards.

Une cabale où trempèrent des catholiques troubla ensuite leurs rapports qui devinrent on ne peut plus tendus lorsque les missionnaires occidentaux refusèrent d'obtempérer aux ordres donnés par le pasteur orthodoxe. Des risques et des contestations s'ensuivirent. Séraphin brandit à nouveau les anathèmes et l'excommunication et le peuple, toujours versatile, se détacha de ses maîtres catholiques, jusqu'au jour où la famine le ramena à nouveau vers eux. C'est dans cette dernière conjoncture que mourut l'évêque de la Chimère, comme nous l'avons dit, selon toute probabilité au cours de l'année 1672.

8. Callinic

Le codex de Delbinos³² semble avoir en cet endroit une lacune et c'est sans doute pour cela qu'il ne souffle mot de Callinic dont l'avènement est au contraire signalé par le rapport de Mgr Stanilas : *Mori il vescovo Serafino, si creo il novello chiamato Callinico*³³, anticatholique déclaré mais que le peuple exceptionnellement refusa d'écouter. Cette situation sans issue lui inspira l'idée de démissionner mais non sans avoir auparavant fait bonnes emplettes.

Pour que son collègue catholique, pour une fois tout puissant sur leurs ouailles communes, ne mît pas d'obstacle à son projet, il se réconcilia avec lui et, fortune faite, se retira à Corfou où les orthodoxes lui cédèrent un monastère grassement nanti.

La durée de ce pontificat est incertaine.

9. Zacharie

De son nom de clerc papà Zotto, ancien orfèvre. La notice du codex de Delbinos en fait un bel éloge³⁴, ajoutant qu'il mourut de chagrin en voyant ses ouailles apostasier en masse et passer à l'Islam. D'après cette même source, il n'en aurait pas moins siégé vingt années entières, donc environ de 1672³⁵ à 1693³⁶.

³² *Ἡπειρωτικὰ Χρονικά*, V, 1930, 59. La fin de la notice semble dire que Séraphin fut enterré dans l'église des Saints Serge et Bacchus. Mais il peut aussi s'agir de son successeur (διάδοχος) qui en ce cas serait Callinic, non nommé dans le texte comme il se présente.

³³ *Bessarione*, XV, 1911, 463.

³⁴ La date de la mort de l'ancien évêque est connue : 17 avril 1698 : ἀχτη' μηνὴ ἀπριλιῶ ἡζ' ἡ κήμησις τοῦ ἐπισκόπου κυρ Καλλινίκου τοῦ ποτε Χημάρρας καὶ Δελβίνου· ἐονήατου ἡ μνίμη. Cf. *Νέος Ἑλληνομνήμων*, VII, 1910, 204, n. 330.

³⁵ *Revue de l'Orient Chrétien*, IV, 1899, 63, n. 1.

³⁶ *Ἡπειρωτικὰ Χρονικά*, V, 1930, 59.

Il devait toujours être en charge quand Mgr Stanilas quitta la mission de la Chimère (1685). Ce témoin présente son collègue orthodoxe sous les plus noires couleurs et le dépeint comme son ennemi acharné, prêt à tous les sévices et à toutes les violences contre le clergé catholique.

10. *Manassès*

Ancien protosyncelle de la métropole de Janina³⁷, Manassès est le dernier évêque du siècle, puisqu'il aurait siégé quatorze ans, à peu près de 1694 à 1708.

Ces pasteurs d'une éparchie lointaine ne figurant jamais aux grandes réunions synodales de Constantinople n'apparaissent dans aucune liste officielle. Ce qui rend impossible, dans le cas présent, le contrôle des données du codex de Delbinos, seule source qui nous renseigne sur la durée des derniers épiscopats. Comme les millésimes indiqués sont certainement erronés, les chiffres indiqués pour chaque épiscopat pourraient aussi bien l'être. Cependant comme dans le second cas le renseignement est écrit en toutes lettres, les possibilités d'erreurs sont moins grandes et l'on peut, sous réserve d'une plus ample information, admettre provisoirement ces données.

La période 1560–1700 ne connaît donc pas moins de dix titulaires, là où l'ouvrage classique de Le Quien n'en mentionne pas un seul. Je répète que la présente note, où l'on a seulement utilisé des renseignements recueillis en vue de l'édition du dossier d'Athanase d'Ochrida, n'a fait l'objet d'aucune recherche systématique. C'est dire combien fructueuse et utile serait l'entreprise qui reprendrait sur nouvelles bases l'œuvre du célèbre dominicain, au sujet de laquelle ses confrères éditeurs, qui ont maintenu dans le grand ouvrage tant d'erreurs et de confusions, ont justement écrit: *In promptu fuit intelligere simul ac demirari quot et quanta essent perficienda*. Les vides qui leur étaient déjà si sensibles paraissent aujourd'hui béants. Je répète ici, à l'occasion, que notre Institut compte bien un jour les combler en quelque mesure.

³⁷ *Ibidem*.

ANNEXE

Lettre au pape Grégoire XIII

Vatic. Gr. 2124 ; n. 15. Inédit.

† Παναγιώτατε καὶ μακαριώτατε πάπα τῆς ἐνδοξοτάτης μεγαλοπόλεως καὶ πρεσβυτέρας Ῥώμης, ἀρχιερεῦ ἄριστε καὶ πατριαρχῶν πάντων πρόκριτε καὶ ἀκρότης, τοὺς μακαρίους σου πόδας οἰκετικῶς ἀσπαζόμεθα· δεόμεθα Κυρίου τοῦ Θεοῦ τοῦ μεγάλου καὶ πρώτου ἀρχιερέως ὑγιαίνειν σου τὴν μακαριότητα εἰς πολλὴν ἐτῶν περιόδους πρὸς σύστασιν καὶ ὠφελείαν πάσης ψυχῆς.

Ὁ παρῶν ἐν μοναχοῖς ὀσιώτατος κῦρ Συμεὼν ὁ Μακεδονήτης ὅστις προσέφερε παρὰ τοὺς πόδας τῆς σῆς μακαριότητος καὶ τινὰς τῶν ἀδελφοπαίδων αὐτοῦ, οἵτινες ὑπῆρχον τῇ πίστι καὶ τῷ ζῳῳ τῶν Ἀγαρηνῶν, ἐν μόχθῳ καὶ κόπῳ (πο)λλῷ καὶ λόγοις μαλακτικοῖς τε καὶ ἀποστολικοῖς ἢ μᾶλλον εἰπεῖν εὐαγγελικοῖς ἔπεισεν αὐτοὺς ἀποστᾶναι καὶ ἀπαλλαγῆναι τῆς θρῆσκείας ταύτης ὥστε εἰσελθεῖν τῷ ἀμωμήτῳ πίστει τοῦ Χριστωνύμου λαοῦ· οἱ καὶ αὐτόθι παραγενόμενοι διὰ τῆς ἐπιθέσεως τῶν χειρῶν ὑμῶν τῆς παλαιᾶς πλάνης ἀπαλλαγέντες τοῦ λουτροῦ τῆς παλιγγεενεσίας ἠξιώθησαν. Οἱ δὲ τῆς χώρας ἐκείνης χριστιανίζοντες ἄνθρωποι ὑπὸ τῶν ἐφ' ἡμᾶς παρανόμως κρατούντων εἰς ἀφορήτους ἔτασμούς καὶ κακώσεις ἐμπέσαντες δι' αὐτῶν καὶ τελευταῖον παρὰ τῶν εἰρημένων χριστιανῶν παῖδας ἕξ συλλαβόντες καὶ ἐν εἰρκτῇ καθειργνύσαντες τὸν Χριστὸν ἐξωμόσασθαι εἰς ἀντάμειναν τῶν φοιτησάντων αὐτόθι παίδων. Θλίψει δὲ καὶ μεγίστη περίστασις ἐπῆλθε κατὰ τῆς χώρας καὶ ἐν ἀμηχανία πολλῇ ὄντες, εἰσῆλθε πρὸς αὐτοὺς ὁ παρῶν ὀσιώτατος κῦρ Συμεὼν ὡς αἴτιος τοῦ ἔργου ἐνδυναμῶν καὶ παραμυθούμενος· Στηρίζεσθε, ἔφη, ῥωννασμένοι τῇ τοῦ Θεοῦ προνοίᾳ καγώγε ἐγγυητῆς εἰς ὅσα ἂν περὶ αὐτῶν ἀναλώσητε. Καὶ δὴ μεσίτας πρὸς τοὺς ἡγεμόνας ἐνέβαλλον καὶ συμφωνήσαντες μετ' αὐτῶν δοῦναι αὐτοῖς τὸν ἀριθμὸν χρυσίνους ὠκτακοσίους καὶ μόλις ἠδυνήθησαν ἐκβαλλεῖν δι' ἐγγυήσεως τοὺς προειρηκότας παῖδας ἄχρις ὅτου χωρηγηθῶσι τὰ ὑποσχόμενα καὶ οὕτως ἐλευθερίας τυχεῖν καθὼς περ διαλαμβάνει καὶ λεπτομερῶς διὰ γράμματος ὁ τιμιώτατος πρέσβυς τοῦ πανενδοξοτάτου Φράντζα τοῦ βασιλέως, ὀδηγούμενος ὑπὸ τοῦ παναγιωτάτου πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως φοβούμενος ὑπὸ τῶν κρατούντων ἐδήλωσεν αὐτῷ τὰ κατ' αὐτῶν ἅπαντα ὡς οὕτως ἔχει τὸ βαίβαιον.

Διὸ καὶ ὁ ῥηθεὶς μοναχὸς ὡς ὑπέσχετο μὴ ἔχων τί διαπράξασθαι ἤτησε παρ' ἡμῶν γράμμα γενέσθαι παρὰ τοὺς πόδας σου τῆς μακαριότητος ἀρρώγην τυχεῖν ὁμοῦ καὶ ἀπαλλαγὴν τοῦ βαρυτάτου χρέους καὶ ἐλευθέρωσιν τῶν προειρημένων ψυχῶν μιμούμενος τὸ κυριακὸν καὶ

θειότατον λόγιον ἵνα τελείως τὴν μισθαποδοσίαν παρὰ Θεοῦ καὶ τὸ δίκαιον προσαπολαύσειας ὤφλημα.

Οὕτω δεόμεθα καὶ ἀντιβολουμέν οἱ πανοικτρώτατοι δούλοι σου οἱ γράψαντες τὴν παροῦσαν οὐτιδανὴν ἐπιστολὴν ἐν τῷ πανσέπτῳ τεμένει τοῦ ἁγίου ἐνδόξου ἀποστόλου καὶ εὐαγγελιστοῦ Ἰωάννου τοῦ Θεολόγου τῷ ἀντικρῦ ὄντι Κερκύρων πόλεως, οἱ καὶ σφραγίσαντες αὐτὴν τῇ τῆς μονῆς σφραγίδι καὶ πέμποντες ταύτην τῶν μακαρίων σου ἵχνων καθαπτόμεθα.

αφοθ' ἀπριλλίου κδ η ἡμέρα -η

† <Ο> ταπεινὸς ἐπίσκοπος Βοθρόντου καὶ Γλυκέως Νεόφυτος.

† Ὁ ταπεινὸς ἐπίσκοπος Χειμάρρας Δοσίθεος.

† Ὁ ἡγούμενος τῆς σεβασμίας θείας καὶ ἱερᾶς μονῆς τοῦ ἁγίου μου ἐνδόξου καὶ πανερίμου ἀπωτόλου ἐπιστηθίου παρθένου καὶ ἐβαγγελιστοῦ Ἰωάννου τοῦ Θεολόγου Νεκτάριος ἱερομόναχος.

«Νικόλαος Παλαμᾶς ὁ νοτάριος.»

Adresse :

† Τῷ αναγιωτάτῳ καὶ μακαριωτάτῳ κ(υρί)ῳ ἀδελφῷ ἀρχιερεὶ τῆς ἐνδοξοτάτου μεγαλοπόλεως καὶ πρεσβυτέρας Ῥώμης κυρίῳ Γρηγορίῳ δεκάτῳ τρίτῳ.

L'Académie Roumaine, dans sa séance du 18 novembre 2013, vient d'élire comme un de ses membres à titre posthume Hagop Djololian Sirouni (1890–1973), distinction que ses études historiques et philologiques avaient amplement méritée, mais qui lui avait été refusée de son vivant pour des raisons politiques¹. Cette réparation tardive avait été préparée par deux ouvrages de bon aloi, dont le premier contient la bibliographie des travaux de Sirouni et un inventaire de ses archives personnelles², tandis que l'autre est une biographie qui fait état de nombreux documents – surtout le dossier dressé au sujet du savant par les polices politiques qui se sont succédées en Roumanie pendant sa vie³. Sirouni fut un éminent orientaliste: né en Turquie, où les Arméniens, son peuple, étaient abaissés, humiliés ou massacrés, il s'était réfugié en Roumanie en 1922. Ayant fait la connaissance de N. Iorga, il en sera protégé et constamment encouragé. En même temps que l'activité de journaliste qu'il allait déployer, il a enseigné le turc et l'arménien à l'Institut Sud-Est européen, à l'Institut Balkanique et, à partir de 1938, à la Faculté d'Histoire de Bucarest, tout en travaillant aux Archives de l'État. En 1944, sous l'occupation soviétique, il fut arrêté en tant que nationaliste arménien et déporté avec tous les autres notables de la communauté de Bucarest, en Sibérie, puis relégué à Erevan, pour ne revenir en Roumanie qu'en 1955. De ses dernières années date l'image que j'ai voulu fixer dans une page par laquelle notre revue lui a rendu hommage: «Ceux qui l'ont vu près de la fin se souviendront de l'insouciance allégresse avec laquelle il comptait les milliers de pages de ses manuscrits, de l'ardeur inlassable avec laquelle, dans sa quatrevingt-troisième année et ayant presque perdu la vue, il se remettait au travail, au milieu de centaines de livres poudreux, parmi lesquels on distinguait facilement les volumes de la “Revue des études arméniennes”, à large tranche jaune, dans sa petite cellule de bénédictin, juchée en haut d'un escalier très raide, avec les fenêtres ouvertes sur le ciel»⁴.

Il m'a confié alors le texte d'un article qu'il avait destiné à la revue *Balcania* pour ce tome IX qui aurait dû paraître en 1947, mais qui a été victime de la suppression de l'Institut d'Études et de Recherches Balkaniques. Notre Institut, qui continue dans le sillage du précédent, se fait un honneur d'éditer cet article avec un retard de soixante ans qui fait coïncider sa parution avec le centenaire de son auteur. Le commentaire des documents étant déjà traduit en français, je me suis chargé de traduire les lettres recueillies à San Lazzaro degli Armeni dont Sirouni avait fait la traduction en roumain.

Comme les documents manquaient de notes, j'ai ajouté quelques éclaircissements indispensables.

Andrei Pippidi

¹ *Academica*, XXII, 11, novembre 2012, p. 74.

² *Munca unui savant armean în România: Hagop Djololian Siruni*, București, 2008, 448 p.

³ Vartan Arachelian, *Siruni. Odiseea unui proscris*, București, 2011, 256 p.

⁴ RESEE, XI, 3, 1973, pp. 569–570.

LES ÉVÉNEMENTS DANS LES BALKANS EN 1732–1740 SELON LES ARCHIVES DES MÉKHITHARISTES DE VENISE

HAGOP DJ. SIROUNI

I

Les lettres que nous publions ici sont extraites des archives des Mekhitharistes de Venise⁵.

Fondée en 1701 à Constantinople par le Père Mekhithar de Sébaste et installée depuis 1717 dans l'île de Saint Lazare de Venise, cette congrégation arménienne est devenue avec le temps un centre intellectuel auquel est due l'éclosion de la Renaissance des lettres arméniennes et qui, en même temps, a apporté une précieuse contribution aux études orientales.

C'est ainsi que le nom de Mekhithar, le fondateur de la congrégation, est demeuré célèbre non seulement dans la nation arménienne, mais dans le monde entier⁶. Du foyer qu'il a eu le grand mérite de créer sortit une pléiade de savants et de lettrés, à Venise, où l'activité continue depuis deux siècles et demi, ainsi qu'à Venise où existe depuis 1811 une autre branche de la même congrégation, transférée de Trieste, où elle avait été fondée en 1775 – toutes les deux ayant leurs séminaires, leurs imprimeries, leurs riches bibliothèques et leurs revues scientifiques: le «Pazmave» de Venise, paraissant depuis 1843, et le «Handes Amsorya» à Vienne, fondé en 1887. Parmi les élèves de cette grande école on doit citer Michaël Tchamtchian et ses recherches sur l'histoire de l'Arménie, Lucas Indjidjian et ses travaux archéologiques, Aucher, auteur d'ouvrages théologiques et hagiographiques, Arsène Bagratouni et Edouard Hurmuz, traducteurs des poèmes d'Homère, de Virgile, de Milton, et des tragédies de Sophocle, de Racine, de Voltaire et d'Alfieri; sont également à citer M. Avkerian, G. Avetikian, Kh. Surmelian, les auteurs du grand dictionnaire arménien, Manuel Tchaktchakian, auteur de dictionnaires, Arsène Aidinian, grammairien, Ghevond Alishan, poète, naturaliste, géographe et historien, Kh.Sandalgian, historien, ainsi que des érudits tels que Basile Sarghissian, Hakobos Daskian, Arsène Gasikian, Vartan Hatzouni, Nerses Akinian etc.

L'activité des Mekhitharistes ne s'est pas limitée à leur île. Afin de répandre la lumière de la littérature et des sciences dans les autres centres arméniens, ils ont créé des écoles à Constantinople, à Smyrne, à Trébizonde, à Nicomédie, au Caire, à Athènes, à Jérusalem, à Plovdiv, à Addis-Abéba etc. En outre, la congrégation a envoyé des missionnaires dans divers centres de la Péninsule Balkanique.

⁵ R.P. Hevond Dayian, *Les Archives des Mekhitharistes de Venise*, I, 1707–1773, Venise, 1930.

⁶ Jacques de Morgan, *Histoire du peuple arménien*, Paris, 1919.

Nous les trouvons, par exemple, à Dumbrăveni (Elisabethopol), où ils ont fondé une école en 1731; une autre école fut fondée par eux à Frumoasa (Ciuc) et une troisième à Arad. Il faut signaler enfin la présence des Pères Mékhitharistes à Craiova, Timișoara, Belgrade et Gherla.

Tous ces missionnaires ont eu soin d'envoyer leurs rapports périodiques au chef de la congrégation, à l'abbé Mékhithar tout d'abord (1707–1749), ensuite aux supérieurs qui lui ont succédé: le Père Eghia (Élie), *locum-tenens* de 1749 à 1750, le Père Stepanos Melkonian, supérieur entre 1750 et 1772, etc.

Le R.P. Hevond Dayian, Mékhithariste de Venise, a édité en 1930 un premier lot des archives du couvent, pour les années 1707–1773, en commençant par les documents en langue arménienne. Ces archives contiennent non seulement des rapports concernant la mission proprement-dite de ces religieux, mais aussi des renseignements sur les événements politiques, sur la vie quotidienne, les mœurs et les rites des pays d'où viennent les lettres, notes qui peuvent servir comme sources plus ou moins intéressantes pour les recherches historiques. Ce premier volume offre une série d'informations sur les pays balkaniques. Nous ne recueillerons ici que celles qui concernent les événements qui se sont passés à Belgrade entre 1732 et 1740, sous l'occupation autrichienne.

Les premières lettres sont celles envoyées par le Père Eghia, membre de la congrégation de Venise, arrivé en 1732 en mission pastorale à Belgrade, où il devait remplacer les archimandrites arméniens Stepanos et Bartolomeos, rappelés. La mission du Père Eghia à Belgrade a duré jusqu'en 1735, quand il dut quitter ses fidèles, à cause de son grand âge. Son successeur fut le Père Hakob Buzaian, qui ne fonctionna que pendant deux ans, étant remplacé à sa mort, en 1737, par le Père Michaël de Sebaste. Le dernier des quatre archimandrites que nous trouvons à Belgrade est le Père Hakob de Karin en 1739–1740. En publiant ici leurs relations nous ne prétendons pas révéler des événements complètement inconnus. Nous croyons toutefois que ces rapports ne manquent pas d'intérêt pour ceux qui étudient la période en question.

II

Les lettres que nous publions appartiennent à l'époque comprise entre le traité de Passarowitz et celui de Belgrade. Une fois arrachée aux Turcs la ligne du Danube hongrois, pour les diplomates de Vienne s'était ajouté au problème du Banat, où les troupes impériales livraient des combats vigoureux, celui de la Transylvanie dont les frontières ont été ouvertes aux Allemands par le prince Michel Apaffy – état de choses que la paix de Carlowitz va confirmer un peu plus tard⁷. Le traité de 1718, signé à Passarowitz, sera l'un des plus désavantageux conclus par l'Empire Ottoman⁸.

⁷ N. Iorga, *Histoire des États Balcaniques jusqu'en 1924*, Paris, 1925, p. 96.

⁸ Voir le texte du traité chez G. Noradounghian, I, pp. 208 et suiv.

Il s'ensuit que la Bosnie, la Dalmatie et la Transylvanie ont été exposées aux attaques des Autrichiens. Sur mer, quelques rencontres peu importantes ont eu lieu entre l'amiral vénitien Flangini et le Kapoudan pacha Ibrahim, à la suite desquelles quelques vaisseaux échouèrent ou brûlèrent en rentrant à Constantinople. Au Caire, une révolte, fomentée par Mahmoud Tcherkess, bey des Mamlouks, ne fut étouffée qu'après la fuite du chef rebelle qui s'est réfugié à Tripoli. Les troubles de Crimée, excités par les Noghaïs de Bessarabie et du Kouban, eurent le même sort, tandis que d'autres soulèvements éclataient encore à Erevan, à Azov, à Caffa et en Asie Mineure.

Après l'infortunée campagne de 1717, le Sultan avait remplacé son grand vizir Nichandji Mehmed pacha par Damad Ibrahim pacha (1717–1730). Sous l'administration de ce dernier, la Porte dut accorder à la France, par l'intermédiaire de son ambassadeur, le marquis de Bonnac, la protection du Saint Sépulcre et la surveillance des édifices du culte chrétien à Jérusalem⁹. De son côté, l'empereur Charles VI envoya à Constantinople le comte de Virmont afin d'obtenir pour ses commerçants la libre circulation dans l'Empire et le droit d'établir des consuls. Les Autrichiens gardaient les territoires déjà conquis: Belgrade, la région de Timisoara et le Sud de la Valachie jusqu'à l'Olt. Aux frontières orientales de l'Empire Ottoman la situation ne semblait guère moins menaçante. La guerre civile provoquée en Perse en 1722 par l'usurpateur Mir-Mahmoud permit au tzar Pierre le Grand d'envahir des provinces voisines de la mer Caspienne, s'emparant de Terek, de Derbend, de Bakou, en s'avançant vers le Ghilan et Mazenderan. Tandis que les Russes franchissaient les défilés du Caucase, les Turcs occupaient la Géorgie et en 1724 l'ambassadeur de France négocia un accord entre la Porte et la Russie par lequel ces deux puissances démembraient la Perse. Les espoirs éveillés dans le monde chrétien par ces conflits se reflètent dans une lettre adressée le 1 septembre 1717 à l'abbé Mékhithar où l'évêque Haunan de Sebaste lui communique sa joie d'apprendre «la défaite des Turcs et l'érection de la Sainte Croix sur la place de Belgrade».

III

Les premières lettres datent de 1732 et elles concernent la vie intérieure en Serbie (I, II, III). Malheureusement, elles sont très succinctes, de sorte qu'elles ajoutent peu de renseignements à ce qu'on connaît déjà de l'histoire du pays sous la domination ottomane.

Depuis la seconde moitié du XV^e siècle, c'est-à-dire quelques années après la chute de Constantinople, la Serbie et la Bosnie, quoique toujours agitées et parfois en révolte ouverte, ne sont plus que des provinces du nouvel Empire¹⁰. C'est surtout Belgrade qui fut l'objet des luttes livrées à la frontière danubienne. Le

⁹ J.M. Jouannin et Jules Van Gaver, *Turquie*, Paris, 1853, p. 329.

¹⁰ Chopin, *Bosnie, Servie...*, Paris, 1856, p. 271.

premier sultan à avoir essayé la conquête de cette forteresse fut Murad II, mais le siège de 1439 échoua au bout de six mois. Lorsque, à son tour, en 1456, Mehmed II reprit les efforts de son père de s'emparer de Belgrade, la résistance de Jean Hunyadi l'obligea à se retirer. Ces durs combats ont gagné un répit pour la défense de la Hongrie, mais, lorsque le royaume, après la mort de Mathias Corvin, était affaibli par des troubles proches de la guerre civile, Bayezid II affronta de nouveau ce barrage, sans parvenir à l'enlever en 1492. En 1521 seulement, Belgrade se rendit à Soliman I et pendant deux siècles la Porte resta paisiblement en possession de cette ville. Après la délivrance de Vienne, l'électeur de Bavière Maximilien-Emmanuel, nommé par l'empereur Léopold général des armées de Hongrie, fut chargé de reprendre Belgrade, ce qui fut fait en 1688, mais seulement pour deux ans, car en 1690 les forces ottomanes commandées par le grand vizir Mustafa pacha Köpruluzadé réussirent à enlever la ville. Une nouvelle tentative des Habsbourg d'occuper Belgrade en 1694 n'eut pas de succès. En 1717, le prince Eugène de Savoie, qui venait de vaincre les Ottomans à Petrovaradin, remporta une nouvelle victoire éclatante grâce à laquelle Belgrade fut reprise pour une vingtaine d'années. Les Autrichiens l'ont conservée de 1718 à 1739 et, après encore un demi-siècle pendant lequel les Turcs ont disposé de ce point stratégique, la ville fut rattachée à l'Empire des Habsbourg par le traité de Sistow en 1791. A l'époque, Belgrade comptait 12 000 maisons ; c'était le siège d'un gouverneur (*muhafiz*), avec le rang de pacha à trois queues, et d'un juge de premier rang (*mollah*), formant un sandjak, donc l'une des seize provinces qui dépendaient du beylerbeylik de Sofia¹¹.

IV

La correspondance envoyée de Belgrade à Venise mentionne quelquefois les guerres iraniennes, dont la première phase était déjà finie en 1732, quand la rivière Arax devint la frontière entre les territoires acquis par la Porte (le Daghestan, le Nakhitchévan, Erevan et Tbilisi) et ceux récupérés par Nadir khan (la partie occidentale de la Perse et l'Afghanistan). Les hostilités ont recommencé en 1733 pour ne prendre fin qu'en 1736, les Ottomans ayant perdu la Géorgie et l'Arménie. Encore trois ans de combats n'aboutirent qu'à rétablir les anciennes frontières¹².

Dans la lettre VI il est question des événements de Pologne, provoqués par la mort du roi Auguste II (1733). Aux prétentions au trône de Stanislaw Leszczyński, soutenues par la France et acceptées par la diète de Wola, la Russie et l'Autriche opposaient la candidature de l'électeur de Saxe. Celui-ci sera, grâce à cet appui, élu successeur de père sous le nom d'Auguste III¹³. Malgré l'intervention d'un détachement français envoyé pour compenser le peu de ressources de Leszczyński,

¹¹ A. Ubcini, *Les Serbes de Turquie*, Paris, 1865.

¹² Otter, *Voyage en Turquie et en Perse avec une relation des expéditions de Tahmas-Kouli-Khan*, Paris, 1748.

¹³ Waclaw Sobieski, *Histoire de Pologne*, Paris, 1934, p. 248–250.

celui-ci dut renoncer et se retirer en Lorraine. La Porte se borna à protester contre l'entrée des troupes russes en Pologne¹⁴.

Les lettres suivantes (VII–XII) reconnaissent l'approche d'une nouvelle guerre dans les Balkans, en parlant déjà d'une alliance austro-russe contre l'Empire ottoman : la France, en poussant les Turcs contre l'Autriche, attisait cette guerre qui éclata en 1735 et à laquelle se joignit la Russie¹⁵. Aucune lettre de l'année 1736. Cependant, cette année est signalée par la reprise d'Azov, victoire symbolique des Russes. A la suite de l'échec du congrès de paix de Niemirow en 1737, les hostilités reprennent entre l'Autriche et l'Empire ottoman. Les lettres XV, XVI et XVII se rapportent aux premières rencontres des deux armées. Les troupes du maréchal Münnich, en longeant le Boug, se dirigent vers Oczakow et enlèvent cette forteresse au bord de la mer Noire tandis que les Autrichiens attaquent la Serbie, la Bosnie et la Valachie (le dernier de ces trois corps d'armée était commandé par le général Wallis).

La lettre XVIII du 1 novembre 1737 perçoit le rôle joué par Bonneval pour stimuler la guerre contre les Impériaux: il s'agit du fameux comte Claude-Alexandre de Bonneval (1675–1747), qui, après avoir servi sous le prince Eugène, était passé dans les rangs ennemis, en devenant musulman sous le nom d'Ahmed pacha. Il tenta d'introduire dans l'artillerie ottomane la tactique et la discipline européennes¹⁶. En même temps, il était entré en relations avec le jeune Joseph Rakoczi, le fils de François Rakoczi (1676–1735), prince de Transylvanie, lequel, n'ayant pas réussi à délivrer la Hongrie des Habsbourg, avait gagné la Pologne en 1708, puis, en 1713, s'était réfugié en France, qu'il quitta en 1718 pour se rendre à Rodosto, sous la protection du sultan. Son fils aîné, appelé en 1736 par Bonneval qui comptait l'employer à susciter des troubles en Hongrie et en Transylvanie, selon la vieille politique française de créer une diversion profitable aux Turcs, n'eut que le temps de faire une brève apparition sur le Danube avant de mourir subitement en 1738¹⁷. En Moldavie, après la reddition de Hotin, les Russes se sont emparés de Jassy, où ils furent accueillis en libérateurs. En Valachie, les Autrichiens avaient pénétré jusqu'aux environs de Bucarest, mais ils furent ensuite repoussés au delà de Craiova. L'année suivante, Belgrade et Smederevo retombèrent au pouvoir de l'armée ottomane du Danube, ce qui décida Vienne à conclure la paix proposée par le médiateur français, le marquis de Villeneuve. La Russie, malgré ses succès militaires, dut se plier à des conditions très défavorables, c'est-à-dire se retirer de la Moldavie et de la Crimée et rendre Azov¹⁸. Quant à l'Autriche, elle

¹⁴ Pierre Massuet, *Histoire des rois de Pologne*, Amsterdam, 1734, p. 271.

¹⁵ Paul Milioukoff, *Histoire de Russie*, II, Paris, 1934, p. 471.

¹⁶ Albert Vandal, *Le Pacha Bonneval*, Paris, 1895. Les projets politiques et militaires de ce personnage avaient déjà été étudiés par le même auteur, *Une ambassade française en Orient sous Louis XV*, Paris, 1887, pp. 116–146.

¹⁷ Septime Gorceix, *Bonneval-Pacha et le jeune Rakoczi*, dans *Mélanges offerts à M. Nicolas Iorga par ses amis de France et des pays de langue française*, Paris, 1933, pp. 341–363.

¹⁸ L'abbé Laugier, *Histoire des négociations pour la paix conclue à Belgrade le 28 septembre*, II, Paris, 1768, pp. 292–294, 336, 355, 383–390.

cédait tout ce que le traité de Passarowitz lui avait accordé en Serbie, en Bosnie et en Valachie occidentale (à ces pertes territoriales s'ajoutait l'humiliante obligation de démolir la plus récente enceinte de fortifications autour de Belgrade). L'article VIII du traité concernait «tous les Boyars ou autres de condition inférieure, Valaques ou Moldaves ou autres sujets de l'Empire ottoman qui pendant la guerre ont pris parti pour l'Empereur des Romains». On leur reconnaissait le droit de «retourner s'ils veulent dans leurs maisons, y demeurer et jouir paisiblement comme tous autres de leurs habitations, biens et terres»¹⁹.

Ce qu'on parvient à entrevoir de la situation locale à travers les lettres vénitiennes nous renseigne, comme dans la lettre XIX, sur l'administration autrichienne durant la vingtaine d'années entre Passarowitz et Belgrade, tant que Serbes et Roumains furent contraints de la supporter : « Ils ne virent dans le nouveau régime que les pressions fiscales des fonctionnaires étrangers qui méprisaient et brusquaient tout le monde et la persécution de l'orthodoxie à l'avantage d'un catholicisme de contrebande, sans racines dans le pays. Ils désiraient tous maintenant, non plus la délivrance par les chrétiens, mais bien être délivrés des chrétiens »²⁰. Certaines tentatives des autorités de convertir la population au catholicisme nous sont connues par la même source. Ainsi, l'archimandrite Bartolomeos écrit de Vienne le 23 juin 1733 qu'il est chargé par l'empereur d'une mission en Valachie et qu'il part pour Craiova, cette ville étant sous l'occupation autrichienne. Donc, des religieux arméniens catholiques ont tenté de faire des prosélytes parmi les habitants de la ville roumaine de Craiova. Une lettre (XL) du 31 janvier 1739 annonce la révolte des villages valaques. Les suivantes rapportent des mouvements de troupes devant Belgrade (XLI–XLIX) et la dernière, du 1^{er} novembre 1739, lance la nouvelle de la paix: celle-ci avait été signée à Belgrade en septembre, mais la lettre vient de Gherla.

En somme, les renseignements apportés par ces documents forment une mosaïque. Tantôt ce sont des bruits qui s'entrecroisent à propos des manœuvres des troupes, tantôt la réalité locale émerge avec des détails comme si on la regardait à travers une loupe.

I

Belgrade, le 23 août 1732

Étant partis le 31 juillet de Vienne, nous sommes arrivés à Belgrade le 11 août.

La première visite nous l'avons faite au vicaire [catholique] Manuel qui nous a présentés, dans l'église arménienne, aux paroissiens arméniens. Nous étions accompagnés par le chanoine Raymundus et le secrétaire de l'évêque.

Le lendemain nous sommes allés voir le fameux marquis Potan [sic] qui remplace le Prince et le Général, lesquels se trouvent à présent tous les deux à Vienne. Ensuite nous avons rendu visite à l'évêque Jean.

¹⁹ Noradounghian, t. I, pp. 243 et suiv.

²⁰ N. Iorga, *Histoire des peuples balkaniques*, p. 98.

Les Arméniens qui habitent ici sont en petit nombre, dont 35 pères de famille et 25 célibataires.

L'été il y a trop de poussière et pendant l'hiver la boue est insupportable.

Ici les femmes vont trop découvertes. Tant les hommes que les femmes aiment boire du vin, avec des melons ou des concombres, jamais avec du pain.

Eghia l'archimandrite

II

Belgrade, le 30 août 1732

Le confesseur du roi de Vienne étant un Jésuite, nommé par l'Empereur en qualité de supérieur, la mission de prendre soin de cette paroisse a été confiée à l'ordre des Jésuites.

Les Jésuites ont commencé à rebâtir leur couvent. Les matériaux sont offerts par l'Empereur et ils n'ont à payer que la main d'œuvre. On dit que le travail ne sera fini que dans dix ans. À part le matériau de construction offert par l'Empereur, ils devront dépenser plus de 70 000 zloty.

Quant à l'église des Capucins, les matériaux et les salaires des maçons sont payés par l'Empereur et par Eugenius [de Savoie]. Leur couvent sera achevé avant ceux des autres ordres. Il y a ici six ou sept ordres religieux.

Les habitants ont commencé à construire des maisons et des boutiques à grands frais. On dit que la demeure du prince Alexandre a coûté des millions.

Dans quinze ans la population de cette ville augmentera à tel point qu'elle pourrait surpasser Vienne par la solidité des murs et les nombre d'habitants, car d'ores et déjà ceux-ci sont en nombre croissant et il en vient chaque jour.

Faute de matériaux de construction, les maçons chôment. Dans cette ville fonctionnent de 40 à 50 fours à briques et chacun de ces fours brûle en 24 jours 160 charettes de bois. Observez donc combien de bois on consume dans une année et combien de gens travaillent dans ce métier. La chaleur de tant de fourneaux et l'odeur de la chaux gâtent l'air de la ville.

Cette immense cité est entourée de murailles, quoique la construction de l'enceinte ne soit pas encore terminée. Ensuite on construira aussi des fortifications hors des murs. Enfin, la ville n'aura pas son pareil au monde.

Le chef des travaux pour les murs et la cité est un Anglais auquel le roi paye plus de 15 000 zloty par an. On dit que le roi dépense annuellement des millions pour les constructions de cette ville ; chaque brique coûte dix sous. On dit également que les frais de construction des murs sont supportés par le Pape. Les maçons et les ouvriers sont Allemands et ils travaillent lentement. Ils se reposent trois heures par jour. Si quelqu'un ose réprimander à ce sujet un maître-maçon ou un ouvrier, ceux-là quittent le travail sur le champ et s'en vont ailleurs. Les maçons et les charpentiers reçoivent trois litres de vin par jour. Ils ne savent ni épargner l'argent, ni boire de l'eau, ils mangent et boivent comme des bêtes, tout le temps. Les loyers des boutiques et des maisons sont trop élevés : 100, 120, 150 zloty. La même chose pour les visites des médecins : il y en a qui reçoivent pour une seule visite une pièce d'or, d'autres demandent un zlot.

L'oka de viande de bœuf coûte huit sous, celle de viande de veau 16 sous, celle de mouton 8, le foie 3 ou 4 sous. Le pain est bon, il y a peu de fruits, mais les prunes et les pommes sont bon marché. On trouve quantité de pastèques, un peu moins de melons. Le

vin est vendu au prix de 10 sous, mais il y a aussi des vins qui coûtent 15 ou 20 sous. La laitue ne manque pas. L'eau de la Sava n'est pas bonne à boire, celle du Danube médiocre. On dit que la meilleure eau est celle de la fontaine dite du Général.

Eghia l'archimandrite

III

Belgrade, le 23 mars 1733

Ici l'on mange de la viande sans restriction, comme si c'était du poisson, et l'œuf on le gobe comme une olive. Le jour même du premier jeudi du carême, beaucoup de gens ont commencé à manger de la viande de bœuf et de porc. Ceux-là étaient des *Dudel*, pas des *Saxons*, qui sont des Latins et ne mangent pas de viande ; certains d'entre eux évitent même les œufs.

Eghia l'archimandrite

IV

Belgrade, le 9 mai 1733

On sait également, selon les nouvelles qui sont arrivées ici, que les Persans, étant partis d'Ispahan après s'être longuement préparés et ayant comme auxiliaires des Kurdes et des Arabes, ont assiégé Bagdad, ville qu'ils ont fini par occuper quelques mois plus tard, en forçant la garnison à se rendre sans combat, faute de vivres. Au départ de l'armée persane qui se dirigeait vers Bagdad, certains ont été d'avis que c'était une folie de laisser tant de pays au pouvoir des Turcs et d'aller conquérir une ville difficile à prendre. D'autres prétendaient le contraire, à savoir que l'attaque contre Bagdad témoignait d'une grande stratégie, et cela, disaient-ils, pour deux raisons: d'abord, il est plus facile pour les Persans de marcher vers Bagdad plutôt que de menacer Nakhitchevan et Erevan, parce qu'ainsi les Persans gardaient l'initiative et recevaient l'aide de leurs alliés. D'autre part, ils affirmaient que, après la prise de Bagdad et la défaite de l'armée turque, les Ottomans auraient cédé Erevan et les autres places qu'ils tiennent en échange pour Bagdad, ainsi qu'on l'a fait à l'époque des guerres entre le sultan Murad et le shah Abbas.

On dit ici, parmi les notables, que Topal Hassan pacha, quittant Diarbékir avec une armée de 30 000 hommes, avait essayé d'aller à Bagdad pour chasser les Persans. Mais les Persans, ayant été prévenus, ont attaqué par surprise l'armée turque près de Niniveh et l'ont massacrée. Hassan pacha s'est enfui vers Diyarbékir avec à peine 500 hommes.

Cette victoire des Persans n'est pas due uniquement à leur force et à leur courage, mais aussi aux Kurdes et aux Arabes, car la majorité des Kurdes qui habitent l'Iran ont pris part aux combats du côté des Persans. De sorte que l'armée turque s'est divisée : une partie des Turcs se dirigent vers Bagdad, tandis que les autres se préparent à assaillir les Kurdes.

Eghia l'archimandrite

V

Belgrade, le 29 août 1733

Il y a quelques jours, on a reçu une lettre d'Istanbul avec la nouvelle que les Turcs ont écrasé l'armée persane. L'événement a été célébré à Vidin. On assure que 40 000 Tatars, contre le gré des Russes, sont en route vers le pays des Kizil-Bachis. On ignore quelle direction ils ont prise, vers Ispahan ou vers Bagdad.

Eghia l'archimandrite

VI

Belgrade, le 5 septembre 1733

Les Polonais ont envoyé un ambassadeur à Istanbul, en promettant aux Turcs Kamieniec, pour leur demander secours en échange. Les Polonais sont extrêmement divisés. L'Empereur leur a fait savoir par un émissaire qu'il est disposé à accepter n'importe qui sur le trône de Pologne, sauf Stanislas. L'ambassadeur russe s'est déclaré dans le même sens, ainsi que les envoyés de l'Angleterre, du Danemark et du Brandebourg. Le cardinal qui est le porte-parole des seigneurs polonais a répondu à chacun d'eux que personne n'a le droit de se mêler de l'élection, qu'ils ne peuvent décider que pour leurs propres pays et que les Polonais élisent qui ils veulent. De tous les ambassadeurs, le plus irrité fut celui du Brandebourg qui a frappé de son épée sur la table.

Eux désirent tirer en longueur l'élection de leur roi, mais l'armée russe et les troupes de l'Empereur, de la Saxe et du Brandebourg qui se trouvent en présent en Pologne, font pression sur les Polonais afin qu'ils ne tardent plus et, si ceux-ci vont continuer à refuser, ils menacent d'occuper les villes polonaises. Apparemment, ils avaient déjà cette intention. Le fils de «Nalghran» [Auguste II] réclame huit millions qu'il affirme avoir été donnés aux Polonais par son père. Dans quelques jours nous saurons qui a été élu roi. Le Brandebourg a fait marcher 4 000 soldats contre les Français, ils ont rejoint les troupes de l'Empereur et celles des autres alliés.

Eghia l'archimandrite

VII

Belgrade, le 7 mai 1734

Je sais que vous priez pour la paix entre les monarques chrétiens, je vous supplie de prier également pour la santé et la prospérité de notre Empereur, que le Seigneur Jésus veuille lui accorder un fils.

Le Chah Thamas Kuli Khan n'a pas encore conclu la paix avec les Turcs. Les nouvelles à ce sujet ne sont pas vraies. Les Russes assiègent encore Dantzig. L'ambassadeur polonais est allé à Istanbul.

Eghia l'archimandrite

VIII

Belgrade, le 3 juillet 1734

Dans l'armée française il y a une grande disette. C'est pourquoi, ainsi que pour d'autres causes, beaucoup de leurs soldats passent dans le camp des nôtres. Mais on ne leur permet pas d'y rester, de sorte qu'ils ont été dispersés et certains sont venus ici pour s'enrôler. Cependant, dans l'armée impériale il y a abondance de tout, tous sont en bonne santé et bien équipés. Les Impériaux, donc les Magyars, les Serbes (Rasciens) et les Croates ont causé beaucoup de dégâts aux villages et aux troupes ennemies ; de ce côté-là on est très fâché et inquiet, car ils ne peuvent résister à nos soldats qui se déplacent rapidement. Avant de recevoir cette lettre, vous allez entendre la nouvelle de la prochaine victoire, car l'armée impériale a franchi le fleuve le 17 juin et se trouve à présent sur le territoire ennemi, en attendant les troupes du Brandebourg, quoiqu'il y ait déjà avec Eugène douze princes illustres et 90 000 soldats: le nombre de ceux-ci ne cesse d'augmenter.

À Dantzig ils se battent avec désespoir, car ils savent qu'après la chute de leur ville ils subiront une grande perte à cause de Stanislas. Enfin, cette ville devra connaître la pauvreté, à l'instar de Tebriz, à cause des Français.

On dit que les Bonnets Rouges [les Persans] ont pris Bagdad. Le sultan ottoman avait beaucoup de méchants projets qu'il n'a pu réaliser à cause du Bonnet Rouge.

Eghia l'archimandrite

IX

Belgrade, le 4 novembre 1734

Il y a deux jours est arrivé ici l'ordre royal par lequel il est réglé que nul habitant de la ville ne puisse vendre son blé à ceux qui habitent dans d'autres villes, mais seulement aux habitants de sa propre ville. Il en résulte que le blé de Temesvar et de Varadin [Timișoara et Arad] sera transporté en Croatie.

Si le Turc voulait faire la guerre à l'Empereur, il ne viendrait pas à Belgrade, mais il partagerait ses forces en deux, en envoyant une partie de son armée en Croatie et l'autre en Hongrie. Si le sultan avait l'intention d'attaquer les chrétiens, il ne commencerait pas avec l'Empereur, mais avec les Russes: c'est l'avis de quelques notables d'ici. Beaucoup de soldats sont déjà assemblés en Croatie. Ici, le pain et la viande sont chers et leur prix augmente parce que la viande et le froment sont apportés d'ailleurs.

Eghia l'archimandrite

X

Le reine de Russie [l'impératrice Catherine II], qui règne seule à présent, a envoyé à l'Empereur [Charles VI] en signe d'amitié trois pelisses d'hermine et les décors de six maisons de la Chine, ce qui vaut quatre millions.

À part cela, elle a envoyé 50 000 soldats sur le Rhin contre l'armée française? On a promis au fils de «Nalghran» de lui permettre de conserver la Pologne; l'armée saxonne se trouve sur le Rhin. Il y a maintenant la paix en Pologne, parce qu'on a fait grâce aux rebelles.

Selon les dires d'un marchand récemment arrivé de Smyrne, de graves troubles auraient éclaté chez les Turcs à cause du Kizil- Bach. Les Janissaires ne veulent pas aller combattre en Orient contre les Persans... À Vienne on a levé des soldats dans 34 quartiers de la ville; ailleurs les recrues sont pour la cavalerie. L'armée impériale, dit-on, sera cette fois très nombreuse grâce aux forces fournies par d'autres princes.

Eghia l'archimandrite

XI

Belgrade, le 3 juin 1735

Selon les lettres reçues de la part de Monsieur Djanaziz de Tokat, les caravanes ne circulent plus entre cette ville et Erzerum, pas plus que sur la route entre Erzerum et la Perse, parce que toute la région occupée par les Ottomans, sauf Erevan, a été reconquise par les Persans.

À croire un Arménien qui vient d'arriver de Lvow, les Polonais ont beaucoup à souffrir à cause d'une armée de 100 000 Russes qui se trouve là. Leur général-en-chef est installé à Lvow avec un grand nombre de soldats. Pour les dépenses de la table, les habitants de cette ville payent 100 thalers par jour, outre les épices et le sucre qui sont fournis par les Juifs. La nation juive est farouchement hostile aux Russes.

Le roi de Portugal a envoyé 50 000 soldats contre l'Espagne. L'Empereur leur a envoyé un général.

Eghia l'archimandrite

XII

Belgrade, le 20 octobre 1735

Selon une lettre reçue par les Arméniens d'ici de la part d'un Arménien qui se trouve au camp impérial du Tyrol, «Cocarde Blanche», avec les Savoyards, a osé entrer dans le défilé du Tyrol. Les habitants de cette région, bien armés et préparés à les attaquer au passage, leur ont fait subir de grandes pertes: les Savoyards ont dû se retirer honteusement.

Selon les nouvelles de «Filizborg» [Philipsbourg], 40 000 soldats russes se sont rapprochés de l'armée impériale de sorte qu'ils se trouvent à présent à une heure de marche. Les Français ont rassemblé une troupe nombreuse contre les Russes. Mais le général russe, étant averti à temps, a attaqué les Français à l'improviste au lever du jour avant que ceux-là fussent prêts pour l'assaut et on a tué un grand nombre dans un combat qui a duré jusqu'à trois heures de l'après midi. Il est revenu ensuite dans son camp, en emportant un butin considérable. Les Russes vainqueurs sont maintenant répandus en France.

Le Père Hakob

XIII

Vienne, le 14 septembre 1737

Demain peut-être j'irai à la cathédrale Saint Etienne que je n'ai pas encore eu le temps de voir à cause de mes occupations. L'Empereur viendra aussi à l'église avec un grand cortège et on va faire tirer les canons demain, le 15 septembre, parce que c'est l'anniversaire du jour où Vienne fut délivrée des Turcs qui l'assiégeaient.

Si vous demandez des nouvelles de la guerre, il n'y a rien de nouveau, sauf qu'on a levé le siège de Vidin, car le duc de Lorraine [le futur empereur François Ier], gendre de l'empereur, est revenu ici, et son frère [Charles-Alexandre] est tombé gravement malade. On n'a rien fait en Bosnie. Les soldats qui sont morts là bas sont 14 000. On a fêté ici; il y a deux mois, la prise d'Ozou [Oczakow] par les Russes

On dit encore que le sultan a prié l'empereur par une lettre de consentir à faire la paix. Il paraît aussi que Venise va entrer en guerre contre les Turcs et qu'elle a déjà envoyé contre eux 40 navires armés.

Père Mikaël de Sebaste

XIV

octobre 1737

Si vous désirez des nouvelles à propos de la guerre, il n'y a rien de nouveau, du moins pas de nouvelles réjouissantes. Le fils de Missirliou a raconté que 30 000 soldats de l'armée impériale sont tombés malades et que, pour cette raison, on a levé le siège de Vidin, tandis que les troupes se sont retirées vers Timisoara. Selon d'autres nouvelles, 14 000 soldats de l'armée qui se trouve près de Nich ont été envoyés en Bosnie. Les Turcs, étant en nombre supérieur, les ont environnés et massacrés. On dit aussi que les Turcs ont avancé vers Craiova, pour mettre le siège devant Timisoara ou Belgrade avant l'hiver. Suivant une autre nouvelle, la maladie s'est répandue aussi dans l'armée russe qui a dû se retirer. On n'a pas confirmé la prise de Bender. Ici on entend plus de mauvaises nouvelles que ce n'était le cas à Venise.

L'Empereur est absent. Il va chaque jour à la chasse dans la forêt pour écarter ses soucis, dit-on. Tout le monde plaint la mort du prince Eugène, car il était capable de conduire la guerre d'une manière magistrale. A la mort d'Eugène, les Turcs auraient dit: «Ghitti kartalîn bir kanadî» [l'une des ailes de l'aigle a été emportée].

P. Mikaël de Sebaste

XV

31 octobre 1737

Nich, qui avait été occupé par Dadich, a été repris par les Turcs, ceux qui avaient quitté la ville avec les troupes de Dadich se sont sauvés, les autres ont été pris par les Turcs.

L'armée des infidèles s'est dirigée vers Ozou pour enlever la ville des mains du «Fourreur» [Russe]. Pourtant, ils ont été tués par les soldats du «Fourreur». On dit que cet hiver nous aurons la paix.

Le Père Poghos

XVI

Elisabethopol, le 1^{er} novembre 1737

L'entière province de Transylvanie vit des jours d'épouvante. Tous ont abrité leur fortune à Sibiu, pas seulement les Arméniens, mais les Hongrois aussi. On dit que le renégat Bonneval et le fils de Rakoczi vont entrer en Transylvanie avec les troupes turques. Un tel a ordonné à tous les Hongrois de s'enrôler sous prétexte qu'ils voudraient combattre les Turcs, mais son intention était de préparer une armée qui fût prête, à l'arrivée des Turcs et de Rakoczi, de tourner les armes contre l'Empereur. L'Empereur, ayant eu vent de la chose, a interdit de recruter les Hongrois, ce qui a été une grande chance pour les Arméniens, car nous craignons l'ennemi intérieur, c'est à dire les Magyars, plus que les Turcs. Quand le général susdit a appris que sa trahison avait été découverte, il a pris du poison et il en est mort.

J'ai entendu dire que les Russes avaient pris Bender et que les Turcs avaient cédé tout le pays jusqu'au Danube, à condition qu'on leur permettrait d'y demeurer jusqu'au printemps, tandis que les *rayas* seront sous les Russes. Il ne passe pas de semaine qu'on n'entende des nouvelles alarmantes.

Père Théodoros Hovhanessian

XVII

Belgrade, le 12 novembre 1737

Je suis très inquiet à cause la guerre. Ceux-ci [les Impériaux] n'ont pas de force et les Turcs enragés ont dévasté Craiova, en pillant, tuant et détruisant. Ici on dit que Venise entrera en guerre au printemps, mais je ne crois pas que ce soit vrai. On a reçu ici beaucoup de réfugiés de Nich. La maladie fait des ravages en ville et pareillement parmi les Arméniens.

Père Mikaël de Sebaste

XVIII

Belgrade, le 22 novembre 1737

Si vous posez des questions au sujet de la vie et de la guerre; sachez que tout est cher, on spéculé sur le pain, l'huile et le beurre coûtent 30 aktchés, trois œufs 5 aktchés et on n'en trouve guère, même à ce prix. Une grande armée se trouve à deux jours d'ici, dans ses quartiers d'hiver en Bosnie. D'autres petits détachements sont éparpillés en divers endroits.

Leur commandant est le général Philippi; on dit qu'au printemps va arriver le général Palffy, qui avait pris sa retraite à cause de son âge, ayant plus de soixante ans. Cependant, le Turc enragé est arrivé à Orșova, se livrant à la destruction, au pillage et au massacre.

Père Mikaël de Sebaste

XIX

Belgrade, le 7 décembre 1737

Les ennemis de la Croix, ayant acquis de nouvelles forces, attaquent ici et là, mais les nôtres, près de Hârșova, ont passé 800 Turcs par le fil de l'épée et ont mis le reste en fuite. Ici, les prix ont beaucoup monté. On ne trouve plus de fourrage pour les chevaux, le pain est plus cher qu'à Venise et tout ce que l'on parvient encore à trouver augmente de prix en passant de main en main. Une paire d'oeufs coûte tant et il est difficile d'en trouver, un pot de beurre vaut 7 et l'huile 6, les raves et les pommes qui là bas [à Venise] ne coûteraient qu'une aktché, ici coûtent 4 et 5 aktchés, la viande toutefois est bon marché, le vin aussi. Cette cherté n'est pas causée par la multitude de soldats et de réfugiés qui se trouvent ici ; il en était de même en temps de paix.

On dit que c'est la faute des dignitaires et des surveillants de cette ville, qui ont fait monter les prix par leur avidité, en exigeant des pots – de – vin. Les chefs militaires sont jour et nuit dans les cafés à jouer au trictrac, n'ayant rien d'autre à faire.

Le Père Bartolomeos a baptisé à Craiova un musulman.

J'ai entendu dire qu'on a changé de sultan à Istanbul: étant averti de ce qui l'attendait, il s'était enfui pour se cacher [il ne s'agissait que de la déposition du grand vizir Abdullah pacha].

À Salonique on a fait des perquisitions dans les maisons des habitants pour s'assurer qu'ils ne possèdent pas d'armes.

Père Mikaël de Sebaste

XX

Elisabethopol, le 10 décembre 1737

Je ne suis plus capable de rien écrire à cause de la terreur que nous causent les nouvelles au sujet de la guerre. Un jour on nous dit que les Turcs vont entrer par ici et les Tatars par là. Un autre jour, que le rénégal Bonneval va venir avec le fils de Rakoczi et que les peuples du pays, Hongrois, Valaques et Serbes vont se joindre à eux.

On dit que la France aurait conseillé la Porte de conclure la paix avec l'Empereur Charles, car, sinon, elle aussi fera la guerre aux Turcs. On a appris que les Turcs auraient envoyé à Vienne deux pachas, accompagnés par plusieurs mulets chargés d'or et d'argent.

Père Théodoros Hovhannessian

XXI

Belgrade, le 4 janvier 1738

Ces jours-ci j'ai entendu dire que les Russes auraient écrasé l'armée turque près d'Ozou, en tuant 15 000 Turcs; il y aurait aussi beaucoup de blessés, le reste se sont enfuis. Le conseiller du rénégal Bonneval, ayant enlevé les documents compromettants que celui-là conservait de sa correspondance avec le général commandant de l'armée impériale, a pris la fuite et est allé à Vienne chez l'Empereur où on l'a reçu avec honneur.

Père Mikaël de Sebaste

XXII

Belgrade, le 15 février 1738

On meurt ici, une foule de soldats surtout, presque vingt hommes par jour : lorsque nous sortons, nous voyons chaque fois quatre ou cinq qu'on emporte ensemble. Il y a beaucoup de maladies.

Père Mikaël de Sebaste

XXIII

Belgrade, le 15 mars 1738

En ce qui concerne la guerre, la terreur du Turc croît chaque jour davantage. Ils ont envahi les localités voisines. A une distance de quatre ou cinq journées, en Bosnie, les nôtres ont occupé un fort. On dit maintenant qu'ils sont encerclés par 14 000 Turcs, tandis qu'ils sont à l'intérieur 300 seulement. Les Turcs vont assiéger cette place ou Vidin. Il y a beaucoup d'espions par ici, ainsi que des commerçants turcs clandestins. Je n'ai entendu rien d'une grande action menée par nos troupes. Ils n'ont fait que trois ou quatre prisonniers. Les nôtres parlent seulement d'entreprises futures, lorsqu'ils auront plus de soldats, car à présent ils sont peu nombreux. La cherté est terrible. Beaucoup de familles, de peur, se sont réfugiées à l'intérieur des murs de la ville.

Père Mikaël de Sebaste

XXIV

Belgrade, le 22 mars 1738

Le 20 mars, ici, on a coupé la tête de ce général qui avait livré Nich et qui se trouvait en prison durant l'enquête [Doxat]. La sentence de mort a été envoyée par l'Empereur. Il a fallu quatre coups pour lui trancher la tête. On disait qu'il était sorcier et qu'il tâchait par des sortilèges de ne pas mourir, mais finalement il est mort. C'était un luthérien. Nos religieux et même l'évêque en personne ont essayé de le convertir à la vraie foi, mais il a

refusé, en disant qu'il allait mourir dans la même croyance qui avait été la sienne depuis sa naissance. Le bourreau a été arrêté pour n'avoir pas été capable de le décapiter. Certains fonctionnaires qui étaient sous ses ordres à Nich ont été destitués et bannis. On dit que le maréchal Seckendorf, qui, lui aussi, est luthérien et infidèle et se trouve à présent emprisonné à Vienne, sera également amené ici pour avoir la tête tranchée.

Père Mikaël de Sebaste

XXV

Belgrade, le 12 avril 1738

Mes os se fondent de la frayeur du Turc, parce que, deux ou trois fois par semaine, la nuit, on sonne l'alarme. Le Vendredi Saint, lorsque je m'apprêtais à servir l'office, j'ai entendu de l'extérieur des murs des cris et des pleurs et des coups de fusil. Beaucoup ont cru que c'étaient les Turcs qui arrivaient

Vous pouvez vous imaginer dans quel état d'esprit j'étais au moment d'officier la Passion du Seigneur. Enfin, lorsque tout s'est calmé, j'ai pu prier, avec le cœur sanglant. Quelques heures plus tard, les cris ont repris et j'ai entendu encore des coups de fusil. Ce jour là, le cœur serré, je n'ai pas pu regagner la tranquillité et m'endormir avant l'aube. J'ai su plus tard que des brigands étaient venus et avaient emmené plusieurs personnes en captivité. Quelques jours après, le second jour de Pâques, pendant la nuit, j'ai entendu une autre alarme ailleurs : les gardes de la ville avaient cru que les Turcs arrivaient, alors, par une poterne secrète, ils ont fait entrer les malades d'un hôpital qui existe hors les murs, mais à la lumière du jour on s'est aperçu que c'était une fausse alarme. Cette sorte d'émotions entretiennent notre épouvante: une fois nous sommes plongés dans l'eau, une autre fois nous sommes jetés au feu. Ici règne une grande inquiétude. Il n'y a pas assez de soldats, on ne prend pas les précautions nécessaires, les provisions manquent, on nous dit seulement qu'il y en aura. Si vous questionnez les dignitaires de la ville ou d'autres Allemands, ils vous diront que les Turcs sont incapables d'entrer dans la ville.

Pendant tout cet hiver, on n'a fait que planter des pieux pour des palissades et placer quatre, trois ou deux canons en six ou sept places sur le contour des murs. Mais les fortifications sont si étendues que 10 000 soldats sur un seul rang pourraient à peine les remplir. L'architecte des murailles de la ville a été ce général [Doxat] qu'on a décapité ici et qui avait capitulé à Nish. L'un de ces jours est arrivé un général, nommé à Timișoara, qui, avant de partir pour Timișoara, a passé la nuit chez Monsieur Hovhannès. Il nous a dit que, s'il avait été ici pour le jugement, il aurait condamné le général à être tranché en quarante morceaux pour avoir entouré la ville de murailles d'une telle longueur et qui ne sont pas encore terminées : il n'y a que des palissades et à l'intérieur l'espace qui est laissé vide aurait besoin de beaucoup de soldats. Si la situation reste la même, il ne faudrait pas plus de trois jours à 30 000 Turcs pour conquérir la ville. Dans une des localités des environs, un fort nommé Ujica en Bosnie et occupé l'année dernière par les nôtres, qui le considéraient comme inexpugnable, avait une garnison de 300 soldats : ceux-là ont rendu la place et sont venus ici. Une douzaine de soldats du régiment du général qui commande notre ville se sont convertis à l'Islam et sont restés là-bas. Notre général, qui est ici depuis longtemps, est un vieil homme triste.

Père Mikaël de Sebaste

Quand cette lettre était prête à être expédiée, on a su que 60 000 soldats ont franchi le fleuve en Valachie, où ils veulent avancer pour bloquer l'approvisionnement de notre ville. Aujourd'hui ou demain, cinq ou six familles arméniennes vont s'enfuir d'ici pour chercher refuge à Vidin.

XXVI

Belgrade, le 10 mai 1738

La frayeur causée par les Turcs augmente d'un jour à l'autre.

Les Turcs perçoivent des kharatch dans chaque village. 18 000 Turcs de la région de Vidin, armés de canons, se sont approchés d'Orșova. Leur camp est à une distance de trois heures. Leur plan est d'obliger les habitants de couper la forêt et de transporter leurs canons par dessus la montagne afin d'attaquer Orșova. On m'a dit que les chrétiens ont appris cela d'un Turc qu'ils avaient fait prisonnier, alors ils ont attaqué les Turcs par derrière; 240 des leurs sont tombés, les Turcs ont perdu 1000 hommes et le reste a pris la fuite.

Comme renforts pour les nôtres sont arrivés 500 soldats à Semlin, donc à une distance d'ici d'une heure. On dit que toute l'armée sera rassemblée ici avant la fin du mois.

Nous n'avons nulle sécurité ici. Les Turcs se sont enhardis à cause des désordres que nous avons eu l'année

Père Mikaël de Sebaste

XXVII

Belgrade, le 17 mai 1738

Dans ma précédente lettre j'ai fait savoir que les Turcs sont venus près d'Orșova. Les nôtres, qui leur ont tué 1200 hommes, ont eu 400 morts, dont un général. Les Turcs se sont retirés, mais, après avoir vu qu'à Orșova il n'y avait pas assez de soldats pour soutenir un siège, ils sont revenus. En Hongrie il y a des troubles causés par des révoltes.

Père Mikaël de Sebaste

XXVIII

Belgrade, le 31 mai 1738

J'éprouve encore la frayeur de la guerre, quoique elle soit à présent diminuée, car l'armée impériale commence à manifester sa présence dans cette région. Le 16 mai est arrivé le feld-maréchal Wallis, commandant de l'infanterie. Le 23 mai sont partis deux vaisseaux armés, avec cent soldats, ayant chacun ses marins et 30 canons. Certains disent qu'ils iront à Orșova, selon d'autres à Palanka. Il y en a aussi qui disent qu'ils vont construire des ponts pour faire passer les soldats et monter la garde autour d'eux. Le 28 mai est venu le grand maréchal Kinsky, du Conseil de Guerre, qui va rester ici. Plus tard on recevra le

prince de Lorraine. Ses meubles et ses serviteurs sont déjà arrivés. On attend aussi un autre maréchal. Il paraît que Palfy aussi viendra. Aujourd'hui même, 100 000 soldats, à pied et à cheval, d'ici et de Semlin, vont aller s'établir dans un camp, sous les tentes. Jusqu'à présent sont passés par ici, à terre et sur l'eau, ainsi que sur l'autre rive du Danube, 30 000 soldats. On ne connaît pas exactement leur destination finale; on attend encore l'arrivée de troupes supplémentaires.

On ne sait pas ce que les Turcs d'Orșova sont devenus.

J'ai entendu dire que l'insurrection a éclaté en Hongrie, quoiqu'il y ait eu beaucoup d'arrestations. Certains disent que le fils de Rakoczi, venant de Turquie, est entré clandestinement cet hiver en Hongrie pour attiser une révolte de la noblesse et que celle-ci devrait se soulever lorsque l'armée turque viendrait attaquer l'empereur. Le complot a été découvert, plusieurs ont été arrêtés et le fils de Rakoczi s'est sauvé en Turquie. On a fait proclamer ici au son du tambour, deux ou trois fois, qu'une somme de 40 000 florins sera reçue par celui qui l'aura pris et livré. En outre, celui qui va gagner cette récompense sera, lui et sa famille, exempt du paiement des impôts. Celui qui apportera sa tête aura 20 000 florins. D'autres m'ont dit que les Turcs l'ont envoyé à Vidin pour y préparer des troupes d'élite, une cinquantaine de milliers, afin que, à l'arrivée des Turcs, ils aillent se joindre à cette armée pour envahir la Hongrie. On dit également qu'il a levé des soldats à Bucarest, la ville de Valachie.

Père Mikaël de Sebaste

XXIX

Belgrade, le 21 juin 1738

On rapporte toujours les pertes causées par l'ennemi au cours de leur avancée, mais nulle action d'éclat de la part des nôtres. Voici, l'armée impériale est entrée dans la région de Timișoara, parce que, de l'autre côté d'Orșova, une trentaine de mille de Turcs ont occupé quelques positions. On dit que, lorsque les Impériaux ont passé de l'autre côté du Danube, les Turcs se sont enfuis. Selon une autre version, les adversaires se sont heurtés, nos victimes ont été 300, celles du côté des Turcs pas moins de 3000.

D'autre part, il est question de 30 000 Turcs emplacés à dix heures d'ici, ils veulent se diriger vers nous et le vizir, de son côté, a apporté 80 000 hommes. Il me semble que les Turcs jouent avec les nôtres comme le renard avec le singe. Nous n'avons ici que 2000 soldats, c'est tout ce qu'ils ont pu rassembler. Après une seule journée de chemin, une centaine sont tombés malades et sont rentrés.

Le gendre de l'empereur a quitté Varadin il y a deux jours pour aller à «Kinezok».

J'ai entendu dire que le nombre des Turcs qui se trouvent dans les alentours serait de 50 000 et que l'armée impériale va se retirer de notre côté. Les Turcs jouent aux échecs avec nous. Les deux vaisseaux dont j'avais annoncé le départ dans une lettre précédente ont gardé le pont le temps qu'il a fallu pour le passage des troupes, après quoi ils ont détruit le pont et sont revenus chez nous.

Au moment de clore cette lettre, une triste nouvelle nous est parvenue, selon laquelle les Turcs sont en route vers nous, à une demi-journée. Ici, la plupart ont le cœur plein d'effroi. On m'a dit que les portes de la ville seront fermées.

Père Mikaël de Sebaste

XXIX

Belgrade, le 12 juillet 1738

Enfin une bonne nouvelle à propos d'une victoire: Les Turcs ont perdu 50 000 soldats près d'Orșova; nos pertes montent à 16 000, cavaliers et grenadiers. Cette victoire est due à un prince qui est intervenu avec ses troupes et aux 30 000 soldats polonais qui ont bravement combattu, en détruisant les ponts de l'ennemi. De notre côté il y a aussi 600 blessés.

Père Mikaël de Sebaste

XXX

Belgrade, le 26 juillet 1738

En ce qui concerne la guerre, il n'est survenu aucun événement important. En dépit de ce que j'avais écrit auparavant au sujet de la mort de 50 000 soldats turcs et de 16 000 dans les rangs de l'armée impériale, on a refait le compte et on a conclu que les pertes étaient moindres dans les deux camps. Les Turcs, cependant, ont fui, en abandonnant leurs affaires. Quelques jours plus tard, ayant reçu des renforts, les Turcs sont revenus. Il y a eu un combat: à peu près 1000 Turcs ont été tués, ils ont aussi perdu 24 drapeaux, deux tambours et des prisonniers. Les Turcs ont battu en retraite, nos soldats aussi de l'autre côté, près d'Orșova. On dit que les Turcs sont 100 000. L'armée chrétienne de là-bas, depuis deux mois, n'a pas été capable de chasser les Turcs de leur pays.

Il y a eu ici deux grandes fêtes. La première fois, la fête a commencé par un Te Deum à la cathédrale, ensuite, dans l'après-midi, le général commandant de la ville a offert un banquet dans son palais. On a tiré cent coups de canon. Le soir, les canons ont tiré 250 coups à partir des navires et de la forteresse; les soldats ont tiré, par trois fois, 3 000 coups de fusil. C'était le 15 juillet, après la victoire gagnée contre les Turcs.

Le 21 juillet, après encore une victoire, on a eu le spectacle d'une nouvelle fête, avec les canons.

Il y a eu des morts à Timișoara, ainsi que dans les environs de cette ville.

Père Mikaël de Sebaste

XXXI

Belgrade, le 20 septembre 1738

Il y a dans la ville une telle crainte des Turcs que même les Allemands s'enfuient. Ceux des Arméniens qui n' étaient pas partis se sont enfuis aussi, sauf Monsieur Djenaziz et les pauvres. L'armée est montée plus haut, une partie reste à garder les murs nuit et jour. Les Turcs ont occupé, jusqu'à Belgrade, toutes les localités. Autour de notre église on a fait une étable pour les bêtes, les charettes et charetteurs. On nous a pris notre cimetière et notre jardin, où ils enterrent leurs cadavres.

Père Mikaël de Sebaste

XXXII

Belgrade, le 29 septembre 1738

Les trois châtiments du monde sont tombés sur notre ville, c'est-à-dire la guerre et la crainte de l'ennemi, la faim et la cherté, et la peste. Qui se promène par la ville voit des Allemands morts qui restent plusieurs jours dans la rue ou dans des recoins, pour être ensuite transportés par des charrettes hors de la ville, sans prêtres, car leur nombre n'y suffirait pas. Devant notre église, un cadavre est resté six jours, nous l'avons enterré avec un de nos morts.

Nos soldats, apprenant que les Turcs vont par groupes vers Timișoara, ont passé de nouveau sur l'autre rive pour les arrêter en chemin ; quand les Turcs l'ont su, ils se sont enfuis.

Dans les localités des alentours les Turcs vont et viennent: une fois il y a eu six ou sept cents qui ont trouvé nos troupes rassemblées au même endroit, dans l'escarmouche sont tombés huit ou neuf Turcs et deux ou trois chrétiens.

La guerre, telle que l'ont faite ces gens-là cette année est plus étrange que l'année dernière, de sorte qu'elle suscite des soupçons. Les Turcs n'avaient pas une si grande force et une telle multitude de soldats, pourtant on leur a permis de détruire le pays entier et une citadelle impossible à conquérir comme Orșova, avec de nombreux canons et d'autres travaux de défense, a été laissée aux mains de l'ennemi.

Ces jours-ci, j'ai entendu qu'un pacha, avec une suite d'une centaine d'hommes, est venu ici en personne, en tant que délégué et qu'il a dressé son camp hors de la ville, car on ne lui a pas permis de pénétrer à l'intérieur. Il apporte des documents et une lettre enveloppée dans une bourse de soie qu'il doit remettre à la cour impériale. Ce qui nous fait croire qu'on va conclure la paix.

Le Vicaire général, qui m'avait conseillé de rester ici, en me promettant sa protection si les Turcs venaient, dès que le Turc s'est fait voir et qu'il y a eu des combats dans la ville, il a eu tellement peur qu'il est monté dans son carosse et s'est enfui à Vienne. Le premier chanoine le remplace maintenant.

Père Mikaël de Sebaste

XXXIII

Belgrade, le 22 novembre 1738

L'hiver a commencé trop tôt. Depuis le 20 novembre il neige jour et nuit. Le désastre de notre ville est indescriptible, ainsi que l'angoisse de la mort. Chaque jour il y a une quantité de morts. Ceux qui meurent de la peste sont charriés dans des charrettes noires hors de la ville, où il sont abandonnés. Dans ces charrettes on jeté aussi les vivants suspectés de peste, qui sont ensuite transportés sur l'autre rive du Danube et ils y meurent, faute de soins.

Père Mikaël de Sebaste

XXXIV

Belgrade, le 13 décembre 1738

La crainte de l'ennemi nous saisit. Les Turcs sont arrivés jusqu'à la ville, en se rendant maîtres de tous les villages auxquels ils ont imposé de payer le haratch. Ils ont même écrit au maréchal qui commande ici en l'avertissant qu'il fasse lui aussi payer les paysans, car, disaient-ils, tu devras payer de nouveau ; car nous viendrons devant Belgrade et les villages sont à nous comme *rayas*.

Une cherté terrible dans la ville; un œuf coûte quatre sous. Nous avons aussi été épouvantés par la peste; maintenant elle fait moins de ravages.

Père Mikaël de Sebaste

XXXV

Gherla, le 3 janvier 1739

Tout à coup, la nouvelle est arrivé que les Turcs, partant d'Orșova, menacent d'envahir la Transylvanie pour en exterminer tous les habitants. Pour cette raison, beaucoup de gens de Gherla ont commencé à s'enfuir, tel à Cluj, tel à Bistrița ou ailleurs.

Enfin on a appris que l'armée impériale a repoussé les soldats musulmans.

Père Théodoros Hovhannessian

XXXVI

Belgrade, le 24 janvier 1739

Je suis incapable de décrire en détail l'état misérable de la ville, raconter les morts, la cherté, la corruption des dignitaires et leur indifférence à cette heure quand les ennemis de la Croix sont déjà à l'intérieur de leur pays et ont imposé déjà des taxes dans tous les villages environnants... Chaque jour on entend une nouvelle alarmante à propos des mécréants.

On dit ici que le gendre de l'empereur a été envoyé en Toscane comme héritier [François de Lorraine, l'époux de Marie-Thérèse, grand-duc de Toscane en 1738].

XXXVII

Belgrade, le 31 janvier 1739

J'ai entendu ces jours-ci que, en Transylvanie, près de Sibiu, sont arrivés quelques milliers de Turcs. Le gouverneur de la région, le prince Lobkowitz, les a mis en fuite : 1500 Turcs ont été tués, le reste ont fui. Beaucoup de villages valaques, ameutés contre

l'empereur, se sont ralliés aux Turcs. Un grand prélat, leur métropolitain, est venu les convaincre de se soumettre à l'empereur. Il s'est fait répondre:

«Quelque chemin que tu aies pris, va-t-en par le même chemin. Nous te faisons grâce. Si jamais tu reviens avec cette mission, nous allons pendre les tiens jusqu'aux moins de sept ans!» J'ai ensuite entendu dire qu'ils ont livré un de leurs évêques aux mains des Turcs. Par conséquent, l'ordre est venu de la part de l'empereur de massacrer tous les Valaques révoltés au dessus de l'âge de sept ans. Ces faits sont commis par des soldats au nombre de sept ou huit mille.[Ce très curieux passage constitue un écho véhément et incohérent de la révolte de Visarion Sarai contre l'Eglise uniate]

Père Mikaël de Sebaste

XXXVIII

Belgrade, le 7 mars 1739

Le serviteur nous a apporté la nouvelle que les Turcs seraient arrivés après minuit pour dévaster la ville et l'ont incendiée. Ils seraient huit cents. Deux mille cavaliers et fanatassins sont sortis de l'enceinte de murs pour encercler les Turcs. Ceux-ci se sont enfuis et les nôtres sont rentrés à l'aube. D'autres disent cependant que ce sont des bruits qui naissent de l'imagination.

On dit que les Turcs seraient à Smederevo.

Le charpentier qui était parti avec sa famille à Nish a été pendu avec beaucoup d'autres gens. Certains ont été empalés, d'autres tués par le pasha. Les enfants et les femmes réduits en esclavage ou forcés de passer à l'Islam.

Père Mikaël de Sebaste

XXXIX

Belgrade, le 13 juin 1739

Mon départ d'ici devient de jour en jour plus difficile, parce que toutes les voies sont fermées.

Cette ville est devenue un labyrinthe pour nous, ses habitants, et il nous est impossible d'aller, soit en Turquie, soit en un pays chrétien.

Ici il y a six vaisseaux prêts. Six autres, partis de Vienne, vont arriver dans trois semaines. Il y a 40 jours nous avons reçu des secours: 350 marins et 13 chevaliers de Malte embarqués à Trieste. On leur a donné deux des vaisseaux. Il viendra plus de Maltais avec les navires qu'on attend et, avec eux, des Génois, des Liguriens, des Papaux et des Esclavons. En tout il y aura 12 bâtiments, ayant 30 à 40 canons chacun.

Nous ignorons ce qui va arriver. L'année dernière aussi, le tapage était grand et ça a mal fini. L'ennemi contrôle déjà les forêts de la Morava, en attendant le reste de leur armée. Nous sommes avertis de leur arrivée chaque jour. Ce n'est peut-être pas vrai.

Père Mikaël de Sebaste

XL

Belgrade, le 4 juillet 1739

On croit que l'armée des chrétiens compte 40 000 soldats; on assure que les soldats de «Parfisch» doivent venir, ainsi que ceux du prince de Naumburg, au nombre de 20 000. Du côté de Timișoara il y en a encore de soldats, mais pas tellement. Ils sont sous les ordres du prince Lobkowitz. On dit qu'il y a là aussi des soldats russes.

Les six vaisseaux récemment construits à Vienne sont arrivés ici le 21 juin avec 500 marins et leur capitaine originaires de Gênes. En tout le nombre des bâtiments parvient à treize, dont neuf sont sur le Danube, en face de l'armée, et quatre sous les murs de la ville, placés là pour défendre les ponts du côté du Danube. Les ponts sont deux, l'un sur la Sava, l'autre sur le Danube.

Père Mikaël de Sebaste

XLI

Belgrade, le 24 juillet 1739

Le 2 juillet nous avons quitté Vienne. J'avais promis 12 zloty à un nocher, ayant pris avec moi, par hasard, un maître d'école qui savait bien l'allemand et le turc. En route, nous avons été attaqués par des brigands qui ne nous ont enlevé que nos pains et notre vin. Seulement le 21 juillet nous sommes arrivés à Belgrade. Lundi je suis entré dans Belgrade et mardi le combat a commencé avec les Turcs. Les chrétiens n'ont pas remporté la victoire. Depuis trois jours des centaines de blessés ne cessent d'arriver. On ignore encore le nombre des morts. Les Turcs se trouvent maintenant à trois heures de distance de la ville et les habitants ont peur.

Père Hakob Karnetzi (d'Erzerum)
[ce missionnaire était envoyé pour remplacer le Père Mikaël]

XLII

Belgrade, le 28 juillet 1739

Tous les Arméniens et la ville entière, même moi, nous sommes décidés à partir d'ici si on trouve quelque moyen. Les Turcs ont cerné la ville, les vaisseaux des nôtres se sont réfugiés dedans, on a levé les ponts et on ne voit pas un soldat aujourd'hui. D'heure en heure le Turc se fortifie et emplace des canons. Dans cette ville, tout le monde a pâli, les cœurs se sont resserrés. Voyez dans quel état nous nous trouvons. Pas une balle de fusil n'a été tirée, mais la multitude des Turcs produit déjà une grande frayeur.

Père Mikaël de Sebaste

XLIII

Belgrade, ...juillet 1739

Les Turcs ont installé leur camp à une demi-heure de distance de la ville, en nombre immense, il paraît qu'ils vont encercler la ville, ils ont emplacé leurs canons et ils tirent sur nos vaisseaux, ils jettent des bombes dans la forteresse etc.

Père Hakob d'Erzerum

XLIV

Belgrade, le 1 août 1739

Jour et nuit nous nous lamentons parce que nous tremblons dans nos demeures, les boulets des canons tombent bruyamment sur nos maisons ou à côté, sinon même sur l'église pendant la messe. Les boulets arrachent le bras de l'un, la tête de l'autre... Tout le peuple est resté sur place, le maître d'école aussi, parce que le maire a défendu de partir...

Bonne nouvelle: l'armée des chrétiens aurait gagné une victoire contre les Turcs à une journée de distance. Mais autour de nous les Turcs de l'encerclement se battent avec les nôtres et s'efforcent de conquérir la forteresse. Les boulets tombent tout le temps et partout, faisant beaucoup de morts.

Père Hakob d'Erzerum

XLV

Belgrade, le 7 août 1739

La terreur augmente ici chaque jour, car les Turcs essayent d'entourer complètement la forteresse. Les boulets nous effrayent tellement qu'on n'ose pas aller à l'église qui est proche pourtant, on n'ose pas même jeter un regard hors de la porte.

Le maire a ordonné que toutes les femmes s'en aillent hors de la ville, elles sont parties pour Varadin et beaucoup d'hommes avec elles. Des Arméniens sont restés en ville : ceux qui possèdent des maisons, parce que le maire a déclaré que ceux dont les maisons et les biens seront détruits ne seront pas dédommagés. Nous craignons que les Turcs n'occupent pas le *varos*, alors tout le monde viendra se réfugier à l'intérieur de la forteresse. Ce qui nous inquiète c'est qu'il sera encore plus dangereux de demeurer dans la forteresse, qui sera exposée au feu des mécréants.

Père Hakob d'Erzerum

XLVI

Varadin [Arad], le 15 août 1739

Les Arméniens de Belgrade, petits et grands, ont chargé leur avoir et les jeunes filles sur les bateaux et les ont envoyés à Varadin. De même, pour les femmes des Francs, selon

les ordres du maire. Les vaisseaux ont navigué en amont sur le fleuve. En route, les bateaux qui transportaient les Arméniens ont été pillés par des brigands qui ont tué l'un d'eux et ont battu certains autres, ainsi que des femmes. Les pertes, en argent et en marchandises, sont de 30 bourses.

La guerre devient chaque jour plus terrible. Nos Arméniens et les Francs se sont mis à fuir. J'ai dû moi aussi me réfugier à Varadin. Peu de gens sont restés à Belgrade. À Varadin le nombre des fuyards est immense. Pour une chambre où deux personnes peuvent à peine tenir, on demande trois pièces d'or par mois, et même à ce prix on ne trouve rien. Les Arméniens et les Francs habitent dans le *varos*, certains sont sous les tentes. On craint que les Turcs ne viennent assiéger la ville...On ignore ce qui va se passer. On dit que, si les Turcs prennent Belgrade, il sera impossible de demeurer à Varadin.

Père Hakob d'Erzerum

XLVII

Gherla ...novembre 1739

On n'a plus de nouvelles de la guerre. On a fait la paix. Le traité prévoit que Belgrade aura ses murailles démolies et sera rendu aux Turcs, lesquels s'engagent à ne plus reconstruire là bas une forteresse pendant 26 ans – certains disent 24, d'autres 28 ans. Si c'est vrai, cela signifie une paix dangereuse, ça veut dire plutôt la destruction de la chrétienté.

J'ai appris que le saint Pape, tous les confesseurs [cardinaux] et tous les électeurs se refusent à admettre cette paix périlleuse. On dit que deux généraux, Wallis et Neipperg, sont en prison à Vienne, étant accusés de corruption. Il y a encore six généraux à Constantinople en otages chez les Turcs, auxquels on devrait couper la tête si l'empereur ne va pas respecter la paix qu'on vient de conclure. La semaine dernière, une nouvelle s'est répandue selon laquelle 6 000 Turcs auraient été passés par le fil de l'épée. Les routes sont encore fermées.

XLVIII

Varadin, le 7 novembre 1739

Après les événements de Belgrade, nous avons été obligés de transporter à Varadin tous nos objets ecclésiastiques et les livres qui ont échappé à la destruction.

Père Hakob d'Erzerum

XLIX

Constantinople, le 9 décembre 1739

En ce qui concerne Belgrade, on ne sait pas ici si les Turcs sont entrés là bas ou non.

Père Boghos

L

Essek, le 14 décembre 1739

Je vais deux fois par semaine dîner chez le prince surintendant. Il m'a prié de vous écrire et de vous demander s'il était vrai que le Persan, c'est-à-dire Kuli-Khan, en allant vers l'est, a vaincu et soumis le roi et qu'il est maintenant en conflit avec les Turcs:

Le mois dernier, un millier d'hommes sont partis de Croatie à Belgrade pour démolir les murs. La vie est terriblement chère là bas. La ville est aux mains des Turcs et l'empereur a gardé le château. Ces derniers jours, on a entendu que les Turcs avaient attaqué deux fois le château, mais que le commandant les a menacé de ses canons. Alors le pacha s'est excusé en disant que des janissaires insoumis étaient coupables et qu'ils avaient agi contre sa volonté. On dit qu'il y aurait 20 000 Turcs à Belgrade.

Père Mikaël de Sebaste

LI

Cluj, le 1 mai 1740

On n'a plus de nouvelles de la guerre, parce qu'on dit que la paix est assurée par la démolition des murs de Belgrade.

Nous ne savons rien de l'élection du nouveau Pape [Benoît XIV, 1740–1758].

CONSIDERATIONS REGARDING THE PLACE OF *CHRONICON
ALTINATE* IN THE VENETIAN HISTORICAL WRITING

ȘERBAN V. MARIN

(National Archives OF Romania, Bucharest)

The author makes a survey of the manner in which the chronicle traditionally called *Altinate* has been regarded in the modern historiography. He rejects Roberto Cessi's reconstruction of this chronicle and approaches the matters of *Altinate's* manuscripts, editions, dating, paternity, sources and influences.

Keywords: Venetian chronicles, manuscript tradition of *Altinate*, data proposed by predecessors.

When speaking of the two century gap in the Venetian historical writing between the 11th century work of Giovanni Diacono and the 13th century *Historia Ducum Veneticorum*, Lidia Capo¹ neglects – willingly or not – other Venetian historical attempts, including a series of texts from the so called *Origo Civitatum Italiae seu Venetiarum*², where Roberto Cessi gathered in 1933 various chronicles that had been hitherto considered separately. Three of these writings had already imposed as *Chronicon Gradense*³, *Chronicon Altinate*, and *Chronica de singulis patriarchis nove Aquileie*⁴, inappropriate names in the view of the editor who, based on the prologue to the first review, argues that the original uniform writing was in fact a history of the origins of the Italian cities⁵. The same year (1933), R. Cessi published *Studi sopra la composizione del cosiddetto Chronicon Altinate*, unfolding ideas and solutions similar to those from the introduction to his edition. He calls *Gradense* “il tanto discusso frammento torcellano-gradense del cod. Vaticano-urbinate, che passa sotto il nome di Chronicon Gradense”⁶ and stresses that “la

¹ Girolamo Arnaldi and Lidia Capo, *I cronisti di Venezia e della Marca Trevigiana dalle origini alla fine del secolo XIII*, in *Storia della cultura veneta. Dalle origini al Trecento*, Vicenza, 1976, p. 387–411 (393).

² *Origo Civitatum Italiae seu Veneticorum (Chronicon Altinate et Chronicon Gradense)* (ed. by R. Cessi), Rome, 1933 [Hereafter, *Origo*].

³ Hereafter, *Gradense*.

⁴ Hereafter, *Singulis*.

⁵ R. Cessi, in *Origo*, p. xxiii. For the method adopted by R. Cessi, see also Elisabetta Barile, in Elisabetta Barile, Piero Falchetta, Alessia Giachery, Piero Lucchi, Susy Marcon, Helena Szépe, Camillo Tonini, Viola Venturini, *Catalogo*, in *Grado, Venezia, i Gradenigo* (ed. by Marino Zorzi and Susy Marcon), [Venice], 2001, p. 337–403 (342).

⁶ R. Cessi, *loc. cit.*, p. xx.

pressunta autonomia [emphasis mine: of *Altinate*] *del pseudo Chronicon Gradense* [...] *è un mito e il suo legittimo posto è proprio nel disegno dell'Historia* [...]”⁷, making it part of the first writing of *Altinate*⁸. As for *Altinate* itself, Cessi repelled its traditional title, which regarded as “*una ridicola mistificazione*”⁹.

As a matter of principle, the first stage of editing should be the publication of each manuscript, leaving potential comparisons to analysts, and thereby avoiding even greater confusion. Perhaps the most illustrative example is that of the writings from *Origo*. Different manuscripts have been successively copied for centuries in an attempt to “make order”. Following the same tradition, the previous editions¹⁰ did nothing but create even much more confusion. Unfortunately, the solution suggested by Cessi does not spare us the trouble of floundering in front of various texts. Ever since the investigations conducted by H. Simonsfeld, it has been thought that under the name of *Altinate* hid a compact and diverse mass of excerpts from chronicles and catalogues dating from the most disparate periods¹¹. The whole conundrum in the evolution of these writings is described as follows: “*Dal tempo dello Ziani invece cominciò la trista vicenda di spostamenti e di corruzioni, che portò alla confusione attuale.*”¹².

The method followed by R. Cessi was for the most part positively accepted, not only through the references made by several scholars to his edition, but also through the use of the title *Origo*, while his view on the dynamics of the chronicle enjoyed a quasi-unanimous approval¹³. Against this wave of opinion, others passed merely unnoticed, such as G. Marzemin who, although has no negative attitude towards the methodology advanced by Cessi, criticised the fact that the editor gave no historical examples¹⁴. In addition, A. Carile applies the label of “cosidetta

⁷ Idem, *Studi sopra la composizione del cosiddetto «Chronicon Altinate»*, “Buletino dell’Istituto Storico Italiano e Archivio Muratoriano” 49 (1933), p. 1–116 (44), apud Bruno Rosada, *Storia di una cronaca. Un secolo di studi sul Chronicon Altinate*, “Quaderni veneti” 7 (1988), p. 155–180 (177).

⁸ *Gradense* had been annexed to the chronicle *Altinate* and in both forms of the latter (according to the manuscript from the patriarchal Seminar of Venice and from Dresden, respectively), edited under “Archivio Storico Italiano” patronage as *La cronaca veneta detta Altinate di autore anonimo in latino* (ed. by Antonio Rossi), “Archivio Storico Italiano” 8 (1845), p. 116–129 – where it is listed as the 4th book of *Altinate*, based on the codex H V 44 from the patriarchal Seminar of Venice – and as *Cronichon Venetum vulgo Altinate quod prius editum an. MDCCCXLV iuxta codicem Patriarch. Veneti Seminarii denuo prodit ex ms. codice Reg. Bibliothecae Dresdensis* (ed. by L[ui]gi Polidori), “Archivio Storico Italiano” 5, appendix, 1847, p. 73–84), which made no distinction between *Gradense* and *Altinate* [cf. Marino Zorzi, *Introduzione alla mostra*, in *Grado, Venezia, i Gradenigo* cit., p. 11–24 (16)].

⁹ R. Cessi, in *Origo*, p. vii.

¹⁰ See *infra*.

¹¹ Enrico Simonsfeld, *Andrea Dandolo e le sue opere storiche* (transl. by Benedetto Morossi), “Archivio Veneto” 14 (1877), part I, p. 49–149 (104).

¹² R. Cessi, in *loc. cit.*, p. xxxii.

¹³ See, for example, B. Rosada, *Storia di una cronaca* cit., p. 175 and *passim*.

¹⁴ Giuseppe Marzemin, *Carlo Magno a Venezia e le sue promesse* [excerpt from “Memorie storiche forogiuliesi” 33–34 (1937–1938), p. 65–80], p. 70 note 2.

[emphasis mine] *Origo*¹⁵, and in particular A. Limentani deems tendentious¹⁶ the criteria followed by Cessi in his edition. At the same time, T. S. Brown opines that “Cessi was probably right in seeing the text develop gradually over the period 1081-1204 from heterogeneous elements, but his renaming of it as the *Origo Civitatum Italiae* has received less general acceptance”¹⁷.

We concur with A. Limentani and believe that Cessi did nothing but renew the “overlaps and corruptions” produced in the previous centuries. In fact, the reconstruction of the original versions of the chronicles has been a highly hazardous component feeding theories and doubts. For this reason, we maintain our preference for the approach through manuscripts.

Moreover, one should discard both the chronicle *Singulis* and *Gradense* as once separated from *Altinate* from investigating strictly the Venetian historical writing, since they do not deal with the subject of the Venetian history and focus on certain communities within Veneto region (Aquileia and Grado, respectively) with no relevance in the evolution of the city of Venice.

Manuscripts:

Several manuscripts whose individualisation is an extremely difficult endeavour have been considered in relation with these chronicles regarded for so long as separate entities. Also, their presentation by scholars did nothing but complicate the possibility of any evidence. This was doubled by the changes in the reference codes of manuscripts. There are only three manuscripts regarded as the most important (due to their age)¹⁸, currently in Biblioteca Apostolica Vaticana (Vat. Lat. 5273), Sächsische Landesbibliothek in Dresden (F 168), and the patriarchal Seminar of Venice (H V 44), all three from the 13th century.

H. Simonsfeld argued that the manuscript from the Vatican (V) was the oldest of the three¹⁹ since the emperor list ends with John II Komnenos²⁰, in perfect

¹⁵ Antonio Carile, *Le origini di Venezia nelle più antiche cronache veneziane*, in *In Memoria di Sofia Antoniadis*, Venice, 1974, p. 27–40 (31).

¹⁶ Alberto Limentani, in Martino da Canal, *Les estoires de Venise. Cronaca veneziana in lingua francese dalle origini al 1275* (ed. by Alberto Limentani), Florence, 1972, p. xxxiii note 1.

¹⁷ T. S. Brown, *History as myth: medieval perceptions of Venice's Roman and Byzantine past*, in *The Making of Byzantine History. Studies dedicated to Donald M. Nicol* (ed. by Roderick Beaton and Charlotte Roueché), Aldershot, 1993, p. 145–157 (153).

¹⁸ H. Simonsfeld, in *Neues Archiv der Gesellschaft fuer aeltere deutsche Geschichtskunde*: I, 397 f. apud Enrico Simonsfeld, *La Cronaca Altinate* (transl. by C. S. Rosada), “Archivio Veneto” 9, tom XVIII, 2nd part (1879), p. 235–273 (238); see also *ibidem*, p. 260; G. Marzemin, *op. cit.*, p. 70 note 2; B. Rosada, *I secoli della letteratura veneta*, December 2002 [= http://www.provincia.venezia.it/istruzione/pubblicazioni/lett_veneta.pdf], p. 9. When making reference to the manuscripts, *Documenti relativi alla storia di Venezia anteriori al Mille*, I: *Secoli V–IX* (ed. by R. Cessi; reprinted by Carlo F. Polizzi), Venice, 1991 [Padua, 1942], p. 4, he considers also the codex Marc. Lat. X. 141.

¹⁹ E. Simonsfeld, *Andrea Dandolo* cit., p. 104.

²⁰ Idem, *La Cronaca Altinate* cit., p. 261; see also Idem, *La Cronaca Altinate* (transl. C. S. Rosada), “Archivio Veneto” 11, tom XXI, 2nd part (1881), p. 167–202 (173).

agreement with the ending of the patriarchal and episcopal catalogues²¹. The codex from the Vatican was considered by H. Simonsfeld in his edition from *Monumenta Germaniae Historica*.

The manuscript from Dresden (D) comes from Bernardo Trevisan²² and was consulted in his library by B. de Montfaucon and Apostolo Zeno²³. Also, the 1847 edition of F. Polidori was based on it. The imperial catalogues go to the accession to the throne of Henry I of Hainault²⁴. On the other hand, it does not present the genealogy of the Frankish kings²⁵. The codex attaches the 2nd book of *Gradense* to the chronicle *Altinate*²⁶ and is currently listed under the reference code F 168²⁷.

The codex from the patriarchal Seminar (S), with the original reference code B III 10²⁸, then H V 44, and currently 951²⁹, belonged to Marino Sanudo di Leonardo (listed in his library under the number 2784³⁰) as indicated by an unquestionable autobiographic note on the first page³¹. After a short alleged stop in the library of the Trevisan family (in the 17th and 18th centuries)³², and a period

²¹ Idem, *Cronaca Altinate* cit., p. 261. On the other hand, R. Cessi believed this codex reproduces a tradition lacking the continuations from the manuscripts of Dresden and the patriarchal Seminar, which makes it the most recent, see R. Cessi, in *Origo*, p. xi, note 1.

²² H. Simonsfeld *Venetianische Studien*, I: *Das Chronicon Altinate*, Munich, 1878, p. 9 apud Aug. Prost, *Les chroniques vénitiennes. Second mémoire*, "Revue des questions historiques" 34 (1883), p. 199–224 (215); see also *ibidem*, p. 203 and 215; R. Cessi, in *Origo*, p. xi. For the description of the codex in possession of B. Trevisan, see also the reference from R[inaldo]. F[ulin], *Saggio del catalogo dei codici di Emmanuele A. Cicogna*, "Archivio Veneto" IV, part I (1872), p. 59–132, 337–398 (71). Also, Marco Foscarini, *Della Letteratura Veneziana ed altri scritti intorno ad essa* (introd. by Ugo Stefanutti), [Bologna], [1976] [reprinted of edition Venice, 1854] [first edition: 1752] remarks the use of the chronicles by B. Trevisan (p. 151 note 4) and the fact that he was the owner of not so few anonymous chronicles (p. 162), and of a precious genealogical book (p. 201 note 1).

²³ See *infra*. Without noting its presence in Dresden, M. Foscarini, *op. cit.*, p. 120 note 1, notices its use by Montfaucon during the period when it belonged to B. Trevisano; also *ibidem*, p. 125 note 2 makes reference to the excerpt operated by Zeno on the chronicle.

²⁴ E. Simonsfeld, *Cronaca Altinate* cit., p. 261; R. Cessi, in *Origo*, p. xi, note 1.

²⁵ E. Simonsfeld, *Andrea Dandolo* cit., p. 104.

²⁶ *Ibidem*, p. 90.

²⁷ Cf. <http://www.cini.it/pdf/fondi/microfilmoteca.pdf>.

²⁸ Thus quoted by E. Simonsfeld, *Cronaca Altinate* cit., p. 239, retaken by B. Rosada, *Storia* cit., p. 156.

²⁹ Susy Marcon, in E. Barile *et alii*, *Catalogo* cit., p. 340. For a detailed description of the codex, see *Ibidem*, p. 340–342.

³⁰ R. F[ulin], *Saggio* cit., p. 69, 70; G. Berchet, *Prefazione*, in Marino Sanudo, *I Diarii*, I, Venice, 1879 [= <http://www.liberaliberal.it/biblioteca/licenze/>], p. 67 note 194, 80; S. Marcon, *loc. cit.*, p. 340. Number 2748, according to R. F[ulin], *op. cit.*, p. 90.

³¹ E. Simonsfeld, *Cronaca Altinate* cit., p. 238; R. F[ulin], *op. cit.*, p. 69; Aug. Prost, *op. cit.*, p. 203 and 215; M. Zorzi, *Introduzione* cit., p. 16; S. Marcon, *loc. cit.*, p. 340.

³² The acquisition of the codex by Bernardo Trevisan was first circulated by Bernard de Montfaucon, *Diarium Italicum, sive monumentorum veterorum, bibliothecarum, muaeorum ... notitiae singulares in itinerario Italico collectae*, Paris, 1702, p. 77 and Apostolo Zeno, *Dissertazione intorno al tempo del Principato, e del Monarcato di San Pietr'Orseolo, I di questo nome, Doge della Repubblica di Venezia, indiritta a Monsignor Fontanini, Camerier d'onore di Nostro Signore*, "Giornale de' letterati d'Italia" 9 (1712), p. 361–444; it is in fact a confusion with the codex from Dresden, as noticed by Susy Marcon, in *loc. cit.*, p. 340.

when it was thought to be lost (mid-18th century)³³, Count Francesco Calbo-Crotta “P. V.”³⁴ came into its possession. In 1815, he entrusted the codex for study to the abbot Sante della Valentina³⁵. Later on, in 1827³⁶, the Count donated it to the library of the Seminar together with other manuscripts he owned³⁷. It is entirely written by the same 13th century hand³⁸, although a more accurate dating suggested by Susy Marcon draws attention to three stages, i.e. the first/second decade of the 13th century, the fourth and fifth decades, and the second half of the 13th century, respectively³⁹, which immediately leads to the conclusion of several writings, presumably by different transcribers. Other scenarios for dating this codex had been previously suggested: around 1210 (Montfaucon, Ap. Zeno, Rossi), soon after 1205 (Cicogna), between 1237 and 1249 (Monticolo)⁴⁰. Notwithstanding the general opinion, S. Marcon promotes the thesis of relinquishing the single dating on the grounds that the codex was made of separate fragments and partly independent from one another⁴¹. Moreover, as opposed to other manuscripts, it also contained the genealogy of the Frankish kings⁴² and other dispersed materials⁴³, including the chronicle *Gradense* and excerpts from the pseudo-*Altinate*⁴⁴. R. Cessi argues that the transcription must have been completed during the dogeship of R. Zeno and before his death in 1268 as inferred from the autograph additions to the first “*postillatore*” of S, which does not exceed that period⁴⁵. The edition by A. Rossi was based on this manuscript.

³³ M. Foscarini, *Della Letteratura Veneziana* cit., the 1752 edition, p. 112 apud S. Marcon, *op. cit.*, p. 340.

³⁴ R. F[ulin], *op. cit.*, p. 69; M. Zorzi, *Introduzione* cit., p. 16; S. Marcon, *op. cit.*, p. 340. About Fr. Calbo-Crotta it is known that he was indeed mayor (*podestà*) of Venice (1818–1827).

³⁵ Paolo Zannini, *Relazione academica*, in *Sessione pubblica dell’Ateneo Veneto, tenuta nel giorno XXVII di Novembre MDCCCXV*, Venice, 1817, p. 107–122, p. 114–115 apud S. Marcon, *op. cit.*, p. 340. For Sante della Valentina (1748–1826), considered by Emmanuele Antonio Cicogna, *Saggio di bibliografia veneziana*, Venice, 1847, p. 507 as one of the Venetian distinguished priests, see *Necrologia di don Sante della Valentina cappellano della Scuola di S. Rocco, scritta dall’ab. D. Pietro Bettio bibliotecario della Marciana*, Venice, 1826.

³⁶ E. Simonsfeld, *Cronaca Altinate* cit., p. 238; R. F[ulin], *op. cit.*, p. 69; 1832, according to M. Zorzi, *op. cit.*, p. 16 and S. Marcon, *op. cit.*, p. 340.

³⁷ E. Simonsfeld, *Cronaca Altinate* cit., p. 238; R. F[ulin], *op. cit.*, p. 69; M. Zorzi, *op. cit.*, p. 16; S. Marcon, *op. cit.*, p. 340.

³⁸ E. Simonsfeld, *Cronaca Altinate* cit., p. 239, also for technical information and content; for this dating, see R. F[ulin], *op. cit.*, p. 69, and M. Zorzi, *op. cit.*, p. 16; see also S. Marcon, *op. cit.*, p. 340.

³⁹ *Ibidem*.

⁴⁰ *Ibidem*, p. 342.

⁴¹ *Ibidem*.

⁴² E. Simonsfeld, *Andrea Dandolo* cit., p. 112.

⁴³ *Ibidem*, p. 117.

⁴⁴ Idem, *Cronaca Altinate* cit., p. 239; R. Cessi, in *Origo*, p. xx, note 1; for *Gradense* in this manuscript, see also Giovanni Monticolo, *Prefazione*, in *Cronache Veneziane antichissime*, I, Rome, 1890, p. xiv, retaken by Dorit Raines, *Alle origini dell’archivio politico del patriato: la cronaca «di consultazione» veneziana nei secoli XIV–XV*”, “Archivio Veneto”, 5th series, 150 (1998), p. 5–57 (9 note 1); see also Zorzi, *op. cit.*, p. 15, 16, 17, 18.

⁴⁵ R. Cessi, in *Origo*, p. xi note 1.

There are also two other modern copies in the Cicogna collection⁴⁶: Ci 274 and Ci 617. The first dates from the 19th century and is a copy made by the abbot Sante della Valentina (deceased in 1826⁴⁷) as indicated by the title: “*Cronica dell’anonimo Altinate scoperta ed illustrata dal sig. d. Sante della Valentina veneziano, cappellano dell’arciconfraternita di s. Rocco*”⁴⁸. As for the codex Ci 617, E. A. Cicogna gave no additional details⁴⁹, and it is not known why A. Prost believed it was copied by Michele Angelo Doria⁵⁰.

Still related to these chronicles, a series of other codices have been highlighted: Marc. Lat. X 305⁵¹, Barb. 247⁵², one belonging to Thomas Phillipps⁵³, two manuscripts from Bibliothèque Nationale in Paris⁵⁴, and one from the Foscarini collection in Vienna⁵⁵.

A. Prost also mentions in his repertoire the codex Vat. Lat. 5275⁵⁶, but it seems to be a printing error. It is very likely that Prost was considering the codex Vat. Lat. 5273.

Facing such a multitude of codices and taking into account that none of the manuscripts corresponds entirely, a difficulty enhanced by the opinions of different scholars, our investigation will focus only on the three manuscripts thought to be the oldest: Vatican Vat. Lat. 5273 (V), Dresden F 168 (D), and the one from the patriarchal Seminar of Venice H V 44, previously B III 10 (S).

Of the above mentioned three, the editors of *Archivio Storico Italiano* relied on the codices S and D, whereas H. Simonsfeld used and showed preference to the codex V in his edition from *Monumenta Germaniae Historica*⁵⁷. According to G. Monticolo, the manuscripts S and D are closer to the text of Giovanni Diacono⁵⁸

⁴⁶ Also signalled by Aug. Prost, *op. cit.*, p. 203 and 215.

⁴⁷ R. F[ulin], *op. cit.*, p. 69.

⁴⁸ *Ibidem*. For the history of this codex, see *ibidem*, p. 69–71.

⁴⁹ *Ibidem*, p. 90.

⁵⁰ Aug. Prost, *op. cit.*, p. 215.

⁵¹ E. Simonsfeld, *Andrea Dandolo* cit., p. 89; see also C. Castellani, *I manoscritti Veneti contenuti nella collezione Phillipps in Cheltenham (contea di Gloucester)*, “Archivio Veneto” 37 (1889), p. 199–248 (218).

⁵² Ferdinando Ughelli, *Italia sacra sive de episcopis Italiae*, 9 volumes, Rome, 1643–1662, V, coll. 1082 D apud M. Foscarini, *op. cit.*, p. 119; Aug. Prost, *Les chroniques vénitiennes*, “Revue des questions historiques” 31 (1882), p. 512–555 (542).

⁵³ *Ibidem*, p. 542, who does not give details. It is likely to be the one considered by C. Castellani, *op. cit.*, p. 218, who makes reference to the codex 5194 from Cheltenham, under the name of *Cronicon Venetum, saec. XI*, presumably a very old and valuable copy, which Castellani hesitates to take for *Altinate* or *Sagornina*.

⁵⁴ Aug. Prost, *op. cit.*, p. 543, listed under the reference codes Ital. 787 and 1215.

⁵⁵ *Ibidem*, p. 542 (Foscarini 1); it is in fact “*Cronica di Giovanni Sagornino*”, i.e. the chronicle of Diacono.

⁵⁶ *Idem*, *Les chroniques... Second mémoire*, p. 203 and 215.

⁵⁷ Noticed also by R. Cessi, in *Origo*, p. vii note 1.

⁵⁸ For this chronicle, see Giovanni Diacono, *Historia Veneticorum* (ed. by Luigi Andrea Berto), Bologna, 1999; see also *Cronache Veneziane antichissime* (ed. by Giovanni Monticolo), I, Rome, 1890, p. 59–171; *Cronaca veneziana di Giovanni diacono* (ed. by Mario De Biasi), I–II, 1986–1988. On our turn, we reviewed the viewpoints about this chronicle, see Șerban Marin, *Cronistica venețiană și mitologia politică a cetății din lagune în evul mediu. Mitul originilor* [The Venetian Chronicles and the Political Mythology of the City in the Lagoons in the Middle Ages. The Myth of the Origins], PhD thesis, University of Bucharest, 2008, p. 308–315.

than V⁵⁹, while E. Besta adds that if S and D were given preference against V, then the text would no longer seem as absurd⁶⁰. Following into the footsteps of Simonsfeld to an extent, Bruno Rosada has recently emphasised some differences between the three manuscripts and shows that the texts of the Iliac and Frankish legends do not appear in all of the three manuscripts (i.e. the Iliac in V, the Frankish in V and S)⁶¹, that the legend of Longinus and Narses can be found in all three⁶² or that the excerpt on antiquity from Aeneas to Caesar appears both in D and S⁶³. The same Rosada has recently stressed the “*fortissime differenze*” between the three manuscripts⁶⁴, a theory we concur with and will further analyse separately, unlike R. Cessi’s attempt to combine them.

Roberto Cessi noted that there is no direct and immediate relation between the three manuscripts so that none was used to compile the other. He took on this theory from H. Simonsfeld⁶⁵. Nevertheless, the Italian scholar undertook to establish certain relations between them⁶⁶ and did not hesitate to contradict Simonsfeld, who seemed to have preferred the “less accurate version”, following V with poise, and regarded S or D, or either one or the other, or even both at the same time as giving a rather imperfect version than manuscript V. Cessi stressed that “*io nutri seri dubbi sopra questo processo, anche perchè, per es., V in proprio segna un peggioramento nelle lezioni già scorrette*”⁶⁷ and “*se è vero che V raccoglie la tradizione più antica nello sviluppo della materia, non è ditto che esso conserve la lezione più genuina.*”⁶⁸ He further spoke of the necessity to show reservation in preferring a codex against the others⁶⁹.

Despite these explanations, R. Cessi had mentioned from the very beginning that “*la stessa tradizione manoscritta [emphasis mine: of Origo] [...] non sembra dare troppi aiuti per chiarire il mistero; [...]*”⁷⁰ and drew attention to the fact that “*si tenga presente che non tutti i codici hanno conservato tutti i frammenti*”⁷¹. As a result, he structured what he considered the three reviews of the chronicle in a sequence with no relation to the three manuscripts, but in an order considered

⁵⁹ G. Monticolo, *I manoscritti e le fonti della cronaca del diacono Giovanni*, “*Bullettino dell’Istituto Storico italiano*” 8 (1889), p. 37–328 (224).

⁶⁰ Enrico Besta, *I trucchi della cosiddetta cronaca altinate*, “*Atti del Reale Istituto Veneto di scienze, lettere ed arti*”, 74 (1914–15), 2, p. 1275–1330 (1278).

⁶¹ B. Rosada, *Storia di una cronaca* cit., p. 163.

⁶² *Ibidem*, p. 166.

⁶³ *Ibidem*, p. 176.

⁶⁴ *Idem*, *I secoli della letteratura veneta* cit., p. 9.

⁶⁵ E. Simonsfeld, *Cronaca Altinate* cit., p. 243, retaken by R. Cessi, in *Origo*, p. xi; also, B. Rosada, *Storia di una cronaca* cit., p. 157.

⁶⁶ R. Cessi, in *Origo*, pp. xi–xviii; for example, the episcopal catalogues deal with slightly different writings amongst the three codices, cf. *ibidem*, p. xviii.

⁶⁷ *Ibidem*, p. xv–xvi.

⁶⁸ *Ibidem*, p. xlvi.

⁶⁹ *Ibidem*, p. xvii.

⁷⁰ *Ibidem*, p. ix.

⁷¹ *Ibidem*, p. xlvi.

logical and chronological by him⁷². In Cessi's view, the text of the codex V was an *editio secunda*, while the *prima editio* was made of the writings of D and S, which reappears in *editio tertia*⁷³. Therefore, Cessi's original theory was that the three manuscripts had been inconsistently mixed resulting in the diverse and successive re-writings of different excerpts⁷⁴.

Editions:

The first edition of the chronicle *Altinate* was published by courtesy of *Archivio Storico Italiano*. Volume VIII of this periodical appeared in 1845, under the supervision of Antonio Rossi, and comprises the version given by manuscript S⁷⁵. Two years later, an annex to volume V of the same periodical unveiled the version of manuscript D, edited by F. Polidori⁷⁶. Aug. Prost mixed accidentally the two pieces of information when he noted that the 1845 edition by A. Rossi was based on the manuscript from Dresden⁷⁷.

Although P. Kehr showed scepticism towards a new edition⁷⁸, H. Simonsfeld published one in *Monumenta Germaniae Historica*, where he gave preference to a third manuscript, i.e. the one from the Vatican⁷⁹. The edition, preceded by minute investigations in "*Archivio Veneto*"⁸⁰, was the basis for some of the studies undertaken on the chronicle. In parallel, the editor published in "*Neues Archiv*"⁸¹ an excerpt from the writing, an edition which we did not have at hand. Based on the edition by Simonsfeld, G. Marzemin made a partial translation into Italian, including the episode referring to Charlemagne⁸².

When presenting the codices of E. A. Cicogna's private library, R. Fulin commented on the chronicle *Altinate* that "*uno dei nostri giovani amici, il quale apparecchia un largo e dotto lavoro sulle antiche cronache veneziane*"⁸³. One could infer that he was pointing at Giovanni Monticolo. Nevertheless, the *Cronache veneziane antichissime* by Monticolo did not cover the chronicle *Altinate*, although in the footnotes to *Singulis, Gradense*, and Giovanni Diacono there were several

⁷² Gina Fasoli, *I fondamenti della storiografia veneziana*, in *La storiografia veneziana fino al secolo XVI. Aspetti e problemi* (ed. by Agostino Pertusi), Florence, 1970, p. 11–44 (33).

⁷³ B. Rosada, *Storia di una cronaca* cit., p. 176.

⁷⁴ *Ibidem*.

⁷⁵ "*Archivio Storico Italiano*" 8 cit., p. 1–228.

⁷⁶ "*Archivio Storico Italiano*" 5, appendix, cit., p. 9–128.

⁷⁷ Aug. Prost, *Les chroniques... Second mémoire* cit., p. 203

⁷⁸ Paul Kehr, *Rom und Venedig bis ins XII. Jahrhundert*, "Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken" 19 (1927), p. 1–180 apud R. Cessi, in *Origo*, p. x.

⁷⁹ *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores* 14, 1883, p. 1–69.

⁸⁰ E. Simonsfeld, *Cronaca Altinate* cit.

⁸¹ *Compendium historiae Trojanae-Romanae* (ed. by H. Simonfeld), "Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtkunde" 11 (1886), p. 239–251 apud E. Simonsfeld, *La Cronaca Altinate* (transl. by C. S. Rosada), "*Archivio Veneto*" 11, tom XXI, 2nd part (1881), p. 167–202 (174); see also G. Monticolo, *I manoscritti e le fonte* cit., p. 148 note 3; E. Besta, *I trucchi* cit., p. 1328.

⁸² G. Marzemin, *Carlo Magno* cit., p. 72–76.

⁸³ R. F[ulin], *op. cit.*, p. 71 note.

references to this chronicle⁸⁴. Moreover, Monticolo made the promise of a second volume to *Cronache antichissime*, which was meant to include the chronicle *Altinate*⁸⁵, but he never fulfilled his wish⁸⁶.

Ultimately, the 1933 edition by R. Cessi proposed a new version to the chronicle *Altinate*⁸⁷.

Dating:

The issue of dating has been seriously hindered by the issue of the relations between the different manuscripts and implicitly different texts, especially that no clear solution had been reached until R. Cessi engaged in this matter. Another hindrance was the way in which all of the texts had been regarded as mutually inclusive. Cessi himself argued that the general investigation of the three reviews leads to the conclusion that there is no direct and immediate relation between them, and that none had been used to compile the other as indicated by H. Simonsfeld⁸⁸.

In fact, Cessi's thesis is based on the importance of the catalogues presented in these texts, which he deems "*i documenti più notevoli perchè ad essi dobbiamo risalire per la definizione del problema cronologico*"⁸⁹.

The chronicle *Altinate* was originally placed around the year 1200 by M. Foscarini⁹⁰ since the series of doges and patriarchs end with Pietro Ziani (elected in 1205) and Angelo Barozzi, respectively (elected in 1201)⁹¹. L. Streit seemed to share the same opinion when, speaking of the Fourth Crusade and referring to the chronicle *Altinate*, called the author "*il cronista contemporaneo di Venezia*"⁹². Also, H. Morf was right to speak of the 13th century⁹³, and E. A. Cicogna agreed

⁸⁴ G. Fasoli, *I fondamenti* cit., p. 12.

⁸⁵ Ugo Balzani, *Le cronache italiane nel medio evo*, Milan, 1900 [1884], p. 138 note 2; see also N. Iorga, *Les commencements de Venise*, "Académie Roumaine. Bulletin de la section historique" 18 (1931), p. 101–143 (104).

⁸⁶ By error, Freddy Thiriet, *Les chroniques vénitienes de la Marcienne et leur importance pour l'histoire de la Romanie gréco-vénitienne*, excerpt from "Mélanges d'Archéologie et d'Histoire, publiés par l'École Française de Rome", 1954, p. 241–292 (241) lists the chronicle *Altinate* within the writings from G. Monticolo, in *Cronache Veneziane antichissime* cit.; similarly, Lidia D. Sciana, *A Venetian Island: Environment, History and Change in Burano*, New York, 2003, p. 59 makes reference to a hypothetical Monticolo edition to the chronicle *Altinate*; it is in fact the chronicle *Gradense*.

⁸⁷ See *supra*.

⁸⁸ E. Simonsfeld, *Cronaca Altinate* cit., p. 243, retaken by R. Cessi, in *Origo*, p. xi.

⁸⁹ Apud B. Rosada, *Storia di una cronaca* cit., p. 176.

⁹⁰ M. Foscarini, *Della Letteratura Veneziana* cit., p. 120.

⁹¹ *Ibidem*, p. 124 note 2.

⁹² Lodovico Streit, *Venezia e la quarta crociata* (transl. by R. Fulin), "Archivio Veneto" 8 (1878), tom 16, part I, p. 46–94 and 239–271 (254) [*Venedig und die Wendung des vierten Kreuzzuges gegen Konstantinopel*, Anklam, 1877]. See also Donald M. Nicol, *La quarta Crociata* (transl. by Patrizia Colombani), in *Storia di Venezia. Dalle origini alla caduta della Serenissima, II: L'età del comune* (ed. by Giorgio Cracco and Gherardo Ortalli), Rome, 1995, p. 155–181 (178), who regards the writing as quasi-contemporary with those events.

⁹³ H. Morf, *Notes pour servir à l'histoire de la légende de Troie en Italie et en Espagne*, "Romania" 21 (1892), p. 18–38 and 24 (1895), p. 174–196 (191).

that the writing dates from the 13th century with the following comment: “*l’anonimo Altinate è l’unico cronista, che mancava, veneziano nel secolo XII.*”⁹⁴ On the other hand, one could notice Roberto Galli’s overstatement of the chronicle *Altinate* early dating⁹⁵. According to him, the compilation under discussion should cover original excerpts dating no later than the 6th century (the episode related to Narses and Longinus etc.)⁹⁶. Overall, Galli had dated it as follows: parts I-III between 568 and 572, while part IV between 827 and 829, and had suggested that Narses was the embodiment of two different characters, one from the 6th century (Justinian’s notorious general) and the other (a later homonym) from the 9th century⁹⁷. Such statements were rejected by H. Simonsfeld⁹⁸, A. Gaudenzi⁹⁹, and E. Besta¹⁰⁰, while R. Cessi considered they had developed “*con pari disinvoltura e superficialità*” transforming myth into pure history¹⁰¹.

Nevertheless, the fact that some parts from *Altinate* preceded Giovanni Diacono continued to be generally accepted¹⁰². Furthermore, S. Romanin advanced the theory that the author of *Altinate* had been contemporary with the episode of Enrico Dandolo’s blinding on command of Manuel I Komnenos¹⁰³, but this statement was meant to illustrate that the chronicle “*avrebbe a meritare fede sopra ogni altro*”¹⁰⁴. The same Romanin contradicted himself by originally declaring the chronicle *Altinate* “*antichissima tra le Cronache veneziane*”¹⁰⁵, although later on he would call Giovanni Diacono “*antichissimo de’ cronisti veneti*”¹⁰⁶. In Simonsfeld’s view, however, the primary foundation of the chronicle dated from the first half of the 10th century, judging by the “*barbarica*” Latin used in the text¹⁰⁷. According to him, this foundation was enhanced through additional texts, such as the Charlemagne

⁹⁴ R. F[ulin], *op. cit.*, p. 71.

⁹⁵ R. Galli, *La storia di Venezia dal principio del VI alla fine del XII secolo rinnovata. Le scoperte in una Cronaca*, “Atti del Reale Istituto Veneto di scienze, lettere ed arti”, 6th series, 4 (1886), p. 762 ff. and Idem, *Venezia e Roma in una Cronaca del secolo VI. Pagine nuove di storia*, “Nuovo Archivio Veneto”, new series, 1 (1901), p. 259–372.

⁹⁶ Apud R. Cessi, in *Origo*, p. vii note 1.

⁹⁷ Apud B. Rosada, *Storia di una cronaca cit.*, p. 166–167.

⁹⁸ E. Simonsfeld, *Sulle scoperte del Dott. Roberto Galli nella Cronaca Altinate. Risposta del Dott. Enrico Simonsfeld*, “Archivio Veneto” 35 (1888), p. 117–134.

⁹⁹ Andrea Gaudenzi, *Il Costituto di Costantino*, Rome, 1919, p. 36 apud Roberto Cessi, *Venezia ducale*, I: *Duca e Popolo*, Venice, 1963, p. 30 note 5.

¹⁰⁰ E. Besta, *Nuove ricerche sul Chronicon Altinate*, “Nuovo Archivio Veneto”, new series, 15 (1908), p. 7 ff. and Idem, *I trucchi cit.*, p. 1275 ff., apud R. Cessi, in *Origo*, vii note 1.

¹⁰¹ R. Cessi, *Venezia ducale cit.*, p. 30–31 note 5.

¹⁰² E. Simonsfeld, *Andrea Dandolo cit.*, p. 87; U. Balzani, *Le cronache cit.*, p. 279; C. Castellani, *I manoscritti cit.*, p. 205; and recently B. Rosada, *I secoli della letteratura veneta cit.*, p. 9, who suggests the 9th and 10th centuries for some parts of *Altinate*.

¹⁰³ S. Romanin, *Storia documentata di Venezia*, 10 volumes, Venice, 1853–1861, II, p. 97.

¹⁰⁴ *Ibidem*.

¹⁰⁵ *Ibidem*, p. 117 note 1.

¹⁰⁶ *Ibidem*, III, p. 369.

¹⁰⁷ E. Simonsfeld, *Andrea Dandolo cit.*, p. 104–105; two years later in Idem, *Cronaca Altinate cit.*, p. 273 will place them towards the middle or at least the end of the 10th century.

episode¹⁰⁸ (thought to have been compiled between 1056 and 1065)¹⁰⁹, the legend of Longinus and Narses (between 1008 and 1056¹¹⁰; before 1070¹¹¹; between 1082 and 1084¹¹²), or the catalogues of patriarchs and bishops annexed during the 11th century¹¹³. The addition of other materials continued to the 13th century (following the death of Doge P. Ziani in 1229), when the manuscripts already dispersed were appended several other texts¹¹⁴, such as the lists of Byzantine emperors¹¹⁵ ending with Baldwin II (1228-1261)¹¹⁶. With regard to the latter text, H. Simonsfeld made the assumption that it had not been completed in Venice or anywhere else but Byzantium, and that a copy had been brought to Venice not sooner than the end of the 11th century, given that it stops in 1081 with Alexios I¹¹⁷. There had been other additions as well¹¹⁸. This view (that the 10th century represents the core of the chronicle with subsequent changes going to mid-11th century) was embraced by G. Monticolo¹¹⁹, C. Cipolla (at first)¹²⁰, and even B. Schmeidler¹²¹, under reservation, thus becoming a concept generally accepted throughout the 19th century¹²². According to B. Rosada though, the reason why Simonsfeld placed *Altinate* in the 10th century was his strong belief that *Gradense* had originated from an excerpt of this chronicle, which, at that time, was considered as a work by Giovanni Diacono¹²³.

¹⁰⁸ Idem, *Andrea Dandolo* cit., p. 105, 111–112; Idem, *Cronaca Altinate III*, p. 167–171.

¹⁰⁹ Idem, *Cronaca Altinate* cit., p. 266, also taken on by G. Monticolo, *I manoscritti e le fonti* cit., p. 241 and Ruggero Bersi, *Le fonti della prima decade delle Historiae Rerum Venetarum di Marcantonio Sabellico*, “Nuovo Archivio Veneto”, new series, 10 (1910), tom 19, 2nd part, p. 422–460 and 10 (1910), tom 20, part I, p. 115–162 (149); see also G. Marzemin, *Carlo Magno* cit., p. 71.

¹¹⁰ G. Monticolo, *I manoscritti e le fonti* cit., p. 246.

¹¹¹ Cf. Wustenfled apud R. Cessi, in *Origo*, p. xxvi note 1.

¹¹² Cf. Bernhard Schmeidler, *Zum Chronicon venetum*, “Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde” 31 (1906), p. 457–467 who based his theories on what resulted from the chrysobull of 1028 and on the date of the fall of Antioch, apud R. Cessi, in *Origo*, p. xxvi note 1. As for Besta, at first he rejected B. Schmeidler’s opinions and adopted G. Monticolo’s notes, see E. Besta, *Nuove ricerche* cit., p. 11 and R. Cessi, in *Origo*, p. xxvi note 1. Further on, E. Besta, *I trucchi* cit., would come back to this dating incriminating the entire work of being false.

¹¹³ E. Simonsfeld, *Andrea Dandolo* cit., p. 105.

¹¹⁴ *Ibidem*.

¹¹⁵ *Ibidem*; Idem, *Cronaca Altinate III*, p. 172–173.

¹¹⁶ Idem, *Andrea Dandolo* cit., p. 118.

¹¹⁷ Idem, *Cronaca Altinate* cit., p. 260.

¹¹⁸ For further details, see Idem, *Cronaca Altinate III*, p. 174–175.

¹¹⁹ G. B. Monticolo, *La cronaca del diacono Giovanni e la storia politica di Venezia sino al 1009*, “Archivio Veneto” 25 (1883), p. 1–22; Idem, *I manoscritti e le fonti* cit., p. 219 ff., retaken in R. Cessi, in *Origo*, p. vii, note 1.

¹²⁰ C. Cipolla, *Ricerche sulle tradizioni intorno alle antiche immigrazioni nella laguna. Il Chronicon Altinate in confronto col Chronicon Gradense*, “Archivio Veneto” 27 (1884), p. 338–373; 28 (1884), p. 104–131; 29 (1885), p. 331–353; 31 (1886), p. 129–146, 423–442, retaken in R. Cessi, in *Origo*, p. vii, note 1. At some point, C. Cipolla, *Ricerche*, p. 138 argues that the author of *Altinate* cannot have lived prior to 940, given the expressions “*nacione*” and “*nacione parentorum suorum*”. He would later on change his opinions, in Idem, *Il Chronicon Altinate*, “Nuovo Archivio Veneto” 26, p. 275.

¹²¹ B. Schmeidler, *Zum Chronicon* cit., p. 457–467 apud R. Cessi, in *Origo*, p. vii note 1.

¹²² G. Fasoli, *I fondamenti* cit., p. 13.

¹²³ B. Rosada, *Storia di una cronaca* cit., p. 160.

The first to have raised serious questions on the alleged age of the core of the chronicle was E. Besta¹²⁴, whose thesis will be eventually endorsed by C. Cipolla¹²⁵ with certain restraints. In fact, Cipolla had previously expressed his reservations¹²⁶ with regard to the dating of the chronicle, placing it with many hesitations in the 11th century. Besta based his theory on the fact that all of the episodes from the primitive corpus, regarded as a single corpus¹²⁷, cannot be prior to the second half of the 11th century¹²⁸, in particular 1143¹²⁹. To be convincing, Besta adopts the “state of mind” of the writing as argument, showing that when the author was fabricating the legend of Longinus, his fellow-citizens, “*assidue in negotii insudantes*”, had already set sail across the seas dominating the continental markets or at least aspiring to. We are thus dealing with a powerful and prosperous Venice, provided with a large and well-equipped fleet, given the trade between East and West. Therefore, “*tutto ciò, osservavo non poteva essere avvenuto prima che l’opera geniale di Pietro Orseolo avesse scossa la egemonia bizantina e mutata la soggezione in alleanza.*”¹³⁰ He also noted that the privileges granted in the Western Empire were mentioned in a form which proved that not only the Carolingians were given consideration, but their successors as well. Consequently, there would be evidence traceable back to the reign of Otto the Great¹³¹. This way, Besta came to push even farther the origins of the writing. Taking into account how Venice is depicted as equally threatened by the Eastern and Western emperors, he asked himself rhetorically “*queste minacce da parte dell’impero d’Occidente non ci ricondurrebbero ai tempi di Federico I e quelle di Oriente ai tempi di Manuele Comneno?*”, and concluded that this chronicle dates from the 12th century¹³². Another argument would be that the legend of Attila, so often invoked in the chronicle cannot have been created before the 12th century¹³³.

A. Gaudenzi also opted for the first half of this century¹³⁴, but from a different perspective, i.e. identifying the author as Giacomo Veneto, a little known character, who was living in Constantinople at that time. The comprehensive studies undertaken by L. Minio-Paluello on this character led to the definite refutation of both this theory and the dating¹³⁵. A rather intermediate hypothesis was advanced

¹²⁴ E. Besta, *Nuove ricerche* cit., p. 5 ff., retaken in R. Cessi, in *Origo*, p. vii note 1; see also E. Besta, *I trucchi* cit., p. 1324.

¹²⁵ C. Cipolla, *Ricerche sulle tradizioni* cit., apud R. Cessi, in *Origo*, p. vii note 1.

¹²⁶ Apud R. Cessi, in *Origo*, p. vii note 1.

¹²⁷ E. Besta, *I trucchi* cit., p. 1275, 1322.

¹²⁸ *Ibidem*, p. 1276.

¹²⁹ *Ibidem*, p. 1322.

¹³⁰ *Ibidem*, p. 1323.

¹³¹ *Ibidem*, p. 1324.

¹³² *Ibidem*.

¹³³ *Ibidem*, pp. 1324–1325.

¹³⁴ A. Gaudenzi, *Il Costituto di Costantino* cit., p. 53–57 and 61–62.

¹³⁵ Lorenzo Minio-Paluello, *Il «Chronicon Altinate» e Giacomo Veneto*, in *Miscellanea in onore di Roberto Cessi*, I, Rome, 1958, p. 153–169; see also B. Rosada, *Storia di una cronaca* cit., p. 178–179.

by G. Castellani, based on the chronicle discovered in Great Britain, *Cronica Venetum, saec. XI*. He could not decide if it was an *Altinate* or a Diacono, and hence conceded “*fra l’XI e il XII secolo*”¹³⁶.

Based on his principle of the three reviews to the writing called *Origo*, R. Cessi advanced the following dating theses: for the first period he proposed the time frame from 1092 to 1118, relying simply on the chronological elements of the catalogues, in particular the imperial one¹³⁷. For the second review, he set a time frame from 1145 to 1180¹³⁸. As for the third review, Cessi refrained from defining it in exact terms, adding that “*non oltre il tempo dello Ziani e non prima della composizione di almeno una parte delle addizioni della seconda edizione*”, and admitting how he cannot satisfy the desire of an exact dating¹³⁹. As a result, D. Raines suggests a broader concept, referring to the first decades of the 13th century¹⁴⁰, as previously promoted by B. Cecchetti¹⁴¹.

R. Cessi’s theories have been entirely embraced by Gina Fasoli¹⁴², who regards them as “*plausibile dal punto di vista critico ed accettabili dal punto di vista storico*”¹⁴³, A. Carile¹⁴⁴, G. Arnaldi-L. Capo¹⁴⁵, or M. Belozerskaya and K. Lapatin¹⁴⁶. Although concurring with this general preference¹⁴⁷, G. Ortalli still preserves certain reservations on the grounds that some parts had been written in a period preceding even Giovanni Diacono¹⁴⁸. Before this mixture of opinions, Giorgio Cracco unveils his entanglement: “*del XII o forse XIII secolo: la datazione è un rebus [emphasis Cracco]*”¹⁴⁹.

¹³⁶ C. Castellani, *I manoscritti* cit., p. 205.

¹³⁷ R. Cessi, in *Origo*, p. xxiii. For this dating, see also D. Raines, *Grado nel mito delle origini del patriato veneziano*, in *Grado, Venezia, i Gradenigo* cit., p. 99–118 (103) (who suggests 1081–1118).

¹³⁸ R. Cessi, in *Origo*, p. xxv–xxvi; see also Idem, *Venezia ducale* cit., p. 30 note 5; G. Fasoli, *I fondamenti* cit., p. 35; D. Raines, *op. cit.*, p. 103.

¹³⁹ R. Cessi, in *Origo*, p. xxx.

¹⁴⁰ D. Raines, *op. cit.*, p. 103.

¹⁴¹ Bart. Cecchetti, *Di alcune fonti della storia veneta fino al secolo XIII*, Venice, 1867, p. 9.

¹⁴² G. Fasoli, *I fondamenti* cit., p. 13, who makes reference to R. Cessi, *Le origini del ducato veneziano*, Naples, 1951, p. 114 note 3; R. Cessi, *sopra la composizione* cit., p. 40 ff.

¹⁴³ G. Fasoli, *op. cit.*, p. 32–33.

¹⁴⁴ A. Carile, *La coscienza civica di Venezia nella sua prima storiografia*, in *La coscienza cittadina nei comuni italiani del Duecento*, Todi, 1972 (11–14 ottobre 1970: Convegni del Centro di Studi sulla spiritualità medievale, XI), p. 97–136 (122); cf. idem and Giorgio Fedalto, *Le origini di Venezia*, Bologna, 1978, p. 44.

¹⁴⁵ G. Arnaldi and L. Capo, *I cronisti* cit., p. 394 note 26.

¹⁴⁶ Marina Belozerskaya and Kenneth Lapatin, *Antiquity Consumed: Transformation at San Marco, Venice*, in *Antiquity and its Interpreters* (ed. by Alina Payne, Ann Kuttner, Rebekah Smick), Cambridge, 2000, p. 83–98 (87 – with the remark that *Chronicon Altinate* was written probably in the 12th century).

¹⁴⁷ Gherardo Ortalli, *I cronisti e la determinazione di Venezia città*, in *Storia di Venezia* cit., p. 761–782 (763).

¹⁴⁸ *Ibidem*.

¹⁴⁹ Giorgio Cracco, *Un “altro mondo”. Venezia nel medioevo. Dal secolo XI al secolo XIV*, Turin, 1986, p. 15. Also, B. Rosada, *I secoli della letteratura veneta* cit., p. 9 speaks of the “*incerta datazione*” of *Altinate*, and then tends to place certain parts in the 9th and 11th centuries.

In our case, however, after investigating the chronicle of Giovanni Diacono and apprehending that the part on the origins did not belong to the “dogal chaplain” but to a 13th century writer accustomed with the writings of Paul the Deacon and Bede the Venerable¹⁵⁰, it results that *Altinate* is the first text to be dealing with the issues on the origins of Venice and its first centuries of existence (at least the first two reviews as structured by R. Cessi).

Even though we salute the efforts made by Roberto Cessi to establish the development stages of these writings, we stick to our basic principle of dating the manuscripts at hand by taking into account that all three of them date from the 13th century. In the chronological thread of events, we shall place these writings in that particular century, despite R. L. Wolff’s opinion that the chronicle *Altinate* dates from mid-11th century¹⁵¹ and Marino Zorzi’s thesis that they transmit, at least partly, traditions and texts older than the 11th century¹⁵². J. Poucet, however, adopts a compromise solution suggesting 11th-12th centuries¹⁵³. As for T. S. Brown, he takes refuge behind the idea that the dating issue, as well as the nature of these writings, is extremely complicated, and that most of authorised voices embrace Cessi’s view¹⁵⁴.

Paternity:

The chronicle *Altinate* was only once ascribed to an author. The sole paternity is the one advanced rather intensely by A. Gaudenzi¹⁵⁵. Presuming that all the parts made a single corpus (in agreement with the latest theses promoted by E. Besta at the time, 1914–15¹⁵⁶), then publishing and partially demonstrating through other research the letter addressed by Giacomo Veneto to the bishop of Ravenna, Mosè, with regard to the forgery of the Nicæan canon, Gaudenzi identified in this clerick, who had translated into Latin many of Aristotle’s works, the author of our chronicle. According to Gaudenzi, this connection was based on linguistic affinities. Nevertheless, this thesis was swiftly rejected by R. Cessi¹⁵⁷ with the exception of two arguments “*forse più probativi*”. The first relates to the fact that the body of writings is a ridiculous mystification (idea borrowed from Besta¹⁵⁸), whereas the second relies on the relationship with the political and religious episode where Giacomo Veneto and Mosè played an important role¹⁵⁹. Yet, Cessi’s hesitations did

¹⁵⁰ Marin, *Cronistica venețiană*.

¹⁵¹ Robert Lee Wolff, *Romania: the Latin Empire of Constantinople*, “Speculum” 23 (1948) [reprinted in idem, *Studies in the Latin Empire of Constantinople*, London, 1976: II], p. 1–34 (8).

¹⁵² M. Zorzi, *I Gradenigo e i libri*, in *Grado, Venezia, i Gradenigo* cit., p. 227–242 (228).

¹⁵³ Jacques Poucet, *Le mythe de l’origine troyenne au Moyen âge et à la Renaissance: un exemple d’idéologie politique (Antenor, fondateur de Venise, II)*, in <http://bcs.fltr.ucl.ac.be/FE/05/anthenor2.html#France>, p. 21.

¹⁵⁴ T. S. Brown, *History as myth* cit., p. 153.

¹⁵⁵ A. Gaudenzi, *Il Costituto di Costantino* cit., p. 53–57 and 61–62.

¹⁵⁶ See *supra*.

¹⁵⁷ R. Cessi, in *Origo*, p. xxxv.

¹⁵⁸ See *supra*.

¹⁵⁹ R. Cessi, in *Origo*, p. xxxv.

not pass unnoticed by Lorenzo Minio-Paluello, an expert in Giacomo Veneto's thinking¹⁶⁰, who showed that, although Cessi "ha avuto occasione di mettere in evidenza parte dell'elemento fantastico nella attribuzione a Giacomo Veneto di quell' conglomerate para-storico [emphasis mine: *Altinate*]", he did not plunge deeper into this rejection¹⁶¹. He then proceeded to dismantle one by one Gaudenzi's arguments¹⁶² and left no room to retort at the end: Giacomo Veneto is a "[...] uomo di superiore dottrina, di ampi interessi, di rigidità scientifica non comune. C'è da sperare che il suo nome non venga più collegato, nemmeno per vaga ipotesi, a scritture storico-politiche del tipo del «Chronicon Altinate»."¹⁶³

As for the rest, another theory that circulated was that we are dealing with an author who was at least "uomo colto e fino"¹⁶⁴ or with a religious traditionalist more profound than Giovanni Diacono¹⁶⁵.

Eventually, Cessi brought forward a "saving" solution arguing that, in the face of the great number of circulating text and manuscripts, "è certo improprio parlare di un [emphasis Cessi] autore", but of at least three¹⁶⁶.

On the other hand, the name of *Altinate* raised a series of question marks. If in the 18th century Marco Foscarini stressed that "piacque ad alcuni di chiamar questo anonimo con tal soprannome [emphasis mine: *Altinate*], perochè s'occupa in modo particolare nei fatti d'Altino, ricca un tempo e famosa città"¹⁶⁷, and a century later this view was echoed by the editor A. Rossi, who agreed that "è probabile assai che si chiamasse fin dal principio *Altinate*, per essersi l'anonimo suo autore occupato più specialmente delle cose di Altino"¹⁶⁸, the same opinion turned further into stupefaction for the simple reason that there are only few lines dedicated to the town of Altino (namely, its destruction and the exodus of its citizens)¹⁶⁹. While Apostolo Zeno and B. de Montfaucon¹⁷⁰ avoid using the name of *Altinate*¹⁷¹, this title became commonly used in the 19th century, even though H. Simonsfeld once admitted that "questo nome, a nostro avviso inesatto, ma che noi manterremo dacchè una buona volta si è adottato"¹⁷². N. Iorga also raised

¹⁶⁰ See L. Minio-Paluello, *Jacobus Veneticus Grecus, Canonist and Translator of Aristotle*, "Traditio" 8 (1953), p. 265–304; Idem, *Giacomo Veneto e l'aristotelismo latino*, in *Venezia e l'Oriente fra Medio Evo e Rinascimento*, Florence, 1966, p. 53–74.

¹⁶¹ Idem, *Il «Chronicon Altinate» e Giacomo Veneto* cit., p. 153.

¹⁶² *Ibidem*, p. 153 ff.

¹⁶³ *Ibidem*, p. 169.

¹⁶⁴ E. Besta, *I trucchi* cit., p. 1321.

¹⁶⁵ T. S. Brown, *History as myth* cit., p. 152.

¹⁶⁶ R. Cessi, in *Origo*, p. xxxiii; see also T. S. Brown, *op. cit.*, p. 153 – when he speaks of the compilers of the chronicle *Altinate*.

¹⁶⁷ M. Foscarini, *Della Letteratura Veneziana* cit., p. 124.

¹⁶⁸ Antonio Rossi, *Sulla Cronaca Altinate. Commentario*, in *Chronicon Venetum quod Altinate nuncupatur e bibliotheca Patriarchalis Seminarii nunc primum editum ...*, "Archivio Storico Italiano" 8 (1845), p. 1–228 (5), retaken in B. Rosada, *Storia di una cronaca* cit., p. 155–156.

¹⁶⁹ *Ibidem*, p. 156.

¹⁷⁰ Quoted by A. Rossi, *loc. cit.*, p. 6–7.

¹⁷¹ B. Rosada, *op. cit.*, p. 156.

¹⁷² E. Simonsfeld, *Andrea Dandolo* cit., p. 104.

serious objections when speaking of “*cronica populară a Veneției, cuprinsă în compilația care se numește, într-un mod cu totul nelogic și greșit, «Chronicle of Altinum»* [“the people’s chronicle of Venice, included in the compilation named, in a completely illogical and wrong manner, «Cronica din Altinum»”, translation mine], [...]”¹⁷³. Indeed, it could very well be named *Cronaca Torcellana* or *Cronaca Gradense* or generally *Cronaca Veneta*.

The replacement of the old names of *Altinate* and *Gradense* became one of the foundation elements for the new thesis advanced by Cessi, which enabled him to propose the title of *Origo civitatum Italiae*. In the case of *Gradense*, R. Cessi solved the issue by reducing it to a simple annex to *Altinate*. As for *Altinate* itself, he came to the conclusion that it was “*una ridicola mistificazione*”¹⁷⁴. Yet, even under the terms of the new dynamic theory proposed by Cessi, *Altinate* and *Gradense* continued to be regarded as separate works¹⁷⁵.

Sources:

It has been illustrated that the introduction to the first edition unveils the author’s wish to become acquainted with the history of “*Antiquorum ystorias scire desiderans, ipsarum principium oportet cognoscere*”¹⁷⁶. T. S. Brown sees behind this statement “the early hagiographic traditions about St Mark, a poem written on the mainland around 800 about the Huns’ destruction of Aquileia, and a number of irrelevant legends from other cities dealing with quite separate attacks by the Goth Totila and the Magyars”¹⁷⁷.

Once established the existence of a 13th century pseudo-Diacono¹⁷⁸, who wrote about the first period (ante-764) of the history of Venice¹⁷⁹, it should become generally accepted that this writing automatically relinquished its potential position as source for the writings gathered under the name of *Origo*. On the other hand, major events from the period following 764, presented in texts from the first half of the 11th century, laid at the core of the several re-writings of *Origo*, such as the Charlemagne episode, the Hungarian invasion in the Venetian region under Doge Pietro Tribuno (888–912), the tragic events from the dogeship of Pietro Candiano IV (959–967), or the events from the dogeship of Pietro II Orseolo (991–1008).

Once excluded the possibility of any influence by Diacono for the period prior to 764, one could proceed to listing the other potential sources for the chronicle *Altinate*, such as the ones analysed hitherto.

The tripartite text comparisons Paul the Deacon (*Historia Langobardorum*)-*Altinate*-“Diacono” made once the subject of investigation of G. Monticolo¹⁸⁰, but

¹⁷³ N. Iorga, *Istoria comerțului cu Orientul* (transl. by Gheron Netta), Bucharest, 1939, p. 47.

¹⁷⁴ R. Cessi, in *Origo*, p. vii. See *supra*.

¹⁷⁵ G. Arnaldi and L. Capo, *I cronisti* cit., p. 394.

¹⁷⁶ See also Tiziana Plebani, *Leggere e ascoltare le storie delle famiglie veneziane*, in *Grado, Venezia, i Gradenigo* cit., p. 83–98 (85).

¹⁷⁷ T. S. Brown, *History as myth* cit., p. 153–154.

¹⁷⁸ Marin, *Cronistica venețiană*.

¹⁷⁹ See *supra*.

¹⁸⁰ G. Monticolo, *I manoscritti e le fonti* cit., p. 221–222, 224–226.

“non si può ammettere che i due autori [emphasis mine: *Altinate* and “Diacono”] abbiano tratta la materia da quella fonte l’uno indipendentemente dall’altro”, especially that the similarities between the two Venetian chronicles appear also in excerpts with no correspondence in the work of the Lombard writer, and that they share some common errors, which are inexistent in the text of Paul the Deacon¹⁸¹. Now that a new hypothesis has been formulated, that the excerpts ascribed to Diacono dealing with the period prior to 746 must be placed in the 13th century, one can infer that *Altinate* is the chronicle which relied on Paul the Deacon, and this happened through an intermediate, then it could not have been Giovanni Diacono. In other cases though, the similarities between *Altinate* and pseudo-Diacono “si possono appunto spiegare con l’utilizzazione delle stesse fonti, meglio che con una diretta rielaborazione della cronaca”¹⁸².

It was noticed that the genealogy of the Frankish kings (present in the manuscripts S and V and missing from D) broadly coincides with *Chronica regum Francorum*¹⁸³. As a matter of fact, D. Raines argues that the structure of excerpts pertaining to the Venetian medieval history was influenced above all by the techniques used in the Carolingian texts as illustrated by the “minor annals” with event annotations on the sides of Pascal’s tables¹⁸⁴. At the same time, it was thought that one of the imperial catalogues did not seem to have been compiled in Venice or anywhere else but Byzantium, and that a copy was brought to Venice not sooner than the end of the 11th century, given that it stops in 1081 with Alexios I¹⁸⁵.

Another element was the use of old documents, which does not appear to have been unfamiliar to the anonymous writer¹⁸⁶, despite Enrico Besta’s suggestion that “bisogna andare a rilento nel presupporre l’uso di fonti documentarie”¹⁸⁷.

To simplify this issue without going into details, B. Rosada draws attention to how many problems could cause the acknowledgment of the potential sources of *Altinate*¹⁸⁸, yet still agrees to the likelihood that both *Gradense* and *Altinate* derived from the same source, which could have been an oral one. Unfortunately, he neglects to give any supporting details¹⁸⁹.

¹⁸¹ *Ibidem*, p. 224.

¹⁸² G. Fasoli, *I fondamenti* cit., p. 31. A text analysis would have definitely better illustrated this statement.

¹⁸³ *Monumenta Germaniae Historica. Scriptorum*, III, p. 213–214; see also E. Simonsfeld, *Andrea Dandolo* cit., p. 112; Idem, *Cronaca Altinate* cit., p. 265, 266–268; B. Rosada, *Storia di una cronaca* cit., p. 178.

¹⁸⁴ D. Raines, *Alle origini dell’archivio politico* cit., p. 9. For the origin of these techniques, most certainly monastic and dating from the 8th century, see Michael McCormick, *Les annales du haut moyen âge*, Turnhout, 1975, p. 15–16.

¹⁸⁵ E. Simonsfeld, *Cronaca Altinate* cit., p. 260.

¹⁸⁶ G. Monticolo, *Spigolature d’archivio (secolo XI–XIV)*, “Nuovo Archivio Veneto”, tom III, part I, 2 (1892), p. 351–386 (374), with strict reference to *Singulis*; see also *Documenti relativi alla storia di Venezia* cit., I, pp. 4–5 (with reference to what was hitherto called *Cronicon gradense*), 7–13 (reference to *Singulis*), 27 (idem), 28–29 (idem), 31 (idem); T. Plebani, *Leggere e ascoltare* cit., p. 85.

¹⁸⁷ E. Besta, *I trucchi* cit., p. 1276.

¹⁸⁸ B. Rosada, *Storia di una cronaca* cit., p. 155.

¹⁸⁹ *Ibidem*, p. 170.

Influences:

At the time when *Gradense* and/or *Altinate* were thought to be the oldest Venetian historical texts, Giovanni Diacono had been perceived for long as influenced by them. Then, when the time of their creation was moved to a later period, culminating with R. Cessi (i.e. the 11th–13th centuries), Diacono became to be regarded as their source. Now, by suggesting the separation of the two parts of Diacono and considering that the excerpts related to the first centuries of Venetian history belong to a 13th century anonymous writer, the relationship is reversed again. It is true that Diacono wrote before the anonymous writers of *Altinate* did, but he only created the part post-746 culminating with the part corresponding to his time when he was a first class witness¹⁹⁰. The anonymous writer of pseudo-Diacono keen on universal history only wrote in the 13th century, i.e. after *Altinate*¹⁹¹. As a result, the potential affinities between the texts lead to determining the influence of *Altinate* on this 13th century pseudo-Diacono, bringing forward once more the relation between source and influence. Thus, Cessi's *dictum* that “quanto poi alle interferenze del Chronicon del diacono Giovanni con il nostro frammento [emphasis mine: *Gradense*], non sarà male avvertire che esse risultano più naturali invertendo il rapporto: l'opera del diacono Giovanni è fonte, anziché derivazione”¹⁹², as well as Lidia Capo's statement¹⁹³ loses validity, especially since the comparisons between what we call *Altinate* and what we call “Diacono” related mostly to what Giovanni Diacono had not written, namely the issue of the origins of the city and its first centuries of existence.

Furthermore, the scholars proceeded to analyse the relation between *Altinate* and pseudo-Diacono on the subject of the two cities of Venice¹⁹⁴, the Longinus legend¹⁹⁵, the bishops mentioned in the text (Torcello, Olivolo, etc.)¹⁹⁶, the excerpts on Constantine the Great¹⁹⁷, the alleged synod held in Grado by the patriarch Elia¹⁹⁸, the description of the origins of Torcello and Grado, and the catalogue of patriarchs of Grado¹⁹⁹. Yet, G. Monticolo's conclusion on *Gradense* and *Singulis* as “Diacono”'s sources²⁰⁰ recurs, even though his assumption (on dating) was false.

By establishing that *Altinate* preceded pseudo-Diacono, it can be concluded that different excerpts from Paul the Deacon went through the filter of *Altinate*

¹⁹⁰ Marin, *Cronistica venețiană*.

¹⁹¹ *Ibidem*.

¹⁹² R. Cessi, in *Origo*, p. xxii.

¹⁹³ G. Arnaldi and L. Capo, *I cronisti* cit., p. 394 note 26, where Capo shows that Cessi put an end to Monticolo's views on the relations between Diacono and *Altinate* and *Gradense*, and that “è ormai da escludere che questi due ultimi testi siano da annoverarsi fra le fonti di Giovanni”.

¹⁹⁴ E. Simonsfeld, *Cronaca Altinate II*, p. 70.

¹⁹⁵ *Idem*, *Venetianische Studien* cit.; see also Monticolo, *I manoscritti e le fonti* cit., p. 224.

¹⁹⁶ C. Cipolla, *Ricerche sulle tradizioni* cit., p. 130 ff.

¹⁹⁷ G. Monticolo, *op. cit.*, p. 224–226.

¹⁹⁸ *Ibidem*, p. 162–163.

¹⁹⁹ *Ibidem*, p. 219. Certainly, the completion of these catalogues with the names post-764, the starting point in the work ascribable to Giovanni Diacono, cannot influence the work of the latter.

²⁰⁰ G. Monticolo, *op. cit.*, p. 253; M. Zorzi, *Introduzione* cit., p. 19.

before being taken on by the 13th century writer. As for the common errors that do not appear in the Lombard historian²⁰¹, they come to prove even more the influence of *Altinate* on the anonymous author that we call “pseudo-Diacono”.

The influences of *Altinate* were examined also in relation with other chronicles unanimously regarded as posterior, such as *Historia Ducum Venetorum*²⁰² (concerning details from the Fourth Crusade²⁰³) and Martino da Canal²⁰⁴, Marco²⁰⁵ (the issues on universal history²⁰⁶, the issue of the origins²⁰⁷, the relations with Byzantium in the context of the events from 1171–1172²⁰⁸, several other comparisons²⁰⁹, the fact that Marco accepts with no excessive reservations to read *Altinate* simply because he regarded it as a “canonical” text raised to this status through the tacit consensus of different chroniclers²¹⁰, the concrete detail that Marco’s notes were derived from the manuscript S²¹¹), Andrea Dandolo²¹² (lists of emperors, patriarchs, and

²⁰¹ Noted by G. Monticolo, *op. cit.*, p. 224.

²⁰² *Historia Ducum Venetorum*, in *Testi Storici Veneziani (XI–XIII secolo)* (ed. by Luigi Andrea Berto), Padua, 2000 [1999], p. 1–83.

²⁰³ A. Carile, *La cronachistica veneziana (secoli XIII–XVI) di fronte alla spartizione della Romania nel 1204*, Florence, 1969, p. 176 and note 5, 177 and note 1, 185. The reference is made to an *additio* to the codex from Dresden.

²⁰⁴ H. Morf, *Notes pour server* cit., p. 193 note 1; A. Carile, *Le origini di Venezia* cit., p. 36–37; G. Arnaldi and L. Capo, *I cronisti* cit., p. 395 (who notes that both of the 13th century writings start where the “catalogues of doges” end); see also L. Capo, *Rassegna di studi sulla cronachistica veneziana*, “Bullettino dell’Istituto storico italiano per il Medio Evo” 86 (1976–1977), p. 387–431 (397), retaken by Luigi Andrea Berto, in *Testi storici veneziani (XI–XII secolo)*. *Historia ducum Veneticorum*. *Annales Venetici breves*. *Domenico Tino*, *Relatione de electione Dominici Silvi Venetorum ducis*, Padova, 2000 [1999], p. xxvii note 6. For the relation with Martino da Canal, see also the comparative texts offered by A. Limentani, in Martino da Canal cit., p. xxxiii–xxxiv, and their explanations, cf. *ibidem*: xxxiv–xxxv; see also T. S. Brown, *History as myth* cit., p. 154; T. Plebani, *Leggere e ascoltare* cit., p. 89 (for the legend of Troy). In general, for this 13th century chronicle, see Martino da Canal, *Les estoires de Venise. Cronaca veneziana in lingua francese dalle origini al 1275* (ed. by Alberto Limentani), Florence, 1972; Martin da Canal, *Les Estoires de Venise* (transl. and ed. by Laura K. Morreale), Padua, 2009; see also our recent article, Ş. V. Marin, *A Chanson de Geste in the 13th Century Venice: the Chronicle Written by Martino da Canal*, “Medieval and Early Modern Studies for Central and Eastern Europe” 2 (2010), p. 71–121.

²⁰⁵ For the chronicle ascribed to Marco, we are waiting for the edition prepared by Luigi Andrea Berto.

²⁰⁶ E. Simonsfeld, *Cronaca Altinate II*, p. 54.

²⁰⁷ A. Carile, *Le origini di Venezia* cit., p. 36–37.

²⁰⁸ L. Streit, *Venezia e la quarta crociata* cit., p. 76 note 2.

²⁰⁹ Silvana Collodo, *Temi e caratteri della cronachistica veneziana in volgare del Tre-Quattrocento (Enrico Dandolo)*, “Studi Veneziani” 9 (1967), p. 127–151 (140); T. S. Brown, *op. cit.*, p. 154.

²¹⁰ Elisa Paladin, *Osservazioni sulla inedita cronaca veneziana di Marco (sec. XIII ex.–XIV in.)*, “Atti del [Reale] Istituto Veneto di scienze, lettere ed arti” 128 (1969–1970), p. 429–461 (455).

²¹¹ R. Cessi, in *Origo*, p. xi; similarly, see also Eric Cochrane, *Historians and Historiography in the Italian Renaissance*, Chicago-London, 1981, p. 62.

²¹² For the two chronicles of Doge Andrea Dandolo, see *Andreae Danduli Ducis Veneticorum Chronica per extensium descripta aa. 46–1280 d. C.*, in *Rerum Italicarum Scriptores*, 12 (ed. by Ester Pastorello), Bologna, 1923, p. 5–327 and *Andreae Danduli, Chronica brevis*, in *Rerum Italicarum Scriptores*, 12, part I (ed. by Ester Pastorello), Bologna, 1938, p. 351–373, respectively.

doges²¹³, the Trojan episode²¹⁴, the conflict against Manuel I Komnenos²¹⁵, *Venetiarum Historia*²¹⁶ (from the perspective of the objective of the two writings, which is eventually reduced to lists of families)²¹⁷, Pietro Giustinian²¹⁸ (with regard to the election of the first doge²¹⁹), Marcantonio Sabellico²²⁰ (the Pepin episode²²¹), Marino Sanudo's *Vite dei Dogi*²²². Based on a detail related to the origins of the Gradenigo family and referring to D. Raines' studies, M. Zorzi concludes that the version offered by the chronicle *Altinate* was taken on by all of the subsequent chronicles²²³. This thesis was generalised by Tiziana Plebani in the matter of dissemination throughout chronicles of the lists of aristocratic families²²⁴. D. Raines goes even further to argue how these data were taken on from *Origo* by the chronicle of Pietro Giustinian and *Venetiarum Historia*²²⁵, as well as by other codices (M 33, M 48, M 105, M 720)²²⁶. In our opinion formulated a time ago, this chronicle is correlated to Diacono, the Dandolian *Extensa*, Lorenzo de' Monaci²²⁷,

²¹³ Ester Pastorello, *Introduzione*, in *Andreae Danduli Ducis Veneticorum Chronica per extensium descripta* cit., p. lxii.

²¹⁴ Silvana Ozoeze Collodo, review of H. Buchthal, *Historia Troiana. Studies in the history of medieval secular illustration*, London-Leiden, 1971, in "Archivio Storico Italiano" 130 (1972), 3–4, p. 553–561 (558).

²¹⁵ L. Streit, *Venezia e la quarta crociata* cit., p. 76 note 2.

²¹⁶ For this chronicles, see *Venetiarum Historia vulgo Petro Iustiniano Iustiniani filio adiudicata* (ed. by Roberto Cessi and Fanny Bennato), Venice, 1964; see also our recent study, Ș. V. Marin, *Some Considerations regarding the Anonymous Venetiarum Historia (14th Century)*, "Historical Yearbook" 7 (2010), p. 177–194.

²¹⁷ R. Cessi, *Prefazione*, in *Venetiarum Historia* cit., p. xxxi–xxxiii, liv, lv; see also A. Carile, *Partitio Terrarum Imperii Romanie*, "Studi Veneziani" 7 (1965), p. 125–305 (190).

²¹⁸ For Pietro Giustinian, see Ș. V. Marin, *op. cit.*, *passim*.

²¹⁹ E. Simonsfeld, *Appendice agli studi sulla Cronaca Altinate*, "Archivio Veneto" 12, tom XXIV, part I (1882), p. 111–131 (117).

²²⁰ See *M. Antonii Sabellici, rerum Venetarum ab urbe condita, ad Marcum Barbadicum, Sereniss. Venetiarum Principem & Senatum, Decadis Primae*, in *Degl'Istorici delle Cose Veneziane, i quali hanno scritto per Pubblico Decreto*, Venice, 1718.

²²¹ R. Bersi, *Le fonti della prima decade* cit., p. 149.

²²² G. Berchet, *Prefazione* cit., p. 40. For the chronicle, see *Marini Sanuti Leonardi filii Patricii Veneti De Origine Urbis Venetae et vita omnium Ducum feliciter incipit*, in *Rerum Italicarum Scriptores*, 22 (ed. by Lodovico Antonio Muratori), Milan, 1733: *Vitae Ducum Venetorum Italicè Scriptae ab origine Urbis, sive ab anno CCCCXXI usque ad annum MCCCCXCIII*, p. 399–1252.

²²³ M. Zorzi, *Introduzione* cit., p. 21.

²²⁴ T. Plebani, *Leggere e ascoltare* cit., p. 89, 92; see also D. Raines, *Grado nel mito* cit., p. 105.

²²⁵ *Ibidem*, p. 108, 110–115.

²²⁶ *Ibidem*, pp. 110–115.

²²⁷ See *Laurentii de Monacis Cretae Cancellari Chronica de rebus venetis Ab U. C. ad Annum MCCCLIV, sive ad conjurationem ducis Faledro* (editor Flaminio Corner), Venetia, 1758; see also our recent study, Ș. V. Marin, *A Venetian Chronicler in Crete. The Case of Lorenzo de' Monaci and His Possible Byzantine Influences*, in *L'Italia e la frontiera orientale dell'Europa. 1204–1669 / Italy and Europe's Eastern Border. 1204–1660. Convegno internazionale di studi, Roma, 25–27 novembre 2010* (ed. by Iulian Mihai Damian, Ioan-Aurel Pop, Mihailo St. Popović and Alexandru Simon), Frankfurt/Main-Berlin-Bern-Brussels-New York-Oxford-Vienna, 2012, p. 237–258.

M 102 (“E. Dandolo”)²²⁸, pseudo-Caroldo²²⁹, M 796, M 2571, M 74 and M 1833, hence the 4th category of chronicles, based on the presentation of Charlemagne in the Venetian chronicles²³⁰.

Another issue brought into discussion was the influence of *Altinate* beyond the Venetian chronicles, in particular on Sicard of Cremona²³¹. This thesis, circulated by Oswald Holder-Egger, the editor of the chronicle from Cremona (with reference to the Trojan episode), was rejected by E. Besta, who demonstrated that both writings were inspired by a third common source²³².

* * *

As shown above, we are dealing with three 13th century manuscripts, which represent the foundation of what is called the chronicle *Altinate*. However, despite the unprecedented solution proposed by Roberto Cessi, which is unsatisfactory and contradicting for our methodology, our intention is to relate to these three codices as they are. Considering that each was given preference by a specific editor (S – in the Rossi edition, D – in the Polidori edition, and V – in the Simonsfeld edition), we regard that the consequent studies should rely on these three editions and follow the presentation of events given in each codex.

In the case of *Gradense* and *Singulis*, we came to realise that both are distinctive materials, which cannot be integrated within what is called the Venetian chronicles. From the perspective of their contents, they are far from dealing with the history of Venice and the Venetian community.

²²⁸ For this chronicle, see *Cronica di Venezia detta di Enrico Dandolo. Origini–1362* (ed. by Roberto Pesce), Venice, 2010; see also our recent study Ș. V. Marin, *Codicele It. VII. 102 (8142) de la Biblioteca Nazionale Marciana și chestiunea atribuirii către Enrico Dandolo*, in *Orient și Occident. Studii în memoria profesorului Gheorghe Zbucnea* (edited by Manuela Dobre and Rudolf Dinu), Bucharest, 2012, p. 113–144 [in print].

²²⁹ For this chronicle, see Giovanni Giacomo Caroldo, *Istorie venețiene* (ed. by Șerban V. Marin), I–V, 2012.

²³⁰ Ș. Marin, *Veneția – între Carol cel Mare și Bizanț. Reprezentarea momentului 800 în tradiția cronicistică venețiană*, “Analele Universității București. Istorie” 47 (1998), p. 3–44 (24).

²³¹ Cf. *Sicardi episcopi Cremonensis Cronica – 1213* (ed. by Oswald Holder-Egger), *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores*, 31, Hannover, 1903, p. 22–183 (a different edition in 1903). On Siccardus (c. 1155 or 1150–1215), bishop of Cremona from 1185, and his *Chronicon* that goes to 1213, see, amongst others, Erich Komorowski, *Sicard Bischof von Cremona. Eine Studien zur Historiographie des XII. Jahrhunderts*, Königsberg, 1881; N. Iorga, *Cărți reprezentative în viața omenirii. Seria a II-a*, “Revista istorică” 13 (1927), 10–12, p. 329–361, 14 (1928), 1–3, p. 8–27, 14 (1928), 7–9, p. 233–289 (258–268); Ercole Brocchieri, *Sicardo di Cremona e la sua opera letteraria*, Rome, 1958; André Vauchez, *Innocent III, Sicard de Crémone et la canonisation de saint Homebon († 1197)*, in *Innocenzo III. Urbs et Orbis* (ed. by Andrea Sommerlechner), Rome, 2003, pp. 435–455; Edward Coleman, *Sicard of Cremona as legate of Innocent III in Lombardy*, in *Innocenzo III. Urbs et Orbis cit.*, II, Rome, 2003, p. 929–953.

²³² E. Besta, *I trucchi cit.*, p. 1296, who analysis the pluses and minuses from *Altinate* in relation with Sicard.

DEUX OPUSCULES DE MANUEL DE CORINTHE
SUR LES DIVERGENCES ENTRE L'ÉGLISE ORTHODOXE
DE L'ORIENT ET L'ÉGLISE CATHOLIQUE ROMAINE:
L'ÉPÎTRE ADRESSÉE À NEAGOE BASARAB ET L'APOLOGIE
À L'INTENTION DU FRÈRE PRÊCHEUR FRANCISCUS

NICOLAE-ȘERBAN TANAȘOCA
(Institut des Études Sud-Est Européennes
de l'Académie Roumaine, Bucarest)

Si elle est authentique, l'*Épître* de Manuel de Corinthe à Neagoe Basarab sur les divergences entre le catholicisme et l'Église orthodoxe conservée dans les miscellanées du Ms. 882 C 685, de la Bibliothèque de l'Université Urbana (Illinois, USA), épître redécouverte et analysée par Chr. Patrinelis en 1963, soumise au débat des historiens par P.Ș. Năsturel et L. Vranoussis en 1969 et 1970, mais publiée intégralement pour la première fois seulement en 2011 par l'auteur de ces pages, exprime une position originale en ce qui concerne les rapports de la chrétienté orientale avec l'Église romaine. En tant que porte-parole de la Patriarchie œcuménique, le grand rhéteur de la Grande Église rejette catégoriquement les dogmes qu'il juge hérétiques de l'Église romaine, il avertit même d'une imaginaire protection des Arméniens et des Juifs par la papauté, de même que de la possible renaissance du néoplatonisme sous l'égide de Rome, mais il garde sur la primauté papale un étrange silence que l'auteur est tenté d'interpréter comme le signe de l'accord tacite du rhéteur avec l'intention du voévode de conclure – en même temps que le prince Étienne de Moldavie – une alliance politique et militaire anti-ottomane avec Rome. L'*Épître* adressée par le pape Léon X aux deux princes valaques témoigne de ce projet audacieux. Considérée dans le contexte de toute la production littéraire patronnée par la cour valaque, comparée avec l'*Apologie* de l'orthodoxie adressée par le même Manuel de Corinthe au frère prêcheur Franciscus, opuscule théologique d'une teneur supérieure, l'*Épître* de Manuel de Corinthe à Neagoe Basarab atteste néanmoins le niveau assez élevé de la culture théologique en Valachie, la pénétration dans ce pays de la culture grecque à côté de la culture slavonne, la prééminence acquise par son prince dans le monde orthodoxe, ainsi que sa vive ardeur à servir la cause de l'unité de l'Église chrétienne et de la croisade anti-ottomane.

Mots-clé: orthodoxie, catholicisme, Neagoe Basarab, Manuel de Corinthe, croisade de Léon X frère Franciscus.

G. C. Lowe avait déjà signalé en 1929 l'unique version manuscrite d'une *Épître* adressée par Manuel de Corinthe, grand rhéteur de la Patriarchie de Constantinople à Neagoe Basarab, grand voévode de la Valachie; elle se trouvait parmi les miscellanées du Ms. 882 C 685, de la Bibliothèque de l'Université Urbana (Illinois,

Rev. Études Sud-Est Europ., LI, 1–4, p. 105–145, Bucarest, 2013

USA), fasc. XIV, fol. 112–116¹. Cette *Épître*, en fait un petit traité de théologie symbolique sur les différences dogmatiques, liturgiques et ecclésiologiques entre l'Église Orthodoxe de l'Orient et l'Église catholique romaine, écrit à la demande du prince régnant de la Valachie, resta pourtant longtemps inconnue tant aux chercheurs penchés sur la personnalité du prince valaque, auteur présumé du prototype slave des *Enseignements de Neagoe Basarab à son fils Théodose*, connus aussi en traductions grecque et roumaine, qu'à ceux qui étudiaient la personnalité et l'activité du grand rhéteur et professeur de Constantinople. Ce fut Christos G. Patrinelis qui la redécouvrit et l'analysa à côté des autres œuvres de Manuel de Corinthe dans son importante étude de 1962 sur les trois clercs grecs ayant revêtu à tour de rôle la dignité de grands rhéteurs de la Patriarchie œcuménique entre 1483–1484 et 1543–1544: Manuel de Corinthe, Antoine et Manuel Galesiotis².

Ce document fut porté à l'attention des chercheurs roumains grâce à Petre Ș. Năsturel qui avait reçu de Chr. Patrinelis, par l'intermédiaire de Leandros Vranoussis, la microcopie du manuscrit d'Illinois. Le byzantiniste roumain présenta brièvement l'*Épître* de Manuel à Neagoe dans *România literară* à la fin de l'année 1969³, la commentant succinctement, sans l'éditer ou en donner la traduction intégrale. Selon Petre Ș. Năsturel, il s'agissait d'une consultation théologique concernant les différences entre l'orthodoxie et le catholicisme que le grand rhéteur avait donné, sur demande, au prince, qui n'aurait disposé ni de suffisantes connaissances théologiques, ni de théologiens capables de l'éclairer sur ce point. L'éclaircissement en était impérieusement nécessaire puisque Neagoe avait l'intention de se joindre, avec le prince Ștefăniță de Moldavie, à la croisade anti-ottomane projetée par le pape Léon X et voulait se préparer également au point de vue théologique pour le dialogue avec ses futurs alliés catholiques.⁴ Dans son *Épître*, le grand rhéteur utilise pour s'adresser au prince valaque des termes conformes au protocole de la cour impériale byzantine (πανυψηλότατε, έκλαμπρότατε, εύσεβέστατε, και ὀρθοδοξότατε αὐθέντι Ἰωάννης Νεγγόε μεγάλε βοεβόδα και βασιλεῦ και αὐτοκράτορ πάσης μεγάλης Οὐγγροβλαχίας; en traduction: *très haut, très brillant, très pieux et très orthodoxe seigneur Ioan Neagoe, grand voévode et empereur et autocrate de l'entière Grande Hongrovlachie*). Petre Ș. Năsturel y voit une preuve

¹ C.G. Lowe, „A Byzantine Manuscript of the University of Illinois”, *Speculum*, IV (1929), 3, pp. 324–328 fait une description en détail du manuscrit 882 C685

² Chr. Patrinelis, „Οἱ Μεγάλοι Ῥήτορες Μανουὴλ Κορίνθιος, Ἀντώνιος, Μανουὴλ Γαλησιώτης καὶ ὁ χρόνος τῆς ἀκμῆς των”, *Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας*, XVI (1962), pp. 17–39. La lettre à Neagoe, «un ouvrage théologique du Corinthien inconnue jusqu'à présent» est signalée à la page 23 en envoyant à la description de Lowe.

³ Petre Ș. Năsturel, „Manuil din Corint către Neagoe Basarab”, *România literară*, II, nr. 51 (63), 1969, p. 13.

⁴ Nous reproduisons plus bas, *Annexe 3*, la lettre de réponse du pape Léon X à la lettre de Neagoe Basarab et de Ștefăniță de Moldavie sur leur adhésion à la croisade, envoyée par l'intermédiaire d'Antoine Paicalas, publiée dans Eudoxiu de Hurmuzaki, „Documente privitoare la Istoria românilor”, vol. II, III^e partie: 1510–1530, culese, adnotate și publicate de Nicolae Densușianu, Bucarest, 1892, CCXXIV, pp. 307–309. Cf. Manole Neagoe, „Despre politica externă a lui Neagoe Basarab”, *Studii. Revistă de istorie*, XLIX (1966), 4, pp. 757–759.

de l'aspiration de Neagoe Basarab à devenir, après la chute de la Ville, le chef de la chrétienté orientale, un successeur des Empereurs byzantins, protecteurs de l'orthodoxie. Mais, le regretté byzantiniste pensait qu'en dernière instance, le grand intérêt de l'*Épître* était d'une toute autre nature. Cette „*découverte inattendue... complétera l'image culturelle de l'époque et notre façon de comprendre le côté intellectuel du prince*”, disait-il. Et dans la conclusion de l'article il écrivait: „*Mais l'ouvrage de Manuel est du plus haut intérêt sous un autre aspect. En effet, cet ouvrage, (le premier dédié à un prince roumain) prouve certainement les préoccupations théologiques de Neagoe. Les adversaires de l'authenticité des Enseignements s'étonnant des riches connaissances théologiques de leur auteur, jugeaient impossible que Neagoe en fût l'auteur! Voilà donc la preuve que le prince valaque s'y connaissait en théologie, demandant, le cas échéant, des éclaircissements aux savants étrangers. Par conséquent, il est vraisemblable que Neagoe soit l'auteur des Enseignements, et notre opinion que le prince a été aidé à les rédiger se voit renforcée par un nouvel argument*”.

Il faut reconnaître au regretté Petre Ş. Năsturel le mérite d'avoir eu le premier l'intuition des multiples significations de l'*Épître à Neagoe* en tant que document concernant l'histoire des Roumains et de les avoir interprétées, à sa manière, même si, personnellement, nous ne pensons pas que le fils spirituel du Patriarche Niphon et le protecteur du Prôtos athonite Gabriel eût besoin de l'*Épître* de Manuel pour apprendre les différences entre orthodoxie et catholicisme, au fond quelque chose de très élémentaire.

Dans le monde chrétien que, peu après l'échec du concile unioniste de Ferrara-Florence, l'effondrement de Byzance avait rempli d'épouvante, les débats concernant les divergences entre l'orthodoxie et le catholicisme revenaient à l'ordre du jour. En orthodoxe de stricte observance, prêt à se croiser contre les Ottomans, Neagoe Basarab se faisait un devoir d'obtenir avant de conclure une alliance avec le Saint Siècle et les puissances catholiques, l'avis de la Patriarchie oecuménique sur les divergences séparant les deux Églises. À cette fin, il s'adressa donc au porte-parole de la Patriarchie constantinopolitaine, demandant qu'on lui fasse part du point de vue de la Grande Église sur ce sujet. Avant d'entamer une analyse plus approfondie de l'*Épître* que lui adressa, en guise de réponse, Manuel de Corinthe, il ne serait pas inutile de rappeler quelques unes des informations – peu nombreuses – dont nous disposons sur la personnalité, la vie et l'oeuvre du grand rhéteur. Il est important de savoir qui était en fait le correspondant et le conseiller théologique du prince Neagoe Basarab. Nous avons puisé ces informations dans les études de Christos G. Patrinelis, à qui l'on doit les meilleures pages concernant le grand rhéteur Manuel de Corinthe⁵.

⁵ Chr. Patrinelis, „Οἱ Μεγάλοι Ῥήτορες Μανουὴλ Κορίνθιος, Ἀντώνιος, Μανουὴλ Γαλησιώτης καὶ ὁ χρόνος τῆς ἀκμῆς των”, *Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας*, XVI (1962), pp. 17–39; v. aussi Chr. G. Patrinelis, „Δύο ἀνέκδοτα κείμενα περὶ τοῦ Μανουὴλ Κορίνθιου”, *Πελοποννησιακά* [Atena] τόμ. Η' (1971), pp. 137–146.

Manuel de Corinthe (environ 1460 – environ 1531). Son identité, sa vie, sa carrière. Né vers 1460, décédé entre l'été 1530 et septembre 1531⁶, Manuel de Corinthe fut longtemps confondu avec d'autres savants grecs homonymes du XIII^e–XVI^e siècles. Voilà, brièvement, selon Chr.G. Patrinelis⁷, les étapes de son identification et de sa remise en mémoire. Etienne Le Moynes⁸, son premier éditeur, confondait Manuel de Corinthe avec Manuel Holobolos (environ 1245 – post 1284)⁹. J.A. Fabricius¹⁰ reprit cette identification erronée et la transmit à son tour à Georgios Zaviras¹¹, A. Moustoxydes¹², Constantin Oikonomos¹³ et Constantin Sathas¹⁴. Ph. Meyer¹⁵ et Sp. Lambros¹⁶ ne le confondent pas avec Manuel Holobolos, mais avec d'autres homonymes: avec Manuel Xanthinos, grand chartophylax, plus jeune que Manuel de Corinthe, avec le grand ecclésiastique Manuel, devenu ultérieurement le patriarche Maxim IV (1477–1481) et avec l'imaginaire grand rhéteur Manuel de Constantinos Oikonomos, qui aurait vécu peu avant 1453. M. Paranikas fait siennes toutes les erreurs de ces prédécesseurs¹⁷.

⁶ Chr. Patrinelis, „Οἱ Μεγάλοι Ῥήτορες...”, pp. 26–26 și n. 3. L'auteur rejette l'hypothèse de ceux qui prolongent la vie de Manuel jusqu'au milieu du XVI^e siècle sur la base d'une attribution erronée d'akolouthie.

⁷ Chr. Patrinelis, „Οἱ Μεγάλοι Ῥήτορες...”, pp. 17–19.

⁸ *Varia sacra, Varia Sacra ceu Sylloge variorum opusculorum Graecorum ad rem ecclesiasticam spectantium*, cura et studio Stephani Le Moynes, theologi Leydensis, Qui Collegit, Versiones Partim addidit, & Notis, & Observationibus Ulterioribus Illustravit. Tomus primus. Folium sequens indicabit ea quae in hoc opere continentur, Lugduni Batavorum, Apud Danielem a Gaesbeeck, MDCLXXXV, pp. 268–293.

⁹ Manuel Holobolos (environ 1245 – post 1284), professeur et orateur byzantin, grand adversaire de l'unionisme fut au service de l'empereur Michel VIII, mais, à cause de son radicalisme orthodoxe et du courage de ses opinions, il fut mutilé et puni par deux fois avec l'exil. Il entra dans les ordres sous le nom de Maximos et fonctionna comme rhéteur et professeur (1265–1266) par la décision du patriarche Gherman III. Eloigné à cause de son attitude anti-unioniste, il reprit son poste après la mort de Michel VIII, il fut nommé prôtosyncelle, il fut très actif en tant que professeur jusqu'à la fin de sa vie, il participa à la condamnation de l'unionisme en 1283 et 1285. V.R.J. MACRIDES, „Holobolos Manuel”, in: *Oxford Dictionary of Byzantium*, Alexander P. Kazhdan (editor in chief), vol. II, New York, Oxford University press, 1991.

¹⁰ J.A. Fabricius, *Bibliotheca Graeca*, ed. IV, ed. G.C. Harles, t. 11, Hamburg, 1808, p. 669.

¹¹ Georgios Zaviras, *Νέα Ἑλλάς ἢ Ἑλληνικόν θέατρον*, Atena, 1872, p. 95 și 437.

¹² A. Moustoxydes, „Ζαχαρίας Σκορδύλιος”, *Ἑλληνομνήμων*, V (1843), pp. 312–313

¹³ Constantin Oikonomos, „Τὰ σωζόμενα ἐκκλησιαστικὰ συγγράμματα”, I, Atena, 1862, pp. 562–565.

¹⁴ C. Sathas, „*Νεοελληνική Φιλολογία*”, Atena, 1868, p. 97 și 123.

¹⁵ Ph. Meyer, *Die theologische Literatur der griechischen Kirche im XVI. Jhdt.*, Leipzig, 1899, pp. 35–37.

¹⁶ Spiridon Lambros, „Ἐπίγραμμα Μαξίμου τοῦ μοναχοῦ εἰς τὸν Μέγαν Ῥήτορα Μανουήλ”, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, III (1906), pp. 480–481, A. Papadopoulos-Kerameus, dans *Νέος Ἑλληνομνήμων*, IV (1907), pp. 116–117, redresse quelques erreurs au sujet de Manuel, mais il attribue l'épigramme à Margounios.

¹⁷ M. Paranikas, *Σχεδιάσμα περὶ τῆς ἐν τῷ Ἑλληνικῷ ἔθνει καταστάσεως τῶν γραμμῶν*, Constantinople, 1867, p. 16.

A Dimitrakopoulos¹⁸ date fautivelement le décès du grand rhéteur en 1551. Max Treu¹⁹ fut le premier à mettre fin à la confusion de Manuel de Corinthe avec Manuel Holobolos. A. Papadopoulos-Kerameus²⁰ l'identifie à Manuel Galisiotis, grand rhéteur en 1544/1545 et 1547, qui était en vie en 1551. August Heisenberg²¹ et Manuel I. Gédéon²² critiquent cette identification. Après la parution des études de Chr. Patrinelis, le résultat de ses recherches et critiques furent acceptées par la majorité des spécialistes en culture postbyzantine²³.

Manuel de Corinthe fut le disciple du professeur Mathieu Kamariotes († vers 1490)²⁴ et le successeur de celui-ci à la Grande École patriarcale. En 1481 ce fut lui qui prononça le discours funèbre (λόγος ἑπικήδειος) à l'enterrement du patriarche Maximos III²⁵ en tant que représentant officiel de la Patriarchie. Entre 1483–1484

¹⁸ A. Dimitrakopoulos, *Ὁρθόδοξος Ἑλλάς ἤτοι περὶ τῶν γραμμάτων κατὰ Λατίνων καὶ περὶ τῶν συγγραμμάτων αὐτῶν*, Leipzig, 1872, p. 122.

¹⁹ Max Treu, „Manuel Holobolos”, *Byzantinische Zeitschrift*, V (1896), pp. 538–540.

²⁰ A. Papadopoulos-Kerameus, „Μανουὴλ ὁ Κορίνθιος καὶ ἐν ὑμνογραφικῶν αὐτοῦ πονημάτων”, *Ἐπετηρὶς Φιλολογικοῦ Ὑπολλόγου Παρνασσός*, VI (1902), pp. 71–102.

²¹ A. Heisenberg, dans *Byzantinische Zeitschrift*, XII (1903), pp. 642–644 ἢ XIII (1904), pp. 306–309.

²² Manouil I. Gedeon, „Μνεῖα τῶν πρὸ ἐμοῦ”, 1934, Atena, 1934, pp. 40–41.

²³ Voir par exemple: T.Ath. Gritsopoulos, *Πατριαρχική Μεγάλη τοῦ γένους Σχολή*, I, Atena, 1966, pp. 34–77; T.Ath. Gritsopoulos, s. n. Μανουὴλ, dans: *Θρησκευτικὴ καὶ Ἡθικὴ Ἐγκυκλοπαίδεια*, VIII, col. 586–587 (cependant, il indique lui-aussi une date erronée du décès de Manuel: 1551); Gerhard Podskalsky S.J., *Griechische Theologie in der Zeit der Türkenherrschaft (1453–1821). Die Orthodoxie im Spannungsfeld der nachreformatorischen Konfession des Westens*, München, 1988, pp. 87–88 (met en parfaite lumière la personnalité complexe de Manuel de Corinthe, la grande variété de son œuvre et sa valeur en tant qu'excellent représentant de la théologie grecque post-byzantine à l'époque de la domination des Turcs, mais il donne lui aussi une date erronée de son décès); Daniel Suceava, „Retorul Manuil din Corint și cântările atribuite lui în manuscrise psaltice”, *Acta Museae Byzantinae* [Centrul de Studii Bizantine Iași], V (mai 2003), pp. 80–88 (incluant une présentation critique très en détail de la personnalité, la vie et l'œuvre de Manuel de Corinthe, l'étude s'occupe de son activité musicale, démontrant que certaines des créations qui lui sont attribuées, appartiennent en fait à son homonyme, Manuel Chrysaphos).

²⁴ Sans se faire particulièrement remarquer en tant que théologien, Mathieu Kamariotes fut le disciple et l'un des proches de Gennadios Scholarios qu'il avait soutenu dans sa lutte contre le néoplatonisme de Pléthon à l'époque de la Renaissance et qui l'avait nommé probablement, selon certains chercheurs, grand rhéteur (Manuel de Corinthe serait alors le deuxième grand rhéteur) et recteur de l'Académie Patriarcale après la Chute de la Ville. Il a écrit une monodie sur la chute de Constantinople et la mort de son père pendant le combat, il s'est occupé d'astronomie, de hagiographie et de rhétorique, il a copié des manuscrits de littérature classique grecque, résumé des traités de rhétorique. Il a commenté les Lettres de Synesios de Cyrène (inédit). Il laissa d'autres ouvrages inédits à caractère théologique (une explication du Crédo, une réfutation concernant la sainte direction des fidèles). On lui a attribué un ouvrage sur la lumière du Tabor contre les Baalamites, mais H.G. Beck le considère l'œuvre d'un autre Mathieu, qui avait vécu au XIVe siècle. Cf. H.G. Beck, *Kirche und theologische Literatur im Byzantinischen Reich*, München, 1959, pp. 772–773; *Tusculum Lexikon Griechischen und Lateinischen Autoren des Altertums und des Mittelalters*, München, Heimeran Verlag, 1963, s.n. „Kamateros (Matthaios K.)”; Alice-Mary Talbot, „Kamariotes Matthew”, dans: *Oxford Dictionary of Byzantium*, II, Oxford, 1991; G. Podskalsky S.J., *Griechische Theologie in der Zeit der Türkenherrschaft...*, p. 87.

²⁵ Edité par Manuil Gedeon dans *Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια*, XX (1900), pp. 4–6, 10–12, cf. Chr. Patrinelis, „Μεγάλοι ῥήτορες...”, p. 20.

il était grand rhéteur, fonction qui avait été créée après la chute de Constantinople et qu'il fut le premier à remplir, d'après Chr. G. Patrinelis²⁶. En 1489 il fut également nommé „logothète de la Grande Église”. En 1491, Ianos Laskaris (1445–1534), le grand humaniste, bibliophile et porte-parole des byzantins qui avaient trouvé une terre d'asile en Occident, le futur successeur du cardinal Bessarion (envir. 1403–1472) à la tête de la communauté grecque d'Italie et le promoteur de l'idée de croisade anti-ottomane, écrivait à Demetrios Chalkokondyles à propos de Manuel de Corinthe dont le départ de Constantinople dans le cortège du Patriarche Maxime IV le privait d'une aide compétente dans sa recherche de livres précieux²⁷! En 1504, à l'occasion de la deuxième intronisation du patriarche Pacôme Ier (1504–1513), Manuel était mentionné dans ces termes: „le très sage et très instruit théologien Manuel, grand rhéteur de la Grande Église, le Peloponésien”²⁸. Dans les années 1504–1523 il était souvent mentionné comme grand rhéteur. Theodosios Zigomalas écrivait à Martin Crusius au sujet de Kamariotes, le présentant comme professeur de Manuel, „celui qui a été grand rhéteur sous le patriarche Theoleptos (1513–1522) et Jérémie (1522–1546), son successeur”²⁹. En 1509/10, Manuel écrivait à Arsenios de Monemvasie, au nom du patriarche oecuménique, une lettre de réponse à une sollicitation. C'est une preuve que Manuel devenait, au besoin, le porte-parole du patriarche oecuménique³⁰. En 1511, Pavlos Kolyvas rédigeait le manuscrit Parisinus Graecus 1293 contenant des ouvrages de Manuel de Corinthe accompagnés d'une épigramme élogieuse, où l'on parle des „paroles d'or de Manuel le Corinthien, le digne grand rhéteur de la Grande Église Orthodoxe de Constantinople, la Nouvelle Rome, garde-le, Seigneur, longtemps, car, comme Tu le sais, il n'y a pas dans le monde à cette époque d'autre sage instruit dans toutes les vertus de Tes enseignements, Parole de Dieu”³¹.

²⁶ Cf. plus haut, n. 24, une autre.

²⁷ Cf. Chr. Patrinelis, „Μεγάλοι ῥήτορες...”, p. 21, Börje Knös, *Un ambassadeur de l'hellénisme. Janus Lascaris et la tradition gréco-byzantine dans l'humanisme français*, Uppsala/Stockholm/Paris, 1945, pp. Cependant, la caractérisation de Ianos Laskaris “le grossier rhéteur que j'ai vu et avec qui j'ai eu un rendez-vous, mais il est soudainement parti avec le récent élu Patriarche” est plutôt négative, bien qu'il ajoute: „S'il était ici, il nous aurait été peut-être utile en quelque sorte, car on ne peut pas dire qu'il ne possède quelques raretés, comme quelqu'un qui vit à Byzance et qui passe pas mal de temps dans la compagnie de quelques hommes sages”. Laskaris déplorait le destin de l'Hellade dont le Patriarche était réduit à se comporter lamentablement: „Car celui-ci a pris des coutumes de parasite mendiant (oh! malheureuse et tourmentée Hellade) et il parcourt sans vergogne toute l'Hellade et les pays avoisinant pendant toute l'année”. Ce n'est pas une appréciation trop flatteuse à propos des visites en quête de subventions que les hauts prélats de l'Orient rendaient aux cours „byzantines”, des princes roumains!

²⁸ *Historia Patriarchica seu Ecclesiastica post Constantinopolim a Turcis expugnatam ad nostra usque temporal/Patriarchikē Konstantinouπόλεως Ἱστορία*, dans: Martin Crusius, *Turcograeciae libri octo. Quibus Graecorum Status sub Imperio Turcico, in Politia et Ecclesia, Oeconomia et Scholis, iam inde ab amissa Constantinopoli, ad haec usque tempora, luculenter describitur. Cum Indice Copiosissimo*, Basileae, per Leonardum Ostenium, Sebastiani Henricpetri Impensa, 1584, 146 (= *Turcograecia*)

²⁹ Martin Crusius, *Turcograecia*, p. 90. Cf. Chr. Patrinelis, „Μεγάλοι ῥήτορες...”, p. 22.

³⁰ Chr. Patrinelis, „Μεγάλοι ῥήτορες...”, p. 22.

³¹ Chr. Patrinelis, „Μεγάλοι ῥήτορες...”, p. 22.

En 1516, à la veille de son départ pour la Russie, où il allait devenir célèbre sous le nom de Maxime le Grec, le moine athonite Maximos (Michel Trivolis), lui dédiait à son tour des vers.³² Herbert Hunger conclue, fondé sur le manuscrit grec viennois 36 comprenant l'*Apologie* datée, que Manuel de Corinthe était encore en vie en 1523. Le dernier témoignage sur Manuel de Corinthe se trouve dans *La vie de Saint David d'Eubée*, rédigée par le moine Christophore, son disciple. David avait été le prieur du monastère Varnakova de Doride que le patriarche Jérémie avait visité „accompagné par le très sage rhéteur Emmanuel”. On sait que le patriarche avait fait son voyage à travers la Grèce en 1530, plus précisément encore, il avait fait étape au monastère Varnakova sur son chemin de Béotie vers Arta entre mars et juillet 1530³³. Sur le Manuscrit Vatopédin 255, comprenant des traductions en grec du Bienheureux Thomas d'Aquin on peut lire deux notes significatives. La première c'est la note de Manuel de Corinthe: „j'ai acheté ce livre, moi, le rhéteur et le logothète Manuel pour 5 florins et 11 aspres”. La deuxième appartient à son disciple Antoine (Karmaliki?), son successeur à la dignité de grand rhéteur: „à la mort de celui-ci, trouvant ce livre, je l'ai acheté pour 300 aspres et quelques, en 1531, 4^e ème indiction. Antoine, le plus humble des moines, disciple de ce grand rhéteur kyr Manuel”. Manuel de Corinthe mourut à une date située entre l'été 1530 et septembre 1531, conclut Chr. G. Patrinelis³⁴. Il faut également ajouter que sur un manuscrit de la Bibliothèque de la Patriarchie d'Alexandrie on peut lire la note d'un élève en souvenir de Manuel³⁵.

L'oeuvre de Manuel de Corinthe. Sa place dans la culture grecque post-byzantine

Manuel de Corinthe, grand rhéteur de la Patriarchie oecuménique et professeur à la Grande École de la Patriarchie, est l'auteur de nombreux ouvrages, de grande diversité. Il a écrit des poèmes, hymnes religieux, akolouthies, vies des saints, calendriers, traités de dogmatique et polémiques. Selon Chr.G.Patrinelis, „bien que l'on ne puisse pas le ranger parmi les grands écrivains du XVI^e siècle et qu'il soit impossible de le considérer une personnalité de premier ordre, il est un auteur important puisque le seul écrivain et intellectuel digne d'estime se manifestant activement dans l'Orient dominé par les Turcs entre 1480 et 1540, époque de crise non seulement pour la survie du Peuple, mais aussi pour la continuation de la tradition spirituelle gréco-byzantine³⁶”.

³² Chr. Patrinelis, „Μεγάλοι ῥήτορες...”, p. 23.

³³ La Vie de Saint David a été éditée par K. Doukakis, *Βίοι Ἁγίων μηνὸς Νοεμβρίου*, Atena, 1895, pp. 59–77. Cf. Chr. Patrinelis, „Μεγάλοι ῥήτορες...”, pp. 24–25.

³⁴ Chr. Patrinelis, „Μεγάλοι ῥήτορες...”, p. 25.

³⁵ Θ.Δ. Μοσχονα, *Πατριαρχεῖον Ἀλεξανδρείας. Κατάλογοι τῆς πατριαρχικῆς βιβλιοθήκης. Τόμος Α΄. Χειρόγραφα*, Alexandria, 1945, cod. 87 (26. 606. 76) p. 88, où est reproduite l'inscription élogieuse en souvenir de Manuel, le professeur de son auteur. Le manuscrit contient des traités d'Aristote avec les commentaires de Théodore Metochites. Nous avons résumé la biographie et le *cursus honorum* de Manuel d'après Chr. Patrinelis, „Μεγάλοι ῥήτορες...”, p. 20–25, en consultant également les ouvrages cités par celui-ci dans la mesure où ils nous ont été accessibles.

³⁶ Chr. G. Patrinelis, „Δύο ἀνέκδοτα κείμενα...”, pp. 137–138.

Il représente une génération de transition du byzantinisme au post-byzantinisme: „En 1480 était disparue la dernière génération d'intellectuels byzantins restée en Orient après la conquête de la Ville: Gennadios, Scholarios, Georgios Amiroutzes, Theodoros Agallianos, Critopoulos. Ce ne furent que le patriarche Maximos IV (Manuel Christonymos) et Mathieu Kamariotes qui survécurent jusqu'en 1482 le premier et 1489/1490 le dernier, mais dont les traces disparurent après 1466. Après cette génération, Manuel de Corinthe excepté, c'est seulement vers 1540 que nous rencontrons les premiers écrivains et intellectuels post-byzantins dignes d'intérêt: Ioannikios Kartanos; Pachomios Roussanos, Theophanes Eleavoukos, Hermodoros Lestarchos”³⁷.

En ce qui concerne ses oeuvres de théologien, l'éminent spécialiste en théologie grecque post-byzantine Gerhard Podskalsky S.J., pense que Manuel de Corinthe est surtout un polémiste qui dirige sa critique en deux directions: 1° Tout d'abord, dans le sillon de son maître Mathieu Kamariotes et de Gennadios Scholarios, le professeur de celui-ci, il attaque avec véhémence, au nom du christianisme, le courant d'idées néoplatonisant créé à Mistra et répandu dans l'Italie et dans tout l'Occident par Georgios Gemisthos Pléthon, courant philosophique qu'il appelle, à raison, néopayen, courant de libre pensée philosophique dirions nous aujourd'hui. Mais, de manière toute à fait surprenante et injustifiée, Manuel de Corinthe range également le cardinal Bessarion dans ce courant d'idées, l'accusant de néopaganisme et de polythéisme!³⁸ 2° Deuxièmement, Manuel de Corinthe combat le catholicisme au nom de l'orthodoxie. Mais il le fait dans l'esprit de la nouvelle époque de confrontation entre les „Grecs” et les „Latins” que définit Gerhard Podskalsky en considérant le grand rhéteur son initiateur.

Les tendances de cette époque seraient les suivantes: 1° La polémique anti-catholique est maintenant concentrée sur les cinq dogmes identifiés comme essentiels au Concile de Florence: le *Filioque*, c'est à dire le dogme selon lequel le Saint Esprit procède du Père et du Fils, les pains azymes, le Purgatoire ou le feu purifiant, la béatitude des saints ou la contemplation directe de Dieu, la primauté papale. 2° Dans la polémique anti-catholique on invoque également des arguments puisés chez les Pères latins. Manuel, dont l'intérêt pour ces Pères de l'Église latins était démontré par la présence des ouvrages de Thomas d'Aquin dans sa propre bibliothèque, cite, par exemple, pour défendre le dogme conformément auquel le Saint Esprit procède uniquement du Père et non pas du Père et du Fils, Augustin, Jérôme, le pape Damasus I-er, le pape Célésstin I^{er}. Il invoque leur autorité à l'appui

³⁷ Chr. G. Patrinelis, „Δύο ανέκδοτα κείμενα...”, p. 138, n. 1.

³⁸ Cf. H.G. Beck, *Kirche und theologische Literatur...*, p.768, où l'on souligne l'antithèse entre l'esprit chrétien dans lequel l'ancien métropolite byzantin de Nicée, le cardinal Bessarion défend contre ses «calomnieurs» le philosophe athénien (dans le traité adressé à Georgios de Trébizonde), et l'esprit révolutionnaire et non-chrétien dans lequel Pléthon conçoit la renaissance du platonisme et du polythéisme. Il est vrai que Bessarion avait été l'élève de Pléthon. Il n'est pas dépourvu d'intérêt de rappeler qu'à Florence, Pléthon s'était opposé à l'union des églises, tandis que Bessarion avait été, par contre, le plus ardent unioniste.

de l'affirmation subtile que le Fils naît et le Saint Esprit procède éternellement du Père, tandis que le Saint Esprit est envoyé temporellement par le Fils avec l'accord du Père. 3° Tandis que la polémique particulièrement violente contre les néoplatonisants est fortement marquée par la subjectivité, Manuel procédant à des attaques dures à la personne, les disputes avec les catholiques sont plus objectives, la polémique porte sur les problèmes, non sur les personnes, les polémistes ont le souci de „se délimiter afin de se rapprocher”³⁹.

L'Épître de Manuel de Corinthe à Neagoe Basarab et la controverse concernant l'authenticité des *Enseignements de Neagoe Basarab à son fils Théodose*. Dans une communication consacrée à la question de l'authenticité des *Enseignements de Neagoe Basarab à son fils Théodose* présentée en 1970, à Athènes, au II^e Congrès International des Études sur le Sud-Est Européen, Leandros Vranoussis a démontré, des arguments paléographiques et codicologiques à l'appui, que la version grecque de cette parénèse princière a été calligraphiée dans le manuscrit Gr. 221 du monastère athonite Dionysiou par la propre main de Manuel de Corinthe à l'instar des ouvrages du grand rhéteur faisant partie du Ms. 521 du monastère Iviron⁴⁰. Leandros Vranoussis corrigeait de cette façon les erreurs du *Catalogue des manuscrits grecs athonites* dû à Spiridon Lambros, qui datait les deux manuscrits du XVII^e⁴¹ siècle, faisant la preuve que la version grecque des *Enseignements* date du XVI^e siècle, qu'elle est contemporaine de Neagoe Basarab, qu'elle avait été couchée sur papier sans aucune faute d'orthographe, dans un parfait grec savant, par la main très sûre du grand rhéteur de la Patriarchie oecuménique. La main sûre, la langue fluide et cultivée d'un locuteur natif du grec, l'orthographe parfaite de l'écrivain sont, selon Leandros Vranoussis, autant des indices que celui qui a calligraphié le manuscrit 221 de Dionysiou, c'est à dire Manuel de Corinthe, n'est pas un simple traducteur du vieux slave en grec, ni un simple copiste de monastère, mais très probablement l'auteur-même des *Enseignements*. À la différence de Petre Ș. Năsturel, Leandros Vranoussis exprimait sa conviction que les liaisons spirituelles et intellectuelles très serrées entre Manuel et le prince de la Valachie dont témoigne l'*Épître* redécouverte par Patrinelis confirment l'hypothèse de la paternité du grand rhéteur sur *Les Enseignements de Neagoe Basarab à son fils Théodose*. A l'instar du petit traité de théologie symbolique, ceux-ci auraient été rédigés par Manuel de Corinthe sur l'ordre de Neagoe Basarab et certainement dans l'esprit de sa pensée, mais

³⁹ V.G. Podskalsky S.J., *Griechische Theologie in der Zeit der Türkenherrschaft...*, pp. 87–88.

⁴⁰ Leandros Vranoussis, „Les Conseils attribués au prince Neagoe (1512–1521) et le manuscrit autographe de leur auteur grec (ou la „question homérique“ de la littérature slavo-roumaine enfin résolue!)”, dans: *Actes du II^e Congrès international des études du Sud-Est européen (Athènes, 7–13 mai 1970)*, tome IV, *Linguistique et littérature*, AIESEE, Athènes, 1978.

⁴¹ Sp. Lambros, *Catalogue of the Greek Manuscripts on Mount Athos*, I, Cambridge, 1895, 3755/221, p. 367, cf. L. Vranoussis, „Les Conseils...”, pp. 379–380 et n. 1, qui conteste le bien fondé de l'hypothèse de D. Russo, suivant lequel la version grecque des *Enseignements* serait due à Mathieu des Mires et Sp. Lambros, *Catalogue of the Greek Manuscripts on Mount Athos*, II, Cambridge, 1900, 4632/512, p. 160, cf. Vranoussis, „Les Conseils...”, p. 380, n. 2 pour la correction de la datation.

directement en grec, étant traduits peu après en vieux slave et un siècle plus tard en roumain⁴². À l'instar de la parénèse adressé par l'empereur byzantin Basile Ier à son fils Léon, ouvrage rédigé en réalité par l'érudit patriarche Photios, les *Enseignements de Neagoe Basarab à son fils Théodose* auraient été rédigées donc par le brillant grand rhéteur et professeur de la Grande Église Manuel de Corinthe. Loin de porter atteinte au prestige du prince orthodoxe roumain, le fait d'avoir fait rédiger en grec et en son propre nom à ce brillant clerc un livre d'enseignements destiné à l'héritier au trône ne ferait que mettre davantage en lumière sa dimension basilicale.

L'hypothèse de Leandros Vranoussis sur l'attribution de la paternité des *Enseignements* à Manuel de Corinthe a suscité des réactions diverses chez les chercheurs roumains. Rejetée avec véhémence par Dan Zamfirescu⁴³, au XIV^e Congrès international des études byzantines de Bucarest et à la séance commémorative dédiée à Nicolae Iorga, en septembre 1971, par l'Institut qui porte son nom, à base d'arguments fournis par la philologie et la codicologie, elle fut acceptée, entièrement ou en partie, de manière nuancée et avec des amendements, tout d'abord par les participants aux débats dans les Congrès d'Athènes et de Bucarest⁴⁴ et ensuite par d'autres chercheurs. Méritent une mention spéciale dans

⁴² Leandros Vranoussis, „Les Conseils attribués au prince Neagoe (1512–1521) et le manuscrit autographe de leur auteur grec (ou la „question homérique“ de la littérature slavo-roumaine enfin résolue!)”, dans: Actes du II^e Congrès international des études du Sud-Est européen (Athènes, 7–13 mai 1970), tome IV, Linguistique et littérature, AIESEE, Athènes, 1978. Dans une autre communication présentée au XIV^e Congrès international d'études byzantines de Bucarest (6–7 septembre 1971), mais publiée uniquement dans „Magazin istoric”, VI, 2, Février 1972; pp. 6–10 et non pas dans les „Actes du Congrès”, reproduite sous le titre L.Vranoussis, „Texte și documente românești inedite din Grecia. Gândul și fapta marelui domn al Țării Românești”, dans Dan Zamfirescu, „Neagoe Basarab și Învățăturile către fiul său Theodosie. Problemele controversate”, București, 1973, pp. 379–386, Leandros Vranoussis soutenait que Manuel aurait rédigé, probablement à la demande de Radu le Grand ou Radu de Afumați, la Messe et la Vie de Saint Spiridon de Trnovo, dont on gardait les saintes reliques à Târgoviște. Leandros Vranoussis invoque également cette preuve de l'ancienneté des liaisons du grand rhéteur avec la Valachie à l'appui de son hypothèse sur la paternité de Manuel sur les Enseignements attribués à Neagoe. La Messe et la Vie, calligraphiés par Manuel lui-même se trouvent dans le même Ms. 512 du monastère Ivron. Leandros Vranoussis attire également l'attention sur le Ms. 38 du monastère Varlaam des Météores qui contient une version inédite, la plus ancienne, de la Messe de Saint Niphon de Dionysiou où aucun conflit n'est mentionné entre Saint Niphon et Radu le Grand qui puisse déterminer l'abandon de la Valachie par l'ancien patriarche, comme dans la biographie due au Prôtos athonite Gabriel, mais seulement le départ de l'ancien patriarche pour le Mont Athos chargé de cadeaux et de remerciements de la part du voévode.

⁴³ Dan Zamfirescu a reproduit dans l'Annexe I de son livre *Neagoe Basarab et Învățăturile către fiul său Theodosi. Probleme controversate*, pp. 386–391, les interventions des participants aux discussions sur la communication faite à Bucarest (I.C. Chitimia, Dan Zamfirescu) et les réponses de Leandros Vranoussis. Dan Zamfirescu expose très en détail les opinions de Vranoussis et des autres adeptes de la paternité de Manuel de Corinthe sur les Enseignements, les réfutant à force d'arguments invoqués particulièrement dans le IV^e chapitre du livre cité, p. 220–28. V. également Zamfirescu, Dan, *Între Neagoe Basarab și Manuil de Corint. Răspunsul d-lui Petre Ș. Năsturel în Contribuții la istoria literaturii române vechi*, București, 1981, pp. 324–357.

⁴⁴ Les discussions d'Athènes auxquelles ont participé Petre Ș. Năsturel, Virgil Câdea, Al. Duțu et le prof. Mihai Berza sont reproduites d'après enregistrement sur bande magnétique dans les *Actes du II^e Congrès International des Etudes du Sud-Est européen (Athènes, 7–13 mai 1970)*, tome IV, *Linguistique et littérature*, AIESEE, Athènes, 1978, pp. 383–387. Pour celles de Bucarest voir *supra* n. 5.

ce contexte les études dues à Petre Ș. Năsturel⁴⁵, Matei Cazacu⁴⁶, Andrei Pippidi⁴⁷, Claudia Tița⁴⁸ qui, à des moments différents ont communiqué de nouvelles données et ont formulé des opinions personnels, insistant chacun à sa manière sur le fait que très probablement le Prôtos athonite Gabriel a collaboré lui aussi à la rédaction des *Enseignements* à côté de Neagoe Basarab et de Manuel de Corinthe.

Leandros Vranoussis et les chercheurs qui partagent ses opinions, avec ou sans nuances, ont évoqué donc l'*Épître* de Manuel de Corinthe en tant qu'argument secondaire de l'hypothèse que le grand rhéteur de la Patriarchie de Constantinople aurait rédigé en grec *manu propria* à la demande et naturellement dans l'esprit des indications du prince *Les Enseignements de Neagoe Basarab à son fils Théodose*, le manuscrit 221 du monastère athonite Dionysiou.

L'Épître de Manuel de Corinthe et l'hypothèse de la survivance de l'idée impériale byzantine grâce aux princes roumains. Petre Ș. Năsturel a été le premier à mettre en lumière le fait que le grand rhéteur de la Patriarchie œcuménique s'adresse au prince valaque dans le style traditionnel de communication des gens de l'Église avec les Empereurs byzantins. Manuel envoie son *Épître* au „très haut et très éblouissant Seigneur Ioan Neagoe, grand voévode et basileus et autocrate de toute la Hongrovlachie” (Τῷ πανυψηλωτάτῳ καὶ λαμπρωτάτῳ αὐθέντῃ Ἰωάννῃ Νεγγόμῃ μεγάλῳ βοεβόδα καὶ βασιλεῖ καὶ αὐτοκράτορι πάσης Οὐγγροβλαχίας),

⁴⁵ Parmi les contributions de cet historien aux recherches concernant la paternité des *Enseignements* il faudrait retenir surtout P.Ș. Năsturel, „Remarques sur les versions grecque, slave et roumaine des *Enseignements du prince de Valachie Neagoe Basarab à son fils Théodose*”, *Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher* [Atena], XXI (1975), pp. 249–271. Le dernier point de vue du regretté historien est le suivant: l'œuvre panénétiq ue est le résultat de la collaboration de Neagoe et de Manuel, la première partie, une anthologie d'extraits de la Bible et des oeuvres patristiques étant rédigée par Neagoe, la deuxième, plus élaborée au point de vue littéraire, par Manuel, la version grecque précédant la version slavone. V. P.Ș. Năsturel, „Învățăturile lui Neagoe Basarab către fiul său Theodosie. Neagoe Basarab și Manuil din Corint, conferință susținută la Institutul „Nicolae Iorga” din București, 22 oct. 1997”, *Transilvania*, SN, XXVIII (CIV), 1998, 1–3, pp. 101–108.

⁴⁶ Matei Cazacu, „Slavon ou grec, traduction ou adaptation? Comment on composait un ouvrage parénétiq ue en Valachie au début du XVI^{ème} siècle (les *Enseignements* du prince Neagoe Basarab à son fils Théodose)”, dans: *Traduction et traducteurs, Traduction et traducteurs au Moyen Âge. Actes du colloque international du CNRS organisé à Paris, Institut de recherche et d'histoire des textes, les 26–28 mai 1986*, Textes réunis par Geneviève Contamine, Paris, CNRS, 1989. L'auteur épouse les opinions de Petre Ș. Năsturel

⁴⁷ Andrei Pippidi, «Basileia kai authentia». Quelques considérations à propos des «*Enseignements*» de Neagoe Basarab”, dans: Andrei Pippidi, *Byzantins, Ottomans, Roumains. Le Sud-Est européen entre l'héritage impérial et les influences occidentales*, (Bibliothèque d'histoire moderne et contemporaine, 19), Paris, H. Champion, 2006, pp. 95–119. Andrei Pippidi soutient que la version grecque des *Enseignements* est antérieure à la version slavone, qu'elle a été rédigée par Manuel, qu'elle a été le texte de départ pour la traduction des *Enseignements* en roumain et que le Prôtos de la Sainte Montagne Gabriel, un des proches de Neagoe, a eu lui aussi un rôle important dans la rédaction du livre.

⁴⁸ Claudia Tița, „Neagoe Basarab, «ctitor mare a toată Sfetagara». Icoanele și avaturile lor sau despre un tezaur în mișcare”, dans: *Sfântul voievod Neagoe Basarab, Domn al Țării Românești (1512–1521)*, apare cu binecuvântarea și purtarea de grijă a Preasfințitului Părinte Calinic Episcop al Argeșului și Muscelului, Curtea de Argeș, Editura Episcopiei Argeșului și Muscelului, 2009, pp. 127–174. L'auteure met en lumière le fait que Neagoe Basarab a utilisé dans *Les Enseignements* des «fiches» dues au Saint Patriarce Niphon.

auquel il s'adresse avec la formule: „très haut, très éblouissant, très pieux et très orthodoxe Seigneur Ioan Neagoe, prince et basileus et autocrate de toute la Hongrovlachie” (Πανυψηλότατε, έκλαμπρότατε, εύσεβέστατε, καὶ ὀρθοδοξότατε αὐθέντι Ἰωάννης Νεγγόε μεγάλη βοεβόδα καὶ βασιλεῦ και αὐτοκράτορ πάσης μεγάλης Οὐγγροβλαχίας). Vers la fin de son *Épître*, Manuel précise dans le même langage pompeux de cour byzantine: „Et tout cela, comme serviteur, je l'ai relaté, en résumé, à votre brillante sagesse impériale, pour que Vous connaissiez la diversité des opinions, la décomposition et la mauvaise foi des Latins. En outre, je dois rappeler à Votre Majesté Impériale que notre Seigneur nous a donné tous les enseignements en ce qui concerne la manière de prier et ce qu'il faut demander” (καὶ ταῦτα ὡς' ἐν συντόμῳ τῷ κράτει τῆς σῆς βασιλικῆς καὶ λαμπρᾶς γνώσεως ἀνέφερον δουλικῶς. Ἴνα γνοίης τὴν Λατίνων πολυειδῆ, διαφθοράν τε και κακόνοϊαν. Ἔτι καὶ περὶ προσευχῆς δεῖ ὑπομῆσαι τῆς βασιλείας σου, ὅτι ὁ Κύριος ἡμῶν, καὶ περὶ τοῦ πῶς δεῖ προσεύχεσθαι. καὶ τί χρῆ αἰτεῖν ἡμᾶς ἐν τῇ προσευχῇ ἀρκούντως ἐδίδαξεν).

L'*Épître* de Manuel de Corinthe a été pour Petre Ș. Năsturel le point de départ de longues et laborieuses recherches pour identifier, inventorier, décrire, éclaircir la signification et expliquer la présence de tous les éléments d'origine impériale byzantine dans l'idéologie, le cérémonial et la vie de cour roumaine, dans la manière des princes roumains de concevoir et de remplir leur fonction de protecteurs de l'Église Orientale, qu'ils avaient assumée après la disparition des Empereurs de Constantinople. Dans le sillon et dans l'esprit de Nicolae Iorga⁴⁹, le premier historien qui avait mis en lumière l'allure byzantine de certains voévodes, sans leur attribuer toutefois une aspiration réelle à la couronne de l'Empire restauré⁵⁰, Petre Ș. Năsturel a réalisé des études importantes sur les traits „byzantins” et „impériaux” des princes roumains⁵¹. Cependant, l'ambiguïté de

⁴⁹ V. N. Iorga, *Byzance après Byzance. Continuation de l'Histoire de la vie byzantine*, Bucarest, 1935. Le VIe chapitre, „L'impérialisme byzantin par les princes roumains”, contient trois sous-chapitres intitulé de manière significative et limitative: „I. Les donateurs, II. Les Roumains de Constantinople, III. Les protecteurs”, et le VIIe chapitre „Le patronage par les princes roumains de l'Église byzantine et de la civilisation”, contient les quatre chapitres suivants: „I. Les dominateurs d l'Église oecuménique, II. Basile, prince de Moldavie et sa suprématie, III. Les Cantacuzènes roumains et l'église orthodoxe, IV. Constantin Brâncoveanu, prince de Valachie et ses relations byzantines”.

⁵⁰ Cette aspiration a été présente chez certains princes roumains, mais ceux-ci ont fait preuve de beaucoup de prudence et de modération dans la poursuite de ce but; cf. V. Papacostea, *Istoria românilor de la 1677 înainta*, curs universitar, București, 1938–1939, pp. 47–458 sur „e plus byzantin” de nos princes: „j'ai déjà exprimé ma conviction que l'action politique de Șerban Cantacuzino vise avec ténacité deux idéaux. Un idéal minimal, immédiat: la consolidation de l'état valaque par la conquête de son indépendance et de son intégrité territoriale; un autre éloigné et grandiose – relié à l'action générale des chrétiens contre l'Islam – et qui l'aurait porté sur la vague d'un ample mouvement balkanique vers le trône de ses ancêtres, dans la Byzance libérée. Il y crut et il a œuvré avec méthode pour les deux. Mais il eut un sens de la réalité très fort, une grande force de jugement et de prudence pour ne pas exposé par quelque erreur son pays aux dangers et soi-même à la risée de la postérité”.

⁵¹ P.Ș. Năsturel, „Considérations sur l'idée impériale chez les Roumains”, *Byzantina*, V (1973), pp. 397–413; P.S. Năsturel, *Le Mont Athos et les Roumains*, Roma, 1986.

quelques-unes de ses affirmations a poussé certains chercheurs à essayer d'accréditer l'idée de la reprise de la doctrine impériale byzantine, *stricto sensu* et de manière exclusive, par les princes de Valachie et de Moldavie⁵².

On ne s'attardera plus dans ces pages sur la question de la vocation successorale ou seulement l'aspiration des princes roumains à l'héritage des Empereurs byzantins⁵³. Mais c'est le moment de nous demander: est-il légitime d'invoquer l'Épître de Manuel de Corinthe à Neagoe en tant que document témoignant de cet héritage? Le grand rhéteur n'emploie jamais en s'adressant à Neagoe le titre de „*basileus des Rhomées*”, mais seulement celui de „*basileus de toute la Hongrovlachie*”, titre utilisé afin d'exprimer fermement la qualité de souverain absolu du «prince et seigneur» Neagoe Basarab sur toute la Hongrovlachie, mais seulement sur celle-ci. Il était d'ailleurs hors de question qu'un haut fonctionnaire de la Patriarchie œcuménique „captive”⁵⁴, même si ce n'était pas vraiment son porte-parole, osât légitimer les éventuelles prétentions d'un prince roumain à l'héritage de la couronne de l'ancien Empire byzantin. A celui-ci s'était substitué en 1453 l'Empire ottoman selon la conception islamique du droit du conquérant. L'Église orthodoxe, à commencer par la Patriarchie constantinopolitaine, le Patriarche œcuménique et la Sainte Montagne de l'Athos s'était intégrée dans les structures impériales ottomanes en acceptant avec résignation chrétienne les faits et le statut que lui avait octroyé le conquérant. Les sultans ottomans prétendaient être eux-mêmes les successeurs légitimes des

⁵² V. par exemple Dumitru Nastase, „L'idée impériale dans les pays roumains et le «crypto-Empire chrétien» sous la domination ottomane. État et importance du problème”, *Ἑθνικὸν Ἰδρυμα Ἑρευνῶν, Συμμεικτά* [Atena], IV (1981), pp. 201–250. V. de même, pour la priorité de quelques hypothèses exagérées de l'auteur, D. Năstase, *Ideea imperială în țările române. Geneza și evoluția ei în raport cu vechea artă românească (secolele XIV–XVI)*, (Fundăția Europeană Drăgan, 9), Atena, 1972. V. Je mentionne que, avant de lancer la théorie exagérée de l'origine exclusivement thrace des Roumains, qui allait devenir un dogme de l'époque de Ceaușescu, l'homme d'affaires et mécène Iosif Constantin Drăgan, ancien partisan de la Garde de Fer, partenaire des officiels communistes roumains, avait lancé la théorie de l'Empire byzantin reçu en héritage exclusivement par les Roumains. Les deux théories étaient en réalité les prétendus éléments historiques d'une idéologie originale simpliste, mise, sans aucun scrupule scientifique, moral ou national, au service de la congrégation des Roumains vivant en Roumanie ou ailleurs autour de la personnalité de Nicolae Ceaușescu. Mais la démagogie patriotarde a abandonné très vite l'idée impériale byzantine à cause de ses implications chrétiennes, la Fondation Drăgan ne lui a plus accordé son attention et, tout en restant fidèle à la théorie de la mission impériale des princes roumains, M. D. Nastase n'est nullement devenu propagandiste de l'idéologie de Ceaușescu.

⁵³ Parmi les dernières études consacrées à ce thème on distingue grâce à son esprit critique et son sens historique la contribution déjà citée d'A. Pippidi, „*Basileia kai authentia*. Quelques considérations à propos des *Enseignements* de Neagoe Basarab” in Andrei Pippidi, *Byzantins, Ottomans, Roumains. Le Sud-Est européen entre l'héritage impérial et les influences occidentales*, Paris, 2006, pp. 95–119, avec une riche bibliographie commentée par l'auteur. A voir également A. Pippidi, *Tradiția politică bizantină în țările române în secolele XVI–XVIII*, București, Editura Academiei, 1983 et Val.Al. Georgescu, *Bizanțul și instituțiile românești până la mijlocul secolului al XVIII-lea*, București, Editura Academiei, 1980 (très critique par rapport à l'idée de la continuité impériale byzantine par les Roumains).

⁵⁴ Cf. Steven Runciman, *The Greek Church in Captivity. A Study of the Patriarchate of Constantinople from the Eve of the Turkish Conquest to the Greek War of Independence*, Cambridge, 1968.

Empereurs byzantins, ils avaient assumé des prérogatives et des titres impériaux byzantins, ils invoquaient leur parenté avec les Comnènes, étant par ailleurs traités comme tels par la chrétienté soumise⁵⁵. Si les princes de Valachie et de Moldavie ont été très souvent nommés „*basileis*” et „*tzars*” dans des chroniques, éloges et autres pareilles pièces de la littérature de cour, dues plus d’une fois aux ecclésiastiques et intellectuels grecs en quête de subventions dans les capitales des Principautés Roumaines, intégrées elles aussi, ne l’oublions pas, bien qu’à leur façon, dans le système ottoman, c’est seulement parce que leurs auteurs voulaient souligner de manière élogieuse, parfois même flagorneuse et intéressée, le fait incontestable que les princes roumains avaient assumé la fonction de protecteurs de l’Église orthodoxe et de la culture chrétienne à l’époque de la domination turque, fonction que les Empereurs byzantins avaient détenue avant la chute de Constantinople⁵⁶. En effet, les princes de la Valachie et de la Moldavie, en tant que „fondateurs (κτῆτορες)” de tradition byzantine, reconnus comme tels par l’Église, ont généreusement soutenu la Patriarchie œcuménique, les monastères de la Sainte Montagne de l’Athos, les autres patriarchies orientales, nombre de monastères du Proche Orient et toute la production littéraire orthodoxe, religieuse et laïque des peuples chrétiens, sujets du sultan. Mai l’institution byzantine du fondateur a toujours été soumise aux normes et aux exigences juridiques, administratives et fiscales de l’Empire ottoman.

⁵⁵ Cf. Critobul din Imbros, *Din domnia lui Mahomed al II-lea. Anii 1451–1467*, ediție de Vasile Grecu, (Scriptores Byzantini, IV), București, 1963. De “la dédicace au très grand empereur “ nous citons seulement cette formule: «Au très grand, seul maître, l’empereur des Empereurs, le chanceux, le victorieux, le conquérant, le triomphant, l’invincible Mehmet, par la grâce de Dieu seigneur de la terre et de la mer, Critoboulos l’insulaire, le serviteur de ses serviteurs» (Αὐτοκράτορι μεγίστω, βασιλεῖ βασιλέων Μεγεμέτει, εὐτυχεῖ, νικητῇ, τροπαιουχῶ, θριαμβευτῇ, ἀηττήτῳ, κυρίῳ γῆς καὶ θαλάσσης θεοῦ θελήματι, Κριτόβουλος νησιώτης, δοῦλος τῶν δούλων τῶν σῶν). V. de même Radu Popescu, *Istoria domnilor Țării Românești*, introducere și ediție critică întocmite de Const. Grecescu, București, Editura Academiei, 1963, pp. 6–7: «dont on pourrait dire en quelque sorte que c’est à juste titre que les Turcs règnent sur l’empire de Constantinople, car ils le tient des Empereurs Comnènes». Soliman Ier le Magnifique (1520–1566), sur une inscription de 1538 se trouvant dans le château-fort de Bender s’intitulait de cette manière: «Je suis l’esclave d’Allah et dans le royaume du monde je suis sultan. ... Je suis shah à Bagdad et en Irak, César de Rûm et sultan de l’Egypte» Cf. Martin Crusius, *Turcograecia...*, p. 120: “εἶχε καὶ ὁ Σουλτάνος μεγάλην χαρὰν καὶ εὐφροσύνην, ἔσσοντας νὰ γένη τοιούτου γένους αὐθέντης καὶ βασιλέας” («le sultan lui-même ressentait grande joie et satisfaction d’être le seigneur et l’empereur d’un pareil peuple», au sujet des Grecs).

⁵⁶ Voilà avec quelle adresse rhétorique le patriarche Ioannikios choisit ses termes pour saluer en 1648 Vasile Lupu: „ὡς αὐθέντης εὐσεβέστατος, ὡς τόπον καὶ τύπον ἐπέξων τῶν ὀρθοδοξοτάτων καὶ ἁγίων βασιλέων” (comme un prince très pieux, comme quelqu’un qui tient la place des très orthodoxes et saints basileis en ayant leur image”) apud P.Ș. Năsturel, „Considérations sur l’idée impériale chez les Roumains”, *Byzantina* [Thessalonique], V (1973), p. 413. Au XVI^e–XVIII^e siècles l’équivalence des princes roumains aux basileis byzantins était un topos rhétorique utilisé très fréquemment, mais pas une réalité juridique. Le vrai empereur c’était le sultan. Je me permettrais d’envoyer également à mon article N.Ș. Tanașoca, „L’image byzantine des Roumains”, *Revue des études sud-est européennes* [Bucarest], XXXIV (1996), 3–4, pp. 255–263.

En tant que successeurs légitimes de l'Empire byzantin, les Ottomans ont assimilé, comme l'a déjà démontré Nicoară Beldiceanu, les princes roumains, protecteurs des monastères chrétiens athonites, à des *mütevelli*, c'est-à-dire gestionnaires des *vaqf*, des biens à caractère de fondation religieuse, qui en étaient responsables devant le fisc impérial ottoman. Sans doute, les princes roumains ont pris la relève des devoirs des anciens Empereurs byzantins envers la communauté chrétienne orthodoxe, soumise maintenant à l'Empire ottoman, sous la forme institutionnelle turque et dans son esprit, mais sans en prendre également les prérogatives qui justifieraient leur accès, de toute façon impossible, au trône impérial.⁵⁷ Dans ce sens, Neagoe Basarab fut lui-même, à l'instar des Empereurs byzantins, „grand fondateur de toute la Sfetagora”⁵⁸.

L'*Épître* de Manuel de Corinthe confirme donc encore une fois, si besoin en était, non seulement que, sous la domination turque, les princes roumains avaient assumé l'héritage impérial byzantin, mais aussi les limites de cet acte; d'un côté ils se sont fait appelés *basileis* et *tzars*, termes pourtant rarement utilisés par les écrivains, pour légitimer ainsi leur domination absolue sur toute la Valachie ou sur toute la Moldavie, et de l'autre, ils se sont faits appelés de cette manière pour montrer leur disponibilité d'assumer la fonction impériale de protecteurs de l'Église chrétienne orthodoxe, autrefois exercice des Empereurs byzantins.

L'Apologie de Manuel de Corinthe à l'intention du frère prêcheur Franciscus. Le petit traité de théologie symbolique sur les différences entre les catholiques et les orthodoxes écrit par Manuel de Corinthe à l'intention de Neagoe Basarab n'est pas son seul ouvrage de ce genre. Il nous est également parvenu son *Apologie* de l'orthodoxie, toujours sous forme épistolaire, écrite à l'intention d'un certain frère Franciscus, dominicain, comme réponse à une *Épître* où celui-ci le provoquait à une discussion sur les différences entre le romano-catholicisme et l'orthodoxie, lui demandant avec une politesse et une humilité protocolaires s'il était dans son tort en soutenant certains dogmes, rituels et principes ecclésiologiques de l'Église occidentale. Cette *Épître* daterait, selon Herbert Hunger, de 1523⁵⁹. En fait, le frère prêcheur soumet au jugement de Manuel les cinq principaux points de divergence concernant la foi entre les Latins et les Grecs identifiés au concile de Florence (le *Filioque*, dogme suivant lequel le Saint Esprit procède également du Fils, la légitimation de l'utilisation des azymes pour la Sainte Eucharistie,

⁵⁷ N. Beldiceanu, „En marge d'une recherche concernant les relations roumano-athonites”, *Byzantion*, L (1980), 2, pp. 621–622, apud P.S. Năsturel, *Le Mont Athos et les Roumains*, p. 331 seqq. Aux princes roumains était également échu le rôle de garants devant l'autorité ottomane du paiement par les monastères athonites de leurs obligations fiscales pour les biens imposables, ceux-ci ayant pratiqué parfois l'évasion fiscale.

⁵⁸ *Viața Sfântului Nifon*, ed. Tit Simedrea, București, [s. n.], 1937, p. 30, cf. P.Ș. Năsturel, *Le Mont Athos et les Roumains*, p. 297 seqq.

⁵⁹ Herbert Hunger, *Katalog der griechischen Handschriften der Österreichischen Nationalbibliothek, I: Codices historici, codices philosophici et philologici*, Wien, 1961, Cod. Hist. Gr. 36, p. 2, attire l'attention sur le fait que le texte de l'*Apologie* est complet et daté ‚αφκγ' (1523).

l'existence du Purgatoire, la béatitude des saints, la primauté papale)⁶⁰, suivis par autres cinq différences secondaires (l'identité du baptême catholique avec celui orthodoxe, l'inadmissibilité du divorce, le partage des azymes lors de la Sainte Cène, l'inutilité de l'épiclèse pour la transformation du pain et du vin pour officier la Sainte Eucharistie). Le grand rhéteur rejette avec de nombreux arguments scripturaux et patristiques les assertions du frère dominicain qu'il juge hérétiques. Il cite parmi les Pères grecs Denis l'Aréopagite, Athanase d'Alexandrie, Basile le Grand, Grégoire le Théologien, Cyrille, Jean Damascène, Grégoire de Nysse et Nil et parmi les Pères latins, le pape Damasus.

Les manuscrits et les éditions de l'Apologie. Le texte de la courte *Épître* du frère prêcheur Franciscus à Manuel et les réponses de ce dernier, couchées sur papier dans le Ms. Hist. Gr. 36 de la Bibliothèque Nationale de Vienne en 1523, sont transcrites intégralement ou partiellement, dans 16 manuscrits se trouvant dans diverses bibliothèques, rédigés à différentes dates durant les XVI^e–XVIII^e siècles. Je reproduis ci – bas la liste de ces manuscrits que j'ai prise à la base de données *Pinakes* créée par l'*Institut de recherche et d'histoire des textes du CNRS de Paris*⁶¹ que j'ai confrontée aux catalogues de manuscrits auxquels j'ai eu accès, à savoir:

- 1) Ankara, Biblioteca Societății Turce de Istorie, Türk Tarih Kurumu, Gr. 068 (25), XVII^e s.;
- 2) Athènes, Ἐθνικὴ Βιβλιοθήκη τῆς Ἑλλάδος, Cod. 2318, 121^v–127, XVII^e s.;
- 3) Cambridge, University Library, Add. 6009, 180–182^v, XVI–XVII s.;
- 4) Ἅγιον Ὄρος, Μονὴ Ἰβήρων, Sp. LAMBROS, *Catalogue of the Greek Manuscripts on Mount Athos*, II, Cambridge, 1900, Cod. 4259, 139, papier, in 8^o, XVII^e s., ff. 169, 152^a: 7. Ρήματα καὶ λόγοι τοῦ Φρὰ Φρασύσκου κλπ. Τοιαῦτα τὰ κεφάλαια καὶ δόγματα τῆς εὐσεβείας κρατῶ; φ.152^b: 8. Ἀπολογία καὶ ἀνατροπῆ τῶν κεφαλᾶων τοῦ Φρὰ Φρασύσκου. Μανουήλ ὁ μέγας ρήτωρ κλπ. Le manuscrit contient diverses textes à contenu théologique, débats interconfessionnels sous forme d'épîtres, etc. Parmi eux, des *Épîtres* du patriarche oecuménique Jérémie II à Crusius
- 5) Ἅγιον Ὄρος, Μονὴ Μεγίστης Λαύρας, 1042 (Eustratiades, 1126), 71–78, XVIII^e s.;
- 6) Istanbul, Γραφεῖα τῆς Ἐκκλησίας Παναγίας (τῶν Εἰσοδιῶν), 45, 133–150, XVIII^e s.;
- 7) Leiden, Bibliotheek der Rijksuniversiteit, B.P.G. 076, 21^{r-v}, XVII^e s., Leiden, Bibliotheek der Rijksuniversiteit, B.P.G. 076, 21^{r-v}, XVII^e s. (1659–1665);

⁶⁰ Pour les cinq points de divergence v. G. Podskalsky S.J, *Griechische Theologie in der Zeit der Türkenherrschaft...*, p. 32, n. 85 et p. 87 (de l'*Apologie*). Cf. Vitalien Laurent, *Les „Mémoires“ du Grand Evêque de l'Église de Constantinople Silvestre Syropoulos sur le Concile de Florence (1438–1439)*, Paris, Éditions du CNRS, 1971, pp. 270–272.

⁶¹ v. http://pinakes.irht.cnrs.fr/rech_oeuvres/resultOeuvre/filter_auteur/4505/filter_oeuvre/7836/

8) Μετέωρα, Μονή Μεταμορφώσεως, 375, 173r–v, XVIIe s. (fragment); N.A. BEES, *Τὰ χειρόγραφα τῶν Μετεώρων. Κατάλογος περιγραφικῶς τῶν χειρογράφων κωδικῶν τῶν ἀποκειμένων εἰς τὰς μονὰς τῶν Μετεώρων, ἐκδιδόμενος ἐκ τῶν καταλοιπῶν Νίκου Α. Βέη*, τ. I, Athena, 1967, avec un volume de prolégomènes de L.A. Vranoussis.

9) Moscou, Gosudarstvennyj istoriceskij Musej, Cod. Sinod. Gr. 324 (Vladimir 444), 10^v–22, XVII^e s., cf. *Sistematičeskoe opisanie Moskovskoj sinodalnoj Biblioteki, sostavil Arhimandrit Vladimir, čast pervaja, Rukopisi grečeskija*, Moskva, 1894, Nr. 444, 2, p. 680;

Je donne plus loin des informations supplémentaires sur les deux miscellanea de la Bibliothèque d'Oxford selon le catalogue annoté et corrigé à la main: HENRICUS O. COXE, A.M., *Catalogi codicum manuscriptorum Bibliothecae Bodleianae. Pars Prima. Recensionem Codicum Graecorum continens*, Confecit H.O. COXE A.M. Hypobibliothecarius, Oxonii, E Typographeo Academico, MDCCCLIII [1853] avec l'inscription à la main sur la première page: „Official annotated copy”:

10) Oxford, Bodleian Library, 42, [olim 3377], Arch. Seld^{enianus} B 47]⁶², fol. 157–163^v, XVII^e s.: 7. FRATRIS FRANCISCI *Conclusiones theologicae et orthodoxae decem, quas misit ad Manuelem, magnum rhetorem, cum ejusdem Manuelis apologia*. Incip. ῥήματα καὶ λόγοι τοῦ φρα φραγκίσκου καθὼς ἐκεῖνος ἔγραψε κλπ., Bodleian Library, Le même miscellénée contient également d'autres textes liés à la polémique gréco-latine: Une *Épître* de Barlaam le Calabrais à Nikolaos Kabasilas sur le primat papal et autres trois traités du même auteur; le traité de Gennadios Scholarios sur le Saint Esprit à l'adresse de l'empereur Jean Comnène du Trapezunt, le dialogue du même auteur contre les latins: le traité polémique de Démètre Chrysoloras contre les latins, résumé des ouvrages de Nil Kabasilas, un petit traité polémique contre les latins sur le *Filioque* de Nikolaos de Méthone. Une épître de Manuel de Corinthe à un certain Gennadios y est également insérée qui combat le doctrine catholique du *Filioque*.

11) Cod. Cromwell 10 (00294), in 4to, ff. 336, sec. XVI. Ineuntis, Marci cujusdam aliorumque scriptus; olim monasterii S. Stephani protomartyris [olim 294]: 3. Francisci cujusdam Ord. Praed. *Conclusiones theologicae et orthodoxae decem, quas per litteras misit ad manuelem magnum rhetorem, cum Manuelis apologia et refutatione earum*, pp. 89–107. Tit. γράμματα καὶ λόγοι τοῦ φρα Φραντζέσκου καθὼς αὐτὸς ἔγραψε πρὸς τὸν μέγαν ῥήτορα. Le miscellannée contient 40 textes, oeuvres intégrales ou fragments d'ouvrages de théologie à contenu très variés.

12) Sinai, Μονή τῆς Ἁγίας Αἰκατερίνης, Gr. 0331, 001–211v, XV^e–XVI^e s. Cf. Viktor Emil GARDTHAUSEN, *Codex Codicum Graecorum Sinaiticorum*, Oxonii, E Typographeo Clarendoniano, MDCCCLXXXVI [1886], 331. Cod.

⁶² Note officielle à la main.

Chart. 20, 5 x 14,5 com. fol 313, saec. XV (sic!). Le manuscrit contient des pages de Saint Grégoire de Nysse, a la fin des pages sur le concile de Florence et *Epistula Manuelis rhetoris* Φρα[tri] Φρατζέσκω Πρεδικατόρω missa.

13) Sinai, Μονή τῆς Ἁγίας Αἰκατερίνης,, Gr. 0976, 189–191, XVI^e–XVII^e s.;

14) Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Barberinus Graecus 493, 001–59, XVI^e s. (1549);

15) Venezia, Biblioteca Nazionale Marciana, Gr. App. III 005 (coll. 1077), 311–315, sec. XVI med. (praecedat prefatio f. 311)

16) Wien, Österreichische Nationale Bibliothek, Cod. Hist. Gr. 36, ^{5r–6v}, XVe et XVI^e s., *Apologia* text din sec. XVI (1523), text integral. Cf. Herbert HUNGER, *Katalog der griechischen Handschriften der Österreichischen Nationalbibliothek, 1: Codices historici, codices philosophici et philologici*, Wien, 1961, Cod. Hist. Gr. 36, p. 2. attirant l'attention sur le fait que le texte de l'*Apologie* est complet et daté ,αφκγ'

Il n'y a pas une édition critique du texte. Je n'ai pas encore osé assumer la responsabilité d'en réaliser une, comme j'en ai l'intention, à cause de la difficulté de me procurer des copies de tous les manuscrits connus. Pourtant, l'*Apologie* accompagnée ou non d'une traduction, a déjà été imprimée à plusieurs reprises, selon le texte de l'un ou l'autre des manuscrits connus ou disparus, incomplets le plus souvent. Les principales éditions dont j'ai pris connaissance sont:

1) *Varia Sacra ceu Sylloge variorum opusculorum Graecorum ad rem ecclesiasticam spectantium, cura et studio Stephani Le Moyne, theologi Leydensis, Qui Collegit, Versiones Partim addidit, & Notis, & Observationibus Ulterioribus Illustravit. Tomus primus. Folium sequens indicabit ea quae in hoc opere continentur*, Lugduni Batavorum, Apud Danielem a Gaesbeeck, MDCLXXXV, pp. 268–293. Édition incomplète, accompagnée d'une traduction en latin. Elle commet l'erreur de placer Manuel de Corinthe au XIII^e siècle.

2) J.B. Migne, *Patrologia Graeca*, vol. 140, col. 469–482. On y reproduit le texte édité par Le Moyne, mais avec la suppression intentionnée et avouée du chapitre où Manuel conteste le primat papal⁶³.

3) *Scriptores Ordinis Praedicatorum recensiti notisque historicis et criticis illustrati <...>*, Inchoavit R.P.F. Jacobus Quetif S.T.P. absolvit R.P.F. Jacobus Echard, ambo conventus SS. Anunciationis Parisiensis ejusdem ordinis alumni, I, Lutetiae Parisiorum, MDCCXIX (1719), pp. 897b–898 b. Les auteurs reproduisent la *Épître* qui fut à l'origine de l'*Apologie* et le titre de la réponse de Manuel, en le résumant, d'après le manuscrit Cromwell 10 (00294), pp. 89–107, XVI^e siècle de Bodleiana d'Oxford, plus précisément d'après une copie due à Michel Lequien. Mais ils font également référence à autres quatre épîtres de Franciscus à Manuel

⁶³ Je suis redevable à la gentillesse de Madame Claudia Țița – Mircea qui, dans une discussion collégiale portant sur le grand rhéteur Manuel, fut la première à attirer mon attention sur cette édition et éveilla mon intérêt pour étudier l'*Apologie*.

sur des thèmes développés ou non dans la *Épître* qui a engendré l'*Apologie* (sur le fait que le Sauveur a distribué aux apôtres des azymes et non pas du pain fermenté à la Cène, sur le rituel correct pour officier le Baptême, sur la Transfiguration, sur le Purgatoire) auxquels le grand rhéteur aurait répondu à son tour dans des épîtres. Tout cela serait mentionné dans le catalogue des livres de Manuel Eugeniens du volume *Antiquitate sive Bibliotheca urbis Constantinopolitanae Orgentoratum, 1578*, qui me sont inaccessibles. En ce qui concerne Manuel et sa *Épître* au frère prêcheur Franciscus on cite les informations fournies par Leo Allatius *perpetua consensione*, col. 983, selon lesquelles la correspondance avec Franciscus daterait de 1500.

4) Manouil I. Gedeon, „Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τῶν μεταξὺ τῶν ἐκκλησιῶν σχέσεων, γ'”, *Εκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια*, 9, 30, 1889, 236–240. Texte presque complet. Manouil I. Gedeon édite l'*Épître* du frère prêcheur Franciscus et l'*Apologie* d'après „un petit manuscrit qui se trouve dans ma possession”, sans autres éclaircissements archivistiques ou de manuscritologie. C'est le texte que je reproduis plus loin (Annexe 2).

5) L'archimandrite Arseni, dans *Чтен. Общ. Любим. Дух. Просвящ.*, 1890, avec une traduction en russe d'après le manuscrit 444 (324/CCCXI) de la Bibliothèque synodale de Moscou (*Sistematičeskoe opisanie Moskovskoj sinodalnoj Biblioteki*, sostavil Arhimandrit Vladimir, čast pervaja, Rukopisi grečeskija, Moskva, 1894, Nr. 444, 2, p. 680), f. 10–21.

Le grand nombre des manuscrits et des éditions de l'*Apologie*, leur grande circulation dans le monde chrétien, la longue période pendant laquelle le texte a retenu l'attention des lecteurs et, il ne faut pas oublier non plus, les épîtres polémiques que Manuel et Franciscus avaient échangées, épîtres qui la doublent selon l'information fournie par R.P.P. Jacobus Quetif et R.P.P. Jacobus Fehard, prouvent une fois de plus, le caractère officiel de la position exprimée dans ce texte par le grand rhéteur et professeur de Constantinople, qui, ne l'oublions pas, était, en cas de besoin, le porte-parole de la Patriarchie oecuménique. L'*Apologie* appartient à un genre „court” de la littérature théologique byzantine et post-byzantine, celui des listes des divergences entre le catholicisme et l'orthodoxie, inventaires, plus ou moins commentés d'erreurs théologiques” des autres, qui ont proliféré après le concile de Florence. Attirant l'attention sur ce genre de littérature théologique particulier par rapport aux grands traités de théologie symbolique, Marie Hélène Blanchet a démontré que ces ouvrages byzantins et post-byzantins, apparus comme répliques aux listes des latins, ont été marqués structurellement et stylistiquement par leur modèle latin⁶⁴.

⁶⁴ Marie-Hélène Blanchet, „L'antilatinitisme à Byzance aux XIV^e–XV^e siècles”, dans: *Recent Studies on Past and Present, Bucharest, 25–28 september 2011*, Radu Băjenaru et al. (eds.), Bucharest, Romanian Academy, 2011, p. 33 și 156–157. V. de asemenea: M.-H. Blanchet, „La question de l'Union des Églises (13^e – 15^e s.). Historiographie et perspectives”, *Revue des études byzantines*, LXI (2003), pp. 5–48 și Tia M. Kolbaba, „Byzantine Perception of Latin Religious 'Errors': Themes and Changes 850 to 1350”, dans: *The Crusades from the perspective of Byzantium and the Muslim world*, Angeliki E. Laiou, Roy Parviz Mottahedeh (eds.), Washington, Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 2001, pp. 117–143.

Parallèle entre l'Apologie à l'intention du frère Franciscus et l'Épître de Manuel à Neagoe Basarab. Pour mettre parfaitement au clair la valeur et la signification de l'Épître de Manuel de Corinthe à Neagoe Basarab il ne serait pas dépourvu d'intérêt de la comparer à son *Apologie* adressée au frère prêcheur Franciscus. Ce qui frappe dès le premier abord c'est la différence de niveau théologique, d'érudition et de qualité littéraire entre les deux textes. Dans son *Apologie* Manuel expose de manière ordonnée tous les cinq principaux thèmes de controverse entre l'Église romano-catholique et l'Église orthodoxe et combat à force d'arguments la position des catholiques. Cependant, dans l'Épître à Neagoe, il ne s'occupe nullement de la primauté du pape, point d'importance capitale dans le dialogue et la confrontation entre les deux Églises. Cette omission, certainement volontaire, devient encore plus saisissante si l'on observe la manière radicale dont Manuel rejette, dans son *Apologie*, la primauté, soutenant même à l'encontre d'autres byzantins, que, suite aux innovations hérétiques des papes, Rome avait perdu non seulement la primauté d'honneur en faveur de la patrie de Constantinople, mais aussi le privilège de détenir la place secondaire dans l'hierarchie des patriarcats. Loin d'être dépourvue d'une argumentation théologique subtile, ce qui implique des références érudites aux Saintes Écritures et à la littérature patristique, l'Épître à Neagoe est de beaucoup plus simple que l'Apologie, succinte, pauvre en citations et renvois aux textes théologiques classiques. L'Épître à Neagoe omet les références aux Pères latins, on y cite uniquement le Nouveau et l'Ancien Testament, Saint Basile le Grand, le patriarche Gennadios Scholarios. Dans l'Épître à Neagoe l'Église romano-catholique est accusée en termes d'une grande véhémence de fraterniser avec les hérétiques arméniens et même avec les juifs. Avec une étonnante capacité de fabuler, Manuel accuse les catholiques d'officier la Sainte Liturgie et de participer à des processions à côté des juifs auxquels ils accorderaient la priorité, faits absolument improbables et impossibles à prouver, à l'encontre de tout ce que l'on sait sur l'époque en question. Plus „byzantine” dans son ensemble et sur un ton plus violent dans la critique des dogmes défendus par l'Église catholique romaine, l'Épître adressée à Neagoe emprunte par endroits des accents de pasquin anti-catholique plutôt que d'avis théologique. Ce texte polémique abonde en accusations phantaisistes de péchés imaginaires, mais passe sous silence le scandale représenté aux yeux des orthodoxes par le dogme de la primauté du pape.

Les paragraphes concordants par leur contenu des deux opuscules, peu nombreux et différemment placés dans le texte, ne nous aident guère à établir l'antériorité de l'un par rapport à l'autre. Vu le caractère beaucoup mieux structuré, en conformité avec la tradition du genre, en ce qui concerne l'exposition des divergences des deux Églises chrétiennes – les cinq thèmes de controverse de Florence – on serait porté de donner la priorité chronologique à l'Apologie, plus importante également en tant que document d'histoire des idées, surtout si l'on pense qu'elle semble être un texte „officiel”, écrit au nom de l'Église orientale, par un célèbre dignitaire patriarcal, grand rhéteur et professeur, expert dans les

controverses avec les catholiques et les néo-platonisants et destiné au frère prêcheur Franciscus, envoyé à Constantinople par le Saint Siège en qualité de missionnaire de l'Union⁶⁵. Mais on sait que le plus vieux manuscrit de l'*Apologie* date de 1523, deux ans après la mort de Neagoe, tandis que l'*Épître* au prince roumain n'est pas datée avec certitude, les chercheurs la plaçant en fonction du règne de son destinataire quelque part, entre 1512 et 1521⁶⁶. P.S. Năsturel supposait que l'*Épître* de Manuel à Neagoe daterait de 1519, année où le pape Léon X répondait avec paternelle bienveillance à la demande des princes roumains de Valachie et de Moldavie, Neagoe Basarab et Ștefăniță, de se joindre à la croisade anti-ottomane projetée par le Saint Siège, premier pas en voie d'une alliance permanente avec Rome.

L'*Épître* du grand rhéteur Manuel à Neagoe est-elle authentique? Les différences évidentes de contenu, de niveau intellectuel et de ton entre l'*Épître* adressée au grand voévode de Hongrovlachie, plus modeste, et l'*Apologie* à l'intention du frère prêcheur Franciscus, d'un caractère plus élevé m'ont amené à mettre en doute pour un moment l'authenticité de l'*Épître* de Manuel de Corinthe à Neagoe Basarab. En voilà les raisons.

On ne saurait pas oublier que le manuscrit de l'Université d'Illinois, l'unique exemplaire de l'*Épître*, est l'œuvre d'un copiste et non pas celle de Manuel lui-même, que sa provenance est inconnue et sa datation incertaine. Dans la liste de la banque des données *Pinakes* de l'Institut pour la recherche et l'histoire des textes de Paris, le manuscrit contenant l'*Épître* à Neagoe figure comme manuscrit datant du XVe siècle, comme tous les autres textes du Ms. 882 C 685 d'Illinois, de toute évidence imparfaitement décrits sur la liste. Mais selon la note de C.G. Lowe de *Speculum*, les miscellanées en question ont été constituées à l'époque moderne en reliant dans un seul volume in 8° 14 fascicules de provenances différentes, en tout 220 feuilles rédigées à des dates différentes, „au XV^e–XVI^e siècle ou plus tard”⁶⁷. En principe, il n'est pas exclu que l'*Épître* à Neagoe soit une contrefaçon du XVIe siècle ou plus récente encore, attribuée à Manuel de Corinthe. Il n'est pas exclu non plus qu'elle date même du XVIIe siècle, quand elle aurait été associée aux deux prestigieuses personnalités de la chrétienté orientale, dans un moment de puissante réaffirmation de l'orthodoxie et de la tradition nationale, mais également d'une reprise de la propagande catholique, quand la figure de Neagoe Basarab est revenue dans la mémoire collective et lorsqu'on traduit en roumain *Les Enseignements*. Le manuscrit d'Illinois contient également une *Épître* de Paisios Ligaridis, agent de la propagande catholique au XVII^e siècle, qui a largement

⁶⁵ Cf. Jacobus Quetif, Jacobus Echard, *Scriptores Ordinis Predicatorum*, I, Paris, 1719, pp. 897b–898.

⁶⁶ Cf. Chr.G. Patrinelis, „Οἱ Μεγάλοι Ῥήτορες...”, p. 23: „Ἐπειδὴ ὁ Νάγγοε ἠγεμόνευσε ἀπὸ τοῦ 1512 μέχρι τοῦ 1521, ἔπεται ὅτι ἡ ἀνωτέρω πραγματεία ἐγράφη μεταξὺ τῶν ἐτῶν τούτων”

⁶⁷ C.G. Lowe, „A Byzantine Manuscript...”, p. 324: „the hands are all late, saec. XV–XVI or later”. Le manuscrit contient entre autres, une lettre de Paisie Ligaridis et une de Arsenios Kalludis à Bartolomaeus Syropoulos datée 1636

contribué au développement de l'enseignement des humanités en Valachie au temps de Mathieu Basarab. Ce n'est qu'une minutieuse analyse du manuscrit original avec les moyens de la paléographie et de la codicologie qui pourrait conduire à une datation plus sûre. A moins que le manuscrit qui se trouve aujourd'hui à l'Université d'Illinois n'ait appartenu jadis lui-même à un monastère athonite, il est très étrange que nul monastère du Saint Mont Athos, lié soit à Neagoe, soit à Manuel, soit à tous les deux, n'ait gardé aucune copie de cette *Épître*, comme dans le cas de l'*Apologie*, de la version grecque des *Eseignements de Neagoe Basarab à son fils Théodose*, de *La Vie de Saint Niphon*. De plus, comme la note de Lowe est restée longtemps inaperçue jusqu'à la parution de l'étude de Chr. Patrinelis, aucun chercheur ne faisait référence à cet avis théologique envoyé à Neagoe, tandis que l'existence de certains textes composés par Manuel de Corinthe sur la demande d'autres princes de Valachie, tels Radu le Grand ou Radu de Afumați, n'était pas ignorée.⁶⁸

Mais si l'*Épître*, d'un caractère polémique particulièrement vif envers l'Église latine, est pourtant authentique, il faut nous demander pourquoi Manuel de Corinthe garde un silence absolu sur la primauté du pape, dogme catholique fondamental, qu'il avait catégoriquement rejeté dans l'*Apologie*? Le grand rhéteur aurait-il désiré ne pas empêcher par des objections critiques trop sévères à l'adresse de la papauté la réalisation de l'alliance du prince avec Léon X, alliance dont il avait connaissance? Ou, plus encore, aurait-il concentré ses critiques sur les dogmes purement théologiques concernant la procession du Saint Esprit, les pains azymes, le Purgatoire et la béatitude des saints, laissant de côté le dogme marqué aussi politiquement de la primauté romaine, afin de faciliter par sa discrétion le dialogue de Neagoe avec le Saint Siège? Il ne faut pas oublier que l'attachement de l'Église occidentale au principe de la juridiction universelle du pape et à celui de son pouvoir temporel était demeuré le principal obstacle aux dialogues en vue du rétablissement de l'unité de l'Église universelle, même lorsque les autres divergences avaient été surmontées, comme dans le cas des pourparlers de l'ancien empereur byzantin hésychaste Jean VI Cantacuzène (devenu le moine athonite Joasaph) avec le légat papal Paul de Thèbes, patriarche latin de Constantinople, destinées à préparer un concile unioniste⁶⁹. Par ailleurs, les Byzantins, à quelques exceptions

⁶⁸ Cf. L. Vranoussis, „Texte și documente românești inedite din Grecia. Gândul și fapta marelui domn al Țării Românești”, dans: D. Zamfirescu, *Neagoe Basarab și Învățăturile către fiul său Theodosie. Problemele controversate*, pp. 379–386, sur une Messe et un Synaxaire que Manuel avait composées, probablement à la demande de Radu le Grand ou Radu d'Afumați, en honneur de Saint Spiridon de Târnova dont on gardait les saintes reliques à Târgoviște et dont le manuscrit qu'il avait calligraphié lui-même se trouve au monastère Iviron. V. en haut la note 7. V. aussi Chr. Patrinelis, „Ἄπο ἀνέκδοτα κείμενα...”, p. 137, n. 2.

⁶⁹ John Meyendorff, „Projet de concile oecuménique en 1367: un dialogue inédit entre Jean Cantacuzène et le légat Paul”, *Dumbarton Oaks Papers*, XIV (1960), pp. 149–177, reproduit dans J. Meyendorff, *Byzantine Hesychasm: historical, theological and social problems*, London, Variorum Reprints, 1974. Les deux avaient trouvé un moyen à mettre fin à la dispute autour du *Filioque*, mais n'avaient pas réussi la même chose dans le cas du dogme concernant le primat papal.

notables près, se sont toujours montrés disposés à reconnaître le primat d'honneur du pape. Comme n'importe quel fidèle orthodoxe, Manuel de Corinthe pouvait approuver, en conditions dangereuses de conspiration, que Neagoe se joignît, à côté de Ștefăniță, à la croisade anti-ottomane projetée par le pape Léon X, acceptant et même encourageant secrètement l'alliance des princes roumains avec le souverain pontife, à condition que celle-ci n'impliquât pas l'abjuration de l'orthodoxie. Un argument en faveur de la disponibilité de Manuel de Corinthe par rapport à l'idée d'une réconciliation de la chrétienté orientale avec celle occidentale serait l'évocation de saint Macaire comme modèle d'hésychaste dans le paragraphe final de l'*Épître* à Neagoe. Saint Macaire Makris du XV^e siècle, si c'est bien de lui qu'il s'agit, comme je suis tenté de le croire, était un partisan du rapprochement fraternel de tous les Chrétiens, mais, très intransigent dans la défense des dogmes de l'orthodoxie: il concevait l'union des Églises comme reconstruction de l'unité ecclésiastique antérieure au Grand Schisme, et non pas comme intégration de l'Église orthodoxe au sein de l'Église catholique romaine.

Il en allait de soi que Manuel de Corinthe reprît brièvement les thèmes de controverse entre catholiques et orthodoxes qu'il avait déjà développé dans les traités polémiques portant sur le *Filioque*, la distinction entre l'Être divin et les Energies divines, le Purgatoire, le Baptême ou la béatitude des saints. Mais pourquoi aurait-il tenu à valider les histoires invraisemblables de la prétendue solidarité des romano-catholiques avec les monophysites arméniens et les juifs non-chrétiens? Selon Petre Ș. Năsturel, la longue diatribe contre les monophysites des *Enseignements* réalisée par le collage de certains paragraphes du sermon sur la Transfiguration d'Ephraïm le Syrien, serait un argument en faveur de la paternité de Manuel de Corinthe, puisqu'en Valachie il n'y avait pas de problème arménien, tandis qu'à Constantinople il y en avait un⁷⁰. Invoquant à l'appui de sa position les interventions d'Andrei Pippidi, Dumitru Năstase et Ștefan S. Gorovei aux discussions engendrées par la conférence du 22 octobre 1997 au cours de laquelle Petre S. Năsturel avait réaffirmé cette opinion, Dan Zamfirescu a réfuté l'hypothèse du regretté byzantiniste démontrant que la Valachie s'était vue confrontée elle aussi au problème de l'hétérodoxie des Arméniens. Neagoe ne pouvait pas oublier la persécution des Arméniens en tant que monophysites par Basarab le Jeune, son père naturel, action qui avait irrité l'Empire ottoman, ni les efforts de Saint Niphon, son père spirituel, pour convertir à l'orthodoxie les arméniens et les latins.⁷¹ On pourrait attribuer

⁷⁰ Cf. Petre Ș. Năsturel, „L'attitude du Patriarcat oecuménique envers les Arméniens des Pays Roumains (fin XIV^e siècle – début du XV^e siècle)”, dans: *L'Arménie et Byzance. Histoire et culture*, (Byzantina Sorbonensia, 12), Paris, Publications de la Sorbonne, Centre d'histoire et de civilisation byzantines, 1996, pp. 145–156; P.Ș. Năsturel, „Învățăturile lui Neagoe Basarab către fiul său Theodosie. Neagoe Basarab și Manuil din Corint, conférence soutenue à l'Institut «Nicolae Iorga» de Bucarest le 22 octobre 1997, dans *Transilvania*, SN, XXVIII (CIV), 1998, 1–3, pp. 101–108

⁷¹ Cf. Dan Zamfirescu, dans *Învățăturile lui Neagoe Basarab către fiul său Theodosie. Versiunea românească de la Curtea de Argeș*, ediție îngrijită, prefață, note și comentarii de Dan Zamfirescu, traducerea fragmentelor păstrate din originalul slavon de Gheorghe Mihăilă, *Viața și opera lui Neagoe Basarab* de Dan Zamfirescu, București, Editura Roza Vânturilor, 2010, pp. 428–429.

donc les références de la solidarisation des catholiques avec les monophysites à la tentative de Manuel de Corinthe de miner un éventuel rapprochement religieux de Neagoe de l'Église catholique romaine. En revanche, l'idée que, au XVI^e siècle, les catholiques romains eussent poussé la solidarité avec les juifs au point de leur confier l'ouverture de quelque procession religieuse commune, et de les inviter à chanter ensemble des psaumes semble absolument fantaisiste par rapport à tout ce que l'on sait sur les rapports entre les catholiques et les juifs à cette époque. On n'a pas non plus d'indices qu'au XVI^e siècle l'hostilité contre les juifs fût si grande en Valachie que l'on pût spéculer sur elle pour combattre le catholicisme. Mais il est intéressant d'observer que l'accusation de solidarité avec les juifs formulée contre les catholiques était suivie dans *l'Épître à Neagoe Basarab* par un paragraphe où l'auteur suggérait, par analogie, la possibilité que les latins justifiaient le paganisme antique hellénique: „Car ils invitent à leurs processions les Juifs avec leur Ancien Testament et exigent que ce soit ceux-ci qui se placent en tête. Et ils marchent derrière eux, en chantant des psaumes. Pour exprimer ainsi l'idée que les juifs avaient été les premiers dans la foi et seulement après eux-mêmes. Mais s'il en était ainsi, ils devraient inviter également au plus vite les Hellènes à côté de ceux qui se trouvent à la tête de leurs processions. Car ceux-ci étaient encore plus anciens que les Juifs; il fallait donc inviter aussi les Hellènes pour qu'ils portassent sur leurs épaules la statue d'Apollon. Car celui-ci n'est nullement différent de la statue qu'avait adoré le peuple débauché des Juifs”.

Rappelons-nous que Manuel de Corinthe s'était vivement impliqué dans le combat contre la renaissance du néoplatonisme antique, qu'il avait accusé à tort le métropolite Bessarion de Nicée, le futur cardinal catholique romain Bessarion, ancien élève de Pléthon et Gennadios, d'embrasser. Rappelons – nous toujours qu'après la conquête de Byzance, Mehmet II a organisé la population de l'Empire selon leur confession en trois grandes communautés: la communauté chrétienne orthodoxe (*Rum milleti*), ayant comme chef le patriarche œcuménique; la communauté juive (*yahudi milleti*), ayant à la tête un Haham bași et la communauté des Arméniens (*Ermeni milleti*) où bizarrement il avait introduit les catholiques et les bogomiles⁷². Tout cela pourrait expliquer partiellement, sans pourtant les excuser, les accusations confuses de Manuel concernant la solidarité des catholiques avec les Arméniens, les Juifs, les néo – païens. Mais, comme il en arrive parfois, ce sont précisément ces erreurs graves qui puissent plaider en faveur de l'authenticité de *l'Épître à Neagoe*.

Conclusion. Si elle est authentique, *l'Épître* de Manuel de Corinthe à Neagoe Basarab sur les divergences entre le catholicisme et l'Église orthodoxe exprime une

⁷² Cf. Viorel Panaite, *Pace, război și comerț în Islam. Țările Române și dreptul otoman al popoarelor (secolele XV–XVII)*, București, 1997, p. 172–173. V. également maintenant l'érudite exposé sur les “milleti” de Ion i. Croitoru, *Ortodoxia și Apusul în tradiția spirituală a românilor*, I, Târgoviște, 2012, p. 96–97, où tout un sous-chapitre traite du régime chrétien des Principautés danubiennes par rapport au droit islamique, p. 85–97 (première édition en grec, Athènes, 2007). V. aussi Michael Ursinus dans Edgar Hösch, Karl Nehring, Holm Sundhausen, *Lexikon zur Geschichte Südosteuropas*, München, 2004, s.u. „Millet”, p. 442–444 avec bibliographie.

position originale en ce qui concerne les rapports de la chrétienté orientale avec l'Église romaine. En tant que porte-parole de la Patriarchie œcuménique, le grand rhéteur de la Grande Église garde sur la primauté papale un silence qui équivaldrait à un accord tacite avec la décision du voévode, considéré chef de la chrétienté captive, de conclure une alliance politique et militaire anti-ottomane avec Rome, mais il rejette catégoriquement les dogmes qu'il juge hérétiques et avertit, excessivement sans doute, de la protection des Arméniens et des Juifs par la papauté, de même que de la possible renaissance du néoplatonisme sous l'égide de Rome. Considérée dans le contexte de toute la production littéraire patronnée par la cour valaque, comparée avec l'*Apologie* adressée par le même rhéteur constantinopolitain au frère prêcheur Franciscus et avec l'*Épître* adressée par le pape Léon X aux deux princes valaques, l'*Épître* de Manuel de Corinthe à Neagoe Basarab atteste en même temps le niveau assez élevé de la culture théologique en Valachie, la pénétration massive dans ce pays de la culture grecque à côté de la culture slavonne, la prééminence acquise par son prince dans le monde orthodoxe, sa vive ardeur à servir la cause de l'unité de l'Église chrétienne et de la croisade anti-ottomane.

PIÈCES ANNEXES

1. L'Épître adressée par le grand rhéteur de la Grande Église Manuel de Corinthe au prince Neagoe Basarab de Hongrovlachie⁷³

(137) Τῷ πανυψηλωτάτῳ καὶ λαμπρωτάτῳ αὐθέντῃ Ἰωάννῃ Νεγγόε μεγάλῳ βοεβόδα καὶ βασιλεῖ καὶ αὐτοκράτορι πάσης Οὐγγροβλαχίας, Μανουήλ ὁ μέγας ῥήτωρ τῆς Μεγάλης Ἐκκλησίας εὐτυχῶς χαίρειν.

Πανυψηλότατε, ἐκλαμπρότατε, εὐσεβέστατε, καὶ ὀρθοδοξότατε αὐθέντι Ἰωάννῃ Νεγγόε μεγάλῳ βοεβόδα καὶ βασιλεῦ καὶ αὐτοκράτορι πάσης μεγάλῃς Οὐγγροβλαχίας· ἐπειδὴ με προσέταξας ἀνενεγκεῖν σοι, ὡς ἐν συντόμῳ τὰς αἰτίας δι' ἃς οἱ Λατίνοι κακοδόξως ἠλοτριώθησαν καὶ μακρὰν γεγόνασιν ἐκ τῆς ἀληθείας καὶ ἡμῶν, καὶ παντάπασιν αἰρετικοὶ καὶ εἰσὶν καὶ λέγονται ἤδη ἐκ τῆς μείζονος αἰτίας καὶ βλασφημίας ἣν εἰς τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον βλασφημοῦσιν, τὴν ἀρχὴν ποιούμενος ἀναφέρω σοι· λέγουσι γὰρ ὅτι τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον ἐκπορεύεται ἐκ τοῦ Πατρὸς καὶ ἐκ τοῦ Υἱοῦ, ἤγουν τὴν ὕπαρξιν ἔχει καὶ τὸ εἶναι, ἐξ ἀμφοτέρων τούτων τῶν δύο ὑποστάσεων, καὶ οὕτως εἰσάγουσι δύο ἀρχάς ἐπὶ τῆς ἁγίας Τριάδος. ὅπερ ἐστὶν αἰρετικὸν καὶ τῆς ὀρθοδοξίας ἀλότριον. Ἡμεῖς μόνον τὸν Πατέρα ἐγνώκαμεν, καὶ ὁμολογοῦμεν, αἴτιον καὶ ἀρχὴν τοῦ Υἱοῦ καὶ τοῦ Ἁγίου Πνεύματος· καὶ πηγὴν τῆς θεότητος. ἐξ οὗ ὁ μὲν υἱὸς ἀπάθως γεννᾶται ὡς ἐκ νοῦ λόγος, τὸ δὲ πνεῦμα τὸ ἅγιον ἐκπορεύεται ἤγουν ὑφίσταται, καὶ τὸ εἶναι ἔχει· καθάπερ καὶ ὁ κύριος ἡμῶν ἐν εὐαγγελίοις φησὶ: „ὅταν δὲ ἔλθῃ ὁ Παράκλητος ὃν ἐγὼ πέμψω ὑμῖν παρὰ τοῦ Πατρὸς τὸ πνεῦμα τῆς ἀληθείας ὃ παρὰ τοῦ Πατρὸς ἐκπορεύεται, ἐκεῖνος μαρτυρήσει περὶ ἐμοῦ”⁷⁴. ἐπεὶ δὲ οἱ αἰρετικοὶ Λατίνοι ἀκούοντες τοῦ Κυρίου λέγοντος πρὸς τοὺς ἀποστόλους, „ὃν ἐγὼ πέμψω ὑμῖν” (137) τὸ αὐτὸ οἴονται, πέμψιν τὴν ἐκπορεύσιν, ἀναγκαῖον εἰπεῖν τινὰ πρὸ σαφήνειαν τῶν ῥηθέντων δεσποτικῶν ῥημάτων διότιν ἐκ προόδου εἰσὶν τοῦ παναγίου πνεύματος· μίαν μὲν ἐκ μόνῃς τῆς πατρικῆς ὑποστάσεως ἀμέσως ἢ ἀχρόνος ἐκείνη καὶ αἴδιος καθ' ἣν ὑφίσταται καὶ τὸ εἶναι ἔχειν καὶ ἄλλη ἢ ἐκ πατρὸς δι' υἱοῦ, καθ' ἣν μεταδίδοται καὶ ἀποστείλεται ἢ χάρις αὐτοῦ πρὸς τοῖς πιστοῖς καταπέμπεται, ἣτις χρονικὴ λέγεται. Καὶ μεταδοτικὴ ὡσπερ καὶ δύο γεννήσεις τοῦ υἱοῦ, μία ἐκ μόνῃς τῆς πατρικῆς ὑποστάσεως ἀμέσως, ἢ

⁷³ Cf. Nicolae-Șerban Tanașoca, „Scrisoarea marelui ritor al Patriarhiei ecumenice Manuil din Corint către Neagoe Basarab”, *Tabor* [Cluj-Napoca], V (2011), 8 (noiembrie), pp. 5–15 (*editio princeps* du texte grec et sa première traduction en roumain) et N.-Ș. Tanașoca, *Creație și tradiție literară bizantină. Studii și texte*, București, 2011, pp. 235–250.

⁷⁴ Κατὰ Ἰωάννην 15,26

ἄχρονος ἐκείνη καὶ αἰδίος καὶ ἀύλος, καθ' ἣν τὸ εἶναι ἔχει αἰδίος ἐκ τοῦ πατρός, καὶ ἄλλη ἢ χρονικὴ ἢ ἐκ πνεύματος ἁγίου καὶ Μαρίας τῆς ὑπεραγίας Παρθένου διὰ τὴν ἡμῶν σωτηρίαν· ἐπειδὴ μία οὐσία καὶ φύσις ἐστὶ Πατὴρ καὶ Υἱοῦ καὶ Ἁγίου Πνεύματος, διὸ καὶ εἷς Θεὸς ἀμερῆς κατ' οὐσίαν καὶ αἱ τρεῖς ὑποστάσεις, διὰ τοῦτο καὶ μία ἐνέργεια, καὶ βουλή, καὶ θέλησις, καὶ δύναμις ἐστὶ ταῖς τρισὶν ὑποστάσεσιν, κατὰ γοῦν τὴν ὁμοβουλίαν καὶ τὴν μίαν ὁμοδύναμιν ἐνέργειαν πέμπει καὶ ὁ Υἱὸς τὸ Πνεῦμα εἰς τοὺς πιστοὺς παρὰ τοῦ Πατρός. Καθ' ἣν κοινὴν ὁμοβουλίαν πέμπει καὶ τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον τὸν Υἱὸν ἐς τὸν κόσμον, ὡς ἐν τῇ κύκλῳ Ἡσαΐου τοῦ προφητοῦ ἐστὶν εἶδεῖν, ὡς ἐκ προσώπου τοῦ υἱοῦ λέγοντος· „Πνεῦμα Κυρίου ἐπέμπε οὗ εἶνεκεν ἔχρισέ με, εὐαγγελίσασθαι πτωχοῖς ἀπέσταλκέ με ἵασασθαι τοῖς συντετριμμένοις τῇ καρδίᾳ, κηρύξαι αἰχμαλώτοις ἄφεςιν καὶ τυφλοῖς ἀνάβλεψιν”⁷⁵. ἄλλο οὖν πέμψις, καὶ ἄλλο ἐκπόρευσις· οἱ δὲ Λατίνοι τὸ αὐτὸ φρονοῦντες κακῶς, τῆς ἀληθείας ἀπεπλανήθησαν· τὴν χρονικὴν τοίνυν καὶ μεταδοτικὴν πρόοδον τοῦ ἁγίου πνεύματος ἐμφαίνων ὁ Κύριος, καθ' ἣν καὶ αὐτὸς παρὰ τοῦ πατρός πέμπει αὐτὸ εἰς τοὺς πιστοὺς (138) τοὺς διὰ τὴν κοινὴν βουλήν τε καὶ θέλησιν, φησὶν· „ὅταν δὲ ἔλθῃ ὁ Παράκλητος ὃν ἐγὼ πέμψω ὑμῖν παρὰ τοῦ Πατρός τὸ πνεῦμα τῆς ἀληθείας ὃ παρὰ τοῦ πατρός ἐκπορεύεται”⁷⁶. ὄρα τὴν ἄχρονον καὶ αἰδίον ὑπαρξίν αὐτοῦ τὴν ἐκ μόνης τῆς πατρικῆς ὑποστάσεως ἀμέσως· διὸ καὶ τὸ ὄρθρον προστέθηκεν ὡσεὶ ἔλεγεν· ὃ παρὰ μόνου τοῦ πατρός ἐκπορεύεται ἦγον ὑφίσταται καὶ τὸ εἶναι ἔχει. Τούτοις τοῖς θεϊκοῖς ῥήμασιν ἅπαντες καὶ ἀπόστολοι καὶ οἱ λοιποὶ τῆς καθ' ἡμᾶς ἐκκλησίας διδάσκαλοι ἐξηκολούθησαν ἀληθῶς καὶ ἀσφαλῶς καὶ συνοδαφθέγγονται καὶ κηρύττουσιν οἷς καὶ ἡμεῖς ἐφεπόμενοι, οὕτω πιστεύομεν. οὕτω κηρύττομεν. φησὶ γὰρ ὁ θεῖος καὶ μέγας Βασιλεὺς ἐπὶ γὰρ ὁ Πατὴρ τέλειον ἔχων τὸ εἶναι καὶ ἂν ἐνδεὲς ρίζα καὶ πηγὴ τοῦ υἱοῦ καὶ τοῦ ἁγίου πνεύματος τρία δὲ τῷ τῆς πηγῆς ὀνόματι συνεκφαίνεται· τὸ ἀρχικόν, τὸ πλήρες καὶ τὸ ἀνεκλήπτου. ἥτις οὖν ἐστὶ κυρίου πηγὴ, καὶ τὰ τρία ταῦτα ἔχει· καὶ οὕτω πηγὴ ἐστὶν ὁ πατὴρ τοῦ ἁγίου πνεύματος, ἀρχὴ τε γὰρ αὐτοῦ ἐστὶ φυσικῶς· ὅτι ἐξ αὐτοῦ ἐκπορεύεται, καὶ ὑφίσταται· ἦγον τὸ εἶναι ἔχει καὶ πλήρης ἐστὶν αὐτοῦ· ὅλος γὰρ ὅλον ἔχει συνοών· καὶ ἀνεκλείπτως αὐτὸ προβάλλεται. ἀπεῖρω γὰρ τινί, καὶ αἰδίῳ γονιμότητι τοῦτο προάγει. καὶ ἀνεκφοιτήτως ἐστὶν ἐν αὐτῷ κατὰ φύσιν. εἰ καὶ καθ' ὑπόστασιν ὑπερφυῶς διακρίνεται· οὕτω πάντες φρονοῦσιν ἡμῶν οἱ ἅγιοι· οἷς οἱ Λατίνοι θεομάχως ἀντικαθίστανται καὶ τάναντίαν φρονοῦσι τε καὶ διδάσκουσιν. **Ἔτι** ἡμῶν φρονούντων τὴν οὐσίαν τοῦ Θεοῦ ἄλλο εἶναι, καὶ ἄλλο τὴν ἐνέργειαν, εἰ καὶ ἀμφοτέρᾳ ἄκτιστα καὶ αἰδία, αὐτοὶ τὸ ἀντί, οὐσίαν καὶ ἐνέργειαν φρονοῦσι

⁷⁵ Ησαΐου 61, 1

⁷⁶ Κατὰ Ἰωάννην 15,26

κακῶς, καὶ βλασφημῶς ἐπὶ θεοῦ / (138) μεθεκτὴν τρόπον τινα τὴν τοῦ Θεοῦ οὐσίαν καὶ φύσιν λέγονται· ὡς γὰρ τοῦ ἡλιακοῦ δίσκου ὑπὲρ ἄνω ἀϊσμένου ἢ ἀκτις αὐτοῦ μέχρις ἡμέρας καὶ καταυγάζει ἡμᾶς· καὶ μεθεκτὴ πῶς ἡμῖν καθίσταται· οὕτω καὶ τῆς θείας οὐσίας ἀπειράκις ἀπείρως ὑπὲρ ἄνω ἀϊσμένης, καὶ ἀμεθέκτου παντάπασιν οὔσης ἡμῖν, ἢ θεία ἐνέργεια αὐτῆς, μέχρις ἡμέρας διοικνοῦται καὶ καταφωτίζει ἡμᾶς· καὶ τελειοῖ τὰ θεία δῶρα· καὶ θεοποιᾷ ἐργάζεται. καὶ δι' αὐτῆς κοινοῦς ἡμᾶς θείας φύσεως, ἦγουν χάριτος ἀποτελεῖ καὶ τρόπον τινὰ μεθεκτὴ γίνεται ἡμῖν τῆς θείας οὐσίας ἀμεθέκτον το σύνολον οὔσης, ὡς εἴρηται. Εἰ οὖν τὸ αὐτὸ ἐστὶν οὐσία καὶ ἐνέργεια, μεθεκτὴ δὲ ἢ ἐνέργεια, καὶ ἢ οὐσία μεθεκτὴ κατ' αὐτὴν ἐστὶν, ὅπερ διανοίας ἐστὶν αἰρετικῆς καὶ βλασφημῶν. **Ἔτι** ἀζύμῳ κέχρωνται θυσίαν ἰουδαϊκῶς· πολλὰ λέγοντες καὶ φλυαροῦντες περὶ τούτου ψευδῆ· ὅτι κατὰ τὸν καιρὸν τοῦ Σωτηρίου πάθου οὐ ἄρτον διένειμε ὁ Κύριος τοῖς μαθηταῖς, ἀλλὰ ἄζυμον· ἐπειδὴ τότε τὸ ἰουδαϊκὸν πάσχα τελούμενον ἦν, ὅπερ ἐν ἀζύμοις τελεῖται· καὶ τοι γὰρ τὸ ἰουδαϊκὸν πάσχα ὀρθοστάδην ἦσθιον· ὅτε δὲ τὸν μυστικὸν δεῖπνον ὁ Σωτὴρ ἡμῶν ἐτέλει καὶ Κύριος, ἀνέκειτο μετὰ τῶν δώδεκα ἀνακειμένων καὶ αὐτῶν⁷⁷, ἐπὶ τῷ δεσποτικῷ στήθει ἀναπεσῶν ὁ ἡγαπημένος Ἰωάννης μαθεῖν τὸν προδότην ἐζήτει⁷⁸. ὥστε ἕτερον πάσχα παρεδίδον ἡμῖν τὸ μυστικόν. διὸ καὶ εἶπε· ἐπιθυμία ἐπεθύμησα τοῦτο τὸ πάσχα φαγεῖν μεθ' ὑμῶν πρὸ τοῦ με παθεῖν⁷⁹. λάβων οὐκ ἄζυμον, ἀλλ' ἐνζυμον ἄρτον καὶ εὐχαριστήσας, ἔκλασε καὶ διεμέρισε τοῖς μαθηταῖς λέγων· „λάβετε, φάγετε, τοῦτο ἐστὶ τὸ σῶμα μου” καὶ τὰ ἐξῆς⁸⁰. ὥστε ἄρτος ἦν ἐν ἀληθείαν / (139) ἐν τῷ μυστικῷ δεῖπνῳ, καὶ οὐκ ἄζυμον, καὶ οὐδὲ πάσχα ἰουδαϊκὸν ἐτέλει τότε ὁ Κύριος, καὶ ὁ ἀπόστολος δὲ Παῦλος συνοδὰ φθειγγόμενος καὶ ἄρτον φησι ἐν ᾧ δε λέγει· „καὶ ἐορτάζομεν οὐκ ἐν ζύμῃ παλαιᾶς κακίας καὶ πονηρίας, ἀλλ' ἐν ἀζύμοις εἰλικρινείας καὶ ἀληθείας”⁸¹. τὴν των ἐλλήνων+ν πλάνην, καὶ τὴν ἐπίδοσιν τῆς ἀθείας αὐτῆς καὶ κακίας υπαινίπτεται, ζύμην κακίας καὶ πονηρίας ἀποκαλῶν. ὥσπερ γὰρ ἢ ζύμη ἐμβαλομένη ὀλίγη τὸ λοιπὸν ἅπαν μεταποιεῖ καὶ πρὸ τὴν ἰδίαν μεθέλκει φύσιν καὶ ἐξογκοῦσθαι ποιεῖ καὶ ἐπιδιδόναι εἰς αὔξησιν, οὕτω καὶ ἐξ ὀλιγίστης πλάνης εἰς μεγίστην ἀκαθαρσίαν καὶ ἀθείαν τό γὰρ τῶν ἀνθρώπων κατήνησται τοίνυν κὰν τούτῳ οἱ Λατίνοι βλασφημοῦσιν, ἰουδαϊκῶς θυσιάζοντες. **Ἔτι** ἐν τῷ βαπτίσματι ὅταν τινὰ βαπτίσει θέλουσιν, οὐ λέγουσι βαπτίζεται ὁ δοῦλος τοῦ θεοῦ ὁ δεῖνα εἰς τὸ ὄνομα τοῦ πατρὸς καὶ τοῦ υἱοῦ καὶ τοῦ ἁγίου πνεύματος· ἀλλὰ λέγουσι βαπτίζω ἐγὼ τὸν ὁ δεῖνα· τὴν

⁷⁷ Ματθ. 26,20

⁷⁸ Ιοανν. 13, 25

⁷⁹ Λουκα 22, 15

⁸⁰ Ματθ. 26, 26

⁸¹ 1 Κορ 5, 8

προαιρετικὴν τοῦ βαπτιζομένου κίνησιν πρὸς τὸ βάπτισμα παντάπασιν ἀναιροῦντες· ἀλλ' οὐδὲ εἰς τρεῖς καταδύσεις· τίσι δὲ καὶ χρῶνται εὐχαῖς πρὸς τοῦτο οἱ τάλανες ποῦ τοῦ καθ' ἡμᾶς μεγίστου ἐν ἱεράρχαις Βασιλείου, αἱ θεόφτογγοι κατὰ τῶν δαιμόνων ἀφορκισμοί. **Ἔτι** οὐδὲ μύρω χρώμενοι φαίνονται κατὰ τὴν γνώμην τοῦ ἱεροφάντορος Διονυσίου τοῦ Ἀρεοπαγίτου, ἀλλὰ δὴ καὶ τὰ λοιπὰ τῆς ἱερᾶς Ἐκκλησίας μυστήρια κακῶς καὶ παρανόμως μεταχειρίζονται· καὶ ἐναντίως τῇ τῶν θείων ἀποστόλων παραδόσει καὶ τῶν ἁγίων συνόδων. Ἔτι περὶ τῆς ἱερωσύνης αὐτῶν τι ἂν τις εἴποι. ὅση τε διαφθορὰ καὶ ἀκαθαρσία ἐγκεῖται αὐτοῖς τὰ γὰρ / (139) ῥυπῶντα τὰ τὴν ψυχὴν ἔργα, ἀντ' οὐδενὸς αὐτοὶ οἶονται. Τῷ Κυρίῳ θεομάχως ἀντιφεγγόμενοι. ὁ γὰρ Κύριος ἐν εὐαγγελίοις φησὶν· ἔσωθεν ἐκ τῆς καρδίας τοῦ ἀνθρώπου τίκονται οἱ πονηροὶ λογισμοί· πορνεῖαι, μοιχεῖαι, βλασφημίαι καὶ τὰ ἐξῆς, ταῦτα εἰσὶ τὰ κοινοῦντα τὸν ἄνθρωπον· ἡγουν τὰ μαίνοντα· αὐτοὶ δε τούτοις, καὶ ἑτέροις ὁμοίοις ἀδεῶς χρώμενοι, οὐ νομίζουσι κοινοῦσθαι οὐδὲ ἀκάθαρτα εἶναι ὥστε ἀπεναντίας τοῖς δεσποτικαῖς ῥήμασι φρονοῦσι τε καὶ διακείνται. Ἔτι πῦρ καθαρτήριον μετὰ θάνατον ὁμολογοῦσι τε καὶ φρονοῦσι τῶν ψυχῶν· καίτοι γε ὁ Δαυὶδ ἐν δὲ τῷ ᾄδῃ, φησί, τίς ἐξομολογήσεται σοι· ἀντὶ τοῦ οὐδεὶς· ζώντων γὰρ ἡμῶν ἕκαστος δύναται καθαρθῆναι διὰ μετανοίας καὶ ἐξομολογήσεως· καὶ χρηστῶν ἔργων περιποίησιν· ὅμως δὲ κὰν τούτῳ τῇ τοῦ Ωριγένους ἐκμέτρους ὁμοφωνοῦσι καὶ συντίθενται. **Ἔτι** συνεορτάζουσιν οἱ παράφρονες καὶ τοῖς ἰουδαίοις, ὡς δοκεῖ, καὶ συμπάλλουσιν· ἐν γὰρ ταῖς λιτανίαις αὐτῶν προσκαλοῦνται τοὺς ἰουδαίους μετὰ τῆς παλαιᾶς αὐτῶν καὶ προπορεύεσθαι αὐτοὺς ἐπιτάσσουσιν· ἔπειτα οὗτοι κατόπιν αὐτῶν ἀπερχόμενοι ψάλλουσιν· ὡς δῆθεν τάχα δεικνύοντες, ὅτι πρῶτον ἦσαν ἐκεῖνοι, ἔπειτα ὑπεισήλθον οὗτοι πιστεύσαντες, καὶ εἰ ταυθ' οὕτως ἔχει, ἔδει μάλιστα καὶ τοὺς Ἕλληνας προσκαλεῖσθαι ἐν ταῖς ἑαυτῶν λιταῖς τῶν πρότερον εἶναι. οὗτοι γὰρ καὶ ἔτι παλαιότεροι τῶν ἰουδαίων ὑπῆρχον· ἔδει οὖν καὶ αὐτοὺς προσκαλεῖσθαι, ἐπεισφερομένους καὶ αὐτοὺς τὸ τοῦ Ἀπόλλωνος εἶδωλον· οὐ γὰρ διαφέρει τοῦτο τοῦ γλυπτοῦ, ὃ προσεκύνησε τὸ διεφθαρμένον γένος τῶν Ἰουδαίων· καθάπερ ὁ θεὸς φάσκει Δαυὶδ· καὶ προσεκύνησαν τὸ γλυπτόν. καὶ ἠλλάξαντο τὴν δόξαν τοῦ / (140) θεοῦ· ἐν ὁμοιώματι μύσχου ἐσθίουτος χόρτον⁸². οὕτως οἱ ἄσύνετοι Λατίνοι πολυειδῶς διεφθαρμένοι τυγχάνουσι· τοῖς αἰρετικοῖς γὰρ σχεδὸν πᾶσι συγκοινωνοῦσι τε καὶ συμπάλλουσι. τοῖς τε Ἀρμενίοις συλλειτουργοῦσι τε καὶ συμπάλλουσι καὶ συνεύχονται ἀδεῶς· καὶ ἑτέροις πολλοῖς διὸ καὶ ὁ θεὸς πατὴρ ἡμῶν Γεννάδιος καὶ πατριάρχης ὀσιώτατος πάλαιος, ἅγιος ὢν, οὕτω περὶ αὐτῶν φησὶν· „μὴ ἀπλῶς λογιζέσθω ἡ τῶν ἀθέων λατίνων αἵρεσις, ἀλλὰ πασῶν τῶν αἱρέσεων, ἀνακεφαλαίωσις ἐστὶν· ἔχουσι δὲ καὶ ἄλλα

⁸² Ψάλλοι, 105, 20–21

πολλὰ τούτων χεῖρα, ἅπερ κατειπεῖν αὐτῶν εἶχομεν ἀλλ' ἄρκεῖ καὶ ταῦτα εἰς ἔνδειξιν τῆς αὐτῶν κακόνοιας· δι' ἣν οὐδὲ λόγου, καὶ διαλέξεως ἀξιοῦν αὐτοὺς δεῖ· ἀλλὰ παντελῶς ἀποστρέφεσθαι, ὡς ἀνιάτως νοσοῦντες· καὶ ἰουδαϊκῶ φθόνῳ κατὰ τῶν ὀρθοδόξων τηκομένους τε καὶ χρωμένους. **Ἔτι** διπλὴν ἐγνώκαμεν ἡμεῖς τὴν τοῦ ζωηφόρου Σταυροῦ χάριν, ὃν ἐν τοῖς προσώποις ἡμῶν εἰώθαμεν ἐκτυποῦν· μίαν ἐγκολπωτικὴν ἐν ταῖς καρδίαις ἡμῶν· καὶ ἑτέραν μεταδοτικὴν, πρὸς τοὺς ἡμῖν ἐντυγχάνοντες· ὅτε οὖν προσευχόμεθα ἢ τὰς ἱεράς εἰκόνας ἐν τοῖς ἀγίοις ναοῖς εἰσιόντες προσκυνοῦμεν, δεῖ ἐκ τοῦ μετώπου ἡμῶν, διὰ τῶν τριῶν ὁμοῦ δακτύλων τὴν κάθετον ποιεῖν τοῦ τιμίου σταυροῦ, μέχρι τοῦ στήθους ὑποκάτω. ἐκ δὲ τοῦ δεξίου μέρους φέρειν τὴν χεῖρα ἐπὶ τὸν ἀριστερόν, ἵνα τὸν πατρικὸν ἀπαρτίσωμεν τύπον. καὶ τὴν ἐγκολπωτικὴν αὐτοῦ χάριν ἐν ταῖς καρδίαις ἡμῶν ἀναλάβωμεν. ὅταν δὲ μεταδοῦναι ἑτέροις τὴν αὐτοῦ χάριν θέλωμεν· τὴν κάθετον αὐτοῦ αὐθις ποιούμενοι κατορθῆν καὶ εὐθείαν γραμμὴν, τὴν χεῖρα ἀπὸ τοῦ ἀριστεροῦ μέρους, ἐπὶ τὸ δεξιὸν ἐπι/ (140) φέρομεν. καὶ οὕτως ἡ μεταδοτικὴ αὐτοῦ ἀπαρτίζεται χάρις· καθάπερ οἱ καθ' ἡμᾶς ἱερεῖς τε καὶ ἱεράρχαι εἰωθότες εἰσι ποιεῖν, ἀλλὰ καὶ τοῦτο Λατίνοι οὐκ ἔγνωσαν. **Ἔτι** φασὶν οἱ ἀμαθῶς Λατίνοι, εἰς ἔνδειξιν ὅτι καὶ ἐκ τοῦ υἱοῦ ἐκπορεύεται τὸ πνεῦμα· ὡς αὐτοὶ φρονοῦσι ὅτι ὁ Κύριος ἡμῶν ἐκ τῶν νεκρῶν ἀναστάς, καὶ ἐμφανίζας ἑαυτὸν τοῖς ἰδίῳις μαθηταῖς θυρῶν κεκλεισμένων⁸³, ἐνεφύσησεν εἰς τὸ πρόσωπον αὐτῶν καὶ εἶπεν· λάβετε πνεῦμα ἅγιον· καίτοι γε χάριν αὐτοῖς παρέσχε, καὶ εὐεργεσίαν τοῦ Παναγίου Πνεύματος, οὐ μὴν τὴν ὑπόστασιν αὐτοῦ· τίνα δὲ χάριν; τὴν τοῦ λύειν καὶ δεσμεῖν ἐξουσίαν· ἐπεὶ γὰρ ἂν τινῶν ἀφῆτε τὰς ἁμαρτίας ἀφίενται αὐτοῖς· ἂν τινῶν κρατῆτε, κεκράτηνται· ἔστι δὲ καὶ ἄλλος τις ὑψηλότερος λόγος περὶ τούτου· ὁ γὰρ Κύριος ἡμῶν, ὅλον τὸν ἄνθρωπον ἐν τῷ ἰδίῳ πρὸς λήμματι ἀναλαβὼν, ἦγγουν τὴν ἀνθρωπινὴν ἅπασαν φύσιν, καὶ τῆς παλαιᾶς ἐκείνης, ἀδαμιαίας πτώσεως, ἀνακαθάρας τε καὶ ἀναπλάσας, ἀνώρθωσεν ἐπὶ τὸ κρείττον· οὐ γὰρ εἰς τὸν παράδεισον μόνον, ὃν ἀπώλεσεν, ἀλλὰ καὶ εἰς αὐτὸν τὸν οὐρανὸν ἀνεβίβασε· καὶ τῇ πατρικῇ συνεδρίᾳ ἐδόξασεν. ἀνακαινίσας οὖν καὶ ἀναπλάσας ἐπὶ τὸ κρείττον, ὡς εἶπομεν· καὶ ἦν ἀπώλεσεν χάριν ἐκ τοῦ ἐμφυσήματος ἐκείνου, τοῦ δοθέντος αὐτῶν εἰς πνοὴν ζωῆς, ταύτην ἀποδίδους, ἐνεφύσησεν εἰς τὸ πρόσωπον τῶν μαθητῶν. καὶ εἶπε· λάβετε πνεῦμα ἅγιον· ἦγγουν χάριν τοῦ Παναγίου Πνεύματος· καὶ ἐξουσίαν δεσποτικὴν· ἂν τινων ἀφῆτε τὰς ἁμαρτίας, ἀφίενται αὐτοῖς, ἂν τινων κρατῆτε, κεκράτηνται· ἐκεῖ μὲν γὰρ καταρχὰς τότε πνοὴν ζωῆς· νῦν δ' ἐνταῦθα κρειπτόνως ἄγαν· χάριν καὶ ἐξουσίαν, ὡς εἶπομεν ἐδωρήσατο. καὶ ἀλλαχοῦ δὲ δεικνύων ὁ Κύριος / (141) ἡμῶν ὅτι τὰ πάντα διὰ τὸν ἄνθρωπον ἐποίησεν· οὐ δὲ καὶ τὴν ἀνάκτησιν καὶ ἀνόρθωσιν ἐν ἑαυτῷ

⁸³ Ἰωανν. 20, 19–22

ἀναλαβόμενος, ἐνείργησεν, ὡς φέρων τῆς ἀνθρωπίνης ὅλης φύσεως πρόσωπον. ἔλεγε πρὸς τὸν Πατέρα, οἰκονομικῶς· ὅτι ἠγάπησάς με πρὸ καταβολῆς κόσμου⁸⁴. καὶ ταῦτα ὡς· ἐν συντόμῳ τῷ κράτει τῆς σῆς βασιλικῆς καὶ λαμπρᾶς γνώσεως ἀνέφερον δουλικῶς, ἵνα γνοίης τὴν τῶν Λατίνων πολυειδίῃ, διαφθοράν τε καὶ κακόνιοιαν. **Ἔτι** καὶ περὶ προσευχῆς δεῖ ὑπομνήσαι τῆς βασιλείας σου, ὅτι ὁ Κύριος ἡμῶν, καὶ περὶ τοῦ πῶς δεῖ προσεύχεσθαι. καὶ τί χρῆ αἰτεῖν ἡμᾶς ἐν τῇ προσευχῇ ἀρκούντως ἐδίδαξεν· ὡς καὶ περὶ τῶν λοιπῶν πάντων τῶν εἰς σωτηρίαν ἀγόντων ἡμῶν. Τύπος γὰρ καὶ ὑπογραμμὸς ἡμῖν γέγονεν ἵνα τοῖς ἴχνεσιν αὐτοῦ, ἀσφαλῶς ἐπακολουθήσαντες τύχοιμεν τῶν αἰώνιων ἀγαθῶν ἐν τῇ βασιλείᾳ αὐτοῦ· δεῖ τοίνυν ἡμᾶς αἴρειν τὸ ὄμμα εἰς οὐρανὸν καὶ τὸν νοῦν καὶ τὴν καρδίαν ὁμοίως· καὶ τὴν εὐχὴν ἐπιλέγειν, ἣν αὐτὸς ὁ Κύριος τοῖς θεοῖς ἀποστόλοις παρέδωκε· „πάτερ ἡμῶν ὁ ἐν τοῖς οὐρανοῖς ἀγιασθήτω τὸ ὄνομα σου καὶ τὰ ἐξῆς”· καὶ γὰρ καὶ ὁ Κύριος ἡμῶν, οὕτως ἐποίει καθὼς καὶ ὁ θεὸς εὐαγγελιστῆς Ἰωάννης φησί· ταῦτα εἰπὼν ὁ Ἰησοῦς· ἐπήρε τοὺς ὀφθαλμοὺς εἰς τὸν οὐρανόν, καὶ εἶπε· πάτερ, δόξασόν σου τὸν υἱόν, ἵνα καὶ ὁ υἱὸς σου δοξάσῃ σε⁸⁵. καὶ ἐπὶ Λαζάρῳ καὶ πολλαχοῦ ἐν τοῖς θεοῖς εὐαγγελίοις· οὕτω φαίνεται ποιῶν· καὶ ὁ μακάριος δὲ Δαυὶδ τῷ πνεύματι τῷ ἁγίῳ κινούμενος ὡς οὕτω λέγει· „πρὸς σὲ ἦρα τοὺς ὀφθαλμοὺς μου τὸν κατοικοῦντα ἐν τῷ οὐρανῷ”⁸⁶. τούτοις τοῖς θεοῖς ἐπομένοι ῥήμασι καὶ ἡ τῆς καθ’ ἡμᾶς ἱερᾶς ἐκκλησίας ὑμνωδοὶ οὕτω / (141) φασίν· ἐν τῷ οὐρανῷ τοὺς ὀφθαλμοὺς μου αἴρω πρὸς σὲ, Λόγε· καὶ πάλιν· ἐν τῷ οὐρανῷ τὰ ὄμματα, ἐκπέμπω μου τῆς καρδίας· καὶ γὰρ οὐ μόνον τὰ ὄμματα, ἀλλὰ καὶ καρδίαν καὶ νοῦν, ἐκεῖσε ἀνάγειν χρῆ καθὼς εἶπομεν. καθάπερ γὰρ ἡ αἴσθησις, ἀνάγεται εἰς τὸ αἰσθητόν, οὕτω καὶ ὁ νοῦς, ὁ ἀνθρώπινος ἄγεται πρὸς τὸν νοητὸν ἀγαθόν, ὃπὲρ ἐστὶν ὁ θεὸς ὁ Κύριος ἡμῶν Ἰησοῦς Χριστός· καθὼς γὰρ ὠράθη ἡμῖν διὰ σάρκα ἐπὶ γῆς, καὶ εἰκονίζεται οὕτω χρῆ νοεῖν αὐτὸν καὶ ἐν οὐρανῷ μετὰ τῆς ἀφάρτου καὶ τεθεομένης ἀνθρωπίνης φύσεως, μένει γὰρ εἰς αἰῶνας αἰώνων ἀχώριστος· διὰ τοῦτο πάντοτε χρῆ ἐν τῇ προσευχῇ ἡμῶν, καὶ ὄμματα, καὶ καρδίαν, καὶ νοῦν ἀνάγειν εἰς οὐρανόν, καὶ διὰ τοῦ νοῦ καθορᾶν τὸ νοητὸν κάλλος τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ καὶ ἀγιάζεσθαι καὶ καρδίαν καὶ νοῦν τῇ τούτου θεωρίᾳ καθάπερ καὶ Στέφανος ὁ πρωτόαθλος προσευχόμενος ἐποίησε· καὶ πάντες εἰώθασιν ποιεῖν ὅσοι τε πάντες, καὶ ἅγιοι, καὶ ἄσκηται, καὶ ὁ θεὸς Μακάριος ἀεὶ ὄμματα, καὶ καρδίαν, καὶ νοῦν πρὸς οὐρανὸν ἀτενίζων προσηύχετο, εἰς τὸ ὕψος ἀκλινῶς τὰς χεῖρας ἔχοντες.

⁸⁴ Ιωαν. 17, 24

⁸⁵ Ιωαν. 17, 1

⁸⁶ Πς. 122

2. L'Apologie écrite par Manuel de Corinthe à l'intention du Frère Prêcheur Franciscus⁸⁷

[237β] Ῥήματα καὶ λόγοι τοῦ φρά Φραντζέσκου καθὼς ἐκεῖνος ἔγραψε πρὸς Μανουήλ τὸν μέγαν ῥήτορα τῆς Μεγάλης Ἐκκλησίας.

Τοῦτα τὰ κεφάλαια καὶ δόγματα τῆς εὐσεβείας κρατῶ καὶ παρὰ σοῦ, μέγας ῥήτωρ καὶ διδάσκαλε, ποῦ σφάλλω διδαχθῆναι ἐπιζητέω·

Συμπεράσματα θεολογικὰ καὶ ὀρθόδοξα τοῦ φρά Φραντζέσκου περδικατόρου:

- Α' Τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον ἐκ τοῦ Πατρὸς καὶ τοῦ Υἱοῦ ἐκπορεύεται·
 Β' Εὐλόγως τὴν ἀνάπτυξιν τῶν ῥημάτων „ἐκ τοῦ Υἱοῦ” προστεθῆναι χρή·
 Γ' Εἰ ἀζύμω καὶ ἐνζύμω ἄρτω σπίνω τὸ Σῶμα τοῦ Χριστοῦ τελειοῦται·
 Δ' Καθαρικὸν πῦρ πρὸ τῆς κρίσεως πιστευτέον·
 Ε' Τῶν ἁγίων αἱ ψυχαὶ εἰς τὸν οὐρανὸν εὐθύς προσλαμβάνεσθαι καὶ καθαρῶς τὸν Θεὸν θεωρεῖν δεῖ·
 ΣΤ' Πρῶτός ἐστι τῆς ἱερωσύνης θρόνος ὁ πάπας τῆς □'Ρώμης·
 Ζ' Ἐν βάπτισμα φράγκων καὶ Γραικῶν·
 Η' Ὁ ἀπολύσας τὴν γυναῖκα αὐτοῦ μὴ ἐπὶ πορνείᾳ εἰ γαμήση ἄλλην καὶ μετὰ λόγου πορνείας ἀποστὰς τῆς πρώτης μοιχᾶται·
 Θ' Ὁ Χριστὸς ἄρτον ἄζυμον ἔδωκεν ἐν τῷ δεῖπνῳ τοῖς μαθηταῖς·
 Ι' Μόνος ὁ λόγος τοῦ Χριστοῦ „Λάβετε, φάγετε” τέλειον σῶμα ποιεῖ καὶ οὐδαμῶς τοῦ Χρυσσοστόμου ἢ εὐχῆ· τὸ „Καὶ ποιήσον τὸν ἄρτον τοῦτον” καὶ τὰ ἐξῆς.

Μανουήλ ὁ μέγας ῥήτωρ τῆς Μεγάλης Ἐκκλησίας φρά Φραντζέσκῳ τῷ περδικατόρῳ ἐκ παλαιᾶς Ῥώμης χαίρειν.

Τὸ ἐπιστολιμαῖόν σου πρὸς ἡμᾶς ἐλθὼν γράμμα δέδειχεν ἀμωσγέπως τό τε βραχθ'τατον τῆς διανοίας τῆς σῆς, πρὸς τε τὰ ἄλλα, καὶ πρὸς τὴν

⁸⁷ J'ai reproduit le texte de l'édition de l'Apologie due à Manouil I. Gedeon, „Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τῶν μεταξὺ τῶν ἐκκλησιῶν σχέσεων, γ'”, *Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια*, IX, (30), 1889, 236–240. Pour remplir les lacunes finales du texte de cette édition, j'ai eu recours au Cod. Hist. Gr. 36 de la Österreichische Nationalbibliothek, cf. Herbert Hunger, „Katalog der griechischen Handschriften der Österreichischen Nationalbibliothek, 1: Codices historici, codices philosophici et philologici”, Wien, 1961, Cod. Hist. Gr. 36, p. 2, suivant lequel le desinit de ce texte complet est *ἔστιν ἔχουσα παρὰ τῷ Θεῷ νοῦν τε λαχοῦσαν οἰκητήριον. ἔρωσο. ἀφκγ* (1523). On ne saurait pourtant affirmer avec certitude si l'année 1523 est celle de la rédaction de l'opuscule par Manuel ou seulement celle de sa transcription par un copiste.

καθ' Ἑλληνας γραμματικὴν, (ἐν τε γὰρ λέξεσι καὶ ἀντιστοίχοις, καὶ πεισφωδῖαις ἐσφαλμένον ἐστὶ) καὶ τὸ πόρρω καθεστάναι σε τῆς ἀληθοῦς θεολογίας· τὰ γὰρ ἐν αὐτῷ κεφάλαια, ἅπερ ἐξέθου καὶ προὔτεινας, ζητήματα καὶ προβλήματα ὄντα, καὶ τῶν ζητημάτων τὰ πολλάκις διακωδωνισθέντα, ἐπιγράφεις αὐτὰ συμπέρασμα ἐστίν. ὡς ἐν τύπῳ εἰπεῖν, ἀπόφασις διωρισμένου πράγματος, ταῦτα δὲ ζητήματα ὄντα, μᾶλλον δὲ θέσεις, ἢ προσθέσεις ἄθεσμοι καὶ προτάσεις διανοίας ἀσθλογίστου καὶ κακόφρονος, ἀρκοῦντως ἐτρακταίσθησαν πολλάκις καὶ πολλαχοῦ ὑπὸ πολλῶν, καὶ ἐν διαφόροις χρόνοις, ὑπὸ τε παλαιῶν καὶ νέων θείων ἀνδρῶν, τελεία σοφία τε καὶ ἀγιοσύνη κεκοσμημένων, καὶ ὡς βλάσφημα, καὶ τὴν ἀντίφασιν εἰσάγοντα προφανῶς, καὶ τῇ αὐτοαληθείᾳ, Χριστῷ τῷ Θεῷ ἡμῶν, ἀντιφερόμενα, ἀπεδοκιμάσθησαν τε καὶ ἀπερρίφθησαν. Διὸ καὶ ἡμεῖς καθωπλισμένοι ὄντες τῷ τῆς ἀληθοῦς θεολογίας φωτὶ, τὸ πρῶτόν σου ζήτημα τὸ λέγον, ὅτι „τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον ἐκ τοῦ Πατρὸς καὶ τοῦ Υἱοῦ ἐκπορεύεται”, βλάσφημον καὶ αἰρετικὸν ἀποφαινόμεθα εἶναι. Ὁ γὰρ Κύριος ἡμῶν Ἰησοῦς Χριστὸς ἐν [238α] Εὐαγγελίοις οὐχ οὕτω φησίν, ἀλλ' ἐκ μόνου τοῦ Πατρὸς, ἐν οἷς λέγει „Ὅταν δὲ ἔλθῃ ὁ παράκλητος, ὃν ἐγὼ πέμψω ὑμῖν παρὰ τοῦ Πατρὸς, τὸ Πνεῦμα τῆς ἀληθείας, ὃ παρὰ τοῦ Πατρὸς ἐκπορεύεται, ἐκεῖνος μαρτυρήσει περὶ ἐμοῦ”· πέμψις δὲ καὶ ἐκπόρευσις οὐ ταυτόν· ἢ μὲν γὰρ ἐκπόρευσις, ἔννοιαν ὑπάρξεως εἰσάγει· ἢ δὲ πέμψις ἀποστολῆς· καὶ κατὰ μὲν τὴν ἐκπόρευσιν, τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον ἐκ τῆς πατρικῆς ὑποστάσεως ὡς ἀπ' αἰτίας ἀμέσως ἔχει τὸ εἶναι· κατὰ δὲ τὴν πέμψιν, καὶ ὁ Υἱὸς συναποστέλλει τῷ Πατρὶ τὸ πανάγιον Πνεῦμα πρὸς τοὺς πιστοὺς καὶ τῆς χάριτος αὐτοῦ ἀξίους. Ἐπειδὴ ταῖς τρισὶν ὑποστάσεσι μία ἐστὶ βουλή, καὶ δύναμις, καὶ ἐνέργεια, ὡς καὶ μία οὐσία τῷ ἀριθμῷ, καὶ μία θεότης· ὅθεν καὶ τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον ἀποστέλλει τὸν Υἱὸν κατὰ τὴν χρονικὴν γέννησιν, ὡς ἐν Ἡσαΐᾳ γέγραπται τῷ προφήτῃ· „Πνεῦμα Κυρίου ἐπ' ἐμέ οὗ ἕνεκεν ἔχρισέ με, εὐαγγελίσασθαι πτωχοῖς ἀπέσταλκέ με”, ὥστε μόνῃ ἢ τοῦ Πατρὸς ὑπόστασις οὐκ ἀποστέλλεται, ὡς ρίζα καὶ πηγὴ τῆς θεότητος οὕσα, ἢ δὲ τοῦ Υἱοῦ καὶ τοῦ Πνεύματος, ἀλληλαποστέλλονται τῇ τοῦ Πατρὸς εὐδοκίᾳ· ὁ μὲν Υἱὸς κατὰ τὴν χρονικὴν γέννησιν, τὸ δὲ Πνεῦμα τὸ ἅγιον κατὰ τὴν χρονικὴν πρόοδον, καὶ τὴν εἰς τοὺς πιστοὺς ἐπιφοίτησιν, οὐ μὴν κατὰ τὴν ἄχρονον ἐκείνην ἐκπόρευσιν τὴν ἀμέσως ἐκ τῆς πατρικῆς οὕσαν, καθ' ἣν ἔχει τὸ εἶναι ἐκπορευτῶς· ὡς καὶ ὁ Υἱὸς αἰδίως ἔχει τὸ εἶναι ἐκ τῆς αὐτῆς πατρικῆς ὑποστάσεως ἀμέσως, γεννητῶς· ὅθεν καὶ ὁ θεῖος ἀπόστολος Παῦλος τὴν ἐκ τοῦ Πατρὸς δι' Υἱοῦ τοῦ Πνεύματος χρονικὴν καὶ μεταδοτικὴν δηλῶν πρόοδον, φησὶν· „Ἔσωσεν ἡμᾶς ὁ Θεὸς καὶ Πατὴρ δηλονότι διὰ λουτροῦ παλιγγενεσίας καὶ ἀνακαινίσεως Πνεύματος ἁγίου, οὗ ἐξέχεεν ἐφ' ἡμᾶς πλοθσίως διὰ Ἰησοῦ Χριστοῦ”. Εἰ τοίνυν γνωριμώτερος εἶναι δεῖ, καὶ ἄλλα καὶ σαφεῖ ὅσα εἰσὶν ἐγγυτέρω τῶν ἀρχῶν, ὡς τῶν ἀρχῶν φύσει

φανερωτάτων ουσῶν (ἀρχαὶ δὲ εἰσὶν ἡμῖν τῆς πίστεως οἱ τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ λόγοι, οἷς οἱ ἀπόστολοι καὶ οἱ διδάσκαλοι ἀσφαλῶς ἐπόμνητοι συμφωνοῦσιν), εὐδηλον ὅτι καὶ ἡ ἀλήθεια, καὶ ἡ ὀρθότης τῶν δογμάτων τῆς πίστεως, ἐν ἡμῖν ἐστὶ καὶ ἐν τῇ ἡμετέρᾳ καθολικῇ Ἐκκλησίᾳ καὶ ἐν τοῖς καθηγηταῖς καὶ διδασκάλοις ἡμῶν καὶ προστάταις αὐτῆς· ὧν πρῶτος Διονύσιος ὁ Ἀρεοπαγίτης ἐν κεφαλαίῳ Β' περὶ ἠνωμένης καὶ διακεκριμένης θεολογίας φησί· „Πῶς ἀκούσονται τοῦ· τάδε λέγει Κύριος, ὁ ὢν, ὁ ἦν, ὁ ἐρχόμενος, ὁ παντοκράτωρ· καὶ, σὺ δὲ ὁ αὐτὸς εἶ, καὶ τὸ Πνεῦμα τῆς ἀληθείας τὸ ὄν, ὃ παρὰ τοῦ Πατρὸς ἐκπορεύεται”. Καὶ ὁ μέγας Ἀθανάσιος ἐν τῇ πρὸς Σεραπίωνα αὐτοῦ ἐπιστολῇ. „Οὐκ οὐκ καλῶς φρονοῦντες περὶ τοῦ Πνεύματος τοῦ ἁγίου, οὐδὲ περὶ τοῦ Υἱοῦ καλῶς φρονοῦσιν. Εἰ γὰρ ἐφρόνουν ὀρθῶς περὶ τοῦ Υἱοῦ ἴδιον ὄν, παρ' αὐτοῦ μεταδίδονται τοῖς μαθηταῖς καὶ πᾶσι τοῖς πιστεύουσιν εἰς αὐτόν”. Ὅρα τοὺς δύο προόδους τοῦ παναγίου Πνεύματος καλῶς θεολογήσαντας· τὴν μὲν, ἐκ μόνης τῆς πατρικῆς ὑποστάσεως, τὴν αἰδίον ἐκείνην, καὶ ἄρρητον, καὶ ὑπαρκτικὴν, καθάπερ ὁ Κύριος ἐν Εὐαγγελίοις εἰρηκεῖ, καὶ τὴν ὑπὸ χρόνον, καὶ μεταδοτικὴν, τὴν διὰ τοῦ Υἱοῦ· ὁ αὐτὸς καὶ ἐν τῷ περὶ Τριάδος αὐτοῦ λόγῳ· „Θεὸς ἐστὶν ἡ πάντων ἀρχή, κατὰ τὸν ἀπόστολον, λέγοντα „Εἷς Θεὸς ὁ Πατήρ, ἐξ οὗ πάντα”· καὶ γὰρ ὁ Λόγος ἐξ αὐτοῦ γεννητῶς καὶ τὸ Πνεῦμα ἐξ αὐτοῦ ἐκπορευτῶς. Καὶ ὁ θεῖος δὲ καὶ μέγας Βασίλειος ἐν τῇ πρὸς τὸν ἴδιον ἀδελφὸν Γρηγόριον ἐπιστολῇ αὐτοῦ, οὕτω φησὶν· „Ἐπειδὴ τοίνυν τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον, ἀφοῦ πᾶσα ἐπὶ τὴν κτίσιν ἢ τῶν ἀγαθῶν χορηγία πηγάζει, τοῦ Υἱοῦ μὲν ἤρηται, ὧ ἀδιαστάτως συγκαταλαμβάνεται· τῆς δὲ τοῦ Πατρὸς αἰτίας ἐξημμένον ἔχει τὸ εἶναι, ὅθεν καὶ ἐκπεπόρευται, τοῦτο γνωριστικὸν τῆς κατὰ τὴν ὑπόστασιν ἰδιότητος σημεῖον ἔχει, τὸ [238 β] μετὰ τοῦ Υἱοῦ καὶ σὺν αὐτῷ γνωρίζεσθαι, καὶ ἐκ τοῦ Πατρὸς αὐτοῦ Πνεῦμα δι' ἑαυτοῦ γνωρίζων μόνος, μονογεννῶς ἐκ τοῦ ἀγεννήτου φωτὸς ἐκλάμψας, οὐδεμίαν κατὰ τὸ ἰδιάζον τῶν γνωρισμάτων τὴν κοινωνίαν ἔχει πρὸς τὸν Πατέρα, ἢ πρὸς τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον, ἀλλὰ τοῖς εἰρημένοις σημείοις γνωρίζεται”. Καὶ ὁ θεολόγος Γρηγόριος ἐν τῷ περὶ τοῦ ἁγίου Πνεύματος λόγῳ· „Ποῦ γὰρ θήσεις τὸ ἐκπορευτὸν, εἰπέ μοι, μέσον ἀναφανέν τῆς διαιρέσεως καὶ παρὰ κρείσσονος ἢ κατὰ σὲ θεολόγου, τοῦ Σωτῆρος, εἰσαγόμενον· εἰ μὲν τὴν φωνὴν ἐκείνην τῶν σῶν ἐξείλες Εὐαγγελίων, διὰ τὴν τρίτην σου διαθήκην, τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον, ὃ παρὰ τοῦ Πατρὸς ἐκπορεύεται, ὃ καθ' ὅσον μὲν ἐκεῖθεν ἐκπορεύεται, οὐ κτίσμα· καθ' ὅσον δὲ, οὐ γεννητὸν, οὐχ Υἱός”. Καὶ ἐν τῷ περὶ Υἱοῦ πρώτῳ αὐτοῦ λόγῳ ὁ αὐτὸς φησὶ· „Διὰ τοῦτο ἐπὶ τῶν ἡμετέρων ὄρων ἰστάμενος, τὸ ἀγέννητον εἰσάγομεν, καὶ τὸ γεννητὸν· καὶ τὸ ἐκ τοῦ Πατρὸς ἐκπορευόμενον, ὡς πού φησιν αὐτὸς ὁ Θεὸς καὶ Λόγος”. Καὶ ἐν τῷ κατὰ Σαβελιανῶν ἔτι λόγῳ αὐτοῦ

ὁ μέγας Βασίλειος λέγει· „Ἔστι γὰρ ὁ Πατήρ, τέλειον ἔχων τὸ εἶναι καὶ ἀνευδρές, ρίζα καὶ πηγὴ τοῦ Υἱοῦ καὶ τοῦ ἁγίου Πνεύματος· τρία δὲ τῶ τῆς πηγῆς ὀνόματι συνεκφαίνεται· τὸ ἀρχικόν, τὸ πλήρες, καὶ τὸ ἀνεκλείπτον· ἢ τις οὖν ἔστι κυρίως πηγὴ, καὶ τὰ τρία ταῦτ' ἔχει· ἀρχὴ τε γὰρ ἔστιν αὐτοῦ φυσικῶς· ὅτι ἐξ αὐτοῦ ἐκπορεύεται, καὶ ὑφίσταται, ἡγουν τὸ εἶναι ἔχει, καὶ πλήρης ἔστιν αὐτοῦ· ὅλος γὰρ ὅλον ἔχει συνόν· καὶ ἀνεκλείπτως αὐτὸ προβάλλεται· ἀπείρω γὰρ τινι καὶ αἰδίῳ γονιμότητι τοῦτο προάγει· καὶ ἀνεκφοιτήτως ἔστιν ἐν αὐτῷ κατὰ φύσιν· εἰ καὶ καθ' ὑπόστασιν ὑπερφυῶς διακρίνεται”. Ἔτι δὲ καὶ ὁ θεῖος Κύριλλος ἐν τῇ τοῦ κατὰ Λουκᾶν ἁγίου Εὐαγγελίου ἐξηγήσει λέγει· „Ὡσπερ ὁ δάκτυλος ἀπήρηται τῆς χειρὸς, οὐκ ἀλλότριος ὢν αὐτῆς, ἀλλ' ἐν αὐτῇ φυσικῶς, οὕτω καὶ τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον τὸ τῆς ὁμοουσιότητος λόγῳ, συνῆπται μὲν πρὸς ἔνωσιν τῷ Υἱῷ, ἐκ τοῦ Θεοῦ δὲ καὶ Πατρὸς ἐκπορεύεται”. Τὸ αὐτὸ καὶ ὁ ἱερός φησι Δαμασκηνός· „Πνεῦμα Υἱοῦ μὲν λέγομεν, ἐκ τοῦ Υἱοῦ δὲ, οὐ λέγομεν”. Καὶ ὁ ἱερώτατος δὲ Νύσσης Γρηγόριος ἐν τῷ Περί θεωνυμίας· „Ἐν γὰρ πρόσωπον καὶ τὸ αὐτὸ τοῦ Πατρὸς, ἔξ οὗ ὁ Υἱὸς γεννᾶται, καὶ τὸ ἅγιον ἐκπορεύεται Πνεῦμα”. Καὶ ὁ ἅγιος Νεῖλος ἐν τῷ Περί Τριάδος αὐτοῦ λόγῳ· „Ἡ ἁγία, φησί, καὶ καθολικὴ Ἐκκλησία τὸν μὲν Πατέρα δογματίζει ἀγέννητον, τὸν Υἱὸν δὲ γεννητὸν ἐκ τοῦ Πατρὸς, τὸ δὲ Πνεῦμα τὸ ἅγιον ἐκ μόνου τοῦ Πατρὸς, ἀλλ' οὐχὶ καὶ ἐκ τοῦ Υἱοῦ”. Καὶ πάντες δὲ οἱ τῆς καθ' ἡμᾶς μεγάλης καὶ καθολικῆς Ἐκκλησίας ἀγιώτατοι καθηγεμόνες καὶ διδάσκαλοι τὸ αὐτὸ φρονουῖσι τε καὶ κηρύττουσιν, ὡς Χριστῷ τῷ Θεῷ καὶ τοῖς αὐτοῦ ἱεροῖς προσεχῶς ἐφεπόμενοι μαθηταῖς. Ἀλλὰ καὶ Δάμασος ὁ ἀγιώτατος πάπας Ῥώμης πρὸς Παυλῖνον ἐπίσκοπον γράφων, φησίν· „Εἴ τις μὴ εἴποι τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον ἐκ τοῦ Πατρὸς εἶναι ἀληθῶς καὶ κυρίως, ὡς καὶ τὸν Υἱὸν καὶ Θεοῦ Θεὸν Λόγον, ἀνάθεμα ἔστω”. Καὶ ἡ ἐβδόμη δὲ Σύνοδος καὶ αὐτὴ φησιν· „Ἡμεῖς τῇ ἀρχαίᾳ θεσμοθεσίᾳ τῆς Ἐκκλησίας τῆς καθολικῆς ἐπακολουθοῦμεν, ἡμεῖς τοὺς θεσμοὺς τῶν Ἀποστόλων, καὶ Πατέρων φυλάττομεν· ἡμεῖς τοὺς προστιθέντας ἢ ἀφαιροῦντας ἐκ τῆς Ἐκκλησίας ἀναθεματίζομεν, ἀκούεις τὰς ἀποφάσεις τῶν ἁγίων καὶ τῶν Συνόδων τί ἀποφαίνονται· ὅτι ἐκ μόνης τῆς πατρικῆς ὑποστάσεως ἀμέσως τὸ θεῖον ἐκπορεύεται Πνεῦμα, δι' Υἱοῦ δὲ τοῖς υἰοθετοῦμένοις ἐκλάμπον καὶ χορηγούμενον, διὰ τε τὸ συναφές τῆς οὐσίας, καὶ τὴν ὁμοβολίαν· καὶ ὁ θεῖος δὲ τῷ ὄντι καὶ μέγας ἀπόστολος Παῦλος τῷ ἀναθέματι παραπέμπων φαίνεται τοὺς προστιθέναι τι τολμήσοντας τοῖς τῆς πίστεως δόγμασι παρ' ὃ παρέλαβον ἐξ αὐτοῦ πρώτου Χριστοῦ τοῦ Θεοῦ ἡμῶν, ἔπειτα ἐκ τούτου τε, καὶ τοῖς λοιπ[239α]ποῖς ἀποστόλοις καὶ διδασκάλοις· καίτοι γε αὐτοὶ ἔστε ὑμεῖς οἱ προστιθέντες καὶ προσθήκην ἐσφαλμένην ἄγοντες, καὶ αἰρετικὴν, καὶ ἀντίθεον· μὴ τοίνυν τοῦ λοιποῦ ἀμαθῶς τολμήσης σοφίεσθαι καὶ

ψευδοδοξεῖν ἐφ' ὕλη καὶ ὑποθέσει, ἥς ἡ ἀλήθεια ἐν ἡμῖν ἐκλάμπει ὡς μέγας ἥλιος, ἀπ' αὐτῶν πρῶτον τῶν θείων ῥημάτων τοῦ Κυρίου ἡμῶν, καὶ τῶν ἁγίων αὐτοῦ ἀποστόλων, καὶ σοφῶν θεολόγων· οἱ γεγόνασι φωστῆρες ἐν κόσμῳ, λόγον ζωῆς ἐπέχοντες. Καὶ ταῦτα μὲν ἀπελογησάμεθά σοι πρὸς τε τὸ πρῶτόν σου ζήτημα, καὶ τὸ δεύτερον.

Τὸ δὲ τρίτον σου ζήτημα, ἐν ᾧ λέγεις, ὅτι ἐν ἀζύμῳ τὸ Σῶμα τοῦ Χριστοῦ τελειοῦται, πόρρω, τῆς ἀληθείας ἄγειν καὶ τοῦτο καθέστηκεν· οὐκ οἶδας γὰρ, ὅτι τὸ ἱερὸν Εὐαγγέλιον, ἐνθα ἦν ἄζυμα καθαρῶς αὐτὰ ἄζυμα ἐπονομάζει, ἐνθα δ' ἦν ἄρτος, ἤγουν ἐνζυμον φύραμα, ἐμφανῶς ἄρτον φησί. διὸ καὶ λέγει· „Ἦν δὲ τὸ Πάσχα. καὶ τὰ ἄζυμα”. Τὸ γὰρ τηρικαῦτα Πάσχα, ὅτε αὐτὸ οἱ Ἰουδαῖοι ἐτέλουν, ὁ Χριστὸς ἀπηώρητο τῷ σταυρῷ· καὶ σύνες τὸ λέγον εὐαγγελικὸν ῥητόν, „Καὶ αὐτοὶ οὐκ εἰσῆλθον, εἰς τὸ πραιτώριον. ἵνα μὴ μιανθῶσιν, ἀλλ' ἵνα φάγωσι τὸ Πάσχα”. Καὶ τὸ μὲν Πάσχα οἱ Ἰουδαῖοι ὀρθοστάδην ἐσθίειν νενομοθέτηται· ὁ δὲ Κύριος παραλαβὼν ἐν τῷ μυστικῷ δεῖπνῳ, τὸ ἀληθινὸν Πάσχα τοῖς μαθηταῖς μυσταγωγῶν καὶ παραδιδούς, ἀνακείμενος μετ' αὐτῶν ἦσθιε, καθὼς τὸ ἱερὸν ἐξείσιν Εὐαγγέλιον· „Ὀψίας δὲ γενομένης, ἀνέκειτο μετὰ τῶν δώδεκα· ἐσθιόντων δὲ αὐτῶν λαβὼν ὁ Ἰησοῦς τὸν ἄρτον, καὶ εὐλογήσας, ἔκλασε, καὶ ἐδίδου τοῖς μαθηταῖς”. Καὶ δῆλον ἀντεῦθεν ὅτι τὸ ἰουδαϊκὸν οὐκ ἦν Πάσχα, ἐνθα ἦταν τὰ ἄζυμα, ἀλλὰ τὸ μυστικόν, καὶ ἀληθινόν· „Ἐπιθυμία γὰρ, φησὶν, ἐπεθύμησα τοῦτο τὸ Πάσχα φαγεῖν μεθ' ὑμῶν πρὸ τοῦ με παθεῖν”, δεικτικῶς τοῦτο ἀποφαινόμενος. διὸ ἄρτος ἐν ἀληθείᾳ ἦν, ἤγουν ἐνζυμον φύραμα, καὶ οὐκ ἄζυμον, κἂν μυρίας λόγων ματαίας συμφύρητε λεσχηνεῖας καὶ φλυαρίας.

Ἔτι καθαρτήριον πῦρ, οὐδόλως ὑπάρχει μετὰ θανάτου καὶ τὴν ἐνθένδε ἀπαλλαγὴν καὶ ἀποβίωσιν· τοῦτο γὰρ τῆς ὠρειγενεῖου αἰρέσεως ἐστὶν ἀποκύημα, διὸ ὡς βλάσφημον καὶ ἀντίθετον τῇ θείᾳ ἀληθείᾳ, μακρὰν ἀπερρίφθη τῆς καθ' ἡμᾶς ὀρθοδοξοῦσης Ἐκκλησίας, καὶ τοὺς οὕτω φρονοῦντας τῷ ἀναθέματι ἐνδίκως ὑποβάλλομεν· „Ἐν γὰρ τῷ ἅδῃ τίς ἐξομολογήσεται σοι”, φησὶν ὁ ψαλμῳδός, ἀντὶ τοῦ, οὐδεὶς· τοὺς τοῖς ἔτι δὲ τῷ παρόντι περιοῦσι βίῳ ἐπιφερομένους πειρασμούς, τοῦ Θεοῦ συγχωροῦντος διὰ τινος ἁμαρτίας, καὶ μεθ' ὑπομονῆς ἀνεχομένους καὶ εὐχαρίστως πρὸς Θεὸν διακειμένους, τούτους φαμὲν ἡμεῖς εἶναι ὡσπερ τι καθαρτήριον πῦρ· τῇ γὰρ χωνεῖα τῶν τοιούτων πειρασμῶν, παιδευτικῶς ἐκ τοῦ Θεοῦ ἐπιφρομ' νων, καθαίρεσθαι συμβαίνει τινὰς ἐξ ἁμαρτιῶν· ὡς τὸ „Διήλθομεν διὰ πυρὸς καὶ ὕδατος, καὶ ἐξήγαγες ἡμᾶς εἰς ἀναψυχὴν”. Εἰ δ' ἦν τοιοῦτόν τι πῦρ καθαρτήριον, μετὰ θάνατον, τῶν ψυχῶν, πρὸ τῆς κρίσεως, ὡς φρονεῖτε ὑμεῖς κακῶς, αἱ ψυχαὶ δὲ πᾶσαι τῷ τοῦ χρόνου ἀπείρῳ μήκει ἐκαθάρθησαν ἂν, καὶ οὐδεμίᾳ ἐν τῷ τῆς κρίσεως εὐρέθῃ

καιρῷ κολάσει ὑπόδικος· ὥστε μάτην λέλεκται τῷ Κυρίῳ, τὸ „Καὶ ἀπελεύσονται οὗτοι εἰς κόλασιν αἰώνιον, οἱ δὲ δίκαιοι εἰς ζωὴν αἰώνιον δὲ τὸ μετέχον αἰῶνος· αἰὼν δὲ, οὔτε χρόνος, οὔτε χρόνου τι μέρος· οὐδὲ γὰρ μετρητὸν, ὡσεὶ ἔλεγεν ἀτελεύτητον καὶ ἀπέραντον· ὁρᾷς ὅτι κἂν τοῦτω προφανῶς ἀντιφθεγγόμενοί ἐστε τῷ Κυρίῳ;

Ἄλλὰ καὶ ὅπερ φῆς ὅτι, ὁ πάπας πρῶτός ἐστι τῆς ἱερωσύνης θρόνος, οὐκ ἔστιν ἀληθής· οἱ γὰρ νόμοι, καὶ αἱ Σύνοδοι, καὶ ἡ τῶν τριῶν βασιλέων πυκτῆς, τὸν Κωνσταντινουπόλεως θρόνος, βασιλεία ἐπικοσμηθεῖς, ταῖς συνοδικαῖς ψηφοῖς πρῶτος ἀνερήθη· αἷς οἱ θεῖοι κατακολουθοῦντες νόμοι, καὶ τὰς ὑπὸ τοὺς ἑτέρους [239β] θρόνους γινομένας ἀμφισβητήσεις ὑπὸ τὴν ἐκείνου προστάπτουσιν ἀναφέρεσθαι διάγνωσιν καὶ κρίσιν· τὸν δὲ πάπαν τὰ ἴσα πρεσβεῖα τοῦ Κωνσταντινουπόλεως νενομοθετήκασιν ἔχειν· καὶ τοῦτο μὲν ἦν αὐτοῖς ἀμφοτέροις τὰ ἴσα ἑκάτερος ἑκατέρῳ πρεσβεῖα ἔχειν· ἀφοῦ δ' ὁ πάπας τῆς ἀληθείας ἐξετράπη τε, καὶ τῆς ὀρθότητος τῶν δογμάτων ἀπέστη, καὶ προσθήκη μὲν ἄθεσμον ἐν τῷ τῆς πίστεως ἕστερξε Συμβόλῳ, δι' ἧς ἀρχὰς δύο ἐπὶ τῆς μακαρίας Τριάδος, τῆς μιᾶς θεότητος πρεσβεύει, ἄζυμον δὲ θυσίαν ἰουδαϊκῶς ἐκτελεῖ, καὶ εἰς πολλὰ δὲ ἄλλα κατώλισθεν ἀτοπώτατα καὶ παράνομα ἔργα, κατὰ τὸ λέγον ῥητὸν, „ἐνὸς ἀτόπου δοθέντος, πάντα ἔπεται”, ἀφοῦ οὖν εἰς ταύτας κατεκρημνίσθη τὰς ἀτοπίας, εἰκότως νενόθευται καὶ ἡλλοτριῶται ἐκ μέσου, καὶ οὔτε ἴσον, οὔτε δευτέρον τόπον ἔχει· εἰ καὶ ὑμεῖς ἀπόνοιαν νοσοῦντες, καθύρπερθεν πάντων ἔχετε καὶ τῶν ἀποστόλων σχεδὸν ὑπέρτερον, ἐφ' ὅσον ἐκεῖνοι μὲν τὸν θεῖον σταυρὸν ἐν τοῖς ὤμοις καὶ τῇ κεφαλῇ εὐλαβῶς ἐπιφέρουσι, καὶ αὐτὸς δὲ ὁ Κύριος ἡμῶν, ὃν δῆτα καὶ δόξαν ἀποκαλεῖ ἑαυτοῦ, αὐτὸς δὲ ἐκ τῆς ὑπερβολικῆς ἑαυτοῦ ἀλαζονείας, καὶ οἰήσεως, καὶ σατανικῆς ὑπερηφανείας, ἐν τοῖς ποσὶν ἐπιφέρεται, κατὰ τοὺς λεγομένους σταθροπάτας, οἵτινες κουτουγέροι ἐπονομάζονται κοινῶς· καὶ ἑτέροις δὲ πλείστοις ἐστὲ συζῶντες ὑμεῖς ἀτοπήμασι καὶ ἀκαθαρσίαις, καθὼς καὶ αὐτὸς οἶδας, εἰ θέλεις ἐξειπεῖν τὴν ἀλήθειαν, μηδὲν ὑποδεδιότες, μήτε τὴν τοῦ Κυρίου ἐν Εὐαγγελίοις ἀπόφασιν, μήτε τῶν ἱερῶν καὶ θείων ἀποστόλων, οἵτινες πανταχοῦ συνεχῶς παραγγέλλουσιν ἀπέχεσθαι πορνείας τε καὶ πνικτοῦ· οἷς δὲ ἐφετικῶς ὑμεῖς ἄγαν συζῆτε· ὅθεν διὰ ταῦτα, οὐδὲ ἱερωσύνης ἵχνος τι ἐν ὑμῖν εἰκότως ἐπινοεῖται τοῖς ὀρθῶς τε καὶ εὐσεβῶς κατὰ τὴν χριστιανικὴν σεμνοπρέπειαν τὰ πράγματα κρίνουσιν.

Βάπτισμα δὲ τὸ εἰς Πατέρα καὶ Υἱὸν καὶ Πνεῦμα ἅγιον, ἐν τρισὶ γινόμενον καταδύσεσι, κατὰ τὴν ἀποστολικὴν καὶ πατρικὴν ἱεροτυπίαν, ἀποδεχόμεθα· ὅπερ οὐκ ἔστι ταυτόν τῷ γινομένῳ ὑφ' ὑμῶν· ἡμεῖς μὲν γὰρ λέγομεν· „Βαπτίζεται ὁ δοῦλος τοῦ Θεοῦ”, δεικνύντες ἐντεῦθεν τὴν αὐθαίρετον καὶ ἐξ ἰδίας θελήσεως κίνησιν τοῦ βαπτιζομένου πρὸς τὸ θεῖον βάπτισμα· ὑμεῖς

δὲ ἀλαζόνως πως καὶ ὑπερηφάνως φασί· „Βαπτίζω ἐγὼ τὸν δεῖνα”, ὅπερ οὐ τὸν αὐτὸν τῷ ἡμετέρῳ ἔχει σκοπὸν, πῶς οὖν γένοιτ’ ἄν. Ἐπισφαλῶς γὰρ καὶ τοῦτο καὶ ποιεῖτε καὶ λέγετε.

Ἔτι περὶ τῶν θείων καὶ μυστικῶν λέγεις συμβόλων, τοῦ θείου καὶ δεσποτικοῦ δηλαδὴ Σώματος καὶ Αἵματος, ὅτι μόνα τὰ ῥήματα τοῦ Κυρίου, τὸ „Λάβετε, φάγετε ... καί, πίετε ...” μεταβάλλουσι καὶ τελειοῦσιν αὐτὰ τὰ θεῖα καὶ δεσποτικά ῥήματα συντελεῖν πρὸς τελειώσιν φαμεν αὐτῶν, καὶ ἡ τῆς ἱερωσύνης δύναμις διὰ τῶν θείων εὐχῶν καὶ ἐπωδῶν, τοῦ ἱεροῦ τυχόν Χρυσοστόμου, ἢ τοῦ μεγάλου Βασιλείου· τὸ γὰρ θεῖον τῆς ἱερωσύνης χρίσμα διὰ τοῦτο ὑπὸ τοῦ Κυρίου τοῖς ἱεροῖς δέ-[240α]δοται ἀποστόλοις, καὶ ἐξ ἐκείνων ἀλληλοδιαδόχως καὶ πρὸς ἡμᾶς εἰς τὸ τελειοῦν αὐτὰ τὰ θεῖα δῶρα διὰ τῆς ἐπικλήσεως καὶ ἐπιφοιτήσεως τοῦ παναγίου Πνεύματος. Οὕτως ἡμεῖς περὶ τούτων φρονοῦμεν καὶ λέγομεν, ὀρθοδόξως καὶ ἀποστολικοπατροπαραδότως, οὐ καθάπερ ὑμεῖς, οἳ δὴ καὶ φρονεῖτε καὶ λέγετε ὡς ἂν ἡ ἐν ὑμῖν δόξειεν ὑπέροφρος ἀλαζονεία καὶ οἷσις.

Ἄλλα καὶ περὶ τούτων τσαῦτα ὑμῖν ἀποχρώντως σχεδὸν ἄτοι εἴρηται· καιρὸς δὲ ἔστιν εἰπεῖν ἤδη καὶ περὶ τῶν ψυχῶν, τίνα γε ἡμεῖς περὶ αὐτῶν δόξαν ἔχομεν, ἔκ τε τῶν ἁγίων Ἀποστόλων, καὶ θεοφόρων Πατέρων διαδεξάμενοι. Τριχῆ οὖν περὶ αὐτῶν ὁ ὀρθὸς τῆς ἀληθείας λόγος σκοπεῖ· αἱ μὲν γὰρ καλῶς καὶ θεοφιλῶς πολιτρευσάμενοι, καὶ εἰς τελειάν κάθαρσιν ἀναχθεῖσαι, ἔτι δ’ ἐμποδιζόμενοι τῇ τοῦ σώματος ἀχλύϊ καὶ σκιᾷ καθαρῶς τῷ ποθουμένῳ συγγενέσθαι Θεῷ, ἐπιθυμοῦσιν ἀεὶ χωρισθῆναι τοῦ σώματος, καὶ πρὸς αὐτὸν δὲ τὸν ποθούμενον ἀπελθεῖν, καθὼς καὶ ὁ θεῖος Παῦλος φησὶ· „Συνέχομαι γὰρ ἐκ τῶν δύο· δοκεῖ γάρ μοι ἀναγκαιότερον τὸ ἐπιμένειν τῇ σαρκὶ δι’ ὑμᾶς· ἀλλὰ πολλῶ μᾶλλον ἔχω ἀναλύσαι καὶ συνεῖναι Χριστῷ”· αἱ τέλειαι τοίνυν τοιαυτῶναι ψυχαὶ χωρισθεῖσαι τοῦ σώματος, εὐθὺς ὑπὸ φωτεινῶν ἀγγέλων εἰς οὐρανὸν ἀνέρχονται, καθὼς πάλιν ὁ αὐτὸς φησὶ Παῦλος· „Οἶδαμεν ὅτι ἐὰν ἡ ἐπίγειος ἡμῶν οἰκία τοῦ σκήνους καθαλυθῆ, οἰκίαν ἔχομεν ἐκ Θεοῦ ἀχειροποίητον ἐν οὐρανοῖς”· διὰ μὲν τοῦ „ἀχειροποίητον” ἐμφαίνων τὸ νοερὸν τῆς ἐκεῖ ζωῆς καὶ διαγωγῆς· διὰ δὲ τοῦ „ἔχομεν” τὸ εὐθὺς καὶ παραυτίκα δηλῶν ἀμέσως, μετὰ τὴν ἐνθὲνδε ἀπαλλαγὴν τῆς ψυχῆς· καὶ οὐ λέγει τοῦτο μετὰ τὴν κοινὴν ἀνάστασιν τῶν νεκρῶν· μετὰ γὰρ τὴν παγκόσμιον ἐκείνην ἀνάστασιν, λέγει ὅτι „ἀπόκειται μοι ὁ τῆς δικαιοσύνης στέφανος, ὃν ἀποδώσει μοι ὁ δίκαιος κριτὴς ἐν ἐκείνῃ τῇ ἡμέρᾳ”, ὅταν τὸ σῶμα ἀναστῆ δηλονότι, ἵνα μετὰ τοῦ συναμφοτέρου τῆς θείας τύχης μακαριότητος, μεθ’ οὗ ἠγωνίσαστο. καὶ τοῦτο μὲν περὶ τῶν τελείων καὶ ἁγίων φρονοῦμεν ψυχῶν. Τῶν δὲ ἀμετανοήτως ἀποθανόντων καὶ τελείως καὶ ἀντιθέτως· ἀμαρτωλῶν καὶ ἀσεβῶν εἰς τὸν

⁸⁸ ἀντιθέτως;] Gedeon

ἀντικείμενον φέρονται τόπον, ἤγουν εἰς τὸν ἄδην καὶ τὸ σκοτός. Τῶν δὲ μέσῃν ἐχόντων πως τάξιν ἀνθρώπων αἱ ψυχαί, τῶν μήτε θανασίμοις συναποθανόντων ἀμαρτήμασι, μήτε παντελῶς ἐνοχῆς τινος ἀπηλλαγμένων, ἐν τόπῳ φέρονται, ὃν ὁ Κύριος οἶδε τὸν θεῖον δὲ οἶκτον, διὰ τῶν γενομένων εὐχῶν καὶ θυσιῶν τῆς ἱερᾶς Ἐκκλησίας, καὶ ἐλεημοσυνῶν, εὐρίσκουσαι ἐκ τοῦ μόνου ἐλεήμονος Θεοῦ, εἰς οὐρανὸν αὐταὶ ἀνέρχονται, καὶ οὕτως εἰς οὐρανὸν ἀνιέναι, τὰς μὲν ταχύτερον, τὰς τελείως δηλονότι κεκαθαρμένας· τὰς δὲ βραδύτερον, συνεργουσῶν τῶν ἐκ τῆς ἱερᾶς Ἐκκλησίας ἱεροθργιῶν, καὶ εὐχῶν, καὶ ἐλεημοσυνῶν, ὡς ἔφημεν. Τοιαύτην καὶ περὶ τῶν ψυχῶν ἡμεῖς γνώμην καὶ δόξαν ἔχομεν, ἐκ τῆς ἱερᾶς θεοσοφίας, καὶ τῶν τῆς καθ' ἡμᾶς μεγάλης καὶ καθολικῆς Ἐκκλησίας ἁγίων Πατέρων καὶ θεολόγων διαδεξάμενοι ταῦτά σοι ἀπελογησάμεθα ὡς ἐν βραχεῖ εἰς τὰ προτεθέντα σοι δέκα ζητήματα, ἅπερ κακοδόξως ὑμεῖς νοοῦντες, αὐτὰ προυτείνετε ἡμῖν. Ἡμεῖς δὲ τῇ ἀληθείᾳ συμπεφραγμένοι, ἀνατρέψαμέν τε αὐτά, καὶ ἀποδεδείχαμεν αἰρετικὰ καὶ κακόδοξα· ὅθεν σὺν Θεῷ τὸ ἐν αὐτοῖς κείμενον ἀπελάσαντες ψεῦδος, ὡς δεῖ φρονεῖν τε καὶ δοξάζειν, σαφῶς δεδιδάχαμεν, καὶ ἄλλα δὲ πλεῖστα σὺν τούτοις εἰπεῖν εἶχομεν, καὶ συλλογιστικῶς ἀπελέγξαι, καὶ ῥητῶς ἀποδείξαι· ἀλλ' οὐκ ἐμφιλοτιμούμενοι τοῖς πολλοῖς λόγοις σπεύδομεν μακρηγορεῖν, ἵνα δόξωμεν τῷ συρφετῷδει πλήθει τῶν ἀνθρώπων σοφοὶ, ἀλλ' ἐν βραχεῖ λόγῳ ἐμφανῆ ποιήσωμεν τὴν ἐγκεκρυμμένην τῇ ψυχῇ ἡμῶν διάπτυρον ὀρθοδο- [240β]ξίαν, κατὰ τὸ γεγραμμένον τῷ θείῳ Παύλῳ περὶ τῆς πίστεως· „Καρδίᾳ μὲν πιστεύεται εἰς δικαιοσύνην, στόματι δὲ ὁμολογεῖται εἰς σωτηρίαν”· τὸ γὰρ ψεῦδος πολυσχιδὲς ἐστίν, ἢ δ' ἀλήθεια ἐν ὀλίγοις ἀναλάμπειν εἴθε ῥήμασι, ὥσπερ τις ἥλιος μέγας· ὑμεῖς δὲ, ἐπεὶ ἐξετράπητε εἰς ἀλλόκοτα καὶ παρακεχαραγμένα δόγματα καὶ τῆς ἀληθείας ἐκτός, καὶ τοὺς ἐξ ἡμῶν ἐλέγχους οὐ δύνασθε φέρειν, εἰς πολυλογίαν ἀπέραντον κατηνέχθητε, δοκοῦντες διὰ τῆς πολυλογίας καὶ τῶν σοφιστικῶν ἐπιχειρημάτων τὸ πλήθος, τὰ τοιαῦτα ὑμῶν συσκιάσαι σφάλματα· ὅπερ ἀδύνατον· συμβέβηκε γὰρ ὑμῖν ὁ τοῦ Σιμωνίδου λεφόμενος μακρὸς λόγος· ὁ γὰρ Σιμωνίδης ἐκεῖνος, ἐν λόγοις, οὐς ἀτάκτους ἐπιγράφει, μιμεῖται δούλους, οὐς εἰκός ἐστι λόγους λέγειν, ἐπταικότας, πρὸς δεσπότης, ἐξετάζοντας αὐτούς, τίνος ἔνεκεν τοιαῦτα ἐπταίκασι· καὶ ποιεῖ αὐτοὺς ἀπολογουμένους πάνυ μακρὰ καὶ πολλὰ, οὐδὲν δὲ ὑγιὲς καὶ πιθανόν, ἀλλὰ πᾶν τὸ ἐπιφερόμενον ἐναντίον τῷ προλεχθέντι· οὕτω καὶ ὑμεῖς πολλοῖς μὲν καὶ ἀπίροις χρώμενοί ἐστε τοῖς λόγοις, εἰς τὸ ἐπικαλύψαι τὰ ἐν ὑμῖν ὑπάρξαντα ἐκ διαβολικῆς ὑπερηφανείας σφάλματα, οὐδὲν δὲ ὑγιὲς ἐν τούτοις λέγετε, ἀλλ' ἐν αὐτοῖς ἀντιπίπτετε μᾶλλον. Ἀλλ' αὐτὸς ἤδη τὴν ἀλήθειαν ἐπιγνοῦς, πρόσελθε ὁμοψύχως αὐτῇ, καὶ ἡμῖν πλησιάσας

ἐμπλησθείης ἂν σὺν Θεῷ τοῦ τῆς ἀληθοῦς σοφίας νέκταρος· καὶ ταύτη λοιπὸν ἑαυτὸν εἶης ἐπικοσμῶν ἣν ὁ μὲν χωρεῖν οὐ δεδύνηται, ἐστίαν ἔχουσαν παρὰ <τῷ Θεῷ νοῦν τε> λαχοῦσα οἰκητήριον. <ἔρρωσο ἀρκυ' (1523) >”.

3. La lettre adressée par le Pape Leon X aux princes des deux Vlachies: Neagoe Basarab de la Hongrovlachie et Etienne le jeune de Moldavie⁹⁰

CCXXIV. *Valachiae voivodis, ut principum Christianorum foederi contra Turcas se associant.*

Leo Episcopus etc. Dilectis filiis Nobilibus viribus Bassarabo Vallachie Cisalpine et Stephano Muldosiche Vaivodis, salutem etc. Inter ceteras cogitationum atque animi curas, quas in sancta sei ecclesia nos continue sustinere oportet, nichil est, quod magis ad officium commissi nobis gregis pertinere censeamus, quam omni ope conari, ut studia atque opera nostra / christianis populis pacem et tranquillitatem, infidelibus vero christiane fidei hostibus extirpationem, domino concedente, pariant, ac nobis affectos et de sancta apostolica sede et fide christiana bene mereri cupientes perpetuo federe nobis iungere, ut communibus viribus et auxiliis non solum nos ab infidelibus invicem tueri ac defendere, verum etiam infideles ipsos facile debellari ac penitus exterminare valeamus. Sane cum nuper dilectus filius nobilis vir Antonius Paicalas nuntius et orator vester nobis exposuit, summopere vos appetere et desiderare et vos videlicet te, filii Bassaroba, et dilectos filios Theodosium et Petrum filios et descendentes tuos, ac te, fili Stephane, et filios tuos, si contingat, te matrimonium contrahere et filios suscipere, ac etiam descendentes tuos una cum subditis vestris nobiscum et hac sancta sede ac Romana ecclesia perpetuo federe coniuncti sitis, pollicentes vos ac filios et subditos vestros pro fide Christi facultates omnes, ac sanguinem et vitam quoque ipsam exposituros, ac nobiscum et aliis Principibus christianis sanctam ad-versus Selinum Turcarum tyrannum expeditionem alias per nos indictam suscepturos et prosecuturos, et nunquam sine nostra et huius sancte sedis licentia treugam seu inducias et confederationem facturos fore, dummodo vobis promittamus vos in

⁸⁹ Pour remplir les lacunes du texte de l'édition Gédéon, j'ai eu recours au Cod.Hist.Gr. 36 de la Österreichische Nationalbibliothek, cf. Herbert Hunger, „Katalog der griechischen Handschriften der Österreichischen Nationalbibliothek, 1: Codices historici, codices philosophici et philologici”, Wien, 1961, Cod. Hist. Gr. 36, p. 2.

⁹⁰ Am reproduș și tradus textul latin al scrisorii după *Documente privitoare la istoria românilor* culese de Eudoxiu de Hurmuzaki, volumul II, partea 3: 1510–1530, culese, adnotate și publicate de Nicolae Densușianu, București, Stabilimentul grafic I.V. Socecu, 1892, CCXXIV, pp. 307–309. La rândul lui, Densușianu copiase textul din A. Theiner, *Vetera monumenta Slavorum Meridionalium historiam illustrantia*. I, Ab Innocentio pp. III. usque ad Paulum pp. III. 1198–1549, *Romae/Zagrabiae*, 1863, p. 571.

omni treuga et conventione, si quam per nos cum dicto Turcarum tiranno unquam fieri contingeret, tamquam confederatos nostros includere, ac omnium, que, succedente victoria, de eorundem Turcarum manibus recuperarentur, participes facere. Nos ex hiis et compluribus aliis per dictum nuncium nobis copiosius relatis et expositis pium optimumque vestrum erga nos, et hanc sanctam sedem animum perspicientes plurimum in Domino gavisii fuimus, atque animo nostro cogitavimus vestrum istum erga nos et hanc sanctam sedem paterno affectu prosequi, iustisque et honestis desideriis vestris annuere, ut si sponte vestra vos ipsos ac vestra omnia nobis et dicte sedi obtulistis, paterna dilectione ac gratiis a nobis invitati, multo fidelius et constantius in vestro bono ac sancto proposito perseveretis, ac nos et sanctam Romanam ecclesiam, piam communemque omnium fidelium matrem et magistram, in dies magis diligatis et honoretis, in eo sperantes, qui superbos humiliat et timentibus eum gratiam et honorem tribuit, quod vos ceterosque Principes christianos pro eius fide augenda et conservanda nobiscum coniunctos et confederatos dignabitur sublimare, vobisque de Turcarum tiranno ac eius impia et Christi crucis inimica gente preclaras victorias insignesque triumphos elargiri. Ut igitur pium clementemque animi nostri erga devotionem vestram affectum re ipsa cognoscatis, Nos, qui non bene meritis tantum, sed etiam bene de nobis et dicta sede mereri cupientibus dignam mercedem et gratiam rependere delectamur, postulationibus vestris clementer annuere volentes promissiones et oblationes vestras acceptamus, versaque vice vobis promittimus ac pollicemur in omni treuga seu alia quacunque conventione, si quam cum dicto Turcarum tiranno per nos et hanc sedem sanctam unquam fieri contingeret, vos uti veros confederatos et socios nostros includere, ac de terris et quibuscunque aliis bonis auxilio vestro recuperandis vos condigne participes facere. Ad premissa vero bona fide observandum nos nostrosque successores Romanos pontifices, et sedem apostolicam et prefatam ecclesiam eiusdemque / sedis et ecclesie bona omnia efficaciter obligamus. Datum Rome apud Sanctum Petrum Anno etc. M.D.XIX., III. Nonas Iunii, Pontificatus nostri Anno Septimo.

Reg. An. VII. Secret. Tom. 7. fol. 362.

“POPULAR” GREEK LITERATURE ON THE MOVE: THE TRANSLATION OF SEVERAL WORKS OF AGAPIOS LANDOS OF CRETE INTO ARABIC IN THE 17th CENTURY*

CARSTEN WALBINER
(Birzeit University)

In der Frühen Neuzeit – vornehmlich im 17. und 18. Jahrhundert – zeigte sich in der arabischen Literatur ein neues Phänomen: die massive Übersetzung von Werken aus modernen europäischen Sprachen ins Arabische. Die Protagonisten und die Zielgruppe dieser Bewegung waren die Christen des Orients. Die Übersetzungsaktivitäten entsprangen vor allem den intensivierten Kontakten der christlichen Gemeinschaften Syriens mit dem Westen, müssen aber auch als Ausdruck indigener Prozesse des kulturellen und religiösen Erwachens in den Kirchen der Region verstanden werden. Während die übersetzten Werke in ihrer Mehrzahl in europäischen Hochsprachen verfasst und für einen begrenzten Leserkreis bestimmt waren, gibt es auch wenige Beispiele von Übersetzungen von Büchern aus Volkssprachen ins Arabische. Als Beispiel für diesen Transfer populärer Literatur wird nachfolgend der Fall des Agapios Landos (before 1590–ca. 1671) näher betrachtet. Der aus Kreta stammende Athosmönch Agapios war einer der populärsten griechischen Autoren des 17. Jahrhunderts. Einige seiner Werke wurden noch zu seinen Lebzeiten ins Arabische übertragen. Die Übersetzungen wurden von Makarius ibn az-Za‘īm (gest. 1672), dem produktivsten Autor der arabischsprechenden Orthodoxen seiner Zeit, durchgeführt bzw. angeregt. Es soll diskutiert werden, warum Makarius die Werke des Agapios der Übersetzung wert befand und wie sie von den arabischen Lesern aufgenommen wurden.

Keywords: Greek popular literature, Christian Arabic literature, Agapios Landos, Macarius ibn al-Za‘īm, translations.

1. Introduction

The Greek language and literature have been for long periods characterized by the phenomenon of *diglossia*, the existence of two varieties of language, differing in terms of grammar and lexis, grade of standardization, usage, etc. Actually,

* I am most grateful to Dr Hilary Kilpatrick of Lausanne for her valuable advice in certain questions of language and content. I would likewise like to thank Dr Klaus-Peter Todt of Wiesbaden and Dr Ioana Feodorov of Bucharest for their kind support.

Rev. Études Sud-Est Europ., LI, 1–4, p. 147–157, Bucarest, 2013

the term *diglossia* was coined to describe the situation of Greek at the end of the 19th century. Beside an ‘elevated’ variety of Greek that had developed in Byzantine times from the classical language of ancient Greece and was mainly used for writing, there existed the vernacular, the language spoken by the people in real life. This form, called *Dimotiki*, also developed into a written language as the understanding of Ancient (Attic) and Byzantine Greek demanded a thorough linguistic training which people increasingly lacked.

The first examples of written vernacular appeared already in the 10th/11th centuries, but exclusively as a stylistic feature. It was only a few centuries later that authors started to write in the spoken language in order to make their texts understandable for the people. Furthermore, classical texts were rendered in the written vernacular too.¹

2. Agapios Landos of Crete

One of the protagonists of this movement in early modern times was Agapios Landos (in the following only Agapios). He came from Crete, which played a pioneer role in the transformation of the vernacular into a written language.² Agapios regarded the production of books in the popular speech as his life-task imposed on him by God.³ We do not know much about his life. As has been said, Agapios originated from Crete where he was born before 1590 when the island was still ruled by Venice. Beside Greek he knew Italian; whether he was also versed in Latin is debated. Later Agapios became a monk at Mount Athos. After a life mainly devoted to writing and publishing he died around the year 1671.⁴

In his *Encyclopedia of Modern Greek Literature* Bruce Merry summarizes the literary merits of Agapios as follows: “Agapios Landos gave generations of deprived Greeks some of their favorite reading. He wrote in an accessible style, signing his pages ‘from Friar Agapios,’ or ‘one who trained at Mount Athos.’”⁵

Agapios composed more than a dozen works which mainly consist of translations or compilations paraphrased into the language spoken by the ordinary people of his time. This kind of prose literature which used a language that “differed only very little from the standard speech of the time [...] comprises a substantial chapter in the literary history of Crete that has yet to receive the scholarly treatment it deserves”.⁶ And Agapios is a good example of this neglect: so

¹ On these aspects of Greek literature see Lendari, “Beginnings”; Hinterberger, “Vernacular literature”.

² See Knös, *Littérature néo-grecque*, 197 (on Cretan literature in general: 186–271); Kaklamanis “Cretan literature”, 44.

³ He explains this in the introduction to one of his works (see Klein, *Legende*, 46).

⁴ On the life and works of Agapios see Tomadakis, “Il Monaco Agapio”, and the short bi-bibliographical survey in Klein, *Legende*, 45–51.

⁵ Merry, *Encyclopedia*, 243.

⁶ Kaklamanis, “Cretan literature”, 54.

far only one study has been written that deals comprehensively with his person and his work.⁷

Agapios’ magnum opus is a work entitled *Amartolon Sotiria* (“Salvation of the Sinners”), in the words of Merry “an edifying discussion of miracles, virtue, penance, fasting, and money”⁸. The author himself saw it as a “handbook of ascetics for the people in the parishes”.⁹ The work consists of three parts, dealing with a) the different types of sins, b) the confession, the Eucharist and eschatology and c) the miracles of the Mother of God. Agapios compiled “Salvation of the Sinners” from different sources, amongst them some of Italian, non-Orthodox origin. The work appeared in 1641 in Venice in print and enjoyed a tremendous popularity. By 1972 34 editions had appeared and we know of translations into Arabic, Romanian, Turkish and other languages.¹⁰

One focus of Agapios’ literary activities was the translation of hagiographic texts into the vernacular. He produced five works containing saints’ lives for which he mainly relied on Simeon Metaphrastes, the undisputed master of Medieval Greek hagiography. Only the *Kalokerini* (Venice 1657), his last work in that genre, contains saints’ lives of non-Metaphrastic, so far unspecified origins. All these hagiographic works met also with great success and experienced many editions.¹¹

Although there seems to be no general and undisputed definition of what “popular literature” is, there can be no doubt that Agapios was a popular author. By using the vernacular, the language understood by all, he wrote for wide strata of people and not for a distinctive group. His choice of this level of language means that he aimed to be popular. And as his works were highly appreciated by the public and much read it is also justifiable to declare him popular from the reader’s point of view.

3. Arabic translations of works by Agapios Landos

It has already been said that “Salvation of the Sinners” was also translated into other languages, amongst them Arabic. The merit for that goes to a man who, like Agapios, devoted his intellectual activities to providing his fellow-countrymen with edifying and exemplary information for a pious life agreeable to God. I refer to Macarius ibn al-Za’īm, a churchman from the Greek Orthodox Patriarchate of Antioch who served from 1635 until 1647 as metropolitan of his native town, Aleppo, and from then on until his death as Patriarch of Antioch. He was not only a

⁷ Kostula, *Agapios Landos* (this work was not available to me). Wassilios Klein, who made extensive use of Kostula’s work, has contributed a very valuable study of the legend of *Barlaam and Josaphat* in the version of Agapios (Klein, *Legende*).

⁸ Merry, *Encyclopedia*, 243.

⁹ Klein, *Legende*, 48.

¹⁰ Klein, *Legende*, 48.

¹¹ *Ibid.*, 49–50.

devoted and active leader of his community but also the most prolific writer the Arabic speaking Orthodox knew in early modern times. Like Agapios, Macarius came mainly to the fore as a translator and compiler who drew heavily on Greek sources. Much of the material he used for his writings came into his possession during his travels abroad. Financial pressures drove Macarius to undertake two long journeys which took him to the Romanian principalities, the Ukraine, Russia and Georgia.¹² Especially the second journey to Georgia and Russia carried a high yield in terms of the literary outcome as Macarius himself tells his readers: “In order not to stay idle I used to work hard at translating from among the Greek books (*al-kutub al-rūmiyya*) those which had not been available in our language and our land, and I rendered them into our tongue because of the benefit to be obtained from them. And I used to ask those who knew it [sc. Greek] [about] the meaning of the words and their explanation and did as I was able and translated ten books during this second absence [...]”¹³

Amongst these ten books are also two works by Agapios: the *Kalokerini*, a collection of non-Metaphrastic saints’ lives for the summer months (no. 3 in Macarius’ list), and the miracles worked by the Virgin Mary which formed the third part of “Salvation of the Sinners” (no. 9). Whether another work called “The new [book of] treasures” (no. 10) can be attributed to Agapios is not sure (see below 3.5). But Macarius had encountered the works of the Cretan monk already during his first journey, as becomes clear from his own words: “And I, the humble [servant of God], during our first journey translated five books with God’s help. They contain [amongst other things] about 50 saints’ lives which are absent from our language and our country and are among those which Agapios the Cretan has collected.”¹⁴

Thus we can identify three different works by Macarius which are based on Agapios: The fifty lives of saints, the *Kalokerini* and “The Miracles of the Virgin Mary”. Furthermore, there exists a translation of the first two parts of “Salvation of the Sinners” by Yūsuf al-Muṣawwir, a close confidant of Macarius and a collaborator in the patriarch’s intellectual projects. In addition Macarius translated two other works whose authorship cannot be attributed with certainty to Agapios Landos.

Let us take a closer look at these works by Agapios translated into Arabic.

3.1. *The fifty saints’ lives*

Joseph Nasrallah believes that these lives formed a single volume (“recueil complet des cinquante”) which has not come to light so far.¹⁵ I have a different understanding of what Macarius meant by saying:

¹² On the life and works of Macarius ibn al-Za’īm see Graf, *Geschichte*, 94–110; Nasrallah, *Histoire*, 87–127; Walbiner, *Mitteilungen*, 8–38.

¹³ Quoted in Rosen, *Notices*, 133; see also Al-Zayyāt, *Khazā’in al-kutub*, 141–142.

¹⁴ Rosen, *Notices*, 135; Al-Zayyāt, *Khazā’in al-kutub*, 143.

¹⁵ Nasrallah, *Histoire*, 106.

والفقير ايضا اخرجت في سفرنا الاوله بمعونه الله خمسه كتب فيهم مقدار خمسين خبر قديس معدومين من لساننا وبلادنا ومن الذين جمعهم اغابوس الاقريطشي ومعهم مسائل كثيره واجوبتها وقوانين كثيره وشرايع تشتمل على المواريت [...] وغير ذلك من كتب المعلمين والمورخين [...]»¹⁶

„And [I] the humble [servant of God] also translated five books during our first journey with the help of God. In them there are about fifty lives of saints unavailable in our language and our land, and they are among those collected by Agapios the Cretan. And beside them [there are] many questions and their answers and many canons and legal regulations concerning matters of inheritance [...] and other things [drawn] from the books of the learned and the historians [...]”

One can understand this passage to mean that the 50 lives of saints can be found dispersed through the works Macarius had written during his first journey and not in a single book. Georg Graf identifies the subjects mentioned by Macarius – including the 50 lives – with the contents of a collection of miscellanea called *al-Majmū‘ al-mubāarak*, written by Macarius in 1757/58.¹⁷ This work contains indeed a lot of hagiographic material¹⁸, but many other writings of Macarius are dedicated to the lives and deeds of the saints. They have mostly not been thoroughly investigated and could indeed contain pieces going back to Agapios Landos.

Be that as it may, the 50 lives have so far not been identified and we are thus unable to say from which work or works of Agapios they were taken. From an allusion in Macarius’ introduction to his translation of the *Kalokerini* to which I shall turn subsequently, it may be concluded that Macarius extracted these 50 lives from several works by Agapios and not only from the *Neos Paradeisos* as Georg Graf assumes¹⁹, which could in any case not have been possible as the work appeared only in 1664 (and not in 1641 as Graf has it).

3.2. *Salvation of the Sinners*

During the period of Macarius’ first journey his close confident Yūsuf al-Muṣawwir²⁰ who had stayed behind in Syria translated the first two parts of “Salvation of the Sinners”. The complete work was entitled *Khalāṣ al-khuṭāt*, – an exact rendering from the Greek – but separate translations of the two parts with individual titles also existed.²¹ One copy of the second part is dated 1659, without further specifications about the circumstances of the translation.²² It is possible that Macarius commissioned Yūsuf to make the translation as he had done before when

¹⁶ Rosen, *Notices*, 135.

¹⁷ Graf, *Geschichte*, 100.

¹⁸ On the content of this work see Graf, *Geschichte*, 99–100 and Slīm, “Makḥṭūṭ ‘Majmū‘ mubāarak”.

¹⁹ Graf, *Geschichte*, 100, n. 1.

²⁰ On Yūsuf see Nasrallah, *Histoire*, 206–209.

²¹ Nasrallah, *Histoire*, 208.

²² Graf, *Geschichte*, 108.

he entrusted Yūsuf and his son Paul with the translation of Matthew Kigalas' history of the Byzantine Empire into Arabic.²³ But it is also possible that Yūsuf came into possession of Agapios' book when Macarius was away and started to translate it on his own initiative. Be that as it may, it seems that Yūsuf died before he could complete his work, as we read in a colophon where an otherwise unknown Ibrāhīm al-Dimashqī claims to have completed the translation after Yūsuf's death,²⁴ which happened sometime between 1659 and 1667. The Arabic translation was extremely successful. Nasrallah says that the majority of [church] libraries possessed copies of the work, which was also printed in Jerusalem in 1889.²⁵

3.3. *Kalokerini*

Macarius called this collection of non-Metaphrastic saints' lives "The book of the stories, lives and legends of some prophets, martyrs, women saints and pious men" (*Kitāb qiṣas wa-siyar wa-akhbār ba'd al-rusul wa-l-shuhadā['] wa-l-qiddīsāt wa-l-abrār*). As it contains the lives of saints whose festivals are celebrated in summer, the book also became known as "The estival book" (*al-Kitāb al-ṣayfī*).²⁶ Macarius composed a most interesting introduction²⁷ on which I would like to dwell a little.

After having informed the reader of his efforts to collect information on the saints from all parts of his own patriarchate, Macarius gives a historical overview of the development of collections of the saint's lives starting with "Simeon the Translator", i.e. Simeon Metaphrastes, in the tenth century up to Maximus [Margunios], bishop of Kythera, in the seventeenth, who was the first to compose such a collection in the vernacular. This had become necessary as most of the people were no longer able to understand the "classical" texts. Macarius describes this process of linguistic degradation and partly even annihilation very clearly and in some detail.²⁸

Agapios Landos is then introduced as follows: "And then, after him [Bishop Maximus], in our times a priest-monk named Bābā [= *Papas*] Agapios appeared from the monastery of the Georgians [i.e. Iviron] which is on the Holy Mountain [i.e. Mount Athos]^[29]. He was very learned and loved to take pains in doing what is good and virtuous. And he too went to great lengths when he saw that many

²³ Rosen, *Notices*, 135; Nasrallah, *Histoire*, 95.

²⁴ Ms. Dayr 'Aṭīya, Orthodox community church, 30; see *Wasf li-l-kutub*, 41.

²⁵ Nasrallah, *Histoire*, 207. It is worth noting that the work transcended confessional boundaries as copies are also to be found in Syrian Catholic, Maronite and Melkite libraries (see Graf, *Geschichte*, 108).

²⁶ On this work see Nasrallah, *Histoire*, 104–105.

²⁷ Edition by Kilzī, "Ināyat al-baṭriyark Makāriyūs".

²⁸ Kilzī, "Ināyat al-baṭriyark Makāriyūs", 620–623, 686.

²⁹ According to Tomadakis, Agapios was a monk at the Great Lavra monastery on Mount Athos (Tomadakis, "Il Monaco Agapio", 381).

Christians did not know the holy books but were hungry and yearned to understand and know them. He took much trouble and exerted himself, going through the holy books in Ancient Greek (*al-kutub al-muqaddasa al-yūnāniyya*), which are available in their monastery in countless numbers and are old and authentic (*al-qadīma al-qawīma*). And he translated from them all that the believers are in need of, from the lives of the saints, the useful sermons which are read on the feasts of the Lord and the Mother of God and other [saints]. And he rendered them all in the language of the Greeks (*al-Rūm*) who live nowadays and translated them from Ancient Greek (*al-yūnānī*) so that men, women and children, and all the priests and monks could understand and derive benefit from them. He shortened some of the saints’ lives and authored several books of these [lives]. He gave each book its own title.”³⁰

Macarius then tells how Agapios arranged for the printing of these books in Venice and provides his readers with some interesting insights into the functioning of the European book market and printing business.³¹

Finally Macarius reports how he came across the works of Agapios and what made him translate parts of them into Arabic. He says: “And whenever I, the humble [servant of God], forced by necessity to go abroad, saw his above-mentioned books and discovered in them a [saint’s] life which did not exist in our lands, I used to take great pains to translate it into our language. And I translated from these books about 50 lives of saints, other than [those in] this book. Finally I saw another book of Agapios’ which he composed at the end of his life. In it were the lives of some saints whose feast-days fall in summertime. He therefore called it ‘The estival book’. And I translated from it into our language all these [saints’] lives which are in this book. And as the [memorial of the] Seven Youths [i.e. the Seven Sleepers of Ephesus] rising from sleep falls on the fourth day of August and [that of] their passing away on the 22nd of October, he put their lives in the days of summer.

And I made this in order to bequeath these accounts to my Christian brethren for their benefit, so that they might read in them and hear them, and especially write them down and distribute them amongst their loved ones and make them available in all our lands. And there will be great reward for them in that. [...] Blessing and mercy from the mouth of Jesus Christ be upon all who do this [i.e. write or copy these lives] and listen to [them] and order [others] to do so. And I have called this book ‘The book of the stories, lives and accounts of some prophets, martyrs, women saints and pious men’.”³²

The copyist of the manuscript containing the “Foreword” which I have quoted from says that Macarius translated the *Kalokerini* when he was in Georgia (*fī bilād al-akrāj*).³³ It is known that Macarius stayed in Georgia twice during his

³⁰ Kilzī, “Ināyat al-baṭriyark Makāriyūs”, 687.

³¹ Kilzī, “Ināyat al-baṭriyark Makāriyūs”, 687–689; see also Walbiner, “Observations”, 75.

³² Kilzī, “Ināyat al-baṭriyark Makāriyūs”, 689–690.

³³ *Ibid.*, 690.

second journey, first for one and a half years from 1664 to 1666 and then again for nearly one year in 1669/1670.³⁴ The work must have been written before February 21, 1668, which is the date given in the colophons for the completion of another work by Agapios that Macarius translated into Arabic (see below). As Macarius does not mention the latter translation in his “Foreword” to the *Kalokerini* it must have been written later. This means that the *Kalokerini* was translated during Macarius’ first stay in Georgia.

3.4. *The Miracles of the Virgin Mary*

In February 1668, while in Russia, Macarius translated “The Miracles of the Virgin Mary” (*‘Ajā’ib al-sayyida al-adhrā’*) which form the third part of “Salvation of the Sinners” but also circulated separately.

The work in its Arabic translation contains 68 miracles; the Greek original has 69³⁵. In a short introduction Macarius says that he translated it into “our Arabic language” (*lughatinā al-‘arabiyya*) so that it can be of benefit to all Arabs (*jamī‘ abnā’ al-‘arab*).³⁶ Agapios’ sources have been identified by Despoina Kostula: beside the liturgical books *Menaion* and *Pentekostarion* Agapios drew on Simeon Metaphrastes, some unidentified manuscripts, a work written in 1599 by the Cretan priest Ioannes Morezenos (d. 1613), from whom Agapios also received oral information, and a miracle Agapios had witnessed himself. Furthermore, 37 of the 69 chapters can be traced back to a collection of miracles (*Miracoli Di Nostra Donna*, Florence 1576) composed by Silvano Razzi (1527–1611), a Florentine Renaissance author. Some of these stories had already been used by Morezenos, but this does not alter the fact that Agapios made use of Western, i.e. Catholic sources.³⁷ Wassilios Klein has proven that this has not to be regarded as a theological deviation from Orthodox positions, although Agapios admitted that the material he made use of might contain some dogmatic errors. “Agapios appears therefore as an author who is influenced by Roman Catholic literature inasmuch as he wants to use the good contained in it [...] without thinking of union, conversion or denial of the dogmatic differences.”³⁸ In this respect too there is a great similarity with the attitudes Macarius developed towards western sources.

Although it is not easy to measure the perception of the Arabic version of “The miracles of the Virgin Mary”, the relatively high number of surviving manuscripts indicates that it became a widely read book amongst Arab readers – even beyond confessional boundaries.³⁹

³⁴ See Walbiner, *Mitteilungen*, 20–22, 26–27.

³⁵ Klein, *Legende*, 71.

³⁶ Al-Bustānī, *‘Ajā’ib al-sayyida al-adhrā’*, 45.

³⁷ Klein, *Legende*, 71.

³⁸ *Ibid.*, 72.

³⁹ There are copies in Maronite and Melkite libraries (see Nasrallah, *Histoire*, 113). A manuscript kept at the Maronite monastery of St. Anthony in Rome bears the strange title “The Miracles of Lourdes” (*Kitāb ‘Ajā’ib Lūrd*) (see Fahd, *Fahāris*, 42, no. 104), perhaps to make the book more attractive to the Catholic readership.

3.5. Works whose attribution to Agapios Landos is uncertain

In the list of the works he translated or composed during his second journey Macarius mentions as the last entry a book which “I have called a book of comfort [and] which anyone who wants might name ‘The new [book of] treasures’”⁴⁰. A book by this title is mentioned by Macarius in his description of the works of Agapios Landos contained in the introduction to the translation of the *Kalokerini*: “Then he composed another book and called it ‘The new [book of] treasures’ ([*Kitāb*] *al-Kunūz al-jadīd*), because some years before him a virtuous deacon called Damaskinos had appeared and had written a book full of wonderful treatises on all the feasts of the Lord, the Mother of God, the great saints and the important Sundays. And he called it ‘The book of treasures’^[41]. He composed it in the tongue of the masses so that they could understand it; and it is very wonderful. And therefore Agapios called his book ‘The new [book of] treasures’ (*al-Kunūz al-jadīd*).”⁴²

Ms. Damascus, Greek Orthodox Patriarchate, 161 (copied in 1789), which I have not examined personally, seems to be the only extant copy of that work in Arabic. According to the catalogue “it contains treatises on the seven feasts of the Lord, the explanation of each of it, what was its reason and what is the name of that feast, and [treatises] on the lives and the praise of the great saints”⁴³. Whether the title *Mawā‘iz* (*al-Kunūz al-jadīd*) (“Sermons [The new (book of) treasures]”) is to be found in the manuscript or it was given it by the cataloguer is not clear. Although the name of the original’s author is not mentioned, the striking similarity in content makes it very likely that the Damascus manuscript is a translation of “The new book of treasures” by Agapios Landos. A remark notes that Patriarch Macarius composed the work in 1668 AD while in foreign lands.⁴⁴

Based on a manuscript in Dayr al-Mukhalliṣ (Jūn/Lebanon), Georg Graf mentions that Macarius translated from the Greek “the 14th chapter of ‘The Paradise’ with instructions on the 32 virtues and 32 vices, the 7 gifts of the Holy Spirit, the 7 sacraments of the Church, the 7 main virtues and the opposite vices”⁴⁵. Agapios is the author of a work called “Paradise” (*Paradeisos*), whose existence was known to Macarius.⁴⁶ But according to Wassilios Klein *Paradeisos* is a collection of saints’ lives⁴⁷ and therefore could not have been the source of the above-mentioned translation.

⁴⁰ Rosen, *Notices*, 134–135; Al-Zayyāt, *Khazā’in al-kutub*, 142.

⁴¹ Macarius refers here to Damaskinos Studites (c. 1500–1577) and his work *Thisavros* which he also translated into Arabic (see Rosen, *Notices*, 134; Al-Zayyāt, *Khazā’in al-kutub*, 142; Nasrallah, *Histoire*, 117–118, without mentioning the author).

⁴² Kilzī, “Ināyat al-baṭriyark Makāriyūs”, 687.

⁴³ *Al-Makhtūṭāt*, 26.

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ Graf, *Geschichte*, 110.

⁴⁶ The Arabic title he gives is *al-Firdaws* (Kilzī, “Ināyat al-baṭriyark Makāriyūs”, 687).

⁴⁷ Klein, *Legende*, 49.

4. Conclusion

The material presented in this paper allows some general observations which can serve as a conclusion:

1. All the translations of Agapios' works into Arabic were made in the 17th century, relatively soon after the publication of the Greek editions.
2. All translations are connected with Macarius ibn al-Za'im: three, perhaps even four works were translated by him personally; another one was rendered into Arabic by a member of his entourage.
3. The translations met with varying success. While the three parts of "Salvation of the Sinners" became real 'bestsellers' and were widely read and copied during the 17th, 18th and 19th centuries, the hagiographic works and the uncertain "New book of treasures" enjoyed less popularity.

The translations of selected works of Agapios Landos are fine examples of how during the 17th century popular literature moved easily from one language to another. That they were received by Arab readers partly with the same enthusiasm as in Greek circles allows us to conclude that there existed a common mood and taste amongst the Greek and Arab Orthodox of the Ottoman Empire in early modern times, deriving from their comparable political and religious situation.

BIBLIOGRAPHY

- Al-Bustānī, 'Ajā'ib al-sayyida al-adhrā' = Idwār al-Bustānī (ed.), *Al-Baṭriyark al-anṭākī Makāriyūs al-thālith ibn al-Za'im: 'Ajā'ib al-sayyida al-adhrā' 'an Aghābiyūs al-nāsik al-iqrīshī*, Jounieh: Dār al-Bustānī li-l-nashr, 1997.
- Al-Makhtūṭāt* = Markaz al-dirāsāt al-urthūdhukī al-anṭākī (ed.), *Al-Makhtūṭāt al-'arabiyya ft maktabat baṭriyarkiyat Anṭākiya wa-sā'ir al-mashriq li-l-Rūm al-urthūdhukī*, Beirut, 1988.
- Al-Zayyāt, *Khazā'in al-kutub* = Ḥabīb al-Zayyāt, *Khazā'in al-kutub ft Dimashq wa-dawāḥihā*, Damascus: Maṭābi' alif bā' – al-Adīb, 1982 [reprint of edition Cairo, 1902].
- Fahd, *Fahāris* = Buṭrus Fahd, *Fahāris makhtūṭāt suryāniyya wa-'arabiyya*, Jounieh: Maṭābi' al-Kraym al-ḥadītha, 1972.
- Graf, *Geschichte* = Georg Graf, *Geschichte der christlichen arabischen Literatur*, vol. 3, Vatican City: Biblioteca Apostolica Vaticana, 1949.
- Hinterberger, "Vernacular literature" = Martin Hinterberger, "How should we define vernacular literature?" Paper given at the conference "Unlocking of texts: interdisciplinary perspectives on Medieval Greek" at the Centre for Research in the Arts, Social Sciences and Humanities, University of Cambridge, 18–19 July 2006. (<http://www.mml.cam.ac.uk/greek/grammarofmedievalgreek/unlocking/Hinterberger.pdf>).
- Kaklamanis, "Cretan literature" = Stefanos Kaklamanis, "Cretan literature." In [Vangelis Hadjivassiliou et. al. (eds.),] *Greece: books and writers*, Athens: National Book Centre of Greece, 2001, 40–55.

- Kilzī, “‘Ināyat al-baṭriyark Makāriyūs” = Lāwundiyūs Kilzī, “‘Ināyat al-baṭriyark Makāriyūs al-rābi‘ Za‘īm bi-jam‘ akhbār al-qiddīsīn. Muqaddimat makhtūṭ mahfūz fī maktabat Dayr al-Shīr.” *al-Masarra* 25, 1939, 619–623, 686–691.
- Klein, *Legende* = Wassilios Klein, *Die Legende von Barlaam und Ioasaph als Programmschrift des Mönches Agapios Landos*, Hamburg: Kovač, 1997.
- Knös, *Littérature néo-grecque* = Börje Knös, *L’histoire de la littérature néo-grecque. La période jusqu’en 1821*, Acta Universitatis Upsaliensis: Studia Graeca Upsaliensia, 1, Stockholm, Göteborg and Uppsala: Almqvist & Wiksell, 1962.
- Kostula, *Agapios Landos* = Despina D. Kostula, *Agapios Landos o Kris, Simvoli sti meleti tu ergu tu*, [Ph.D. thesis] Ioannina: Panepistimio Ioanninon, Philosophiki Scholi, 1983.
- Lendari, “Beginnings” = Tina Lendari, “The beginnings of Greek vernacular literature.” In [Vangelis Hadjivassiliou et al. (eds.),] *Greece: books and writers*, Athens: National Book Centre of Greece, 2001, 18–21.
- Merry, *Encyclopedia* = Bruce Merry, *Encyclopedia of Modern Greek Literature*, Westport: Greenwood Press, 2004.
- Nasrallah, *Histoire* = Joseph Nasrallah, *Histoire du mouvement littéraire dans l’Église Melchite du V^e au XX^e siècle*, vol. IV/1, Louvain: Peeters, 1979.
- Rosen, *Notices* = Victor Rosen, *Notices sommaires des manuscrits arabes du Musée Asiatique*, St. Petersburg: n. p., 1881.
- Slīm, “Makhtūṭ ‘Majmū‘ mubārak” = Su‘ād Abū l-Rūs Slīm, “Makhtūṭ ‘Majmū‘ mubārak’ li-l-baṭriyark Makāriyūs al-thālith al-Za‘īm.” *al-Mashriq* 68, 1994, 175–196.
- Tomadakis, “Il Monaco Agapio” = Nicolaos B. Tomadakis, “Un Lando Veneto-cretese: il Monaco Agapio (secc. XVI–XVII): editore di testi bizantini e innografo.” In *Bisanzio e l’Italia. Raccolta di studi in memoria di Agostino Pertusi*, Milano: Vita e Pensiero, 1982, 379–388.
- Walbiner, *Mitteilungen* = Carsten-Michael Walbiner, *Die Mitteilungen des griechisch-orthodoxen Patriarchen Makarius Ibn az-Za‘īm von Antiochia (1647–1672) über Georgien nach dem arabischen Autograph von St. Petersburg*, [Ph.D. thesis, Leipzig University 1995], Berlin: Mikrofiche-Center Klein [microfiche edition], 1995.
- Walbiner, “Observations” = Carsten Walbiner, “Some observations on the perception and understanding of printing amongst the Arab Greek Orthodox (Melkites) in the seventeenth century.” In Philip Sadgrove (ed.), *Printing and Publishing in the Middle East*, Journal of Semitic Studies Supplement, 24, Oxford: Oxford University Press, 2008, 65–76.
- Wasf li-l-kutub* = Greek Orthodox Patriarchate of Antioch and the whole East (ed.), *Wasf li-l-kutub wa-l-makhtūṭāt*, Damascus: n. p., 1983.

LA TERMINOLOGIE POLITIQUE DANS LES GLOSES
DE L'*HISTOIRE UNIVERSELLE* (1763) TRADUITE
PAR VLAD BOȚULESCU

EMANUELA TIMOTIN

(Institut de Linguistique « Iorgu Iordan – Al. Rosetti »
de l'Académie Roumaine, Bucarest)

ANDREI TIMOTIN

(Institut d'Études Sud-Est Européennes
de l'Académie Roumaine, Bucarest)

In anticipation of the publication of the anonymous *Universal History* translated from German into Romanian by Vlad Boțulescu of Mălăiești (1763), we focus here on one particular aspect: the glosses regarding the political terminology. The study highlights the didactic nature of the use of glosses by the Romanian translator and his concern to establish and to define a political terminology by creating correspondences between terms of different origins (Romanian, German, Greek, and Italian).

Keywords : political terminology, neologisms, *Universal History*, Vlad Boțulescu.

Vlad Boțulescu de Mălăiești, le secrétaire de la famille du prince de Valachie Étienne Cantacuzène (1714–1716), est l'auteur de la traduction inédite d'une *Histoire universelle* anonyme, préservée dans les Archives d'État de Venise, sous la cote 68 Miscellanea Codici II serie Diversi, dont nous avons donné, à une autre occasion, une description générale¹. Dans la perspective de la publication proche de cette pièce unique de la littérature roumaine du XVIII^e siècle, nous avons jugé utile de nous intéresser à l'un de ses aspects particuliers, les gloses concernant la terminologie politique qui se trouvent, avec une fréquence qui n'est pas insignifiante, dans la traduction de l'*Histoire universelle*.

* Ce travail est réalisé dans le cadre du projet de recherche PN II-RU TE 58/2010, *Opera necunoscută a unui cărturar român din secolul al XVIII-lea : traducerile din italiană și germană ale lui Vlad Boțulescu*, financé par CNCSIS-UEFISCSU.

¹ A. Timotin, *Une histoire universelle traduite en roumain au XVIII^e siècle*, dans *Actes du Symposium International « Le Livre. La Roumanie. L'Europe »*, IV^e éd., t. III, Bucarest, 2012, p. 382-388. Sur Vlad Boțulescu de Mălăiești, voir en dernier lieu O. Olar, « Logofătul de taină. Viața, aventurile și traducerile lui Vlad Boțulescu de Mălăiești », dans *Viața lui Scanderbeg, tradusă din italiană de Vlad Boțulescu de Mălăiești în 1763*, édition, introduction, études philologique et linguistique, glossaire et index par E. Timotin et O. Olar, Bucarest, 2013, p. 13–37.

Rev. Études Sud-Est Europ., LI, 1–4, p. 159–174, Bucarest, 2013

La glose – l’explication d’un mot ou d’un passage par un ou plusieurs termes synonymes mis entre parenthèses² – est un procédé qui caractérise l’ensemble des traductions réalisées par Vlad Boțulescu, dont nous avons tenté de déchiffrer la portée dans l’analyse de sa traduction de la *Vie de Skanderbeg*³. Nous avons pu montrer ainsi que le traducteur a conservé fidèlement toutes les gloses de l’original italien, mais qu’il a également développé ce procédé en ajoutant un nombre significatif de gloses originales en plusieurs langues concernant des termes politiques, militaires, religieux, etc. Leur examen nous a conduit vers la conclusion que l’utilisation des gloses par le traducteur roumain revêtait un caractère didactique et qu’elles avaient la fonction d’un précis de terminologie essentiellement politico-administrative par lequel Vlad Boțulescu visait à instruire ses lecteurs. En reprenant cet examen pour la traduction de l’*Histoire universelle*, nous cherchons à vérifier le bien fondé de cette conclusion et à mieux définir, sur une base plus large, la méthode de travail du traducteur roumain. Plus concrètement, nous nous proposons d’examiner à quel point les termes glosés étaient connus dans le roumain de l’époque, si l’usage des gloses trahit la volonté d’imposer une certaine terminologie et quels en sont les moyens linguistiques, enfin, si les gloses peuvent éclairer éventuellement les conditions dans lesquelles la traduction a été réalisée.

On sait très peu, en effet, de la traduction de l’*Histoire universelle* (*Istoria de toată lumea*) et de son original. Elle a été réalisée certainement entre 1746, quand Vlad Boțulescu fut mis en prison à Milan sous l’accusation de haute trahison, et 1763, date à laquelle le texte fut achevé. Il s’étend sur 1018 pages d’un manuscrit in-8° qui contient également, à part la préface du traducteur, d’autres textes de petite dimension⁴. Comme le titre même de la traduction l’indique⁵, il s’agit d’une traduction de l’allemand, et l’hypothèse, que nous nous sommes permis d’avancer à une autre occasion⁶, d’un original italien (traduit de l’allemand) n’est pas nécessaire étant donné le nombre d’italianismes qui se retrouvent dans les histoires

² Sur les gloses, en général, voir A. Steuckardt, A. Niklas-Salminen (éd.), *Le mot et sa glose*, Aix-en-Provence, 2003 ; A. Steuckardt, A. Niklas-Salminen (éd.), *Les marqueurs de glose*, Aix-en-Provence, 2005 ; A. Pfersmann, *Séditions infrapaginales. Poétique historique de l’annotation littéraire (XVII^e–XXI^e siècles)*, Genève, 2011.

³ E. Timotin, *Apprendre et expliquer. Les gloses dans une Vie de Skanderberg traduite de l’italien en roumain au XVIII^e siècle*, « Revue Roumaine de Linguistique », 58, 2013, p. 205–221.

⁴ E. Timotin, A. Timotin, *Les traductions de l’italien et de l’allemand de Vlad Boțulescu (1763-1764). Projet d’édition*, « Revue Roumaine de Linguistique », 56, 2011, p. 86–87.

⁵ ASV, ms. 68 Miscellanea Codici II s. Diversi, f. 1 : *Istoria de toată lumea, de la facerea ei până într-aceaste vremi, de lucrurile și faptele ce într-însa s-au întâmplat, însă pe scurt tălmăcite den limba nemțească în limba românească, de Vladul Boțulescul de Mălăiești logofătul, în castelul Milanului, în Italia, în ținutul Lombardiei, la anul 1763* (Histoire universelle de la création du monde jusqu’au temps présent, des choses et des événements qui se sont passés, en version abrégée, traduite de l’allemand en roumain, de Vlad Boțulescu de Mălăiești le logothète, dans le château de Milan, en Italie, dans la région de Lombardie, en 1763).

⁶ A. Timotin, *Une histoire universelle traduite en roumain au XVIII^e siècle*, p. 387–388.

universelles allemandes du XVIII^e siècle⁷. Il est pourtant impossible de préciser quel est l'ouvrage qui fut à la base de la traduction roumaine. Son contenu ne correspond à aucun des manuels d'histoire universelle dont on a connaissance grâce notamment aux catalogues d'ouvrages historiques imprimés de l'époque⁸ ; cela dit, la riche production d'*Universalhistorien* au XVIII^e siècle reste encore assez mal connue, sinon largement ignorée à l'exception des œuvres de l'école de Göttingen, notamment de Gatterer et de Schlözer⁹.

Les recherches que nous avons menées sur les histoires universelles du XVIII^e siècle nous permettent néanmoins de fixer la place de l'ouvrage traduit par Vlad Boțulescu dans l'évolution du genre. Sans entrer dans des détails qui dépassent l'objet de cette étude, on peut affirmer que l'histoire anonyme traduite en roumain à Milan s'inscrit dans un certain courant de l'historiographie allemande des Lumières qui non seulement se détache de la manière médiévale de concevoir l'histoire universelle à partir de la succession des quatre monarchies, mais qui adopte une répartition non-chronologique de la matière selon les quatre continents et qui fait place également à des considérations géographiques et ethnographiques. Si le schéma médiéval de l'histoire est abandonné par Christoph Cellarius (1638-1707) – qui reprend ainsi une tendance de l'historiographie italienne de la Renaissance – dès la fin du XVII^e siècle¹⁰, les premiers manuels d'histoire universelle qui, tout en préservant la structure chronologique du récit, font état des connaissances récemment acquises sur l'histoire moderne de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique sont celles de Johann Georg Essich (1645–1705), de Johann

⁷ Cf., à titre d'exemple, Johann Friedrich Hochstetter, *Einleitung zu der Universalhistorie*, Tübingen, 1740 : *Ottone Magno*, *Rudolpho Habsburgico* (p. 4), *Dario Medo* (p. 17), *Alexandro Magno* (p. 19), *periodo* (p. 21), *Octavio Augusto* (p. 23), *Seleuco Nicatore* (p. 24), *Friderico II*, *Cunradino* (p. 127), *Henrico IV* (p. 128), *Maximiliano I* (p. 129), *Henrico Leone* (p. 137), *Philippo II* (p. 147), etc. ; Andreas Lazarus vom Imhof, *Historischer Bilder-Saal, das ist kurze, deutliche und unpassionierte Beschreibung der Historiae Universalis von Anfang der Welt bis auf unsere Zeiten und das Jahre 1723*, Nürnberg, 1740 : *Carolo Magno*, *Carolo VI* (p. 4), *Polybio*, *Diodoro Siculo*, *Plutarcho* (p. 5), *Scipione Asiatico*, *Terentio Culcone*, *Tiberio Graccho* (p. 499), *periodo* (p. 635), *Demetrio*, *Antiocho* (p. 636), *Tryphone* (p. 650), etc.

⁸ Voir, par exemple, E. M. Oettinger, *Historisches Archiv, enthaltend ein systematisch-chronologisch geordnetes Verzeichnis von 17000 der brauchbarsten Quellen zum Studium der Staats-Kirchen- und Rechtsgeschichte aller Zeiten und Nationen*, Karlsruhe, 1841.

⁹ Cf. R. Vierhaus, *Die Universität Göttingen und die Anfänge der modernen Geschichtswissenschaft im 18. Jahrhundert*, dans H. Boockmann, H. Wellenreuther (éd.), *Geschichtswissenschaft in Göttingen*, Göttingen, 1987, p. 9–29 ; U. Muhlack, *Geschichtswissenschaft im Humanismus und in der Aufklärung*, Munich, 1991 ; A. de Melo Araújo, *Weltgeschichte in Göttingen. Eine Studie über das spät-aufklärerische universalhistorische Denken, 1756–1815*, Bielefeld, 2012. Il n'existe pas encore d'étude systématique sur les manuels d'histoire universelle du XVIII^e siècle, sauf l'ancien article, trop général et avec de nombreuses lacunes, de F. Günther, « Das Lehrbuch der Universalgeschichte im XVIII. Jahrhundert », *Deutsche Geschichtsblätter* 8, 1907, 10, p. 263–278. Voir encore le répertoire utile, mais incomplet récemment dressé par W. Jacobmeyer, *Das deutsche Schulgeschichtsbuch, 1700–1945*, Berlin, 2011, p. 269–373.

¹⁰ Ch. Cellarius, *Historia universalis breviter ac perspicue exposita, in antiquam, et medii aevi ac novam divisa, cum notis perpetuis*, Jena, 1702, publié d'abord en trois volumes différents, *Historia antiqua*, *Historia Medii Aevi* et *Historia Nova* entre 1685 et 1702.

Friedrich Hochstetter (1640–1720) et du jésuite Gregor Kolb (1681–1746)¹¹. Une répartition de la matière de l'histoire universelle selon les quatre continents n'est pourtant attestée qu'avec les œuvres de Kolb, à Fribourg-en-Brigau, et de Caspar Haurisius, à Heidelberg¹², mais autant Kolb qu'Haurisius font commencer leur récit par l'histoire de l'Europe, à la différence de l'histoire anonyme traduite par Vlad Boțulescu qui commence par celle de l'Asie.

Ces considérations faites, il importe de souligner qu'en absence de l'original allemand, il est impossible de décider *a priori*, comme nous avons pu le faire dans le cas de la *Vie de Skanderbeg* (par le recours à l'original italien), lesquelles de ses gloses appartiennent au traducteur et lesquelles se retrouvaient déjà dans le texte allemand. Étant donné les conclusions que nous avons pu tirer de l'examen des gloses de la *Vie de Skanderbeg*, il est pourtant légitime d'anticiper qu'une telle analyse n'est dénuée d'intérêt non plus dans le cas de l'*Histoire universelle*.

*

I. Une bonne partie des gloses de l'*Histoire universelle* concernent des noms des princes. La traduction des noms propres est, de manière générale, une opération difficile à laquelle plus d'un traducteur roumain s'est confronté à l'époque¹³. L'usage des gloses à cette fin se retrouve, par exemple, chez l'auteur anonyme de la chronique valaque connue sous le nom de *Letopisețul cantacuzinesc*¹⁴. Giovanni Candido Romano, le secrétaire italien du prince Constantin Brancovan, y eut recours également pour traduire de l'italien des calendriers astrologiques pour le souverain¹⁵, et Vlad Boțulescu procéda de la même manière dans sa traduction de la *Vie de Skanderbeg*¹⁶. Amfiloque, évêque de Hotin, mit à disposition de ses lecteurs un glossaire de noms propres pour leur rendre accessible la géographie universelle qu'il avait traduite de l'italien en 1795¹⁷.

¹¹ J. G. Essich, *Kurze Einleitung zur allgemeinen weltlichen historie*, Stuttgart, 1707 (d'autres éditions : 1721, 1746, 1750, 1758, 1767, 1773) ; J. Fr. Hochstetter, *Einleitung zu der Universalhistorie*, Tübingen, 1740 ; Gr. Kolb, *Compendium totius orbis geographicum, genealogicum et historicum*, Augsbourg, 1733 (2^e édition). Ces ouvrages devançant à la fois l'*Abrégé de l'histoire universelle* de Voltaire (1753) et le grand projet de l'*Universal History* en 65 tomes, publiée à Londres à partir de 1736 et dirigée par l'orientaliste George Sale.

¹² Benno Caspar Haurisius, *Nöthige Grunde zur Erlernung der Universal-Historie von Europa, Asia, Africa und America*, Heidelberg, 1741.

¹³ Cf. F. Nicolae, *Latinizarea antroponimelor turcești în operele lui Dimitrie Cantemir*, « Studii și cercetări lingvistice » 61, 2010, p. 92–96.

¹⁴ Voir *Cronicari munteni*, éd. M. Gregorian, t. I, Bucarest, 1961, p. 93.

¹⁵ Al. Mareș, *Cine a fost Ioan Românul, alias Frâncul ?*, dans idem, *Sciere și cultură românească veche*, Bucarest, 2005, p. 231–255, ici p. 247.

¹⁶ E. Timotin, *Traduire de l'italien au roumain au XVIII^e siècle. La Vie de Scanderbeg traduite par Vlad Boțulescu*, dans *Actes du Symposium International « Le Livre. La Roumanie. L'Europe »*, IV^e éd., t. III, Bucarest, 2012, p. 390–401, ici p. 399.

¹⁷ Voir N. A. Ursu, D. Ursu, *Împrumutul lexical în procesul modernizării limbii române literare (1760–1860)*, II. *Studiu lingvistic și de istorie culturală*, Iași, 2004, p. 168, avec la mention que ce glossaire avait été traduit et non pas élaboré par le traducteur.

Certaines gloses employées dans la traduction de l'*Histoire universelle* servent à marquer le règne de certains princes dans deux pays différents ou leur appartenance à une certaine dynastie et relèvent, fort probablement, du texte original : *Iacov cel dentâiu (al șaselea)* (f. 702) « Jacques I^{er} (VI) », pour Jacques I^{er} d'Angleterre (1603–1625) et roi d'Écosse (1567–1625) sous le nom de Jacques VI ; *Vladislav al treilea (al șaselea)* (f. 757bis) « Vladislav III (VI) », pour Ladislas III Jagellon, roi de Pologne (1434–1444), nommé aussi Ladislas VI par rapport aux trois rois Ladislas de la dynastie Piast ; *Vladislav al patrulea (al șaptelea)* (f. 760bis) « Vladislav IV (VII) », pour Ladislas IV Vasa, roi de Pologne (1632–1648), ou Ladislas VII par rapport aux rois Ladislas de la dynastie Piast.

Les noms des empereurs romains conservent parfois les formes latines, dans d'autres cas ils sont adaptés au roumain, mais alors le nom latin est repris entre parenthèses, souvent avec des caractères latins¹⁸ : *Tiberius (Clav Tiberius Nero)* (f. 543), *Clavdie (Claudius Tiberius Drusus)* (f. 544), *Neron (Domitius Nero)* (f. 544), *Galba (Sergius Sulpitius Galba)* (f. 544), *Oton (Marcus Salvius)* (f. 545), *Flavie Vespasian (Titus Flavius Vespasianus)* et *Nerva (Marcus Coccius)* (f. 546), *Traian (M. Ulpius)* (f. 546), *Adrian (Æmilius)* (f. 547), *Antonin Pius (Marcus)* (f. 547), *Antoninus Filosofus (Marcus Aurelius Verus)* et *Comodus (Lucius Aurelius)* (f. 548), *Pertinax (Helvețius)* (f. 548), *Iulian (Didius)* (f. 548), *Caracala (Antoninus Basianus)* (f. 549), *Macrinus (M. Opelius)*, *Eleogabal (M. Antoninus Basianus Varius)* (f. 549) et *Alexandru Severus (Marcus Aurelius)* (f. 549).

Un nombre appréciable de gloses concernent les surnoms latins des princes. Ceux-ci sont rendus fréquemment au nominatif, souvent en caractères latins¹⁹, avec une graphie qui ne suit pas toujours la norme du latin classique²⁰. Les gloses des mots latins contiennent dans ces cas le plus souvent un seul mot, leur synonyme roumain, qui est fréquemment un adjectif, mais qui peut être aussi un substantif : *Carol Calvus (Pleșuvul)* ou *Carol al doilea Calvus (Pleșuvul)* (f. 246, 464), pour Charles II le Chauve ; *Carol Crasus (Gras)* (f. 249), pour Charles III le Gros ; *Carolus Audax (Îndrăzneț)* (f. 393), pour Charles de Valois-Bourgogne dit Charles le Téméraire ; *Leopold Gloriosus (Slăvit)* (f. 426), pour Léopold VI, duc d'Autriche (1198–1230) ; *Frideric Pulcrum (cel Frumos)* (f. 426), pour Frédéric le Bel, duc d'Autriche (1308–1330), prétendant au titre d'empereur de 1314 à 1322 ; *Carol al treilea, ce să zicea Simplex (Prost)* (f. 464) pour Charles III dit le Simple ; *Ludovic al cincilea sau cel ce să zice Faule (Lenevos)* (f. 466), pour Louis V dit « le Fainéant », le dernier monarque de la dynastie carolingienne ; *Ludovic al noaolea Sanctus (Sfântul)* (f. 470), pour Louis IX connu sous le nom de Saint

¹⁸ Voici une liste des noms mis entre parenthèses en caractères latins : *Claudius Tiberius Drusus* (f. 544) ; *Domitius Nero* (f. 544) ; *Sergius Sulpitius Galba* (f. 544) ; *Marcus Salvius* (f. 545) ; *Titus Flavius Vespasianus* (f. 545/546) ; *Marcus Coccius* (f. 546) ; *M. Ulpius* (f. 546) ; *Æmilius* (f. 547) ; *Marcus* (f. 547) ; *Marcus Aurelius Verus* (f. 547/8) ; *Lucius Aurelius* (f. 548) ; *Didius* (f. 548) ; *M. Antoninus* (f. 549).

¹⁹ Voici une liste des surnoms latins écrits en caractères latins : *Agnus* (f. 931), *Bonus* (f. 930), *Famelicus* (f. 930), *Illustris* (f. 931), *Sanctus* (f. 930), *Simplex* (f. 940), *Vitulus* (f. 545).

²⁰ Par exemple, *Ghermanus* pour *Germanus* (f. 241), ou *Pațificus* pour *Pacificus* (f. 599).

Louis ; *Carol al cincilea Sapiens (Înțeleptul)* (f. 476), pour Charles V dit « Charles le Sage », roi de France de 1364 à 1380 ; *Ioanes Intrepidus (Nefricos)* (f. 512), pour Jean I^{er} de Bourgogne, dit « Jean sans Peur », duc de Bourgogne de 1405 à 1419 ; *Maximinus Trax (den Trachia)* (f. 550) ; *Amadeus al optulea Pațificus (Pacinic)* (f. 599), pour Amédée VIII dit « le Pacifique », le premier duc de Savoie (1416–1440)²¹ ; *Rihard cel dentâiu Cor Leonis (Inimă de Leu)* (f. 682), pour Richard I^{er} d'Angleterre, dit « Cœur de Lion » ; *Cazimir al treilea Magnus (cel Mare)* (f. 759), pour Casimir III Piast dit « le Grand », roi de Pologne de 1333 à 1370 ; *Araldus al optulea Simplex (Prostul)* (f. 930), pour Harald III, roi du Danemark de 1076 à 1080 ; *Canutus al patrulea Sanctus (Sfântul)* (f. 930), pour Canut IV le Saint, roi de Danemark de 1080 à 1086 ; *Ericus al treilea Bonus (cel Bun)* (f. 930), pour Erik I^{er} Eigod (« Toujours Bon »), roi de Danemark de 1095 à 1103 ; *Ericus al patrulea Illustris (Luminatul)* (f. 931), Erik II Emune (« le Mémorable »), roi de Danemark de 1134 à 1137 ; *Ericus al cincilea Agnus (Mielul)* (f. 931), pour Erik III Lam (« l'Agneau »), roi de Danemark de 1137 à 1146.

Dans certains cas, l'auteur ou le traducteur ressent le besoin d'expliquer qu'il s'agit d'un surnom, en donnant parfois aussi sa raison : *Ghermanus (adecăte poroclea de Neamțu)* (f. 241), « *Germanus* (c'est-à-dire dit le Germanique) » pour Louis II ; *Ludovic al treilea, Balbus pe porecle (care va să zică Gângavul)* (f. 248), « Louis III, dit *Balbus* (qui se traduit par le Bègue) » ; *Olaus al cincilea Famelicus (Flămândul pe porocle), într-a căruia vreamă mare foamete au fost în Danemarca* (f. 930), « Olaf V *Famelicus* (dit l'Affamé), pendant le règne duquel il y eut une grande famine au Danemark » ; *pentru lăcomiia mâncărâi lui s-au numit Vitulus (Vițel)* (f. 545), [l'empereur Vitellius] « pour sa gourmandise immesurée a reçu le nom de *Vitulus* » ; *Ladislav Postumus (născut după moartea tătâne-său)* (f. 810), « *Ladislav Postumus* (né après la mort de son père) ». Il existe aussi des cas où le traducteur utilise deux ou même trois termes roumains synonymes : *Enric Superbus (Mândrul, Trufașul)* (f. 290) ; *au fost apoi numit Asper (adecăte Aspru, Iute)* (f. 295) « il fut appelé ensuite *Asper* » ; *Ptolemeos Puer (Pruncul, Copil)* (f. 981) ; *Canutus al treilea, pe porocle Asper (Aspru, Rău, Iute)* « Knut III, dit le Hardi » (f. 929). L'adjectif latin qui fait partie du nom propre, à la différence du nom qu'il détermine, peut se trouver en accusatif : *au avut încă un fiu, anume Carol Calvum (Carol cel Pleșuv)* (f. 240), « ils ont eu encore un fils, à savoir Charles *Calvum* (Charles le Chauve) » ; *au născut pe Carol Simplițem (adecăte cel Prost Carol)* (f. 249), « ils ont donné naissance à Charles *Simplițem* (c'est-à-dire Charles le Simple) » ; *au născut pe Ladislav Postumum (adecăte născut fiu după moartea tă<î>ne-său)* (f. 318), « ils ont donné naissance à Ladislav *Postumum* (c'est-à-dire 'né après la mort de son père') ». Il existe aussi des cas où le surnom est traduit, tandis que le nom, qui avait une forme latine, est adapté au système morphologique roumain : *Magnus Ludovicus (adecăte Marele Ludovic)* (f. 807).

²¹ La situation inverse, où la traduction roumaine est suivie du terme latin entre parenthèses, est également attestée : *Pacinic (Pacificus)* (f. 925).

Dans quelques cas, le surnom latin, écrit parfois avec des caractères latins, est glosé par son équivalent grec, écrit en caractères grecs : *Ludovic Pius* (εὐσεβής) (f. 246) ; *Ludovic cel dentâiu Pius* (εὐσεβής) (f. 256–257) « Louis I^{er}, dit le Pieux » ; *Gotfried cel Vestit, carele încă era numit și Hercule al creștinilor* (Ἡρακλῆς τῶν χριστιανῶν) (f. 416), « Godefroy l'Illustre, qui était encore nommé Hercule des chrétiens (Ἡρακλῆς τῶν χριστιανῶν) ». Il arrive aussi que le terme latin soit glosé à la fois par des équivalents grecs et roumains : *Ludovic cel dentâiu, ce să zicea Pius* (εὐσεβής, *blagoceștiv, bun credincios*) (f. 239). Rarement, la glose peut renfermer à la fois un sobriquet allemand, en orthographe phonétique, et sa traduction roumaine : *Herman den Lotaringhiia* (*carele de obște să numia Cnoblauch Chenin, ce va să zică craiul de usturoi*) (f. 285), « Hermann de Lorraine (dont le nom commun était Knoblauchkönig, ce qui se traduit par le roi d'ail) ». Il s'agit de Hermann de Salm ou de Luxembourg (ca. 1035–1088), prétendant au titre d'empereur germanique à partir de 1081.

On remarque aussi la glose du terme *hain* « rebelle », utilisé comme déterminant d'un nom propre, par le néologisme roumain d'origine italienne *ribel*, suivi du synonyme *apostat* « renégat » : *Mirveiz Hainul (Ribel) sau Apostatul* (f. 73). La glose est d'autant plus remarquable que le traducteur avait utilisé dans la *Vie de Skanderbeg* ces trois termes dans une glose dont on sait qu'elle appartenait à Vlad Boțulescu : *Și alergând pen ținutul ce era hain* (ἀποστάτης grecește; *ribello italienește să zice*) – <*hain*> *să chiamă turcește...* (f. 75^v) « Et traversant la contrée qui était rebelle [= *hain*] (on dit ἀποστάτης en grec, *ribello* en italien), on dit <*hain*> en turc... »²². Qui plus est, la série des trois synonymes se retrouve également dans un autre passage de *l'Histoire universelle* : *oastea ce au avut cu rebelul (hain, apostat) Bernard în Italia* (f. 240), « la bataille qu'il a eue avec le rebel (*hain, apostat*) Bernard en Italie ».

On peut conclure que Vlad Boțulescu utilise couramment des termes roumains, mais aussi grecs pour expliquer les surnoms des princes. Lorsque les termes roumains utilisés sont des adjectifs, il emploie soit l'adjectif sans article (*Carol Crasus* [*Gras*], *Carolus Audax* [*Îndrăzneș*], *Ioanes Intrepidus* [*Nefricos*]), soit l'adjectif sans article mais précédé par l'article démonstratif *cel* (*Frideric Pulcrum* [*cel Frumos*] ; *Cazimir al treilea Magnus* [*cel Mare*]), soit l'adjectif avec article (*Carol Calvus* [*Pleșuvul*], *Araldus al optulea Simplex* [*Prostul*]). Cette oscillation semble montrer que le traducteur tentait de mettre en accord sa traduction avec la tradition littéraire roumaine où les surnoms des princes suivaient les deux derniers modèles²³.

²² Voir *Viața lui Scanderbeg, tradusă din italiană de Vlad Boțulescu de Mălăiești în 1763*, éd. E. Timotin et O. Olar, p. 173.

²³ Voici quelques exemples tirés des chroniques valaques (*Cronicari munteni*, t. I, p. 84–85) : 'Laiotă Basarab-vodă *cel Bătrân*' « le prince Laiotă Basarab l'Ancien » ; 'Radul-vodă *cel Frumos*' « le prince Radu le Bel » ; Mircea-vodă *Bătrânul* « le prince Mircea l'Ancien ».

II. Une particularité remarquable de l'usage des gloses dans l'*Histoire universelle* est la fréquence de la répétition d'une même glose dans le récit, ce qui donne l'impression que le recours presque mécanique à une sorte de glossaire plurilingue prévalait souvent sur la nécessité ponctuelle d'expliquer tel ou tel mot au cours de la traduction.

Un exemple révélateur en est le mot *ducă* « duc », couramment glosé par le traducteur. Il s'agit d'un néologisme à étymologie multiple (< ngr. *δοδκας*, it. *duca/duce*, lat. *dux*, fr. *duc*, ap. Tiktin³, s.v. *duce*), attesté pour la première fois en 1683. Le traducteur ne l'explique pas moins de dix fois par un terme attesté en roumain dès la fin du XV^e siècle, emprunté au vieux slave, *voievod* (< *воеводъ*), « prince, voïvode » : *duca (voievod) al Savoie* <e> i (f. 103), « *duca (voievod) de Savoie* »²⁴. La glose roumaine est parfois doublée d'une glose grecque : *duchii (voievozi, ἡγεμόνες)* (f. 182).

Nous avons pu repérer deux cas où un terme est également expliqué par une glose double qui contient un mot hérité du latin, *domn* « seigneur » (< lat. *dominus*), et un néologisme, *prințip* « prince » (< lat. *princeps*, - *ipis*; it. *principe*; ngr. *πρίγκιπας, πρίγκιψ*, ap. DÎLR), attesté dès la seconde moitié du XVII^e siècle. Dans l'un des deux cas, l'explication renvoie aussi à l'équivalent allemand, *Herzog* : *au făcut și așăzat el noi duci (domni, prințipi) (nemțeaste să cheamă Herzog)* (f. 280), « il a nommé et installé de nouveaux *duci (domni, prințipi)* (en allemand *Herzog*) » ; *acest ducă (prințip, domnu)* (f. 399), « ce *ducă (prințip, domnu)* ». Pour la forme féminine *duchesă* (< it. *duchessa*) « duchesse », dont la traduction de l'*Histoire universelle* fournit la première attestation en roumain²⁵, on utilise le terme hérité du latin *doamnă* (< lat. *domina*) : *duchesa (doamna) ce rămăsease văduvă* (f. 363), « *duchesa (doamna)* qui est restée veuve ». Le néologisme *prințip*, qui est utilisé comme glose pour *duce* « duc », comporte, à son tour, dans certains contextes, la glose *domn* (< lat. *dominus*) : *prințipii (domni)* (f. 181) ; *prințip al imperiului (domnu al împărăției nemțești)* (f. 829), « *prințip* de l'empire (*domnu* de l'empire allemand) ». La forme féminine *prințipesă* (< it. *principessa*), « princesse », que le traducteur aurait pu retrouver dans la traduction de l'italien de *Foletul Novel*²⁶ (DÎLR, s.v. *prințipeasă*), est glosée par *doamnă* : *această prințipesa (doamnă)* (f. 394), « cette *prințipesa (doamnă)* » ; *Teofaniia, prințipesa (doamna) de la Răsărit* (f. 272), « Théophano, *prințipesa (doamna)* de l'Orient ».

Un autre terme fréquemment glosé dans l'*Histoire universelle* est le néologisme *ministru* « ministre ». Le terme existait en roumain dès la fin du XVII^e siècle quand il fut emprunté soit à l'italien, en Valachie, soit au polonais ou au russe, en Moldavie (DÎLR, s.v. *ministru*). Vlad Boțulescu, qui aurait pu s'inspirer

²⁴ Des exemples similaires aux f. 181, 236, 245, 247, 500, 755, 757, 803, 806 et 929. Le cas inverse, où *voievod* est glosé par *ducă*, est également attesté : *Între acești viscontii și voievozi (sau duchi) ai Milanului* (f. 604), « parmi ces vicomtes et *voievozi* (ou *duchi*) de Milan ».

²⁵ Pour les attestations du terme, voir DLR, s.v. *ducesă*.

²⁶ Pour l'édition du texte, voir *Foletul Novel. Calendarul lui Constantin Vodă Brâncoveanu (1693–1704)*, éd. E. Vârtosu, Bucarest, 1942.

aussi de l'équivalent allemand *Minister*, l'explique par des termes bien enracinés dans la langue, empruntés au vieux slave, comme *sfeatnic* « conseiller » et *boiar* « boyard, noble ». À côté de ces termes, il utilise également *chivernisitor* « gouverneur » (< vb. *chivernisi* « gouverner, administrer ») : *acesta întâiu avea ministru (boiar, sfeatnic)* (f. 833), « celui-ci avait d'abord comme *ministru (boiar, sfeatnic)* » ; *el întâiu au făcut ministru (sfeatnic și chivernisitor al împărăției) pe Vardani* (f. 843), « il a d'abord nommé Vardanès *ministru (sfeatnic et chivernisitor de l'empire)* ». *Chivernisitor*, au masculin et au féminin à la fois, glose également *gubernator*, néologisme à étymologie multiple (< lat. *gubernator*, hong. *gubernátor*, pol. *gubernator*), attesté à partir du début du XVII^e siècle, ou bien le féminin *gubernatrice*, qui n'est pas autrement attesté : *au fost făcut gubernator (chivernisitor) al Țării Ungurești* (f. 810), « il a été fait *gubernator (chivernisitor)* de l'Hongrie » ; *soru-sa, Mărgărta de Austria, era gubernatrice (chivernisitoare) într-aceale staturi* (f. 396), « sa sœur, Marguerite d'Autriche, était *gubernatrice (chivernisitoare)* dans ces états-là ».

Un autre terme plusieurs fois glosé par Vlad Boțulescu est *majordom* « ministre, précepteur », qui semble avoir ici sa première attestation en roumain (cf. DLR, s.v.). Étant donné qu'il s'agit d'une traduction de l'allemand, il est légitime de penser qu'il provient de l'all. *Majordomus*. Le mot apparaît sous plusieurs formes, mais il est toujours glosé par des périphrases fondées sur le mot *vătaf* « intendant », emprunté au vieux slave²⁷. Dans un seul cas *vătaf* est doublé d'un autre terme, moins explicite, *poruncitor* « commandant » (< *porunci*, « ordonner, commander » < vsl. *поръчити*) : *care ministru atunce să chema maiordomus (adecâte mai mare al casei, vătaf, poruncitor)* (f. 232), « ce ministre-là s'appelaît alors *maiordomus* (c'est-à-dire le maître de la maison, *vătaf, poruncitor*) » ; *Pipinus, al căruia tată au fost magiordomul (vătaful cel mare de casa crăiască) ce să chema Carolus Martelus* (f. 463), « Pépin, dont le père avait été le *magiordom* (le grand *vătaf* de la maison impériale) qui s'appelaît Charles Martel » ; *Vilhelm de Croa, boiar de Șievre, carele era încă și magiordom (vătaf de curte) al tânărului încă Carol al cincilea* (f. 396), « Guillaume de Croÿ, Seigneur de Chièvres, qui était encore *magiordom (vătaf impérial)* du jeune encore Charles V ».

Mareșal « maréchal », attesté à partir du XVII^e siècle (< pol. *marszałek*, rus. *маршал*, all. *Marschall*, ap. DLR, s.v.), est un autre mot souvent glosé par le traducteur. Les gloses sont fondées en général sur un terme emprunté au vieux slave, *postelnic* (< *постѣльникъ*), « maréchal de la cour » : *mareșalul (postelnic) moștenitor de la Papenheim vestește și cheamă pe electori* (f. 370), « le *mareșal (postelnic)* héritier de Pappenheim annonce et appelle les électeurs » ; *înaintea fiecăruia elector moștenitorul mareșal (aceasta va să zică cel ce are această deregătorie și boierie de postelnic de-a pururea în familia și casa sa)* (f. 371), « devant chaque électeur le *mareșal* héritier (c'est-à-dire celui qui a cette fonction ou office de *postelnic* depuis toujours dans sa famille et maison) ».

²⁷ Pour les « périphrases définitionnelles » dans les gloses, voir A. Niklas-Salminen, *Les emprunts et la glose*, dans A. Steuckardt, A. Niklas-Salminen (éd.), *Le mot et sa glose*, p. 57–72.

Nobil (lat. *nobilis*, it. *nobile* ; cf. all. *nobel*), qui semble avoir ici sa première attestation, est également expliqué à plusieurs reprises par le traducteur par *boier* « boyard, noble », un terme qui, sous la forme *boiar*, est également utilisé pour gloser le néologisme *ministru* : *au izgonit den pământul lor pe toți nobilii (boiarii)* (f. 424), « a chassé de leur pays tous les *nobili (boiari)* » ; *această vrednicie de sfeatnici sau nobili (boiari) di Veneția* (f. 624), « cet office de *sfeatnici* ou *nobili (boiari)* de Venise ».

Arhicancelar « archichancelier » (< lat. *archicancellarius*) est, à son tour, maintes fois glosé dans l'*Histoire universelle*, où il apparaît sous les formes *archicancellarius*, quand il est écrit avec des caractères latins, et *arhicancelariarius*. Il est chaque fois glosé par *vel-logofăt* « grand-logothète, premier chancelier » (*logofăt* est fréquent en roumain ancien et le préfixe *vel-*, d'origine slavonne, associé aux noms d'offices, désigne le degré le plus haut de cette fonction-là). Le traducteur reproduit ainsi fidèlement le composé latin en roumain, en utilisant des éléments lexicaux bien enracinés en roumain : *electorul Magonței, ca unul ce iaste arhicancelariarius (vel-logofăt) al împărăției nemțești* (f. 369), « l'électeur de Mayence, qui est *arhicancelariarius (vel-logofăt)* de l'empire allemand » ; *electorul de la Magonța... iaste arhicancellarius (vel-logofăt) a toată împărăția nemțească și a toată Italia* (f. 385), « l'électeur de Mayence... est *arhicancellarius (vel-logofăt)* de tout l'empire allemand et de toute l'Italie ». Il est intéressant à remarquer que Vlad Boțulescu utilise dans la traduction de la *Vie de Skanderbeg* le mot *logofăt* pour gloser *cancelariu* (*cancelliere* dans l'original italien)²⁸, ce qui montre son intention d'établir des équivalences terminologiques.

Graf (< all. *Graf*), terme attesté à partir du XVIII^e siècle (Tiktin³, s.v.), est glosé constamment par le néologisme *conte* (< it. *conte*, ngr. *κόντες*, fr. *comte*), attesté également dans la première moitié du XVIII^e siècle. *Conte* est parfois doublé du latin *comes* ou d'une explication générale : *Hugo Capetus, ce era graf (comes sau conte) în Paris* (f. 467), « Hugues Capet, qui était *graf (comes ou conte)* à Paris » ; *au fost otrăvit de muiarea acestui graf (conte, titlu de boierie)*²⁹ (f. 253), « a été empoisonné par la femme de ce *graf (conte, titre de noblesse)* ».

Sovran « souverain » (< it. *sovrano*) est déjà attesté en roumain au début du XVIII^e siècle dans la traduction de l'italien connue sous le nom de *Foletul Novel*. Dans l'*Histoire universelle*, le mot est différemment expliqué, soit par le syntagme *stăpânitor singur* « seul maître », qui traduit vsl. *самодержавецъ*, un calque d'après gr. *αυτοκράτωρ*,³⁰ soit par le néologisme *prințip* « prince » : *un elector sau sovran*

²⁸ *Viața lui Scanderbeg, tradusă din italiană de Vlad Boțulescu de Mălăiești în 1763*, éd. E. Timotin et O. Olar, p. 111 (f. 11').

²⁹ Il existe aussi des cas où *graf* glose *boier*, mot courant en roumain : *patru boiari (grafi) în țara ungurească* (f. 817), « quatre *boiari (grafi)* en Hongrie ».

³⁰ Pour ces termes, voir G. Ostrogorsky, *Avtokrator i samodržac*, « Glas Srpske Kraljevske Akademije » 84, 1935, p. 95–187 ; V. Al. Georgescu, *Bizanțul și instituțiile românești până la mijlocul secolului al XVIII-lea*, Bucarest, 1980, p. 42–45 ; I. Biliarsky, *Word and Power in Medieval Bulgaria*, Leyde-Boston, 2011, p. 214–215.

(*stăpânitor singur, prințip*) (f. 380), « un électeur ou *sovran* (*stăpânitor singur, prințip*). Il peut être glosé également par gr. *ἀντεξούσιος* : *unii au căștigat a fi sovranii* (*ἀντεξούσιοι*) (f. 517), « certains sont parvenus au titre de *sovran* (*ἀντεξούσιος*) ».

Prendent « prétendant », néologisme attesté vers le milieu du XVIII^e siècle dans des documents de Transylvanie, où il apparaît sous la forme *pretendens* (< lat. *praetendens* à prononciation influencée par l'hongrois ; cf. DÎLR, s.v. *pretendens*), fait l'objet également d'un nombre remarquable de gloses. La forme sous laquelle il apparaît dans l'*Histoire universelle* montre qu'il est formé à partir de l'allemand *Prätendent*. Le mot est expliqué par des définitions plus ou moins amples qui peuvent faire songer à la condition du protecteur du traducteur, Radu/Rodolphe Cantacuzène (1699–1761), prétendant au trône de Valachie et dont le père avait été mis à mort par les Turcs : *pretendent* (*cel ce cearcă a stăpâni o domnie ce mai nainte neamul său au stăpâni și el au fost apoi izgonit și lipsit*) (f. 358), « *pretendent* (celui qui cherche à regagner un règne que sa famille a détenu et dont elle a été par la suite chassée et dépossédée) » ; *pretendentul* (*adecăte cel ce cerca a fi craiu*) (f. 700), « *pretendent* (c'est-à-dire celui qui cherchait à être roi) ».

III. Un autre trait notable de l'usage des gloses dans la traduction de l'*Histoire universelle*, visible déjà dans les gloses répétitives examinées, est la prédilection du traducteur pour établir des équivalences multilingues ou en roumain pour une série de termes relevant de la terminologie politique dont certains n'étaient pas inconnus aux lecteurs et ne demandaient pas nécessairement une explication. Ces termes concernent, en général, la titulature des princes et de leurs héritiers et les titres de noblesse.

Un cas remarquable est le mot *țar* « tsar ». Bien que le terme, un emprunt au vieux slave (< *царь*)³¹, soit bien attesté en roumain dès le XVI^e siècle (Tiktin³, s.v.), il est pourtant glosé par Vlad Boțulescu, par un terme hérité du latin, *împărat* « empereur » (< lat. *imperator*) : *iaste cel ce întâiu au început a să numi țar (împărat)* (f. 958), « c'est le premier à avoir pris le nom de *țar (împărat)* ». Un autre terme emprunté au vieux slave et attesté en roumain à partir du XVII^e siècle est *despot* « despote » (DLR, s.v.), glosé dans l'*Histoire universelle* par un synonyme grec, *ἡγεμών* « prince régnant, monarque » : *au bățut cu oaste pe Lazar, despotul (ἡγεμών) sârbilor* (f. 862), « [il] a triomphé de Lazare, le *despot (ἡγεμών)* des Serbes ». Le terme *doge* « doge » (< it. *doge*; cf. all. *Doge*), qui semble avoir ici sa première attestation en roumain³², est expliqué par deux néologismes déjà utilisés dans la traduction, à savoir *ducă* « duc » et *prințip* « prince » : *obiceaiul ce acum au venețianii a aleage și a face a lor doghe (sau ducă, prințip)* (f. 623), « la coutume que les Vénitiens ont maintenant à choisir leur *doghe* (ou *ducă, prințip*).

³¹ Sur *царь*, voir I. Biliarsky, *Word and Power in Medieval Bulgaria*, p. 211–213.

³² DLR, Tiktin³, Ursu, s.v. notent comme la plus ancienne attestation du terme un texte de 1770.

Les mots désignant les chefs arabes ou turcs sont également glosés bien qu'ils soient souvent bien enracinés dans la langue. Le mot *sultan* « sultan », emprunté au turc, circulait en roumain à partir du XVI^e siècle³³ ; il est pourtant glosé par un syntagme fondé sur le mot *împărat* « empereur » : *Baiazit sultanul (împăratul turcescu)* (f. 809), « Baiazid, le *sultan* (le *împărat* turc) ». Le mot *calif* « calife » (< all. *Kalif*)³⁴, qui semble avoir ici sa première attestation (vezi Tiktin³, DLR), est expliqué à la fois par le grec *διάδοχος* « successeur, héritier », que par le néologisme *clironom* « héritier, successeur », emprunté au néogrec (< *κληρονόμος* « héritier, successeur ») : *au fost în trei sute de ani de vreamă supt stăpânirea căpeteniilor ce să numiia califi (ce va să zică διάδοχοι sau clironomi)* (f. 858), « [ils] ont été pendant trois cent ans sous la domination des dirigeants qui s'appelaient *califi* (c'est-à-dire *διάδοχοι* ou *clironomi*) ».

Certaines désignations concernant les héritiers princiers, comme *dolfin* (< fr. *dauphin*) ou *infante* (< esp. *infante*), qui semblent avoir ici leurs premières attestations, sont expliquées par des périphrases : *să măritase cu Franțisco al doilea dolfinul (așa să numeaște fiul cel întâiu născut al craiul franțozescu) craiului de Franța* (f. 707), « [elle] s'était mariée avec François II le *dolfin* (c'est ainsi que s'appelle l'aîné du roi français) du roi de France »; *lu infante (așa numescu șpaniolii pe fiii craiului lor) Don Carol* (f. 357), « à l'*infante* (c'est ainsi que les Espagnols appellent les fils de leur roi) Don Carol ».

Un autre terme glosé qui désigne une fonction politique est *vițerex* « vice-roi », attesté ici pour la première fois en roumain (DLR, s.v. *vicerege*). Ce néologisme, dont la forme renvoie au lat. *vicere* (cf. all. *Vizekönig*), est expliqué par une périphrase où apparaît un vieux slavonisme roumain, *crai* « roi » (< *кРАЛЪ*)³⁵ : *Enric, ce era vițerex (în loc de craiu)* (f. 696), « Henri, qui était *vițerex* (tenait la place du *crai*) ».

La présence parmi les gloses de l'*Histoire universelle* d'un terme relevant de la terminologie des ordres de chevalerie ne saurait surprendre étant donné l'intérêt particulier de Vlad Boțulescu pour ce domaine³⁶. Le traducteur reprend le syntagme italien *gran maestro* : *era cel după urmă gran maestro (capul cavaliarilor ziși) al ordinului* (f. 767–768), « il était le dernier *gran maestro* (le chef des chevaliers dont il a été question) de l'ordre ». Dans un bref récit sur l'histoire des conquêtes ottomanes qui fait suite à la *Vie de Skanderbeg*, Vlad Boțulescu avait partiellement traduit le même syntagme par *marele mastro* « le grand *mastro* » (*il gran Mastro* dans l'original italien)³⁷. Le mot *maestro* est ailleurs glosé par *căpetenie* « chef »

³³ E. Suci, *Influența turcă asupra limbii române*, t. II. *Dicționarul cuvintelor românești de origine turcă*, Bucarest, 2009, p. 682–683, s.v. *sultan*.

³⁴ L'étymologie proposée dans DLR, s.v. (< fr. *calife*) ne peut pas être retenue, étant donné l'original allemand de la traduction.

³⁵ Sur *кРАЛЪ*, voir I. Biliarsky, *Word and Power in Medieval Bulgaria*, p. 213–214.

³⁶ Voir en dernier lieu O. Olar, « Logofătul de taină. Viața, aventurile și traduceri lui Vlad Boțulescu de Mălăiești », p. 16–25.

³⁷ A. Timotin, O. Olar, *La paternité du texte sur la Fortune de la Maison Ottomane traduit par Vlad Boțulescu*, RESEE 49, 2011, p. 189–195, ici p. 193 et 195.

(< *cap* « tête, chef ») : *toți maestri (căpeteniile) ai acestui ordin* (f. 769), « tous les *maestri* (les *căpetenii*) de cet ordre ».

On remarque aussi une série de termes d'origine allemande dont la présence s'explique sans aucun doute par l'original allemand de l'écrit : *feldmareșal* « feld-maréchal » (< all. *Feldmarschall*), *ștathalter* « gouverneur, régent » (< all. *Statthalter*), *falțgraf* « comte palatin » (< all. *Pfalzgraf*). Ces termes sont transcrits selon leur prononciation en allemand et sont expliqués soit par des termes déjà utilisés comme gloses (par ex. *voievod* et *conte*), soit par des termes qui avaient été à leur tour expliqués (par ex. *gubernator*), ou bien encore par des mots qui étaient depuis longtemps en circulation en roumain, comme *vel-hatman* « Grand Hetman », un terme composé du néologisme d'origine polonaise *hatman* « Hetman » : *Ioan al treilea Sobieschi, ce fusease până atunci mare feldmarșal (voievod sau vel-hatman) al coroanei leșăști* (f. 761–762), « Jean III Sobieski, qui avait été jusqu'alors grand *feldmarșal* (*voievod* ou *vel-hatman*) de la Couronne polonaise » ; *Iulie Agricola, ștathalter (gubernator) roman* (f. 668), « Iulius Agricola, *ștathalter (gubernator)* romain » ; *au fost numit falțgraf (conte palatin) al Burgundi<e>i* (f. 510), « [il] a été nommé *falțgraf* (comte palatin) de Bourgogne ».

Quelques termes de cette sphère terminologique, comme *evnuh* « eunuque », *patrițiu* « patrice », *triumvir* « triumvir », se rapportent à des réalités des empires romain et byzantin. *Evnuh* (< ngr. *εὐνοῦχος*) est glosé par son synonyme slave : *evnuhii (scopiții) lui l-au otrăvit* (f. 845), « ses *evnuhi (scopiți)* l'ont empoisonné ». *Patrițiu*, terme à étymologie multiple (< lat. *patricius*, ngr. *πατρίκιος*), est attesté à partir de la fin du XVII^e siècle (DÎLR, s.v.). Il est glosé par deux termes courants dans le roumain de l'époque, utilisés également pour expliquer le mot *ministru*, à savoir *boiar* et *sfeatnic* : *foarte numit patrițiu (boiar și sfeatnic de divan) în Țarigrad* (f. 845), « très important *patrițiu (boiar et sfeatnic)* du conseil). *Triumvir* (< lat. *triumvir*) est expliqué par une périphrase : *Antonie, triumvir (adecâte unul den trei căpetenii ce avea putearea stăpânirei romane în mână) al romanilor* (f. 81), « Antoine, *triumvir* (c'est-à-dire l'un des trois chefs qui tenaient le pouvoir du gouvernement romain en main) des Romains ».

Voici également les explications données à des termes concernant des titres de noblesse. *Damă* « dame de la haute société » (< it. *dama*), qu'il aurait pu connaître de la traduction du *Foletul Novel* (DLR, s.v.), est glosé par *jupâneasă* « épouse d'un boyard », forme féminine de *jupân*, mot d'origine slave : *avusease el cu o damă (jupâneasă mare) născut pe fiu-său* (f. 259), « son fils était né de son union avec une *damă* (grande *jupâneasă*) ». Le terme *deputat* « député » (< lat. *deputatus*), attesté en roumain dès la première moitié du XVIII^e siècle (DLR, s.v.), est glosé par un syntagme formé autour d'un dérivé courant dans la langue de l'époque, *orânduie* « désigné, investi » : *deputații (orânduieții trimiși la această treabă)* (f. 380), « les *deputați* (les *orânduiești* envoyés pour cette affaire) ».

Quelques termes sont expliqués uniquement par des équivalents grecs. C'est le cas du *coleghiu* « assemblée, collège » (< lat. *collegium*, cf. all. *Kollegium*), attesté occasionnellement en roumain au début du XVIII^e siècle (DÎLR, s.v.).

coleghiom) : *coleghiul* (συνέδριον) *sfeatnicilor l-au adăogat încă cu alți o sută de sfeatnici* (f. 526), « cent nouveaux sénateurs ont été nommés dans le *coleghiu* (συνέδριον) des conseillers ». *Maghistrat* « magistrat », terme utilisé fréquemment en roumain à partir du XVIII^e siècle, et qui est formé ici probablement de l'allemand *Magistrat*, est glosé toujours par συνέδριον : *maghistratul* (συνέδριον) *de la Luțerna au izgonit* (f. 435-436), « le *maghistrat* (συνέδριον) de Lucerne l'ont chassé ». *Vicar* « vicaire » (< lat. *vicarius*), attesté en roumain à partir du XVIII^e siècle (DÎLR, s.v. *vicarez*), notamment en Transylvanie, est glosé par τοποτηρητής « suppléant, vicaire » : *dându-i și titlul de vicariu* (τοποτηρητής) *al imperiului* (f. 603), « en lui donnant aussi le titre de *vicariu* (τοποτηρητής) de l'empire ». La même équivalence entre *vicariu* et τοποτηρητής est établie aussi dans la *Vie de Skanderbeg*, où *vicariu* traduit it. *vicario*³⁸.

Conclusions

L'usage des gloses dans l'*Histoire universelle* présente un certain nombre de particularités et montre la capacité du traducteur d'employer avec une certaine aisance trois alphabets différents (cyrillique, latin et grec), indice de son éducation en partie acquise sans doute à l'Académie princière de Bucarest. Si les explications des surnoms latins des princes lui appartiennent, ce qui n'est pourtant guère sûr, son latin est très correct. Quoiqu'il en soit, Vlad Boțulescu semble évoluer d'une traduction automatique des surnoms, où chaque terme latin est suivi de son synonyme roumain, vers une traduction en accord avec les modèles des surnoms princiers déjà existantes dans la tradition roumaine.

Ses gloses ont une fonction pédagogique. Ses choix ont été, en général, validés par l'histoire de la langue roumaine qui a retenu, sous des formes parfois légèrement modifiées, les néologismes qu'il a glosés. La fréquence des gloses désignant des fonctions et des offices politiques s'explique à la fois par leur caractère néologique et par son souci didactique. En même temps, Vlad Boțulescu glose des termes d'origine slave ou turque, qui circulaient parfois depuis plus d'un siècle en roumain, comme *țar* ou *sultan*, ce qui semble trahir une certaine préoccupation pour établir des équivalences terminologiques au-delà du besoin de définir et d'expliquer les termes inconnus.

Un nombre appréciable de termes (*ducă*, *gubernator*, *magiordom*, *prințip*, etc.) sont glosés fréquemment (jusqu'à dix fois) au cours du récit, ce qui peut s'expliquer à la rigueur par les proportions de l'ouvrage. En même temps, le contenu des gloses se limite en général à un nombre restreint de termes, qui forment des classes synonymiques, ce qui laisse transparaître une certaine tendance vers la standardisation de la terminologie politique : *gubernator* – *chivernisitor*, *ducă* – *voievod*, *maiordom* – *vătaf*, *mareșal* – *postelnic*, *arhicancelar* – *vel-logofăt*,

³⁸ *Viața lui Scanderbeg, tradusă din italiană de Vlad Boțulescu de Mălăiești în 1763*, éd. E. Timotin et O. Olar, p. 205 (f. 110^f).

nobil – *boier*. Le caractère répétitif de certaines gloses donne à penser que le traducteur disposait des listes des termes à gloser.

On peut ainsi se faire une idée sur l'atelier de traducteur de Vlad Boțulescu qui semble avoir procédé d'une manière qui ne diffère pas radicalement de celle, par exemple, de l'auteur anonyme du *Dictionarium valachico-latinum* (connu également sous le nom de *Anonymus Caransebesiensis*) : celui-ci aurait disposé d'un vocabulaire hongrois-latin et avait traduit en roumain les termes latins qui lui avaient suscité l'intérêt pour composer ensuite son dictionnaire où les mots roumains sont suivis de leurs correspondants latins³⁹. Tout porte à croire que Vlad Boțulescu s'est également confectionné une liste de termes équivalents qui nécessitaient des explications qu'il a ensuite employée pour sa traduction. Cela expliquerait pourquoi certains termes sont glosés de la même manière plusieurs fois au cours du récit. Vlad Boțulescu a pu utiliser cette liste également pour la traduction de la *Vie de Skanderbeg*, ce qui pourrait justifier la présence de gloses identiques dans deux textes différents, comme *ribel* – *apostat* – *hain* ou *vicariu* – *τοποτηρητής* qui se retrouvent à la fois dans l'*Histoire universelle* et dans la *Vie de Skanderbeg*. Le procédé, employé de manière systématique, montre la préoccupation du traducteur de fixer et de définir une terminologie politique en établissant des rapports d'équivalence entre des termes d'origines différentes.

Tableau des gloses de l'*Histoire universelle* concernant la terminologie politique

<i>arhicanteliarius</i>	<i>vel-logofăt</i>
<i>blagocestiv</i>	<i>bun credincios, pius, εὐσεβής</i>
<i>calif</i>	<i>διάδοχος, clironom</i>
<i>coleghiu</i>	<i>συνέδριον</i>
<i>deputat</i>	<i>orânduît</i>
<i>despot</i>	<i>ἡγεμών</i>
<i>doge</i>	<i>prințip, ducă</i>
<i>dolfin</i>	[périphrase]
<i>ducă</i>	<i>voievod</i> (au pluriel : <i>voievozi, ἡγεμόνες</i>)
<i>domn, prințip</i>	<i>domn, prințip, Herzog</i>
<i>duchesă</i>	<i>doamnă</i>
<i>evnuh</i>	<i>scopit</i>
<i>falțgraf</i>	<i>conte</i>
<i>feldmareșal</i>	<i>voievod, vel-hatman</i>
<i>graf</i>	<i>conte, comes</i>
<i>gran maestro</i>	<i>cap</i>

³⁹ *Dictionarium valachico-latinum. Primul dicționar al limbii române*, introduction, édition, index et glossaire par Gh. Chivu, Bucarest, 2008, p. 29–32.

<i>maestro</i>	<i>căpetenie</i>
<i>gubernator</i>	<i>chivernistor</i>
<i>gubernatrice</i>	<i>chivernisitoare</i>
<i>infante</i>	[périphrase]
<i>maghiștrat</i>	<i>συνέδριον</i>
<i>majordom</i>	<i>vătaf, poruncitor</i>
<i>mareșal</i>	<i>postealnic</i>
<i>ministru</i>	<i>boiar, sfetnic, chivernisitor</i>
<i>nobil</i>	<i>boiar</i>
<i>patriștiu</i>	<i>boiar, sfetnic</i>
<i>prinșip</i>	<i>domn</i>
<i>prinșipesă</i>	<i>doamnă</i>
<i>rebel</i>	<i>hain, apostat, ἀποστάτης, ribello</i>
<i>pretendent</i>	[périphrase]
<i>sovrán</i>	<i>stăpânitor singur, prinșip, ἀντεξούσιος</i>
<i>sultan</i>	<i>împărat</i>
<i>ștathalter</i>	<i>gubernator</i>
<i>triumvir</i>	[périphrase]
<i>șar</i>	<i>împărat</i>
<i>vicariu</i>	<i>τοποτηρητής</i>
<i>vișerex</i>	<i>crai</i>

Abréviations

DÎLR – Gh. Chivu, E. Buză, A. Roman Moraru, *Dicționarul împrumuturilor latino-romance în limba română veche (1421–1760)*, Bucureșt, 1992.

DLR – *Dicționarul limbii române (DLR)*, nouvelle série, Bucureșt, 1965 sq.

Tiktin³ – H. Tiktin, *Rumänisch-deutsches Wörterbuch*, 3. überarbeitete und ergänzte Auflage von P. Miron und Elsa Lüder, Bd. I–III, Cluj-Napoca, 2005.

OF ONIONS, DEEP HISTORY,
AND "THE MEDIEVAL MAN"

KIRIL PETKOV

(University of Wisconsin-River Falls, USA)

In a 10th century description of Sicily, the Arabs are harshly criticized for eating onions. The article discusses the origin and evolution of the tradition that connected this diet with the Jews.

Keywords: onions, olfaction, brain, anti-Jewish discrimination.

Sometime around 977 AD Ibn Hawqal, a merchant by occupation and an intrepid traveler, writer, and savant by vocation, composed a vast geographical opus describing a good part of the then known world accessible to a Muslim Arab (Kramers 1939). He had a keen eye for detail, an ability to distill the principal traits of a culture in a few sentences, and an ample store of theoretical knowledge in geography, climatology, and ethnography to think through his experiences from some twenty years of travel. He was also a gifted writer, who knew how to spin good yarn and weave his pithy observations in an amusing story that would keep the reader turning the pages. A good deal of his appeal comes from his style, but the abundant information he supplies for the interested in hard facts must have been no less valuable for the curious reader stocking up on practical advice. Then again, as a man of his time Ibn Hawqal had his preferences and was not a dispassionate observer of the ilk of the modern ethnologist or anthropologist. He passed judgment where he felt like it. In all fairness, though, one must point out that his appraisal of foreign mores was no harsher than that of his fellow Muslims' whenever he deemed them not really up to the standards of refinement achieved by the sophisticated Arab civilization of the tenth century.

An intriguing example of the latter is in his description of Sicily, which he is supposed to have visited in 973 AD. Although the conquest of the island by the Aghlabids of North Africa had been only recently completed, most of it had been in Muslim hands for over a century. Settlement of Middle Eastern and North African Arabs, Berbers, Muslims from al-Andalus and the Eastern Mediterranean and the Levant followed quickly on the heels of the conquerors, adding to the local mix that included vestiges of the indigenous sub-Roman population, Greeks, Vandals, Goths, Jews, and assorted Mediterranean types that resist classification. It

Rev. Études Sud-Est Europ., LI, 1–4, p. 175–184, Bucarest, 2013

was a real mixed-salad bowl. The Muslim conquerors followed the practice of the great caliphs of yore and tolerated the *dhimmi*'s religion and customs thus allowing for the existence of a true mosaic of religious and cultural arrangements. Ibn Hawqal was quick to notice that diversity and praise the Muslim rulers and managing classes for preserving the natural fertility of the land-Sicily had been one of Rome's "bread baskets" for long centuries back-and improving upon it with the spread of Islam, urbanization, the introduction of an advanced administrative system, and the intensification of agriculture through techniques developed in al-Andalus and the import of several cash crops that spurred up the economy and provided for those with a more refined taste.

Against such a positive backdrop, which goes on for pages in Ibn Hawqal's *Surat al-Ard*, it is a startling incongruity that he considers the population of the island, his fellow Muslims included, as mostly deficient. These were, he felt, people puffed up with pride, ignorant, rough, irreligious (despite the fact, which he himself points out, that everyone who was anyone in Muslim Sicily had a mosque built), dull, hypocrites, tricksters, and cowards. Their minds and religious beliefs were corrupted, and "the dirt in their houses is beyond the filth of the Jews". Since cleanliness is next to godliness in Islam these folks had clearly separated from God (Kramers 1939, 118-31). The incompatibility between the island's natural endowment and prosperity, on the one hand, and the shortcomings of its population (again, most of those targeted by Ibn Hawqal unsympathetic comments were Muslim), on the other, is unmistakable. To him, these were clearly "others," and a lower-ranking class of that component of humanity to boot. Ibn Hawqal might have wanted to stress the success and superior abilities of the Sicilian rulers, who managed to subdue and govern such an intractable crowd, and account for the frequent revolts that the locals staged against Islamic rule in the course of the tenth century. There are a number of other reasons that would account for his attitude of course, but on close scrutiny they fail to fully justify it. The theological argument that Muslims who settled among unbelievers away from *Dar al-Islam* in insufficient numbers and dispersed communities risked falling away from the one true faith and jeopardized the integrity of the *umma* had been largely settled by the late tenth century, political exigencies rendering the Islamic jurists' point moot. There was the climatic theory inherited from the ancient Greek geographers that suggested that humankind's natural propensities in terms of morals and intelligence depended on the climatic belt they inhabited. That point too largely fails the causality test, since as far as Sicily might have been from that pinnacle of the civilized world, the climatically moderate axis of Baghdad-Egypt, which was most conducive for the cultivation of superior qualities of intellect and ethics, it was still, geographically speaking, within the same climatic zone. Ibn Hawqal, a cultivated Baghdadi himself and a man refined by travel may have disliked uncaught provincials but he was well aware where Sicily fell within the perceived implications of climate. Be that as it may, the modern critic would not fail to notice that his perception of the local types, strongly tinged by Islamic theology and ancient climatology, was most

likely determined by the disturbing diversity and heterogeneity of religious belief and practice on the island. The variety of Islam there may well have compared to the variety of Christianity practiced in Sicily and southern Italy during the period as a whole, a condition that has prompted a modern observer to note that the population was not really aware which rite or idea was, in fact, Christian and which was Muslim (Ramseyer 2006). Most likely, Ibn Hawqal’s position therefore reflects the deep suspicions that orthodox Islam of the principal branches, Sunni or Shia, harbored in cases of religious exposure.

Our writer, however, would have none of that. His explanation of the decadence of the Sicilians was quite simple. It hinged on a component of the ancient climatic theory nicely summed up in the dictum “you are what you eat.” The cause of the locals’ degradation, he declared, was nothing else but their excessive consumption of onions. “There is nobody among them,” he says “of whatever class, who does not eat onion everyday and no house in which it is not eaten morning and evening. This, he states with the typical Arab flourish, clearly “has corrupted their imagination, harmed their brains, confused their senses, altered their intelligence, diminished their understanding, stultified their perceptions, spoiled their complexions, and so disturbed their constitutions that they see things, or at any rate most things, as quite the opposite of what they really are” (Kramers 1939,129, translation Lewis 1987, 92–3). The social order was shot through with the negative impact of the onion. The upper classes were barbaric and the commonality not above bestiality, all that because of the onion. Perhaps sensing that he was weighing too heavily on the diet to the detriment of other factors, Ibn Hawqal reports that he had sought a second opinion on the issue. To make it objective, he selected an expert from the opposite side of the religious spectrum of the medieval Mediterranean, a Christian physician. Drawing on a note of Yusuf ibn Ibrahim’s *History of Physicians*, he brings in the testimony of a Christian Damascene doctor, Isa ibn al-Hakam, who concurred with the diagnosis. The property of the onion, the Christian stated, “is to induce corruption in the brain.” Evidently that was why, as Ibn Hawqal observed, there was no one in the great city of Palermo “who was intelligent, worthy, really competent in any branch of learning, manly, or religious” (Kramers 1939, *ibid.*). The generation of the worthy ones who had led the island’s long and hard fought-out takeover had died out after the conquest, presumably before succumbing to the temptation of the onion with which the land was so abundantly supplied.

The “onion effect” as we may term Ibn Hawqal’s dietary determinism, shared across the principal religious divide of the Mediterranean cultures and rooted in ancient lore as it was, is somewhat startling nonetheless. Onions, or *Allium cepa*, a species of the lily family that includes leek and garlic as well, are edible staples of long standing among the plants domesticated by humans. They are well documented in the ancient Levant, plentifully in Egypt and elsewhere as well. At the time when Ibn Hawqal and his Christian authority issued their damning sentence on the pungent plant that tickles the palate and irritates the eyes, the record

of the use of onions went back at least three millennia, if not earlier than that. It is very likely too that onions may have been cultivated first in our authors' homeland, ancient Mesopotamia. For as long as it can be ascertained, onions have been a part of the Middle Eastern and Levantine cuisine. Moreover, all members of the family, garlic most prominent among them but onions a close second have been a well-known medicinal substance and natural antibiotic. There was so much to commend the onion that Ibn Hawqal's connection between onions, "others," and inferiority calls for an explanation.

Part of it may be the fact that the ancient medical sages' position on the curative effect of onion, garlic, and leek consumption was ambiguous. While stressing the family's positive action on the human organism, they also thought that they were harmful. Onions and garlic might have enabled a surge of physical strength but they were not good for refined upper class people, and above all for those involved in religious and spiritual duties. They were "flesh food," inappropriate to higher callings and standing. Priests of a number of Greek cults were either officially prohibited from consuming them or excluded them from their diet in practice. Some Egyptian priests detested onions and avoided them (Simoons 151). This ambiguity, and especially its negative connotations, carried over in the Christian centuries, when it was adopted within the early Christian cannon and like so much else developed a strong religious symbolism hinging on the flesh-spirit dichotomy. There had already been a Levantine precedent, the classical and Hellenistic Greek and Egyptian traditions having vested a heavily religious symbolism of both sacrality and avoidance of onions and garlic. The early Christian theorists seized on the negative connotations. No less a man than Gregory the Great, in his hugely influential *Moralia in Job*, appears to have been the authority behind fixing the symbolic, and from there the dietary, implications of onion consumption as well as its image as a health hazard (Kaske 1959). Gregory apparently built on a long ancient tradition, of which the Damascene doctor in Ibn Ibrahim's *History* might have likely partaken, but he or perhaps an earlier, unidentified Christian polemist added a crucial twist. For Gregory, onions, garlic, and leeks were associated with sin, carnal desire, mortal preoccupations, and an unsavory attachment to the things of this world that obstructed salvation; and if one sought a good example of that perverse love of onions one needed look no further than the habits of the Jews. For as the Old Testament had it in Numbers 11:5, during their exodus from Egyptian slavery the Israelites led by Moses to the Promised Land and fed on manna not only did not appreciate the diet and the prospect but came to murmur that they would rather be back in Egypt, where they partook freely of fish, cucumbers, melons, and notably, onions and garlic and leeks. Gregory seized on that line to proclaim onion consumption the sign of the unjust, and brand their attachment to the tears-inducing bulbous food as an expression of a spiritual condition rooted in earthly desire and deprived of spirituality. For how else would one explain the fondness for a substance that causes so much physical discomfort but with a predilection for eternal death? Gregory and those before him who have labored on

the issue might or might not have been aware of the ancient Hebrew lore, attributed to Ezra, and the rabbinical tradition of Babylonian times, that recommended the use of garlic on Sabbath evening because it was an aphrodisiac and satiated desire (Simoons 149), thus strengthening the already established link between onions, Jews, carnality, sin, and perdition. Further in the vein of onions and worldliness, an early medieval exegetical text of uncertain provenance but closer in time to Ibn Hawqal and his Christian authority, the eighth-century *Clavis Scripturae*, succinctly put it this way: “Onions and garlic, corruptions of mind, the pungent taste of sin, of which the more is eaten, the more it torments with sorrow” (translation Morrall 2002, 138). The key phrase, “corruption of mind” echoes precisely the words of Ibn Hawqal and the Damascene Christian physician, “the property of onion is to induce corruption in the brain”. It is not impossible that the Damascene had, in fact, been cognizant of the tradition on which the Western exegete drew, for it may well have been rooted in Levantine authorities. An almost exact contemporary of Ibn Hawqal, bishop Liutprand of Cremona, documented the same typological connection between onions and lower-ranking peoples on civilizational terms in 968 AD, reflecting with an ill-disguised insult that ranked him higher on the Byzantine emperor’s habit of indulging in onion-, garlic-, and leek-stuffed dishes—even though he tried them himself (Becker 1915, 197). Later Christian learned tradition, medical and theological, made the “onion effect” on the one hand, and its connection to Jews, on the other, a thought staple. Several texts stressed the especial vulnerability of the stomach and the skin, for the onions were said to disturb the former and cause alopecia of the latter. Outward expression of internal conditions is another medieval staple, the link between leprosy and sin prominent in that aspect. As the Middle Ages wore on, the effect of the consumption of onions and garlic acquired similarly negative characteristics of a comparable proportion, documented in a host of texts ranging from Gregory the Great to *Clavis Scripturae* to Liutprand to thirteenth- and fourteenth-century theological authorities such as Peter Riga and Peter Bersuire to Chaucer (Kaske 1959). It is not a coincidence that Boccaccio’s infamously blasphemous, immoral, and irreligious character in the *Decameron*, Ser Ciappelletto, bears the name of the plant (*Decameron*, I/1). The influence seeped in art and popular culture. Late medieval and early modern representations of the spirituality inherent in Christianity and the alleged carnality of Judaism employed the same symbolism of the onion and garlic family to hammer the message that has been documented from Gregory the Great onwards through visual terms. Folklore, at least as documented in the German-speaking areas and the Low Countries, and most likely much wider geographically, testify to the same link (Morrell 2002, 136–7).

Consumption of onions and their family, therefore, and the cultural factors embedded in it since Antiquity and fixed for certain categories of people and peoples (classified on national, or religious, or class-based principles) became a universal rank-classifying phenomenon in a complex medieval cultural hierarchy, with a stress on sophistication (spiritual, cultural, or other) and the lack thereof.

The phenomenon was Western European- and Mediterranean-wide (and possibly wider in scope and territory) and transcended national, cultural, religious, and civilizational divides. Among Christians it was most commonly deployed to rank the medieval Jews, but snippets like those of Liutprand and Ibn Hawqal testify to its universality in the pre-modern West and the Mediterranean. In some quarters, it still holds good today, especially on public occasions and in polite society. Whence the popularity across cultures and religions directly opposite in their dietary principles-Muslims adhering to dietary prohibitions, Christians espousing the dictum that what pollutes a person is not that what goes in but that what comes out of his/her mouth? In recent times, the trendy notion of “hybridity” has gained traction. In cases like ours, however, “hybridity” as currently deployed may turn out to be a heuristic trap. The reigning paradigm of hybridity is predominantly culturally defined, while notions of organicity and the operations of universals are banned from the discourse since culture is, well, context specific (and cultural inertia-laden) even in conceptual areas as large as Western Europe and the Mediterranean with the Levant. The trend does not seem apposite in our case. It is one thing to experience disgust and recoil from the substance and person associated with onions, leeks, garlic and the like, but it is another matter altogether to make that person a lower-ranking category of humanity, context and temporal boundaries notwithstanding. Another methodology appears more applicable, that of the recently proposed “deep history and the brain” (Smail 2008, Shryock 2011). The disgust with onion and garlic cannot be dietary, nor was it due to the preservation impulse, for they were widely cultivated, ubiquitously consumed, and with proven health- and medicinal effects. The negative connotations were based on the principle of distaste, based on the strong odor emitted by the disturbed substances and the persons who have consumed them. It is a phenomenon that reflects a blending of biological and cultural factors (Simoons 157). To understand why a temporarily specific, biologically-cultural “onion effect” once enjoyed the status of a universal (largely eschewed today, although lingering due to inertia) one must consider both factors and position them accordingly, space-, time-, and culture-contextually.

Thanks to advances in the related if not directly overlapping fields of neurophysiology and neuropsychology, the deep history biological dimension of the “onion effect” is not hard to pinpoint. Since we are concerned with a socio-cultural and therefore a relational phenomenon, the principal factor is odor. Taste, which inspired Gregory the Great to make to connection between onions, sin, and Jewishness, cannot be conveyed to others and does not serve as an agent of external, vicarious, and involuntary ranking and classification of “others”. Visual sensory perception does matter (perceiving the tears of those consuming onions conveys meaning) but tears have a discrete symbolism and its coding within the “onion effect” is determined by the meanings of the primary factor, odor. Among the host of findings of the neuroscience and neuropsychology of olfaction the following bear directly on our subject matter. First, on a fundamental level,

olfactory functions seem to be the most primary and powerful mechanism of identification and distinction between “selves” and “others” in both individual and group context. The determination goes on molecular level and is transmitted to all subsequent levels of discrimination. The brain area concerned is the major histocompatibility complex (MHC) and its class I MHC molecules which, for reasons of immune defense, are enormously diverse within any given mammal species, humans included. That polymorphous complexity notwithstanding the brain is capable of pinpointing difference on individual level, displaying an astounding classificatory range. In other words, the most basic level of interaction, identification, and classification between human individuals occurs through odorant-based discrimination. The class I MHC molecule-based “knowledge” thus produced is of course coded and stored and serves higher-level grouping, mapping out classes of individuals associated with higher or lesser range of similarity between their class I MHC molecules. Second, and this should come as no novelty, the brain functions demonstrate a close association between olfactory and gustatory processing cells. Perceived odor activates bodily functions specific for the kind of food anticipated; in our case, that would mean that the brain translates odorant-based discrimination and molecular “knowledge” into bodily reaction. In the context of the “onion effect” that implies the transformation of culturally-based distaste into a biological, visceral disgust-based recoil that calls for absolute separation between the perceiving self and the odor-classified (whether biologically or culturally) object, and vice-versa. Third, in our context the most important among the brain components activated by olfaction within the larger area of the primary olfactory cortex are the piriform cortex, the amygdala, and the insula. The piriform cortex receives the largest amount of direct input from the olfactory bulbs, which makes it the primary olfactory cortex. Significantly, it is the component where associative connections occur. The activation of the amygdala indicates the strong emotive impact of odor to the detriment of brain functions that support, for example, cognitive thinking. The involvement of the insular cortex is where the impulses governing brain and mind reactions such as disgust and separation are formed. Fourth, the lighting up of the brain in olfaction indicates an overlap between the structures and circuits involved in memory processes and the pathways involved in olfaction. Memory retrieval, it appears, travels fastest on odorant-shaped circuits. Coupled with another insight, coming from the neuroscience of memory and suggesting that every recollection is also in good part if not mostly reconstruction (Schacter 2001), the overlap indicates the enormous role that a purely biological component of the brain plays in structuring culturally-generated and influenced memory formation and transformation. Next, olfactory processes, so powerful in the effect they have on the brain components structuring the mind, inhibit verbal recognition. From that, a generalization can be hazarded that in cases where olfaction-gestated processes occur, whether in real time or recalled from memory, cognition takes a second seat. The intellect all but shuts off, leaving the mind to the brain circuits determined by olfaction. Finally, the olfactory circuits are

unique in that they have direct access to the higher-order processing facilities of the brain, whereas all other pathways are mediated. Olfaction is the only sensory process that projects directly to the brain (conclusions based on the findings of Brewer 2006). To sum up the deep history architecture of the mind in olfaction: it is directly linked to associative thinking, emotive reaction, memory building and re-building, cognition-inhibition, and invites discrimination.

Distilled to its fundamentals, the cultural component of the “onion effect” as documented by our evidence is less complex than the biological impact of odor (and requires less equipment to discern—just a good mind) and suggests a strong correlation between the two factors. Three observations stand out. First, the entire cultural dimension of the “onion effect” is based on first-order associations rooted in similarity and contiguity. This of course is the cloth of the process of symbolization on all levels: reading signs, transforming signs into symbols, and connecting symbols across meaning-areas. The onion is read as a sign of the material world; the attachment makes it a symbol of spiritual void; that transformation having occurred, the symbolism blends sinfulness and Judaism or, in cases where another type of classification is needed, the distinction material/spiritual is called for. Second, the involvement of the latter immediately brings in discrimination, and within it, hierarchical ranking of the objects thus perceived and classified in the process. It is instructive to note that the hierarchical organization turns objects (individuals, groups, or classes of peoples) into “others” on the principle of presence and lack. Presence positions higher, lack ranks lower. Consuming onions is lack of intellect equated with lack of religion; lack of refinement equated with civilization and political standing; lack of spirituality deduced from the refusal to embrace the precepts of Christianity: it depends on the observer. Third, the “onion effect” depends strongly on mono-causality. Perception, attitude, and reaction flow in a mono-causal current—it’s the consumption of onion (and garlic and leek) alone that determines identity, standing, and position, to the detriment of all other possible variables. A cognitive approach would have called for a wider range of considerations, but they are eschewed by our evidence. Cognition is therefore minimized or excluded; what is left is emotion.

The comparison of the two factors of the “onion effect,” biology and culture, makes their congruity clear. Stripped down to the essentials, the latter suggests a typology of sorts. Is it unique? The question brings me to the last point, the placing of that typology on a temporal matrix. Could it be that the overlap between the biology and culture in the “onion effect” is time-specific and reflects the propensities of what can be broadly called “the medieval man?”. The deep history of biology in the olfactory functioning of the brain and therefore the mind certainly transcends time restrictions. And yet, modern conditions have largely dispensed with the cultural implications of the “onion effect” even though the onion is still widely enjoyed and its powerful impact lingers as a deep history vestige in the brain. A careful scrutiny of the pre-medieval Mediterranean cultures suggests a similar disregard. I would venture, therefore, the generalization that the “onion effect” is

indeed a medieval phenomenon that reflects a specific type of trans-cultural and trans-religious mindset that was integral exclusively to the “medieval personality.” The “medieval man” is the embodiment of a specific triangulation of the interaction between inflowing sensory information, the deep history coded in certain components of the brain, and the cultural constructs of the mind. In the functioning of the person before, and after, the medieval creature, other brain components rose to priority in the interaction with culture and sensory information. This is a dicey argument, but it can be made. For simplicity’s sake and all other considerations aside, the “onion effect” points to three basic characteristics of the “medieval man,” in comparison to the conceptual areas of “ancient” and “modern.” The first has to do with the mono-causality of the monotheistic religions of the West in the medieval period. There was one truth and one way to get there; an associative observation that fully concurs with the mono-causality of the cultural component of the “onion effect” and the biological architecture of the brain that prioritized olfaction to the exclusion of any competing sensory perceptions coming in at the same time or being retrieved for processing at the same time. That stringency was there in the brain of the ancient Egyptian, Greek, and Roman, but the cultural component was not, and the “onion effect” did not materialize as a universal. The same applies for modernity. Second, the “onion effect” and the stress on lack it documents fits well the “horror of the void” that can be observed on many a level of reality in medieval societies across religious and cultural boundaries and across modes of expression. Boccaccio’s *Ser Ciappelletto* is perhaps the best metaphor for that phenomenon. No matter how many layers of his personality were peeled off, there was still yet another one underneath, with no end in sight. Just like the onion to which he owed his nickname, Ciappelletto demonstrates a fundamental lack of a core. In monotheistic terms, he lacks a soul, a horrifying notion indeed, most heretical and disgusting and calling for immediate action of separation. Ancient religious mentality was not really into articulating a core on such terms. Market capitalism, democratization, and the secularization of the Western world to the extent it has been integrated with the first two variables have largely ruled out such an intense focus on core identity in modern times too. Third, the postulate of a causal link inherent in any similarity and contiguity transpiring in the “onion effect” – that like must impact like and two contiguous phenomena affect each other by the “contagion” of mere proximity – while documented for Antiquity, was not a hegemonic mode of thought and has been discredited in the modern streak of Western perception of reality.

The last statement leads me to the end, and to a caveat. Humans are never wholly modern and never wholly pre-modern (or medieval, in the narrow sense of the qualification). We exist as inter-temporalities, as complex streams of time-specific modalities deposited by biology and culture on our selves, roles, and persons that carry us through time. At some points one of them surfaces, at others, another colors the perception of observers. From deep history to the fleeting mood, layer upon layer are woven together in rainbow-like structure, liable to change at a

glance's shift. Inter-temporality, however, and all it implies, is a subject of another inquiry.

Literature

- Becker 1915:** Joseph Becker, ed. *Relatio de legatione Constantinopolitana*, xl.-in *Werke Liutprands von Cremona* (= *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores rerum germanicarum... separatim editi*, 3rd ed.). Hannover, 1915.
- Brewer 2006:** Warrick Brewer, David Castle, and Christos Pantelis, eds. *Olfaction and the Brain*. Cambridge, 2006.
- Decameron, I/1:** Giovanni Boccaccio. *The Decameron*. Online edition, Day One, Story One. http://en.wikisource.org/wiki/The_Decameron/Novel_1,_1, accessed May 6, 2012.
- Kaske 1959:** R. E. Kaske. *The Summoner's Garleek, Oynons, and eek Lekes*. – *Modern Language Notes*, June 1959, LXXIV, n. 6, 481–84.
- Kramers 1939:** J. H. Kramers, ed. *Ibn Hawqal, Abu's Qasim, Surat al-Ard (Opus Geographicum)*. Leiden, 1939.
- Lewis 1987:** Bernard Lewis. *Islam: From the Prophet Mohammed to the Capture of Constantinople*. Vol. 2. Oxford, 1987.
- Morrall 2002:** Andrew Morrall. *Garlic and the Jews: Jörg Breu the Elder's Mocking of Christ as Protestant "Thesenbild" or Catholic Devotional Image.*- in James van Horn Melton, ed. *Cultures of Communication from Reformation to Enlightenment: Constructing Publics in the Early Modern German Lands*. Aldershot, 2002, 132–57.
- Ramseyer 2006:** Valerie Ramseyer. *The Transformation of a Religious Landscape: Medieval Southern Italy 850–1150*. Ithaca and London, 2006.
- Schacter 2001:** Daniel Schacter and Elaine Scarry, eds. *Memory, Brain, and Belief*. Harvard, Massachusetts, 2001.
- Simoons 1998:** Frederic J. Simoons. *Plants of Life, Plants of Death*. Madison, WI 1998.
- Shryock 2011:** Andrew Shryock, Daniel Lord Smail, and Timothy Earle, eds. *Deep History: The Architecture of Past and Present*. Los Angeles, 2011.
- Smail 2008:** Daniel Lord Smail. *Deep History and the Brain*. Los Angeles, 2008.

Additional note: This article, which combines up-to-date scholarship with a vivid historical imagination allows us to use our hindsight. The same prejudice was still vivid at the beginning of the 20th century, when anti-Semitic literature in Romania invariably accused the Jews of being great onion-eaters. (Andrei Pippidi).

LAUD PSALMS PAINTINGS IN THE PALAIOLOGAN REALM? THE CASE OF HAGIOS NIKOLAOS ZARNATAS

GÜNTER PAULUS SCHIEMENZ
(University of Kiel)

The last three psalms are a motif existing in Greece, Serbia, Bulgaria and Romania. Its presence at Zarnata, on Mani, in the katholikon of Hagios Nikolaos, was studied by the author, who describes these paintings and ascribes them a late date, in the 18th century.

Keywords: Psalms 148–150, spreading of the theme, description and date of the work.

Introduction

Wall paintings of the last three psalms (the *laud* or αἶνοι *psalms*) are widespread though not very frequent. The oldest existing paintings originated in the realm of the Serbian Car Stefan Dušan: well though not completely preserved at Lesnovo (1349)¹ and badly mutilated in Chrelju's tower in the Rila monastery². In addition, paintings in desolate condition at Kučevište have been interpreted as

¹ N.L. Okunev, *Lesnovo*, in: *L'art byzantin chez les Slaves, I, Les Balkans* [Orient et Byzance, 4], Paris 1930, 222–263; С. Габелић, *Манастир Лесново. Историја и сликарство*, Београд 1998.

² Christov, G. Stojkov, K. Mijatev, *Das Rila-Kloster. Die Geschichte. Das Bauwerk. Wandmalerei und Holzschnitzerei* [Aus dem Erbgut der bulgarischen Baukunst, 6], Sofia 1957, p. 50 (fig. 22); A. Boschkov, *Die bulgarische Malerei. Von den Anfängen bis zum 19. Jahrhundert*, Recklinghausen 1969, figs. 61, 62; L. Prachkov, *Peintures murales récemment découvertes dans la chapelle de la tour de Hreljo au monastère de Rila en Bulgarie*, Actes XIVe Congr. Int. Ét. Byz., Bucarest, 6–12 Sept. 1971, III, Bucarest 1976, 415–418; H. Belting (ed.) with S. Dufrenne, S. Radojčić, R. Stichel, I. Ševčenko, *Der serbische Psalter. Faksimile-Ausgabe des Cod. Slav. 4 der Bayerischen Staatsbibliothek München*. Text, Wiesbaden 1978, figs. XVIII.1, XIX.2; A. Tschilingirov, *Die Kunst des christlichen Mittelalters in Bulgarien. 4. bis 18. Jahrhundert*, Berlin, München 1979, figs. 136, 137; R. Hootz (ed.), P. Berbenliev, *Kunstdenkmäler in Bulgarien. Ein Bildhandbuch*, Darmstadt 1983, fig. on p. 209; D. Piguet-Panayotova, *Recherches sur la peinture en Bulgarie du bas moyen âge*, Paris 1987, pp. 259–269, figs. 118–122, 142–144. When these paintings have been executed, is unknown; the year 1334/35 reported in an inscription at the outside of the tower (G. Stojkov, *Das Bauwerk*, in: Christov, Stojkov, Mijatev (as above), 19–47, pp. 37, 209 (fig. 84); Piguet-Panayotova, fig. 114) refers to the construction of the building. Cf. G.P. Schiemenz, *The Role of the Church in the Laud Psalms Paintings in St. John's Cathedral in Nicosia*, *Ἐπετηρίδα Κέντρου Μελετῶν Ἱερῶς Μονῆς Κύκκου* 8 (2008) 141–170, note 110; G.P. Schiemenz, *The Seven Councils in St. John's Cathedral in Nicosia and their Relation to the Laud Psalms*, *Ἐπετηρίδα Κέντρου Μελετῶν Ἱερῶς Μονῆς Κύκκου* 9 (2010) 81–128, note 4.

Rev. Études Sud-Est Europ., LI, 1–4, p. 185–210, Bucarest, 2013

representing these psalms³, though without definite proof. The earliest αἶνοι paintings on Greek soil are more than 200 years younger. The naos paintings of the monasteries Dousiko (Thessaly), Roussanou (Meteora) and Dochiariou (Mount Athos) include ktitor's inscriptions dated 1557/58⁴, 1560⁵ and 1568⁶, respectively, more than a century after the *halosis*. The αἶνοι paintings are located in the adjacent narthices, but there is no reason to doubt their contemporaneity. In these churches, the illustration is restricted to the 148th psalm⁷. At Lesnovo and Rila, the

³ V.J. Đurić, *Byzantinische Fresken in Jugoslawien*, München 1976, p. 79; S. Radojčić, *Der Stil der Miniaturen und die Künstler*, in: Belting², 271–298, p. 291; N.K. Moran, *Singers in Late Byzantine and Slavonic Painting* [Byzantina Neerlandica, 9], Leiden 1986, pp. 110, 89, 90. 154–155, fig. 56; H. Deliyanni-Doris, *Die Wandmalereien des 15. Jahrhunderts in Ajos Nikolaos in Zarnata*, in: M. Restle (ed.), *Festschrift für Klaus Wessel zum 70. Geburtstag: in memoriam* [Münchener Arbeiten zur Kunstgeschichte und Archäologie, 2], München 1988, 57–85 p. 62; Габелин¹, pp. 187–189, 281; I. Jevtić, “Le nouvel ordre du monde ou l’image du cosmos à Lesnovo”, in: A. Cutler, A. Paraconstantinou (eds.), *The Material and the Ideal. Essays in Medieval Art and Archaeology in Honour of Jean-Michel Spieser* [The Medieval Mediterranean, 70], Leiden 2007, 129–148, p. 131. A. Nikolovski, D. Ćornakov, K. Balabanov, *The Cultural Monuments of the People’s Republic of Macedonia* [The Historical and Cultural Heritage of the People’s Republic of Macedonia, 8], Skopje 1961, p. 27, restrict themselves to mention „some scenes which depict moments of celebration – an” oro „,or country dance”.

⁴ D.Z. Sofianos, *Meteora Wegweiser, Kloster Megalou Meteorou* s. a., p. 120; H. Deliyanni-Doris, *Die Wandmalereien der Lite der Klosterkirche von Hosios Meletios* [Miscellanea Byzantina Monacensia, 18], München 1975, pp. 131–132; G.P. Schiemenz, *King David’s Chant in St. John’s Cathedral in Nicosia and its Place in the Iconography of the Last Psalms*, Ἐπετηρίδα Κέντρου Μελετῶν Ἱερῶς Μονῆς Κύκκου 7 (2006) 199–232, p. 203; Schiemenz, *Role of the Church*², p. 145. The year refers to the construction of the building: R. Hootz (ed.), F. Kyrieleis, *Kunstdenkmäler in Griechenland. Festland ohne Peloponnes*, Darmstadt 1982, p. 423.

⁵ ZXQ (7069), November 20, indiction D: Sofianos⁴, fig. on p. 74; Cf. G. Tzioras (ed.), *Meteora. Die heiligen Felsen und ihre Geschichte*, Kalabaka s. a., p. 35 (though later restored according to P. Hetherington, *Byzantine and Medieval Greece. Churches, castles, and art of the mainland and the Peloponnese*, London 1991, p. 147, who, however, mistook the αἶνοι for the Second Coming [of Christ]).

⁶ G. Millet, *Monuments de l’Athos, I, Les peintures*, Paris 1927, pl. 216, for the year: *ibid.*, leaf preceding pl. 215: “Dochiariou, 1568, restauration en 1855” (the restoration is clearly visible on pl. 254–3: inscription with the letter S); F. Dölger, *Mönchsland Athos*, München 1943, pp. 26–27; T. Kanari, *Les peintures du Catholicon du Monastère de Galataki en Eubée, 1586. Le Narthex et la Chapelle de Saint-Jean-le-Précurseur* [Τετράδια Βυζαντινῆς Ἀρχαιολογίας καὶ Τέχνης 8], Athènes 2003, p. 41.

⁷ G.P. Schiemenz, *The painted psalms of Athos*, in: A. Bryer, M. Cunningham (eds.), *Mount Athos and Byzantine Monasticism*, Aldershot 1996, 223–236, p. 231; G.P. Schiemenz, *Der 148. Psalm in der Johannes-Kathedrale von Nicosia*, Ἐπετηρίδα Κέντρου Μελετῶν Ἱερῶς Μονῆς Κύκκου 3 (1996) 163–256, pp. 182, 226; G.P. Schiemenz, *Die letzten Psalmen in der Christi-Geburt-Kirche in Arbanasi*, Ἐπετηρίδα Ἱεραρ. Βυζ. Σπουδῶν 49 (1994–1998) [1999] 151–184, p. 151; G.P. Schiemenz, *Die Hermeneia und die letzten Psalmen. Gibt es eine spezifische Athos-Kunst?*, in: G. Koch (ed.) *Byzantinische Malerei. Bildprogramme – Ikonographie – Stil. Symposium in Marburg vom 25. – 29. 6. 1997* [Spätantike – Frühes Christentum – Byzanz. Kunst im ersten Jahrtausend, Reihe B: Studien und Perspektiven, 7] (Wiesbaden 2000) 275–292, p. 289; G.P. Schiemenz, *Who are the kings of psalms 148, 11 and 149, 8 in St. John’s cathedral in Nicosia? Iconographical and iconological relations between the Revelation of St. John and the last psalms*, Ποιοὶ εἶναι οἱ βασιλεῖς τῶν ψαλμῶν 148, 11 καὶ 149, 8 στὸν καθεδρικό ναό τοῦ Ἁγίου Ἰωάννη στὴ Λευκωσία? Εἰκονογραφικὲς καὶ εἰκονολογικὲς σχέσεις μεταξύ τῆς Ἀποκάλυψης τοῦ Ἰωάννη καὶ τῶν τελευταίων ψαλμῶν, Ἐπετηρίδα Κέντρου Μελετῶν Ἱεραρ. Μονῆς Κύκκου 5 (2001) 141–173, pp. 142, 154; G.P. Schiemenz, *Paintings of the Laud Psalms in Roumania*,

149th psalm is illustrated, too, while there is no detail which can unambiguously be assigned to the 150th psalm⁸.

Several other αἶνοι compositions have also been assigned to the 2nd half of the 16th century, though based on inconclusive evidence. The laud psalms in the cupola of the *lite* of the katholikon of the Barlaam monastery (Meteora) have been associated with a dedicatory inscription of 1566 in the lower part of the *lite*⁹. However, on the western face of the northeastern pillar of the *lite*, there is another inscription according to which all paintings of the sanctuary, the naos and the *lite* have been restored in 1780 and 1782¹⁰. Indeed, the αἶνοι at Barlaam are very different from those in Dousiko and Roussanou and compare better (besides distinctive idiosyncrasies) with 18th century αἶνοι elsewhere¹¹. – The αἶνοι paintings in the narthex of Makryalexi have been assumed to be dated to 1599¹² by a dedicatory inscription in the naos¹³. However, the ktitor's inscription is palaeographically unrelated with the narthex inscriptions. In the monastery of the prophet Elijah at Georgousates (not far from Makryalexi), the murals in the naos have been painted in 1586, but those of the narthex only in 1617 by the same artist who executed the αἶνοι paintings at Vanista (1617), in the Pateron monastery near Zitsa (1617), at Vitsa (1618) and at Monodendri (1619). Makryalexi, Vitsa and the Pateron monastery have the text of Ps. 64, 2 on King David's scroll in common. Inserted between *all peoples* (Ps. 148, 11a) and the ἄρχοντες (Ps. 148, 11b) in the Pateron monastery, between the two groups of Ps. 148, 12a, the νεανίσκοι and the παρθένοι, in Makryalexi, the king is very similar in both churches. It is therefore more appealing to ascribe the narthex paintings at Makryalexi to the same painter and hence not before 1617¹⁴. – Similarly, the dating of the αἶνοι paintings in the narthex at Galataki (Euboia) to 1586¹⁵ rests on an inscription on the west wall of

⁸ Ἐπετηρὶς Ἑταιρ. Βυζ. Σπουδῶν 51 (2003) 49–84, p. 53; Schiemenz, *King David's Chant*⁴, p. 203; G.P. Schiemenz, *The Ainoi Psalms in the Barlaam Monastery* (Meteora), „Cahiers Balkaniques” 34, *Autour de l'icône* (2006) 179–214, p. 184; Schiemenz, *Role of the Church*², p. 145; Schiemenz, *Seven Councils*,² pp. 89–90; G.P. Schiemenz, *IC XC ὁ βασιλεὺς τῶν βασιλευδόντων und die Könige der Erde: Zur Bedeutung des Christus-Epithets eines postbyzantinischen Ikonentyps*, in: E. Gerousis, G. Koch (eds), *Griechische Ikonen*, Athen 2010, 191–202, p. 194.

⁹ Schiemenz, *Roumania*⁷, pp. 51–52; Schiemenz, *King David's Chant*⁴, pp. 202–203; G.P. Schiemenz, *A New Look at the Narthex Paintings at Lesnovo, Byzantion* (2012),

¹⁰ Sofianos⁴, fig. on p. 27.

¹¹ Sofianos⁴, p. 28; Dionyssios, metropolitan of Trikala, *Qu'est Varlaam?*, Athènes 1962, p. 20: AYP, AYPB. Cf. Hootz-Kyrieleis⁴, p. 431.

¹² Schiemenz, *Barlaam*⁷.

¹³ X. Γ. Χοτζάκογλου, Σκιάποδες, στερνόφθαλμοι, κυνοκέφαλοι. Προέλεση καὶ πρόσληψη τριῶν ἀρχαιοελληνικῶν τεράτων στὴ βυζαντινὴ τέχνη καὶ ἡ «Σχολὴ τῶν Θήβων» [Βραχέα Μελετήματα Ἀρχαιολογίας καὶ Ἱστορίας τῆς Τέχνης, 1], Λευκωσία 2003, p. 52.

¹⁴ Α. Γ. Τούρτα, Οἱ ναοὶ τοῦ Ἁγίου Νικολάου στὴ Βίτσα καὶ τοῦ Ἁγίου Μηνᾶ στὸ Μονοδένδρι. Προσέγγιση στὸ ἔργο τῶν ζωγράφων ἀπὸ τὸ Λινοτόπι [Ἐπιμετρηθεὶς Πολιτισμοῦ, Δημοσιεύματα τοῦ Ἀρχαιολογικοῦ Δελτίου, 44], Ἀθήνα 1991, pl. 26b; Δ. Καμαρούλιας, *Τὰ Μοναστήρια τῆς Ἠπείρου*, vol. 1, Ἀθήνα 1996, fig. 196.

¹⁵ Cf. Schiemenz, *King David's Chant*⁴, note 86; Schiemenz, *Role of the Church*², p. note 15

¹⁶ Kanari (title!)⁶

the *naos* above the door into the narthex¹⁶. The inscription is presently in poor condition. For the construction of the building, the evidence is ambiguous; the years 1565, 1576 or 1580 have been proposed¹⁷. For the painting, Koder had been able to decipher the date at the beginning of the seventh line: year 7094 (= A. D. 1585/86), indiction 14; on a photograph published in 2003¹⁸, the numbers Z and D can be identified *with the eye of the believer*, though not the indiction. Of the major part of line 7 and of four more lines, nothing is preserved. Even if the year 7094 is correct, it is doubtful whether it applies to the paintings in the *narthex*. According to Kanari, the parekklesion of Ioannes Prodromos at the South of the narthex¹⁹ and its paintings are contemporaneous with the latter. According to Koder, however, the chapel is a 17th century addition²⁰. If Koder is right and the paintings are indeed contemporaneous, those in the narthex cannot be dated to the 16th century. In 1757, Galataki fell victim to a big fire²¹; whether the narthex paintings were affected (and possibly restored), is not known.

The paintings in the katholikon of the Philanthropinon monastery on the island in the lake of Ioannina have been executed at different times; and several inscriptions with dates refer to them. A chronology has been proposed according to which the paintings at the walls of the naos have been executed in 1531/32, those in the vault and in the *lite* in 1542 and those in the exonarthex (including the αἶνοι²²) and in the northern and southern annexes in 1560²³. This chronology rests on several assumptions which may be contested. The inscription with the year 1542²⁴ is on the western wall of the naos above the door leading into the *lite*²⁵ and is thus incorporated into the paintings ascribed to 1531/32. To account for the discrepancy that the inscription is a decade younger than the adjacent paintings, later changes of an inscription of 1531/32 were assumed for which evidence was

¹⁶ J. Koder, *Negroponte. Untersuchungen zur Topographie und Siedlungsgeschichte der Insel Euböia während der Venezianerherrschaft* [Veröffentlichungen der Kommission für die Tabula Imperii Byzantini, 1], „Österreichische Akademie der Wissenschaften, Phil.-Hist. Kl, Denkschriften”, 112, Wien 1973, p. 158; B. N. Δούκουρης, *Ἱερὰ Μονὴ Ἁγίου Νικολάου Γαλατάκη Β. Εὐβοίας, Λίμνη 2001*, pp. 31, 55. Kanari's⁶ description (p. 31) gives the impression that the inscription is on the narthex side of the wall. However, the position as described by Koder and Doukouris is the common place of ktitors' inscriptions.

¹⁷ Koder¹⁶, p. 158. Cf. Kanari⁶, p. 31.

¹⁸ Kanari⁶, pl. 10a.

¹⁹ Cf. the plans: Kanari⁶, scheme II (p. 34); Δούκουρης¹⁶, pp. 24, 40.

²⁰ Koder¹⁶, p. 158.

²¹ Δούκουρης¹⁶, p. 56.

²² Μ. Αχειμάστου-Ποταμιάνου, *Ἡ Μονὴ τοῦ Ἁγίου Νικολάου τῶν Φιλανθρωπῶν*, in: Γ. Ε. Μ. Γαρίδης, Α. Παλιούρας, *Μοναστήρια νήσου Ἰωαννίνων. Ζωγραφικὴ*, Ἰωάννινα 1993, pp. 25–26, figs. 189–195, 197, 198; Schiemenz, *Hermeneia*⁷, fig. 1; B.N. Papadopoulou, *The Monasteries of the Island of Ioannina. History – Architecture – Painting*, Ioannina 2004, figs. on pp. 47, 48.

²³ Μ. Αχειμάστου-Ποταμιάνου, *Ἡ Μονὴ τῶν Φιλανθρωπῶν καὶ ἡ πρώτη φάση τῆς μεταβυζαντινῆς ζωγραφικῆς* [Ἐγχειρίδιο Πολιτισμοῦ, Δημοσιεύματα τοῦ Ἀρχαιολογικοῦ Δελτίου, 31], 2nd ed., Ἀθήνα 1995; Papadopoulou²², pp. 29, 30, 32, 34, 35, 41, 45, 46, 51, 55–57.

²⁴ Αχειμάστου-Ποταμιάνου²³, pp. 21, 22, 236, pl. 18α; Papadopoulou²², fig. on p. 29.

²⁵ Papadopoulou²², fig. on p. 30.

believed to be contained in its text. In the lines 1 to 4, the inscription relates that the church was erected in the year 6800 (Sept. 1st 1291 to August 31st 1292), restored and the vault constructed 240 years later (hence in 1531/32). The lines 5 and 6 are devoted to the execution of the paintings and report the year 7050 (Sept. 1st 1541 to August 31st 1542), indiction 1; in fact, the correct indiction of the year 7050 is 15²⁶. It was assumed that the apparent discrepancy between *240 years later* and the year given at the end of the inscription is due to an error and that this error is evidence of later manipulation of the inscription. Furthermore, it was assumed that the information *240 years later* (hence 1531/32) referred not only to the reconstruction, but also to the paintings at the *walls* whereas those on the naos *vault* as well as those in the *lite* were correlated with the year 7050. On the other hand, the inscription containing the year 7068 (Sept. 1st 1559 to August 31st 1560) is situated on the South wall of the *lite*²⁷. In it, the construction and painting of *three exartikoi* is reported. Since the murals of the *lite* were believed to be 18 years older, it was concluded that the inscription does not refer to them, but that the *three exartikoi* are the exonarthex and the two lateral annexes. A modified interpretation eliminates all inconsistencies: The year at the end of the naos inscription does not refer to its first part (construction in 1291/92). Therefore, there is no reason to assume that it refers to its second part, the reconstruction of the vault which was done *240 years later*. It refers exclusively to the last two lines of the inscription and relates that the (whole of the) naos was painted in 1541/42. Murals painted a decade after the construction are not unusual. The inscription has its appropriate place above the western door, and there is no reason to assume that it refers to the paintings in the *lite*. Information on the latter would be expected in the second inscription²⁸, again situated at its proper place, *viz.* on the South wall of the *lite* above the entrance²⁹. *The three exartikoi* (with respect to the naos) which *have been constructed from the foundations to the vaults and painted* in the year 7068 (1559/60), are the *lite* (rather than the exonarthex) and the lateral annexes. Contemporaneity of their paintings is suggested by a common program: In the *lite*, the first three months of the *menaion* are illustrated, the subsequent months in the northern annex. A mutilated inscription containing only a defective date (June 26th) in the northern annex³⁰ seems to supplement the inscription in the *lite* so that the exact date of June 26th 1560 is established. If at that time no paintings were executed in the exonarthex, the inscription had to be restricted to *three exartikoi* even if the fourth had already been constructed. For the αἶνοι, then, any date after 1560 must be considered. Iconographically and stylistically related αἶνοι paintings nearby in the Eleousa monastery, dated to 1759 by inscription, invite to consider an 18th century date. However, the Eleousa αἶνοι are the work of a painter from

²⁶ For a discussion of this discrepancy *cf.* Αχειμάστου-Ποταμιάνου²³, pp. 21–22.

²⁷ Papadopoulou²², p. 46.

²⁸ Αχειμάστου-Ποταμιάνου²³, p. 22, pl. 18b; Papadopoulou²², fig. on p. 46.

²⁹ Αχειμάστου-Ποταμιάνου²³, p. 22; Papadopoulou²², p. 46.

³⁰ Αχειμάστου-Ποταμιάνου²³, p. 22; Papadopoulou²², p. 46.

Kapesovo³¹ who used for the inscriptions the paleographically characteristic letters of the Kapesovo artists³² which are absent in the inscriptions in Philanthropinon. The Eleousa αἶνοι may, therefore, be a later copy of those in Philanthropinon³³.

Another church where an inscription in the naos has been used to date αἶνοι paintings in the narthex, is Hagios Nikolaos Vatheias (Euboia). The dedicatory inscription³⁴ is located at the northern wall of the naos. More than half of it is well preserved, but its lower part is severely mutilated. Towards its end, the name Ἰοῦσαφ is preserved. Though no supportive evidence is available, it has been assumed, that the name refers to the Oecumenical Patriarch Ioasaf II, in office from 1555 to 1565³⁵. However, the inscription follows a common protocol which as a rule, does not include the commemoration of the Patriarch³⁶. Thus, the text is not helpful for dating the naos paintings, and even less for dating those in the narthex. Even a superficial look at these ill preserved αἶνοι paintings reveals that they are profoundly different from those in *HN*. The αἶνοι in the monastery of Hosios Meletios in the Kithairon range of mountains and the highly blackened αἶνοι in Hagios Demetrios at Klimatia (Epiros) resemble those of Philanthropinon rather closely and have likewise been dated to the 16th century³⁷. They are devoid of independent evidence so that the reservations concerning Philanthropinon apply again. Of the αἶνοι in the monastery of Koronis (Thessaly), assigned to the 16th century, no information was available³⁸.

Αἶνοι paintings become more frequent in the 17th century (Hagios Dionysios at Palaiochora (Aigina, 1610³⁹), Hagia Paraskevi near Sophiko (1617), Timios Ioannes Karyon, Ahladeri (Euboia, after 1623), Timios Prodromos near Serrai (1630), Mardaki (Messenia, 1635), Hagios Demetrios at Katarrakti Oktonias (Euboia, 1636), Hagios Panteleimon near Anatoli (1645), Hagios Georgios Armas

³¹ Δ. Ν. Κωνσταντίου, *Προσέγγιση στὸ ἔργο τῶν ζωγράφων ἀπὸ τὸ Καπέσοβο τῆς Ἠπείρου* [Υπουργεῖο Πολιτισμοῦ, Δημοσιεύματα τοῦ Αρχαιολογικοῦ Δελτίου, 75], Ἀθήνα 2001, pp. 30–31; Papadopoulou²², pp. 80, 87.]

³² Κωνσταντίου³¹, Πινάκες; Καπεσοβίτες Ζωγράφοι. Ἡμερολόγιο 2003; Papadopoulou²², fig. on p. 80.

³³ Cf. Redina (Γ.Ν. Οἰκονόμου, *Ἡ Ρεντίνα τῶν Ἀγράφων καὶ τὰ μεταβυζαντινὰ τῆς μνημεῖα*, Ρεντίνα τῶν Ἀγράφων s. a. (ca. 2000), pp. 103–127), an 18th century copy of Dousiko and Roussanou: Schiemenz, *Barlaam*⁷, p. 184; Schiemenz, *King David's Chant*⁴, p. 203; Schiemenz, *Seven Councils*², p. 90; Schiemenz, *IC XC ὁ βασιλεὺς*⁷, p. 194.

³⁴ Κ.Μ. Φούσκας, *Ἱερά Μονὴ Ἁγίου Νικολάου Ἄνω Βάθειας Εὐβοίας, 500 Χρόνια ζωῆς καὶ μαρτυρίας*, Ἱερά Μονὴ Ἁγίου Νικολάου Ἄνω Βάθειας Εὐβοίας 1988, p. 102.

³⁵ οὐσκας³⁴, p. 103. Cf. Kanari⁶, p. 32.

³⁶ Accidentally, the name Ioasaph is rather frequent in ktitors' inscriptions of the 16th century: Sofianos⁴, pp. 100, 120, 121; Ἀχειμάστου-Ποταμιάνου²³, pp. 21–23, 236; Papadopoulou²², pp. 29, 46.

³⁷ Deliyanni-Doris, *Hosios Meletios*⁴. Cf. Kanari⁶, p. 41.

³⁸ At my visit on Sept. 5th, 2007, I was granted only a short look at the paintings and was not permitted to take notes or photographs.

³⁹ Χ. Πέννας, *Ἡ Βυζαντινὴ Αἴγινα*, Ἀθήνα 2004, p. 55. For most of these churches, the year has been adopted from the literature *as is*, though often the contemporaneity of their αἶνοι paintings with the respective inscriptions is not established.

(Euboia, 1637⁴⁰), Timios Prodromos Melé (Messenia, 1676), Horezu (Wallachia, 1693/94)); they are abundant in Epiros. The apogee is in the 18th century when the paintings cluster in two areas, Mani (Peloponnese) and Epiros. They owe their abundance to local schools of painters (*e. g.* from Kapesovo⁴¹ and Linotopi⁴² in Epiros), who had the αἶνοι within their repertoire and earned their living by moving from village to village and adorning the churches with closely related paintings, often at short distance and within a few years.

On and at the foot of the hill bearing the fortress of Zarnata on Mani, there are six churches with αἶνοι paintings: the village church of Stavropegi dedicated to the Koimesis of the Theotokos (1786)⁴³, a church dedicated to Ioannes Prodromos and Hagios Nikolaos in the garden of the village priest⁴⁴, Hagioi Theodoroi in the neighbouring village of Kampos (1760)⁴⁵, the katholikon of the monastery Androubevitsa (1704)⁴⁶, and two churches on top of the hill, Zoodochos Piyi (1787)⁴⁷ in perfect condition and the ruined chapel of Hagios Nikolaos (*HN*)⁴⁸. At moderate distance, there are the katholika of two former monasteries, Hagios Niketas in the fields of Ano Doloi (1752)⁴⁹ and Roussaki near Kallineikia (1758)⁵⁰. The murals in seven of these eight churches are dated to the 18th century, either precisely by a dedicatory inscription or because of the close similarity with these dated paintings, whereas those in *HN* have been ascribed to the 15th century⁵¹ and thus claimed to close the gap between Lesnovo and the αἶνοι illustrations executed in Greece after the Turkish conquest. As elsewhere no laud psalms paintings of the 15th century and on Mani even of the 16th–17th centuries are known, the arguments for this assignment demand close inspection. *Prima vista*, an 18th century date

⁴⁰ An inscription containing the date May ZRME is not directly connected with the αἶνοι, but permits an approximate dating. Cf. A. Σ. Ἰωάννου, Ἡ ἐκκλησία τοῦ Αἰ-Γιωργη τοῦ Ἄρμας τῆν Εὐβοία, *Ζυγός* 21, July 1957, pp. 6–7, 32; Kanari⁶, p. 41; M. Παρχαρίδου-Ἀναγνώστου, Ὁ χορός στή μεταβυζαντινὴ μνημειακὴ ἐκκλησιαστικὴ ζωγραφικὴ (15ος – 19ος αἰ.), *Αρχαιολογία & Τέχνες* 91 (2004) 50–58, p. 56, fig. 8

⁴¹ Κωνσταντῖος³¹, pp. 26–46; Καπεσοβίτες Ζωγράφοι. Ἡμερολόγιο 2003³².

⁴² Τούρτα¹³, pp. 23–41.

⁴³ Χοτζάκογλου¹², p. 57, fig. 33.

⁴⁴ J. Chapman, <http://www.zorbas.de/maniguide>. Cf. N.B. Δρανδάκης, *Δίκλιτος σταυρεπίστεγος ναός βυζαντινῶν χρόνων (Église double à vouîte transversale de la période byzantine)*, Αρχαιολογικά Αναλκτα ἐξ Αθηνῶν 14 (1981) 37–46.

⁴⁵ Χοτζάκογλου¹², p. 57; Παρχαρίδου-Ἀναγνώστου⁴⁰, p. 54, fig. 5; Schiemenz, *King David's Chant*⁴, fig. 6.

⁴⁶ Chapman⁴⁴.

⁴⁷ Χοτζάκογλου¹¹, pp. 57–58, fig. 41; Παρχαρίδου-Ἀναγνώστου⁴⁰, p. 54; Schiemenz, *King David's Chant*⁴, fig. 5.

⁴⁸ Deliyanni-Doris, *Ajios Nikolaos*³. Both churches may have merged into one in the description by M. Dean, *Inside the Mani*, Athens n. d., p. 53, “the Church of Agios Nikolaos in which some excellent 15th century frescoes can still be seen” (the church on the photograph on p. 52 is the Zoodochos Piyi).

⁴⁹ Παρχαρίδου-Ἀναγνώστου⁴⁰, p. 54, fig. 9; Schiemenz, *Role of the Church*², fig. 11.

⁵⁰ Χοτζάκογλου¹¹, p. 57.

⁵¹ Deliyanni-Doris, *Ajios Nikolaos*³, p. 57.

seems much more likely while the assignment to the 15th century suffers from the shortcoming that no cross-check by comparison of the paintings of *HN* with the wealth of other αἴβοι paintings on Mani has been made. A comparison with the αἴβοι paintings of the 14th and 16th century is also lacking, but can be expected to shed light on the concept of an early dating of the *HN* αἴβοι.

The paintings in Hagios Nikolaos Zarnatas

For *HN*, we rely on the description of Helene Deliyanni-Doris (D.-D.) in 1988, our own visit on the 21st of September 2007 and the photographs taken on that occasion. We came to the conclusion that the paintings did not significantly deteriorate in the time between.

The church of Hagios Nikolaos Zarnatas is a small longitudinal barrel vault structure without a narthex. An inscription in a niche serving as prothesis testifies that a painter active elsewhere in the early 18th century was working in the church⁵². Indeed, according to D.-D., ill preserved paintings of the 18th century cover an older layer of paintings at the East wall, in the apse and in the prothesis. D.-D. claimed that all other paintings are of Palaiologan time. For the αἴβοι paintings, which occupy the western part of the vault⁵³, no reasons for this assignment have been presented. The alleged contemporaneity with the gospel scenes on the walls (South wall: Baptism, Entry to Jerusalem; North wall: Crucifixion, Pentecoste, Koimesis; West wall: Last Judgment) and the saints standing further down on the southern and northern walls is not beyond doubt. In our opinion, even if the assignment of these gospel scenes and the saints to late-Byzantine time is correct, there are no implications for the αἴβοι. Furthermore, the poor condition of these paintings precludes a dating by stylistic comparison. We restrict our analysis to the αἴβοι which are the only reasonably well preserved paintings in the church. – We did not recognize overpaintings (as reported at the eastern wall), but the lack of an earlier layer is not a sufficient criterion for an early dating; cases are not uncommon in which only the bema of a church was decorated (according to D.-D.'s interpretation, this is what happened in *HN* in the 18th century).

The laud psalms in Hagios Nikolaos

The composition is of the same type as in many churches on Mani and elsewhere. The verses Ps 148, 1–6, are illustrated as several concentric circles in the zenith of the vault (Fig. 1). The central disc is devoted to the Pantocrator (Ps 148, 1). It is surrounded by a yellow inscription band with illegible text, a circle with the angels of verse 2, a circle with the signs of the zodiac, the sun [and the moon] (Ps 148, 3, 6), and a greyish-blue circular cloud representing the waters in

⁵² Deliyanni-Doris, *Agios Nikolaos*³, p. 60.

⁵³ See Deliyanni-Doris, *Agios Nikolaos*³, scheme.

heaven (Ps 148, 4b). Narrow brown bands separate these circular zones from each other. Further down, the southern part of the vault is dedicated to Ps 148, 7–10, the northern part to the praise of the Lord by mankind (Ps 148, 11-end) and to Ps 149. There are no details which unambiguously indicate illustration of Ps 150.

Illustration of Ps 148, 1

Significant parts of the circular composition are destroyed on either side of a crack in the vault running from East to West just through the centre of the disc illustrating Ps 148, 1. Therefore, it cannot be decided whether the Pantocrator was enthroned and whether his head was in the East or the West. Elsewhere, his head in the West is predominant (so that the visitor entering the church through the western door and raising his eyes, sees him upright), but paintings with his head in the East are also known, on Mani in Androubevitsa on the foot of Zarnata hill and in Hagios Niketas near Ano Doloi, both at short distance from *HN*. Elsewhere, the sun (Ps 148, 3) is usually above the head of the Pantocrator and the moon below his feet. For *HN*, these locations are not helpful, because the sun is not on the East-West axis, but in the West slightly further south. This asymmetric position suggests that the moon (which is not preserved) did not occupy its regular position (where the painting is destroyed), but had likewise been painted in the West, *viz.* in mirror image position of the sun, slightly north of the East-West axis. Either arrangement would suggest that the head of the Pantocrator was in the West.

Illustration of Ps 148, 2

As in the majority of αἰῶνοι illustrations (but neither at Lesnovo nor in Chrelju's tower⁵⁴), the angels of Ps 148, 2 represent the hosts of heaven, organized in the nine *tagmata* of Ps. Dionysios Areopagites. The circle consists of nine compartments covered by arcades, one for each *tagma*. Two of the pertinent inscriptions are preserved: αρχ[αι], κυριοτης (*sic*, or -τες), both in minuscule letters. The anthropomorphous groups consist of the half figures of *ca.* five nimbed angels with lances in their hands, the κυριότητες in imperial robes and with spheres in their hands. They are arranged radially (with their heads under the arcade). Elsewhere, the *thrones* are usually represented by two intertwined fiery wheels

⁵⁴ Okunev¹, pls. XXXVI, XXXVII; П. Мијовић, *Царска иконографија у српској средњовековној уметности*, „Старинар”, нова серија 18 (1967) 103–118, fig. 11; G. Millet, T. Velmans, *La peinture du moyen âge en Yougoslavie (Serbie, Macédoine et Monténégro)*, IV, Paris 1969, fig. 46; Prachkov², p. 417, fig. 6; Belting², fig. XXIX.1; R. Hootz (ed.), L. Trifunović, *Kunstdenkmäler in Jugoslawien. Ein Bildhandbuch*, vol. 1, Darmstadt 1981, fig. on p. 226; С. Ђурић, “Христ Космократор у Леснову”, *Зограф* 13 (1982) 65–72, fig. 1; Piguet-Panayotova², figs. 116, 123, 142–144; G.P. Schiemenz, *Die Sintflut, das Jüngste Gericht und der 148. Psalm. Zur Ikonographie eines seltenen Bildes in der ravennatischen, byzantinischen und georgischen Kunst*, „Cahiers archéologiques” 38 (1990) 159–194, fig. 20; Габелић¹, fig. 87; Jevtić³, fig. 2.

with eyes and wings painted below the feet of the Pantocrator⁵⁵; in *HN*, these wheels are in clock position 8½ (West = 12). They are framed by two non-anthropomorphous *tagmata*, presumably representing the seraphim and cherubim, but neither in the common iconography nor in the usual position of the latter, *i. e.* above and/or below the Pantocrator⁵⁶.

Elsewhere on Mani, the illustration of Ps 148, 2 is throughout similar, though nowhere identical. As in *HN* and in compliance with a widespread iconography, the *tagmata* are depicted below nine arcades, but at Mardaki (1635), there are ten groups, in the Panagia Chelmou (late 18th century) only seven. The six *tagmata* of the second and third *taxis* are represented by anthropomorphous angels, the *thronoi* usually by the fiery winged wheels, but occasionally by a real throne (in Hagia Sophia at Gournitsa, *ca.* 1700, a throne between two angels). In Hagios Basileios at Kelepha (mid–18th century), a throne is depicted between a hexapteryg (hence a seraph) and the pair of fiery wheels which, then, must represent the cherubim. Indeed, in Dochiariou and the Thessalian monasteries⁵⁷ as well as in αἶνοι cycles of the 18th century (at Zerbitsa, in the Koukouzelissa chapel of the Great Lavra and in the bone chapel of Grigoriou (Athos)⁵⁸), the fiery winged wheels are designated *cherubim*. In the Zoodochos Piyi, only four *tagmata* are anthropomorphous angels. Two of the nine compartments are occupied by hexapterygs (hence seraphim), and two by pairs of fiery winged wheels. In principle, the latter could represent the thrones and the cherubim, but the adjacent compartment contains winged heads, in compliance with the iconography of the cherubim⁵⁹. Hence, as the seraphim, the thrones are depicted twice, at the expense of *tagmata* of the second and third *taxis*. On the other hand, at Melé and at Zerbitsa as well as in both αἶνοι cycles in

⁵⁵ E. g., W. Beridse, E. Neubauer, *Die Baukunst des Mittelalters in Georgien vom 4. bis zum 18. Jahrhundert*, Berlin 1980, fig. 97; Τοῦρτα¹³, figs. 17, 73a; Αχεμιάστου-Ποταμιάνου²², fig. 189; Sofianos⁴, fig. on p. 31; Καμαρουλιάς¹³, figs. 203, 589, 629; Schiemenz, *Johannes-Kathedrale*⁷, fig. 2; Schiemenz, *Hermeneia*⁷, figs. 1, 4, 11; Οἰκονόμου³³, fig. 57; Kanari⁶, pl. 71a; Χοτζάκογλου¹², fig. 42; Schiemenz, *Barlaam*⁷, fig. on p. 187.

⁵⁶ E. g., Tzioras⁵, fig. on p. 54; Αχεμιάστου-Ποταμιάνου²², fig. 189; Sofianos⁴, fig. on p. 31; Καμαρουλιάς¹³, figs. 203, 589, 629; Schiemenz, *Johannes-Kathedrale*⁷, fig. 2; Schiemenz, *Hermeneia*⁷, fig. 1; Οἰκονόμου³³, fig. 57; Κωνσταντίου³¹, pl. 151a; Καπεσοβίτες Ζωγράφοι. Ἡμερολόγιο 2003, week Jan 6–12; Χοτζάκογλου¹², fig. 42; Papadopoulou²², fig. on p. 47; Schiemenz, *Barlaam*⁷, fig. on p. 187.

⁵⁷ Millet, *Athos*⁶, pl. 244–1; Schiemenz, *Sintflut*⁵⁴, fig. 10; Tzioras⁵, fig. on p. 54. Cf. Schiemenz, *Barlaam*⁷, pp. 191–198.

⁵⁸ G.P. Schiemenz, *Gabriel Millet's Ark of the Covenant in the Great Lavra at the Holy Mountain*, „Macedonian Studies” 12, N. S. 1 (1995), 3–42, fig. on p. 10; Schiemenz, *Painted psalms*⁷, fig. 17.1; Schiemenz, *Hermeneia*⁷, fig. 10, pl. 27; Th. Provatakis, *Berg Athos* [Griechische Landschaften, 13], Thessaloniki s. a., fig. on p. 34 (Grigoriou, not “in der Kapelle Koukouzelissa des Klosters Megisti Lavra”). In the katholikon of Grigoriou, the fiery winged wheels are designated *seraphim*: N. Ζιάς, Σ. Καδῶς, *Ἐρά Μονή Ὁσίου Γρηγορίου Ἁγίου Ὄρους. Οἱ τοιχογραφίες τοῦ καθολικοῦ Ἁγίου Ὄρους* 1998, fig. 220.

⁵⁹ [A.N.] Didron, *Manuel d'iconographie chrétienne grecque et latine* (Paris 1845), reprint (New York 1964) [Burt Franklin Research & Source Works Series, 45], p. 71; G. Schäfer, *Ἑρμηνεία τῆς ζωγραφικῆς. Das Handbuch der Malerei vom Berge Athos*, Trier 1855, p. 99; A. Papadopoulou-Kérameus, Denys de Fournas, *Manuel d'iconographie chrétienne, Ἑρμηνεία τῆς ζωγραφικῆς τέχνης*, St-Pétersbourg 1909, p. 45; P. Hetherington, *The 'Painter's Manual' of Dionysius of Fournas* (London 1974) p. 18; Dionisie din Furna, *Erminia picturii bizantine*, București 2000, p. 67.

Grigoriou, one of the anthropomorphous *tagmata* is designated *thrones*. For the representation of the *tagmata* of the inferior *taxeis*, a single angel in each compartment prevails (Dekoulou (1765), Hagios Basileios at Kelepha, Hagios Chrysostomos at Skoutari (1750), Hagios Nikolaos at Kastanea, Hagios Nikolaos at Proastio, Kotrona, Limeni, Milia, Myrsini, Panagia Chelmou, Petrovouni, Zoodochos Piyi). Iconographically closer to *HN* are Hagia Sophia at Gournitsa, Mardaki, Melé and Zerbitsa with three angels. In two churches at short distance from *HN*, Hagioi Theodoroi at Kampos and Hagios Niketas near Ano Doloi, two nimbi behind the three angels indicate a multitude of angels. Unlike those in *HN*, the angels designated κυριότητες at Melé and Zerbitsa do not wear imperial garments.

On the other hand, in the αἴβοι cycles of the 16th century, the arrangement of the anthropomorphous *tagmata* is not radial, but vertical: Each group of angels is located not *besides* the adjacent *tagmata* but above and below them⁶⁰. In the 17th and 18th centuries, both iconographies coexisted⁶¹.

Illustration of Ps 148, 3, 6

In the next ring, the signs of the zodiac are depicted. Elsewhere, the zodiac is frequent but not ubiquitous. Αἴβοι cycles without the zodiac are the 16th century paintings in Thessaly and Dochiariou⁶², later at Arbanasi (Bulgaria)⁶³, Levkothea (Epiros), Redina (Thessaly)⁶⁴ and two churches on the island in the lake of Ioannina⁶⁵; no zodiac has been identified in Chrelju's tower and at Karakallou (Athos)⁶⁶.

In *HN*, the alignment is irregular: In counterclockwise sequence, the first *zodion* (clock position 11) is compatible with *Aries* (1). It is followed by *Taurus* (2), recognizable by its horns, and *Gemini* (3) (clock positions 10½ and 9½, respectively), but then by *Scorpio* (8) (moving to the right; clock position 8½). The sign in clock position 8 is an animal looking to the left; a single horn indicates that it is the *Capricorn* (10) in the familiar iconography of a hippomorphous unicorn.

⁶⁰ Millet, *Athos*⁶, pl. 244–1; Schiemenz, *Sintflut*⁵⁴, fig. 10 (Dochiariou); Tzioras⁵, fig. on p. 54 (Roussanou). Galataki: Kanari⁶, pls. 71a,b, 72b; Χοτζάκογλου¹¹, fig. 34; Philanthropinon: Papadopoulou²², fig. on p. 47; Hosios Meletios: Deliyanni-Doris, *Hosios Meletios*⁴, figs. 8, 9. Note that in Barlaam (Meteora) whose 16th century date is questionable, the arrangement is radial: Sofianos⁴, fig. on p. 31; Schiemenz, *Johannes-Kathedrale*⁷, fig. 2; Schiemenz, *Barlaam*⁷, fig. on p. 187.

⁶¹ Vertical: Τουρτα¹³, pls. 17, 73a; Αχειμάστου-Ποταμιάνου²², fig. 189; Schiemenz, *Millet's Ark*⁵⁸, fig. on p. 10; Schiemenz, *Painted psalms*⁷, fig. 17.1; Schiemenz, *Hermeneia*⁷, figs. 1, 10, pl. 27; Οικονόμου³³, fig. 57; Χοτζάκογλου¹¹, figs. 36, 40, 53, 77; radial: P. Huber, *Athos. Leben Glaube Kunst*, 3rd ed., Zürich, Freiburg 1982, fig. 180; Schiemenz, *Sintflut*⁵⁴, fig. 23; Schiemenz, *Painted psalms*⁷, fig. 17.2; Ζιάς, Καδάς⁵⁸, fig. 220; Schiemenz, *Hermeneia*⁷, figs. 4, 8, 11; Provatakis⁵⁸, fig. on p. 34; Χοτζάκογλου¹¹, figs. 42, 51; Πέννας³⁹, fig. on p. 58 (Episkopi church, Aigina; 10 *tagmata*).

⁶² Millet, *Athos*⁶, pl. 244–1; Schiemenz, *Sintflut*⁵⁴, fig. 10; Tzioras⁵, fig. on p. 54.

⁶³ Schiemenz, *Arbanasi*⁷, pp. 157–158.

⁶⁴ Οικονόμου³³, fig. 57.

⁶⁵ Αχειμάστου-Ποταμιάνου²², fig. 189; Schiemenz, *Hermeneia*⁷, fig. 1; Papadopoulou²², fig. on p. 47.

⁶⁶ G.P. Schiemenz, *The 148th Psalm in the Monastery Karakallou on Mount Athos*, *Cahiers Balkaniques* 27 (1997) 59–81, p. 77.

Those in clock positions 7 and 6, presumably *Libra* (7) and *Leo* (5), perhaps the moon, are destroyed. In clock position 5, a crab, *Cancer* (4), is moving to the left. The next sign, a sitting anthropomorphous being, however with a fish tail rather than legs, seems to shoot with a bow and thus is *Sagittarius* (9). In clock position 3, two fishes (12) are depicted in cross-like arrangement with their heads directed towards the centre. A sitting human being in clock position 2 may be *Virgo* (6), the last figure perhaps *Aquarius* (11). The circular disc of the sun with many rays concludes the circuit.

Elsewhere, circular zodiacs are frequently irregular: in counterclockwise arrangement: Horezu (Rumania) sun- 3 – 9 – 10 – 5 – 11 – 7 – moon – 4 – 12 – 1 – 2 – 8 – 6; Cozia (Rumania) sun – 3 – 8 – 6 – 1 – 2 – 12 – moon – 7 – 3 – 5 – 10 – 4 – 11? (twins twice, no sagittarius)⁶⁷; Phaneromeni on Salamis and Sophiko (nomos Korinthos) sun – 6 – 8 – 10 – 5 – 11 – 3 – moon – 12 – 1 – 2 – 9 – 4 – 7; Hagios Georgios Armas (Euboia) sun – 7 – 4 – 9 – 2 – 1 – 12 – moon – 3 – 11 – 5 – 10 – 8 – 6; Hagios Panteleimon near Anatoli sun – 12 – 4 – 1 – 9 – 10 – 7 – moon – 2 – 5 – 3 – 6 – 8 – 11; Epiros: Makryalexi and Pateron monastery near Zitsa (1617) sun – 6 – 8 – 10 – 5 – 11 – 3 – moon – 12 – 2 – 1 – 9 – 4 – 7. At Vanista (1617) and Monodendri (1619/20), the sequence is essentially the same, but at Monodendri, *Virgo* and *Libra*, at Vanista presumably *Scorpio* and *Capricorn* have been interchanged. On Mani, no other case is known: Throughout starting at the sun above the head of the Pantocrator, the signs of the zodiac are arranged in regular, anticlockwise order, from *Aries* in clock position 11 to two fishes in position 1 with the moon in clock position 6. Outside the Mani peninsula though still in Messenia, Mardaki has the anticlockwise though irregular sequence sun – 6 – 8 – 10? – 5 – 11 – 3 – moon (in the East) – 1? – 2 – 9 – 4 – 7.

In view of the 15th century dating of the αἶνοι in *HN*, Lesnovo and the 16th century paintings in Greece may be considered. At Lesnovo, the zodiac is not circularly arranged. Zodia are depicted on either side of the Pantocrator. The painting on the western side is partially destroyed; the moon, the balance (7), the scorpion (8) and the fishes (12) are preserved⁶⁸. On the eastern side the *zodia* (1) to (5), perhaps (6) are depicted together with the sun and symbols of the planets Mercury, Mars and Jupiter⁶⁹; DEVICA (djevica) is interpreted as the planet Venus⁷⁰. The planets of Antiquity (including the sun and the moon) would suffice

⁶⁷ Schiemenz, *Roumania*⁷, pp. 61–62.

⁶⁸ Okunev¹, pl. XXXVI; Мијовић⁵⁴, fig. 11; Millet-Velmans⁵⁴, figs. 46, 47; Belting², fig. XXIX.1; Hootz-Trifunović⁵⁴, vol. 1, fig. on p. 226; Ђурић, *Космократор*⁵⁴, fig. 1; Schiemenz, *Sintflut*⁵⁴, fig. 20; Габелић¹, figs. LI, 87; Jevtić³, fig. 2.

⁶⁹ Okunev¹, pls. XXXVI, XXXVII; Nikolovski, Ćornakov, Balabanov³, fig. on p. 116; Мијовић⁵⁴, fig. 11; Millet-Velmans⁵⁴, fig. 46; Belting², fig. XXIX.1; Hootz-Trifunović⁵⁴, vol. 1, fig. on p. 226; Ђурић, *Космократор*⁵⁴, fig. 1; Schiemenz, *Sintflut*⁵⁴, fig. 20; Габелић¹, figs. LI, 87; Jevtić³, figs. 2, 3

⁷⁰ Okunev¹ p. 240; Ђурић, *Космократор*⁵⁴, p. 66; Габелић¹, pp. 184, 280; Jevtić³, p. 131. In the Last Judgment of Voroneţ (1547), ДЪВА (djevica) is the *zodion Virgo*: M. A. Musicescu, S. Ulea, Voroneţ, 2nd ed., Bucarest 1971, fig. 59; V. Drăguţ, P. Lupan, *Die Wandmalerei in der Moldau im 15. und 16. Jahrhundert*, Bukarest 1983, fig. 182.

to illustrate Ps 148, 2, *Praise him* (= the Lord), *sun and moon and all stars*, but *πάντα τὰ ἄστρα* implies that also the fixed stars are exhorted to praise the Lord, and they could be taken into account by the addition of the signs of the zodiac. The respective parts at Lesnovo are therefore a comprehensive illustration of Ps 148, 3, but the disorder of the non-circular arrangement indicates that the panel does not yet include the illustration of Ps 148, 6, the eternal and incorruptible course of the stars. This, on the other hand, and in particular the never ending course of the years, is ingeniously expressed by the circular arrangement with the *zodia* in correct order⁷¹.

127 years later, hence in the century proposed for *HN*, the composition of Lesnovo has been found suitable to illustrate the opposite, the dissolution of the cosmic order at the end of days. As part of the Last Judgment, Apoc 6, 14 is illustrated by angels rolling up heaven *like a book* (*i. e.* a scroll). To mark the end of time, the signs of the zodiac are arranged haphazardly. At Dragalevci (near Sofia, 1476), several *zodia* are depicted in the same characteristic iconography as at Lesnovo, *e. g.* *Libra* as two beardless human heads connected by a common neck and *Pisces* as a square knot of four fishes⁷². A winged anthropomorphous being sitting in a skiff and whirling its whip is reminiscent of the stormy wind (Ps 148, 8) at Lesnovo, represented as a naked youth with large brown wings riding on a two-headed monster⁷³. At Dragalevci, it signifies a planet, as borne out by two similar winged figures, Hermes (Mercury), and Aphrodite (Venus), iconographically related with the planets at Lesnovo. Still 120 years later, essentially the same composition is part of the *αἶβοι* in the monastery Megali Panagia on Samos (1596), including the symbol of *Libra*. The symbol of *Pisces* complies even better with Lesnovo than at Dragalevci: At Lesnovo and in Megali Panagia, all fishes are

⁷¹ Note that the circle is a symbol of eternity because it lacks beginning and end: E. Droulers, *Dictionnaire des attributs, allégories, emblèmes et symboles*, Turnhout s. a. [ca. 1949], p. 37.

⁷² Lesnovo: Millet-Velmans⁵⁴, fig. 47; Dragalevci: Boschkov², fig. 98; E. Bakalova, *Dragalevtsi Monastery*, in: L. Prashkov, E. Bakalova, S. Boyadjiev, *Monasteries in Bulgaria*, Sofia 1990, fig. on p. 164.

⁷³ Габелић¹, fig. 88. This iconography of the *stormy wind* is unique. In most *αἶβοι* cycles the *stormy wind* is a half-naked man leaning out of a cave and blowing a horn. In some (though not all) *αἶβοι* compositions in which the nine *tagmata* are arranged vertically (Dousiko, Roussanou, Dochiariou I, Redina, Koukouzelissa chapel), he is depicted as an angel within a frame of two superimposed squares. At Megali Panagia (Samos), two human heads (the right one as part of a winged anthropomorphous figure) blow with their mouths against hail and snow. At Lesnovo, the rider holds in his right hand a whip which indicates high speed, in his left hand a rein which is tied around the neck of the larger head. Both heads are somewhat wolf-like and have fierce teeth. The ears of the larger head are spiral-shaped and in an upright position. Mistaken as the *zodion Capricorn* or *Sagittarius* (*cf.* Schiemenz, *Lesnovo*⁸, note 17), its identity is unequivocally established by the word **ΑΣΧΥ** (*cf.* Габелић¹, p. 184) above the head of the youth: In the Serbian version of the Church Slavonic psalter, **ΑΣΧΥ** **βσρεп** is the adequate equivalent of *πνεῦμα καταγίδος* of the Septuagint, Ps. 148, 8. Half a millennium later, the *stormy wind* is depicted in the Rila monastery as two red faces with fiery tails on the rear side, from the mouths of which the wind is visibly emanating. One of them is accompanied by the word **ΑΣΧΥ** and the other one by the word **βσρεп**. The restriction to the word **ΑΣΧΥ** in one representation of the *stormy wind* thus has a late counterpart. Since at Lesnovo all signs of the zodiac on the eastern side belong to the *northern zodia* and those on the western side to the *southern zodia*, both *Capricorn* and *Sagittarius* should have been painted in the destroyed part on the opposite side.

swimming in the same direction so that at the four corners of the square the head of one fish crosses the tail of the fish in front of it. Still 21 years later, the same arrangement of four fishes (and essentially the same symbol of *Libra*) is met in Hagios Athanasios at Kleidonia (Epiros, 1617)⁷⁴ while at Dragalevci, two heads meet each other at two opposite corners of the square, and two tails at the other two corners. In Megali Panagia, the sun, the moon and the signs of the zodiac have been augmented by several figures whose names are not unambiguously readable. Tentative readings are κρόνος (ὁ Κρόνος, *Cronus*, corresponding to the Roman *Saturnus*, ὁ τοῦ Κρόνου ἀστήρ = φαίνων *the planet Saturn*⁷⁵), ἡ Ἀφροδίτη beside a female (ἡ Ἀφροδίτη: Ὁ τῆς Ἀφροδίτης ἀστήρ, *the star Aphrodite, the planet Venus*, called also ἔσπερος, ἑσπέρως or φωσφόρος⁷⁶, hence names of planets. However, one of these words begins with PEM and suggests πέμπτη, the fifth day of the week (Thursday). Since Ἡ τοῦ Κρόνου ἡμέρα is *dies Saturni, Saturday*⁷⁷ and Ἀφροδίτης ἡμέρα = παρασκευή, *vendredi, Friday*⁷⁸, the respective figure may symbolize Διὸς ἡμέρα = πέμπτη, *jeudi (dies Jovis), Thursday* rather than Ὁ τοῦ Διὸς ἀστήρ = φαέθων *the planet Jupiter*⁷⁹. The sun and the moon would then symbolize the first and the second day of the week, ἡ τοῦ ἡλίου ἡμέρα, *dies solis, Sunday* and ἡ τῆς σελήνης ἡμέρα, *Monday (= moon-day)*⁸⁰. At Megali Panagia, then, the symbols of time – months of the year and days of the week – may have been depicted, illustrating Ps 148, 6, rather than the stars of Ps 148, 3, though in a very different way than later by the circular zodiac.

In the Greek αἶνοι compositions preceding Megali Panagia, there is strong emphasis on the planets – depicted as stars, not as symbols – while the zodiac is entirely disregarded. In Roussanou, the planets are even arranged (though perhaps accidentally⁸¹) in their correct order (from right to left: Mercury, Venus, [the sun,] Mars, Jupiter, Saturn). At Dousiko, the planets are not identified by their names, but recognizable by their size exceeding that of the other stars. In Dochiariou, ΦΩΣΦ[Ο]ΠΟ[Σ] (Venus) and ΠΥΡΟΕΙΣ (Mars) on either side of the sun, ΦΑΙΝΩΝ (Saturn) and ΣΤΙΛΒΩΝ (Mercury) on either side of the moon, and

⁷⁴ However, at Lesnovo (Millet-Velmans⁵⁴, fig. 47) and in Megali Panagia, the tail is below the head, at Kleidonia the head below the tail.

⁷⁵ E.A. Sophocles, *Greek Lexicon of the Roman and Byzantine Periods*, New York, Leipzig 1888, p. 692.

⁷⁶ Sophocles⁷⁵, p. 289.

⁷⁷ Sophocles⁷⁵, p. 692.

⁷⁸ Sophocles⁷⁵, p. 692.

⁷⁹ Sophocles⁷⁵, p. 555. Note that at Lesnovo, the inscription ΖΕΥΣΑ refers directly to Ζεύς. – In Megali Panagia, there are more figures with undecipherable inscriptions which would account for ὁ Ἄρης, -εος: Ὁ τοῦ Ἄρεος ἀστήρ *stella Maris = πύρρειος the planet Mars* and ὁ Ἑρμῆς, *Hermes*, ὁ τοῦ Ἑρμοῦ ἀστήρ = στίλβων, *the planet Mercury*, or the respective days, Ἄρεος ἡμέρα, *mardi. Tuesday* and Ἑρμοῦ ἡμέρα, *the day of Hermes, Mercurii dies* (Sophocles⁷⁵, pp. 246, 523).

⁸⁰ Sophocles⁷⁵, pp. 563, 983.

⁸¹ N. Copernicus' book *De revolutionibus orbium coelestium libri VI* had appeared only in 1543, the second edition in 1566.

ΦΑΕΘΩΝ (Jupiter) above the head of the Pantocrator are identifiable. Thus, a circle of Sun – Mars – Saturn – Moon – Mercury – Jupiter – Venus surrounds the Pantocrator of Ps. 148, 1. The sequence is entirely at variance with the days of the week and thus indicates that the emphasis is on the firmament (hence on Ps. 148, 3) rather than on time (Ps. 148, 6). This is in compliance with the absence of the zodiac.

On Mani, the names of the *zodia* are frequently accompanied by the names of the corresponding months (Dekoulou, Kampos, Kastanea, Kelepha, Kotrona, Milia, Myrsini, Proastio, Skoutari, Zoodochos Piyi), referring to the aspect of time and hence to Ps. 148, 6. In most cases, including *HN*, the *zodia* are depicted together with the sun, the moon and stars and thus refer to Ps. 148, 3 as well; occasionally, stars cannot be detected (Kelepha, Milia) or are definitely absent (Kastanea), but sun and moon indicate that the meaning is the same. At Philotheou (Athos), Ps. 148, 3 and Ps 148, 6 have been illustrated in separate circles⁸². The first ring around the Pantocrator (verse 1) contains only stars (Ps 148, 3), the next ring only signs of the zodiac (Ps 148, 6), surprisingly still within the ring of the *tagmata* so that the angels of Ps 148, 2 praise the Lord at undue distance.

In most αἰνοι cycles on Mani, the signs of the zodiac are rather elaborate pictures. At *HN*, they are straightforward and simple. As frequently elsewhere⁸³, the mammals are not quadrupeds, but have a sort of fish tail instead of hind legs. In view of great differences, it suffices to discuss only selected *zodia*. On Mani, *Cancer* (4) is throughout a *cancer pagurus*. Only in the church of Ioannes Prodromos at Platsa, its shape is significantly different, but Platsa is unusual in many respects; *e. g.*, the circle with the angels is missing. In all cases, including Platsa, but except *HN*, the crab is heading to the centre of the composition⁸⁴. In *HN*, it is turned to the left by 90° and moving to the left. Elsewhere on Mani, *Capricorn*, in compliance with its name, is an animal with the head of a goat (Dekoulou, Kampos, Kastanea, Kelepha, Milia, Myrsini, Panagia Chelmou, Petrovouni, Proastio, Zoodochos Piyi). Outside Mani, the iconography of a hippomorphous unicorn is frequent; this is met on Mani in Hagia Sophia at Gournitsa, in Hagios Niketas near Ano Doloi (both heading to the right) and in *HN* (heading to the left). Neither Hagia Sophia nor Hagios Niketas exhibits any particular resemblance with *HN*. The last sign of the zodiac is represented by two fishes. In most cases on Mani, they are arranged crosswise, with their heads to the right (Hagios Niketas near Ano Doloi, Kampos, Kastanea, Kelepha, Milia, Myrsini, Panagia Chelmou, Petrovouni, Skoutari). In Zoodochos Piyi, the arrangement is also crosswise, but the heads are turned to the left. At Mardaki, two fishes crossing each other are

⁸² G.P. Schiemenz, *Der 148. Psalm im Athos-Kloster Philotheou*, *Georgica* 20 (1997) 111–127, p. 117.

⁸³ *E. g.*, Τουῦρτα¹³, pls. 17, 18, 74a,b; Schiemenz, *Roumania*⁷, p. 61, fig. 5; Schiemenz, *Role of the Church*², figs. 9, 10.

⁸⁴ *E. g.*, at Kampos: Παρχαρίδου-Αναγνώστου⁴⁰, fig. 5. Outside Mani, *cf.*, *e. g.*, Huber⁶¹, fig. 180; Schiemenz, *Sinflut*⁵⁴, fig. 23; Schiemenz, *Millet's Ark*,⁵⁸ fig. on p. 10; Schiemenz, *Hermeneia*⁷, figs. 10, 11, pl. 27; Kanari⁶, pls. 72b, 73a; Schiemenz, *Role of the Church*², figs. 8, 9. For the zodiac at Platsa, *cf.* Hetherington⁵, p. 134, who, however, did not mention that it is part of an αἰνοι composition.

again heading to the right, but the fish in the rear is swimming horizontally. At Proastio, both fishes swim to the right side by side. In three churches, the fishes are moving towards each other at an angle and almost touch each other at their mouths as if kissing one another (Dekoulou, Kotrona, Platsa); their heads are directed towards the centre. The fishes in *HN* are unique; their arrangement is obtained by shifting the right fish at Dekoulou, Kotrona, Platsa to the left until the fishes cross each other (a similar though not identical arrangement is obtained by rotation of the fishes as in Hagios Niketas *etc.* to the left, or as in Zoodochos Piyi to the right, by 90°). Though, then, the fishes of *HN* lack an immediate counterpart, they fit reasonably well into the iconographic repertoire of Mani whereas the zodiacal symbol of *Pisces* is entirely different in the 14th to 16th centuries (*vide supra*).

A number of Mani churches have leporello-shaped inscription bands in common (Dekoulou, Kotrona, Limeni, Panagia Chelmou, Petrovouni, Zoodochos Piyi). Such band is absent in *HN*; the fact does, however, not segregate *HN* from these churches, because in Panagia Chelmou, Petrovouni and Zoodochos Piyi, these bands are restricted to the naos Pantocrator and have not been applied to the αἴνοι composition.

Illustration of Ps 148, 4

For Ps 148, 4, *Praise him, [ye heavens of heavens, and] the water that is above the heavens*, the painter of *HN* adopted the ubiquitous iconography of a circular cloud surrounding the illustration of Ps 148, 1–3. At Lesnovo, the representation is entirely different. To the Southeast of the central composition, there is a large circular disk consisting of a bluish grey centre and four bluish grey concentric circles on a bright grey background⁸⁵. The small central disk and the three smaller circles are lined with “hairs“, two circles on both sides in a herring-bone pattern, the largest one only on its interior side. The well-preserved inscription, И ВOD[A] ЯСЕ ПРАВИЕ НЕБЕС, is a quotation of Ps 148, 4. The circles represent clouds and the “hairs“ the rain coming out of them. Usually, rain is accompanied by wind which is indicated by the non-radial arrangement of the “hairs“. – At Dousiko, Roussanou and Dochiariou, Ps 148, 4 is not illustrated. In Megali Panagia, there is already the grey circular cloud with a pattern of waves which indicate the waters. A plain grey band surrounding the zodiac at Galataki (1586?) is devoid of this detail and cannot therefore be associated with Ps 148, 4.

⁸⁵ Okunev¹, pls. XXXVI, XXXVII; Nikolovski, Ćornakov, Balabanov³, fig. on p. 116; Мијовић⁵⁴, fig. 11; Millet-Velmans⁵⁴, fig. 46; Belting², fig. XXIX.1; Hootz-Trifunović⁵⁴, vol. 1, fig. on p. 226; Ђурић, *Космократор*⁵⁴, fig. 1; Schiemenz, *Sintflut*⁵⁴, fig. 20; Габелић¹, figs. LI, 87; Jevtić³, figs. 2, 3. Djurić (p. 72) believed the concentric circles to represent “l'eau, la glace, le brouillard“, hence, besides water, κρύσταλλος, LXX Ps. 148, 8, and its Masoretic equivalent. κρύσταλλος should be located near χάλαζα, hence on the opposite side (Okunev¹, p. 240), and the mist not at all. Cf. Schiemenz, *Lesnovo*⁸, note 17.

Illustration of Ps 148, 7–8

On Mani, the ἄβυσσοι of Ps 148, 7, the depth of the sea, are illustrated by a mermaid and fishes in a small basin of water (closely related: Kampos, Kastanea, Kelepha, Kotrona, Myrsini, Panagia Chelmou, Skoutari; similar: Dekoulou, Petrovouni, Proastio, Zoodochos Piyi; somewhat different: Hagios Niketas, Mardaki, Melé; significantly different: Zerbitsa). In the badly mutilated painting in *HN*, neither these ἄβυσσοι nor the *stormy wind* of Ps 148, 8, a half-naked man blowing a horn or a trumpet, can be recognized. The δράκοντες of verse 7 are reasonably well preserved, in particular a multiheaded dragon singing the praise of the Lord with open mouths (Fig. 2). The dragons fit into the repertoire of the other Mani churches, but no striking similarity is obvious. The cone-shaped fire (πῦρ in minuscules) is in good condition, the hypostases of water, hail grains (χαλαζα), snow flakes (χιω[v]) and icicles (κρυστα[λλ]ος, all in minuscules) recognizable (Fig. 3).

Elsewhere the fire is depicted either as the biblical fire which drops from heaven⁸⁶, or as a cone-shaped flame standing upright with a pointed top⁸⁷ (sometimes emanating from burning logs⁸⁸). On Mani, only the variety of the ascending flame occurs; the fire in *HN* complies well, in particular with the flame in the Zoodochos Piyi, a stone's throw from *HN*. For hail, snow and ice, the paintings on Mani are less uniform; even in some closely related churches, they are quite different (e. g. three figures shaped like church windows in Hagios Nikolaos at Kastanea whose paintings are generally very similar with those of Myrsini and Skoutari). *HN* complies well with the most common iconography of hail, snow and ice falling either from a single cloud or three separate clouds in the shape of large elongated drops. The much better preserved painting of a red, cone-shaped fire (ΠΥΡ), course grains of hail ([ΧΑ]ΛΑΖΑ), fine flakes of snow (ΧΙΩΝ) and short icicles (ΚΡΥΣΤΑΛΛΟΣ, ΣΤ as *stigma*) falling from individual clouds at Zerbitsa is particularly close, though the inscriptions are in carefully written capitals rather than in minuscules as in *HN*.

For a cross-check with the 14th and 16th centuries illustrations of Ps 148, 8, Lesnovo is only of limited value because of deteriorations; what is preserved, is quite different. Hail, snow and ice have clearly not been depicted in the well preserved eastern part of the vault. In southwestern direction of the central composition, hence as a western counterpart of the *water that is above the heavens*, there is a large grey object of roughly triangular shape besides which no inscription is preserved. Okunev proposed it to represent the mountains, τὰ ὄρη, горы of Ps 148, 9⁸⁹. However, verse 9, including the mountains in very different shape, is illustrated in the lunette of the southern narthex wall⁹⁰, while details of this verse

⁸⁶ Huber⁶¹, fig. 186 (Koutloumousiou, not Dochiariou II).

⁸⁷ Beridse, Neubauer⁵⁵, fig. 97.

⁸⁸ Schiemenz, *Hermeneia*⁷, fig. 6.

⁸⁹ Okunev¹, p. 240.

⁹⁰ Okunev¹, pl. XXXVII; Мијовић⁵⁴, fig. 11; Габелић¹, p. 185, fig. 91.

would be out of order in the vault. Below this object, Okunev identified *des points blancs* [qui] *doivent figurer la grêle, ce qui est confirmé par ce reste d'inscription: χάλαζα*. While no inscription is preserved anymore, a number of parallel alignments of white dots is clearly visible below the triangular object. The latter, then, is a large cloud from which the hail is dropping. Further to the right, there is a similar grey object at a lower level because of the curvature of the central disk. Already Okunev identified it as another white cloud; however, presumably misled by a modern Russian Bible translation, he believed it to represent *le brouillard* (the mist)⁹¹. The iconography identical with that of the first cloud permits to recognize another cloud which is precipitating the snow. Neither the snow nor the ice and the fire of Ps 148, 8 are visible because of the deteriorations in this area and below.

At Dousiko and Roussanou, the fire is raising from the ground, but it is a bundle of seven or eight independent flames rather than a compact cone. Hail and snow are not drop-shaped, but rectangular areas with a cloud on top and rocks below. ΚΡΥΣΤΑΛΛΟΣ (ΣΤ as *stigma*), the ice, is represented by a tree on which rain has fallen which froze to icicles hanging on the branches. This iconography – from fire to ice – has been painstakingly adopted in an 18th century copy at Redina (Southern Thessaly)⁹². In Megali Panagia, the iconography is different from both the Thessalian and the Maniote churches: At the lowest point between the two tops of a mountain, a small, bush-shaped fire is burning. Hail and snow are depicted as inversed cones (broad at the top) whose tops touch the tops of the mountain, with unusually coarse grains/flakes. A bundle of icicles to the right of the snow is much smaller than the cones.

Illustration of Ps 148. 9–10

To the right of hail, snow and ice, the praise of the Lord by the mountains, hills, trees and animals is damaged almost beyond recognition. Mountains, some birds, a tree and indistinct remnants of quadrupeds are discernible. Only the pertinent inscription is reasonably well preserved. The words ΤΑ ΟΡΗ Κ(α) ΠΑΝΤΕΣΟΙΒΟΥΝΟ[Ι] (ΟΥ as the common ligature) follow the curvature of the circular cloud whereas [ξύλα καρπο]ΦΟΡΑ has been written at a right angle. The script is in unsophisticated capitals. This is also the case in Hagia Sophia at Gournitsa, Mardaki, Melé and Zerbítsa. In Zoodochos Piyi, the quotations from Ps 148 are also in capitals, but Ps 148, 9 is missing. Elsewhere on Mani, the quotations from Ps 148 are in minuscules (Dekoulou, Kampos, Kelepha, Kotrona, Limeni, Milia, Myrsini, Proastio, Skoutari). The quotations from Ps 148 comprise verse 9 only at Kelepha, Milia, Myrsini and Skoutari, at Dekoulou only Ps 148, 9b; at Kampos, Limeni and Proastio, the respective section is not preserved. The

⁹¹ Cf. G.P. Schiemenz, *The Hermeneia and the Convocation of the Chosen People*, *Études Byzantines et Post-Byzantines* 6 (2011) 487–515, pp. 501–502; Schiemenz, *Lesnovo*⁸, note 17.

⁹² Οἰκονόμου³³, fig. 57; Ktitor's inscription with the year ΑΥΙΘ = 1719: p. 105, fig. 46.

orthography of τὰ ὄρη is correct in *HN*, at Kelepha and at Myrsini, but TA OPI at Melé and τὰ ὄροι at Milia.

Illustration of Ps 148, 11 squ. and 149

On the northern side of the vault, a long inscription following the curvature of the circular cloud explains the praise of the Lord by mankind. The paintings below are not an illustration verse by verse, but a large composition of which a church is the centre (below the *zodion* of *Gemini*). The church is a circular building whose cupola interrupts the inscription (Fig. 4). The part on its left side and the first words on its right are ill preserved; tentative readings are (ΠΑΡΘΕΝΟΙ ?) ΠΡ[ΕΣΒΟΥΤΕΡΟΙ] ΜΕΤΑ ΝΕΟΝ the left side (Ps 148, 12) and Η ΑΙΝΗΣΙΣ ΑΥΤΟΥ ΕΝ ΕΚ[ΚΛΗΣΙΑ Ο]ΣΙΩΝ [N on top of ω] (Ps 149, 1; OY of ΑΥΤΟΥ as the common ligature). Further to the right, Ps 149, 3 is clearly identifiable: ΑΙΝΕΣΑΤΩΣΑΝ ΤΟ ΟΝΟΜΑ ΑΥΤ(ΟΥ) [T on top of the common ligature for ου] ΕΝ ΧΟΡΩ ΕΝ ΤΥΜΠΙΑΝΩ Κ(α) ΨΑΛΤΗΡ[ΙΩ]; some more letters, tentatively ΧΗC ΕΝ...ΟΡ, cannot be assigned.

From the left, the church is approached by several groups of people (Fig. 4). Those on the left wear crowns and rich garments and thereby can be identified as the *kings of the earth* of Ps 148, 11. To the right and below them more heads are discernible; they conform with the other groups of Ps 148, 11–12. All of them turn their heads, faces and hands towards the church. Above the heads of the kings, there is another building whose purpose is not obvious.

Below the *zodia* of *Scorpio* and *Capricorn*, the praise of the Lord by music (Ps 149, 3) is depicted. Above, six men are playing wind and string instruments and beat a drum; below, a group of women is dancing the choro (Fig. 5). At Lesnovo and in Chrelju's tower, the dancers are boys⁹³, in compliance with Ps 149, 2b, the υἱοὶ Σειῶν. In Thessaly and at Dochiariou, Ps 149 is not illustrated and hence no dancers are depicted; only in later paintings they are consistently females as in *HN*. – To the right of the dancing women, there is a compact group of standing men, some of them wearing crowns. They may represent the ὅσιοι of Ps 149, 5. The ὅσιοι are God's Chosen People, from Old and New Testament alike, and include kings such as David, Solomon and Constantine. Above their heads, there is an inscription in several lines, unfortunately not decipherable.

Above these people, there is a group of monks, looking to the left (hence, to the centre) (Fig. 6). To their left, there is a well preserved inscription: Κ(α) ΡΟΜΦΑΙΑΔΙΣΤΟΜΟΙ ΕΝ ΤΑΙΣ ΧΕΡΣΙΝ ΑΥΤΩΝ (Ps 149, 6b) (CT as *stigma*, OI: letter I inscribed into the circle of O, wN: N on top of ω). Indeed, the monk in

⁹³ Boschkov², fig. 62; Belting², fig. XIX.2 (“*Rila-Kloster. Kapelle, Darstellung von Ps. 150 [sic!] (Detail)*”), fig. XIX.3 (“*Lesnovo, Narthex. Darstellung von Ps. 150 [sic!]*”); Tschilingirov², fig. 136 (“*Der 150. Psalm [sic!], die Gruppe der Tanzenden*”); Hootz-Trifunović⁵⁴, vol. 1, fig. on p. 227. Cf. Schiemenz, *Lesnovo*,⁸ p.

front of the group holds a long sword upright in his hand. His right neighbour holds a rosary of white pearls with a pending cross in his left hand.

A related illustration of Ps 149, 6b is known only in the cathedral of St. John at Nicosia (first half of 18th century)⁹⁴. At Nicosia as well as in *HN*, the church is the centre of a large composition⁹⁵. Other αἰῶνι cycles are known in which the psalms are illustrated verse by verse, but still focusing on the church of Ps 149, 1. These compositions have been interpreted as an exhortation of the Orthodox Church to remain faithful under the impact of Muslim rule⁹⁶. Syntactically, Ps 149, 6 depends on verse 5 whose subject are the ὅσιοι – the same ὅσιοι who in verse 1 praise the Lord ἐν ἐκκλησίᾳ and who in many laud psalms illustrations are depicted as monks⁹⁷. As early as at Lesnovo⁹⁸, the ὅσιοι holding two-edged swords (Ps 149, 6b) are not identical with the soldiers who put the kings and nobles of the unbelievers into chains and fetters of iron (Ps 149, 8). At Nicosia, the ὅσιοι of Ps 149, 5–6, clad as monks, are the first group in a procession approaching the church⁹⁹, and two of them hold raised swords in a parading attitude¹⁰⁰, as one of the monks does in *HN*. The entire northern part of the paintings in *HN* complies well with this concept of the praise of the Lord by the Church and her members as illustrated in more detail in the much larger church at Nicosia. Though iconographically somewhat differently, the general idea is depicted at short distance from *HN* in Hagios Niketas near Ano Doloι¹⁰¹.

The rosary in the hand of the second monk has counterparts in paintings of the 18th and 19th centuries: In the αἰῶνι in the cathedral Sveti Cxoveli at Mxveta (Georgia), the illustration of Ps. 149 consists of a frieze below the paintings devoted to Ps 148¹⁰². In the first picture, two groups of nimbed monks, the ὅσιοι of Ps 148, 14 and 149, 1 hold jointly the model of a church in their hands¹⁰³. To the right, men in rich garments (not in monks' cowls) hold swords upright in parading

⁹⁴ Schiemenz, *Johannes-Kathedrale*⁷, pp. 179, 221, figs. 11, 13; Schiemenz, *Role of the Church*², p. 144.

⁹⁵ Schiemenz, *Role of the Church*², figs. 1, 2.

⁹⁶ Schiemenz, *Johannes-Kathedrale*⁷, pp. 193–201, 238–247; Schiemenz, *painted psalms*⁷, pp. 225–226, 236; Schiemenz, *Who are the Kings*⁷; Schiemenz, *Role of the Church*², pp. 159–161; Schiemenz, *Seven Councils*², p. 114. Cf. R. Stichel, *Beiträge zur frühen Geschichte des Psalters und zur Wirkungsgeschichte der Psalmen* [Abhandlungen der Nordrhein-Westfälischen Akademie der Wissenschaften, 116], Paderborn, München, Wien, Zürich 2007, pp. 227–229.

⁹⁷ E. g., Габелић¹, pp. 187, 281, fig. 94; G.P. Schiemenz, »In der Kirche der Heiligen freue sich Israel«, I. Die Umdeutung eines Psalm-Zitats in Sveřicxoveli im Context der georgischen Geschichte, *Georgica* 29 (2006) 89–105, p. 93; Schiemenz, *Role of the Church*², p. 156, fig. 14; Schiemenz⁸, *Lesnovo*, fig. 5.

⁹⁸ Габелић¹, p. 187, 281; Schiemenz, *Lesnovo*⁸, figs. 6, 7.

⁹⁹ Schiemenz, *Johannes-Kathedrale*⁷, fig. 11; Schiemenz, *Role of the Church*², fig. 2.

¹⁰⁰ Schiemenz, *Johannes-Kathedrale*⁷, fig. 13.

¹⁰¹ Schiemenz, *Role of the Church*², fig. 11.

¹⁰² Schiemenz, *Sintflut*⁵⁴, pp. 176–177; Schiemenz, *Umdeutung*⁹⁷, pp. 93–94; Schiemenz, *Role of the Church*², p. 156, fig. 14.

¹⁰³ Schiemenz, *Role of the Church*², p. 156, fig. 14.

attitude (Ps 149, 6b), they are not menacing the captive kings of Ps 149, 8 who stand to the right of them, joining the other groups in their praise of the Lord. The frieze continues with the ὄσιοι of Ps 149, 9b, again a group of monks. Two of them hold rosaries of the same kind as his brother's in *HN*. For the paintings in Sveti Cxoveli, we had proposed the year 1784¹⁰⁴. – On the outside wall of the narthex of the katholikon of the monastery Bombokou in the hills above Naupaktos, two standing saints are depicted, Hagios Theodoros o Studites and Hagios Arsenios o Vernikhovitis. The forefinger of Theodoros' right hand is stretched out; the other three fingers hold a long rosary consisting of *ca.* 40 white pearls. The rosary hangs down and ends with a pending cross which consists of five white pearls. The style of these paintings suggests an 18th century date. – In the porch of the katholikon of the monastery Koutloumousiou (Athos), the αἱῖνοι are depicted. These paintings are not uniform. As borne out by the use of the letter S in the inscriptions, they are later than the dedicatory inscription of 1744; some parts must even be assigned to the 19th century. In the illustration of Ps 149, 1, monks are approaching a church from either side. The first monk on the left has a white rosary hanging on his right wrist, the fourth monk a rosary of *ca.* 20 white pearls and a pending cross at the tops of the fingers of his right hand. The first and the fourth monk at the right hold similar rosaries in the fingers of their left hand (*ca.* 22 pearls and a cross for the fourth monk). Similar monks are depicted in the αἱῖνοι in the corridor in front of the icon chapel of Dochiariou (Athos) (*Dochiariou II*¹⁰⁵) below the warriors of Ps 149, 6b. Two of them hold rosaries of white pearls with a pending cross. Again, the letter S in the inscriptions is evidence of a late date. – The hermitage of St Luke near the Rila monastery has paintings of 1798/99¹⁰⁶. The *ktitor*, the monk Ignatij of Stara Zagora, holds in his right hand a model of the chapel and in his left hand a cross; from his left wrist, a rosary of white pearls is hanging¹⁰⁷. In the scene *The unclean confession*, the confessor is a priest with a rosary of white pearls on his right wrist (30 visible pearls, several more covered by his hand, and a cross consisting of seven pearls)¹⁰⁸. Rosaries consisting of *ca.* 40–45 white pearls with a pending cross hang on the right wrist of the *ktitor* of the paintings in the church of the Pčelin metochion (1834), the *hieromonachos* Sevastijan, of St Ephraem the Syrian and of St Symeon the Serb (Stefan Nemanja)¹⁰⁹, as well as of St Euthymios in the chapel of the archangels above the Dupnica gate of the Rila monastery¹¹⁰. In

¹⁰⁴ G.P. Schiemenz, »In der Kirche der Heiligen freue sich Israel«, II: Ein Psalm-Zitat in Sveticxoveli, Kaiser Erekle (Herakleios) und der Heilige Evstati Mxeteli (Eustathios von Mxeta), *Georgica* 30 (2007) 81–95, pp. 85–86.

¹⁰⁵ Cf. Schiemenz, *Roumania*⁷, p. 53; Schiemenz, *Barlaam*⁷, p. 182, note 22.

¹⁰⁶ Hootz-Berbenliev², p. 383; L. Prashkov, *Rila Monastery*, in: Prashkov, Bakalova, Boyadjiev⁷³, 218–243, p. 226.

¹⁰⁷ Christov, Stojkov, Mijatev², p. 253 (fig. 10); Prashkov¹⁰⁶, fig. on p. 232.

¹⁰⁸ Christov, Stojkov, Mijatev², p. 252 (fig. 8); K. Kretev, V. Sachariev, *Alte bulgarische Malerei*, Dresden 1960, p. 150, fig. 73.

¹⁰⁹ Christov, Stojkov, Mijatev², pp. 264, 265 (figs. 25, 26), for the year: p. 52.

¹¹⁰ Christov, Stojkov, Mijatev², p. 268 (fig. 31).

the *katholikon*, lay *ktitors* hold rosaries with a pending cross whose pearls are dark¹¹¹. In a painting of 1864, the *ktitors* of the monastery Kupinovo (south of Veliko Trnovo, Bulgaria), two monks, hold rather elaborate rosaries in their hands¹¹². To be sure, there is no reason to assume that such rosaries are an exclusive idiosyncrasy of the 18th/19th century, but it happens that all examples which we can adduce, date from that period. It is interesting to note that the word TOIC in the quotation of Ps 149, 9b which accompanies the monks with rosaries in Mxeta is the only case among the ἀῖνοι where the palaiographic detail of an *I* inscribed into an *O* (as in DICTOMOI of Ps 149, 8b in *HN*) is encountered again.

Conclusion

In conclusion, the ἀῖνοι in *HN* have no immediate counterpart among the 18th century laud psalms paintings on Mani. Nevertheless, they fit well into the frame set by the other ἀῖνοι compositions. Among them, there are substantial differences, even between virtually contemporaneous paintings. *E. g.*, those at Platsa (1782) are indeed very different from those in the *koimesis* church at Stavropegi (1786) and in Zoodochos Piyi (1787). Similarly, in Epiros, three contemporaneous paintings (all 1617), *viz.* in the Pateron monastery, in Hagios Athanasios at Kleidonia and at Vanista, are remarkably different. The concept of the praise of the Lord through the medium of the Church is not an invention of the 18th century (*cf.*, *e. g.*, Hagios Panteleimon near Anatoli, Hagios Georgios Armas¹¹³), but can hardly be expected before the *halosis*. It has an impressive representation in the 18th century at Nicosia, including the ὄσιοι, clad as monks, in parading attitude with swords in their hands. Certain details otherwise alien to the iconography of the ἀῖνοι on Mani, do occur elsewhere, in older as well as in younger paintings, *e. g.*, a *cancer pagurus* turned to the left in the cemetery chapel of Grigoriou (Athos)¹¹⁴ and in Sveti Cxoveli (proposed date: 1784), in the porch of the *katholikon* of the Rila monastery (1844–1846¹¹⁵). *Capricorn* as a hippomorphous unicorn is common iconography from the Last Judgment at Voroneţ (ΚΟΡΟΓΓ¹¹⁶, 1547) to the ἀῖνοι of the 19th century (*e. g.*, in Hagios Panteleimon near Anatoli¹¹⁷, in the cemetery chapel (1739) and in the *katholikon* of Grigoriou (1779)¹¹⁸, in the Rila *katholikon*,

¹¹¹ Christov, Stojkov, Mijatev², p. 278 (figs. 45, 46).

¹¹² Prashkov, Bakalova, Boyadjiev⁷³, fig. on p. 72.

¹¹³ Schiemenz, *Role of the Church*², pp. 146–148, figs. 4, 8.

¹¹⁴ Provatakis⁵⁸, fig. on p. 34

¹¹⁵ Inscriptions in the porch. *Cf.* Christov, Stojkov, Mijatev², pp. 279, 280 (figs. 48, 50).

¹¹⁶ Musicescu, Ulea⁷⁰, fig. 59; Drăguţ, Lupan⁷⁰, fig. 182.

¹¹⁷ Schiemenz, *Role of the Church*², figs. 9, 10.

¹¹⁸ Ζιάς, Καδάς⁵⁸, figs. 220, 225; Provatakis⁵⁸, fig. on p. 34; for the dates: G. Millet, J. Pargoire, L. Petit, *Recueil des Inscriptions chrétiennes de l'Athos*, 1, [Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome, 91], Paris 1904, pp. 172, 177, nos. 496, 520. The mammals at Grigoriou, including the unicorns, however, are iconographically different from those on Mani, as they are quadrupeds; *vide supra*.

in Koutloumousiou, Rogovo near Tsepelovo (Epiros) (1844), Iviron (Athos, 1888)). Two crossed fishes with their heads towards the centre occur at Galataki¹¹⁹ in Hosios Meletios, Hagios Panteleimon¹²⁰, at Pentalopho (1774), Horezu¹²¹, Cozia¹²² and in Koutloumousiou¹²³. Strictly speaking, two versions of the motif exist: In *HN* as well as in Hosios Meletios and Hagios Panteleimon, at Cozia and Koutloumousiou (and in the Last Judgment at Voronet¹²⁴), the fish whose head is at the left and the tail at the right lies on top of the other, whereas at Galataki, Horezu and Pentalopho, the arrangement is *vice versa*. In view of the close relationship between Horezu and Cozia, however, this difference can hardly be significant. The persistence of the motif over centuries, paralleled by the common iconography of *Libra* and *Pisces* from 1349 (Lesnovo) to 1617 (Kleidonia) in so distant areas as Macedonia, Bulgaria, Samos and Epiros, is a warning that the details of the *zodia* do not provide criteria for dating.

Comparison of *HN* with Lesnovo, Dousiko, Roussanou, Dochiariou and other αἴβοι cycles for which an early date has been proposed, does not reveal any specific resemblance. In *HN*, the Pantocrator, though largely destroyed, was certainly enthroned whereas in Hagios Nikolaos Philanthropinon and Hosios Meletios, he is standing upright, an iconographic borrowing from the Metamorphosis¹²⁵; in Chrelju's tower and in Hagios Nikolaos Vatheias, only his bust is depicted¹²⁶. At Lesnovo and in Chrelju's tower, the angels of Ps 148, 2 are not organized in the nine *tagmata*. In the Thessalian monasteries and Dochiariou, the *tagmata* of the anthropomorphous angels are arranged vertically, in *HN* radially (all heads directed to the centre), as in most 18th century αἴβοι. The latter is also the case in Megali Panagia, but the arcades which in *HN* and elsewhere are above the angels, have been turned by 180° so that the curvature is below the angels. The winged wheels of *HN* in clock position 8½ between two non-anthropomorphous *tagmata*, presumably the seraphim and cherubim, have their closest counterparts in the monastery Grigoriou (Athos): in the cemetery chapel, two winged wheels in clock position 9 adjacent to hexapterygs in position 7½, in the *lite* of the katholikon hexapterygs and winged wheels in the clock positions 8½ and 9½, respectively¹²⁷. In the 16th century αἴβοι, illustrations of Ps 148, 3, 4, 6 are always either absent or profoundly different. In Barlaam (Meteora), Ps 149, 1 is illustrated by monks

¹¹⁹ Kanari⁶, pls. 71a,b.

¹²⁰ Schiemenz, *Role of the Church*², fig. 8.

¹²¹ Schiemenz, *Hermeneia*⁷, fig. 4.

¹²² Schiemenz, *Roumania*⁷, p. 61.

¹²³ Schiemenz, *Hermeneia*⁷, fig. 11.

¹²⁴ Drăguț, Lupan⁷⁰, fig. 182.

¹²⁵ Schiemenz, *King David's Chant*⁴, p. 207.

¹²⁶ Boschkov², p. 77; Prachkov², p. 417, fig. 6; Piguët-Panayotova², fig. 116; Schiemenz, *Hermeneia*⁷, p. 278; Schiemenz, *Roumania*⁷, p. 52. Later, in Xeropotamou (Athos, 18th cent.), Philotheou (Athos, 19th cent.) and Grigoriou (Athos, 18th cent.): G.P. Schiemenz, *The Last Psalms in the Monastery Xeropotamou on Mount Athos*, *Cahiers Balkaniques* 27 (1997) 39–56, fig. 1; Schiemenz, *Philotheou*⁸², pl. 3/2; Schiemenz, *Hermeneia*⁷, as above and figs. 6, 7; Ζιάς, Καδάς⁵⁸, fig. 220.

¹²⁷ Provatakis⁵⁸, fig. on p. 34; Ζιάς, Καδάς⁵⁸, fig. 220.

worshiping an icon rather than approaching a church¹²⁸ whereas in *HN*, the church is the centre of the praise of the Lord by mankind. At Lesnovo, the ὄσιοι with drawn swords of Ps 149, 6b are soldiers¹²⁹, in *HN* monks.

After all, we feel justified to discard the proposed dating of the αἶνοι in Hagios Nikolaos Zarnatas to the 15th century and prefer to incorporate them into the bulk of 18th century paintings on Mani. Αἶνοι paintings from the Palaiologan realm thus remain to be discovered.



Fig. 1: Hagios Nikolaos Zarnatas: Psalm 148, 1–6.



Fig. 2: Hagios Nikolaos Zarnatas: Psalm 148, 7: The dragons.

¹²⁸ Schiemenz, *Johannes-Kathedrale*⁷, pp. 180, 182, 222, 225; Schiemenz, *Barlaam*⁷, p. 204; Schiemenz, *Role of the Church*², p. 148.

¹²⁹ Schiemenz, *Lesnovo*⁸, fig. 6.

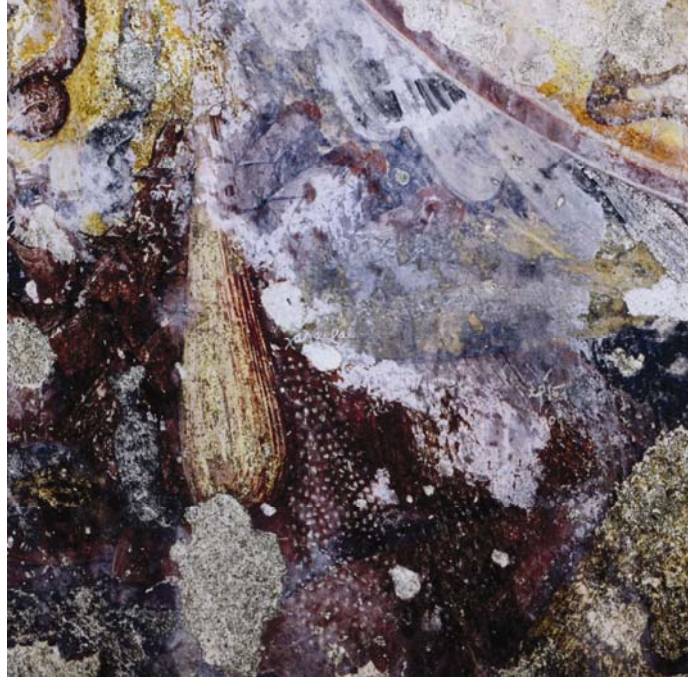


Fig. 3: Hagios Nikolaos Zarnatas: Psalm 148, 8: Fire, hail, snow and ice.



Fig. 4: Hagios Nikolaos Zarnatas: Psalm 149, 1: The church approached by pious people.



Fig. 5: Hagios Nikolaos Zarnatas: Psalm 149, 3: Musicians and dancing women.



Fig. 6: Hagios Nikolaos Zarnatas: Psalm 149, 6: Monks with a raised sword and a rosary.

AIMER SON FRÈRE, HAÏR SA SŒUR:
SENTIMENTS ET PATRIMOINE DANS LA SOCIÉTÉ
ROUMAINE (1700–1830)

CONSTANȚA VINTILĂ-GHIȚULESCU
(Institut d'Histoire « N. Iorga », Bucarest)

Notre article analyse les relations entre frères et sœurs à travers les archives de l'époque de la pré-modernité roumaine. Si les archives judiciaires dévoilent les conflits autour du patrimoine, les testaments mettent en lumière les sentiments et le besoin de solidarité fraternelle. A l'aide de quelques études de cas, on essaie d'utiliser cette documentation pour bien saisir les hiérarchies affectives créées au sein du lignage.

Mots clé: patrimoine, dot, testament, conflit, ordre, relation fraternelle.

1. Frères, sœurs et patrimoine

Au début du XIX^e siècle, le consul anglais à Bucarest William Wilkinson résume en quelques mots la portée d'une pratique sociale: «les parents ne marient jamais leurs filles, à quelque classe qu'elles appartiennent, sans leur assigner une dot hors de proportion avec leurs propres moyens, et au grand détriment de leurs enfants mâles, qui, se trouvant eux-mêmes sans fortune assurée, considèrent le mariage comme un moyen d'en acquérir une, et en font conséquemment un objet de spéculation. On ne s'occupe ni de l'attachement, ni de l'estime que peut inspirer une épouse, mais uniquement de l'argent qu'elle doit apporter»¹. Cette situation n'est toutefois pas spécifiquement roumaine et le traducteur français de l'ouvrage de Wilkinson rappelle dans une note que «cette observation pourrait s'appliquer à d'autres pays»². Nous avons choisi ce témoignage, en tête de notre étude parce qu'il sert très bien notre démarche. Etudier les relations entre les frères et les sœurs, au siècle des Lumières, est une grande provocation, et, en même temps, un terrain prêt à être défriché. Ce type de recherche vient d'être proposé par un groupe de travail qui privilégie la démographie et l'histoire sociale. Les premières directions et hypothèses de travail ont été présentées dans un colloque public, «Frères et

¹ William Wilkinson, *Tableau historique, géographique et politique de la Moldavie et de la Valachie*, Paris, 1821, p. 130.

² *Ibidem*, note 1.

sœurs du Moyen Âge à nos jours», tenu à l'Université Toulouse II – Le Mirail, les 22–23 mars 2012. J'essaie, alors, de répondre à cette provocation en proposant certains thèmes de réflexion dévoilés par le dépouillement d'archives.

Pour marier une fille, les familles font tous les sacrifices possibles. En raison de son rôle de pion dans une stratégie d'alliance, la fille devient parfois plus importante qu'un garçon. Cette pratique aboutit à bien quand les parents, plutôt les pères, sont encore vivants, parce qu'ils sont les maîtres de leurs biens. Les choses changent d'une manière radicale quand le mariage des filles doit être accompli par les frères. Ceux-ci n'ont pas le même intérêt que les parents, et la préservation d'un patrimoine est plus importante que la dotation. Le refus de suivre les indications des pères est une pratique courante qui a parfois des résultats éclatants: conflits familiaux et mariage en bas.

En outre, la coexistence d'un double système successoral (égalité de partage entre frères et sœurs selon la loi, partage égalitaire entre frères et dotation des filles selon la coutume) donne aux intéressés la possibilité de jouer avec les normes et les coutumes pour s'en faire «justice»³. Les conflits autour du patrimoine se retrouvent aussi en Moldavie, même si les frères et les sœurs participent également au partage de l'héritage⁴. Doter une sœur est plutôt une obligation morale et coutumière qu'une obligation légale. C'est pourquoi les conflits familiaux arrivent souvent en justice.

Par exemple, au début du XVIII^e siècle, Ilinca Brezoianu porte plainte contre son fils, Hera, l'unique héritier du patrimoine paternel, parce qu'il refuse de doter sa sœur. Elle fonde sa plainte sur deux principes: 1. Le principe coutumier et 2. Le désir du père exprimé sur son lit de mort qui exigeait de son fils la dotation de sa sœur. Le fils attaque en disant que la coutume oblige en fait tous les membres survivants d'une famille de s'occuper des „mineurs”. Alors, la mère qui a bien gardé sa dot peut aussi doter sa fille. Sur la médiation d'un parent, le grand chancelier Pârvu Cantacuzino, le conflit est résolu en faveur du fils: la mère est obligée de céder sa dot à sa fille comme prestation dotale⁵.

Même la mise en application d'une disposition testamentaire peut mener à des conflits entre frères et sœurs. Par exemple, tout le printemps de 1794 est animé par un fort conflit: d'abord entre beau-père et gendre, ensuite entre frères et mère. Le petit boyard Mareș a trois garçons issus d'un premier lit et deux garçons et cinq filles d'un second lit. Le mariage de la fille aînée, Catinca, s'avère une vraie aventure. Il négocie plusieurs fois la dot de sa fille avec son futur gendre qui spéculé

³ Le système successoral qui domine la Valachie du XVIII^e siècle consiste à partager le patrimoine entre les héritiers mâles et doter les filles. Mais il s'agit là du système coutumier car le système successoral prévu par le code des lois *Îndreptarea legii* (1652) stipule que tous les héritiers, quel que soit leur sexe, ont droit de façon égale à une partie de la fortune paternelle. Ainsi, les filles ont un droit égal à l'héritage, à la seule condition de rapporter leur dot à la masse successorale (*Îndreptarea legii* (1652), Editura Academiei Române, București, 1962, les articles 277, 279, pp. 271–272).

⁴ Voir dans ce sens Maria-Magdalena Székely, *Structuri de familie în societatea medievală moldovenească*, AG, tom IV (IX), nr. 1–2, 1997, pp. 59–117.

⁵ Archives Nationales de Roumanie, Bucarest, (désormais ANR), Fond Achiziții Noi, CLXXVIII/2, 20 décembre 1714.

fortement la visibilité d'une relation déjà sue et vue par tout le monde. La mort subite du père déplace la responsabilité sur les épaules de la mère qui premièrement doit finaliser le mariage, ensuite bloquer les permanentes revendications économiques de son futur gendre, et finalement apaiser le mécontentement de ses enfants. Tous les frères se coalisent et portent plainte, auprès du tribunal ecclésiastique, contre une mère qui se montre plutôt «femme», plutôt «frivole» ou «pas mûre» en tant que chef d'une famille. Ils contestent cette dot hors proportion «évacuée» de leur patrimoine pour marier une sœur. Une question émerge : est-ce que cette sœur a plus des droits que les autres? Devant le tribunal, les frères construisent un discours fondé sur la «mauvaise qualité de la nature féminine». Ils rassemblent tous les lieux communs véhiculés à l'époque pour détruire le statut d'une femme, chef du ménage, imposé par le testament de leur père. Et ils tentent de bien renforcer leur autorité et leur statut en qualité d'hommes, tandis que la mère parle de son soin pour la réputation de toute la famille, à laquelle un mariage annulé pourrait nuire irréremédiablement. Les juges arrivent à la même conclusion; ils qualifient la démarche des frères comme une «grande méchanceté pour arrêter le mariage de leur sœur». Toutefois, ils retiennent les reproches des frères et les reformulent sous la forme de conseils obligatoires pour qu'une femme puisse rester à la tête d'un ménage⁶.

A ces conflits familiaux évidents s'ajoute le risque de mésalliance. Il vient du fait que certains chefs de famille, pour ne pas payer la dot, marient les sœurs à n'importe qui, comme le montre l'exemple suivant. En 1780, Pătrana, demeurant au village Sălciile dans le département de Ialomița, sera mariée à l'idiot du village par sa sœur, sous la pression de son mari, le tuteur après la mort des parents. Ion, qui va épouser la jeune fille, est connu dans tout le village comme «malade, impuissant et handicapé». Etant donné son état mental et physique, il «n'est pas capable d'avoir une femme ou une famille». Mais comme il n'a aucune prétention dotale non plus, Pătrana lui est donnée en mariage sans que l'union coûte rien à son tuteur⁷.

Toutes ces pratiques se reflètent aussi dans quelques initiatives législatives. D'abord, le code *Pravilniceasca Condică* (1780) tente d'éliminer la pratique, rencontrée trop souvent dans la réalité quotidienne, qui consiste à faire épouser aux sœurs certains hommes d'une condition sociale inférieure afin d'épargner sur la dot. L'article 5 du chapitre *Sur la dot* stipule que les frères doivent doter leurs sœurs selon leur état et leurs possibilités sous la surveillance de la parenté. Une fois ce devoir accompli, ils sont libres de procéder au partage de la fortune paternelle. Le prince Alexandre Ypsilanti menace de punir durement ceux qui ne consentent pas à se soumettre à cette décision⁸. Ensuite, un autre code de loi, *Legiurea Caragea*, 1818, établit dans un cadre législatif très clair que toutes les personnes, (–père, mère, frère etc.) qui ont fait des promesses dotales, sont obligées, sous la peine d'être sanctionnées durement, à les respecter⁹.

⁶ V.A. Urechia, *Istoria românilor*, Socec, Bucarest, 1893, III, pp. 440–445, 24 mai 1794.

⁷ Bibliothèque de l'Académie Roumaine, Bucarest, Fonds Manuscrits (désormais BAR), mss. 638, ff. 130^v–131^r.

⁸ *Pravilniceasca Condică, 1780*, Editura Academiei Române, București, 1957, pp. 95–96.

⁹ *Legiurea Caragea*, Editura Academiei Române, București, 1953, p. 78.

2. Frères et sœurs devant la justice «des autres».

Les archives judiciaires, à leur tour, retiennent aussi l'image de la fratrie arrivée en justice; c'est une autre image plus proche de l'affection et de la solidarité. Qu'il s'agisse d'un procès de divorce, de viol, d'une accusation de séduction, ou simplement d'une querelle conjugale, la femme a de son côté toute sa famille; les frères sont presque toujours les plus agressifs et combatifs. Parfois, ils défendent une dot, c'est-à-dire, une partie de leur patrimoine, mais, plus souvent, ils luttent pour l'honneur et le bien-être de leurs sœurs. Même si plusieurs d'entre eux utilisent la violence contre leurs femmes, cela ne les empêche pas d'être proches de leurs sœurs. Quand celles-ci sont maltraitées par leurs maris, ils interviennent pour les protéger. Battue par son mari Tudor, un beau jour d'août 1781, pour avoir arraché une branche de poirier, Smaranda trouve refuge à la maison de ses parents. Là, elle rencontre son frère qui, tout excité par l'histoire de sa sœur, prend le couteau et part à la recherche de son beau-frère annonçant à haute voix un crime¹⁰.

Cette solidarité est souvent retrouvée aussi dans les procès de séduction. La honte de la défloration touche toute la famille de sorte que père, mère et frères sont contraints de supporter la médisance et les insultes de la communauté, ce qui peut entraîner des corrections, des menaces, des invectives pour la fille abandonnée. Toutefois, devant la justice, la famille se solidarise autour d'elle en soutenant sa cause. Et les frères sont là pour suivre l'évolution d'un procès, pour soutenir la cause de leurs sœurs. Leur présence est visible grâce à leurs signatures¹¹ en bas de tous documents parce que toute entente est faite au nom de la parenté. Cette disposition est censée empêcher que la plainte soit reprise à la suggestion d'un parent et mettre fin aux vendettas personnelles. Car le procès se tient dans un cadre juridique, mais la vengeance entraîne la famille, la parenté et les amis, bouleversant profondément l'ordre de la communauté. Ici, il s'agit d'une solidarité fraternelle assumée et silencieuse, une ombre qui suit un destin, prête à se faire visible en cas de vengeance.

Le livre de Pierre Lamaison et Elisabeth Claverie met très bien en lumière la place de la vengeance dans la construction des solidarités familiales, mais aussi son rôle dans la déconstruction d'une stabilité. Les communautés sont parfois traversées par des tensions, des turbulences, des affrontements, des inimitiés causées par un amour, une injure, une calomnie, un troupeau mal surveillé qui a ravagé les récoltes d'un autre, des terres entremêlées, la nécessité de défendre l'honneur de la maison¹². Tous ces conflits animent et mobilisent les frères et les sœurs avides à faire connaître leurs positions.

¹⁰ BAR, mss. 636, ff. 69v-71v, 23 août 1781

¹¹ Les «signatures» prennent plusieurs formes : les noms et les prénoms des parents, écrits par eux-mêmes, les empreintes digitales devant les noms, ou de simples taches d'encre qui accompagnent les noms. Pour cette population majoritairement analphabète, les empreintes et les taches d'encre attestent leur passage devant la justice. Pour des détails voir Constanța Vintilă-Ghițulescu, *Liebesglut: Liebe und Sexualität in der rumänischen Gesellschaft 1750-1830*, Frank&Timme, Berlin, 2011.

¹² E. Claverie, et P. Lamaison, *L'impossible mariage. Violence et parenté en Gévaudan XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris, Hachette, 1982.

Pour une frontière mal tracée entre des territoires voisins, deux familles du village Săcele, dans le département Gorj, commencent une querelle sans précédent. Des victimes de part et d'autre: une fille, trouvée par hasard sur le champ, est abattue d'un coup de fusil par un garçon et ses amis qui étaient partis pour se battre avec le chef de la famille et ses fils. Comme la haine s'hérite¹³, une année plus tard, le père du garçon est tué par le fils de son rival dans une tentative désespérée de défendre sa sœur suivie et attaquée furieusement par cet homme affamé de vengeance¹⁴. Sous la pression des autorités locales, les familles se pardonnent réciproquement et se réconcilient sous les yeux des autres, mais les rivalités, les haines, les vengeances se transmettent de génération en génération; un prétexte, peut-être insignifiant, suffit à rallumer l'ancienne dispute. Il s'agit ici aussi de cette pratique spécifique pour la société roumaine de cette époque qui met en premier plan la pacification par la récupération des dédommagements¹⁵. Cette «récupération» formelle n'engendre pas toujours la paix, même si «le rachat de la tête» est souvent très coûteux.

3. Jalousie des frères, trahison des sœurs.

L'amour est aussi un terrain de dispute entre frères et sœurs. Aimer sa belle-sœur ou son beau-frère mène souvent à des mésententes et des réclamations en justice. Une telle relation est proche de l'inceste et de l'impureté¹⁶. Suivant la loi, ce type de relation est laissé au libre arbitre du juge, même si la loi l'assimile à l'inceste: «qui pèche charnellement avec la femme de son frère ou l'homme de sa sœur accomplit le mélange de sang», un inceste, «et il est puni selon la volonté du juge»¹⁷. En pratique, les familles dévoilent rarement ce type «d'inceste» et dans des situations aggravantes. En 16 septembre 1828, Marica Periețeanu porte plainte contre son mari, Matache Bărbătescu, et contre sa sœur, Lucsandra, les deux pris dans une affaire amoureuse illégitime. D'abord secrète, l'affaire devient de plus en plus visible quand les amoureux commencent à faire des fautes par leur exposition en public. Ensuite, l'intervention des familles oblige le couple à s'exiler pour un certain temps, mais une fois revenus sous les yeux de la communauté, l'épouse légitime se lamente et crie que son mari et sa sœur sont «sans honte et sans Dieu», avec «une horrible conduite». Pour se sauver, le mari accepte de rentrer chez lui et de

¹³ *Ibidem*, p. 22.

¹⁴ Al. Ștefulescu, *Gorjul istoric și pitoresc*, Târgu Jiu, 1904, p. XLII–XLIII, 20 novembre 1801.

¹⁵ Voir, Emanuela Popescu-Mihuț, *Remarques sur la place des textes de droit criminel byzantin dans la pratique judiciaire roumaine du XVIII^e siècle*, dans *Etudes byzantines et post-byzantines*, II, études publiées par Emilian Popescu, Octavian Iliescu et Tudor Teoteoi, Bucarest, 1991, pp. 181–192.

¹⁶ Le mélange du sang est considéré par l'Eglise comme une infraction parmi les plus graves. Cette infraction est associée à l'adultère. Selon la loi, les relations incestueuses entre parents et enfants, entre frères et sœurs, entre grands-parents et petits-fils présentent un degré élevé de danger et sont punies de mort. Les autres liaisons de parenté et les alliances spirituelles sont laissées à la volonté du juge *Îndreptarea legii*, pp. 216–218. Voir aussi J. Darrouzès, *Questions de droit matrimonial: 1172–1175*, „Revue des Etudes Byzantines”, 35, 1977, pp. 107–156.

¹⁷ *Îndreptarea legii*, p. 218.

vivre bien avec sa femme légitime, mais... Emprisonné, Matache continue à vivre, par l'intermédiaire d'une assidue correspondance, à côté de sa belle-sœur, Lucsandra. Devant la justice de l'Eglise, l'homme se confesse: «j'aime ma belle-sœur depuis longtemps, avant même mon mariage. J'ai fortement voulu me marier avec elle, mais les parents ont autrement décidé. Je ne veux pas rester près de ma femme, je la hais et je la repousse»¹⁸.

A la même époque, deux frères se disputent l'amour d'une femme. Pantaleon Zalikus a une bonne et calme vie à côté de sa femme, Mărioara. Mais tout est renversé un jour... quand son frère Grigore Zalikus débarque de Paris à Bucarest. La sérénité de la bonne famille s'effondre. «Mon frère bien aimé», tant attendu, tant désiré, tant respecté bouleverse la vie de Pantaleon. Et son histoire, racontée sur des pages et des pages sous la forme d'une plainte, est un vrai roman d'aventures au milieu duquel se trouvent les sentiments de cet homme partagé entre l'amour fraternel et l'amour conjugal. Finalement, «son tendre amour pour son frère bien-aimé, pour son parfait ami» se transforme en haine féroce. Et, la femme, «le bon pot du diable» est le principal coupable qui «a réussi à diviser deux bons frères»¹⁹.

4. Une sœur «pour le meilleur et pour le pire»

Les testaments sont fort utiles pour deviner les relations développées entre frères et sœurs à travers une vie. Par ailleurs, une telle notation invoque et stimule l'esprit d'un chercheur: «pendant trois années, il faut donner une paire de vêtements (c'est-à-dire une robe, des pantalons, une chemise et un chapeau à tous) pour les âmes de mes frères, à savoir, Iordache, Dumitrache et Pană, et pour mon père et pour ma mère. Et il faut leur faire aussi des commémorations, selon la coutume pendant trois années. A chaque commémoration, il faut offrir trois cents pots, et des gimblettes, et des cierges»²⁰. La notation se retrouve dans le testament d'Anița Rătescu, fait le 22 janvier 1805, et elle nous a incité à fouiller dans les archives pour retrouver les traces de cette femme et de son destin. Cette fois-ci, les archives ont été très généreuses, offrant un nombre important de documents concernant le village Cârpenișani du département de Dâmbovița et ses terres. Ici, les membres de la famille Cârpenișanu sont de propriétaires privilégiés. Mais la famille a des branches rivales. Ainsi, les conflits pour les terres avoisinées, qui s'entremêlent, éclatent et arrivent toujours en justice. En tête: Anița Cârpenișanu, mariée Rătescu²¹. Elle assume les affaires de la famille et surtout de son frère Pană.

¹⁸ BAR, mss. 4027, ff. 90^v-91^v, 19 septembre 1828.

¹⁹ BAR, mss. 3935, ff. 256^r-259^r, 13 août 1820, 13 mars 1821, 3 juillet 1822.

²⁰ BAR, Fonds Documente Istorice, MCXLIII/168, no. 47.

²¹ «Jăluiesc măriei tale pentru verii miei, sătrăreasa Anița Răteasca i Pană, frate-său și Vasilache Cârpenișanu, ce se află aici în București, că noi având moșie la Cârpenișani, sud Dâmbovița, de moștenire de la părinții noștri, tot într-un hotar. Care moșie, trăind părinții noștri la leatu 7253 i s-au făcut hotărnicie, cu boieri orânduți, din poruncă domnească ...». BAR, Fonds Documente Istorice, MCXLIII/137.

Elle traîne en justice l'effigie de ce frère «bien aimé» et, dans son nom, défend et revendique des terres ou des moulins, trace des frontières ou mesure des vignes et des verges. La femme de son frère, sa belle-sœur, Ilinca, l'accompagne, parfois, particulièrement après la mort de Pană. Pourtant, Ilinca n'est qu'une ombre. Une ombre si faible qu'elle ne mérite pas de reprendre les affaires de la famille. Fatiguée, ruinée par tant d'argent gaspillé dans ces luttes judiciaires si coûteuses, Anița se repose dans un compromis: «Nous, les soussignés en bas de ce document, nous témoignons que nous avons eu entre nous plusieurs mésententes et querelles, même des litiges suivis par les divans princiers, pour bien borner nos terres de Cârpenișani, au département de Dâmbovița. Toutes ces mésententes nous ont ruinés, à cause de notre cousin Nicolae Cârpenișanu, qui n'a été jamais content et satisfait de la résolution émise en 1767, au mois d'août... Et pour rétablir la paix entre nous, et pour être de bons voisins et restaurer l'amour entre nous, nous sommes tombés d'accord d'accepter la résolution prise en 1753, le 25 août. Ce bornage a été fait aussi par nos parents et nous considérons qu'il est bon». Il est intéressant de noter les signatures: «Anița Răteasca *șătrăreasa* confirme avec mon frère, Pană Cârpenișanu; Vasile *postelnic* Cârpenișanu confirme, Nicolae Cârpenișanu confirme; *Popa* Nicolae témoin; Gheorghe *polcovnic* témoin»²². On constate que cette sœur représente en presque tous les procès son frère, même s'il est encore en vie, à la différence des deux autres frères, Dumitrache et Iordache, et une sœur, Zoîța, morts à l'époque, exclus de ces luttes terrestres. Mais cet accord n'est qu'un répit avant d'autres batailles pour les mêmes terres.

Même si Anița teste une partie de sa fortune en faveur de la famille de son frère, Pană, la mort de son neveu (préssumé héritier du lignage) change ses premières intentions et, aussi, son premier testament: «il ne faut pas tenir compte d'un testament à moi qui se trouve chez madame Ilinca (sa belle-sœur – n.n.), fait premièrement et signé par des témoins, parce qu'à cette époque-là vivait mon neveu Tudorache. Mais, à présent, ce testament-là n'est plus valide».

Sans enfants et sans héritiers directs, inquiète pour sa propre âme, Anița abandonne alors la famille de son frère, Pană, et commence à chercher un autre «frère», un frère digne d'être frère, prêt à l'aider, méritant son crédit pour lui confier son âme, sa fortune, ses désirs. Elle le trouve dans la personne de son cousin Vasile Cârpenișanu, toujours à côté d'elle dans les multiples procès et dans la vie de tous les jours. Il est chargé des coûteuses dépenses dédiées à la bonne commémoration de l'âme des défunts. C'est lui qui va assumer les lourdes offrandes pour les frères d'Anița («à chaque commémoration, il faut offrir trois cents pots, et des gimblettes, et des cierges») de sa propre fortune, c'est la condition maximale pour hériter de l'avoir de celle-ci.

Le fils de ce Vasile, Nicolae, bénéficiaire lui aussi du testament, reçoit la même mission: «et le sieur Nicolae pour le lopin de Balotești, comme j'ai déjà dit qu'il a le droit de le posséder en toute tranquillité, il doit faire cinq aumônes pour

²² BAR, Fonds Documente Istorice, MCXLIII/152, no. 31.

mon frère Dumitrache, cinq aumônes pour mon frère Iordache et cinq aumônes pour mon frère Pană. S'il n'accomplit pas ce devoir, je le maudis qu'il hérite tous les péchés de mes frères et de mes parents». Si elle aime ses frères, si elle se soucie de l'âme de ces frères, elle a oublié son mari et sa sœur, Zoița.

Un autre exemple montre comment les sœurs s'insèrent dans la vie de couple pour préserver le patrimoine. Cette fois-ci, les sœurs agissent dans l'intérêt de leurs nièces (en l'absence d'une mère disparue prématurément) et contre leur frère, mettant en valeur une autre relation affective créée au sein de la famille, celle sur laquelle Marion Trevisi a construit son livre²³. Elena et Safta Dudescu réclament, auprès du prince Ioan Caragea, la mauvaise gestion de la fortune faite par leur frère, Constantin Dudescu, ancien grand logothète. «Notre frère vend toute la fortune héritée de notre père», écrivent-elles dans la plainte adressée au prince. A leur avis, ce type de gaspillage pourrait laisser sans dot leurs nièces déjà à l'âge de mariage. Seulement une tutelle pourrait sauver le futur de ces filles dans une époque dominée par les dots consistantes: «c'est déjà une habitude fort connue par tous que les filles se marient avec de grandes dots, surtout les filles de grands nobles. Par exemple, la dot d'une fille noble de deuxième rang doit monter jusqu'à 200 bourses d'argent, plus des terres, des vignes, des esclaves tsiganes, des bijoux et des vêtements». Alors, il ne faut pas avoir trop d'imagination pour évaluer la dot à l'intérieur de l'élite, là où se place la famille Dudescu. Pour appuyer leur demande, les sœurs s'associent de grands boyards: Radu Golescu grand *ban*, Isac Ralet *vornic*, Barbu Văcărescu *vornic*, Dumitrașco Racoviță *vornic*, Istrate Crețulescu *vornic*. Le prince donne suite à cette demande et, après une enquête, institue une tutelle sur la fortune de Constantin Dudescu. Toute intervention sur la fortune est minutieusement surveillée par un tuteur, désigné par la famille en accord avec l'institution «*Epitropia sârmanilor evgheniți*» [l'Institut pour les Pauvres Aristocrates]. L'institution est dirigée par le métropolitain, secondé par l'évêque de Buzău et aidé par quelques boyards de haut rang. Quand, le 26 août 1814, Constantin Dudescu essaie de vendre un de ses lopins pour couvrir une importante dette, il se trouve contraint par la surveillance de son tuteur, Ioan Scufa²⁴.

Avoir une sœur s'avère une bonne solution dans ce groupe social. Propriétaire d'une grosse dot, elle ne pose pas de problèmes économiques comme pour les autres catégories sociales. Au contraire, sa fortune est parfois utilisée pour doter les filles de son frère. Une sœur se retrouve aussi dans la position d'une mère absente. Le frère exploite ses sentiments pour la charger de l'éducation et l'entretien de ses enfants. Par exemple, le grand noble Alexandru Filipescu Vulpe a un garçon d'une relation illégitime: „je ne me suis jamais légitimement marié.

²³ Marion Trévisi, *Au cœur de la parenté. Oncles et tantes dans la France des Lumières*, préface de Jean-Pierre Bardet, PUPS, Paris, 2008.

²⁴ Urechia, *Istoria românilor*, X/A, 1896, 682–685, 1 juillet 1813, 6 juin 1813, 28 novembre 1814, 26 août 1814, 13 juin 1815.

Cependant, j'ai eu un fils naturel avec une dame libre et noble". Ce fils, nommé Ioan, est adopté, tout de suite, par sa grand-mère et par sa tante, afin que cette tante devienne sa mère éternellement. Même si le père reconnaît et adopte son fils naturel, pour pouvoir ainsi lui léguer sa fortune, ce fils reste toujours à côté de sa tante qui lui témoigne «son tendre amour de mère». Cette tante, devenue mère par hasard, reçoit grâce à son «comportement maternel» tous les attributs et les droits d'une vraie mère. Dans son testament, le frère considère sa sœur la vraie mère de son fils. Les expressions utilisées pour décrire cette relation sont chargées d'une forte affection: «ma très aimée sœur, Elena», «affectueuse mère de mon fils», «ses doux sentiments maternels pour mon fils», «son amour», «son soin assidû». Toute cette effusion mérite, écrit Alexandru Filipescu, «mon entière et grande reconnaissance». Cette gratitude a créé une dette envers cette sœur et aussi envers sa famille. Et cette dette est remplie par la reconnaissance des droits légitimes sur l'avenir de l'enfant, incluant aussi l'administration de la grosse fortune dont il héritera²⁵.

Cette solidarité fraternelle est une présence active à travers les documents²⁶. Elle fonctionne de tous côtés et suppose, au-delà de l'aide, une certaine affection, ce qui permet le proverbe «le bon sang ne se change pas en eau». Un échelon plus bas, parmi les marchands aisés de Bucarest: le cas d'Ecaterina Vasiliu, la fille d'Elina et Vasile Zahariu, divorcée d'un certain *postelnic* Ioniță Portărescu, qui refuse de lui rendre la dot et de s'occuper de leurs deux enfants. Pour cette femme, mariée en 1794 et divorcée quelques ans plus tard, sans dot et avec deux enfants mineurs, l'aide essentielle, pour survivre, vient de la part de ses frères: ils assument le mariage et la dotation de leur nièce, Mărioara, et l'éducation de leur neveu, Vartolomei. «Mon fils, Vartolomei, est resté avec moi pour un certain temps; ensuite je l'ai envoyé à Vienne, auprès de mes frères pour être instruit et enrichi», écrit Ecaterina. Cette aide est restituée un jour sous une autre forme: Ecaterina se charge d'être une mère adoptive pour les garçons de l'un de ses frères, nés d'une relation hors mariage. En même temps, Neculae et Constantin deviennent les fils «bien aimés» d'Ecaterina. Jusqu'ici tout ressemble au cas présenté plus haut, toutefois Ecaterina ne reçoit ni la reconnaissance de son frère, ni l'affection, mais un contrat qui stipule clairement l'exclusion de son propre fils, Vartolomei, de toute la fortune de son oncle. Neculae et Constantin doivent bénéficier entièrement du patrimoine paternel, même s'ils se retrouvent quotidiennement avec leur cousin Vartolomei sous le même toit, dans la maison du faubourg Bălăceanu, à Bucarest, élevés et protégés par la même mère²⁷.

²⁵ Voir le testament d'Alexandru Filipescu-Vulpe in *Arhivele Olteniei*, 53, 1931, pp. 447–450.

²⁶ Voir aussi Constanța Vintilă-Ghițulescu, «*Au sein de la famille*»: *Solidarités et conflits sociaux dans la société roumaine (XVIII^e siècle)*, in *Comportements sociaux et stratégies familiales dans les Balkans, XVI–XX siècles*, sous la direction de Ionela Băluță, Constanța Vintilă-Ghițulescu, Mihai-Răzvan Ungureanu, New Europe Collège, București, 2008, pp. 254–267.

²⁷ BAR, mss. 614, ff. 12r–13r, décembre 1816.

Conclusions

Les solidarités et les conflits au sein de la famille sont des thèmes très généreux qu'on ne peut pas épuiser en quelques pages. J'ai essayé de saisir les aspects liés surtout à la famille, notamment les relations tissées entre frères et sœurs. Cependant, on sait d'avance que si la famille représente le noyau, chaque individu brode sur une structure horizontale ses liens familiaux et sur une autre structure verticale ses liens où s'arrangent la famille, l'amitié, le parrainage, la camaraderie d'affaires, la clientèle. Une chose n'exclut pas l'autre, chacune sert dans certaines occurrences, l'une peut être doublée/ consolidée par l'autre. Même si la famille est l'abri pour les mauvais jours et un relais délectable pour les beaux jours, vivre seulement au sein de sa famille est impossible, parce que celle-ci arrive parfois à étouffer les initiatives, à contrôler et à surveiller la conduite, à fixer d'avance les priorités, à tyranniser ses membres. C'est pourquoi les mécanismes de la solidarité se mettent en fonction dans des cas bien définis, c'est pourquoi les mécanismes des conflits familiaux émergent parfois plus vite que la solidarité et entraînent nombre de parents divers. Les frères et les sœurs sont, alors, parties intégrantes de ces solidarités et de ces conflits.

UN VOYAGEUR ROUMAIN EN GRÈCE AU DÉBUT DU XX^e SIÈCLE

CONSTANTIN IORDAN
(Institut d'Études Sud-Est Européennes
de l'Académie Roumaine)

L'auteur fouille le fonds conservé aux Archives de la Bibliothèque Nationale de Roumanie consacré à Emanuel Lacu, un Roumain de Transylvanie – né le 26 octobre 1873 – ayant peu d'instruction, qui a eu l'idée de faire le tour de monde à pied, en sept ans, en commençant en mars 1905, partant de Sofia où il habitait depuis 1901. Cette fois, il s'agit du voyage en Grèce (fin mars – juillet 1906). Les notes de journal concernant la présence, les mœurs et les opinions des Aroumains présentent un intérêt particulier.

Mots-clé: Roumanie, Grèce, Balkans, Aroumains.

L'étude des écrits concernant les voyages, soit des étrangers à travers les terres roumaines, soit des Roumains à l'étranger, ont une vieille tradition dans l'historiographie. Nous n'insisterons pas sur cet aspect, qui mérite toujours une recherche à part, mais nous mentionnons une analyse plus récente, liée partiellement à notre sujet, celle due à Marina Marinescu, publiée en 2000¹.

Nous avons déjà attiré l'attention sur un précieux fonds conservé dans les Archives de la Bibliothèque Nationale de la Roumanie, selon notre connaissance encore ignoré par les spécialistes, constitué par des manuscrits, des journaux, des notes et des cartes postales illustrées appartenant à un personnage d'une destinée particulière – Emanuil Lacu². Selon un essai autobiographique, E. Lacu est né au village de Rășinari en Transylvanie, le 26 octobre 1873, dans une famille pauvre. Son père était berger et sa mère s'occupait «avec un genre de négoce, vendeuse de fruits», donc «ils gagnaient leur existence avec peine et fatigue». Ils ont eu huit enfants, quatre garçons et quatre filles, notre héros étant l'aîné. Pendant l'enfance il a perdu un frère et une sœur, «c'est ainsi que Dieu a soulagé un peu la maison de mes parents, pour qu'ils puissent gagner et diriger les autres». Il a suivi les deux classes primaires, a commencé la troisième, mais il dut abandonner l'école à cause

¹ Marina Marinescu, *Drumuri și călători în Balcani*, Bucarest, 2000.

² Voir nos études *Un călător român în Balcani la începutul secolului XX*, dans *Polychronion. Profesorului Nicolae-Șerban Tanașoca la 70 de ani*, éd. Lia Brad-Chisacof et Cătălina Vătășescu, Bucarest, 2012, p. 263–276; *Un voyageur roumain dans le Proche Orient au début du XX^e siècle*, dans les Actes du Symposium international Le Livre. La Roumanie. L'Europe, Bibliothèque Métropolitaine de Bucarest, 20–23 septembre 2011, Bucarest, 2012, p. 221–229.

Rev. Études Sud-Est Europ., LI, 1–4, p. 221–238, Bucarest, 2013

des gros frais. À l'âge de quatorze ans, «*les parents m'ont mis en apprentissage chez un patron*» et, pendant sept années, il a travaillé chez divers propriétaires d'animaux des environs, parmi lesquels Bucur Severin d'un «*village saxon proche du nôtre, à savoir: Cislădioara*».

Cette étape de sa vie s'est achevée dramatiquement à cause d'une maladie provoquée, à son avis, par «*les maléfices*» jetés par deux filles bergères dont il a refusé les avances, «*moi étant encore très jeune, je ne comprenais pas leur but*». Après une souffrance de quatre mois et l'échec des médecins de le guérir, ses parents ont fait appel à «*un sorcier*», «*homme du village d'Avrig*», qui lui a rendu la santé en peu de temps. C'est au printemps de 1895 qu'il a décidé de partir en Roumanie, avec un oncle, Constantin, frère de sa mère, et un collègue d'école, Iliuț Coman. Après avoir obtenu les passeports, tous les trois sont partis à Bucarest, «*vers la fête de Saint Georges*». Dans la capitale de la Roumanie, E. Lacu avait quatre tantes, sœurs de son père, où ils ont habité un certain temps. Comme ils ne trouvaient aucun emploi, l'oncle et son collègue sont revenus à la maison, lui-même restant à Bucarest. En 1896 il s'est engagé chez le propriétaire d'un jardin de Băile Pucioasa, où travaillaient deux autres jeunes de son village, mais en août leur patron a fait faillite. Les trois sont allés, par train, à Târgoviște où «*ils se sont divertis au Monastère Dealu*». Il réussit à s'engager à un hôtel, mais il est tombé malade de «*fièvre*» et il rentra au village natal, pour y passer l'hiver. Au printemps 1897 nous le trouvons de nouveau en Roumanie, établi à Giurgiu, travaillant pendant l'été comme vendeur au marché. Une impulsion de connaître le monde l'a décidé en automne de faire le premier voyage à Roussé, passant «*le Danube que j'avais connu seulement dans les livres, et maintenant je me voyais embarqué sur le bateau*»³.

Le passager a décrit le voyage au-delà du fleuve, les formalités administratives du port bulgare et les premières impressions de la visite en ville, de sorte qu'il a vu «*plusieurs choses et coutumes à Roussé*»⁴. Selon l'usage, le soir, il s'est présenté au Consulat de Roumanie pour le visa du retour à Giurgiu. C'est alors que le consul Fotin Ionesco lui a proposé de l'engager comme «*auxiliaire*». Il est resté dans cet emploi jusqu'au printemps 1898, quand, revenant au port roumain, il a travaillé pendant une année comme «*valet*» chez N. Algiu, le président du tribunal local.

Au printemps 1899 il est revenu à Roussé, où il a travaillé tout l'été dans «*une fromagerie*», décidant, en août, de partir à Constantinople. Le jeune homme de Transylvanie a décrit le chemin par le train à Varna – «*cette ville située au bord de la mer*», avec un port «*construit à ce moment-là*», «*des jardins avec des vignobles et des villas très belles*», avec «*des bains publics bâtis de planches au bord de la mer*», avec «*des populations diverses, Turcs, Bulgares, Grecs et Gagaouzes, une sorte de gens ni Turcs, ni Bulgares*»⁵. Le voyage en bateau

³ Archives de la Bibliothèque Nationale de Roumanie (citée à la suite ABNR). Fonds Saint-Georges, Paquet LXXI, Dossier 5, ff.1-3.

⁴ *Ibidem*, ff. 4-5.

⁵ *Ibidem*, f. 5.

jusqu'aux bouches du Bosphore a duré douze heures, puis encore deux heures jusqu'à la capitale de l'Empire Ottoman. Après un séjour de deux semaines à Constantinople, il s'est embarqué sur un navire autrichien pour Brăila, où «*il est descendu chez le patron d'un bistro, Roumain de Transylvani*»⁶.

Ce fut sa première expérience, après Roussé, de connaître d'autres horizons, dominée, pour le moment, par le mirage de la capitale impériale. Nous n'avons pas d'autres informations jusqu'en août 1901, lorsque nous le retrouvons de nouveau à Roussé, désireux «*de partir à l'étranger*». Il a repris le train pour Varna et le 26 août s'est embarqué à destination Constantinople, où il est arrivé après un voyage de vingt heures. Il donne d'autres détails sur la vie quotidienne de la grande ville, mais surtout sur la rencontre avec un moine roumain qui se trouvait depuis deux ans au Mont Athos. Celui-là, originaire du village d'Avrig, ayant une fille mariée au village natal et une deuxième vivant au monastère de Cernica près de Bucarest, revenait au pays pour partager sa fortune après la mort de sa femme et retourner ensuite aux Lieux Saints afin de «*chercher sa rédemption*». Ce fut l'occasion d'obtenir des nouvelles sur la communauté monastique du Mont Athos et se renseigner sur l'adresse de l'ermitage de sa nouvelle connaissance, annonçant l'intention de connaître directement les lieux. E. Lacu est parti après quelques jours pour l'Athos, accompagné en bateau par le vieux moine⁷.

Nous n'avons pas de nouvelles sur ce voyage au Mont Athos, mais celui-ci a sans doute influencé la décision de notre héros de partir l'année suivante à Jérusalem. Il nous a laissé des pages intéressantes sur la route vers le Saint-Sépulcre, le départ ayant lieu à Sofia, le 21 août 1902. C'était pour la première fois qu'E. Lacu traversait la Péninsule Balkanique. Les premiers repères de la route ont été Radomir – «*une petite ville jolie, mais trop petite*» et Kustendil – «*une petite ville située au pied de la montagne, mais ayant une belle position*». La frontière bulgare une fois passée facilement, le passage de la frontière turque a soulevé des problèmes «*parce qu'on avait trouvé dans mes bagages quelques petites icônes*». Ce fut la raison pour le conduire au *kaimakam* (le représentant du gouverneur ottoman) de Palanka, qui l'a libéré après vérification des documents. En même temps, «*certaines vieux Bulgares*» l'ont conseillé de partir, puisqu'il allait y avoir lieu «*une grande perquisition à cause des comités*». Rappelons que notre pèlerin voyageait une année avant la grande insurrection anti-ottomane d'Ilinden et l'état révolutionnaire était déjà une réalité. Non pas par hasard, E. Lacu remarqua «*une foule de soldats Turcs, qui étaient rangés sur toutes les collines, puisqu'en ville ils n'avaient pas de place*»⁸. Il n'a pas ignoré les conseils des Bulgares et après une nuit et presque un jour de marche, il est arrivé à Comona (Kumanovo), où il s'est immédiatement présenté à la préfecture pour signaler sa présence. Retenons qu'il a passé la nuit à un hôtel, «*où un Grec était entrepreneur*», le lendemain vers le soir arrivant à Scopia (Skopje), «*qui a une très belle position, car la ville est située*

⁶ *Ibidem*, ff. 6–7.

⁷ *Ibidem*, ff. 16–19.

⁸ *Ibidem*, f. 20.

entre des montagnes et au milieu coule de l'eau qui fait une distraction très plaisante». Après la préfecture, il a rendu visite au Métropolitain Firmilien. Le but suivant fut Prilep, mais le voyage se passa avec des péripéties. Hébergé par un Bulgare du village Pitreni, il a été soupçonné par «une patrouille de Turcs» d'être «comitadji, c'est-à-dire espion», puisqu'il venait de la Bulgarie, mais finalement ce fut le passeport autrichien qui l'a aidé. Le séjour à Prilep fut bref, un objectif plus important étant Bitola. Muni de l'adresse d'une connaissance, il est devenu en peu de temps «l'ami de plusieurs Roumains macédoniens». L'un d'eux, Jasu Docu de Gopeš, «marchand à Bitola», l'a accompagné chez les autorités pour éviter les soupçons. Ceux-ci n'ont pas manqué, mais E. Lacu a pu continuer le voyage après avoir menacé avec une réclamation de la part du Consulat de l'Autriche-Hongrie. C'est ainsi que le 1^{er} septembre 1902, un dimanche, il est parti de la ville accompagné pendant une heure par «une foule de Roumains». Jusqu'à la frontière avec la Grèce il est passé par plusieurs villages bulgares, par le village Banitsa, de 300 maisons, habité «toujours par des Bulgares», par Ierisson et Ellassona. Après le passage de la frontière il crut qu'il se trouvait dans «un vrai paradis», en Grèce «j'ai senti des signes de liberté, ni questions à la frontière, ni quelqu'un qui t'interroge sur le passeport, je m'imaginai être dans mon pays». Le voyageur enregistrait en peu de temps les ruines d'un grand village, «turc auparavant, démolé et désert depuis la guerre de 1897»⁹. En route vers Trinu (Tirnavos) il fut impressionné par la richesse des vignobles: «une grappe pouvait avoir un poids de 2–3 kilos, les raisins étaient gros comme des prunes». Arrivé dans cette petite ville, il a remarqué «les soldats grecs d'une grande beauté, tu ne croyais pas que tu voyais des soldats, mais des anges; ils étaient tous des garçons d'élite, propres, avec ces 'foustanelles' helléniques, c'était très plaisant de les regarder». Le suivant arrêt fut à Larissa, «la capitale de la Roumélie», où il fut hébergé à un hôtel, «les propriétaires étant toujours des Roumains macédoniens». Il y est resté trois jours, a vu beaucoup de ruines du temps des Turcs et a continué son chemin vers Volos: «ici aussi il y a de beaux endroits car cette ville, Volos, est située au pied des montagnes et au bord de la mer; ici à Volos, en haut, sur la montagne, il y a sept villages, l'un près de l'autre». Il s'est embarqué à Volos sur un bateau à destination d'Athènes. Après deux jours et deux nuits, le navire a jeté l'ancre dans le port du Pirée. Ce fut l'occasion de voyager par le train jusqu'à Athènes – «une taxe de 50 bani» – étant hébergé à l'hôtel «Ioannina». Pendant quatre jours il a visité la capitale de la Grèce – «beaucoup de ruines et d'antiquités» – ensuite il est revenu au Pirée pour prendre le bateau pour Smyrne. Le voyageur tient à mentionner la date du départ de Grèce – le 11 septembre 1902 – «puisque'il faut que je tienne compte, pour mémoire et pour toute la vie, de ce qui s'est passé avec moi pendant ce temps sur la mer»¹⁰. De la côte de l'Asie Mineure, E. Lacu a continué sa route jusqu'au Saint Sépulcre, voyage dont nous avons étudié ailleurs le récit¹¹.

⁹ *Ibidem*, ff. 21–24.

¹⁰ *Ibidem*, ff. 24–25.

¹¹ Voir notre contribution *Un voyageur roumain dans le Proche Orient au début du XX^e siècle*, p. 221–229.

Après ces expériences touristiques, il a poursuivi son grand projet entamé en mars 1905, celui de faire un voyage à pied autour du monde. Dans ses archives nous avons trouvé la note suivante: «*Le soussigné, touriste volontaire, je suis parti de Sofia, le 17 mars 1905, dans le but de parcourir à pied tout le monde pendant sept ans, ayant dans mes poches, au moment du départ, seulement 2,5 stotinki (centimes). Dans les mémoires que je publierai plus tard je vais essayer de relater tout ce que je trouverai digne d'être remarqué dans les mœurs et le caractère des nations que je visiterai. Quant aux moyens d'existence pendant ce long et difficile voyage, je fais appel à toutes les personnes qui voudraient m'aider à accomplir cette entreprise aussi difficile que dangereuse. Touriste, Maniu Lacu*». C'était un texte sûrement destiné à la publication. Dans le même dossier se trouve aussi une carte postale avec sa photo et la note: «*Le touriste Maniu Lacu – Roumain de Transylvanie*»¹². Nous trouvons dans une autre note, en langue bulgare, publiée probablement dans une ville du sud des Balkans après le début du voyage, des détails supplémentaires sur le projet. Voilà le texte: «*Le touriste Mano Lako, Roumain, âgé de 30–35 ans, né à Rășinari en Transylvanie, arrivé ici aujourd'hui, de Sofia, par la Bulgarie méridionale, qui va faire un tour du monde pendant sept ans. Il visitera les pays suivants: Serbie, Turquie, Grèce, Monténégro, Autriche, Italie, Espagne, France, Pays-Bas, Allemagne, Russie, Asie, Afrique et Amérique. Mano Lako a vécu quatre années en Bulgarie, il est allé à pied à Jérusalem et, dans son actuel voyage autour du monde, il est parti avec un bagage de 20 kilos sur son dos et 2,5 stotinki dans sa poche. Il a aussi fait imprimer des cartes postales avec son image, de la vente desquelles il pense se nourrir*»¹³.

E. Lacu a tenu un journal de ses notes sur les lieux visités, enregistrant, dans la plupart des cas, la distance parcourue chaque jour. Les notes étaient des plus diverses, depuis la description des routes à la présentation des localités – nombre de maisons, population, nationalités, confessions, occupations, monuments historiques, institutions –, avec des portraits de gens et l'histoire des événements dans lesquels il fut impliqué.

Ainsi, pendant les mois de mars–juin 1905 il a visité la Bulgarie, la Serbie, la Bosnie-Herzégovine, la Dalmatie et le Monténégro¹⁴. Il n'y a pas d'autres notes pour l'année 1905. Nous avons des raisons à croire que du Monténégro E. Lacu a continué son voyage vers l'Occident; le 1^{er} mars 1906 il écrivait d'Italie à ses parents, évoquant une lettre reçue de leur part lorsqu'il se trouvait en Sicile¹⁵, et à la fin du même mois il débarquait dans l'île de Corfou, par une course maritime de Brindisi¹⁶. Ses archives conservent le journal de son voyage en Grèce continentale au cours de l'année 1906.

¹² ABNR, Fonds Saint-Georges, P. LXXI, D. 10, f. 3.

¹³ *Ibidem*, D. 4, f. 93.

¹⁴ Voir des détails dans notre étude *Un călător român în Balcani la începutul secolului XX*, p. 263–276.

¹⁵ ABNR, Fonds Saint-Georges. D. 2, ff. 4–5.

¹⁶ *Ibidem*, D. 5, f. 286.

Pour comprendre les objectifs du voyageur et les conditions du voyage, il pourrait être utile de reproduire les pensées formulées dans une lettre adressée par E. Lacu de Grèce, le 20 avril 1906 (nouveau style), à sa famille. Entre autres, il était préoccupé du chagrin de sa mère à cause de son voyage: «*Chère maman, je te prie d'être très joyeuse, puisque le temps arrivera où nous allons tous nous réjouir, si Dieu veut que je vive encore six ans; voilà qu'une année de travail est passée. Je voyage seul, je suis entretenu par tous les empires pour tous mes frais et je suis honoré là où je me trouve. Tous les journaux de tout le monde écrivent sur moi, parce que je suis le seul au monde qui fait cela et pour cette raison j'aurai une grandeur éminente. /.../ Chère maman, je te prie, tout ce que tu recevras de ma part, livres, lettres, ramasses-les dans un coffre pour que rien ne soit perdu, parce qu'ils me seront utiles lorsque j'aurai fini*»¹⁷.

Par conséquent, le 28 mars 1906 (ancien style), à 11 heures du soir, E. Lacu s'est embarqué à Brindisi et, ayant passé une nuit en Mer Adriatique (160 km), il est arrivé dans l'île de Corfou (Kerkyra), au port du même nom. La place était pleine de «*navires de guerres anglais et d'autres bateaux*». La raison était l'arrivée du roi d'Angleterre, Édouard VII, accompagné par le souverain de Grèce, Georges I^{er}. Ce fut «*une très belle parade tout le jour, des musiques chantaient et les coups de canon retentissaient. Ensuite, vers le soir, il y eut une belle illumination dans la ville ainsi qu'au port*». La petite ville de Corfou était «*très plaisante, moderne et commerciale*». Il s'est présenté aux autorités et ensuite il s'est embarqué de nouveau, le 30 mars, et, après un voyage de 13 heures (150 km), le lendemain il est arrivé à Patras. Il voulut voir le maire, mais «*celui-ci, pris d'une fantaisie phanariote, voyant que je suis Roumain, s'est présenté devant moi d'une manière misérable*». Une explication de cette attitude pourrait être le fait que les rapports entre la Roumanie et la Grèce étaient alors tendues à cause du problème macédonien et, le 31 mai 1906, les relations diplomatiques bilatérales allaient être interrompues. Tout de même, notre pèlerin possédait un passeport austro-hongrois. Cependant, E. Lacu a fait la connaissance d'un juriste, N. Metaxas, «*un jeune homme très intelligent, qui m'accompagna pour visiter la ville*». Celle-ci avait environ 145.000 habitants, «*on y fait un peu de commerce, surtout du raisin sec et de l'huile. /.../ Elle a un panorama romantique, mais la population d'ici est peu civilisée*». L'auteur des notes observait que c'était «*le Vendredi de la Passion*»: le soir, «*toute la ville était illuminée; il y avait à toutes les fenêtres et aux balcons des maisons des lampes à huile colorées, où brûlaient des cierges* ». Il a vu, «*sortant de la cathédrale, une foule de prêtres vêtus de pourpre, avec des cierges, des icônes et des croix, ensuite quatre prêtres portaient un trône sur lequel était un tableau dédié à la Pentecôte. Maintenant ils partent. Sept jeunes marchaient à l'avant avec des croix, puis six hommes avec des cierges, ensuite douze prêtres, finalement le trône. À l'arrière du trône chantait la musique militaire, ensuite après la musique, toute la population de la ville avec des cierges allumés aux mains. De cette manière, ils ont fait le tour de la ville. Lorsque la musique cessait,*

¹⁷ *Ibidem*, P. LXXI, D. 2, f. 6.

la population chantait «*Que Dieu ait pitié*». À 12 heures ils se sont retirés à l'église, où ils ont accompli l'enterrement du Seigneur»¹⁸.

Le 1^{er} avril, le voyageur est parti à pied de Patras, marchant près des montagnes, au bord du golfe Lepanto, sur un chemin rocailleux, «*peu cultivé*» (40 km), pour s'arrêter au village Satopirgus (Psathopirgos). De là, il a traversé le golfe Lepanto en barque, arrivant dans la petite ville Napacto (Nafpaktos), l'ancienne Lepanto, «*parce qu'ici avait été une forteresse vénitienne, Lepanto; ici on pouvait voir encore des ruines de la cité Lepantia, bâtie par les Hellènes avant Jésus-Christ, détruite ensuite par les Vénitiens*». Il y passa les premiers deux jours de Pâques, il rencontra le maire, «*Mr. Sismon*», trouvant en lui «*un grand ennemi des Roumains*». Le 3 avril, il a quitté Nafpaktos et il a marché 35 km dans les Montagnes Patrahoris, sur la rivière Varava, arrivant au lac Lacutrihonis (Trihonida), «*qui avait une longueur de 15 km et une largeur de 10 km*»; il est arrivé le soir au village Gavalou, jouissant «*d'un bel accueil de la part des autorités*». Il a continué son chemin et, en peu de temps, il est arrivé dans un hameau, Kusali, où il fut accueilli par un homme du pays, Sotirios Politis, qui était au courant de son arrivée par les journaux; par conséquent, il l'hébergea dans sa maison, «*où je passe la soirée dans une belle cérémonie*». Le lendemain il est allé plus loin (25 km), dans «*un beau champ bien cultivé*» près du lac Amvrakia, s'arrêtant à Agrinio, «*une petite ville, d'environ 400 maisons, /.../ recevant ici une réception cordiale de la part des autorités et de la population*». Le 5 avril il a quitté Agrinio et, ayant traversé quelques collines (30 km), a passé par le village Lepenou, est descendu vers l'ouest vers une rivière où se trouvait «*un pont de fer de 250 m*» et, à courte distance, le hameau de Suranu, d'environ 100 maisons. Là-bas «*tous étaient des Roumains et ils avaient une économie du bétail; ils parlaient le roumain, mais ils se déclaraient Grecs*». Leur chef était un «*célibataire*», son nom était N. Iorgos et «*il était très riche*». La contrée avait environ 10 km carrés et on y voyait «*quelques ruines anciennes, des cyclopes de pierre de 2 m carrés*»¹⁹. À la même place se trouvaient aussi «*les ruines du temple Neftalon, fondé avant Jésus Christ*». Il fut hébergé par N. Iorgos et le lendemain il parcourut 23 km, faisant halte au soir dans la petite ville Karvasara (Krikelos). Située sur le bord du golfe Amvrakikos, cette localité avait environ 2.000 habitants. Le 7 avril (44 km) il a voyagé par les montagnes, «*sans voir aucun village*», et le soir il est arrivé dans la petite ville d'Arta, qui se trouvait sur la frontière avec la Turquie, au bord de la rivière Araftas (Arahtos). Le lendemain il jouit «*d'un bel accueil de la part du maire de ce lieu*». Il a visité une église byzantine et il a vu le pont de pierre, marquant la frontière. Le pont avait une longueur de 50 m, «*à l'un des bouts était la frontière turque, à l'autre celle grecque*». Le 9 avril (30 km) il est parti d'Arta, a traversé les montagnes Teiomeri (Tsoumerika), «*sur le cours de la rivière Araftas*». Il a passé la nuit dans une auberge des montagnes. Le lendemain (40 km), marchant toujours dans les montagnes,

¹⁸ *Ibidem*, D. 5, ff. 286–287.

¹⁹ *Ibidem*, ff. 288–289; pour les noms actuels des localités, voir: Corneliu Obrușcu, *Grecia. Ghid turistic și cultural*, Bucarest, Maison d'édition Soveja, 1999, passim.

hautes de 2.000 m, il est arrivé au village Agnata (Agnanta). Le 11 avril (25 km) il a visité les autorités locales, «où j'ai eu un bel accueil» et a continué le voyage toujours dans une région montagneuse, arrivant vers le soir au village Pragmata (Pramanta), «sur les pentes de montagnes caillouteuses». Le lendemain, il a rencontré le maire – Litros – «pour légaliser mon cahier de voyage, mais celui-ci se présentant plein d'alcool ou de vin, je fus refusé». Il fut obligé d'ajourner pour le 13 avril, étant de nouveau refusé, prétendant «qu'il ne me légalise pas le cahier puisque je suis Roumain». L'intervention de l'agent de police V. Liiaca fut nécessaire pour que le maire lui applique le visa sur le document. Il est parti tout de suite, à travers les Montagnes du Pinde (45 km) et, au soir, il est arrivé au village Kalavrita (Kalarites) – d'environ 300 maisons, où les habitants du pays «étaient tous des Roumains, bergers du bétail». Il jouit «de réceptions grandioses»²⁰.

Le lendemain, il a repris le voyage (50 km) parmi les collines du Pinde (hauteur de 2.100 m), le sommet étant couvert «par des congères de neige». Descendant vers le sud, il marcha dans des forêts de sapins, arrivant à la rivière Inahos. Comme le soir était tombé et le «temps était sombre et pluvieux», il a trouvé, avec de grandes difficultés, «une colonie d'environ 15 maisons, mais on n'entend rien, tout est désert». Enfin, il a vu une lumière à la fenêtre d'une maison, il frappa et un vieillard l'interrogea en roumain. Tout de suite il a été accueilli et régala. E. Lacu a demandé comment son interlocuteur avait appris le roumain. Il a reçu la réponse suivante: «Mon fils, nous sommes des Roumains de Roumanie et nous ne savons pas d'autre langue que le roumain. Nos parents étaient des Roumains, mais lorsqu'ils étaient persécutés par des Turcs et des Grecs en Roumanie, ils se sont réfugiés dans ces montagnes, c'est ainsi que nous sommes nés ici. C'est ainsi que jusqu'à ce jour nous habitons ici. Nous nous occupons de l'élevage du bétail et nous sommes nombreux, environ 40 villages. Pendant l'été nous vivons dans la montagne et en hiver nous descendons vers les pâturages». Cette nuit il est resté dans la maison du vieux N. Simon.

Le 15 avril il est parti de ce village, Lepenitsa (Lepenita), traversant les Montagnes Pinde (20 km), arrivant à midi dans un autre village roumain, Kotori, peu peuplé, et ensuite il a passé la rivière Panakos. Il est arrivé l'après-midi au village de Krania (environ 400 maisons), qui «était désert, parce que les habitants roumains n'y étaient pas revenus des champs». Il a continué son chemin, entrant vers le soir «dans un autre village roumain, Kastania, d'environ 300 maisons». Il fut honoré d'un accueil spécial de la part des Roumains, gens du pays, mais il a remarqué qu'il s'y trouvait un moine grec, «qui tenait un discours au milieu du village, prêchant le patriotisme grec à la population de ces lieux, en disant aux habitants qu'ils ne sont pas Roumains, mais Grecs. Ce moine critiquait rudement la nation roumaine»²¹.

Partant de Kastania le 16 avril (25 km), il a fini son voyage dans le Pinde, arrivant à la rivière Pineias (Enipeias). Marchant vers le sud, il est entré au soir

²⁰ *Ibidem*, ff. 290–291.

²¹ *Ibidem*, ff. 292–293.

dans la localité Hani Manduri (Hani Mourgani), où il a passé la nuit. Le lendemain (30 km), «*ayant parcouru une longue distance*», il est arrivé dans la ville Kalambaka, aux pieds de montagnes de pierre nommées Météora, cinq en nombre, dont l'hauteur était de 1.500 m. Le voyageur constatait «*qu'au sommet de ces montagnes se trouvaient quelques monastères, très grands. On ne peut pas monter jusqu'à ces monastères à pied, puisque les montagnes étaient comme un gouffre. /.../ On monte au monastère par des escaliers en chaînes de fer, ou à l'aide de treuils. Maintenant je reste ici, ce jour-ci, pour visiter ces monastères si intéressants*».

Le 18 avril (25 km), après avoir quitté Kalambaka, il est allé dans la campagne de Thessalie (d'environ 50 km carrés), «*un champ productif pour l'agriculture*», et il est arrivé dans la capitale du district, la ville de Trikala. E. Lacu a mentionné l'existence de plusieurs «*bâtiments détruits pendant la guerre turque de '97*» (le conflit militaire turco-grec des années 1896–1897 – C.I.). La population était constituée de «*Turcs et de chrétiens*». Le lendemain il a visité les autorités locales, où «*j'ai joui de réceptions cordiales*», ainsi que la ville. Le 20 avril il est parti de Trikala et à midi il est arrivé au village Paraprastona (Paleomonastiro). Après le déjeuner, dans peu de temps il est entré dans la petite ville de Karditsa, où il a fait la connaissance du maire Russokis, «*un vieil homme, qui portait le costume national avec la foustanelle, mais il a été si gentil que je suis resté ébahi par son intelligence. /.../ Celui-ci m'a accueilli plus cordialement que tous les maires de Grèce*». Le lendemain (30 km), pendant l'après-midi, il est arrivé au village Palamas, «*étant accueilli ici par le maire et plusieurs gens du pays. /.../ Je reste, je m'amuse en cérémonie parmi eux*».

Le 22 avril (56 km), au départ de Palamas, «*j'ai reçu un bel applaudissement, étant accompagné ensuite par tout le peuple de ce village à distance d'un kilomètre, puis je pris congé de ce peuple si aimable*». À midi il est passé par le village de Koturi, «*et ici j'ai reçu une réception grandiose de la part du peuple*». Vers le soir il est arrivé dans la ville de Larissa. Le lendemain, il a fait une visite au maire de la localité, «*où je reçus de même un accueil remarquable de la part de toutes les autorités et aussi de la part de la population*». Comme c'était la Saint Georges, il a assisté «*à la fête nationale qui s'est faite à la cathédrale d'ici et aussi à une brève parade militaire*». Le 24 avril (30 km), en quittant Larissa, il a traversé la plaine thessalienne, arrivant le soir au village Gerli, où il a passé la nuit. Le jour suivant (20 km) il a marché au pied de la montagne Mavrovouni et, passant vers l'est, il a descendu vers le golfe Pagassitikos, entrant à Volos, cité «*un peu moderne, ville commerciale*», qui avait «*une position romantique*». À un kilomètre vers l'ouest au-dessus de la ville, sur la pente de la montagne, «*on voyait sept villages*»²², le lieu où il a trouvé un hôtel.

Le 26 avril, il a voulu prendre contact avec les notables locaux, «*mais j'ai reçu un accueil peu chaleureux, tant de la part des autorités que de la part de la population, car ce peuple n'était pas d'un beau caractère*». Le lendemain (30 km),

²² *Ibidem*. Une pause est intervenue dans le journal, la continuation se trouvant aux feuilles 112–113.

après le départ de Volos, il a traversé quelques collines et il est arrivé au village Velestino, fondé par le roi Ferréos. L'agglomération avait seulement 200 maisons et les habitants étaient «*très cultivés et gentils; ici j'ai eu une belle réception*». Vers le soir, il est arrivé à une «*cioflic*» (ciflik, ferme – C.I.) d'un «*boyard, Ilie Gatos; cet homme était très riche, toute sa richesse était constituée de bétail, de moutons, de chèvres et de chevaux, mais son costume était très commun, sa conduite était paysanne, il portait des pantalons très larges et des sandales de fermier, mais il était très gentil*». Le 28 avril il a parcouru 25 km, a passé près «*d'une minérale (mine – C.I.) de minerai de fer*», il est arrivé à «*une montagne ronde, haute de 150 m.; sur cette montagne on voyait de nombreuses ruines de constructions; on dit que ce fut une cité antique, dont le nom était Ftivai*». Peu après, il est arrivé au village Dovlaton, où il a passé la nuit. Le lendemain (20 km) il a traversé un champ où coulait la rivière Enipene (Enipeas), ensuite il est arrivé dans la petite ville Pharsala, «*où on voyaient plusieurs murs détruits en '97*». Dans cette place, «*peu moderne*», il a visité les autorités, jouissant de «*réceptions cordiales*». Le 30 avril (35 km) il est arrivé à la montagne Achaia, sur les côtes de laquelle se trouvait le village Domokos; il recut «*un accueil grandiose de la part des autorités et de la population d'ici*»²³.

Le lendemain à midi (25 km), après avoir parcouru «*quelques collines très caillouteuses*», il est arrivé au village de Scarnitsa. Il a pris le déjeuner à la taverne du lieu, où il a fait la connaissance du maître d'école. Il fut traité d'une «*manière cordiale, ensuite, au départ, il m'a accompagné avec tous les élèves de l'école, chantant en chœur <Que vive, que vive le Roumain voyageur / que vive, que vive pour toujours immortel / qu'il passe bien par des pays étrangers/ sept années comme une semaine*». Il a été conduit jusqu'à la sortie du village. Peu après il a descendu dans la vallée Pendimicle, où on construisait un chemin de fer, occasion de connaître l'ingénieur italien P. Promoselli.

Le 2 mai (15 km), E. Lacu est parti de cette vallée et il est vite arrivé au village de Gamonos, se trouvant au pied de la Montagne Stamos. À cause de l'absence des autorités pour la légalisation du cahier, leurs représentants étant aux labours du champ, le voyageur a été obligé d'y rester jusqu'au lendemain. Le 3 mai (40 km), il a traversé cette zone montagneuse et la rivière Ainahonos. À midi il est arrivé au village de Smokovo, où les habitants étaient bergers de bétail. Le soir il est entré au village de Rendina, d'environ 200 maisons, se trouvant au pied des collines de la montagne Stamos, d'une hauteur de 1.800 m. «*Le peuple de ce pays s'occupe de l'économie du bétail, c'est un peuple sain, qui jouit d'un climat et d'eaux très douces*». Les habitants étaient «*cultivés et accueillants, ici j'ai reçu un aimable accueil, tant de la part des autorités que de la population*». Le jour suivant (20 km), après avoir dépassé la montagne Stamos, il est arrivé au village Fournas (environ 300 maisons), où les habitants s'occupaient aussi de «*l'économie du bétail*». Il a eu la joie de connaître le professeur Athanase Riglas, avec lequel il a passé «*une très belle soirée*»²⁴.

²³ *Ibidem*, f. 114.

²⁴ *Ibidem*, f. 115.

Le 5 mai (50 km), partant de Fournà, il a traversé la montagne Iliias (1.050 m.), des forêts de sapins et quelques collines et il est arrivé aux montagnes Amfristos (Timfristos) – hauteur 2.050 m. – qui étaient encore couvertes de neige. Descendant vers l'ouest, il est entré dans la petite ville Karpenis (Karpenissi). Les habitants «*ne m'ont fait aucune impression*». Le lendemain (44 km) il a marché dans un champ situé entre les montagnes Timfristos et Xelidon, arrivant au village Mavrilon. Pendant l'après-midi, il est descendu dans une plaine se trouvant entre les montagnes Achaia et Varburi. Il a passé la nuit au village Varpopi. Le 7 mai (38 km), il a marché tout le jour, il est passé par le village Lianokladi, arrivant au soir dans la ville Lamia, au pied de la Montagne Atris. Le lendemain il a vu les autorités locales, «*où j'ai reçu un bel accueil*». La ville n'était pas grande, «*mais moderne; il y a trois places très agréables, entourées de boutiques et de cafés*». Il a visité également la tombe d'Athanassios Diakos.

Le 9 mai (30 km) il a quitté Lamia et après une promenade de 10 km vers l'ouest, il a touché la montagne Calibramon (Kalidromo). Il séjourna la nuit suivante dans une auberge au sommet de la montagne. Le matin il a descendu la montagne, il a traversé la rivière Kifidas et il est arrivé au village Davila (23 km), au pied du Mont Parnasse. C'était «*un village petit, mais très agréable*», où il a bénéficié «*de réceptions cordiales*» de la part du maire Papaluca et des habitants. Malade – il souffrait de fièvre –, il est resté quatre jours au village. Le 15 mai (25 km) il a repris le voyage au pied du Parnassos. À midi, il est arrivé au village Velitsa, puis il est descendu dans un champ entouré par les montagnes Parnassos et Kalidromo, au milieu duquel se trouvait Drahmani, «*un village agréable, mais la population d'ici est très sauvage*». Le jour suivant (30 km), à midi, il est arrivé au village Caprana, d'environ 20 maisons. Près de lui se trouvait une montagne ronde, haute de 150 m, sur laquelle on pouvait voir «*beaucoup de murs en ruines, quelques cyclopes en pierre hauts d'un mètre et, au pied de la montagne, une multitude de rangées de bancs sculptés en pierre naturelle*». Selon l'opinion d'E. Lacu, il paraissait «*qu'il y avait eu ici un amphithéâtre*». De plus, il a vu un monument en pierre haut de 5 m «*au sommet duquel il y avait une effigie, peut-être un lion, sculpté uniquement en pierre; /.../ il avait une longueur de 5 m et une épaisseur de 3 m. C'était une vision très grande et on voyait qu'il était très ancien*». Il s'est intéressé sur l'histoire de ces signes et il apprit que sur la montagne «*il y avait eu une cité ftiveine où se produisaient des parfums, et lorsque Philippe se battait avec les Ftiveins, Alexandre Macédon est venu (souligné dans le texte – C.I.), il a vaincu les Ftiveins et il a détruit la cité*». C'est alors que le roi macédonien a construit ce lion, à la mémoire de sa première victoire en guerre. Par la suite, il a parcouru une petite distance «*sur quelques collines cultivées de vignobles*» et il est arrivé à Levadiia (Livadia), «*une ville avec une population d'environ 2.000 habitants /.../ au pied d'une montagne de pierre d'où jaillit une source d'une rare beauté*». Il note que dans la ville «*l'on produit beaucoup de vin*». Il a réussi à visiter les autorités locales, puis il est resté là jusqu'au lendemain.

Le 17 mai (40 km) il a marché «*sur des collines très caillouteuses et sans cultures*», il est passé par le village Distomo, où il a été invité au déjeuner par le maire. Vers le soir il est arrivé au village Arahova, d'environ 400 maisons, sur la côte de la Montagne Parnassos, où «*l'on produit beaucoup de vin*», et il a joui d'une réception «*très cordiale*». Le lendemain (15 km), en descendant vers le sud, aux pieds des Montagnes Parnassos, pas loin, il a trouvé quelques ruines – la cité de Delphes – et, tout proche, un village. Il s'est installé dans un hôtel, la propriété d'un homme du pays, Varvara, «*tellement aimable*», qui lui a fait «*un si beau accueil*» et l'a logé²⁵. Le 19 mai il a visité les ruines de la cité. «*Ici je vis un grand nombre de murs, composé de quelques mégalithes énormes, comme le temple d'Apollon, qui avait un longueur de 100 m. et une largeur de 70 m.*». Il a vu aussi «*des mégalithes de 4–5 m. carrés et des colonnes géantes*». Entre autres objectifs mentionnés furent «*le temple Marlaria, les ruines du Sanctuaire, du palais de Delphus et du palais de la justice où on voyaient beaucoup de mégalithes sur lesquels étaient sculptés des sentences de la littérature hellénique*». Il n'a ignoré ni l'amphithéâtre, «*qui avait 32 rangées depuis le parterre, sculptés en pierre naturelle*». Il a également visité le musée local, où il a admiré les statues de Delphus et du Sphinx de Naxos, «*qui avait un regard éblouissant; de même, beaucoup d'armes, de monnaies, d'instruments et d'autres choses*».

Le 20 mai (25 km), après le départ de Delphes, il a descendu la Montagne Parnassos jusqu'au village Hrisso, où il a joui «*d'une grande réception et hospitalité de la part du maire et de la population*». Ensuite, il a traversé un champ cultivé d'oliviers, arrivant le soir dans la petite ville Amfissa, capitale du district, «*peu moderne*». La localité était située entre les Montagnes Parnassos et Giona. Après la visite habituelle faite aux autorités, il a passé la nuit là-bas. Le lendemain (15 km à pied et 72 km en bateau), il est vite arrivé au Golfe Levante, où se trouvaient un hameau et un petit port. Il s'est embarqué sur un navire «*pour passer au Péloponèse, en Morée*». Après six heures de navigation, il a débarqué dans le port Egeïias (Egio), qui «*était très organisé*». La localité avec le même nom «*était une grande ville, assez moderne, mais très peu civilisée. /.../ Ici on faisait un peu de commerce des raisins et de l'huile*». Dans la ville, il a visité «*un jardin publique gigantesque composé d'arbres – des pins, des ifs et des cyprès*». Il n'a fait «*aucune connaissance parmi le peuple du pays, car tant les gens du commun que l'aristocratie étaient un peu sauvages*»²⁶. Le jour du 22 mai (50 km), après avoir quitté Egio, il est allé vers l'ouest par un champ cultivé de vignobles, qui produisent des raisins, et en peu de temps, il est arrivé au pied de la montagne Panahaion (Panahaïko), et vers le soir au village de Kalavrita. Le lendemain il a visité les autorités locales, «*où j'ai reçu peu d'hospitalité*». Cependant, il a eu l'occasion de connaître «*deux personnes très gentils*», MM. G. Petropoulos, ingénieur, et Oromos, fonctionnaire, qui l'ont traité «*cordialement*».

²⁵ *Ibidem*, f. 116–117.

²⁶ *Ibidem*, f. 118.

Le 24 mai (45 km), il a continué le voyage «*toute la journée sur des collines caillouteuses et non-cultivées*», arrivant vers le soir au village de Zoloton. Il n'a pas du tout trouvé de l'hospitalité, pas même de place pour dormir, ainsi qu'il est allé plus loin à un hameau qui avait «*seulement 15 maisons*», où «*j'ai été hébergé et reçu très bien par un paysan, A. Papadopoulos*». Le lendemain (54 km), il est descendu vers le nord, il a traversé la rivière Ermantas (Erimanthos) et il est arrivé à un champ entouré par les montagnes Falai, où se trouvait le village de Livartsi (Lambia). Les autorités lui ont fait «*un bel accueil et l'adjoint du maire Andropoulos l'invita au déjeuner*». L'après-midi il est descendu vers la rivière, s'arrêtant à une auberge de la localité Griiatom. Là-bas il a connu un capitaine d'infanterie, A. Katris, avec lequel il a voyagé ensemble jusqu'à Drivi, «*un grand village*», où il a été accueilli par l'adjoint du maire Merastines, «*qui l'a régala aimablement chez lui*».

Le 26 mai (40 km) il a commencé la descente de la montagne Falai. Il est passé par une forêt de chênes d'environ 10 km carrés, «*d'une rare beauté*», ensuite par le village Douka et, en descendant sur le cours de la rivière Strofi, il est arrivé le soir au village Lantoi (Lanthio). Il a difficilement trouvé une place pour passer la nuit²⁷. Le lendemain (20 km) il a traversé des collines couvertes de vignobles, puis un champ vaste cultivé pour obtenir des raisins secs. Peu après, il est entré dans la ville Pirgu (Pirgos), dont la population était de 26.771 habitants et où «*on s'occupait du commerce de l'huile et des raisins secs*». La localité se trouvait à 2 km du bord de la mer. «*Ici on m'a fait de grandes fêtes, tant de la part des autorités que de la population*». Les habitants ont été «*très généreux*». Le 28 mai (35 km), partant de Pirgos, il a marché à travers une vigne d'environ 10 km carrés, il est arrivé de nouveau à la rivière Strofi et peu après aux ruines d'Olympia. «*Ici il y avait aussi un hameau d'environ 20 bistrots, boutiques et hôtels*». Le voyageur a enregistré également l'existence d'un musée où se trouvaient des antiquités locales et plusieurs statues helléniques et romaines, parmi lesquelles celle d'Ermi (Hermès). «*On m'a permis de voir seulement les antiquités helléniques, pas celles romaines*». Il a visité les temples Palestra, Jupiter et Hermès, «*où je vis beaucoup de colonnes géantes, ainsi que d'autres constructions*». À distance d'un kilomètre, il est arrivé à la rivière Alfeias (Alfios), «*qui était très grande*», il l'a passée dans une barque et après avoir franchi quelques collines, il est entré au village de Krestina (Krestena). Après la visite chez les autorités, il a passé la nuit dans cette localité. Le lendemain il est descendu vers l'est (25 km) par des lieux montagneux jusqu'au bord de la mer. Après un bout de chemin, il est arrivé dans le village Zahara (Zaharo), situé au pied d'une montagne. Après la visite habituelle chez les autorités locales, il a connu Monsieur Tsamagoias, qui l'a hébergé dans sa propre maison.

Le 30 mai il a quitté la localité et il a marché presque toute la journée dans un champ «*peu cultivé d'oliviers*». Après midi il est arrivé dans la petite ville de Kiparissia, capitale du district, qui se trouvait à douze km du littoral. Elle était habitée «*par un peuple très simple, qui pour la plupart s'occupait de l'élevage du*

²⁷ *Ibidem*, f. 119.

bétail». Le lendemain il a visité la mairie et il a continué le chemin (25 km) vers l'ouest. Après midi il est arrivé au village Aitos (Aetos), situé aux pieds des montagnes Psari. «*C'était un petit village, mais plaisant, ayant un climat et de l'eau très douces*». Les habitants «*s'occupent plus avec l'élevage du bétail, mais ils sont un peuple très civilisé*». On l'a traité «*très cordialement*».

Le 1^{er} juin, «*accueilli et accompagné par des vœux et des félicitations par le peuple d'Aetos*», il est parti du village, a parcouru un champ cultivé «*de vergers d'oliviers*», vers le soir arrivant à Méligalas. «*C'était un grand village et bien arrangé, ici se produit du vin, du miel, de l'huile et des figues*». Malheureusement, il se sentait mal. Il a connu un jeune marchand, Kosta Giuftakis, qui, «*me voyant dans le danger de tomber malade, a insisté à m'aider sincèrement, donc j'ai été consulté par le dr. Limpevasatos*». Le concours de celui-ci fut très utile, puisque le voyageur était malade de l'amygdalite; il ne pouvait plus parler. L'intervention chirurgicale ne pouvait se faire que dans une ville voisine, Kalamata, où se trouvait un hôpital. Donc, le 6 juin il fut conduit à la gare et, après un voyage de deux heures par train, il est arrivé à destination. Le maire Pafton lui a donné une recommandation pour être transporté à l'hôpital Alisandrachion, où il fut opéré par le dr. Anastassiadis. Après dix jours il était guéri. Les 17–18 juin, il a visité la ville de Kalamata, se trouvant au pied des montagnes Tigetas (Taigetas). Peuplée par 20.300 habitants, la capitale du district était «*une ville moderne et très plaisante; ici on produit du vin, de l'huile et des figues, tandis qu'à distance d'un kilomètre, au bord de la mer, il y avait aussi un petit port où entraient des bateaux, parce qu'on y fait un bon commerce de fruits*»²⁸.

Le 19 juin (15 km) il est parti de Kalamata, arrivant à midi à Kampus (Kambo), «*un très beau village, mais le peuple y était un peu sauvage*». Continuant son chemin, le soir il est entré dans le village Kardamili, situé à la proximité de la mer Méditerranée. Il a voulu connaître le maire Patriarhis, mais «*celui-ci se cachait pour ne pas faire ma connaissance*». À cause «*de la chaleur terrible*», mais aussi de la faiblesse provoquée par la maladie, ce jour-là il est resté sur place. Le 21 juin (20 km), après avoir marché par une zone de collines, il est arrivé dans Platsa, «*un village bien organisé, mais habité également par un peuple sauvage*». Il a visité aux alentours de la localité «*plusieurs petites églises byzantines*». Le lendemain (15 km), il est allé sous la côte de la montagne Taigetas, arrivant à midi au hameau Paliiana (d'environ 40 maisons). Il s'est arrêté au café de Petropoulos où il a connu l'instituteur, G. Kalogeropoulos, «*un jeune homme intelligent et gentil*», qui a insisté «*avec toute sa conviction pour que j'y reste ce jour-là*». Le 23 juin (20 km), après une route par des lieux «*très caillouteux*», à midi il est entré dans le village Aitilon (Itilo) (environ 300 maisons). «*L'on dit que Napoléon Bonaparte est né ici*». En peu de temps il est arrivé à Aeropoli, «*un village bien organisé*» où il a trouvé «*des habitants très civilisés*». Il s'est réjoui «*de l'accueil cordial des autorités, ainsi que du peuple*»²⁹.

²⁸ *Ibidem*, ff. 120–121.

²⁹ *Ibidem*, f. 122.

Le lendemain (30 km) il a traversé les montagnes Taigetis, a descendu vers le sud et il a marché dans une plaine étendue, cultivée de légumes et de vignes. À son bout se trouvait la ville Ghition (Githio), siège du district, sur le bord de la Mer Ionienne, «où se trouvait aussi un petit port; c'était toutefois une ville très ordinaire, tandis que le peuple y était un peu sauvage et totalement dépourvu de culture». Il a visité le maire, «un homme simple comme un pâtre de bétail». Le 25 juin (25 km), après la traversée de quelques collines, il est entré dans le village de Levetova, où il reçut «un très cordial accueil de la part des autorités, comme le juge de paix Karonitas, le docteur Karazoulis, le capitaine Monsakatis et le commissaire de ce village». Il a continué sa route, arrivant le soir dans la ville Sparte (Sparti), au pied des montagnes Taigetis, située «dans une plaine très plaisante, dont on obtient beaucoup de l'huile d'olives». Le lendemain il alla chez les autorités, «où j'ai eu une belle réception». Le 27 juin (25 km) il est arrivé sur le bord de la rivière Evretos, il l'a passé par un pont de fer et peu après il est entré dans le village Vroliias (d'environ 150 maisons). Il a été «régalé très cordialement». Plus loin il s'est arrêté dans le village Georgitsi (d'environ 300 maisons), sur la pente des montagnes Taigetis. Il a reçu «un accueil grandiose de la part du maire D. Giutulis, qui m'a traité dans sa maison. Je m'amuse aussi avec le médecin d'ici, K. Gugiulis»³⁰.

Le lendemain (35 km), après avoir traversé les montagnes Taigetis, il est arrivé à midi au village Lentariion (Leontari) (de 200 maisons). Ensuite il a descendu vers une campagne d'environ 10 km carrés, entouré par les montagnes Taigetis, Nomio et Menalo. Peu après, il est entré dans la petite ville de Mégalopoli. Le 29 juin, il a visité les autorités locales. Quoiqu'il ait trouvé «des autorités semblant aux bergers de bétail, totalement dépourvus d'éducation, et le peuple d'ici totalement privé de culture et sauvage», comme ce jour on fêtait «les saints Pierre et Paul», il a décidé d'y rester. Le lendemain il a traversé les montagnes Menalo, il est arrivé au village Valtetsi. «Ici il y a des gens qui s'occupent seulement de l'élevage du bétail, des moutons et des chèvres». Descendant la montagne dans la direction sud, vers le soir il est entré dans la ville de Tripoli. Le jour suivant il a visité la localité, capitale du district (4.000 habitants), située à une hauteur de 600 m. par rapport au niveau de la mer, «mais une petite ville moderne, avec une belle place, un jardin public et une cathédrale dont le patron est Saint Basile, et le peuple d'ici est peu civilisé; /.../ les autorités, également, ne m'ont fait pas bonne impression».

Le 2 juillet (62 km) il est monté sur la montagne Parthénios, puis il est descendu vers le littoral. Après être passé par le hameau Milos, «qui avait aussi un petit port sur la mer», il est arrivé dans la ville Nafplion (Nafplion), capitale du district, avec 10.900 habitants, «une ville commerciale, /.../ ayant également un petit port». Le lendemain il a visité la ville: «des rues ordinaires», seulement «la façade du port était un peu moderne». Il est aussi arrivé aux ruines du château Tiurins, à un kilomètre de la ville. Il a connu le maire Nikitis, «un homme simple,

³⁰ *Ibidem*, f. 123.

qui se présente devant moi très ordinaire»³¹. Le 4 juillet (12 km), après le départ de Nafplion, il est passé par une campagne cultivée de légumes (10 km carrés), qui s'étendait de la mer Méditerranée jusqu'aux montagnes Drahnion et Dadimon. Peu après il est arrivé dans la petite ville d'Argos, située au pied de la montagne Artemition. Là-bas on produisait de l'huile. Il y reçut «*un accueil grandiose tant de part des autorités que du peuple*».

Le lendemain (45 km) il a quitté Argos et après avoir traversé un champ, il est arrivé au village Katopadi (Koutsopodi) et, à petite distance, il a aperçu les ruines de la cité Muchini, où il a visité «*deux tombes en terre qui avaient une hauteur de 15 m. et une largeur de 10 m.*». À midi il est entré dans le village Perpati, d'environ 200 habitants «*d'origine albanaise*». Il n'a rien trouvé à manger au bistrot, mais un homme de l'endroit s'est offert de traire une chèvre et de lui vendre – pour 50 centimes – le lait. Vers le soir il est arrivé au village de Limnes, «*albanais aussi*», sur la pente de la Montagne Arhnaion. Le 5 juillet (50 km), après avoir descendu la montagne, il est entré au village Hillomodi. Il jouit «*d'accueils grandioses de la part de la population d'ici*». Après le déjeuner, il a continué le chemin «*sur des collines couvertes de forêts*», arrivant au soir dans le Nouveau Korinto (Korintho), capitale du district, avec une population de 12.567 habitants, au bord du golfe Argolikos. C'était «*une ville peu moderne, où on faisait aussi un peu de négoce, mais peu civilisée*». Le lendemain il a visité les autorités locales, mais «*il n'a reçu aucune hospitalité*», et les ruines de la cité antique Korintho, située à deux kilomètres du Nouveau Korintho. Il a vu «*un grand nombre de colonnes immenses*» et aussi la fortification Acropoli, au sommet d'une montagne de 190 m.³²

Le 8 juillet (42 km) il est parti de Korintho vers le sud et peu après il est arrivé au canal de Corinthe. Il s'agissait d'un canal artificiel, «*qui unissait le Golfe Argolis avec la Mer Méditerranée /.../, il avait une longueur de 5 km et une largeur de 100 m.*». Sur le canal se trouvait aussi un pont de fer «*sur lequel passaient des trains et un autre pour les charrues*». À petite distance était situé le village de Loutraki, «*où sont des bains minéraux visités par beaucoup de gens qui souffrent du rhumatisme, car ici les gens guérissent*». La position était belle, «*il y avait de grands établissements, des hôtels bien aménagés où logeaient des étrangers*». Le soir il est arrivé au village de Mégara, d'environ 2.000 habitants, «*agriculteurs d'origine albanaise, mais orthodoxes*». Le lendemain a rendu visite au maire du lieu, où il reçut «*un bel accueil /.../, ensuite se liant d'une belle amitié avec le peuple de ce village; je m'amuse ici*»³³.

Le 10 juillet (43 km), après avoir quitté Mégara, il a traversé nombre de collines cultivées «*de jardins d'oliviers*». Vers le soir, «*devant mes yeux se présente un paysage émouvant, une cité d'une rare dimension dans une plaine où*

³¹ *Ibidem*, f. 124.

³² *Ibidem*, f. 125.

³³ *Ibidem*, f. 126.

brillait comme les étoiles du ciel la splendeur des lampes électriques; cette cité était la capitale de la Grèce, Athènes». Il est entré dans la ville pendant la nuit. Il s'est rappelé un peu son voyage à Athènes de l'année 1901, mais, comme il n'a plus trouvé les endroits qu'il connaissait, il a fait appel à quelqu'un qui l'a guidé vers l'hôtel «Éraclion». Les jours des 11–12 juillet il a visité «*les autorités, l'Acropole et plusieurs belles antiquités*», il a admiré «*les rues larges /.../, les tramways tirés par des chevaux, un beau jardin public composé de différents arbres, devant le Palais Royal*».

Le 13 juillet (10 km) il est parti vers la mer, traversant une plaine «*où l'on voyait une fabrique et d'autres bâtiments*». Il est arrivé à Pireia (Pirée), «*une grande ville étendue sur les bords de la Mer Méditerranée, grand centre du commerce mais aussi industriel, où se trouvait un grand nombre de fabriques de différentes sortes. J'y vis un port central où s'arrêtaient beaucoup de bateaux et de navires*». Il a visité le maire Damalas et «*je suis resté enthousiaste de son amabilité*». Il s'est embarqué sur un vaisseau russe et après une traversée de 24 heures, il est arrivé dans l'île de Crète³⁴. Le dernier feuillet du journal hellénique contient une sorte de bilan de l'auteur: «*Mon voyage en Grèce a duré 105 jours et pendant ce temps j'ai visité plusieurs villes et villages. J'ai passé une vie convenable, régalez souvent par le peuple grec, puisque ces gens ont l'habitude d'accueillir l'étranger, croyant encore à la bonne action, parce qu'ils sont d'origine orthodoxe et très religieux. Ce peuple est très cultivé, intéressant et patriotique, mais simple en sa tenue et vivant sans gaspillage. Quant aux femmes, elles sont très honnêtes, pleines de sens économique à la maison et très laborieuses. Elles ne vont pas au marché pour acheter ce qui est nécessaire à la maison. Elles-mêmes travaillent avec leurs mains et elles ne se mêlent pas aux hommes, elles sont peu sociables. C'est comme ça que font les gens du commun, tandis que les aristocrates sont très extravagants, ils aiment se donner de grands airs, car ils sont infatués. Ils aiment vivre /.../ en réjouissances, qui mènent au désespoir et à la pauvreté, car la terre en Grèce est très peu productive et rien ne peut aider le peuple. À cause de ça, en Grèce on vit une vie très restrictive, car tout est assez cher et la monnaie est de peu de valeur*»³⁵.

Dans les papiers de Lacu, nous avons trouvé également quelques lettres de Grèce de la période du voyage évoqué ci-dessus. La première, du 20 avril (nouveau style) 1906, a été déjà mentionnée. Une autre, du 25 avril, – il était alors dans la région des montagnes du Pinde –, adressée à ses parents, commençait par la formule classique: «*Apprenez de ma part que je suis en bonne santé et je me sens très bien*» et continuait avec des informations pratiques: «*Voilà, hier je vous ai envoyé un autre paquet de livres et maintenant je vous envoie encore celui-ci. Dans ces paquets il y a des photos des villes par lesquelles je suis passé. Je vous prie de garder soigneusement toutes les lettres et les livres que je vous envoie, pour que*

³⁴ *Ibidem*, f. 289–290; on est revenu à la numérotation initiale

³⁵ *Ibidem*, f. 291.

rien ne soit perdu, puisqu'ils me seront d'une grande utilité. Chère maman, je vous ai priée plusieurs fois de les enfermer dans un petit coffre, pour que personne ne puisse les chercher. Je ne sais pas si vous avez fait cela ou non, car vous ne m'avez jamais écrit ce que vous faites de mes biens. /.../ Chère maman, je te prie de m'écrire si tu as reçu ces deux paquets de papiers et comment tu les as reçus, puisque je les ai envoyés tous les deux recommandés». Le fils désirait recevoir la réponse à l'adresse: «M.L. Poste restante. Athènes – Grèce»³⁶.

L'épître suivante, toujours adressée aux parents, fut expédiée de Sparte, le 26 juin. Entre autres: «Je voyage au pays grec. Ici je souffre beaucoup de chaleur. /.../ À cause de la chaleur je ne peux pas voyager pendant le jour, seulement la nuit». Il rappelait qu'il avait envoyé deux paquets et une lettre et sollicitait la confirmation de la réception, par quelques lignes à l'adresse d'Athènes indiquée. «Je passe très bien par toutes les villes et tous les villages, la population m'accueille avec de la musique, je suis honoré par tous les gens là où je passe, il y a seulement le fait que j'ai de grosses dépenses et qu'ici c'est très cher. J'ai des dépenses de 7–8 francs par jour. /.../ J'attends la réponse tout de suite»³⁷.

Enfin, une dernière lettre est expédiée du Pirée, le 26 juillet: «Voilà, hier j'ai fini le voyage en Grèce, aujourd'hui je vais m'embarquer sur un bateau russe et je passerai en Crète». L'expéditeur revenait au problème de la correspondance, parce qu'il n'avait pas trouvé de réponse à Athènes, et fournissait une nouvelle adresse, celle du Consulat autrichien de la Canée, en Crète³⁸.

Nous avons désiré continuer la mise en valeur du fonds d'archives Emanuel Lacu, pour l'abondante information qu'il contient sur la région, telle qu'elle apparaissait aux yeux d'un étranger au seuil du XX^e siècle, au niveau populaire qui était le sien. En tant que personne d'un niveau réduit d'instruction, l'auteur découvrait des gens et des lieux qu'il avait ignorés auparavant, mais il avait déjà l'expérience de quelques voyages précédents, d'Italie à Jérusalem et des Balkans à Constantinople. Étranger, soit, mais suffisamment proche de la réalité sociale grecque, par son origine rurale et parce que sa Transylvanie formait un territoire de passage entre l'Europe Centrale et les Balkans.

³⁶ *Ibidem*, D. 2, ff. 8–9.

³⁷ *Ibidem*, ff. 10–11.

³⁸ *Ibidem*, ff. 12–13.

**MICHAEL THE BRAVE, THE LONG WAR
AND THE “MOLDAVIAN ROAD”¹**

OVIDIU CRISTEA
(History Institute “N. Iorga”, Bucharest)

The paper proposes a new perspective on military actions pursued, during 1599–1600, by the Wallachian prince Michael the Brave against the “Moldavian road”, i.e. the trade road which connected the Ottoman Empire and Southern Poland. While the previous historiography considered Michael’s actions as a part of a “commercial war” directed against the Porte and his allies (Poland and Moldavia), a keen analysis of the sources suggests that logistic and financial reasons also played a part.

From 1598 onwards the Wallachian prince was always low on cash and the attacks against merchant caravans offered an easy way to win the goodwill of his troops. Furthermore, we may suppose that there was also a pragmatic calculation here; an army which was not actively fighting and was not paid, or not paid enough, constituted a potential danger for the employer, whereas it became a redoubtable weapon as soon as it was shown a target which might bring significant booty and, implicitly, its own arrears of pay.

Keywords: war, trade, Wallachia, Ottoman Empire, “Moldavian road”.

Fifteen years ago Professor Andreescu published an article on Michael the Brave’s role in trade on the Danube and the Black Sea, pointing to some episodes from the Long War (1593–1606) which seem to indicate the great importance of a trade route across Moldavia even in time of war.² His argument reached some significant conclusions:

– Despite P.P. Panaitescu’s arguments³, the Moldavian trade route was still active in the sixteenth century and formed a strategic axis not just for Moldavia but also for the Kingdom of Poland. Thus, when it seemed that Moldavian trade may be about to shift toward Transylvania, Poland intervened, first in 1595 and then again in 1600, bringing Moldavia back into the Polish-Ottoman sphere of influence.

– Michael the Brave raided in 1599 and 1600 certain commercial centres in the Oblucița-Isaccea region and some Polish merchant caravans crossing Moldavia

¹ This study is part of the project financed by CNCS – UEFISCDI, IDEI, PCE-2011-3-0309.

² Ștefan Andreescu, *Comerțul danubiano-pontic la sfârșitul secolului al XVI-lea: Mihai Viteazul și “drumul moldovenesc”* in “Studii și Materiale de Istorie Medie”, XV, 1997, pp. 41–60.

³ P.P. Panaitescu, *Interpretări românești*, ed. a II-a, prefață, note și comentarii de Ștefan S. Gorovei și Maria Magdalena Szekely, București, 1994, p. 97–98 and 105–106.

ruled by Ieremia Movilă. These actions are interpreted as a clear expression of commercial rivalry between Wallachia and Moldavia, an attempt to interrupt the flow of goods along the “Moldavian road” and redirect this in Michael’s own interest.

These conclusions are based on numerous wide-ranging sources, and argued in a way that is hard to refute. Nevertheless I hold that further analysis might lead us to other possible motives for the Wallachian prince’s actions against the so-called “Moldavian road.”

First we must review the claim that this trade route was still an important artery in the late sixteenth century. We would also need to see if Michael was the only one to launch attacks on caravans using this route, and to find one or more documents from his chancery that would shed light on the commercial rivalry between Wallachian and Moldavian trade routes at the end of the sixteenth century. Finally, we must unravel the political and military context in which Michael’s troops attacked.

1. The importance of the Moldavian route in the late sixteenth century

Ottoman expansion, the closing of the Black Sea and the shift of European trade routes from the Mediterranean to the Atlantic brought about significant changes in the European economy. East-Central Europe was no exception, but the changes did not lead to the disappearance of the old international trade routes which crossed Wallachia and Moldavia in the fourteenth and fifteenth centuries and continued to function, albeit with some important differences. The Ottoman Empire played a major role in this process as the new dominant power in South-East Europe and the Black Sea region.

Ottoman hegemony in the region created a system which concentrated trade routes and the flow of goods on Constantinople.⁴ The Genoese and Venetian merchants which had once dominated the region were replaced by merchants from East-Central Europe, but the change in actors did not lead to any great changes in the nature of goods bought and sold, merely in the volumes traded. Thus, we should not be surprised that the “Moldavian road” continued to function, and that in the late sixteenth century there were even signs that Western actors were becoming interested in the route once more. Andreescu’s article draws on a number of sources to prove this and a few more important documents may be mentioned here.

In 1591 the Venetian *bailo* at Constantinople, Lorenzo Bernardo, informed his superiors of a project suggested by Krzysztof Dzierzek, Polish ambassador at the Porte, who had argued the necessity of building up a permanent Polish-Venetian

⁴ See e.g. the observation by Leonardo Donà in 1596 on the provinces around the Black Sea: “Tutte si può dire che servano al comodo di quella gran città(=Istanbul)” cf. *Relazioni di ambasciatori veneti al Senato Tratte dalle migliori edizioni disponibili e ordinate cronologicamente*, ed. Luigi Firpo, vol. XIII Constantinopoli (1590–1793), Turin, 1984, p. 350.

fleet in the Black Sea. According to this plan two or three ships were necessary to bring from the mouths of the Dniester grain, honey, wax, meat and hides and to transport them towards West. Although sceptical that such a proposal was realistic, suspecting that the Porte would do everything it could to oppose it, the *bailo* nevertheless passed on the suggestion to his superiors.⁵ Even if the project led to nothing, it reflects the importance of the route linking the Kingdom of Poland to the Black Sea and reveals Poland’s wish to restore trade to the route by appealing to the maritime power which had been one of the most important actors in the Black Sea trade in the thirteenth to fifteenth centuries. Polish ambition for a Black Sea policy is also echoed in Cardinal Enrico Caetani’s instructions when he was sent to negotiate an agreement between the Habsburgs and Poland as a Papal envoy in 1596. He was to persuade the Poles to drop some of their claims, since the kingdom could reach as far as the Black Sea and could become “*gl’Emporii celebri di quello*.”⁶ Granted, in this case we are dealing with a Papal project, but we may suppose that Clement VIII was doing no more than anticipate Polish plans to extend their influence in the Black Sea region.

The importance of trade with Poland is also shown in a report which Pietro Duodo, Venetian ambassador at the court of the Polish king Sigismund III Wasa, sent in 1592. Noting the large amounts of grain in the kingdom and the absence of wine, the Serenissima’s envoy argues for an intensification of Venetian-Polish trade. Duodo notes the importance of the Moldavian route through to the Black Sea and onward to Constantinople, but unlike Krzysztof Dzierzek, he proposes to set up a rival trade route which would link Venice to Krakow via Bolzano, Innsbruck and Vienna. Duodo argues that this route would be much quicker and would have the advantage of avoiding the difficulties of crossing “Wallachia and parts of Moldavia and Bessarabia before it reaches the territory of the kingdom.” Although he opposed the sea routes from the mouths of the Danube and the Dniester to the Ottoman capital, Duodo concedes that in case of war, a fleet hostile to the Ottomans sailing these waters “could do great harm to the Turks, disrupting the arms and provisions which they have from these parts.”⁷

⁵ Józef Garbacik, *Le relazioni turco-polacche tra XVIo e XVIIo secolo alla luce dei rapporti e dei dispacci dei baili veneziani a Costantinopoli*, in *Italia, Venezia e Polonia tra Umanesimo e Rinascimento*, ed. Mieczysław Brahmmer, Wrocław-Warsaw-Kraków, 1967, p. 220.

⁶ Jan Władysław Woś, *Istruzione al cardinale Enrico Caetani per la sua missione in Polonia negli anni 1596–1597*, in “Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa”, s. III, vol. VI, 1976, 3, p. 946; Ștefan Andreescu, *O reactualizare a tratatului de la Lublau în 1596*, in “Anuarul Institutului de Istorie și Arheologie A.D. Xenopol”, 20, 1983, p. 113.

⁷ *Le Relazioni degli Ambasciatori Veneti al Senato durante il secolo decimosesto*, ed. Eugenio Alberi, serie I, vol. 6, Florence, 1862, p. 330: discussing the trade routes bringing goods into Poland, Duodo remarks “via d’Inghilterra e di Danzica, per la quale strada ne va però poca quantità, l’altra per via di Costantinopoli, del Mar Maggiore e del Danubio. Sarebbe però facile il deviar questa strada con grandissimo beneficio di questa Repubblica perchè andando per via di Costantinopoli, prima si arricchisce chi non dovrebbe, e poi, in occasione di rotture quei vascelli che fanno questo viaggio, insieme con quella marinarezza, sarebbero perduti; onde si potria farli condurre a Venezia, e di qua per acqua sino a Bolzano, da Bolzano in Inspruch per terra, da Inspruch a Vienna per acqua, e da

Clearly we must take care to distinguish between such projections⁸ and the realities of trade at the time, but even so the Venetian reports show that there was at least theoretical interest in reviving trade between the West and the Black Sea region. Quantitative analysis of the number of shipments and amount of goods along the “Moldavian road” might offer us a more differentiated picture, but in the absence of customs records we must turn to other sources to form an image of trade along this route.⁹

A letter from Sigismund III Wasa to Sultan Murad III, dating from the beginning of the Long War, asks that there should be no increase in the taxes paid by merchants from either realm. At the same time the Polish king stresses the importance of guaranteeing safety on the roads, stating that the normal flow of trade depends upon the certainty that goods and persons may travel unharmed. The letter recommends that merchants not use routes that take them into unknown, dangerous territory, an allusion to the side-roads that sought to evade customs stations.¹⁰ The remark was intended to absolve the ruler on whose territory an attack may happen from the obligation to punish the brigands. However, the obligation held as far as commerce along the established roads was concerned, with reference to complaints from both sides about Cossack and Tatar raids. The text also contains further references to the normal state of trade between Poland and the Ottoman Empire, when the Polish king asks that his subjects’ horses not be drafted for military use while they are in the Sultan’s lands. Losses of any kind would be settled upon submission of evidence.¹¹

Viena in Cracovia per terra, e tutto questo in quindici giornate; dove che quelli che li conducono per il mar Maggiore, dopo averli condotti gran pezzo a contrario per il Danubio per moltissime giornate, sono sforzati di attraversare la Valacchia, e parte della Moldavia e Bessarabia, prima che entrino nei confini del regno. Alcuni di quei principali signori Poloni mi riferirono inoltre, che in tempo di sospetto de’Turchi saria forse bene mandar buona quantità di questi vascelli, sotto pretesto d’andar a portar merci alla bocca del Danubio, nel mar Maggiore, dove potrebb’ apportar gran danno a’ Turchi turbando tutte le provvisioni d’armate e di vettovalie che sogliono far i Turchi per quelle parti.”

⁸ Another trade project at the time envisaged the creation of a route between Transylvania and the Grand Duchy of Tuscany. Cf. here the documents published by Andrei Oțetea, *Știri italiene privitoare la Țările Românești*, “Cercetări Istorice”, IV, 1928, 1, especially doc. V, p. 62–65.

⁹ A study of the Sibiu/Hermannstadt spice trade has noted some details here. Thus in 1593 the quantity of Oriental goods passing through the Sibiu customs doubled. However, the quantity of goods in general was larger than in other years. Cf. Maria Pakucs, *Sibiu-Hermannstadt Oriental trade in sixteenth century Transylvania*, Cologne-Weimar-Vienna, 2007, p. 127. The author points out the risks of drawing any firm conclusion here: “Whether this was just an accident because of better control of the customs registration or a truly ‘good’ trade year cannot be decided on the basis of the available information.”

¹⁰ Some examples of how these side-roads could affect the collection of excise in Maria Pakucs, *Sibiu-Hermannstadt*, p. 28 n. 133, p. 31 and p. 143.

¹¹ A. Veress, *Documente privitoare la istoria Ardealului, Moldovei și Țării Românești*, București, 1932, IV, doc. 3, pp. 4 ff.: “Li datii soliti pagarsi dalli mercanti d’ambe parti, non siano cresciuti, o allargati et quelli che vorranno dall’imperio del Ser^{mo} Re nell’imperio nostro venir ad essercitar la mercantia, come anco possono far li nostri nelli regni et giurisdittioni di Sua Maestà, non venghino per luoghi incogniti o pericolosi. In somma per la via, che sollevano andar anticamente, vadino per quella medesima, che è publica, et in questo modo, se sarà fatto danno alle facultà et persone

The letter, preserved in a Venetian copy, is significant since it reveals an interest in the good functioning of the trade route across Moldavia, and equally shows that there were problems which beset the normal run of things. Ilie Corfus edited a letter from the Sultan to the Polish king which he dates to March or June of the same year, 1593, complaining of Polish and Cossack attacks on Ottoman trading posts.¹² The sultan writes that “Several brigands from among your Poles and the Cossacks gathered and came into our lands that border upon yours, where they plundered and burned the villages and towns, taking more than a thousand prisoners. As well as this, they fell upon our town, the port called Tulcea, where they killed our customs officer and twelve janissaries with him, taking three bags of our coin from the customs house, 4,500 thalers.”¹³ The sultan saw these deeds as a clear breach of the treaty, especially since in his letter he accuses the king of treating the law-breakers mildly: “You have not punished them and you have taken no action to stop them from doing harm in our lands.”¹⁴

The smooth flow of trade continued to be problematic for relations between Poland and the Ottoman Empire after 1593 as well. Thus in 1597 the Polish ambassador in Istanbul, Stanislaw Gulski, received instructions to ask that “the Emperor (= Sultan) should place good men, Christians whom he trusts, who may mediate friendship between us and **keep the roads open and safe for envoys and for merchants**” (my emphasis)¹⁵. Gulski was also charged with asking that Poles rather than Tatars should be stationed at Tighina and Akkerman, “since when they are in place the Sultan will draw more income from trade between Poland and the Ottomans.”¹⁶ The same concern for trade is revealed in negotiations about the town of Ismail, which Aron the Tyrant destroyed at the start of the Long War. The Polish envoy is instructed to ask that Ismail be returned to Moldavia, along with the surrounding land and its inhabitants. Otherwise, refugees around Ismail “would continue to prey upon merchants and cause harm in Moldavia.”¹⁷ Certainly, this

d’alcuno, li scelerati saranno trovati et castigati. Non sia fatta violenza alli mercanti, che veniranno con simplicità et realtà et siino pigliati li datii da loro, secondo l’uso antico. Ni un mercante sii travagliato per li debiti altrui. Li Azamogliani, Spai et Gianizzari non toglino per viaggio li cavalli de’nostri sudditi. Se li mercanti vorrano comprar et liberar delli sudditi nostri schiavi nell’imperio de’Turchi, li giudici non contradicano nè possino levar dalli man d’essi mercanti quelli schiavi che haveranno liberato con l’esborso del dovuto danaro; etc. Nella giurisdittione del Ser^{mo} Imperator non sia riscosso dalli sudditi nostri maggior datio di quello, che si soleva pagar et riscuoter anticamente. Se nell’avvenire d’alcun luoco de’Christiani sarà fatto accrescimento al regno nostro, o alle provincie congionte con quello non sia condritto dal Ser^{mo} Imperator, ma tutto sia in nostro potere.”

¹² The ambiguity is not on the part of the editor but rather of the author, who names both months.

¹³ Ilie Corfus, *Documente privitoare la istoria României culese din arhivele polone. Secolul al XVI-lea (=Documente XVI)*, Bucharest, 1979, doc. 195, p. 371.

¹⁴ Ibidem.

¹⁵ Corfus, *Documente XVI*, doc. 199, p. 383.

¹⁶ Corfus, *Intervenția polonă în Moldova și consecințele ei asupra războiului lui Mihai Viteazul cu turcii*, „Revista de Istorie”, 28, 1975, nr. 4, pp. 533–534.

¹⁷ Corfus, *Intervenția polonă*, p. 534.

document represents only the Polish point of view, and the kingdom's attempt to consolidate its position after it intervened in Moldavia in 1595. In 1597 the Porte ignored the Polish requests, and the Sultan's reply insisted that these territories had been in Muslim hands for a long time. Nevertheless Mehmed III's letter repeats the main themes of maintaining friendship with Sigismund III Wasa and punishing law-breakers.¹⁸

Finally, the list of requests which the Polish envoy Jan Felix Herburt was instructed to present to the Porte in 1598 included the wish that Polish merchants accompanying ambassadors sent to the Ottoman Empire should not have to pay customs duties, and that those who had collected these dues should return the money.¹⁹

These projects, plans and negotiations were all meant to ensure good order on the trade route. Another very valuable source, giving the perspective of a merchant who frequently travelled between L'viv and Constantinople, is the testimony of Martin Grüneweg.²⁰ As well as giving information about routes, the goods transported, coinage in use and customs taxes, Grüneweg also warns about dangers on the road ("Since there are many spies everywhere, especially in Wallachia ... you are not safe in any part")²¹, and also mentions how merchants adapt to the situation. For example, in 1582 a caravan made its way along the Bessarabian bank of the river Prut since the ford had been washed away by floods. The next year, the presence of a large number of troops near Kamenitza led merchants to choose a detour, while in 1584, on the way back to Istanbul, they chose to cross Wallachia from Floci to Râmnicul Sărat and onward via Focșani–Tecuci–Bârlad–Vaslui to avoid Ottoman forces.²²

All these sources support the idea that there was an interest in good order on the Moldavian road at the end of the sixteenth century. The Ottoman Empire and Poland, rivals for control over Moldavia, were equally interested in adopting measures to ensure a normal flow of trade. Thus as soon as Michael the Brave threatened the security of goods and merchants on this route, retribution was not

¹⁸ Petre P. Panaitescu, *Documente privitoare la istoria lui Mihai Viteazul*, Bucharest, 1936, doc. 11, p. 35–36. As Corfus, *Documente XVI*, p. 385 n. 30, remarks, Panaitescu's proposed date should be corrected from 1596 to 1597.

¹⁹ Corfus, *Documente XVI*, doc. 200, p. 389. In the light of this Polish request, the episode which took place when Andrei Bzickiá's embassy returned from the Ottoman Empire via Moldavia in 1557 is interesting. Erasm Otwinowski records an incident between Alexandru Lăpușneanu's excisemen and the Armenian merchants accompanying the ambassador, who refused to pay tax on their wares, arguing that "they had never paid customs duties before whenever they were travelling with an envoy" – cf. Panaitescu, *Călători poloni în Țările Române*, Bucharest, 1930, p. 8.

²⁰ For a biography cf. Alexandru Ciocîltan, *Martin Grüneweg prin Moldova, Țara Românească și Dobrogea*, „Studii și Materiale de Istorie Medie”, XXVII, 2009, pp. 209–248 with comprehensive bibliography.

²¹ *Călători străini. Supliment I*, Bucharest, 2011, p. 75.

²² A. Ciocîltan, *Martin Grüneweg*, p. 224. The Austrian traveller Georg Christoph Fernberger offers similar information much more concisely, remarking that the roads are unsafe because of the war; Virgil Ciocîltan, *Georg Christoph Fernberger, un călător austriac prin Dobrogea și Moldova în anul 1592*, „Studii și Materiale de Istorie Medie”, XX, 2002, pp. 285–287.

slow in coming.²³ However, was the Prince of Wallachia the only one who harried merchants on the Moldavian road?

2. The merchant as favoured prey

It seems not. Even a partial analysis of sixteenth-century documents shows that Michael the Brave’s attacks on caravans followed similar actions by Cossacks, Tatars and Moldavians. The *bailo* Lorenzo Bernardo’s report to the Venetian Senate in 1590²⁴ mentions tensions in Polish-Ottoman relations (*pace ... molto sospetta e turbata*) due to Cossack raids into Ottoman territory.²⁵

The *bailo*’s account deserves attention for the details he offers as well as for the exactness of his observations. He emphasises that although they were theoretically Polish subjects, the Cossacks were impossible to keep under control, their bands were made up of outlaws of varying origins. Bernardo compares them to the uskoks, and this comparison indicates the principal problem in combating this scourge. The Cossacks, like the uskoks, launched lightning raids and then retreated before their victims could respond. They were not tied down to any particular territory where they could be tracked down and punished, so that the only meaningful response was similar Tatar raids into Polish territory.²⁶ As Ieremia Movilă remarked in

²³ The Polish response was not motivated only by economic considerations; this demands further study.

²⁴ *Relazioni di Ambasciatori veneti al Senato*. vol XIV *Costantinopoli relazioni inedite (1512–1789)*, a cura di Maria Pia Pedani-Fabris, Padua, 1996, p. 372. Another interesting viewpoint in Lazaro Soranzo, *L’Otmano*, quarta edizione, Napoli, 1600, pp. 97–98.

²⁵ The critical moment in the strained relations between Poland and the Porte seems to have been 1589 when, according to reports reaching Venice, the beylerbey of Rumelia was ordered to march on Poland; cf. A. Ciorănescu, *Documente privitoare la istoria românilor culese din arhivele din Simancas*, Bucharest, 1940, doc. CXCVI, p. 94; reports of an imminent Polish-Ottoman clash continued to circulate over the next few years (*ibidem*, doc. CCI, p. 95). A letter from Murad III to Elisabeth I of England in 1592 presents war with Poland as a *fait accompli*. After putting Poland to fire and the sword, the Sultan writes, he was persuaded to make peace by the English ambassador (*Calendar of State Papers and manuscripts relating to English Affairs existing in the archives and collections of Venice and in other libraries of Northern Italy*, vol. IX, 1592–1603, ed. by Horatio F. Brown, London, 1897, doc. 20, p. 8). Another echo of the extreme tensions in Polish-Ottoman relations comes in a letter from Peter the Lame, refusing to accept a messenger from the Polish ambassador at the Porte, Pawel Ucranski, for fear of arousing Turkish suspicion. Cf. Ilie Corfus, *Documente privitoare la istoria României culese din arhivele polone. Secolele al XVI-lea și al XVII-lea*, ed. Vasile Matei, Bucharest, 2001, doc. 39, p. 76–78. For the context of 1589 and the resolution of the Polish-Ottoman crisis cf. Dariusz Kołodziejczyk, *The Crimean Khanate and Poland-Lithuania. International Diplomacy on the European Periphery (15–18 century). A Study of Peace Treaties followed by annotated documents*, Leiden-Boston, 2011, p. 109. For a Romanian account of the Cossack problem in Polish-Ottoman relations, cf. Andrei Pippidi, *Cazacii navigatori, Moldova și Marea Neagră la începutul secolului al XVII-lea*, in *Marea Neagră. Puteri maritime – puteri terestre (sec. XIII–XVIII)*, ed. Ovidiu Cristea, Bucharest, 2006, especially pp. 266–273.

²⁶ Kołodziejczyk, *The Crimean Khanate*, p. 109; argument from a *yarlik* of Gazi Ghirai from 1592, which mentions that up until the end of Sigismund II Augustus’ reign, both sides were breaking the peace.

a letter of December 1596, for every Cossack raid there was another by the Nogai Tatars. Under these circumstances, the border zone between Poland and the Ottoman Empire became hazardous, with Moldavia often suffering “collateral damage” as Jeremia Movilă’s letter suggests.²⁷

In addition to this Polish-Ottoman proxy war, there were also clashes between the Poles and Moldavians in certain situations. Thus a letter of 18th January 1593 from the Polish chancellor Jan Zamoyski to Aron Vodă gives the impression that robbery of Polish merchants setting out from Szarogród was normal practice in Moldavia. Zamoyski’s letter was unambiguous and imperious; such abuses had to stop, and the victims had to receive justice. The letter closes with the phrase “I too shall order my loyal servants and subjects to behave in the same way with the men and the subjects of your gracious majesty,” raising the suspicion that the Moldavian prince’s actions were in response to similar acts in Poland, whether or not Zamoyski spelled it out that if his requests were ignored, this would have direct repercussions for Moldavian merchants.²⁸

Another case is illustrated by a document of 7th December, when the Moldavians were again accused of attacks on Polish subjects and raids into Polish territory. Among the complaints is that some Polish merchants and noblemen were detained in Moldavia by order of the castellan of Hotin, Oprea.²⁹

A year later, the Polish chancellor considered an attack on Moldavia by the Dniepr Cossacks a critical event which could cause new tensions in relations with the Ottoman Empire.³⁰ The raid struck the Moldavian town of Iurghiov, not far from Akkerman and Tighina, and a number of Ottoman subjects were among the victims.³¹ Substantial plunder was taken, and in a letter to the bishop of Kujawy, Hieronim Doliwa Rozrazewski, Zamoyski expresses concern that the Sultan may see this as breaking the treaties.

In an attempt to disown Polish responsibility for the attacks, the chancellor sought to win the Moldavian prince’s goodwill using an argument which is also encapsulated in the *bailo* Lorenzo Bernardo’s report. The culprits were not Polish subjects, but a mixture of outlaws of varying origins (Poles, Muscovites, Moldavians, Tatars) who “having nothing with which to feed themselves and their wives and children (...) go out into the wilderness, and attack not just the neighbouring states but also cause harm and loss in the lands of the Crown.”³² We do not know how far

²⁷ Panaitescu, *Documente*, doc. 12, p. 38, dated 24th December 1596; Jeremia complains of the fate of some of his subjects, enslaved by the Tatars.

²⁸ Corfus, *Documente XVI*, doc. 194, p. 367: “He gave me news of my subjects, townfolks, who were seized by Your Highness’ men when they came into Moldavia, their goods plundered and their possessions, and many other offences done. Thus I ask Your Highness to order and ordain that your castellans and other men see that justice is done without delay for my subjects who have been robbed in Moldavia, and forbid all in future from such theft and robbery and not allow such things to happen.”

²⁹ Corfus, *Documente XVI*, doc. 196, p. 372–375.

³⁰ Corfus, *Documente XVI*, doc. 197, p. 376.

³¹ Andrei Pippidi, *Cazacii navigatori*, p. 271, identifies this as Orhei.

³² Corfus, *Documente XVI*, doc. 197, p. 376.

Aron Vodă accepted Polish explanations. It seems likely that he ordered reprisals against neighbouring parts of the kingdom, since on 2nd February 1594 the nobles of Podolia asked Zamoyski to take steps against raids from Moldavia which had the prince’s tacit approval.³³ It seemed that there would be no end to this series of attack and counter-attack which included raids into border estates as well as robbery of merchants. Although under the Polish-Ottoman treaty of 1598 the prince of Moldavia was obliged “to allow envoys and merchants free passage and to do them no harm,”³⁴ the attacks continued into the first decades of the seventeenth century.

In the case of the Cossacks, we can observe a change of direction toward the Western shores of the Black Sea with the intent of capturing shipping and merchants set sail from the mouths of the Danube for the Ottoman capital.³⁵ Such raids led to protest from the Porte in 1613 in an episode which Andreescu has examined and which was far from unique in the seventeenth century.³⁶ When a similar raid hit Varna in 1620, the merchant Marco di Giovanni was among the victims; all his wares were seized and his life was only spared at the intervention of Michael the Brave’s bastard son.³⁷

We must ask whether we can strictly compare the Cossack, Tatar or Moldavian raids with the attacks that Michael the Brave’s troops launched against caravans crossing Moldavia. Although these are all apparently alike in being robbery with violence, the motives behind the various actions seemed to have been qualitatively different. The raids in the vast border zone between the Polish-Lithuanian Commonwealth and the Ottoman Empire seem to have been of the sort that Dominique Barthélemy – discussing another time and another place – calls *faïde chevaleresque*, “*un type de guerre revendicatrice de biens (et revendication a la même racine que vengeance) et portant atteinte à des biens de l'autre.*”³⁸ Since there was no diplomatic way to avenge thefts in a border zone, the situation favoured local initiatives to redress losses by raiding in turn the lands of those considered guilty.

This motive does not apply in the case of Michael the Brave, so that we must look elsewhere for the reason for his actions. As mentioned, Andreescu saw the

³³ Corfus, *Documente XVI*, doc. 198, pp. 376–378. There seem to have been similar incidents between Moldavia and Transylvania. Cf. for example the document in which Dimitrie Barnovschi asks the council of Bistrița for justice in the matter of cattle belonging to Moldavian merchants, confiscated as warranty on purchase of sheep. Barnovschi claims that the sheep have been paid for, and that if the Bistrițers continue to mistreat Moldavian subjects they can expect repercussions. Cf. Eudoxiu de Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor*, vol. XV *Acte și scrisori din arhivele orașelor ardelene (Bistrița, Brașov, Sibiu)* publicate de N. Iorga, part I (1358–1600), doc. MCCCXVII, p. 710–711.

³⁴ Ilie Corfus, *Documente XVI*, doc. 201, p. 390.

³⁵ Andrei Pippidi, *Cazacii navigatori*, pp. 273–274.

³⁶ Ștefan Andreescu, *Comerțul danubiano-pontic*, pp. 186–187.

³⁷ Pippidi, *Cazacii navigatori*, p. 279.

³⁸ Dominique Barthélemy, *Chevaliers et miracles. La violence et le sacré dans la société féodale*, Paris, 2004, p. 13.

attacks on Polish caravans as part of a trade war which the Wallachian prince had launched against Moldavia. His survey of the documentary evidence includes negative reactions from the Polish court and from Constantinople, where the English merchant John Sanderson considered the years 1599–1600 most unfavourable to commerce.³⁹

3. The sinews of war

Our first observation here must be that such a commercial war would be very much against the spirit of the times, with a few notable exceptions. Historiographical surveys from the last few decades on the causes of conflict in the sixteenth and seventeenth centuries have emphasised that in this context “economic considerations came low on the agenda.”⁴⁰ Even if we suppose that in this case we are dealing with an exception, we should note that the war was started by the prince of Transylvania, Sigismund Báthory. A letter from Stanislaw Karnkowski, primate archbishop of Poland, shows what followed when a prince hostile to Poland took the throne in Moldavia.⁴¹ Thus Michael the Brave did nothing more than take up the idea a few years later and carry it forward.

The main difficulty of such an interpretation is that to the best of my knowledge, there is not one document from Michael’s Wallachian chancery that shows the existence of a well-defined trade policy. The only documents which the prince issued referring to trade restrict themselves to merchants’ rights to travel freely in the lands of diplomatic partners.⁴²

³⁹ *The Travels of John Sanderson in the Levant 1584–1602. With his Autobiography and selections from his Correspondence*, ed. by Sir William Foster, London, 1931, p. 210. Some comments in Andreescu, *Comerțul danubiano-pontic*, p. 175 and note 3.

⁴⁰ Frank Tallett, *War and Society in Early-Modern Europe 1495–1719*, London-New York, 1992, p. 16. “Colbert may have thought of war against the Dutch in terms of the establishment of French economic dominance in Europe, but there is little to suggest that his royal master viewed the matter in the same light.” Tallett is not dogmatic here, and shows that rulers could not be entirely uninterested in economic matters. Thus Swedish expansion in the Baltic was the result of attempts to control trade in the region.

⁴¹ Corfus, *Documente privitoare la istoria României culese din arhivele polone. Secolele al XVI-lea și al XVII-lea*, Bucharest, 2001, doc. 47, p. 102: “From that time on, cattle being driven to Germany were also taken on another road. Customs were levied on Malvasia wine, on saffron and other goods. May God protect us from such neighbours. The Transylvanian prince is hungry. The Grand Turk is rich, and does not care for such small profits.”

⁴² The text of the treaty with the Habsburgs allows Wallachian merchants to trade in Transylvania as long as they do not infringe upon towns’ rights and have paid customs dues; likewise, Hungarian and German merchants may trade in Wallachia, paying the customary taxes („Mihai Viteazul în Conștiința Europeană”= MVCE, I, doc. 59, p. 192). Negotiations with the Ottomans in 1597–1598 seem to have included a trade component as well. A Venetian source records that Michael asked the Porte that “tutte le sue scale sotto bona fede et sigurtà, per li mercanti et sudditi d’ambe parti, che possano andare et venire a trafficare, come già havevano cominciato” (Hurmuzaki, *Documente*, XII, doc. DCVI, p. 395).

By contrast, I have found no text giving any indication of an intention to launch a trade war. This would require the creation of an over-arching plan, in which attacks on the rival trade route were accompanied by a set of measures to attract merchants, secure alternative trade routes and entrepôts bringing together an abundance of wares in large quantities. Rather, it seems to me that Sigismund Báthory’s attacks, and later Michael the Brave’s, were simply a matter of expedience, short-term solutions whereby the princes sought to get hold of large sums of money quickly.

Here the exact moment when Michael began to target the merchants is revealing. An analysis of the kinds of merchants affected and the goods which they were carrying may also reveal more about the attacks.

As Andreescu’s article showed, the first episode for which we have significant documentary evidence came in spring 1599, during the build-up to Michael’s invasion of Transylvania. On 23rd April 1599, Ieremia Movilă wrote to the king of Poland that although Michael’s actions were aimed against the infidel, they did more harm to fellow Christians. The Moldavian prince reported that the raids had caused enormous losses to merchants including Poles from L’viv, Moldavians and an Englishman.⁴³ The letter is not a model of precision; the Polish caravan was “large,” there were “more than just a few” Moldavian merchants, the losses were invaluable. The lack of detail is probably due to Ieremia Movilă’s wish to spread the news quickly, and to persuade Sigismund III to intervene as soon as possible.

In July 1600 the Armenian merchant Flabarik, who had set out from Iași with a cargo of sable fur, had his wares confiscated on Michael’s orders. The prince sent him on to Craiova to collect his money but sent secret orders to the ban of Craiova to have him hanged. However, the ban was a friend of the merchant and let him go free, although without giving him any money.⁴⁴ At the same time, Michael’s men were attacking other Polish and Moldavian merchants, according to Alexander Chodkiewicz’s account.⁴⁵

The circumstances of the raids would suggest that Michael the Brave was in urgent need of large sums of money to pay his troops.⁴⁶ After the “phony peace” 1597–1598⁴⁷ the recruitment of large numbers of mercenaries caused considerable costs and logistical problems for Wallachia’s war against the Ottomans.⁴⁸ Based on

⁴³ Panaitescu, *Documente*, doc. 31, p. 77–79; cf. an analysis in Andreescu, *Comerțul danubiano-pontic*, pp. 178–179.

⁴⁴ Corfus, *Corespondență inedită asupra relațiilor dintre Mihai Viteazul și Polonia*, Cernăuți, 1935 doc. V, p. 35.

⁴⁵ Panaitescu, *Documente*, doc. 50, p. 121; *Călători străini*, IV, Bucharest, 1972, pp. 198–200; Andreescu, *Comerțul danubiano-pontic*, pp. 182–183.

⁴⁶ Nicolae Stoicescu, *Oastea lui Mihai Viteazul*, in *Mihai Viteazul. Culegere de studii*, ed. Paul Cernovodeanu and Constantin Rezachevici, Bucharest, 1975, p. 75–112, especially pp. 86–89 on the size of the army.

⁴⁷ Ștefan Andreescu, *O “pace prefăcută” la Dunărea de Jos: tratativele transilvano-muntene cu Poarta din anii 1597–1598*, in *Idem, Restitutio Daciae. Studii cu privire la Mihai Viteazul (1593–1601)*, pp. 175–226.

⁴⁸ Precisely these logistic problems meant that the number of troops in a battle rarely exceeded 20,000 men. The Battle of Breitenfeld (17th September 1631), in which ca. 40,000 Swedish troops

contemporary sources, Nicolae Stoicescu has estimated an expenditure of between 75,000 and 145,000 thalers per month for 1599–1600.⁴⁹ Under these conditions it should be no surprise that in 1597, payment for his troops is a recurrent theme in Michael the Brave's diplomatic correspondence with the Habsburgs: "For in our service to Christendom and our fight against the pagans we have spent all our wealth and thus we have nothing left to maintain an army to confront the pagans. We ask Your Majesty to remember our great need, sending us some money in aid so that we can maintain our armies";⁵⁰ "for surely Your Majesty knows how weak and poor we are, having neither armies nor money (...) if we had men and money we would try to do greater things";⁵¹ "the enemy has ravaged and laid waste to this country so that I have no way to feed or pay my own troops";⁵² "we have no wealth left to us and are fallen into poverty."⁵³ Looking beyond the rhetorical charge of such messages, we may assume that lack of money to pay the troops really was a problem.⁵⁴ In a report to Emperor Rudolf II, Erich Lassota recommended that the promised monetary aid be sent "since this prince does not change his mind because of broken promises and delay with the money."⁵⁵ From Lassota's reports and those of his trusted lieutenant, Hans Hödl, it is evident that moneys promised to Michael sometimes arrived late, and that Prince Sigismund Báthory in Transylvania sometimes diverted the funds. On 27th August 1597 Erich Lassota established that no less than 4,500 thalers was missing from the sum destined to pay the troops in

confronted an Imperial army of ca. 30,000, is an exception. Studies on Western European sources have shown that an army of more than 10,000 – 15,000 men was difficult to maintain, and that strategy came to be dictated by logistic considerations; cf. Frank Tallett, *War and Society*, pp. 62 ff. In this context we may wonder why Michael the Brave chose to recruit more troops almost continuously, although he knew that his resources were limited.

⁴⁹ Nicolae Stoicescu, *Oastea*, p. 86; the sum of 75,500 thalers is based on Lassota's reports and the treasurer Dumitrache's accounts, published by Nicolae Iorga, *Documente nouă, în mare parte românești, relative la Petru Șchiopul și Mihai Viteazul*, Bucharest, 1899, pp. 34–36, representing the build-up to Michael's invasion of Transylvania. In 1600 a report from Habsburg agents estimated that Michael's army cost between 98,000 and 102,000 thalers (E. de Hurmuzaki, *Documente*, XII, Bucharest, 1903, doc. MCXX, p. 752–757). Similarly in 1600 David Ungnad (Hurmuzaki, *Documente*, XII, doc. CMXIX, p. 567) gives a figure of 145,000 thalers, which Stoicescu considers exaggerated although Ungnad had no reason to inflate the figures.

⁵⁰ Letter of Michael the Brave to Archduke Maximilian, 5th January 1597; Andrei Veress, *Documente*, V, doc. 33, p. 52; MVCE, I, doc. 40, p. 150.

⁵¹ Veress, *Documente*, V, doc. 39, p. 62; Michael the Brave to Archduke Maximilian, 1st April 1597, a letter referring to Turkish preparations to cross the Danube; cf. MVCE, I, doc. 44, p. 156–157.

⁵² Veress, *Documente*, V, doc. MVCE, I, doc. 52, p. 173. We may also adduce other sources from Hurmuzaki, *Documente*, XII, doc. DC, pp. 393–394.

⁵³ Hurmuzaki XII, p. 411–412; MVCE, I, doc. 70, p. 216.

⁵⁴ Under the treaty with Rudolf II, Michael the Brave was to receive moneys to pay 5,000 soldiers and additionally, soldiers or money to recruit the same, for 5,000 (in summer) or 2,500 (in winter) v. MVCE, I, doc. 59, pp. 187–188.

⁵⁵ Veress, *Documente*, V, doc. 52 p. 82; *Călători străini*, IV, p. 65; MVCE, I, doc. 47, p. 162. Lassota's agent Hans Hödl was sent to Cluj to receive the money which Rudolf II had approved to pay 4,000 men. Hödl told Bartolomeo Pezzen that the money sent would only last a short time. Cf. Veress, *Documente*, V, doc. 53, p. 83.

Wallachia, since the Transylvanians had used the money to pay the troops of their captain, Pongracz Sennyei.⁵⁶ Lassota had to be content with the explanations of Transylvanian chancellor Istvan Jósika, but was dissatisfied with such conduct and suggested to the Imperial court that next time, the money should be sent directly.

Given the lack of money within Wallachia and the lateness of the promised Imperial subsidies, the mercenaries grew restless.⁵⁷ Any mutiny or rebellion due to lack of funds would have meant the end of Michael’s political and military plans.⁵⁸ Hans Hödl records that he had planned to flee by night for fear of the Serb and Cossack mercenaries who had not been paid, and reports “great uproar” in the camp when the prince could not pay salaries in 1599.⁵⁹ This clearly shows how precarious was Michael the Brave’s position when conflict broke out with the Porte once again. The only answer to these liquidity problems was to lay hands quickly on a sufficient quantity of coin. There were few easy ways to do so.

We may also mention the attempt to recover the *haraç* money sent to the Porte, mentioned by the Ottoman chronicler Mustafa Selânikî,⁶⁰ or the interception of a sum sent by the Porte as payment for 60,000 Tatars.⁶¹ Even supposing that these reports are true, such sums could hardly cover the prince’s financial needs for long. Much more profitable for this purpose was to intercept merchant caravans, which brought two short-term advantages; it brought in significant quantities of coin and of wares, and troubled the usual flow of trade between the prince’s enemies. In the rather longer term, this tactic proved to be a two-edge sword. As well as angering Krakow and Istanbul, insecurity on the roads would also make merchants choose to take their wares elsewhere.⁶² Even Michael seems to have been aware of the danger. A Polish merchant captured on Moldavian territory by Michael’s troops wrote an account to Sigismund III: “They would not have let the other merchants leave the country, and they certainly would not have let me leave, but only did this so that they could lure more of Your Majesty’s merchants, for

⁵⁶ Veress, *Documente*, V, doc. 58, p. 88–89; *Călători străini*, IV, p. 65.

⁵⁷ It also happened that soldiers demanded pay in advance. See for example Michael’s letter to Sigismund Báthory of 11th July 1598, complaining that Hungarian soldiers would not follow him into the camp unless they were paid first. Michael emphasises that he does not have the money, and adds that “*Si quid evenerit mali mihi ne imputetur*”; Hurmuzaki, *Documente*, III/1, doc. CCXXIX, p. 295; MVCE, I, doc. 65, p. 208.

⁵⁸ Veress, *Documente*, V, doc. 69, p. 113–114.

⁵⁹ Veress, *Documente*, V, doc. 65, p. 108.

⁶⁰ Aurel Decei, *Relațiile lui Mihai Viteazul cu Imperiul Otoman*, Bucharest, 1978, p. 233.

⁶¹ Anton Mesrobeanu, *Documente din Arhiva Vaticanului referitoare la Mihai Viteazul*, in „Cercetări istorice”, IV, 1928, 2, p. 159. The news reached Venice from Vienna on 17th April 1599, although it cannot be substantiated. For the costs to the Ottomans cf. Caroline Finkel, *The Costs of Ottoman Warfare and Defense*, in “Byzantinische Forschungen”, 16, 1991, pp. 91–103.

⁶² In a letter to the Polish king of 23rd April 1599, Ieremia Movilă mentions the danger that “We do not know how merchants will dare to go to Turkey, or to come from Turkey to Your Majesty’s realm, in future, since this dreadful loss has struck them in the only sure and safe staging-post that they had”. (Panaitescu, *Documente*, doc. 32, p. 79).

several dozen had stopped on the far side of the Danube. When they heard that the others had left, then they too crossed the Danube into Moldavia.”⁶³

To be sure, such attacks did not lead to a complete cessation of trade, but we may ask whether rich merchants transporting large quantities or high-value goods may not have considered it wiser to avoid the Moldavian road. Although we cannot form a definitive conclusion, comparison between attacks on merchants in 1599 and in 1600 seems to indicate as much.

Although in April 1599 the caravans attacked seem to have been rich merchants transporting high-value goods, in 1600, after the invasion of Moldavia, the merchants robbed seem to have been of the ordinary sort (except for Flabarik the Armenian, trading in sable skins).⁶⁴ Alexander Chodkiewicz wrote to the king of Poland that “I have seen and heard the murders done to those poor merchants who are Your Majesty’s subjects, when they went to the Danube to buy fish, and others who went for other goods and were on the sea. When they came to Smil, not only was what they had taken from them, but many of them were killed by the Wallachians (...) From the L’viv merchants he took several hundred gold pieces, over and above the customs duties, and many different wares, even though those merchants had only seven wagons. Then he ordered the merchants, and myself, to go to Transylvania, though we told him that the heavily laden wagons would have great trouble on the mountain roads.”⁶⁵ Although we have few details here, it is clear enough that fish did not bring much profit; some of these merchants probably met their end because they could not pay a high ransom. Those who could do so were spared their lives. The case of Flabarik the Armenian seems an unusual one since according to our sources, even though he was left alive he was supposed to be hanged once he reached Craiova. We are likely dealing here with a merchant who enjoyed some special status – this much is suggested by his wares, since sable furs were highly sought-after at the Porte – and Michael, who at his point was prince of Wallachia, Transylvania and Moldavia together, preferred to delay decisions once his main objective was reached and the goods had been seized.

All of this persuades me that Michael the Brave’s principal motive in attacking the Moldavian road was to lay his hands on money to pay his troops, rather than to launch a concerted trade war. The king of Poland labelled the actions “banditry.”⁶⁶ We may certainly ask to what extent such measures could actually solve the prince’s financial problems. Although there have been some estimates of

⁶³ Panaitescu, *Documente*, doc. 50, p. 121.

⁶⁴ For the fur trade in the sixteenth century cf. Mihnea Berindei, *Le rôle des fourrures dans les relations commerciales entre la Russie et l'Empire Ottoman avant la conquête de la Sibérie*, in *Passé turco-tatar. Présent soviétique. Études offertes à Alexandre Bennigsen*, ed. par Chantal Lemerancier-Quellejray, Giles Veinstein, S.E. Wimbush, Paris, 1986, pp. 89–98.

⁶⁵ Panaitescu, *Documente*, doc. 50, p. 120.

⁶⁶ Published in I. Corfus, *Mihai Viteazul și polonii. Cu documente inedite în anexe*, Bucharest, 1937, doc. doc. XXVIII, pp. 245–247. Sigismund III asked Ieremia Movilă to explain to Michael that it was not good to rob and plunder, “since he has enough trouble with others, and should not stir up the enmity of his neighbours” (p. *ibidem*, 247).

Michael's costs for his armies, it is much harder to reckon the total value of goods seized and moneys extorted from the merchants. However much they came to, we may suspect that money obtained in this manner could not solve his difficulties. All that he could do here was to win short-term goodwill from his troops, especially since multiple sources record that many officers in Michael's armies received numerous gifts alongside money.

In this context, attacks on merchant caravans offered an easy way for a prince with little money to hand to win the goodwill of his troops. Further, we may suppose that there was also a pragmatic calculation here; an army which was not actively fighting and was not paid, or not paid enough, constituted a potential danger for the employer, whereas it became a redoubtable weapon as soon as it was shown a target which might bring significant booty and, implicitly, its own arrears of pay.⁶⁷ It would follow that Michael the Brave sought to use warfare to solve the financial and logistical problems involved in a long-haul conflict. In this epoch, his enemies too used just such a strategy. His successes in the period 1595–1600 seemed to justify the scheme, but the price to be paid was enormous, both internally and externally; in the end, it brought about a collapse just as spectacular as his rise had been.

⁶⁷ On this aspect cf. Ovidiu Cristea, *In visceribus regni. Constrângeri logistice în timpul “războiului cel lung”*, „Revista Istorică”, XVI, 1–4, 2006, pp. 141–152.

PAGES D'AGRIPPA D'AUBIGNÉ SUR MICHEL LE BRAVE

ANDREI PIPPIDI
(Institut des Études Sud-Est Européennes
de l'Académie Roumaine, Bucarest)

In his *Histoire Universelle*, finished in 1620 shortly before leaving France where the first volumes were forbidden by censorship, Agrippa d'Aubigné wrote about the war fought against the Turks by the Wallachian prince Michael the Brave. Those few scraps, selected from contemporary accounts, report the facts, till the conquest of Transylvania, with applause for that hero of the Christian cause.

Keywords: le brave Michel, Sigismond and Andrew Bathory, Sinan pasha, battles at Giurgiu, Târgoviște, Călugăreni, Șelimbăr.

L'histoire du second humanisme français ne peut se dispenser de la captivante figure d'Agrippa d'Aubigné, non seulement pour son formidable poème des *Tragiques*, mais aussi pour l'*Histoire universelle* qu'il avait commencé d'écrire avant l'Edit de Nantes et dont le premier volume était déjà achevé vers 1612 et paru en 1619¹. Ces deux oeuvres sont, au même titre, un témoignage de l'auteur sur son temps. Un auteur qui se sera plongé dans les troubles de son époque avec une passion ardente, ayant fait, au cours de son existence (1552–1630), une expérience de soldat (dix-sept blessures) et une autre de courtisan, en tant que proche ami et conseiller de Henri IV pendant presque quarante ans, pour aboutir à l'épilogue vécu en exil à Genève. Le reste de son activité littéraire – un roman satirique, *Les aventures du baron de Fœneste*, un pamphlet, *La confession du sieur de Sancy*, et les mémoires où il rendait compte de ce qu'il avait vu et senti, sa *Vie à ses enfants*, – manifeste le même «besoin d'exercer une action morale, politique et religieuse»². Le rude guerrier et le poète qui se laisse entraîner par l'éloquence des prophètes ont combattu avec fougue pour le parti huguenot³. Lorsque d'Aubigné s'est engagé dans la recherche historique, il était conscient de son devoir de défendre «la Religion», mais en même temps il s'efforçait de rétablir la vérité,

¹ Samuel Rocheblave, *Agrippa d'Aubigné*, Paris, 1930, p. 195–197.

² Jean Plattard, *La Renaissance des Lettres en France*, Paris, 1925, p. 157.

³ Armand Garnier, *Agrippa d'Aubigné et le Parti Protestant. Contribution à l'histoire de la Réforme en France*, I–III, Paris, 1928.

comme il le dit lui même, «en voyant les livres monstrueux qui courent, sales de flatteries impudentes, de louanges prophétiques, de mesdisances affectées»⁴. Dans son oeuvre, la France occupe la plus grande place, bien entendu, et la période racontée n'est que celle à laquelle sa vie appartient depuis la naissance. Il s'arrête en 1602 et il prend congé en entonnant le Psaume LXXI par lequel le chrétien se prépare à l'approche de la vieillesse: «Il est temps de fermer ce livre par ma prière accoutumée à l'ouverture du labeur»⁵.

Le regard de l'auteur n'est pas limité à la France, car il cherchait à se renseigner sur les autres pays européens, présentés selon le critère géographique des points cardinaux. Ainsi, sous le titre «De l'Orient», figurent l'Empire Ottoman, la Perse, «la Dace» et «la Moscovie». Ailleurs, la Russie fait partie du «Septentrion» et «du Levant nous avons choses remarquables par les légèretés des Valaques et des Moldaves»⁶. Un chapitre concerne la Moldavie de 1572 à 1574, avec la lutte de Jean le Terrible, aidé par les Cosaques, contre les Turcs⁷.

Curieusement, l'historien qui a découvert et commenté ces pages, Fr. Pall, n'a pas accordé le même intérêt aux passages où d'Aubigné prend pour sujet les exploits de Michel le Brave. Les années 1594–1599 encadrent les premières révoltes contre les Turcs qui éclatent chez les Serbes du Banat, les événements de Transylvanie causés par l'entrée en guerre de Sigismond Báthori, la résistance opposée par «le brave Michel» à l'armée ottomane qui envahit la Valachie, les deux incursions de Michel sur la rive bulgare du Danube et l'action qu'il accomplit en Transylvanie pour occuper cette province. D'Aubigné n'ajoute presque rien à ce que Balthasar Walther ou J.A. de Thou avaient dit avant lui. Mais il est important de voir que, selon un contemporain doué d'une grande expérience militaire, ces campagnes ont joué un rôle considérable. Les pages que nous reproduisons donnent une idée de ce que les lecteurs en France et à Genève ont appris du conflit. Il y a bien sûr des omissions et des confusions qui, elles aussi, permettent de juger exactement le niveau de connaissance atteint par ce public. Le seul ouvrage qui a tenté d'épuiser le sujet «Agrippa d'Aubigné auteur de l'Histoire Universelle» est la thèse d'André Thierry (Lille, 1982)⁸.

Nous citons l'édition du baron Alphonse de Ruble, sauf pour le dernier passage. Nous n'avons pas modifié l'orthographe du texte original.

⁴ Agrippa d'Aubigné, *Histoire universelle*, éd. baron Alphonse de Ruble, I, Paris, 1886, p. 2.

⁵ Ibid., X, Paris, 1897, p. 447. A Genève, quand il donnait en 1626 une seconde édition de l'*Histoire Universelle*, rectifiée et complétée, il a ajouté une suite, restée en manuscrit, sur la guerre de 1620–1622 contre les protestants (Jean Plattard, *Supplément à l'Histoire Universelle d'Agrippa d'Aubigné*, Paris, 1925).

⁶ Vol. V, p. 30.

⁷ Fr. Pall, *Pages d'Agrippa d'Aubigné sur le voïvode Jean de Moldavie*, Revue Roumaine d'Histoire, VIII, 3, p. 593–604.

⁸ Voir aussi Gilbert Schrenck (éd.) *Autour de l'Histoire Universelle par Agrippa d'Aubigné. Mélanges à la mémoire d'André Thierry*, Genève, 2006.

La révolte des Serbes («Rasciens») qui comptaient sur l'aide de Maximilien de Habsbourg fut étouffée par les Turcs en 1594: «refusez de secours par l'archiduc, se réunirent de nouveau en la servitude turquesque»⁹.

«De mesme temps, Sigismond Batori, neveu du roi de Pologne¹⁰, s'estoit eslevé contre le Turc. La pluspart de son peuple, ne pouvant rien espérer de cette révolte, trafique avec les ennemis la ruine de leur chef et, sur des lettres contrefaites, faillirent à le faire prendre par les Tartares. Mais il se trouva au rendez-vous plus accompagné qu'on n'avait estimé, et lors les infidèles, changeans leur ruse en guerre ouverte, éleurent pour chef Baltazar Batori, cousin de Sigismond, qui, secouru par les Rasciens, fait mettre bas aux conjurez. Et, les ayant tous fait venir à Clausembourg, horsmis le cardinal Batori et son frère, désespérez de pardon, il en fit descapiter et escarteler jusques à quatorze et estrangler son cousin en prison, et, deschargé de ce fardeau, va assiéger Themiswar, prit plusieurs navires turcs sur le Danube. Mais il lui falut quitter le siège pour la grande foule des Tartares qui se joignit aux Turcs. Ceux-là prirent Visit et la ville de Carrolstat, mais non pas le chasteau»¹¹.

«Souvenez-vous d'un Pierre, frère d'Inovie, autrement Yvon, successeur de son frère, à la Valachie.¹² Cettui-là fut dépossédé pour ses vices et un Alexandre mis en sa place, duquel les vices surpassèrent tous les premiers¹³. A ce que nous avons touché ci-dessus faut adjouster qu'Alexandre estant appelé et pendu à Constantinople, le peuple obtint d'avoir un Michel, qui, estant receu palatin de la Valachie, se bande avec celui de la Moldavie, les Cosaques et les Poulonnois contre le Turc, lorsqu'il vid les troupes de l'empereur avoir pris en Hongrie Vicegrade et en Croacie Cristouïs¹⁴».

Les pages suivantes, 206–209, rapportent la mort en 1595 du sultan Murad III, auquel succède Mehmed III, ainsi que les combats livrés dans le Banat, où Gyuri Borbély, le *ban* de Caransebeș a enlevé aux Turcs Făget, Șiria, Cenad, Nădlac, Șoimuș et Arad.

«Michel nouveau palatin, seur d'abordée que l'armée avait passé le Danube sur un pont de bois, et n'ayant point de quoi l'affronter, il se réduisit à jeter ses forces dans les places qui faisoient frontière et lui, avec six mille hommes, il se retrancha dans un marais, d'où il empiéta une grande chaussée sur le chemin de l'armée. Sinan fut une après-disnée à envisager ce petit troupeau, mesprisé des siens, admiré de lui. Le combat, remis au lendemain, fut soustenu par les Valaques jusqu'à la soirée que les Turcs, voulans quitter la besongne, furent meslez par les

⁹ P. 203.

¹⁰ Parce que fils de Christophe Báthori, prince de Transylvanie (1576–1581), qui avait été le frère d'Etienne Báthori, roi de Pologne (1575–1586).

¹¹ P. 204. Visko et Karlstadt/Karlovac, en Croatie.

¹² Sur Pierre le Boiteux, prince de Moldavie (1574–1577, 1578–1579, 1582–1591), un passage précédent: «le Palatin de la Valachie, qu'ils appellent Transalpine, ayant un frère nommé Pierre, qu'il desiroit avancer» (Fr. Pall, *art.cit.*, p. 599). «Yvon» est Jean de Moldavie.

¹³ Il s'agit d'Alexandre le Mauvais, prince de Valachie (1592–1593).

¹⁴ P. 205. Visegrad et Hrtkovci.

chrestiens et y perdirent près de deux mille hommes, dix-sept enseignes, et entre autres la verde, sacrée à Mahomet, et Sinan, dans la troupe des fuïars, tomba d'un pont en la bourbe et fit perdre beaucoup d'hommes, cependant qu'on le retiroit.

Sinan, s'estant esloigné, receut nouvelles forces. Michel n'attendit pas cela, mais fortifié de ce que Sigismond avoit envoyé à la haste, les Turcs laschèrent encore une fois le pied. De là à quelque temps les Moldaves, après avoir accoisé les Cicules, qui sont païsans courageux, se joignent au Transylvain, font armée de vingt-cinq hommes de pied. Celle des Turcs, plus grande, s'estonna tellement que, se dissipant, Sigismond assiège à leurs trousses Tergoviste, métropolitaine de la Walaquie, et battit la ville et le chasteau tout à la fois. Là dedans commandait Assam Bacha, sanjac de la contrée, fils du grand vizir Mahomet. Sur la fin de l'année, les bresches ayans ouvert la veue des maisons, les assiégeans envoyèrent dans la ville une si grande quantité de feux artificiels qu'elle y mit le feu, l'assaut et l'escalade présentez en même temps. Les Turcs, cuidant gagner par la poterne du chasteau une montagne, furent descouverts et mis en pièces par les Cicules¹⁵.

«Assam Bacha, Hali Bacha et Mechmet-bei demeurèrent prisonniers. A cette nouvelle, Sinan mit le feu dans Bocarest et y laissa des mines pour faire sauter Sigismond. Mais lui, instruit par son prisonnier Assam, poursuivit le fuïard jusqu'au fort Saint-George qui est en une isle du Danube¹⁶, fit rendre quelque combat à forcer deux ponts défendus par trois jours. Les chrestiens encore emportèrent le fort principal, faute de poudre, et Sinan quitta la Transylvanie, Valaquie et Moldavie, les laissant avec perte de vingt-cinq mille hommes des siens et de trente-six pièces de canon¹⁷».

«Le Poulonnois installa dans la Moldavie Jérémie et fit fuir Estienne en Constantinople, où, pour certains crimes, il fut empalé vif¹⁸. Je ne vous amuserai point ni aux comettes qui parurent sur les années, ni aux monstres naiz en Allemagne et à Florence, sur lesquelz il y a plus à causer qu'à instruire¹⁹».

A propos du siège de Lipova, place forte du Banat que les Turcs ont perdue en août 1595, Agrippa d'Aubigné se souvient, pages 220–221, des victoires remportées par Henri IV à Coutras (1587) et à Ivry (1590), batailles auxquelles notre auteur avait pris part.

«Au mesme temps de ces choses, le palatin de Moldavie avoit assiégé Nicopolis et pris les dehors²⁰. Le sanjac, qui estoit dedans, lui envoyoit force riches

¹⁵ P. 210. La bataille décrite est celle de Călugăreni;

¹⁶ A Giurgiu.

¹⁷ P. 211, avec n. 5: «Buckereste est un chasteau situé sur l'Argis».

¹⁸ Etienne Răzvan, ayant régné pendant trois mois en 1595, ne subit pas ce supplice à Constantinople, mais à Areni, en Moldavie, où il avait été défait par Jérémie Movilă (1595–1600, 1600–1606). Il y a là probablement une confusion avec Etienne le Sourd, ayant régné en Valachie en 1591–1592, nommé prince de Moldavie en 1594 sans réussir à s'y imposer (Mihai Maxim, *Noi documente turcești privind Țările Române și Înalta Poartă (1526–1602)*, Brăila, 2008, p. 240–241).

¹⁹ P. 216. Allusion aux miracles et présages signalés souvent dans les feuilles volantes.

²⁰ La campagne de Nicopolis en novembre 1596, mais c'est Michel de Valachie qui attaque les Turcs.

présens, avec promesse de faire sa paix s'il le vouloit désassiéger. Cestui-ci, sachant les choses advenues et qu'il avait pour voisine cette grande armée, qui, par ses rafraîchissements, estoit encor de deux cent mille hommes, feignit faire par courtoisie ce qu'il faisoit par terreur. En levant le siège et son armée marchant vers la Moldavie, il apprit que force cavalerie turquesque ravageoit son païs. Comme il estoit à la teste avec six de ses amis, il descouvre une grosse troupe, qu'il charge lui septiesme, en tue quatorze de sa main, et puis deffit le reste avec ses troupes. Cela estant compté à Mohamet, il lui envoya par un chaoux l'enseigne de vaivode, s'il vouloit estre son vassal, ce que le palatin, destitué de tout secours des chrestiens, accepta et demeura en paix jusques à ce que les Turcs le vouleurent contraindre à faire la guerre pour eux. Nous ne pouvons entamer cela pour cette heure, ni mordre plus avant dans l'an 1598»²¹.

Les Turcs menacent la Transylvanie «Mais Sigismond Batori, avec l'aide des Moldaves, les arresta sur le cul, rendant des exploits si valeureux que le grand seigneur despescha vers lui un ambassadeur pour le presser de se joindre de tout point avec les Ottomans»²².

«Michel vaivode de Moldavie assiégea pour la seconde fois Nicopolis, la prit par force et y tua tout, la brusla et délivra seize mille chrestiens»²³.

«Le brave Sigismond Batori, prince de la Transylvanie, fut engagé par les menées estranges du cardinal André, son cousin, à rompre la paille avec l'empereur. Par ce moyen le cardinal, de qui les meschancetez avoyent esté odieuses auparavant, se réconcilia avec Sigismond. S'estant adomestiqué, persuada à son cousin d'ouyr messe tous les matins et, pource qu'il n'est pas permis de desjeuner auparavant, prendre un bouillon au sortir du lit. Par ce moyen, ayant gagné à force d'argent le valet de chambre qui lui portoit ce breuvage, il faisoit jetter dedans quelque drogue, par laquelle il affoiblit le cerveau de son cousin à quelques craintes bigotes, si bien que ce prince creut son salut entre les mains du cardinal, lui demandoit tous les jours s'il ne seroit point denué de faire ceci ou cela, et par ce moyen laissoit sa vie, son ame et le regime ès mains de son empoisonneur, qui, maistre de l'Estat, fit esloigner tous les grands du pays. Ceux-là conjurèrent. Et, n'ayant d'autre remède, il traita avec le grand seigneur, lui assujettit la Transylvanie; de là, dressa mesmes ruses contre le brave Michel.

Mais cettui-ci, pour sauver sa Moldavie, donne sur le Transsylvain, prend Albe- Jule et autres places. L'armee du Cardinal, faisant mine d'en vouloir secourir, fut attaquée, mise en route sans grand combat ; le Cardinal, fuyant, tué par

²¹ P. 227. Voir le récit de Balthasar Walther édité par Dan Simonescu, *Cronica lui Balthasar Walther despre Mihai Viteazul în raport cu cronicile interne contemporane*, Studii și materiale de istorie medie, III, 1959, p. 85/91 – 86/92.

²² P. 386, avec d'autres confusions: la pression exercée par les Ottomans fut bloquée par les Valaques de Michel, tandis que Sigismond abdiquait, puis revenait pour reprendre la principauté et tâchait, lui, de renouer les relations avec la Porte.

²³ P. 388: nouvelle erreur, car Michel ne s'était pas encore emparé de la Moldavie en septembre 1598, lorsqu'il attaqua Nicopolis.

un paysan, le bourreau lui treucha la teste après sa mort; ce fut chose estrange comment la vigueur de l'esprit d'un tel Prince et celle des forces du pays furent si tost mises à néant; mais le premier fut ruiné par la preparation des philtres qu'avoit appris en Italie le Cardinal André ; cela secondé par les impressions que donnoit au cerveau attendri un Jesuite, entre les mains duquel Sigismond mit sa conscience et avec elle son Estat²⁴. Quant aux forces, tous les chefs de guerre prirent plaisir à leur ruine, pource que les grands et les moyens n'avoient plus accez au Prince que par le Cardinal et par un secretaire, qui portoit au conseil les avis de Sigismond, qu'on ne voyoit point. D'ailleurs les gens de guerre estoyent fraudez en leurs payemens, lesquels il falloit arracher de l'espargne, comme estant le propre du Cardinal»²⁵.

[Suivent quelques informations sur la campagne du duc de Mercoeur en Transylvanie].

²⁴ Alonso Carillo, *Levelezése és iratai. Epistolae et acta 1591–1618*, Budapest, 1906.

²⁵ Agrippa d'Aubigné, *Histoire universelle*, éd. André Thierry, IX, Genève, 1995, p. 344.

ÉCHOS ESPAGNOLS DE “LA LONGUE GUERRE” (1592–1606)

ANDREI PIPPIDI
(Institut des Études Sud-Est Européennes
de l’Académie Roumaine, Bucarest)

Here are collected some news from Constantinople during the years from 1595 to 1603, concerning political and military events. They are preserved in the Biblioteca Nacional of Madrid, ms.3832. Several of them are about “las cosas de Valachia y Moldavia”. There is also added an “aviso” about the battle won by Michael the Brave when he conquered Moldavia.

Keywords: Sinan, Michael the Brave, Venetian and French ambassadors to the Porte.

Je m’estime heureux de pouvoir déposer ici les résultats d’une très brève visite à Madrid, lesquels il faut mettre en rapport avec mes anciennes recherches sur l’attention prêtée à Michel le Brave par ses contemporains¹. Ce personnage ardent et téméraire, dont on n’a cessé de rappeler l’initiative de réunir les pays roumains pendant une courte période en 1600, a rempli une mission d’avant-poste des forces anti-ottomanes lorsque les Turcs tâchaient de maintenir leur emprise sur la Valachie et la Moldavie et cherchaient à défendre la Hongrie contre les Habsbourg. Il s’ensuivit une dispute sur la Transylvanie, où Michel avait commencé par servir l’empereur pour essayer ensuite d’imposer sa propre autorité dans cette province qu’il espérait rattacher durablement à ses deux autres principautés. Avant d’être broyé entre les deux fronts – celui formé par les troupes impériales avec l’aide de la noblesse rebelle hongroise et l’autre qui, juxtaposant les Turcs et les Tatars de Crimée, recevait l’appui de la Pologne –, Michel représentait un facteur capable de déclencher une insurrection des Balkans chrétiens. Il a même envoyé ses requêtes de secours jusqu’à Heidelberg et Tübingen, mais il comptait davantage dans les calculs de la diplomatie espagnole, parce que de nombreux Grecs qui promettaient un nouveau soulèvement avaient trouvé le chemin de la cour de Madrid. Ils croyaient y trouver des libérateurs prêts et résolus, auxquels ils montraient le

¹ Andrei Pippidi, *Au sujet des peuples de l’Europe du Sud-Est dans la politique internationale à la fin du XVI^e siècle et au début du XVII^e*, “East European Quarterly”, X, 1, 1976, p. 113–125; idem, *Notes et documents sur la politique balkanique de Michel le Brave*, “Revue roumaine d’histoire”, XXIII, 1984, p. 341–362; idem, *Michael der Tapfere in der Kunst seiner Zeit*, Cluj-Napoca, 1986; idem, *Au sujet d’une lettre de Michel le Brave*, “Revue roumaine d’histoire”, XXXII, 3–4, 1993, p. 239–245.

Rev. Études Sud-Est Europ., LI, 1–4, p. 261–270, Bucarest, 2013

souvenir de Lépante et l'exemple du prince roumain². Du Magne jusqu'en Epire, on appelait le roi d'Espagne³. En 1600, quand le métropolite Denys de Larissa s'efforçait de soulever la Thessalie, ce prélat fut accusé de collusion avec Michel de Valachie et de lui avoir fourni des subventions⁴. L'émissaire qui était venu alors demander à Philippe III d'attaquer les Turcs, un certain Constantin *Posthelnico*, que nous retrouverons ensuite à Venise et à Naples, était sans doute un boyard dont le titre roumain de «postelnic» indique l'origine⁵.

Dès lors, on ne peut s'étonner de l'intérêt constant porté en Espagne à la situation de la région du Danube, telle qu'elle était signalée dans la capitale de l'Empire Ottoman.

À la Biblioteca Nacional, le ms. 3832 contient des bulletins d'information régulièrement envoyés de Constantinople, dont un certain nombre concernent les événements politiques et militaires des pays roumains au cours des années 1595–1603.

p. 200–201 «De Const-a por cartas de 23 de hebr-o 1603» apportant la confirmation de ce qu'avait écrit le *bailo* vénitien le 9 février.

p. 203–204 «De Const-a por cartas de 3 de hebr-o 1603. Se avisa».

p. 205 «De Const-a por cartas de 20 de enero 1603. Se avisa».

p. 207 «De Const-a por cartas de 2 de 9-bre 1602». Des bruits courent selon lesquels le frère du khan «intentava de hazerse s-r de la Tartaria con ocasion de la ausencia del Principe su hermano que se halla en Valachia o Moldavia⁶. Que de muchos correos y Tartaros que havian buelto de Valachia se entendia que en la rota que les diò el Vayvoda Radolo con l'assistencia de Jorge Basta havian muerto de 18 a 20 m Tartaros y hasta 6 m Moldavos, Cosaques y Polacos que yvan de baxo de la conducta de Simon que ja fuè Vayvoda de aquella provincia⁷. Que el dicho Simon con solos 200 cavallos se havia retirado a Moldavia. [verso] Que el general de Hungria Assan baxa haviendole offrescido a quel Moyses que recuperaria la Transylvania con las intelligencias que tenea con algunos principales Barones del pais y la reduciria a la devocion del Gran S-r como antes estava, le havia dato la bandiera y escofia de oro, eligiendolo por nuevo Vayvoda de aquella provincia.

² Angelo Tamborra, *Gli Stati italiani, l'Europa e il problema turco dopo Lepanto*, Firenze, 1961.

³ Peter Bartl, *Der Westbalkan zwischen spanischer Monarchie und osmanischem Reich*, München, 1974.

⁴ José M. Floristan Imízcoz, *Fuentes para la politica oriental de los Austrias. La Documentación Griega del Archivo de Simancas (1571–1621)*, I, Universidad de Leon, 1988.

⁵ Al.Ciorănescu, *Documente privitoare la istoria românilor culese din arhivele din Simancas*, București, 1940, p. 172–185; J.M.Floristan Imízcoz, *op.cit.*, p. 89, n. 9.

⁶ Ghazi Giray II (1588–1596, 1597–1608) avait eu pour qalga son frère Selamet Giray jusqu'en 1601, mais celui-là intrigait à la Porte pour obtenir le trône de Crimée (Dariusz Kolodziejczyk, *The Crimean Khanate and Poland-Lithuania*, Leiden-Boston, 2011, p. 116–118), tandis que le khan se trouvait en Hongrie.

⁷ Siméon Movilă avait gouverné la Valachie en 1600–1601, il en fut chassé par Radu Șerban (1602–1611), lequel fut vainqueur près de Brașov dans la bataille où Moïse Szekely trouva la mort.

Que la perdida della Valachia se havia sentido de manera que el Gran S-r havia embiado a dezir expresamente alho Assan baxa que no le passasse por el pensamiento bolver alla Puerta, si antes no recuperava la Transilvania y Valachia»⁸.

p. 209 «De Const-a a 6 de agosto⁹. Que Sinan baxa haviendo dalido de aquella ciudad a los 21 de julio como se avisó, havia ya avançado con toda la gente que pudo juntar y orden de domar la Valachia y Transilvania y passar despues desto en Hungría...

Que se dezia alli que los Valacos, Moldavos y Transylvanos designavan dexas entrar al dicho Sinan muy adentio de sus payses para delle despues una buena cargo hallandose con gran numero de gente y bien armada.

Que de Const-a havian deyr otras 10 galeras al Mar Negro, por haver entendido que de las que embiaron antes tornaron y los Moldavos...»

p. 210 «de Const-a a 22 y 23 de julio»

p. 215 «de Const-a a 17 de junio 1595»

p. 216 «de Const-a a 3 de junio 1595. Que la carestia continuava de manera a que alli se vive con gran trabajo faltando las provisiones que solian venir de Valachia y Moldavia»¹⁰.

p. 221 “de Const-a por cartas de 21 y 22 de março 1595. Que de los progressos del Transilvano y Vayvodas de Valachia y Moldavia se tenia la confirmacion en aquella Puerta y les dava gran cuydado, especialmente el saco de Silistria, que dizen ha sido de gran consideracion. Que se atendia a haber largas provisiones para aquella guerra no aloçando la mano de las de Hungría.

Que de los dichos progressos havia resultado gran falta y carestia de vastimentos en Const-a no solo de carne (como ya se dixò en otras) mas de pan, siendo el que allí se vendia pequeño y negro”.

Sur le sultan Mehmed III “que hazan su viaje por la Valachia y Moldavia para dar color de camino a quella guerra que les preme mucho, haviendo sido presa y saqueada Silistria”.

p. 223 “de Const-a por cartas de 6 y 7 de março 1595. Que allí se havia entendido ya la rota que el Principe de Transilvania y Vayvodas de Valachia y Moldavia dieron a los Turcos que yvan a poner en la possession de Valachia al nuevo Vayvoda.¹¹

⁸ Al. Ciorănescu, *Documente*, p. 217.

⁹ 1595. Les projets de Sinan ne sont pas mentionnés dans les rapports publiés par Ciorănescu.

¹⁰ *Ibid.*, p.115, sans signaler la disette de Constantinople. Voir là-dessus Ștefan Andreescu, *Răscoala Țărilor române din 1594 și chestiunea aprovizionării Constantinopolului*, Revista istorică, VIII, 9–10, 1997, p. 591–613.

¹¹ *Ibid.*, p. 110, un rapport envoyé de Prague le 7 mars reprend des nouvelles parties de Transylvanie le 25 février: une victoire a été remportée par Aaron, prince de Moldavie, contre les Turcs et les Tatars qui amenaient avec eux Bogdan le Saxon, nommé au trône de Valachie. Selon ce document, “la carestia continua et si augmenta più che mai fra Turchi, tuttavia che facevano gran provisioni et che si sforzavano per il Mar Negro con grosso numero de navi cariche di vettovaglie entrar il Danubio”.

Que a los 22 de hebrero se pregono publicamente que todos los espays, assi los que havian buelto de la guerra, como los de mas, començassen luego a marchar la buelta de Valachia...

Que aquel mismo dia [le 25 février] se nombraron en el Divan dos Belerbeys, uno para Valachia y otro para Moldavia, diziendose a que no quiera sultan Mehemet que haya mas Vayvodas christianos en aquellas provincias nunque otros dizian que esto no tendría effetto por ser contra las capitulaciones que tiene con el Reyno de Polonia”.

p. 225 “De Const-a por cartas de 5 de hebrero 1595”.

p. 227 “De Const-a por cartas de 27 y 26 de enero 1595”.

p. 228–229 “De Const-a por cartas de 11 y 12 de hebrero 1595”.

p. 230 “De Const-a por cartas de 1 y 2 de 8-bre 1595”.

p. 232 “De Const-a a 16 y 17 de 9-bre 1595”.

p. 236 “De Const-a por cartas de 24 de março 1596 ”.

p. 237 “De Const-a por cartas de 8 de enero”.

p. 238 “de Const-a por cartas de 24 de junio y primero de julio 1594”.

p. 240 “de Const-a a 19 y 2º de agosto”.

p. 241 “de Const-a a 2 de 7-bre [1595] ...Que las cosas de Valachia y Moldavia estan en el termino que antes sin saberse allí cosa ninguna despues que llegó Sinan, mas de quel mostrava gran miedo y poca esperança de salir con la empresa.

Que se dezia trattava de hazer un fuerte en Bicoresti que es la ciudad metropolitana de Valachia¹².

Que acabado de reduzir aquellas dos provincias, passaria el dicho Sinan a Transylvania”

p. 242 “por cartas de Const-a de 16 y 17 de 7-bre¹³

Que de la rota de Sinan (que por estas viene llanamente confirmado) se tuvo aviso en aquella ciudad a los 6 y de la presa de Strigonia a los 15.

Que el uno y otro successo havian causado gran turbamento assi en la persona del Turco como en los de mas teniandose otros paxas y particularmente el de Buda.

Que la batalla en que fuè roto el dicho Sinan havia sido muy sangriento de ambos partes.

Que de Sinan diversas letras, diziendo algunos que era muerto y otros (que es lo que se tiene por más cierto) que quedava tan maltratado e indispuesto que esto, con el sentimiento de la rota y alegría de sus émulos, le podrían causar la muerte, tanto más en su edad.

Que su mal havia sido la cayda del cavallo y ótros dezian que de haver caydo de la puente por la multitud y confusión que hubo en el passar por ella que de la

¹² *Ibid.*, p. 117. On a fortifié le monastère de Saint Georges à Bucarest.

¹³ *Ibid.*, p. 119, avec un contenu pareil, au sujet de la bataille de Călugăreni.

batalla quedaron pocos Janizaros vivos, habiendo sin duda muerto la mayor parte de ellos.

Que de las reliquias que quedaron del exercito turquesco derramados en diversas partes, se havían recogido hasta 20 o 25 m. hombres.

Que en aquella batalla murieron muchos Turcos y algunos muy principales que estavan cerca de la persona de Sinan baxa”.

p. 244 “De Const-a a 22 y 23 de 9-bre”.

p. 246 “De Const-a por cartas de 12 y 13 de hebrero” [1594].

p. 247 “De Const-a a 30 de enero 1594”. Le nouveau *bailo* Marco Venier est arrivé.

p. 248 «De Const-a por cartas de 27 y 28 de hebrero 1594» au sujet de Cigala pacha, lequel a reçu fastueusement la visite de son frère « que en curiado del dicho Carlos Cigala hermano de su muger llamado Juan Jacobo lo giudice, natural de Messina; le hazia gran instancia para que buelva a su casa»¹⁴.

p. 249 “De Const-a por cartas de 16 de abril”.

p. 251 “De Const-a por cartas de 3 y 4 de mayo”.

p. 252 “De Const-a por cartas de 15, 20 y 21 de mayo” au sujet du roi géorgien Simon et de sa résistance à l’assaut du Caucase par les Ottomans¹⁵.

p. 253 «De Const-a por cartas de 2, 4, 7, 8, 12 y 15 de junio... Que la rota que se dixen havian rescibido los Tartaros de Polacos era cierta y que Sinan Baxa entre otras cosas havia hecho divulgar la rebelion del Transilvano, encaresciendo mucho sus forzas y las de los Rascianos que se han solevado»¹⁶.

p. 255 “De Const-a por cartas de 9 y 10 de julio. Que el agente del Transilvano se havia ydo secretamente sin licenciarse de la Puerta, lo que juzgava haver hecho con orden de su Principe y en servicio del Emperador”.

p. 257 “Por cartas de Zante de 9 de agosto y de Corfu de 12, recibidas en Venecia el 24... De Venecia a 27 de agosto”.

p. 259 “De Const-a por cartas de 23 y 24 de julio. De Zante por cartas de 8 de agosto”.

p. 261 “De Const-a por cartas de 28 de julio y 5 de agosto. De Venecia a 3 de 7-bre.

p. 263 “De Const-a por cartas de primero y segundo de 8-bre”.

p. 264 “De Constantinopla a 12 de 9-bre 1594”.

p. 266 “De Const-a a 29 y 30 de 8-bre”.

p. 267 “De Const-a por cartas de de 30 de 9-bre”.

¹⁴ Voir N. Iorga, *Note cu privire la Ioan Mihail Cigala*, in *Prinos lui D.A. Sturdza la împlinirea celor șapte zeci de ani*, Bucuresci, 1903, p. 291–293.

¹⁵ Sur Simon I, roi de Kartli (1558–1601), voir Kalistrat Salia, *Histoire de la nation géorgienne*, Paris, 1980, p. 279–284. Cf. J.M. Imízcoz, *Una carta en griego de 1598: la respuesta de Felipe II al rey georgiano Simeon I de Kartli*, *Erytheia*, 7, 1986, p. 235–251.

¹⁶ Les ravages commis par les Tatars en territoire polonais avaient provoqué une revanche en 1594. Les Serbes du Banat s’étaient insurgés dès le début de 1594 et, dirigés par leur évêque, ont prêté hommage à Sigismond Bathory.

p. 269 “De Const-a por cartas de 16 de 9-bre”.

p. 271 “De Const-a por cartas de 8 de hebrero”. Le départ du *bailo* Lorenzo Bernardo.

p. 272 «De Const-a por cartas de XI y XII de enero».

p. 273 “De Const-a a 14 de X-bre...De la misma Const-a a los 28 del dicho X-bre”.

p. 274 “De Const-a por cartas de 22 y 23 de hebrero”.

p. 275 “De Const-a por cartas de 18 y 19 de abril 1592. Que del conde Ruggier Marliano que esta en Ragusa no se hablava ya”¹⁷.

p. 276 “de Const-a por cartas de 22 de março 1592”.

p. 277 “De Const-a por cartas de 8 de março 1592”.

p. 278 “De Const-a por cartas de 4 de abril 1592... por cartas de 5 del mismo abril se avisa la siguiente...por cartas de Gratz de 19 d’abril se avisa...por cartas de 24 de abril de Vienna y de 26 de Gratz se dize ...

p. 280 “De Const-a alli 4 de aprile, è venuto qui uno francese che si chiama Barone della Fagia, che è fatto Turco già da molto e come christiano è stato a spiar per tutta la christianità mandato di qua, il quale ha havuto molti favori dal Duca di Fiorenza et dal Amb. di Franza ch’è in Vinetia”¹⁸.

p. 281 “por cartas de Const-a de 30 y 31 de mayo.

Que Mons. De Lancosme embaxador de Francia aun no era partido haviendole entretenido, assi por la expedition de los passaportes necesarios, como por los males officios que de nuevo se havian hecho contra el. Que se tenia le bolveran a prender diziendose publicamente que le llevaran a la torre del Mar Negro o a las Siete Torres.

Que el nuevo Principe de Moldavia, hijo del que fuè justiciado en tiempo de Sultan Selim, estava de partida para su gobierno¹⁹”.

p. 283 “De Const-a por cartas de 2 y 3 de mayo 1592”.

p. 285–286 “De Const-a por cartas de 10 de hebrero 1602 se avisa...Viene confirmado lo que antes se escriviò de no haver querido recibir los de Valachia al nuevo Vayvoda Radolo, que havendo escrito el general de Hungría a Simon Vayvoda de Valachia que le embiava un buen numero de cavallos para conducir la artilleria, el Sinan havia remitido a quella carta al Gran S-r, doliendo de que por una parte lo quiere de hazer, portandole el gobierno de Valachia, y por otra le piden socorros, y se offresce auien faltara a su servicio con que le dexen en paz, que haviendose entendido la rota que Simon diò al Radolo y la opposicion de Polacos,

¹⁷ Ce Marigliani, noble milanais et agent espagnol, se trouvait à Raguse en 1581 (Andrei Pippidi, *Rapports de Raguse avec les pays roumains*, in *Hommes et idées du Sud-Est européen à l’aube de l’âge moderne*, Bucarest-Paris, 1980, p. 103–104).

¹⁸ La Faye ? Le grand-duc de Toscane était Ferdinand I (1587–1609), l’ambassadeur de France à Venise était depuis 1589 M. de Maisse.

¹⁹ Jacques Savary de Lancosme avait été ambassadeur à la Porte de 1585 à 1591, emprisonné aux Sept – Tours avant son départ. Le fils de Jean le Terrible (1572–1574), Etienne le Sourd avait régné en Valachie en 1591–1592 et venait d’être nommé en Moldavie où les Turcs ne parviendront pas à l’installer.

se tiene per cierto que Simon quedara por Principe de Valachia, que el dicho Simon se hallava con buenas fuerças y su hermano Hieremias Vayvoda de Moldavia de mas de haver retenido el chاوز que se embiava a Polonia, ha hacho pender todos los Turcos que se hallaran en quella provincia, que con esto el Gran S-r havia embiado por el Radolo un capigi bassi que lo traya a Const-a donde se juzga que lo atosigaran o hazan renegar”²⁰.

p. 288 “De Const-a por cartas de 24 de hebrero 1602 avisan.”

p. 290–291 “De Const-a por cartas de 13 de abril 1602 se avisa”.

p. 293–295 “De Const-a por cartas de 10 y 12 de março 1602 se avisa [295 verso:] que allos 7 del mismo março haccian llegado dos Valacos principales referiendo que el Vayvoda Radolo havia recuperado el gobierno de aquella provincia y se hallava en Tergovist, habiendo hechado della a Simon Vayvoda de que esperavan la confirmation y el movimiento que haran en su favor los Polacos”²¹.

p. 297 “De Const-a por cartas de 27 de março 1602 se avisa que Sigismondo Battori havia scritto per la parte del emperador le va tornando las principales plaças de Transylvania como havia tornado ultimamente la de Bistricia, protestando que, si no le embia el socorro que ha embiado a pedir y el dinero, fuera del...espera del Simon y de su hermano Hieremias Vayvoda de Moldavia, in breve vendra toda aquella provincia a las manos del emperador”.

p. 300 “De Const-a por cartas de 28 y 29 de abril 1602 se avisa”.

p. 302–303 “De Const-a por cartas de 9 de junio 1602 se avisa”.

p. 304–305 “De Const-a por cartas de 7 de julio 1602 se avisa”.

p. 307, sans date²² au sujet de Mahmoud pacha: «el Turco lo havia confirmado de nuebo en el oficio de general que tenia contra la Valachia con ocho mille Jenisaros, ansi que si esta nueba fuese verdadera y cierta como lo es el animo deliberado que el gran canceller tiene de favorecer al Moldavo, se podria temer de mal suceso del Valaco.

Dans l’Inventario general de manuscritos de la Biblioteca Nacional, VII, Madrid, 1963, p. 84, on signale l’existence du ms.2389 où il y a, f.322, une Relacion verdadera en laquel se contienen los grandes prodigios, portentos, tempesta des señales del Cielo, sucedidos en la gran Ciudad y corte de Constantinopla, desde diez y ocha de Noviembre hasta los 7 de Enero des de año de 1662 sacada de una carta escrita por Antonio Tobias Rumano, Esclavo de una principal persona de Rowa [un Roumain?]

Parmi les bulletins d’information qui circulaient en Espagne pour faire connaître les victoires de Michel le Brave il y en a un qui est resté inaperçu : trois

²⁰ Al. Ciorănescu, *op.cit.*, p. 208–209. Radu Mihnea, nommé prince de Valachie, mais sans pouvoir exercer alors cette fonction, ne fut ni empoisonné, ni obligé de se convertir à l’Islam : il allait régner en Valachie en 1601–1602 et en 1611–1616, ainsi qu’en Moldavie en 1616–1619 et en 1623–1626.

²¹ Al. Ciorănescu, *op.cit.*, p. 210.

²² La date est le 7 juillet 1602 (*ibid.*, p. 209).

pages imprimées à Barcelone en 1600, portant sous le titre des armoiries avec une couronne fermée et le collier de la Toison d'Or.

«AVISO DELA GRAN// ROTA QUE HA DADO EL// SEÑOR MIGUEL PRINCIPE//de los Valacchos a Hieremias Vaivoda// de la Moldavia// a los diez y ocho de Iunio de 1600.// Con la conquista dela dicha provincia y muer// te del mismo Hieremias.

Si en algun tiempo hubo algun principe en el mundo digno de gloria por sus hechos heroicos, aqueste es el Señor Miguel Principe de los Valacchos el qual demas de haver vencido a Sinam Bassa, en lo baxo del rio Argis en la Vallachia y defecho Affis Acomat Eunucho en la Bulgeria quitandole la artilleria, las municiones, las vanderas, bagajes y tiendas y pavellones y tomado a Nicopol ciudad principal del dicho reyno de Bulgeria y despues Avidin fortaleza del mismo reyno y corrida y robada la campaña hasta los confines dela Thracia y despues haver roto a Comat Bassa en los mismos confines conquisto el año passado con una batalla el reyno de Transilvania, y agora con otra a conquistado la grande y noble provincia de la Moldavia dicha y llamada por otro nombre Bugdania, la qual confina por la parte del Septemtrion con la Russia y con la Capadosia²³ en lo baxo del rio Nester hasta el Levante con el mar negro hazia el medio dia con las vocas del Danubio y con la Balachia hazia el Poniente con la Transilvania y Siculia, de cuya tierra solia el gran Turco sacar grandissimo provecho assi de granos como de animales, para el sustento non solo delos exercitos que embiava el a Ungria, mas aun tambien para la misma ciudad de Constantinopla, cuya conquist a sucedido desta manera.

Havia el generoso señor Miguel atendido todo aqueste invierno a soffegar y asentar las cosas de Transsilvania y Siculia a los quales por poderse prevaler assi en la conservacion del dicho reyno como en las empresas que para adelante tenia propuestas les havia concedido la libertad cosa por ellos summamente desseada y en vano pretendida por larguissimo tiempo, y assi en el principio dela primavera començo a levantar y aparejar las gentes las quales ya juntas casi en numero de setenta mil entre Valachos, Siculos y Transsilvanos, pareciendole que ninguno le podia ser destorno para passar el Danubio y acometer el imperio Otomano dentro de sus propias entrañas sino pera solo Hieremia Vaiboda dela Moldavia el qual tenia la amistad del Turco determino de quitarle el estado, y assi determinado se endereço hazia la dicha provincia de Moldavia y habiendo entrado en ella començo a correrla y urtala mas, y acerca a una tierra llamada Bacono²⁴ la qual esta puesta sobre un rio que se va a meter en el secreto rio real y caudaloso: hallo al enemigo el qual tenia un exercito casi ygual al suyo conpuesto de varias naciones mas la mayor parte Turchos era de Tartaros y Moldavos alli a los diez y ocho del mes de

²³ Confusion entre la Podolie et la Cappadoce!

²⁴ Bacău.

Mayo queriendo el valeroso señor Miguel determinar el fin de aquellas cosas se resolvió de dar la batalla la qual no recusando el enemigo se acometieron juntamente ambos los exercitos a las diez horas dela mañana y con varios sucessos se combatio por mucho tiempo moriendo cantidad de gente de una parte y de otra mas en fin cerca dela tarde al ponerse el Sol se conocio que el señor Miguel llevaba lo mejor, por la qual cosa los enemigos sin hazer mas rostro se rompieron y metieron en huyda muchos al punto fueron muertos y cortados a pieças y muchos perseguidos por los vencedores se ahogaron en las aguas y especialmente en el rio Nester donde se anego tambien el mismo Hieremias y los otros capitanes del exercito entretanto que pensavan passar el valle²⁵. El numero de los muertos, aunque esto de cierto paresca impossible de saberse con todo esso se entendia que fuessen ocho mil de los enemigos de diversas naciones y aun tambien buen numero de los Valachos y por esta tan señalada victoria luego todos los pueblos vinieron a dar la obediencia al señor Miguel el qual la acepto en nombre del Emperador y suyo como buen servidor de su Magestad, a quien luego despacho un correo dandole aviso de un tan felice successo, y como de presente el residia en la Metropoli dela Moldavia donde residia Hieremias y los otros Vaivodas y señores passados llamada Sozuva²⁶. Podemos pues estar esperando que le charan los Turcos de Bialogrod y de Alba Nester fortalezas de los mismos Turcos debaxo el Mar negro²⁷ y que assagurada la conquista de aquella provincia passara ala total destruycion del Turco lo que podemos esperar sucedera en breve con la ajuda de Dios mediante el valor de un tan valeroso Principe y Capitan.

En Barcelona con licencia del Ordinario. En la Empronta de Gabriel Graells y Giraldo Dotil, Año M.DC.

Vendense en casa de Francisco Leonart librero.

On a plusieurs fois essayé de compléter la bibliographie des *avisos* qui annonçaient en Europe occidentale les phases de la lutte entre les Turcs et la Sainte Ligue²⁸. Je ne me souviens plus où j'ai trouvé cet exemplaire dont je possède la reproduction photographique. Son intérêt est de marquer un point culminant de la sensibilité publique envers les succès militaires de Michel le Brave: la conquête de la Moldavie, après celle de la Transylvanie, présageait la destruction définitive de

²⁵ Faux! Jérémie n'est pas mort au passage du Dniestr.

²⁶ Suceava.

²⁷ Encore une bévue géographique: l'auteur a pris les deux noms de Cetatea Albă pour deux places fortes différentes. Une autre cause d'erreur était l'existence de «la cité noire» de l'embouchure du Dniestr, signalée par Matei Cazacu, *A propos de l'expansion polono-lituanienne au nord de la mer Noire aux XIV^e-XV^e siècles: Czarnigrad*, in *Passé turco-tatar. Présent soviétique. Études offertes à Alexandre Bennigsen*, Louvain-Paris, 1986, p. 99–122.

²⁸ Dinu A. Dumitrescu, *Contribution à une bibliographie de Turcica espagnols (XVI^e-XVII^e siècles)* RESEE, II, 1–2, 1964, p. 229–239; Cornelia Bodea, *O tipăritură spaniolă din 1599 despre campaniile lui Mihai Viteazul la sudul Dunării*, in Mihai Viteazul, ed. Paul Cernovodeanu, Constantin Rezachevici, București, 1975, p. 179–188.

l'Empire ottoman. Les consciences chrétiennes devaient être persuadées que le but ultime de ces combats approchait. L'expression de cet espoir est soumise à diverses influences, qui se renforcent ou se contrecarrent et qui tiennent aux circonstances historiques, à la personnalité de l'auteur (anonyme) et même à l'attente des lecteurs. C'est ainsi que nous surprenons ici un changement vis-à-vis de beaucoup de bulletins précédents qui avaient répandu l'image de Sigismond Bathory, «el Transilvano», auquel on attribuait tous les mérites pendant les années 1594–1596. Une fois écartés Sigismond et son cousin, le cardinal André, Michel n'aura plus de rivaux. Alors que le «prince des Valaques» occupe un rang moral tout à fait incomparable, on fait aussi référence au lien de fidélité qui le rattache à l'empereur Rodolphe. A la même hauteur se situe la Moldavie, «grande et noble province» estimée pour sa richesse.

Ce texte de propagande tire sa matière d'autres documents du même genre qui décrivaient la situation géographique de la Moldavie, mais sa source principale a été la lettre envoyée par Michel à Prague pour informer l'empereur de sa victoire. Il semble qu'on avait cru d'abord que Jérémie s'était noyé, comme un grand nombre de ses soldats, au passage du Dniestr.

Un *aviso* était destiné à être lu ou à multiplier son public par récitation ; les messages recueillis dans le ms. 3832 offrent une information d'un type assez fruste, mais plus précis. La régularité avec laquelle ils se succèdent atteste la préoccupation éprouvée par les ministres du roi d'Espagne pour la situation de la frontière danubienne de l'Empire ottoman.

ALBANISCHE GESCHICHTE ALS BALKANGESCHICHTE¹

OLIVER JENS SCHMITT
(Institut für Osteuropäische Geschichte, Wien)

The article discusses theoretical questions of writing national history focusing on the case study of Albanian national history. It tries to develop approaches which place the analysis of ethnic communities in a regional context. This does neither imply a complete deconstruction of ethnic communities nor does it replace them by a narrative of pre-modern multiethnic harmony. A special focus is given to the definition of time and space of national history in the Balkan area. It is argued that Albanian (but also other national histories) could (and should) be written as transterritorial narratives emphasizing migration and shifting and/or overlapping settlement structures. Special attention is also paid to reflections on the position of extra-regional scholars, their interaction with and perception by national historians in the region.

Keywords: Albanian history, national history, national identity, Balkan history.

Beginnen wir mit einem Gedankenexperiment: wenige Wochen nach seinem Einmarsch in Skopje ruft Hasan Prishtina im Herbst 1912 einen unabhängigen albanischen Staat aus. Die Nachbarstaaten intervenieren nicht, der erste Balkankrieg bleibt aus. Der neue Staat mit Hauptstadt Skopje wird von muslimischen Albanern aus Kosovo und Makedonien dominiert, die meisten seiner Einwohner sind Gegen und Sunniten. Orthodoxe und Katholiken bilden kleine Minderheiten an der westlichen Peripherie. Tirana bleibt ein Marktflecken. Politik, Gesellschaft, Kultur und Wissenschaft, alles verlagert sich in die neue Hauptstadt Skopje. Da die meisten Einwohner des neuen Staates Muslime sind, deren Alteritätspartner aber südslawische bzw. griechische Orthodoxe, ist eine religionsübergreifende nationale Identität nicht vonnöten, denn es gilt, was ein österreichisch-ungarischer Konsul im Kosovo am Ende des 19. Jahrhunderts feststellte: Albaner ist, wer sich zum Islam bekennt, albanisch spricht und eine Waffe trägt.

In diesem albanischen Staat mit Hauptstadt Skopje wäre wohl eine Historiographie entwickelt worden, die andere Akzente gesetzt hätte als jene, die

¹ Dieser Aufsatz, der auf einen Vortrag an der Universität Prishtina im April 2012 zurückgeht, legt Gedanken dar, die einem kürzlich erschienenen essayartigen Überblick zur albanischen Geschichte zugrundeliegen: O.J. Schmitt, *Die Albaner – eine Geschichte zwischen Orient und Okzident*, München 2012. Der vorliegende Text weist einen essayhaften Charakter auf; es wird daher verzichtet, für die aufgeworfenen Fragen die einschlägige Sekundärliteratur auch nur ansatzweise anzuführen, die einer Bibliographie zur albanischen Geschichte gleichkäme.

sich in der Realität des 20. Jahrhunderts herausgebildet hat. Beenden wir nun das Gedankenexperiment, so sehr auch kontrafaktisches Denken Historiker und Geschichtsfreunde seit jeher angezogen hat. Es sollte nicht nur daran erinnern, dass der 28.11. 1912 keiner zwingenden historischen Logik entsprach – auch der 12. August 1912, der Einmarsch albanischer Aufständischer in Skopje und die Möglichkeit einer Staatsgründung mit Schwerpunkt im zentralen Balkan und nicht an der Adria, hätte am Ende der Nationalbewegung stehen können. Sondern es sollte darauf hinweisen, dass das gängige albanische Geschichtsbild ebenso wenig einer historischen Logik entspringt wie die politische Geschichte der Albaner im Südosteuropa des 20. Jahrhunderts. Albanische Geschichte, so eine der Thesen dieses Aufsatzes, ist immer noch eine von Tirana aus betrachtete Vergangenheit, in der Kosovo nachträglich hinzugefügt wird, die Albaner in Makedonien, Serbien und Montenegro aber weitgehend ausgelassen sind, nicht aber – und dies entspricht dem Tiranaer Blick sehr wohl – die heute nur noch als Herkunftsgemeinschaft existierenden Çamen². Eine albanische Geschichte aus der Perspektive der östlichen Teile des albanischen Siedlungsgebiet, also mit einem Blick aus Prishtina oder Skopje, ist noch nicht versucht worden, da, so eine weitere Bemerkung, albanische Geschichte als einheitliches Narrativ betrachtet wird.

Die albanische Forschung unterscheidet sich nicht von anderen unitarischen Historiographien – etwa, lange Zeit, in Italien, Rumänien oder Kroatien, die regionale Vielfalt und politische Diversität in ein teleologisches Narrativ, das den zentralistischen Nationalstaat als logisches Ziel des historischen Prozesses ansieht, nicht integrieren konnten³.

² So in der *Historia e popullit shqiptar*, Bd. 4. Tirana 2008. Die albanischen Siedlungsgebiete ausserhalb des Nationalstaates werden zusammengefasst in zwei Grosskapiteln, jeweils mit dem Titel „Kosovo und die Çamëria“, einmal „im Zweiten Weltkrieg“ und dann „nach dem Krieg“. Das Kapitel zum Zweiten Weltkrieg (S. 129–157) widmet Kosovo 20 Seiten, den in Unterkapiteliteln nur hier aufscheinenden Makedonien sowie Montenegro/Sandžak/Bosnien jeweils rund 2 Seiten; die bevölkerungsmässig viel weniger bedeutende Çamëria erhält wesentlich mehr Raum (S. 150–157). Bei der Behandlung der kommunistischen Epoche – der in der „Historia“ verwendete Terminus „nach dem Krieg“ vermeidet eine Festlegung auf die Begriffe „Sozialismus“ oder „Kommunismus“ – (S. 339–416) erhalten die Çamen als zahlenmässig kleine Vertriebenengruppe wiederum verhältnismässig viel Raum (S. 407–416). Die Geschichte der Albaner im sozialistischen Jugoslawien erhält insgesamt viel weniger Platz zugewiesen als jene der Albaner in der Volksrepublik Albanien.

³ Zur südosteuropäischen Historiographiegeschichte wurde in den letzten Jahren viel gearbeitet; hier kann nur eine Auswahl erwähnt werden: S. Antohi – B. Trencsényi – P. Apor (Hrsg.), *Narratives Unbound. Historical Studies in Post-Communist Eastern Europe*. Budapest – New York 2007; Brunnbauer (Hrsg.), *(Re)Writing History. Historiography in Southeast Europe after Socialism*. Münster u.a. 2004, 165–200; U. Brunnbauer, *Pro-Serbians vs. Pro-Bulgarians: Revisionism in Post-Socialist Macedonian Historiography*. *History Compass* 3 (2005) 1–17; R. Daskalov, *The making of a Nation in the Balkans. Historiography of the Bulgarian Revival*. Budapest – New York 2004; W. Höpken, *Zwischen „Klasse“ und „Nation“: Historiographie und ihre Meistererzählungen in Südosteuropa in der Zeit des Sozialismus (1944–1990)*. *Jahrbücher für Geschichte und Kultur Südosteuropas* 2 (2000) 15–60; H. Chr. Maner – Markus Krzoska: *Beruf und Berufung. Geschichtswissenschaft und Nationsbildung in Ostmittel – und Südosteuropa im 19. und 20. Jahrhundert*. Münster u.a. 2005; N. Stefanov, *Wissenschaft als nationaler Beruf. Die Serbische Akademie der Wissenschaften 1944–1992. Tradierung und Modifizierung nationaler Ideologie*.

Diese wohl etwas verkürzten Bemerkungen sollen am Beginn einiger Überlegungen zur albanischen Geschichte stehen. Diese sollen sich mit methodischen Grundfragen beschäftigen, namentlich nach dem Raum albanischer Geschichte. Zu Beginn aber sei eine doppelte Standortbestimmung vorgenommen, eine allgemein historiographiegeschichtliche, dann eine die Stellung nichtalbanischer Forscher betreffende. Die Beschäftigung mit albanischer Geschichte kann in eine vorpolitische und eine politisierte Phase untergliedert werden. Gelehrte des ausgehenden 18. Jahrhunderts wie der Begründer der These einer illyrisch-albanischen Kontinuität, Johann Thunmann⁴, oder der Begründer einer historischen Albanerforschung wie Jakob Philipp Fallmerayer (zwischen 1830 und 1860) dienten nicht irgendwelchen staatlichen Interessen – Fallmerayer schrieb ideologisch als liberaler Historiker, der sich gegen den politischen Einfluss Russlands auf dem Balkan wandte, er schrieb im Interesse einer politischen Idee – des Liberalismus und des Parlamentarismus, der europäischen Aufklärung – nicht aber etwa im Dienste der österreichischen Monarchie. Spätestens nach 1878 änderte sich dies, und die österreichisch-ungarische Albanologie darf als imperiale Wissenschaft bezeichnet werden, die neben allem wissenschaftlichem Interesse und allen Arbeiten auf höchstem Niveau direkt oder indirekt dem außenpolitischen Projekt einer Schaffung eines albanischen Staates unter österreichischem Einfluss – eine Art zweites Bosnien-Herzegowina – für den Fall eines osmanischen Zusammenbruchs zuarbeitete⁵. Den Höhepunkt der Politisierung der österreichischen Albanienhistoriographie bildet die unter dem Namen des Übersetzers – Zef Curani – verbreitete, tatsächlich von Ludwig von Thallóczy im Auftrag des Außenministeriums verfasste erste umfassende albanische Geschichte, deren Deutungen großen Einfluss auf das junge albanische Geschichtsbild zeitigen sollten.

In die Phase der Politisierung fallen auch die Anfänge der albanischen Geschichtsforschung in institutionalisierter Form: das kurzlebige Königliche Institut für albanische Studien in Tirana (1941–1944) arbeitete unter den Bedingungen eines autoritären Systems. Forschung auf breiter institutioneller Basis wurde in Albanien dann nach 1945 unter dem Vorzeichen des Totalitarismus aufgebaut. Es wird oft vergessen, auf eine an sich offenkundige Tatsache hinzuweisen: das heute gültige albanische Geschichtsbild entstand nicht im Austausch konkurrierender Meinungen. Es wurde staatlich verordnet und unter

Wiesbaden 2011; A. Suppan – A. Ivanišević – A. Kappeler – W. Lukan (Hrsg.), *Klio ohne Fesseln? Historiographie im östlichen Europa nach dem Zusammenbruch des Kommunismus*. Wien 2003; S. Troebst, *Die bulgarisch-jugoslawische Kontroverse um Makedonien 1967–1982*. München 1983.

⁴ J. Thunmann, *Über die Geschichte und Sprache der Albaner und der Wlachen* (Leipzig 1774) – Nachdruck hrsg. H. Haarmann. Hamburg 1976.

⁵ K. Gostentschnigg, *Die Verflechtung von Wissenschaft und Politik am Beispiel der österreichisch-ungarischen Albanologie*. *Südost-Forschungen* 58 (1999) 221–245; L. v. Thallóczy, *Të ndodhurat e Shqypnis prej një Geqe që don vendin e vet*. *Übersetzt von Stefan Zurani. Bearbeitet von Raim Beluli*. Shkodra 2006; und nun D. Juzbašić- I. Ress (Hrsg.), *Lajos Thallóczy – der Historiker und Politiker*. Sarajevo – Budapest 2010; K. Csaplár – Degovics, *Lajos Thallóczy und die Historiographie Albaniens*. *Südost-Forschungen* 68 (2009) 205–246.

persönlicher Beteiligung des Diktators umgesetzt. Gewiss waren nicht alle Elemente dieses Bilds neu, sondern viele Motive lassen sich bereits in der Publizistik der Nationalbewegung nachweisen⁶. Neu war, dass nur noch eine Wahrheit galt, dass der Staat die Wahrheit festlegte und Wissenschaftler Exekutoren von Richtlinien waren. Auch in der Volksrepublik Albanien durchliefen wie in anderen totalitären Systemen begabte und systemkonforme Wissenschaftler steile Karrieren. Es entbehrt nicht der Tragik, dass die politische und kulturelle Emanzipation der Albaner im Kosovo, die bis Ende der sechziger Jahre keine eigene unabhängige Historiographie hatten aufbauen können, zusammenfiel mit der „weiteren Revolutionierung der Gesellschaft“ in der Volksrepublik Albanien, d.h. dass in dem Moment, als an der Universität Prishtina albanische Geschichte betrieben werden konnte und der Kontakt zu Albanien von großer wissenschaftlicher Bedeutung war, in Tirana die Ideologisierung der Geschichte ihren Höhepunkt erreichte. Die maoistische „Kulturrevolution“ des albanischen Typs war begleitet von einer radikalen Introspektion und einer allgemeinen kulturpolitischen Verhärtung – man denke nur an das Liedfestival von Dezember 1972 und die anschließende Kampagne gegen Todi Lubonja und Fadil Paçrami, zu der es zeitgleiche Parallelen auch in anderen Staaten wie Rumänien gab⁷. Angesichts der ethnopolitischen Situation in Jugoslawien schlossen sich die Historiker im Kosovo den Interpretationen der volksrepublikanischen Historiographie weitgehend an. Nur in der Diaspora bestanden einige wenige kritische Stimmen wie Arshi Pipa, die den Nationalstalinismus, die Staats- und Geschichtsdoktrin der VR Albanien, deutlich ablehnten und deren isolationistisch-xenophobe und in Tendenzen rassistische Ideologie anprangerten⁸. Das Entstehen einer kosovoalbanischen Geschichtsforschung führte daher nicht zu einer Pluralität der Meinungen in einem inneralbanischen Diskurs, sondern aus außerwissenschaftlichen Gründen – der historiographischen Konkurrenz mit der serbischen Wissenschaft – zu einer Homogenisierung einer importierten Interpretation. Wie im Bereich der Sprache legte die kosovoalbanische Elite Wert auf Einheitlichkeit mit der kulturellen Entwicklung in der Volksrepublik Albanien. Die Umstände und Gründe dieser Entscheidung sollen hier weder erörtert noch bewertet werden, denn wichtig für unseren Zusammenhang ist das Fehlen pluraler Deutungsmuster. Während sich diese Entwicklung in einem totalitären (VR Albanien) bzw. autoritären System (Jugoslawien) vollzog – in beiden Fällen zudem in Systemen, die Geschichte große politische Bedeutung beimaßen – stellen sich heute die außerwissenschaftlichen Rahmenbedingungen anders dar: Albanien ist formell eine plural-demokratische Gesellschaft, Kosovo ein souveräner Staat mit vollausbildeten eigenen Wissenschaftsinstitutionen. Beide Entwicklungen hätten

⁶ Diese Kontinuitäten hat herausgearbeitet B. Tönnies, *Sonderfall Albanien. Enver Hoxhas „eigener Weg“ und die historischen Ursprünge seiner Ideologie*. München 1980.

⁷ Zur Ideologiegeschichte s. I. Idrizi, *Das Konzept des Neuen Menschen im kommunistischen Albanien (1961–1971)*. Diplomarbeit Universität Wien 2010, abrufbar unter http://othes.univie.ac.at/9344/1/2010-04-13_0409931.pdf.

⁸ A. Pipa, *Albanian Stalinism*. Boulder 1990; ders., *The Politics of Language*. Boulder 1989.

zu einer Veränderung der Geschichtsdeutung führen können: in Albanien zu einer kritischen Aufarbeitung der Denkmuster der kommunistischen Historiographie, in Kosovo zu einer allmählichen Abkehr von einer reinen historiographischen Konfrontation mit der dominierenden serbischen Geschichtsdeutung nun, da die Unabhängigkeit aufgrund der Anerkennung durch zahlreiche und maßgebende Staaten eine unumkehrbare Tatsache ist. In beiden Fällen ist aber eine Fortführung der bestehenden Deutungen und auch insgesamt der behandelten Themen zumindest bei den in Institutionen arbeitenden Historikern festzustellen. Mit Ausnahme von Dritan Egros Buch zur albanischen Osmanistik⁹ findet ein historiographiekritischer Diskurs der Fachhistoriker kaum statt – umso lauter ist demgegenüber die Forderung der republikalbanischen Politik nach der „Neuschreibung der Geschichte“. Diese Forderung geht von der Überlegung aus, dass der Staat und die Politik Verantwortung für die „richtige“ Deutung der Vergangenheit tragen, was Historiker wieder zu ausführenden Organen einer von politischen Instanzen festgelegten Deutung der Vergangenheit macht. Da sich in Albanien zwei Parteien sehr konfrontativ gegenüberstehen und beide wichtige Teile der neueren Geschichte kontrovers deuten, sind die Historiker Gefangene der parteipolitischen Auseinandersetzung geworden – und dies erklärt auch das weitgehende Fehlen einer professionellen Zeitgeschichte. Auch in Kosovo führen unterschiedliche Deutungen der jugoslawischen Zeit dazu, dass die Periode von 1945 bis 1989 nur punktuell erforscht wird und sich Historiker nationalpolitisch unkontroversen Themen der etablierten Interpretation zuwenden (Widerstand gegen das sozialistische Jugoslawien in den späten vierziger Jahren, Bildungspolitik – nicht aber gesellschaftliche und wirtschaftliche Modernisierung; die Geschichte albanischer Kader im „Bund der Kommunisten Jugoslawiens“, Veränderungen der Siedlungsstruktur durch Industrialisierung und Urbanisierung; Veränderungen der Stellung der Frauen in Teilsegmenten der Gesellschaft; Migrationen von Albanern innerhalb Jugoslawiens, um nur einige kaum bearbeitete Themen zu nennen)¹⁰.

Nun zur eigenen Standortbestimmung: in einem Aufsatz zum Verhältnis albanischer und nichtalbanischer Anthropologen hat die Anthropologin Stefanie Schwandner Sievers das drastische Bild von „Jungfrauen und Elefanten“ verwendet¹¹. Mit Elefanten meint sie die nichtalbanischen Forscher, die zwar internationale Methoden anwenden, im „Porzellanladen der albanischen Geschichte“ aber oft kulturelle und mentale Sensibilitäten ihrer albanischen Kollegen verletzen, und zwar gegen ihren Willen; „Jungfrauen“ soll die Lage der albanischen Forscher umschreiben, die faktographisch sehr kompetent sind und deren Detailwissen in der Regel besser ist als jenes nichtalbanischer Wissenschaftler, die aber mit

⁹ D. Egro, *Historia dhe ideologjia. Një qasje kritike studimeve osmane në historiografinë moderne shqiptare (nga gjysma e dytë e shek. XIX deri më sot)*. Tirana 2007.

¹⁰ Ein Blick in die einschlägigen Zeitschriften wie den *Gjurmime albanologjike* oder neuerdings *Albanologji* bestätigt diesen Eindruck.

¹¹ S. Schwandner-Sievers, „Jungfrauen“ und „Elefanten im Porzellanladen“: Zur internationalen Herausforderung der albanischen Ethnologie im Postsozialismus, in: O.J. Schmitt – E.A. Frantz (Hrsg.), *Albanische Geschichte – Stand und Perspektive der Forschung*. München 2009, 187 – 214.

internationalen Methoden- und Theoriediskussionen oftmals weniger vertraut sind (wobei sich hier quer durch Generationen erhebliche Unterschiede ausmachen und selbstverständlich aus Ausnahmen feststellen lassen). Das Bild stellt eine Verallgemeinerung dar, und zwar auf beiden Seiten. Doch wer wie der Vortragende selbst in die Lage gekommen ist, dass ihm mangelnde Sensibilität vorgeworfen worden ist, ja sogar die bewusste Absicht, zu beleidigen und herabzusetzen, muss, wenn er sich weiterhin zu seinem Studiengebiet äußert, sich mit diesen Reaktionen kritisch und auch selbstkritisch auseinandersetzen. Ohne auf den konkreten Fall eingehen zu wollen, den der Schreiber als Objekt wie (nur teilweise) Beteiligter der Debatte naturgemäß subjektiv einschätzen würde, ist festzuhalten, dass in albanischen Geschichtsdebatten Ausländer oft als Zeugen, bisweilen gar als Schiedsrichter angerufen werden, auch wenn sie diese Rolle nie angestrebt haben¹². Lang ist oftmals in albanischen Publikationen die Reihe jener ausländischen Historiker, die in die beiden Kategorien „gut“ oder „böse“ eingeordnet werden: als „gute Historiker“ gelten unabhängig von ihrer wissenschaftlichen Qualität jene, die das bestätigen, was als offizielle albanische Sichtweise gilt. Wer dies nicht oder nur teilweise übernimmt, wird in die zweite Kategorie eingereiht. Dieses Freund-/Feind-Denken geht bisweilen soweit, dass die Schriften eines als positiv bewerteten Autors gar nicht richtig gelesen werden. Milan von Šufflay etwa, der als Beispiel einer positiv bewerteten Figur gelten darf, was auch mit seinem tragischen Tod zu erklären ist, hat das Bild eines multiethnischen albanischen Mittelalters und einer serbisch-albanischen Symbiose entworfen, das so in der gängigen albanischen Geschichtsdarstellung, der oberflächlichen Verehrung für den Verfasser zum Trotz, kaum irgendeinen Niederschlag gefunden hat¹³. Auch der Begründer der Albanologie, Johann Georg von Hahn, wird oft genannt, aber kaum gelesen¹⁴. Hinzu kommt, dass, wie gezeigt, Geschichtsforschung im albanischen Kontext stets eng mit politischen Interessen verwoben war und es bis heute in den albanischen Gesellschaften keine von bisweilen massiver politischer Einflussnahme freie Geschichtsforschung möglich war, abgesehen von der Tatsache, dass viele Historiker selbst eine nationalpolitische Funktion für sich in Anspruch nahmen, um so ihren gesellschaftlichen Rang zu legitimieren. Dieses Bild von Geschichtsforschung wird oftmals auf nichtalbanische Wissenschaftler übertragen, denen eine Bedeutung zugemessen wird, die sie in ihren Herkunftsgesellschaften nicht besitzen. Gewiss prägen sie über ihre Veröffentlichung Meinungen, aber das sind Meinungen zu Themen, die in ihren Herkunftsgesellschaften (also zum Beispiel in Großbritannien, Deutschland oder

¹² M. Schmidt-Neke, Skanderbegs Gefangene. Zur Debatte um den albanischen Nationalhelden. *Südosteuropa* 58/2 (2010) 273–302.

¹³ Besonders M. v. Šufflay, *Srbi i Arbanasi. Njihova simbioza u srednjem vijeku*. Nachdruck Zagreb 1991; M. v. Šufflay, *Städte und Burgen Albaniens hauptsächlich während des Mittelalters* (Akademie der Wissenschaften in Wien. Phil.-hist. Klasse Denkschriften Bd. 63 1. Abhandlung). Wien 1924.

¹⁴ Dies gilt auch für die albanische Übersetzung: Johan (sic) Georg von Hahn, *Studime shqiptare*. Tirana o.J.

Österreich) von sehr marginaler Bedeutung sind. Dieses Spannungsfeld von Marginalität im Herkunftsgebiet und großer Aufmerksamkeit im Forschungsgebiet stellt für diese Wissenschaftler auch eine Gefahr dar, nämlich jene, dass sie Anerkennung in ihrem Forschungsgebiet suchen, sei es durch Anpassung an die Erwartungshaltung, die ihnen entgegengebracht wird (so geschehen u.a. in der VR Albanien)¹⁵, oder durch übertriebene Abgrenzung und zugespitzte Kritik. Die nichtalbanischen Forscher haben sich dieses Dilemma vor Augen zu halten und es auch explizit zu machen. Ihre albanischen Kollegen andererseits sollten andere Meinungen nicht als Fundamentalkritik oder gar als politisch motiviert betrachten, sondern als Beitrag zu einem wissenschaftlichen Prozess, der stark von der Dialektik konkurrierender wissenschaftlicher, d.h. durch Evidenz und Argumente gestützter Ideen besteht.

Wenn hier ich hier Überlegungen zu albanischer Geschichte und Balkangeschichte spreche, so verstehe ich dies als Beitrag zur Diskussion. Wenn ich dabei einige Entwicklungen kritisch betrachte und Forschungsprobleme anspreche, bei denen ich mit gängigen Interpretationen der albanischen Forschung nicht übereinstimme, so ist dies als Anstoss zur wissenschaftlichen Debatte – nicht Polemik! – zu verstehen. Vor allem aber verstehe ich mich nicht als „Ausländer“ oder „Fremder“, sondern als Kollege unter Kollegen. Die Dichotomie in „Unsrige“ und „Ausländer“, die auch im albanischen Wissenschaftsgebrauch anzutreffen ist, erweist sich für die Entwicklung der Forschung als wenig hilfreich – Wissenschaft ist seit jeher international, verbunden sind die Wissenschaftler durch ein gemeinsames Interesse, in diesem Falle an albanischer und südosteuropäischer Geschichte. Bricht man diese Dichotomie auf, dann verringert man auch das Potential an Missverständnissen, die entstehen, wenn beide Seiten meinen, die andere wollten ihre Meinungen oktroyieren. Wissenschaftlicher Hauptantrieb– und auch das Motiv, diesen Text zu verfassen – ist für mich das Interesse an albanischer Geschichte in einem weiteren räumlichen Kontext, aber auch die Überlegung, dass eine verstärkte Internationalisierung der albanischen Historiographien neue Horizonte der Forschung eröffnen, aber auch den Weg aus viel begangenen Sackgassen, so meine persönliche Einschätzung, hinaus weisen kann.

Im folgenden möchte ich das Thema des Aufsatzes genauer erörtern, und somit albanische Geschichte als Balkangeschichte diskutieren. Geschichte wird in den beiden Dimensionen Raum und Zeit untersucht. Diese grundlegende Feststellung ist so allgemein anerkannt, dass die genaue Abgrenzung beider Dimensionen explizit selten erfolgt. Die „*Historia e popullit shqiptar*“ setzt schlicht mit der Darstellung einer Entwicklung in Raum und Zeit ein, die beide als bekannt vorausgesetzt werden. Es gibt kaum albanische Arbeiten, die sich mit beiden Dimensionen bewusst auseinandersetzen – eine Ausnahme bilden gerade die Schriften jenes Mannes, der nach 1945 die ideologischen Vorgaben entwickelte,

¹⁵ Welche ausländischen Historiker im nationalstalinistischen Albanien genehm waren, lässt sich aus den Fussnoten der „*Studime historike*“ unschwer ablesen.

Aleks Buda, dessen Denken bis heute nachwirkt und dessen problematisches Schaffen, dessen Stellung als Spitzenrepräsentant des nationalstalinistischen Systems nicht in Frage gestellt wurden, was angesichts der Stellung seiner Schüler im republikanischen Geschichtsbetrieb wenig erstaunt¹⁶. Was aber ist der Raum albanischer Geschichte? Das „ethnische“ oder „natürliche“ Albanien, wie es Albaner bisweilen mit positiver Konnotation nennen, also das „Groß-Albanien“ – mit negativer Begriffsbedeutung – vieler Nichtalbaner? Das „Albanien der vier Vilayets“? Das *Illyricum*, dessen Gebiet angeblich durch feindliche Nachbarn auf ein Restgebiet zurückgedrängt wurde, so eine These Eqrem Çabejs¹⁷?

Was in all diesen Raummodelle auffällt, ist ihre Statik: von der Altsteinzeit bis heute wird ein wenig veränderlicher Rahmen mit Geschichte gefüllt¹⁸. Mit Ausnahme von Çabejs Deutung fehlt räumliche Veränderung, und wenn, dann wird sie wie bei Çabej als negativ angesehen und als Verlustgeschichte gedeutet. Die Historiographie der VR Albanien hat zunächst das Staatsgebiet als Betrachtungsraum definiert, dies aus politischen Gründen, und so eine „Geschichte Albanien“ erarbeitet. Nach 1991 wurden die Manuskripte umgearbeitet und ergänzt und als „Geschichte des albanischen Volkes“ vorgelegt. Dass eine Definition des Raumes unterblieb, zeitigte bemerkenswerte Folgen: das Narrativ blieb eines, das auf Adria-Albanien abgestimmt war, ergänzt um einige Fallbeispiele aus dem Kosovo. Im vierten Band der „*Historia e popullit shqiptar*“ wurde die Geschichte des Kosovo unter jugoslawischer Herrschaft zwar aufgenommen, doch ließ man die Albaner in den anderen jugoslawischen Teilrepubliken weitestgehend beiseite; sie fehlten auf der geistigen Landkarte (*mental map*) der Verfasser, für die albanische Geschichte aus einem Mutterland und albanischen Gebieten ausserhalb desselben besteht, wobei die letzteren weniger Bedeutung für die Nationalgeschichte aufweisen als der Nationalstaat. Dies hängt nicht nur, aber auch damit zusammen, dass es im Albanischen bis heute keine Terminologie gibt, um für das 20. Jhd. zwischen den Albanern innerhalb und außerhalb des Nationalstaates zu unterscheiden und ihre Siedlungsräume zu benennen. Der meinungsstarke Tiranaer Publizist und Philologe Adrian Vehbiu schlug vor kurzem eine Unterteilung der

¹⁶ O.J. Schmitt, Genosse Aleks und seine Partei oder: Zu Politik und Geschichtswissenschaft im kommunistischen Albanien (1945–1991), in: Markus Krzoska- Hans-Christian Maner (Hrsg.), *Beruf und Berufung. Geschichtswissenschaft und Nationsbildung in Ostmittel- und Südosteuropa im 19. und 20. Jahrhundert*. Münster 2005, 143–166.

¹⁷ K. Clewing, *An den Grenzen der Geschichtswissenschaft: Albaner, Thraker und Illyrer*, in: M. Genesin – J. Matzinger (Hrsg.), *Albanologische und balkanologische Studien. Festschrift für Wilfried Fiedler*. Hamburg 2005, 215–225.

¹⁸ Diesem wirklich klassischsten aller nationalhistoriographischen Schemata folgt die *Historia e popullit shqiptar*. Bd. 1. Tirana 2003. Dabei wird nicht einmal versucht, die Methode zu erklären. Der erste Satz entbehrt daher nicht einer unfreiwilligen Komik (S. 23): „*Historia e shoqërisë njerëzore fillon që në kohën kur nga kopeja e majmunëve antropoidë u formuan grupet e para të njerëzve primigjenë. Kjo ndarje e njeriut nga bota e kafshëve u krye nëpërmjet një proces shumë të gjatë, të ndërlikuar dhe të papërsitëritshëm*“.

Albaner in *shqipëritaret* (etwa: Albanien-Albaner) und Kosovaren vor¹⁹, doch die Subsummierung aller Albaner des früheren Jugoslawien unter den Oberbegriff „Kosovaren“ wird den soziokulturellen Unterschieden zwischen Ulcinj/Ulqin und Kumanovo/Kumanova, zwischen den Tosken im heutigen Makedonien und den Gegen in Bujanovac/Bujanovc nicht gerecht. Dass auch andere Historiographien vor solche Probleme gestellt waren, sei hier nur erwähnt; so unterschied man vor 1918 im Italienischen zwischen „regnicoli“, d.h. Bürgern des Königsreichs Italiens und Italienern in den „unerlösten Gebiete“ (*terre irredente*), und auch im Deutschen wurde von „Reichsdeutschen“ im Deutschen Reich und „Auslands- oder Volksdeutschen“ außerhalb der Grenzen gesprochen, wobei in beiden Fällen vom Konzept eines Mutterlands und von Ko-Nationalen außerhalb desselben ausgegangen wurde.

In der Perspektive von Tirana besteht jenseits der Grenzen als Raumeinheit Kosovo, nun als zweiter faktisch albanischer Staat; die anderen Albaner sind in dieser Sichtweise kaum oder gar nicht existent, wie erwähnt mit Ausnahme der Çamen. Fehlt schon ein Begriff für die Albanien-Albaner, so wurde selten über eine Terminologie für die Albaner außerhalb der Grenzen im Sinne einer Binnendifferenzierung der albanischen Gesellschaften (nicht der politisierten Schaffung einer zweiten albanischen Nation) diskutiert: Ex-Jugoslawien-Albaner würde zwar auf deren Prägung durch die beiden Jugoslawien hinweisen, ist aber durch den Bezug auf eine abgeschlossene und zudem relativ kurze Epoche wenig sinnvoll – denn eine albanische Geschichte muss auch fragen, ob sich die Albaner an der Adria und jene vom Amselfeld und im Vardartal nicht schon vor 1912 durch regionale Unterschiede auszeichnen – oder ob erst im 20. Jhd. soziokulturelle Differenzen besonders durch die Zugehörigkeit zu zwei unterschiedlichen ideologischen Systemen nach 1945 ausgebildet wurden. Da Vehbius Vorschlag wie gezeigt die Albaner außerhalb Albaniens, die nicht Kosovaren sind, auslässt, würde ich zur Diskussion stellen, ob man nicht die Geographie stärker zum Kriterium macht und von Albanern westlich und östlich der Berge spricht und damit das Siedlungsgebiet an Adria und ionischem Meer einerseits, die kontinentalen Gebiete andererseits meint. Damit entginge man auch einer weiteren Schwierigkeit, nämlich festzulegen, wo im Norden, Osten und Südosten albanische Geschichte endet.

Denn die Liste der vergessenen bzw. nur am Rande erwähnten Albaner in der „*Historia e popullit shqiptar*“ ließe sich unschwer fortsetzen: was ist mit der lange Zeit größten albanischen Siedlungskonzentration, dem Ort, an dem noch im frühen 20. Jhd. vermutlich mehr Albaner als an irgendeinem Ort im heutigen Albanien oder Kosovo lebten, nämlich Istanbul? Meines Wissens gibt es keine größere wissenschaftliche Arbeit zum „albanischen Istanbul“ (wohl aber zum griechischen, bulgarischen, jüdischen usw. Istanbul), genauer der Verwobenheit der Stambuler Albaner mit der Gesellschaft der Reichsmetropole? Warum werden die Arbëresh

¹⁹ A. Vehbiu, Mjafton dëshira. <http://www.shekulli.com.al/shekulli/2012/02/16/mjafton-deshira/> (zuletzt abgerufen am 26.3.2012).

und – oft verkürzt und einseitig national vereinnahmt – die Arvaniten in die Nationalgeschichte integriert, weniger aber all die albanischen Soldaten und Beamten von der nördlichen Moldau bis nach Jemen zu Zeiten des Osmanischen Reiches, und zwar in ihrer Eingebundenheit in die jeweiligen regionalen Zusammenhänge?

Es stellt sich also die Frage, wie mit einem Grundphänomen albanischer Geschichte umgegangen wird: die Veränderlichkeit des Raumes, in dem sich albanische Geschichte ereignet, und die Bewegung von Albanern im historischen Raum. Migration wird im Falle von Arbëreshen und Arvaniten in das Narrativ aufgenommen; andere Formen der Migration entweder politisiert interpretiert oder nicht beachtet. Beginnen wir mit letzteren: Arbeitsmigration²⁰, vom *gurbet* bis zu den dauerhaften Migrationen seit dem frühen 20. Jhd. gehören zu den Grundkonstanten albanischer Geschichte, erscheint aber kaum in den Forschungen, erst recht nicht den Überblicksdarstellungen – die neue Diaspora in Mittel- und Westeuropa wird im wesentlichen nur aufgrund ihrer nationalpolitischen Rolle wahrgenommen und als von Assimilation bedrohter Teil der Nation dargestellt²¹. Migrationen wiederum, die zur Veränderung ethnischer Verhältnisse auf dem Balkan geführt haben, sind in der Forschung sehr stark politisiert, wie aus der Geschichte des Kosovo oder der jüngsten Diskussion um die makedonische Enzyklopädie bekannt ist. In beiden Fällen verhindern ideologisch verhärtete Debatten die anspruchsvolle Interpretation textlicher, linguistischer und anthropologischer Befunde, da die Befürchtung besteht, ethnopolitische Konkurrenten könnten daraus argumentative Vorteile in heutigen politischen Debatten ziehen.

Wie die internationale Forschung festgestellt hat, war die Mobilität auf dem Balkan stets groß, und davon macht keine ethnische Gruppe eine Ausnahme, auch wenn diese Aussage politisch in manchen Gruppen unerwünscht ist. Wer einmal die Untersuchungen im *Srpski etnografski zbornik* aus dem ersten Drittel des 20. Jhd.s gelesen hat, die Arbeiten zu „Siedlung und Herkunft der Einwohner“, wird der enormen Mobilität der serbischen Gesellschaft im 18./19. Jhd. und der geringen Kontinuität der Siedlung gewahr²². Wer neuere osmanistische Arbeiten zur

²⁰ K. Kaser – R. Pichler – Stephanie Schwandner Sievers (Hrsg.), *Die weite Welt und das Dorf. Albanische Emigration am Ende des 20. Jahrhunderts*. Wien – Köln – Weimar 2002.

²¹ So H. Islami, Diaspora, in: R. Ismajli – M. Kraja (Hrsg.), *Kosova. Vështrim monografik*. Prishtina 2011, 149–157, so S. 153; alle Abbildungen illustrieren die politische Dimension der Diaspora, andere Dimensionen (Arbeitswelt, Familienleben, Integration in die aufnehmenden Gesellschaften u.a.) erhalten schon visuell deutlich weniger Aufmerksamkeit. In der *Historia e popullit shqiptar* Bd.1 behandelt ein kurzes Kapitel Wanderungsbewegungen als Reaktion auf die osmanische Eroberung (S. 478–480). Bd. 4 beschreibt die „Emigration nach dem Krieg“ fast ausschließlich unter dem Gesichtspunkt der politischen Geschichte (S. 261–273), was angesichts der nach 1945 fast zum Versiegen kommenden Migration eine gewisse Berechtigung hat; im Falle der Albaner in Jugoslawien wird auf den Begriff „Migration“ weitgehend verzichtet und von „Vertreibungen“ gesprochen (S. 401–406); zweifellos kommt der Politik Jugoslawiens eine bedeutende Rolle zu, doch fehlt eine Analyse der albanischen Gastarbeiter in einem gesamtjugoslawischen Kontext, ebenso eine Einordnung ihrer sozialen und kulturellen Stellung zwischen Aufnahmegesellschaften und Herkunftsregion.

²² H. Sundhaussen, *Geschichte Serbiens 19–21. Jahrhundert*. Wien – Köln – Köln 2007, 46–53.

Bevölkerungsgeschichte des Balkans liest, wird die Behauptung der Immobilität, Siedlungskontinuität und unbedingten Autochthonität einer Gruppe schwerlich in ihrer vollen Gängen übernehmen können²³. Ein Beispiel soll dies veranschaulichen: nach 1520 verschwanden im bulgarischen Plovdiv 20% der muslimischen Bevölkerung, auch in anderen Teilen des Balkans ging die muslimische Bevölkerung rapide zurück, Zentralserbien mit einer mehrheitlich orthodoxen Bevölkerung erlebte einen weitgehenden demographischen Kollaps mit einem bis zu 60% – Bevölkerungsverlust in wenigen Jahren. Weder Epidemien noch Kriege erklären dies – vielmehr hatte nach der osmanischen Eroberung Ungarns 1526/1541 der Sultan muslimische Siedler nach Belgrad und Ungarn umgesiedelt, und tausende orthodoxe Serben wanderten nach Ungarn, da sie dort weniger Steuern zahlten. An ihrer Stelle erschienen in Zentralserbien neue Bewohner, deren Herkunftsgebiete in Bulgarien, Makedonien, Griechenland und Albanien lagen – aus Kruja und Dibra; in der nahije Boban siedelten so um 1600 Albaner, Griechen und Bulgaren. Die Migration von Albanern entlang der Via Egnatia, eine weitere wichtige Wanderoute im Balkan, in den südmakedonischen, thrakischen und bulgarischen Raum ist als Faktum zwar bekannt, aber kaum im historischen Zusammenhang erforscht²⁴. Ähnliches gilt für Albaner in Anatolien – 1487 schon lebten deportierte Albaner im nordostanatolischen Trabzon²⁵.

Wo beginnt also und wo endet albanische Geschichte im Raum? Eine Antwort stammt von einem sehr frühen Darsteller albanischer Geschichte, von Jakob Philipp Fallmerayer: er sprach von einem historischen Raum Albanien zwischen dem Golf von Arta und dem See von Shkodra, aber ohne Kosovo und anderen binnenbalkanische Gebiete. Diese historische Region war in weiten Strecken mehrheitlich, aber nicht ausschließlich von Albanern bewohnt und wies breite ethnisch gemischt Grenz- und Übergangsgebiete auf. Daneben, so Fallmerayer, geschieht albanische Geschichte auch außerhalb dieser Region, d.h. zu seiner Zeit (1860) im osmanischen Reich, den damals jungen Balkanstaaten, der mittelalterlichen Diaspora. Fallmerayers Überlegung löst albanische Geschichte von der ausschliesslichen Konzentration auf ein kompaktes Siedlungsgebiet. Denn dieses hat die albanische Historiographie wie so viele Nationalhistoriographien vor allem im Blick. Nicht ethnisch homogene und klar durch Grenzen definierte über

²³ Zur laufenden Diskussion: J. Matzinger – P.M. Kreuter, *Mythen und Fakten zur Ethnogenese und „frühen Heimat“ der Albaner. Historische und sprachhistorische Aspekte. Arbeitstagung am Südost-Institut, Regensburg, 24. April 2009* (Ms.); *Albanische Übersetzung: Mite dhe fakte rreth etnogenezës dhe „Atdheut të hershëm“ të shqiptarëve. Aspekte historike dhe gjuhësore diakronike*. Hylli i dritës 2009/3, 154–165

²⁴ D. Amedoski, *Demografske promene u nahiji Boban kao primer depopulacije Rumelije u 16 veku*. Istorijski časopis 59 (2010) 225–242; oder aus der Fülle der Schriften Machiel Kiels: Das türkische Thessalien. Etabliertes Geschichtsbild versus osmanische Quellen, in: R. Lauer – P. Schreiner (Hrsg.), *Die Kultur Griechenlands in Mittelalter und Neuzeit*. Göttingen 1996, 109–196; zum Mittelalter: A. Ducellier – B. Doumerc – Brunehilde Imhaus – J. de Miceli, *Les chemins de l'exil. Bouleversements de l'Est européen et migrations vers l'Ouest à la fin du moyen âge*. Paris 1992.

²⁵ Irène Beldiceanu-Steinherr, *L'exil à Trébizonde d'une quarantaine de combattants albanais à la fin du XV^e siècle*, in: Ch. Gasparis (Hrsg.), *The Medieval Albanians*. Athen 1998, 349–369.

die Zeiten hinweg statische Räume, sondern das Modell eines nur tendenziell homogenen Kernraums und einer weiten entgrenzten Raumwelt lassen sich aus Fallmerayers Aussagen ableiten. Zu einer albanischen Geschichte gehören nicht nur die Albaner im heute weitgehend geschlossenen Siedlungsgebiet, sondern auch Albaner in Istanbul und Trabzon, Albaner in osmanischen Diensten in der Moldau und auf der arabischen Halbinsel, in Bosnien wie in Thrakien. Und um diese weiter gefasste albanische Geschichte einzuordnen, reicht das Paradigma der bloßen Nationalgeschichte nicht aus, was sich allein schon dadurch zeigt, dass die existierende Nationalgeschichte diese Gruppen entweder weglässt oder als isolierte Verlängerung eines „Mutterlandes“ betrachtet. Nationalgeschichten neigen allgemein zum Autismus, die albanische aber ganz besonders, denn sie ist unter den Bedingungen eines totalitären Regimes entstanden, das sich und die von ihm beherrschte Gesellschaft bewusst von der Außenwelt isolierte²⁶. Diese Selbstisolierung potenziert im albanischen Fall die jeder Nationalhistoriographie inhärente Gefahr der Selbstreferentialität. Albanische Geschichte ergänzend auch als Balkangeschichte zu verstehen, würde hingegen die Einbettung in weitere Zusammenhänge ermöglichen, auch weil Balkangeschichte ihrerseits Teil weiterer Kontexte ist, europäischer wie vorderasiatischer.

Beginnen wir mit einem Beispiel aus der mittelalterlichen Migration, den Arvaniten: ihre Rolle beim Aufbau des griechischen Staates wird in heutiger albanischer Sicht oftmals für die albanische Geschichte beansprucht. Nun hat umgekehrt die griechische Forschung oftmals die Rolle der Arvaniten unterschlagen und eine ethnische Homogenität des Aufstands von 1821 behauptet, die realiter nicht bestand; doch wird in der albanischen Forschung selten ausgeführt, dass sich die Arvaniten in jeder politisch relevanten Hinsicht religiös und kulturell als orthodoxe Christen und damit als Griechen empfanden. Der britische Byzantinist Romilly Jenkins²⁷ hat in den 1960er Jahren auf den albanisch-vlachischen Teil der griechischen Nation hingewiesen, was in Griechenland Ablehnung hervorrief, aber auch im albanischen Kontext auf Widerspruch stoßen müsste, da ein inneralbanischer religiöser Gegensatz – die orthodoxen Arvaniten kämpften 1821 gegen muslimische (und auch katholische) Albaner – der Vorstellung der religiösen Toleranz und Indifferenz zuwiderläuft²⁸. Die Arvaniten,

²⁶ Zum Problem der Nationalgeschichte am serbischen Beispiele s. Sundhaussen, *Geschichte Serbiens 14ff.*, dessen Untersuchungszeit freilich mit der Existenz eines serbischen Staates zusammenfällt. Dieses Vorgehen ist auch auf den albanischen Fall anzuwenden, freilich mit einer Zeitverschiebung von rund einem Jahrhundert. Diese Zeitverschiebung sollte aber nicht nur im Sinne einer „Verspätung“ der albanischen Nationsbildung betrachtet werden.

²⁷ R. Jenkins, *The Dilessi Murders. Greek Brigands and English Hostages*. London 1961; vgl. Auch ders., *Byzantium and Byzantinism*. Cincinnati 1963; R. Tzanelli, „Haunted by the ‘Enemy’ Within: Brigandage, Vlachian/Albanian Greekness, Turkish ‘Contamination’, and Narratives of Greek Nationhood in the Dilessi/Marathon Affair (1870)“, *Journal of Modern Greek Studies* 20/1 (2002) 47–74. Vgl. auch den Nachruf auf Jenkins von C. Mango, *Romilly James Heald Jenkins (1907–1969)*. *Dumbarton Oaks Papers* 23/24 (1969/1970) 7–13.

²⁸ Sehr gut herausgearbeitet ist die komplexe sprachlich-religiöse-soziale Schichtung in Epirus bei V. Psimili, *Suli kai Suliotes*. Athen 2005.

deren großes demographisches Gewicht im heutigen Griechenland die Osmanistik herausgearbeitet hat, sind Teil größerer balkanischer Migrationsbewegungen; sie unterschieden sich sozioökonomisch, in Landwirtschaft und Siedlungsweise (kleinere Dorfgrößen), von der griechischen Bevölkerung, nicht aber in Konfession oder als Alteritätspartner, demgegenüber sie sich abgegrenzt hätten (solche „Andere“ waren für die Arvaniten damals aber albanischsprachige Katholiken und Muslime; dass Mirditen gegen Arvaniten kämpften, dass Markos Botsaris/Marko Boçari von einem katholischen Albaner getötet wurde, gehört in dieses Bild). Eine isolierte Betrachtung albanischer Zuwanderer im Moravatal, im heutigen griechischen Makedonien oder Thrakien würde nicht jene gesellschaftlichen und kulturellen Prozesse erklären, denen sie unterworfen waren. Die Istanbul Albaner bildeten zwar statistisch bis in die 1920er Jahre mutmaßlich die größte albanische Stadt, doch bildeten sie keine Enklave am Bosphorus, sondern waren, welcher Konfession sie auch waren, in andere soziokulturelle Zusammenhänge integriert. Auch wird im Geschichtsverlauf eine statische Auffassung von Siedlung und ethnischer Identität den historischen Dynamik nicht gerecht: warum werden einige Frashëri in Istanbul Vordenker der Nationalbewegung und ein anderer – freilich in einer nachfolgenden Generation – der erste Präsident von Galatasaray Istanbul? Zwar erwähnt die albanische Forschung die große Zahl albanischstämmiger Großwesire und Beamter, doch wird selten gefragt, in welche sozialen Zusammenhänge sie im osmanischen Reich eingebunden waren – man denke etwa an albanisch-bosnische Berührungen im muslimischen Milieu auf dem Balkan; oder an albanisch-bosnische Berührungen im katholischen Milieu (bis hinauf zu Gjergj Fishta oder Ndre Mjeda).

Nicht nur Mittelalter und osmanische Epoche übersteigen die Möglichkeiten einer *exklusiven* Nationalgeschichte, erst recht gilt dies für die Zeit albanischer Staatlichkeit seit 1912: die Konzentration auf den Staat, zumal nur auf den einen, verstellt den Blick auf andere Dynamiken. Boston etwa ist Synonym für die *Vatra* und die US-Albaner zu Beginn des 20. Jhd.s werden damit Teil der Nationalbewegung behandelt; bisweilen werden auch Istanbul, Bukarest oder Sofia im Zusammenhang einer auf das Kulturelle konzentrierten Geschichtsschreibung zur „Rilindja“ behandelt, aber in anderen Zusammenhängen die starken Migrationen im 20. Jhd. vor allem dann wahrgenommen, wenn sie Teil kriegerischer Ereignisse bzw. Folge starken staatlichen jugoslawischen Druckes sind: als Flucht und Vertreibung der eigenen Gruppe. In der VR Albanien war Emigration verboten und Binnenmigration stark reguliert; die Diaspora wurde teilweise als ideologischer Feind angesehen. Die Historiographie spiegelt dies immer noch wieder. Balkangeschichte aber ist Migrationsgeschichte, so formulierte es der Berliner Historiker Holm Sundhaussen²⁹; auch europäische Geschichte ist, auch in der Neuzeit, von massiven freiwilligen

²⁹ Holm Sundhaussen, *Geschichte Südosteuropas als Migrationsgeschichte. Eine Skizze*. Südost-Forschungen 65/66 (2006/2007) 422–477.

und erzwungenen Migrationen geprägt³⁰. Eine einseitige Konzentration auf Zwangsmigration hingegen verdeckt die gerade in der neueren albanischen Geschichte gerade ökonomisch so bedeutsame Emigration – diese aber kann nicht als reine Verlängerung nationaler Geschichte betrachtet werden, da Albaner in ihren Aufnahmegesellschaften mit ihrer neuen Umgebung in unterschiedlicher Intensität interagieren.

Als methodologischer Zugang zu der hier geschilderten Problematik bietet sich das Konzept der transterritorialen Geschichte an, die Gemeinschaften auch über räumliche Distanz hinweg als Forschungsobjekt betrachtet, deren Mitglieder stark kommunizieren, aber auch in ihren jeweiligen räumlichen Kontexten zu sehen sind. Auf diese Weise werden Albaner in Anatolien, Jemen und Bosnien zur osmanischen Zeit, Albaner in Nordamerika, der Schweiz oder Italien im 21. Jhd. Teil einer albanischen Geschichte und zugleich weiterer historischer und räumlicher Zusammenhänge.

Bis zu diesem Punkt wurde ein weiterer Kernbegriff nicht definiert, der nur auf den ersten Blick selbstverständlich ist: „Albaner“. Die meisten albanischen Forscher gehen implizit von einem ethnischen Kontinuum und diskutieren die internationale Forschung zu Nationsbildung und nationaler Identität nicht. Diese ist durchaus nicht einheitlich und weist eine große Dynamik auf. Es geht also nicht darum, sich einem Theoretiker anzuschließen, sondern sich mit den vielfältigen Theorien explizit auseinanderzusetzen. In jüngster Zeit hat sich die Forschung zu vormodernen Identitätsmustern auf dem – osmanischen – Balkan intensiviert und gezeigt, dass viele Ethnonyme alles andere als einheitlich sind. Um mit einem nichtalbanischen Beispiel zu beginnen? Was bedeutet im 18. Jhd. im bulgarischen Sprachgebrauch der Terminus „gräk“ (Grieche)? Er kann einen Sprecher der griechischen Sprache bezeichnen – aber auch einen Bulgaren, der nicht Griechisch spricht, aber in einer Stadt und damit „auf griechische Weise“ lebt und sich von Menschen, die „Bulgare“ genannt werden, jedoch auf dem Dorf siedeln, abgrenzt: das vermeintlich eindeutige Ethnonym bezeichnet also auch soziokulturelle Differenz innerhalb derselben Sprachgruppe. Ebenso ist ein Vlache nicht notwendigerweise ein Sprecher des Aromunischen, sondern ein Mensch, der auf „vlachische Weise“, d.h. als Hirte, lebt; die orthodoxen Arnauten in der Walachei des 17. Jhd.s konnten albanophon sein oder Menschen, die auf „arnautische Weise“ lebten, d.h. als Polizisten oder Soldaten dem walachischen Fürsten dienten³¹. Ein Ethnonym weist auch soziokulturelle Dimensionen auf – Städter, Hirte, Bauer, Bewaffneter. Es verweist aber auch auf Herkunftsgebiete, die nicht immer sprachlich homogen waren. In mittelalterlichen Quellen bezeichnet Albaner daher ethnische Albaner, Menschen aus Albanien und Menschen, die auf „albanische

³⁰ K.J. Bade . P.C. Emmer – L. Lucassen – J. Oltmer (Hrsg.), *Enzyklopädie Migration in Europa vom 17. Jahrhundert bis zur Gegenwart*. Paderborn u.a. 2007.

³¹ Ph. Detrez, Understanding the Pre-Nationalist Balkans: The „Romaic“Community, in: P.M. Kitromilides – Anna Tabaki (Hgg.), *Greek-Bulgarian Relations in the Age of National Identity Formation*. Athen 2010, 21-69.

Weise“ lebten und von ihrer Umwelt so kategorisiert wurden. Dass sprachliche Unterschiede den Gemeinschaften bewusst waren, wird aber von der neueren Forschung deutlicher herausgearbeitet: die Albaner benennen ihren südslawischen Alteritätspartner mit dem alten Begriff „shkja“. Der Wechsel der Eigenbezeichnung „arbër“ zu „shqiptar“ im 18. Jhd. erfasste allmählich albanische Muslime wie auch Christen und weist auf ein Bewusstsein um die Besonderheit der eigenen Sprache hin³². Dies deutet auf ein sprachgestütztes Gemeinschaftsempfinden hin, das aber nicht ausschloss, dass fallweise Konflikte innerhalb dieser Gemeinschaft entlang von Religionslinien verliefen.

Diese kurzen Bemerkungen sollen zeigen, dass nicht einfach ein statisches Identitätsmodell einer ewig bestehenden Nation einerseits, konstruktivistische Theorien der internationalen Forschung andererseits einander gegenüberstehen – sondern dass die Quelleninterpretation zu neuen Deutungen führen kann. Dazu aber muss die Diskussion auch explizit geführt werden. Mit anderen Worten: es ist nach Epoche und Region differenziert zu klären, was das Ethnonym „Albaner“ bedeutet und welchen Veränderungen im Sinngehalt es unterworfen war, also etwa die Frage zu stellen, ob der Terminus „Albaner“ um 1800 wirklich dasselbe wie im Jahre 2012 bedeutet.

Diese Vorbehalte gegenüber einem undifferenzierten und über die Zeiten hinweg statischen Gebrauch von Ethnonymen dürfen aber nicht gleichsam zur Auflösung des Gegenstands führen. Wer albanische Geschichte als Balkangeschichte betreibt, verliert dadurch sein Objekt, die Albaner, die sich selbst als solche definierten und von ihrer Umwelt als solche wahrgenommen wurden, nicht aus den Augen – vor allem aber konstruiert er keinen Sonderfall: denn auch etwa griechische oder bulgarische Geschichte ist bei einer reinen Konzentration auf heutige Staats- oder Siedlungsgebiete nicht zu verstehen. Für Griechen wie Bulgaren war Istanbul lange wichtiger als Städte in den jeweiligen heutigen Staatsgebiete; Izmir und Trabzon gehören zur griechischen Geschichte, das im 19. Jhd. aufgeblühte Alexandria in Ägypten ist ein Ort griechischer wie albanischer Geschichte (die dort auch im orthodoxen Milieu verwoben sind), Odessa und Izmir waren im frühen 19. Jhd. für die bulgarische Kultur wichtiger als Sofia. Vielleicht kann man die vielfältige und komplex verwobene Balkangeschichte mit einem Teppich vergleichen, wobei der Nationalhistoriker sich für starke Stränge interessiert, diesen auch seine besondere Aufmerksamkeit schenkt, die danebenliegenden Stränge aber nicht außer Acht lässt. Nationalgeschichte soll also nicht gleichsam in einer Regionalgeschichte aufgelöst werden, sie soll aber durch eine breitere Kontextualisierung neue Erkenntnismöglichkeiten gewinnen. Zudem darf auch dieses Konzept nicht statisch auf die Geschichte angewendet werden, denn sonst liefe es Gefahr, ebenso starr zu bleiben wie eine klassische Nationalgeschichte. Denn ein entscheidender Wandel tritt mit der albanischen Staatlichkeit 1912 und der Schaffung einer Territorialeinheit Kosovo im sozialistischen Jugoslawien ein.

³² B. Demiraj, „Der Slawe“, *shqau, im Albanischen. Eine ethnolinguistische Fallstudie zu Herkunft und Aussagekraft einer Fremdbezeichnung*. Südost-Forschungen 65/66 (2006/2007) 406–421.

Auf das osmanische Reich als großregionale politische Einheit folgten konkurrierende Nationalstaaten, die im Innern neue Strukturen in Verwaltung, Gesellschaft, Wirtschaft und Kultur schufen mit dem Ziel einer nationalen Homogenisierung. Der Nationalstaat als Akteur, der Nationalstaat als Rahmen schafft auch für den Historiker eine neue Situation: im albanischen Fall kann man vom späten 14. Jhd. bis 1912 im wesentlichen Akteuren und Akteursgruppen im Rahmen des osmanischen Reiches folgen – und dieser Rahmen, der, wie gezeigt, Bezüge von Bosnien und der Moldau bis nach Nordafrika spannt, muss dabei sinnvollerweise berücksichtigt werden. Nach 1912 entsteht mit dem albanischen Nationalstaat eine neue Betrachtungseinheit – und zugleich die eingangs aufgeworfene Frage, wie mit den Albanern außerhalb dieses Staates in der Forschung umgegangen werden soll. Das Gedankenexperiment zu Beginn sollte darauf hinweisen, dass die Konstellation „Mutterland“ an der Adria und die „anderen Albaner“ in Südosteuropa und der Diaspora einer spezifischen historischen Entwicklung des 20. Jhd.s geschuldet ist, dass es aber keinen Grund gibt, dieses Modell auf die Zeit vor 1912 zu übertragen, also Albaner in Prizren oder Skopje zu „Anhängseln“ einer adriatisch-zentrierten albanischen Geschichte zu machen.

Zu einer derart kontextualisierten albanischen Geschichte gehört auch die Beschäftigung mit den Nachbarn, und zwar jenseits einer Geschichte nationaler Konflikte des 19.–21. Jhd.s, die einfach in die Vergangenheit zurückprojiziert werden. Ich gebe ein Beispiel, das in der kosovo-albanischen Geschichtsschreibung ambivalent betrachtet: die Frage nach der Konfession der Albaner im mittelalterlichen Kosovo. Seit Selami Pulahas Forschungen ist bekannt, dass die meisten Albaner im mittelalterlichen Kosovo orthodox waren; dies zeigte er anhand von albanisch-slawischen Mischnamen; auch seine Interpretation war national, denn so konnte er seine These aufstellen, dass viele Albaner serbisch-orthodoxe Namen trugen, hinter denen sich Albaner verbergen würden³³. Bisweilen wird aber auch davon ausgegangen, dass – wie in der Gegenwart – christliche Albaner Katholiken gewesen seien und nur Serben der Orthodoxie anhängen. Beide Zugänge weisen eine ideologische Komponente auf, da sie sich im Kontext einer modernen albanisch-serbischen Konkurrenz bewegen. Sie schließen sich aber gegenseitig weitgehend aus. Und sie schaffen weitere Probleme: wenn man Pulaha folgt und demnach die meisten Albaner im mittelalterlichen Kosovo orthodox waren, können dann die katholikenfeindlichen Bestimmungen in Zar Stefan Dušans *Zakonik* wirklich als gegen Albaner gerichtete ethnopolitische Maßnahme verstanden werden³⁴ (dies abgesehen von der Tatsache, dass wir außer dem

³³ Selami Pulaha, *Defter i regjistrimit të sanxhakut të Shkodrës i viti 1485*. 2 Bde. Tirana 1974.

³⁴ Z.B. P. Xhufi, *Probleme të marrëdhënëve të shiptarëve me shtetin serb të Nemanjidëve në gjysmën e parë të shek. XIV*, *Studime historike* 37 (2000), H. 3–4, 7–35, auch abgedruckt in ders., *Dilemat e Arbërit*. Tirana 2006, dort v.a. 273ff.; S. 276 wird die katholische Bevölkerung des serbischen Königreichs weitgehend mit dem albanischen Element gleichgesetzt. Dass nach Pjetër Bogdani im Kosovo der „albanische Glaube“ mit der katholischen Konfession gleichgesetzt wird, gehört als Phänomen nicht in das 14. Jhd. Die Zahl albanischer Katholiken im Kosovo lässt sich nicht quantifizieren; dass sie größer war als jene der Sachsen und Ragusaner ist eine Vermutung, die quellenmäßig nicht

Zakonik keine Quellen zu einer angeblichen Katholikenverfolgung im Kosovo, also zur Anwendung des Paragraphen kennen – im katholischen, albanisch geprägten Shkodra wurde er übrigens ebenso wenig angewendet wie im mehrheitlich slawisch-romanisch katholischen Kotor, und in den Bergwerksorten des Kosovo blühten katholische Gemeinden unbehelligt)? Und was sind überhaupt die Belege für einen nationalen serbisch-albanischen Gegensatz im Mittelalter? Die Frage der orthodoxen Albaner, die dem Patriarchat von Peć unterstanden bzw. in Gebieten des Erzbistums von Ochrid mit kirchenslawischer Liturgiesprache, ist noch wenig erforscht; gerade ein Vergleich mit den orthodoxen Albanern in Gebieten mit griechischer Liturgiesprache wäre besonders wichtig, um der komplexen Frage des regional unterschiedlich starken Islamisierung nachzugehen.

Ein ähnliches Problem ist die These, dass in der osmanischen Zeit im Kosovo islamischer Glaube und albanische Sprache gleichzusetzen seien, dass also orthodoxe Serben nicht in nennenswerter Zahl zum Islam übergetreten seien. Aus den Daten der osmanischen Steuerregister lässt sich dies aber nicht ohne weiteres ablesen. Und es widerspricht zumindest anthropologischen Forschungen, die zeigen, dass innerhalb von Glaubensgemeinschaften sehr wohl sprachliche Anpassungsprozesse erfolgen – im Falle der orthodoxen Albaner in Makedonien wird dies von der albanischen Forschung auch nicht bestritten. Im umgekehrten Falle aber tritt man das politisierte Terrain der Arnautiši-These – dass diese in ihrer absolutierten Form nicht zutrifft, ist wohl unbestritten – aber hat es im muslimischen Milieu tatsächlich keinerlei Sprachwechsel vom Serbischen (oder auch Makedonischen) zum Albanischen gegeben (zumal Sprachwechsel vom Türkischen zum Albanischen in jüngerer Zeit von Anthropologen erforscht wurden³⁵)? Die Forschungen zu Nationalitätenkonflikten in verschiedenen Regionen Europas haben gezeigt, dass die Grenzen zwischen den Gruppen oft weniger klar waren als angenommen. Dies bedeutet wiederum nicht, dass die ethnischen Gruppen als solche gänzlich dekonstruiert werden, doch dass die Vorstellung einer statisch-diachronen Existenz mit klaren Grenzlínen dem „anderen“ gegenüber kritisch betrachtet wird. Wie in der Diskussion um den Raum albanischer Geschichte sollte so untersucht werden, ob man nicht auch Albaner werden konnte – die jüngst von Ylber Hysa untersuchten albanisierten Afrikaner im osmanischen Ulqín sind wohl nur das augenfälligste Beispiel – oder warum es die weit verbreitete Vorstellung gibt, dass man Albaner eigentlich nur durch Geburt, nicht aber durch Akkulturation werden könne³⁶. Die Geschichte derartiger

erhart werden kann. Der Schluss, der *Zakonik* habe sich gegen „die katholische albanische Bevölkerung“ gerichtet (278), ist ein anachronistischer Rückschluss. Der Vergleich rebellischer Adliger 1319/1336 mit den tschechischen Hussiten und die Konstruktion eines albanischen Nationalwiderstands gegen die serbische Krone (282) muss in den Bereich der historischen Mythenbildung verwiesen werden. Dass solche Mythen dem Verständnis der mittelalterlichen Verhältnisse wenig dienlich sind und nur moderne nationale Vorurteile weiter verstärken, sei ausdrücklich unterstrichen.

³⁵ B. Akan Ellis, *Shadow Genealogies. Memory and Identity Among Urban Muslims in Macedonia*. New York 2003.

³⁶ Ylber Hysa, *Shqiptarët dhe të tjerët. Nga Madona e Zezë deri te Molla e Kuqe*. Prishtina 2009.

Anpassungspassungsprozesse wird in der albanischen Historiographie analog zum Raumkonzept aber oftmals nur als Verlustgeschichte geschrieben, d.h. Albaner, die der Nation „verloren gehen“, als „Gräkomänen“ etwa oder als „Türken“ – dass es auch den umgekehrten Weg gegeben hat, gerade im muslimischen Milieu des inneren Balkans – dass sich also muslimische Slawen und Türken sprachlich albanisierten, wird weniger in Betracht bezogen. Gewiss sind diese Prozesse wegen der schwierigen Quellenlage und der starken Politisierung, zuletzt in den 1980er und 1990er Jahren, nicht leicht zu untersuchen, sie sollten aber in unideologischer Betrachtung zumindest erwogen werden. Der eben genannte Ylber Hysa hat vor kurzem eines der meiner Meinung nach originellsten Bücher zur albanischen Geschichte geschrieben, das den programmatischen Titel „Die Albaner und die anderen“ trägt. Tatsächlich fehlen „die anderen“ in den meisten albanischen Geschichtsforschungen, und wenn sie auftreten, dann nur als Gegner. Und deren Liste ist lang: antike Griechen, Römer, Slawen, Osmanen, Neugriechen, Serben, Bulgaren, Italiener, Deutsche, Russen, Franzosen. Liest man ein durchschnittliches Schulbuch, atmet man die Atmosphäre der Hoxha'schen *rrethim*-Ideologie, die Vorstellung eines Volks „ohne Freunde“. Freilich unterscheiden sich albanische Darstellungen nicht von jenen ihrer Nachbarn, wie überhaupt in Südosteuropa „die anderen“ in den offiziellen Nationalgeschichten denselben Stellenwert haben wie in albanischen Darstellungen. Nur wenige Historiker beherrschen die Sprachen ihrer Nachbarn, auch dies gilt für die ganze Region. Oft kooperiert man lieber mit Universitäten am anderen Ende Europas als mit den Nachbarn. Hier geht es nicht darum, die Konstruktion diachroner historischer Harmonie einzufordern, wo die jüngste Geschichte auch anderes lehrt. Doch hat die europäische Geschichte des 20. Jahrhunderts gezeigt, welch' schwere Konsequenzen es hat, wenn wissenschaftliche Eliten nationalistische Gefühle anheizen und nicht zu dämpfen versuchen. Es ist für Historiker leichter, Hass und Feindschaft zu kultivieren als zuzugestehen, dass ihre Quellen Antworten geben, die viel weniger eindeutig und meist ganz anders sind, als es politisch opportun erscheinen mag. Andererseits erweist es sich für Historiker oft als schwierig, die Spannung zwischen der gesellschaftlichen Forderung nach Eindeutigkeit und der quellenbelegten Vielfalt und Uneindeutigkeit auszuhalten. Wer einmal historische Meistererzählungen mit den Quellen verglichen hat – und nicht einfach reproduziert – wird sich vor raschen Verallgemeinerungen hüten.

Der Vorschlag, albanische Geschichte außer als nationaler Geschichte *auch* als Balkangeschichte zu schreiben, möchte nicht einfach ein Narrativ der Harmonie und der Vielfalt an die Stelle eines Narrativs des Konflikts und der Gewalt setzen. Doch sollen Konflikte nicht in Epochen projiziert werden, wo sie nicht bestanden; auch soll mit der Autoviktimisierung und Begriffen wie „Genozid“ vorsichtig umgegangen werden – nicht nur die Albaner sehen sich als Opfer der Geschichte, alle ihre Nachbarn tun dies, alle erzählen sie Geschichten von Gewalt durch die

Nachbarn und alle negieren, selbst Gewalt ausgeübt zu haben. Die in Bern lehrende Historikerin Marina Cattaruzza hat an anderen Beispielen gezeigt, wie sich das politisierte Selbstbild der Völker gewandelt hat: war es im ausgehenden 19. Jhd. opportun, sich als stark und dominant darzustellen, so eröffnet heute der Opferstatus politische Vorteile. Entsprechend werden die historischen Narrative angepasst³⁷. Wiederum ist der albanische Fall keineswegs eine Ausnahme – doch alle Autoren von Autoviktimisierungsnarrativen blenden ähnliche Diskurse ihrer ethnopolitischen Konkurrenten aus. Dies bedeutet keinesfalls, dass der eigenen Gruppe nicht großes Leid widerfahren kann, wie den Kosovoalbanern über weite Strecken im 20. Jhd. – aber es bedeutet eben auch, dass man die Augen nicht vor der Tatsache verschließen darf, dass auch Angehörige der eigenen Gruppe Unrecht verüben können. Wer etwa österreichische Konsulatsberichte aus dem Kosovo um 1870 liest, kann nicht umhin festzustellen, dass damals Gewalt primär von Muslimen gegen Christen, und zwar Orthodoxe wie Katholiken, ausgeübt wurde³⁸. Vor dem Hintergrund der schrecklichen Erfahrungen in den neunziger Jahren mag es kosovo-albanischen Historikern besonders schmerzlich erscheinen, sich mit derartigen Quellen auseinanderzusetzen – sie gehören aber ebenso zu ihrer Geschichte wie jene Perioden, in den Albaner Opfer von Gewalt wurden. Auch hier hat die internationale Forschung gezeigt, dass die Kontextualisierung von Gewalt in weitere historische Zusammenhänge verkürzte Interpretationen zu vermeiden hilft. Der Vergleich als Methode, der hier mehrfach angewendet worden ist, dient wesentlich dazu, eine nationale Geschichte besser zu verstehen, Phänomene einzuordnen und vermeintlich spezifische Phänomene kritisch zu beleuchten. Vieles, was dem Nationalhistoriker als spezifisch oder typisch erscheint, erweist sich im Vergleich mit Nachbarn, mit weiteren Raumbezügen als Teil größerer Zusammenhänge.

Um nochmals die Metapher von Stefanie Schwandner Sievers aufzugreifen – die Gefahr, dass der albanische Leser dieses Texts das Bild des unsensiblen „Elefanten“ im Porzellanladen der albanischen Geschichte und Identität bei obigen Überlegungen vielleicht an mehreren Stellen – oder gar durchgehend – als zutreffend empfunden haben, besteht zweifelsohne. Und einem Außenstehenden fällt es letztlich schwer, die Emotionalität nachzuvollziehen, die etliche dieser Überlegungen berühren können. Der außenstehende Historiker hat sich hier jene Themen vor Augen zu halten, die in seiner eigenen Gesellschaft kontrovers

³⁷ M. Cattaruzza, *How much does historical truth still matter?* http://www.culturahistorica.es/cattaruzza/historical_truth.pdf (abgerufen am 2.4.2012).

³⁸ E.A. Frantz, *Violence and its Impact on Loyalty and Identity Formation in Late Ottoman Kosovo: Muslims and Christians in a Period of Reform and Transformation*. *Journal of Muslim Minority Affairs* 29/4 (2009) 455-468; dies., *Gewalt als Faktor der Desintegration im Osmanischen Reich – Formen von Alltagsgewalt im südwestlichen Kosovo in den Jahren 1870-1880 im Spiegel österreichisch-ungarischer Konsulatsberichte*. *Südost-Forschungen* 68 (2009) 184-204.

diskutiert werden, und auch, wie dabei auf Stellungnahmen Außenstehender reagiert wird – auch stabile demokratische Gesellschaften reagieren hier sensibel. Diese obigen Überlegungen sind nicht als Polemik oder gar Provokation gedacht, denn dies ist für den Fortschritt der wissenschaftlichen Diskussion wenig hilfreich. Sie sind als Denkanstöße konzipiert, die durchaus auch Widerspruch hervorrufen sollen, aber eben einen wissenschaftlich argumentierenden Widerspruch. Es sollte gezeigt werden, dass albanische Geschichte auch jenseits des gängigen Narrativs bestehen kann, dass sie vielfältiger ist und dass neue Fragen, vielleicht auch neue Horizonte die Integration der albanischen Historiographie in die internationale europäische Geschichtsforschung erleichtern wird. Zwanzig Jahre nach dem Ende des Totalitarismus in Albanien wäre dafür die Zeit gekommen.

LE RÉSEAU ÉPISTOLAIRE D'ALEXANDRE ET ROXANDRE STOURDZA: UNE MÉDIATION TRIANGULAIRE ENTRE OCCIDENT, RUSSIE ET SUD-EST EUROPÉEN

STELLA GHERVAS*
(Institut d'études avancées, Paris)

This paper examines the reconfiguration of social relations across Europe during the first half of the 19th century, through the correspondence of Alexander and Roxandra Sturdza, which is kept for the most part at the Manuscript Section of the Institute of Russian Literature (the Pushkin House) in Saint Petersburg and at the Regional Archives of Odessa. Spanning half a century (1805–1854) and involving over 200 correspondents, these letters reveal a triangular network of exchanges that embraced Russia, Western and South-Eastern Europe. From the diplomatic subjects of the Congress of Vienna to the pleas for help when the Greeks revolted against the Sultan (1821–1823), to the later exchanges of Alexander Sturdza with Western and Russian scholars on religious matters, this correspondence is a testament of a “continent without borders”, which was to largely disappear in the political upheaval of the Crimean War.

Keywords: Epistolary exchanges, European margins, Russia, South-Eastern Europe, circulation, 19th Century.

Les décennies qui s'étendent de la fin du XVIII^e au début du XIX^e siècle marquent un tournant dans l'histoire européenne, au cours duquel les bouleversements de la Révolution française et des guerres napoléoniennes opposèrent durablement les esprits. En dépit de cela, les circulations des personnes et des idées ne se tarirent pas. Le flux des correspondances épistolaires s'amplifia au contraire : avec le progrès des services postaux, la circulation de lettres pouvait désormais embrasser tout le continent, en reliant intimement des correspondants situés dans des aires géographiques éloignées¹. La précipitation des événements

* Cet article est issu d'une communication succincte «Legăturile epistolare ale lui Alexandru Sturdza», présentée lors du colloque «Alexandru Scarlat Sturdza» (organisé par l'Institut Culturel Roumain à Chişinău en octobre 2011), ainsi que d'une section inédite de ma thèse de doctorat «Alexandre Stourdza et l'Europe de la Sainte-Alliance», soutenue à l'Université de Genève en 2002. Je remercie Laurent Franceschetti, Alain d'Iribarne et Jean-Jacques Rey, qui ont attentivement relu ce texte et formulé d'utiles suggestions.

¹ Marie-Claire Hooek-Demarle, *L'Europe des lettres. Réseaux épistolaires et construction de l'espace européen*, Paris, Albin Michel, 2008, pp. 28–31. A propos des réseaux épistolaires en Europe à l'âge classique, voir notamment les ouvrages de Pierre-Yves Beaurepaire (éd.), *La plume et la toile*.

Rev. Études Sud-Est Europ., LI, 1–4, p. 291–319, Bucarest, 2013

politiques et militaires en cette époque agitée, alliée aux temps de livraison raccourcis, amorça en outre un nouveau rôle de la lettre comme transmetteur de *nouvelles*². La correspondance, commentée et retransmise, devint ainsi caisse de résonance des grands événements du temps, un phénomène dont la Russie et le Sud-Est européen ne sont pas restés à l'écart³.

Pour ceux qui étaient situés dans un contexte excentré, que ce soit une ville aux marges de l'Europe ou le confinement d'une campagne reculée, la correspondance acquérait une dynamique supplémentaire, qui rehaussait sa valeur : elle devenait le cordon ombilical avec ceux qui, à Paris, Berlin, Vienne, Londres ou Saint-Petersbourg, étaient témoins des événements ; la lettre reçue devenait alors une « vie par procuration » permettant à son destinataire de se sentir malgré tout partie d'un univers vibrant sans y être présent physiquement. La lettre envoyée en retour lui donnait un sentiment de pouvoir agir sur les événements en dépit de la distance.

Un personnage emblématique de ce monde en mutation aux confins de l'Europe fut Alexandre Stourdza, diplomate d'origine gréco-moldave au service du tsar et penseur de l'orthodoxie. Son intérêt comme témoin privilégié de cette époque tient à au moins quatre facteurs.

Le premier est qu'il fut un représentant d'une «Europe sans frontières» qui plongeait ses racines dans le Grand Tour et dont les années 1815–1820 furent un dernier moment de rayonnement. Associé en tant que diplomate au Congrès de Vienne et à sa «grande politique», il apporta un témoignage de première main sur cette période de réorganisation de l'ordre européen.

Le second intérêt de ce personnage réside dans le fait qu'il appartenait à une société intellectuelle aux marges de l'Europe, qui se cherchait entre Orient et Occident, entre orthodoxie et Lumières, entre tradition et modernité. La correspondance de Stourdza soulève des questions politico-diplomatiques, intellectuelles et religieuses, apportant un éclairage inédit sur les difficultés et les contradictions de la Russie ainsi que de l'espace orthodoxe en général. Ses lettres permettent de mieux cerner ce qu'y représentait l'Occident et, inversement par un jeu de miroirs, comment ce monde oriental apparaissait aux yeux de ses contemporains occidentaux ainsi qu'à ses propres habitants.

Pouvoirs et réseaux de correspondance dans l'Europe des Lumières, Arras, Artois Presses Université, 2002; Pierre-Yves Beaurepaire et al. (éds.), *Réseaux de correspondance à l'âge classique: XVI^e–XVIII^e siècle*, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2006.

² Pour les aspects «logistiques» de l'échange épistolaire en France au XIX^e siècle, voir Roger Chartier (éd.), *La correspondance. Les usages de la lettre au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 1991, pp. 373–407. Maria Todorova, *Imagining the Balkans*, New York, Oxford University Press, 2007, pp. 89–115. À propos des difficultés de communication épistolaire entre les pays de l'Est européen et l'Occident, voir Alexandru Duțu, «Y a-t-il une Europe Orthodoxe?», *Sud-Estul și contextul european*, Buletin al Institutului de Studii Sud-Est Europene, VII, 1997, pp. 12–13.

³ Voir notamment Natalia V. Logunova, *Epistolarnyj žanr v russkoj litterature vtoroj poloviny XVIII – pervoj treti XIX vv.* [Le genre épistolaire dans la littérature russe, de la seconde partie du XVIIIe au premier tiers du XIX^e siècle], thèse, Rostov-sur-le-Don, 1999, pp. 42–56, 74–121; Maria Todorova, *Imagining the Balkans*, New York, Oxford University Press, 2007, pp. 89–115.

Le troisième facteur, complémentaire des deux premiers, est lié à la remarquable abondance et diversité de son réseau épistolaire, qui s'étendait au-delà des limites de l'Empire russe, jusqu'à la France à l'ouest et jusqu'aux Principautés roumaines et la Grèce au sud, ce qui en fit un triple médiateur entre Occident, Russie et Sud-Est européen.

Une dernière particularité, plutôt rare, est que ce réseau fut animé par deux personnes plutôt qu'une : en effet, Alexandre Stourdza avait en quelque sorte délégué à sa sœur Roxandre (qui deviendra comtesse Edling-Stourdza), le rôle d'établir, faciliter et entretenir une partie des liens personnels et épistolaires dont il bénéficia au cours de sa vie. De fait, une grande partie des liens d'Alexandre avec les mystiques européens, avec des hommes de lettres, et même des souverains ou hommes d'Etat, passaient par l'intermédiaire de sa sœur Roxandre. Cette singularité justifie le choix de regrouper ces deux personnages dans l'étude du même réseau épistolaire.

La première analyse que nous en fournissons, bien qu'inévitablement limitée au vu de l'abondante matière à disposition, a notamment pour but d'établir une corrélation nécessaire avec le contexte politique et intellectuel de cette époque.

Alexandre et Roxandre Stourdza: portraits croisés

Quelques brefs repères biographiques nous paraissent nécessaires à propos des deux protagonistes de ce réseau. Alexandre Stourdza (Iași 1791 – Odessa 1854)⁴ et sa sœur aînée Roxandre (Constantinople 1786 – Odessa 1844)⁵ étaient issus d'une famille ancienne de boyards moldaves. Ils descendaient également, par leur mère Soultana Mourousi, d'une famille grecque phanariote qui avait donné des princes régnants aux pays roumains. Au lendemain du traité russo-turc de Jassy

⁴ Au sujet d'Alexandre Stourdza, voir Theophilus C. Prousis, «Aleksandr Sturdza: a Russian Conservative Response to the Greek Revolution», *East European Quarterly*, n 3, 1992, pp. 309–344; Andrei Pippidi, «Des Lumières à la Contre-Révolution: Alexandre Stourdza», *Revue des études sud-est européennes*, n 1–4, 2001, pp. 89–96; ainsi que les deux ouvrages de Stella Ghervas, *Réinventer la tradition. Alexandre Stourdza et l'Europe de la Sainte-Alliance*, Paris, Honoré Champion, 2008; Stella Ghervas, *Alexandre Stourdza (1791–1854): un intellectuel orthodoxe face à l'Occident*, Genève, Ed. Suzanne Hurter, 1999.

⁵ Roxandre Stourdza est passée presque inaperçue dans l'historiographie, à quelques exceptions près: voir Max Geiger, «Roxandra Scarlatovna von Stourdza (1786–1844). Zur Erweckungsbewegung der Befreiungskriege», in *Theologische Zeitschrift*, Bâle, mars-avril 1956, Festgabe für Karl Barth, pp. 393–408; Hélène E. Koukkou, «La comtesse Roxandra Stourdza-Edling et sa contribution à l'éducation des étudiants hellènes en Europe», in *Symposium. L'époque phanariote*, Thessalonique, 1974, pp. 175–186; Stella Ghervas, «Voyage au pays des mystiques: une aristocrate russe dans les cours allemandes de la Restauration», in Nicolas Bourguinat et Sylvain Venayre (éds.), *Voyager en Europe de Humboldt à Stendhal (1790–1840)*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2007, pp. 385–412. Voir également deux articles consacrés au frère et à la sœur Stourdza: Eugen von Paunel, «Das Geschwisterpaar Alexander und Roxandra Sturdza, verhehelichte Gräfin Edling, in Deutschland und Rusland zur Zeit der Restauration», *Südost-Forschungen*, IX/X, 1944/45, pp. 81–125; Hans Petri, «Alexander und Ruxandra Stourdza. Zwei Randfiguren europäischer Geschichte», *Südost-Forschungen*, n 22, 1963, pp. 401–436.

(1792), leur père Scarlat avait choisi de quitter définitivement sa Moldavie natale pour s'installer en Russie. Elevés à Moghilev (dans l'actuelle Biélorussie), Roxandre et Alexandre y subirent de multiples influences culturelles : russe par leur environnement, grecque par leur mère et occidentale par leur père. Leurs lectures portèrent d'une part sur les écrits de Pères de l'Eglise, de l'autre sur les auteurs français grâce à un précepteur venu de France, ainsi que sur les auteurs allemands sous l'impulsion de leur père. Ils eurent ainsi accès à une littérature classique mais aussi pétrie des Lumières, de Montesquieu à Rousseau en passant par Leibniz et Wolff, qui eut une profonde influence sur leur formation intellectuelle⁶.

Roxandre entra la première à la cour de Saint-Pétersbourg (1805). Son frère cadet Alexandre y fut admis à son tour quatre ans plus tard, puis attaché en tant que secrétaire au comte Capodistrias (l'un des deux chefs du ministère russe des Affaires étrangères). C'est à ce titre qu'il suivit le tsar Alexandre Ier en Allemagne du Sud puis à Vienne, après la défaite de Napoléon au printemps 1814, alors que Roxandre s'y rendit en tant que demoiselle d'honneur de l'impératrice Elisabeth. Présent avec les Alliés à Paris au début de septembre 1815, Alexandre y fut chargé d'établir la version préliminaire du traité de la Sainte-Alliance, sur la base des notes manuscrites préparées par le tsar⁷. Ce document était une déclaration d'intentions qui établissait une alliance pacifique entre les trois souverains russe, autrichien et prussien. La plupart des Etats européens le ratifièrent, fondant ainsi un pacte paneuropéen d'une portée inédite, qui participa à la création de ce qu'on appellera bientôt le «concert européen»⁸.

Dotée d'un fort sens relationnel, Roxandre épaulera son frère Alexandre dès cette époque. Intelligente et cultivée, elle fréquentait les grands de ce monde davantage par nécessité que par goût. De spectatrice des grands événements, elle devint peu à peu actrice, grâce à sa familiarité avec le tsar Alexandre Ier et Capodistrias, mais aussi avec Mme de Krüdener, qui fut pour un court moment l'égérie du souverain. Après avoir été courtisée par Capodistrias à l'époque du Congrès de Vienne⁹, Roxandre épousa en 1816 le comte Albert Gajetan von Edling (1771–1841), ministre des Affaires étrangères du grand-duché de Saxe-Weimar¹⁰.

⁶ Stella Ghervas, *Réinventer la tradition*, op. cit., pp. 128–141.

⁷ *Ibid.*, pp. 268–270.

⁸ Voir Stella Ghervas, «La Sainte-Alliance: un pacte pacifique européen comme antidote à l'Empire», in Sylvie Aprile et René Leboutte (éds.), *L'Empire, une expérience de construction européenne? Les projets post-impériaux*, Villeneuve d'Ascq, IRHiS-Institut de Recherches Historiques du Septentrion, 2013, sous presse.

⁹ Sur leurs rapports, voir C.M. Woodhouse, *Capodistria. The Founder of Greek Independence*, London, Oxford University Press, 1973, pp. 58–59; Helen E. Koukkou, *Ioannis A. Kapodistrias, the European diplomat and statesman of the 19th century, Roxandra S. Stourdzia, a famous woman of her time: a historical biography*, Athènes, The Society for the study of Greek history, 2001.

¹⁰ Voir une courte biographie dans *Russkij biografičeskij slovar'* [Dictionnaire biographique russe], A.A. Polovcov (éd.), Saint-Pétersbourg, 1912, t. XXII, pp. 180–181; ainsi qu'une notice sur sa vie dans *Zapiski Imperatorskogo Obščestva Istorii i Drevnostej* [Mémoires de la Société Impériale d'histoire et des antiquités], t. I, 1844, pp. 582–583.

Elle laissera à la postérité ses *Mémoires* (parus en 1888, mais dont la rédaction définitive date de 1829)¹¹, qui sont un témoignage aigu et vivant sur son temps.

Roxandre effectua une sorte de «lobbying» épistolaire pour le compte de son frère, auprès des personnalités politiques et mondaines qu'elle rencontrait dans les salons et dans les cours européennes à l'occasion de ses voyages. Dans nombre de ses lettres, qui ont un caractère privé, elle se référait à l'œuvre de son frère et faisait l'éloge de ses mérites intellectuels. La relation particulièrement chaleureuse d'Alexandre avec sa sœur, qu'il qualifiait de «deuxième mère», fut durable et marquante¹².

Dans les années qui suivirent le Congrès de Vienne, Alexandre connut quelques brefs moments de célébrité dans l'opinion publique occidentale, qui furent en vérité liés à des controverses. Une polémique célèbre avec le penseur contre-révolutionnaire Joseph de Maistre en 1816–1817 déboucha sur la rédaction par ce dernier de l'ouvrage *Du Pape* (première édition en 1819). De plus, la publication intempestive d'un *Mémoire sur l'état actuel de l'Allemagne* (1818) plaça Alexandre Stourdza au centre d'une tempête d'indignation populaire, qui finit par l'obliger à quitter nuitamment la ville de Dresde en 1819¹³.

L'insurrection des Grecs contre l'Empire ottoman, qui débuta en 1821, fut l'occasion d'une mobilisation des Stourdza. Philhellènes convaincus, ils secondèrent les efforts de Capodistrias en vue de mobiliser les opinions publiques et les chancelleries occidentales en faveur de cette cause.

L'année suivante, Roxandre s'installa avec son époux près de la ville d'Odessa, port de la mer Noire alors en pleine expansion démographique et commerciale, et proche de sa Moldavie ancestrale. Son frère Alexandre, qui avait quitté en disgrâce le service du tsar à l'âge de 31 ans suite à ses prises de position en faveur de l'indépendance de la Grèce, la rejoignit quelques mois plus tard afin de s'y établir aussi.

En 1828, le nouveau tsar Nicolas Ier confia à Stourdza une nouvelle mission diplomatique, qui consista à collaborer à la réorganisation administrative des Principautés roumaines. C'est à cette occasion qu'il rédigea un premier «Projet de travail sur la constitution future des Principautés de Moldavie et de Valachie», ainsi qu'un «Projet de Règlement fondamental pour la Moldavie et la Valachie», qui allaient servir de base pour les Règlements organiques de 1831–1832¹⁴.

¹¹ *Mémoires de la comtesse Edling, née Stourdza*, Moscou, 1888 (ci-après *Mémoires*).

¹² Voir Stella Ghervas, «Voyage au pays des mystiques», *art. cit.*, pp. 385–412.

¹³ Stella Ghervas, *Réinventer la tradition*, *op. cit.*, pp. 202–217.

¹⁴ Alexandre Stourdza, «Projet de travail sur la constitution future des Principautés de Moldavie et de Valachie» (1828): RO IRLI, fonds 288/2, n 21b, doc. n 6; Alexandre Stourdza, «Projet de Règlement fondamental pour la Moldavie et la Valachie»: RO IRLI, fonds 288/2, n 21b, doc. n 9, ff. 35–49 (pour la description des fonds d'archives, voir *infra*, note 17). Ces projets de constitution, d'inspiration aristocratique, consacraient néanmoins deux principes de Montesquieu: celui de l'indépendance de la justice et celui de la séparation du pouvoir législatif et du pouvoir exécutif. Voir Stella Ghervas, *Réinventer la tradition*, *op. cit.*, pp. 88–92.

De retour à Odessa, Alexandre y consacra le reste de sa vie à l'écriture. Il publia une œuvre de réflexion sur le christianisme oriental, qu'il fera connaître en Occident sous le nom d'*orthodoxie* ; il se fit également le promoteur d'une « modernisation défensive » des sociétés orientales, russe et sud-est européenne. Chagriné par la mort de sa sœur en 1844, Alexandre entama l'année suivante un dernier voyage en famille en Europe occidentale qui le mena notamment en Italie. Il prôna vainement l'union politique d'un « monde orthodoxe » libéré du joug ottoman jusqu'à sa mort en 1854, alors que la guerre de Crimée avait déjà éclaté.

Un aperçu général de la correspondance

Une bonne façon d'approcher le réseau épistolaire d'Alexandre et Roxandre Stourdza est d'en définir quelques caractéristiques objectives. Les données chiffrées, qui ne peuvent être que des approximations¹⁵, permettent néanmoins de dégager quelques grandes tendances sur cette correspondance, qui s'étale globalement sur un demi-siècle (de 1805 à 1854)¹⁶.

Sur la base des inventaires existants, il ressort que les archives familiales, conservées majoritairement à Saint-Pétersbourg et à Odessa¹⁷, contiennent 1292 lettres reçues (correspondance *passive*), dont 824 par Alexandre et 468 par sa sœur Roxandre. On trouve dans ces archives, et notamment pour les années 1814–1844, des registres de lettres envoyées qui se présentent sous forme de copies au papier carbone, de minutes écrites dans des cahiers de «Mélanges», sans compter les brouillons rédigés au crayon sur des feuilles volantes¹⁸.

Avec les lettres que nous avons retracées dans d'autres fonds d'archives à Genève, Munich, Bâle, Bucarest, Sibiu, Iasi et ailleurs¹⁹, nous arrivons, pour la correspondance *active*, à un total attesté de 1867 lettres, soit 1183 lettres pour Alexandre et 684 pour Roxandre. Notre enquête porte donc sur un total de 3159 lettres retrouvées (envoyées et reçues) et, le cas échéant, sur les 2952 qui sont clairement signées, datées et répertoriées. De fait, une peu moins des deux tiers

¹⁵ Les données statistiques fournies dans cet article sont tirées en grande partie des registres de fonds existants; ceux-ci sont susceptibles d'erreurs ou d'imprécisions et, dans le cas des fonds russes, ont posé une difficulté d'identification des correspondants liée à la translittération des noms étrangers en cyrillique.

¹⁶ Il existe quelques lettres d'enfance de 1801 et de 1802.

¹⁷ Au Département des manuscrits de l'Institut de littérature russe (Maison Pouchkine) à Saint-Pétersbourg (RO IRLI, fonds 288/1 et 288/2) et aux Archives d'Etat de la Région d'Odessa (GAOO, fonds 141/1).

¹⁸ RO IRLI, fonds 288/1, n° 104.

¹⁹ Genève: BPU (Bibliothèque Publique et Universitaire) et AVG (Archives de la Ville de Genève); Bucarest: ANB (Archives Nationales de Roumanie); Sibiu: ABM (Archives de la Bibliothèque Métropolitaine); Iasi: ANI (Archives Nationales de Roumanie); Chişinău: ANM (Archives Nationales de Moldavie); Munich: SBM (Staatsbibliothek); Bâle: OBUB (Öffentliche Bibliothek).

concernent Alexandre seul, un tiers Roxandre seule et le reste les deux²⁰. Le nombre total des correspondants recensés est de 207²¹.

Vers la fin de sa vie, Alexandre procéda à un écrémage assez important de sa correspondance passive, ainsi que de celle de sa sœur. Les lettres envoyées représentent en effet la proportion inhabituelle de près de 60 % du total recensé (elle est la même chez l'un et l'autre). En tenant compte des lettres perdues et non retrouvées, ou non encore répertoriées (ce qui est plausible), on peut donc raisonnablement estimer que le total des lettres envoyées et reçues par Alexandre Stourdza serait de l'ordre de 3500 à 4000 lettres, auxquelles s'ajoutent 1500 à 2000 pour sa sœur.

La correspondance d'Alexandre – même prolongée par l'entremise de sa sœur – est certes abondante, mais tout de même loin d'égaliser les volumes impressionnants de certains de ses contemporains²². La longévité très moyenne du personnage, un éloignement précoce des grands centres politiques et intellectuels, un certain goût pour la retraite et la solitude, et finalement une notoriété déclinante, tout cela contribue à expliquer ce fait. Ce réseau témoigne en revanche d'une belle vitalité intellectuelle et sociale. Il s'agit d'un matériel qui reste largement à exploiter, vu que plus de neuf dixièmes de la totalité des lettres retrouvées sont restées inédites.

La dynamique de la correspondance

Alors que les volumes totaux de lettres fournissent une idée générale de la correspondance du réseau Stourdza, la distribution des lettres dans le temps permet de mieux comprendre comment cette activité épistolaire s'inscrit dans l'histoire d'une époque. En examinant la façon dont les quelques trois mille lettres datées se répartissent année après année [fig. 1], on peut considérer quatre périodes:

1. La jeunesse à la cour de Saint-Petersbourg (1805–1813) ;
2. L'Europe des Congrès (1814–1818) ;
3. Le philhellénisme (1820–1822) qui correspond à l'apogée quantitatif de cette correspondance ;
4. La période de maturité à Odessa (1822–1854), marquée par une dernière mission d'Alexandre dans les Balkans (1828–1829) et le dernier voyage de Roxandre en Occident (1839–1840).

²⁰ Respectivement 60%, 33% et 7%.

²¹ Signalons que 6 correspondants des Stourdza n'ont pu être identifiés. Voir la «Liste des correspondants d'Alexandre et de Roxandre Stourdza» à la fin de cet article.

²² Voir «Introduction», in *L'art épistolaire dans l'Europe cosmopolite. Correspondances par-delà les frontières, 1750–1830*, éd. par le Groupe d'études comparatistes sur l'Europe du Nord, Paris, Didier Erudition, 1994 (*Cahiers d'histoire littéraire comparée*, n° 11), pp. 9–19.

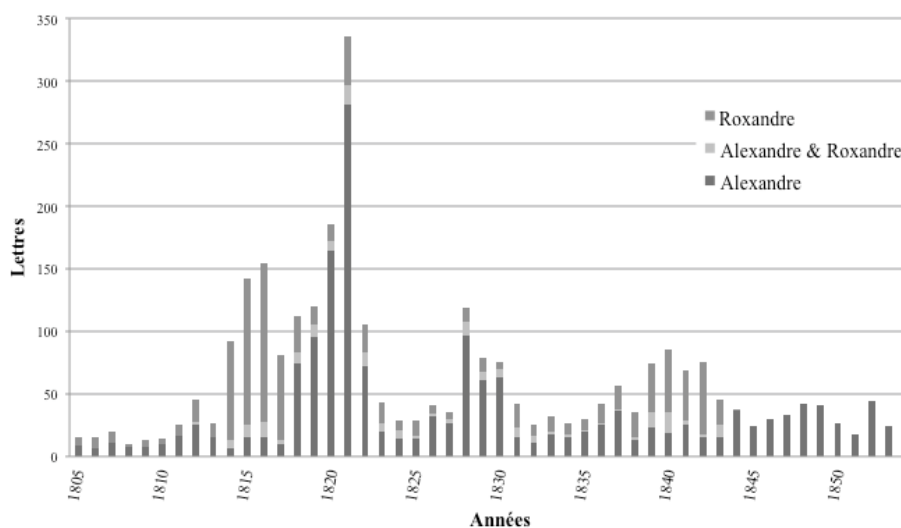


Fig. 1. Intensité de la correspondance du réseau Stourdza.

C'est ainsi qu'une première « explosion » de la correspondance, dont le pic se situe dans les années 1814–1817, est surtout le fait des relations établies par Roxandre durant le Congrès de Vienne et au cours de ses séjours successifs dans les cours allemandes. Alexandre, alors employé dans le service diplomatique russe, en bénéficia indirectement dans la mesure où le nombre de lettres échangées avec sa sœur crût également dans cette période. Il s'agit là d'une correspondance à la fois diplomatique et privée, destinée à des correspondants d'Europe occidentale. Notons toutefois que le statut d'intellectuel en service commandé ne sembla pas rapporter beaucoup de courrier à Alexandre, alors même que ses ouvrages publiés avaient un retentissement européen ; cela semble indiquer qu'il ne correspondait guère avec ses lecteurs.

Le point culminant de la correspondance, en 1821, correspond à la troisième période, c'est-à-dire au déclenchement de l'insurrection grecque. Attaché à la culture hellénique par sa mère et ami du comte Capodistrias qui allait devenir premier président de la Grèce moderne, Alexandre vécut cet épisode à la fois comme diplomate et comme intellectuel indépendant, très fortement engagé sur un plan comme sur l'autre. Si l'on considère le nombre de correspondants, les échanges concernèrent alors la Russie pour moitié – car cet empire connaissait également un mouvement philhellène qui joua un rôle crucial dans les événements qui conduisirent à l'indépendance de la Grèce²³. Ce maximum d'activité est une

²³ Voir Theophilus C. Prousis, *Russian Society and the Greek Revolution*, DeKalb, Northern Illinois University Press, 1994; Stella Ghervas, «Le philhellénisme d'inspiration conservatrice en Europe et en Russie», in *Peuples, Etats et nations dans le Sud-Est de l'Europe*, Bucarest, Ed. Anima, 2004, pp. 98–100 ; Stella Ghervas, «Le philhellénisme russe : union d'amour ou d'intérêt?», in Cléopâtre Montandon (éd.), *Regards sur le philhellénisme*, Genève, Permanent Mission of Greece to the United Nations, 2008, pp. 33–41.

illustration visuelle de la présence d'Alexandre Stourdza sur la scène européenne dans ces années, qui contraste singulièrement avec le relatif calme épistolaire de la période suivante, où il s'installa à Odessa.

Un nouveau pic de correspondance se produisit durant l'intermède des années 1828–1830, au moment de la dernière mission officielle d'Alexandre dans les pays danubiens pour le compte du gouvernement du tsar Nicolas Ier. La correspondance diplomatique et privée de cette époque, destinée presque exclusivement à la Russie, est le reflet d'un espoir sincère d'émancipation des territoires roumains de la tutelle ottomane accompagnée d'une modernisation des structures politiques, un programme qui aurait été rendu possible grâce à la protection bienveillante des tsars²⁴.

Après avoir quitté définitivement le service officiel de la Russie, Alexandre retourne à Odessa. Contrairement aux activités diplomatiques, qui avaient été très fluctuantes selon les circonstances, les activités littéraires d'Alexandre Stourdza furent l'occasion d'échanges épistolaires beaucoup plus réguliers. Sa liberté de ton augmenta à nouveau à mesure qu'il retrouvait une certaine audace intellectuelle, mais aussi un ton plus péremptoire qu'aucune stratégie de carrière ne parviendrait à modérer.

Un dernier gonflement important de l'activité épistolaire est encore à noter lors du dernier voyage de Roxandre en Occident (1839–1840). L'augmentation simultanée des échanges avec Alexandre montre bien le rôle de relais vers l'Occident qu'elle joua alors pour son frère. Curieusement, ce voyage semble avoir suscité plus de lettres de la part d'Alexandre à destination de la Russie qu'il en recevait du reste de l'Europe. Cela semble indiquer que, plutôt que d'être un messenger de l'orthodoxie en Occident comme il l'espérait, il fut surtout un intermédiaire culturel de l'Occident vers la Russie.

La correspondance d'Alexandre avec l'Occident se maintint d'ailleurs à peine après la mort de sa sœur Roxandre (1844), pour décliner irrémédiablement après les révolutions de 1848. En même temps, celle avec la Russie se développa assez fortement, ce qui indique qu'il avait tout de même fini par bénéficier d'une forme de reconnaissance tardive, sur la scène religieuse du « monde orthodoxe », dont il avait d'ailleurs conceptualisé la notion²⁵.

Il faut relever le changement de ton qui s'opéra au cours du demi-siècle qui sépare les premières lettres de l'adolescent Alexandre des dernières de l'intellectuel nostalgique et résigné. A la timidité et à l'enthousiasme des missives du jeune fonctionnaire en début de carrière succèdent en effet la réflexion et l'attitude affirmative du penseur, ainsi que le ton impersonnel du diplomate absorbé par sa fonction. Pour un temps au moins, les questions politiques l'emportent même sur les problèmes d'ordre intellectuel. Plus tard, les questions religieuses et morales, mais aussi scientifiques, forment l'essentiel des thèmes traités. Enfin, les fatigues

²⁴ Voir *supra* note 14.

²⁵ Voir Stella Ghervas, « Alexandre Stourdza: une vision géopolitique du monde orthodoxe », in Paul H. Stahl (éd.), *Omagiu. Virgil Cândea la 75 de ani*, Bucarest, Ed. Academiei Române / Ed. Roza Vânturilor, 2002, pp. 315–321.

de l'âge, le fatalisme et la résignation chrétienne face à l'inéluctable échec de ses rêves d'émancipation du monde orthodoxe finirent par prendre le dessus.

L'analyse des correspondants selon leur origine

A travers leurs quelques deux cents correspondants, Alexandre Stourdza et sa sœur se trouvaient en contact avec une portion très significative du monde diplomatique et intellectuel européen du début du XIX^e siècle. Si l'on considère l'origine des destinataires, ce réseau ne constituait toutefois pas un tout homogène.

Pour obtenir une classification à peu près cohérente des correspondants durant une période de bouleversements politiques et d'émigrations, il a fallu recourir à une convention empirique qui donne un sens à cette correspondance. On s'est référé à la «nation» telle qu'elle était conçue à l'époque, c'est-à-dire comme une notion hybride : soit des personnes nées ou naturalisées dans un Etat unifié (Russes, Français, Autrichiens, Anglais, Suisses, Espagnols), soit «des habitants d'un même pays, encore qu'ils ne vivent pas sous les mêmes lois, et qu'ils soient sujets de différents princes» (Allemands, Italiens, Roumains, Grecs)²⁶.

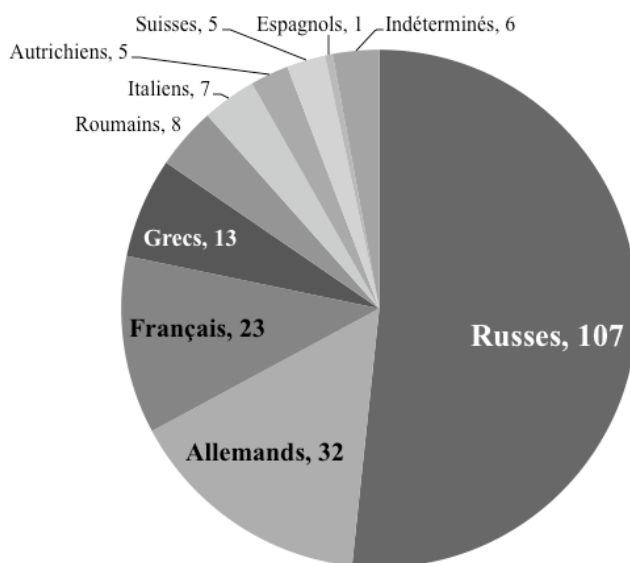


Fig. 2. Répartition des correspondants selon leur origine.

²⁶ Une constante dans la définition du *Dictionnaire de l'Académie française*: 4^e édition (1762), 5^e (1798) et 6^e (1835). Notons que, notamment pour les Grecs (sujets de l'Empire ottoman), l'aire de distribution pouvait aller bien au-delà du territoire de l'Etat-nation qui finit effectivement par se constituer en 1830.

Russes

Un peu plus de la moitié des correspondants sont donc des Russes ou des étrangers au service de la Russie²⁷ [fig. 2]. Les premiers dans l'ordre chronologique sont des parents²⁸ ou des voisins de la jeunesse à Moghilev comme les Tchitchagov. L'amiral Pavel V. Tchitchagov²⁹ (10 lettres) apparaît à nouveau parmi les correspondants à la cour de Saint-Pétersbourg. C'est là aussi que s'établissent les premiers contacts avec le diplomate Nesselrode (237 lettres), le ministre Alexandre Golitzine (49 lettres) ou l'écrivain Andreï N. Mouraviov³⁰ (19 lettres). Dans la famille par alliance vient s'ajouter l'ambassadeur russe Dimitri P. Sévérine³¹ (306 lettres au cours des années).

Emblématique de la période philhellène de 1820–1822 est la correspondance avec des diplomates comme le comte Philippe I. Brounov³² (11 lettres) ou des dignitaires (à nouveau Golitzine), auprès desquels il plaide la cause de Grecs.

Pour ce qui est de la quatrième période liée aux activités diplomatiques en Moldavie, dans les années 1828–1830, les deux correspondances les plus importantes numériquement sont celles échangées avec le gouverneur de la Bessarabie, Ivan N. Inzov (10 lettres) et avec celui de Moghilev, Fiodor I. Meller-Zakomelski (5 lettres).

D'autres échanges recouvrent plus largement la dernière période d'Odessa, comme ceux avec le comte et la comtesse Mikhaïl S. Vorontzov (67 lettres) ou le comte Sergheï P. Soumarokov (9 lettres). La correspondance avec différents ecclésiastiques russes occupe une part significative. Les 21 lettres échangées avec les archevêques Daniil de Moghilev ou Innocent de Kherson concernent les réformes de l'Eglise orthodoxe, ainsi que les questions de l'enseignement religieux dans les écoles. Pour les écrivains russes, les principales relations épistolaires impliquent Joukovski³³ (27 lettres), Gogol (17 lettres) et Pogodine (15 lettres).

Enfin, quelques lettres des empereurs russes Alexandre Ier et Nicolas Ier, ainsi que celles échangées avec les impératrices Elisabeth Alekseïevna et

²⁷ Pour autant que ces derniers ne se rattachent pas clairement à une autre origine, ce qui explique que Jean Capodistrias est compté au nombre des Grecs.

²⁸ Notamment 44 lettres en deux ans, avec Constantin Stourdza (v. 1783–1803). Frère aîné de nos deux protagonistes, il disparut dans la fleur d'âge, après avoir été aide de camp du duc Louis de Wurtemberg.

²⁹ Par manque de place, nous ne fournissons des références que pour les correspondants les plus importants d'Alexandre et Roxandre Stourdza.

³⁰ Ecrivain et auteur des livres de contenu religieux, Andreï N. Mouraviov, fut le frère du décembriste Alexandre N. Mouraviov.

³¹ La sœur cadette Hélène Stourdza avait épousé Dimitri P. Sévérine (1792–1865), futur ambassadeur de Russie à Berne et à Munich. Malgré le décès prématuré d'Hélène (en à 1818 à l'âge de 25 ans), Alexandre et Roxandre maintinrent des relations épistolaires régulières avec leur beau-frère.

³² Conseiller intime du tsar Alexandre Ier et membre de la délégation russe aux Congrès de Laibach et de Vérone. Voir Alexandre Stourdza, «Proekty donesenij i pisem v gosudarstvennuju kollegiju inostrannyh del, gr. Kapodistrii I.A., gr. Nessel'rode K.V., bar. Brunnovu F. i drug.» [Projets des rapports et des lettres au ministère des Affaires étrangères, à Capodistrias, Nessel'rode, Brunnov et d'autres] (1820): RO IRLI, fonds 288/1, n° 26, ff. 5–16, 150–173.

³³ Le début de la relation avec Joukovski remontait toutefois à l'époque de la fréquentation des cercles littéraires pétersbourgeois : voir Stella Ghervas, *Réinventer la tradition*, op. cit., pp. 439–443.

Alexandra Féodorovna, ou avec l'impératrice douairière Maria Féodorovna, complètent cet ensemble de lettres russes, le plus volumineux.

Allemands

Après les Russes, viennent les correspondants allemands, avec 32 représentants (soit 15% du total). Cette proportion qui pourrait étonner s'explique notamment par les liens que Roxandre établit à l'époque du Congrès de Vienne avec un certain nombre de mystiques et d'hommes d'Etat allemands, ainsi que par son mariage avec le comte Albert Edling, ministre du grand-duché de Saxe-Weimar. Alexandre, suite à son second mariage en 1819 avec la fille du docteur de la cour de Weimar, Christoph Wilhelm Hufeland³⁴, envisagea quant à lui de s'installer à Dresde, projet que le scandale de son *Mémoire sur l'état actuel de l'Allemagne* fit avorter.

Admis à fréquenter la haute société allemande, Alexandre Stourdza connaissait personnellement plusieurs membres de la cour de Saxe, comme la baronne Julie von Bechtolsheim, des hommes de lettres comme August von Kotzebue ou Max von Schenkendorff, des théologiens comme Franz von Baader ou Johann Danz, ainsi que des magistrats comme Adam Müller ou Johann von Pfeilschifter. Ces sont néanmoins les correspondants allemands de Roxandre qui se montrent les plus assidus, en particulier le mystique Jung-Stilling (57 lettres), l'écrivaine Caroline von Wolzogen, amie de Schiller (12 lettres) et l'orientaliste Hammer-Purgstall, historien de l'Empire ottoman (10 lettres).

Français

Viennent ensuite, seulement au troisième rang, les correspondants français, qui sont au nombre de 23 (à peine un peu plus d'un dixième). Les liens les plus anciens sont ceux établis à l'époque des Congrès avec des courtisans et des hauts fonctionnaires comme le prince Eugène de Beauharnais (13 lettres), le marquis de Pastoret (9 lettres) ou le colonel Meyran (6 lettres). Les échanges avec certains correspondants français, plus durables, iront au-delà de cette époque euphorique, tel ceux avec Gabriel Bélâbre (20 lettres reçues sur plus de vingt ans). Les lettres échangées par Roxandre avec le comte Joseph de Maistre³⁵, au nombre de 51, occupent une place à part dans ce réseau. Elles ont été partiellement publiées par

³⁴ Le Dr. Ch. G. Hufeland (1726–1836), médecin de la cour de Weimar et ami de Goethe, était connu pour son livre *Macrobiotique*. Alexandre Stourdza le tenait en haute estime: «Voilà un homme avec lequel j'aurais voulu passer ma vie, pour avoir la jouissance de m'instruire en me corrigeant par son exemple de mes imperfections» (Lettre d'Alexandre Stourdza à sa sœur Roxandre, 2/14 juin 1836). Il lui consacra un ouvrage intitulé *Ch. G. Hufeland. Esquisse de sa vie et de sa mort chrétienne*, publié à Berlin en 1837, et plus tard dans ses *Œuvres posthumes*, t. III, pp. 225–259.

³⁵ Le lecteur nous pardonnera d'avoir compté par commodité ce sujet du roi de Piémont-Sardaigne au nombre des Français.

Rodolphe de Maistre, fils du diplomate savoyard, dans des *Lettres et opuscules inédits*³⁶.

Une seconde vague de correspondants français se manifeste au début des années 1840, à la suite du séjour parisien de Roxandre. Grâce à des Suisses de langue française (comme Charles Eynard) et à son amie de jeunesse Sophie Svetchine³⁷, Roxandre entre en relation avec des personnalités littéraires du monde parisien, tels le critique Sainte-Beuve (13 lettres), E. Villeneuve (7 lettres), la comtesse d'Hautefeuille, le Père Lacordaire ou Mme Récamier. Stourdza lui-même correspond avec des éditeurs parisiens à propos de ses œuvres et avec d'autres fournisseurs d'informations ou de matériaux pour l'édition de ses livres³⁸.

Grecs

Avec 13 correspondants seulement, les Grecs semblent à première vue tenir une place plutôt discrète, compte tenu des liens familiaux des Stourdza et de leur forte implication dans le philhellénisme. Mais cette présence est d'une qualité exceptionnelle, si l'on considère que l'un d'eux n'est autre que Jean Capodistrias, futur premier président de la Grèce ; ses 263 lettres échangées sont parmi les plus précieuses de toute la correspondance. Celle-ci illustre notamment le rôle d'Alexandre Stourdza dans le développement et la légitimation de l'idéologie religieuse de la Sainte-Alliance à l'époque des Congrès. Elle fournit également des renseignements sur la position de la Russie face à la *Philiki Eteria* au moment de l'insurrection grecque.

Parmi les autres correspondants figurent Apostol Kleitos (49 lettres), C. Sappo (15 lettres), Auguste Capodistrias, frère du précédent (7 lettres), Constantin Bazili (7 lettres) et Constantin Oikonomos (3 lettres). Plusieurs de ces liens, établis d'abord dans un cadre purement familial, puis renforcés par l'implication d'Alexandre et de Roxandre dans le mouvement philhellène, se transformèrent en véritables relations d'amitié.

Roumains

Les huit correspondants des Principautés roumaines sont plutôt des membres de la famille comme le prince régnant Mihail Stourdza³⁹, ou des proches comme

³⁶ Lettres de Joseph de Maistre à Roxandre: RO IRLI, fonds 288/1, n° 284 et n° 285. Une partie d'entre elles a été publiée par Rodolphe de Maistre dans les *Lettres et opuscules inédits*, Paris, 1853, t. II, pp. 33–53.

³⁷ Amie de Roxandre et ancienne «paroissienne» de Joseph de Maistre à Saint-Pétersbourg, Sophie Svetchine se convertit au catholicisme en 1815, à l'âge de 33 ans et s'établit à Paris l'année suivante. Elle y tint un salon qui eut une influence sur le mouvement religieux parisien pendant près de quarante ans. Parmi ses habitués, on remarquait Montalembert, Falloux, le Père Lacordaire et plusieurs notables politiques. Voir P.J. Rouet de Journel, *Une russe catholique : Madame Svetchine*, Paris, 1929.

³⁸ Stella Ghervas, *Réinventer la tradition*, op. cit., pp. 506–512.

³⁹ Cousin germain d'Alexandre et Roxandre, Mihail Stourdza fut prince régnant de Moldavie de 1834 à 1849. Les lettres de Mihail Stourdza à Alexandre Stourdza pour la période 1828–1830, sont conservées à Pétersbourg: RO IRLI, fonds 288/1, n° 147a. Une partie de ces lettres a été publiée par E. Humuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor*, Bucarest, 1891, supl. I, t. IV, pp. 44–52, 255–256.

Philarète Scriban⁴⁰, Alexandru Balș et Mihail Kogălniceanu⁴¹. La modestie de cet ensemble peut étonner, compte tenu du fait que Stourdza eut des rapports assez fréquents avec les Principautés roumaines au cours de sa vie, facilités par sa proximité d'Odessa – d'autant que plusieurs de ses livres furent traduits en roumain de son vivant. Cette absence s'explique-t-elle par le fait que certaines lettres ont été dispersées dans des fonds qui restent à découvrir, ou alors ont été perdues?

Autres

Parmi les sept Italiens, certains ont été rencontrés par Alexandre Stourdza à la cour russe et d'autres lors de son séjour en Italie en 1845–1846. Le marquis Philippe Paulucci, général italien au service du tsar, qui retourna à la fin de sa vie en Italie, mérite une mention spéciale, de même que le colonel Catinelli.

Avec six et cinq correspondants respectivement, la Suisse (romande) et l'Autriche paraissent moins bien représentées. Parmi les correspondants autrichiens figurent des hommes d'Etat tels que le baron von Stein et le comte Lebzelter, ministre de Metternich. Parmi les Suisses se trouvent le syndic lausannois Jean Polier ainsi que le banquier genevois Jean-Gabriel Eynard⁴². Enfin, le rôle de relais du Genevois Charles Eynard est attesté par une correspondance de 93 lettres, soit 54 lettres échangées avec Alexandre (entre 1839 et 1853) et 39 autres avec Roxandre⁴³.

Des diplomates et des représentants de quelques autres pays figurent encore dans la correspondance Stourdza. L'un de ces correspondants, Espagnol, n'est autre que l'officier Francisco Ochando de la Banda, gendre de la baronne de Krüdener. La Pologne et la Lettonie sont aussi représentées par un correspondant chacune.

Un réseau de transmetteurs

Une telle extension géographique du réseau Stourdza supposait la mise en place d'un réseau de transmetteurs, c'est-à-dire de correspondants éclairés et de libraires capables de faire parvenir des matériaux (notamment à Odessa) par des voies plus sûres que la poste, parfois en dépit d'entraves liées à la guerre ou à la

Certaines lettres d'Alexandre à Mihail Stourdza ont été publiées par Theodor Codrescu, *Uricarul Românesc*, Jassy, 1888, t. X, pp. 342–358.

⁴⁰ Philarète Scriban (1811–1873), prélat et théologien roumain, devenu en 1842 recteur du séminaire théologique de Socola près de Jassy.

⁴¹ Mihail Kogălniceanu (1817–1891), écrivain et homme d'Etat roumain; ancien élève d'Alexandre Stourdza à Berlin (1837). Dans les années 1841–1843 les deux hommes eurent une querelle à propos de la traduction des écrits de Stourdza en roumain, une tâche dont Kogălniceanu s'était chargé sans l'accomplir. Voir à ce propos les lettres qu'adressa Alexandre à son cousin le prince régnant de Moldavie Mihail Stourdza: Theodor Codrescu, *Uricarul Românesc*, Jassy, 1888, t. X, pp. 342–358.

⁴² Jean-Gabriel Eynard (1775–1863), banquier et philhellène genevois, fut un proche ami de Jean Capodistrias. Voir Michelle Bouvier-Bron, *Jean-Gabriel Eynard (1775–1863) et le philhellénisme genevois*, Genève, 1963.

⁴³ A ce propos, voir Andrei Pippidi, «Des Lumières à la Contre-Révolution: Alexandre Stourdza», *art. cit.*; Stella Ghervas, *Réinventer la tradition*, *op. cit.*, pp. 506–517.

politique. Dans ce domaine, les Stourdza surent mettre à profit l'existence d'une diaspora grecque et russe, liée de près ou de loin à Odessa par des réseaux de famille ou d'amitié.

Pour ses publications destinées à l'Occident ou à des pays du Sud-Est européen (Grèce et Principautés roumaines), Alexandre tenta de stimuler le zèle de quelques éditeurs (comme Dentu à Paris ou Kogălniceanu à Jassy) en s'appuyant sur l'esprit de clan de ses proches installés à l'étranger (l'ambassadeur Sévérine à Berne, Hufeland à Weimar) ou en Russie, ainsi qu'en activant les réseaux de parenté de grandes familles russes (Soumarokov, Gagarine).

Le français, lingua franca de l'Europe diplomatique

L'ouverture, ou la diversité culturelle, du réseau Stourdza, est encore plus manifeste si l'on considère les langues utilisées dans cette correspondance [fig. 3]. Ce n'est en effet pas le russe qui vient en tête, mais le français, et de loin, avec près des deux tiers des lettres. Même si l'on tient compte du fait que c'était la langue utilisée par la diplomatie, et même souvent par l'élite aristocratique russe, cette prédominance est importante.

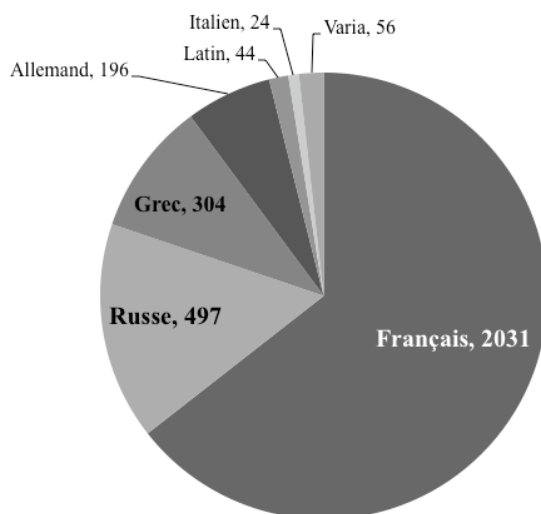


Fig. 3. Langues utilisées dans les lettres du réseau Stourdza.

D'un autre côté, le français était la langue véhiculaire qui permettait de correspondre depuis la Russie et les Principautés danubiennes jusqu'à l'Espagne, en passant bien entendu par Paris, mais aussi Genève, Vienne, l'Allemagne du Sud et l'Italie du Nord. C'est ainsi que parmi les 207 correspondants des deux Stourdza,

plus de la moitié rédigeaient tout ou partie de leurs lettres en français, alors que moins du tiers étaient de langue maternelle française. Parmi les 82 pour qui ce n'était pas la langue maternelle, plus de la moitié étaient des Russes, près d'un tiers des Allemands et des Autrichiens et pour le reste des Roumains et des Grecs. En dépit de la montée des langues vernaculaires, plus de la moitié des correspondants non francophones de Stourdza écrivaient donc encore dans cette *lingua franca* de l'époque.

Le russe, langue du clergé et d'un nombre croissant de publications d'Alexandre Stourdza vers la fin de sa vie, vient loin derrière avec un peu plus de 15 % du total. Cette relative absence traduit en négatif la francophilie de toute une élite culturelle et politique qui s'était forgée avant le choc de 1812 et l'émergence du mouvement slavophile. D'où le paradoxe de voir le défenseur de l'orthodoxie écrire ses principaux pamphlets dans une autre langue que le russe.

Les racines phanariotes des Stourdza apparaissent en troisième position avec moins d'un dixième de lettres en grec, écrites pour la plupart par des membres de sa propre famille. Quant à la langue de Goethe, elle souffrait encore de la suprématie de celle de Molière en dépit du renouveau national allemand, et seules 196 lettres (soit 6 %) de notre corpus sont rédigées dans cette langue. Les autres langues, comme le latin (44 lettres), l'italien (24), le roumain, le turc et l'arabe (56 lettres en tout) auraient un caractère anecdotique, si elles n'étaient pas là pour nous rappeler qu'Alexandre maîtrisait au moins cinq langues (grec, russe, français, allemand, italien), sept si on y ajoutait le latin et le grec ancien⁴⁴.

Bien qu'Alexandre ne se soit pas exprimé en roumain dans ses lettres, il mentionne néanmoins son attachement pour la langue de ses pères dans sa correspondance avec Philarète Scriban (recteur du séminaire théologique Socola de Jassy) où il est question des traductions de ses propres œuvres dans cette langue. Il regrettait notamment de ne pas savoir la parler à la perfection comme un autochtone, en invoquant l'exil de sa famille en Russie quand il n'était que nourrisson⁴⁵. En revanche, non seulement il avait une bonne connaissance littéraire de cette langue nouvellement codifiée⁴⁶, mais il était capable d'en déceler la justesse des mots⁴⁷. Cela ressort également des lettres à son cousin Mihail Stourdza, le prince régnant de Moldavie. Il s'y plaint en particulier de Kogălniceanu, à qui il reprochait entre autres choses de n'avoir pas utilisé le nouveau style⁴⁸.

⁴⁴ Le turc et l'arabe, qu'il ne maîtrisait pas, concernaient exclusivement sa correspondance passive.

⁴⁵ Lettre d'Alexandre Stourdza à Philarète Scriban, datée d'Odessa, 26 janvier 1842: trad. roumaine par G.P. Sămureanu, «Corespondența lui Alexandru Scarlat Sturdza cu Arhiepiscopul Filaret Scriban asupra Seminarului "Socola" din Iași (1842–1854)», *Revista Tinerimea Română*, IV–V, 1900, p. 139.

⁴⁶ La reconstruction d'une langue roumaine par une série de latinistes de Transylvanie, puis des Principautés danubiennes, fut un facteur essentiel de la constitution d'une identité culturelle et nationale spécifique. Il faudra cependant attendre 1821 pour que le roumain remplace le grec dans les Académies de Bucarest et de Jassy.

⁴⁷ Lettre d'Alexandre Stourdza à Philarète Scriban, datée d'Odessa, 17 septembre 1843: trad. roumaine par G.P. Sămureanu, «Corespondența lui Alexandru Scarlat Sturdza», *op. cit.*, p. 148.

⁴⁸ Theodor Codrescu, *Uricarul Românesc*, *op. cit.*, t. X, pp. 342–358.

Typologie des correspondants

Au-delà de l'origine géographique des correspondants et des langues, qui séparaient en principe les correspondants au-delà des frontières, il est possible de faire une classification par ce qui les unissait à travers l'Europe, et qui motivait donc cet échange. La façon la plus commode de l'aborder est au travers des catégories sociales ou professionnelles, qui déterminaient des sujets communs d'intérêt. Or ces catégories furent remarquablement diversifiées. Il suffirait pour s'en convaincre d'entreprendre une biographie collective des quelque 207 correspondants avec lesquels Alexandre et sa sœur entretenirent des liens épistolaires réguliers ou occasionnels.

Par commodité, nous avons choisi de distinguer les correspondants du réseau Stourdza en quatre *pôles*: la diplomatie, la religion, le monde littéraire et mondain et enfin la sphère privée (parents, familiers ou amis). On trouve ainsi des diplomates, des prêtres, des militaires, des savants, des médecins; certains hommes de lettres avaient accédé à la société en vue grâce à leurs seuls mérites littéraires, alors que d'autres étaient issus tantôt des services de l'Etat ou de la magistrature, tantôt de professions intellectuelles (professeurs, précepteurs, bibliothécaires, éditeurs); d'autres vivaient essentiellement de rentes ou de pensions.

Une précaution s'impose toutefois: étroitement imbriqués les uns dans les autres, avec des frontières qui se chevauchent (un diplomate peut aussi être un parent ou un ami, un religieux peut aussi être écrivain), il nous faut considérer ces pôles comme des sous-ensembles difficilement dénombrables. Ils sont néanmoins utiles pour remettre un peu d'ordre et de clarté analytique dans un ensemble compliqué.

Pour ce qui est des *thèmes* abordés, la correspondance d'Alexandre Stourdza est à l'image des activités du personnage: un enchevêtrement de questions philosophiques et pédagogiques, de préoccupations politiques, religieuses et mondaines, d'activités philanthropiques et domestiques. Cette variété traduit un type de personnage polymorphe et polyvalent, qui pouvait encore ambitionner une «carrière» intellectuelle à l'aube du XIX^e siècle. A cette époque, les frontières entre activités littéraires ou non demeuraient encore floues, comme l'était le statut social de l'intellectuel ou de l'homme de lettres.

Or sa correspondance durant les périodes de grande activité montre de façon particulièrement évidente que les thématiques de son combat intellectuel et politique ne respectaient pas les pôles de correspondants que nous avons évoqués. Bien au contraire, l'un des atouts de ce personnage fut justement de servir de relais entre les uns et les autres, de manière à mobiliser un maximum de ressources au service des causes qui lui tenaient à cœur.

Cette démarche de «fertilisation croisée» du réseau épistolaire (*cross-fertilization*), qui consistait à entrecroiser les thèmes et les types de correspondants, découle des rapports qu'Alexandre chercha à établir entre la réflexion et l'action. Le meilleur exemple en est la campagne de soutien mené par les Stourdza pour la

cause des Grecs insurgés lors de la période philhellène (1820–1823), qui mobilisa non seulement le pôle diplomatique, mais aussi les correspondants des pôles culturels, religieux et philanthropiques. La façon dont ces croisements furent utilisés est une des clés de l'analyse de ce réseau de correspondance.

Le pôle diplomatique

Pour donner un ordre de grandeur, on peut considérer que près de la moitié des correspondants du réseau Stourdza, soit environ une centaine, étaient associés de près ou de loin à la diplomatie, au service d'Etat ou à la magistrature⁴⁹.

Les principaux diplomates du réseau Stourdza furent naturellement des chefs de la chancellerie du tsar: Capodistrias (263 lettres) et Nesselrode (243 lettres)⁵⁰. Durant les trois périodes «officielles» de la vie d'Alexandre (celle des Congrès de 1814 à 1818, celle du philhellénisme de 1820 à 1822 et la mission dans les Principautés danubiennes de 1828–1829), la correspondance diplomatique et politique prit naturellement le pas et commanda toutes les autres. En particulier, l'effort de légitimation de la Sainte-Alliance par Alexandre Stourdza déborda du cadre diplomatique vers la philosophie, la religion, et même la famille dans le cas de Roxandre.

Durant la période philhellène, les lettres échangées avec de hauts magistrats russes et grecs permettent de suivre le progressif éloignement d'Alexandre de la ligne officielle du gouvernement russe sur la Question d'Orient, et les origines de sa prise de position personnelle sur l'indépendance de la Grèce. La correspondance permet aussi de lire à maintes reprises le désarroi dans lequel la guerre russo-turque de 1828 plongea les jeunes Grecs autour des Stourdza.

Pour ce qui est de la correspondance avec les grands de ce monde, princes et empereurs, Alexandre y accédait le plus souvent lorsqu'il était en service commandé. La correspondance de Roxandre avec ces personnages fut quant à elle sur un registre plus intime: très proche de l'impératrice Elisabeth, l'épouse du tsar Alexandre Ier, elle resta également en liaison avec ses amies de jeunesse à la cour russe bien après son départ de Saint-Petersbourg.

Le pôle religieux

Le pôle religieux est plus complexe qu'il n'y paraît, parce que chez les Stourdza, le thème de la religion a une fonction politique et identitaire, qui déborde aisément sur les pôles diplomatiques et privés (notamment en direction des mystiques chers à Roxandre), et même sur le pôle littéraire par le biais de la pédagogie et de la culture religieuses.

⁴⁹ On pourrait être tentés, selon l'usage de l'étude des réseaux épistolaires, de partir du milieu familial en procédant par cercles concentriques : voir Pierre-Yves Beaurepaire et al. (éds.), *Réseaux de correspondance à l'âge classique, op. cit.*, p. 8. Vu la nature de la correspondance des Stourdza, qui embrassait toute l'Europe et surtout l'importance du pôle diplomatique, il nous a semblé plus adéquat de commencer par là.

⁵⁰ Contrairement à la plupart des autres correspondances, ces lettres envoyées et reçues ont été intégralement conservées.

Durant la période des Congrès, les rapports épistolaires d'Alexandre avec les représentants du monde religieux furent médiatisés pour l'essentiel par sa sœur Roxandre. La correspondance de cette époque est imprégnée de la conscience de participer à des événements monumentaux précipités par les défaites de Napoléon, et décisifs pour l'avenir du continent. L'intérêt marqué pour le mysticisme qui transparaît dans leurs lettres des années 1814–1815 (notamment celles échangées avec des mystiques allemands comme le penseur catholique Franz von Baader ou le protestant Jung-Stilling⁵¹), s'explique sans doute aussi par le besoin de donner un sens au nouvel ordre politique européen qui émergeait. Pour l'établir, il s'agissait notamment de dépasser les divisions religieuses traditionnelles du christianisme, une évolution intellectuelle qui déboucha sur l'idée que les Etats européens devraient former une seule famille unie par le christianisme. Le tsar Alexandre Ier, qui appuyait cette notion, la fit inscrire dans le pacte politique de la Sainte-Alliance (1815), que Stourdza eut l'occasion de mettre en forme sur la base des notes du souverain.

Sur le thème religieux, la correspondance d'Alexandre avec le prince Golitzine, ministre des cultes et de l'éducation en Russie, prit en quelque sorte le relais vers 1816–1817 et ce jusqu'en 1842. Alexandre (dans certains cas aussi Roxandre) entretint des relations épistolaires avec des représentants du protestantisme en Suisse, notamment le théologien vaudois Vinet⁵², avec lequel il échangea sporadiquement quelques lettres, ainsi que les pasteurs Bauty et Moulinié⁵³.

Dans la dernière période de ce commerce épistolaire, la présence du thème religieux, s'accrut grâce à la correspondance avec des membres du clergé russe. Occupé à la réforme de l'enseignement religieux et à la diffusion de ses publications ecclésiastiques en Russie, Alexandre Stourdza échangea de nombreuses lettres avec des évêques et archevêques comme Néophite, alias Nikolai V. Nevodtchikov et futur archevêque de Kichinev et Khotin⁵⁴ (58 lettres), Porphyre d'Odessa (30 lettres) ou Innocent de Kherson (14 lettres), mais aussi des prêtres comme Pavel T. Morozov (10 lettres) et Iossif V. Vassiliev (9 lettres). Signalons ici encore sa correspondance avec d'autres membres du clergé comme Mikhaïl, métropolite de Saint-Petersbourg, Anatole, archevêque de Moghilev, Philarète, évêque de Stavropol, Parphène, recteur du séminaire de Kherson et futur archevêque d'Irkoutsk, ou encore un autre Philarète (Amfitéatrov), métropolite et recteur de l'Académie théologique de Moscou. Les dernières lettres de Stourdza, écrites au début de l'été 1854 en pleine guerre de Crimée, seront encore adressées aux prêtres Morozov et Vassiliev.

⁵¹ A ce propos, voir Stella Ghervas, *Réinventer la tradition*, op. cit., pp. 273–296.

⁵² Alexandre Vinet (1797–1847), théologien et philosophe, fut un des précurseurs du mouvement du Réveil de l'Eglise protestante du canton de Vaud.

⁵³ Charles-Etienne-François Moulinié (1757–1836) fut doyen de la Compagnie des Pasteurs de Genève de 1826 à 1836.

⁵⁴ Celui-ci fut, rappelons-le, le secrétaire personnel de Stourdza pendant une douzaine d'années.

La correspondance sur ce thème s'étendit également à l'Europe occidentale. Grâce à l'intérêt manifesté par le philanthrope genevois Charles Eynard (neveu de Jean-Gabriel) pour l'Eglise d'Orient et aux contacts que sa sœur avait établis à Paris, Stourdza entretint l'espoir d'étendre son rôle de messenger de l'orthodoxie en direction de l'Europe francophone. Dans le cas d'Eynard, sa curiosité envers la religion orthodoxe et la Russie avait été stimulée par son intérêt pour Mme de Krüdener. Cette passion presque idolâtre du Genevois lui sera même reprochée par Sainte-Beuve, qui fut l'auteur d'une biographie de la mystique balte⁵⁵.

Le pôle littéraire et mondain

Notons d'emblée que pour décrire ce pôle littéraire et mondain, qui est à la fois le plus diversifié et le plus difficile à caractériser (puisqu'il englobait au sens large la philosophie, l'histoire et l'agronomie aussi bien que la littérature proprement dite), on serait tenté d'appliquer le terme de «République des Lettres», a priori plus approprié que celui de «monde littéraire», qui fait référence à un champ de compétences plus restreint et aussi plus structuré. Malheureusement, les idéaux érudits et universalistes de la République des Lettres classique étaient à l'agonie au début du XIX^e siècle et Alexandre Stourdza ne vivait plus dans un monde où s'exerçait cette forme de libre collaboration entre savants, philosophes et lettrés de tous pays et de toutes confessions, et qui ne survivait plus que dans le domaine scientifique⁵⁶. Néanmoins, ses activités politiques, diplomatiques et religieuses, qui embrassaient tout le continent européen et le rattachaient encore à ce modèle, en font bien autre chose qu'un représentant ordinaire des milieux intellectuels du premier XIX^e siècle.

Pour ce qui est du début de la correspondance des jeunes Stourdza à Saint-Petersbourg, le matériel peu abondant n'est à première vue pas très révélateur. Sur ce point il ne faudrait pas se fier aux apparences : le fait de résider dans une capitale qui concentrait de façon exceptionnelle les activités intellectuelles de l'Empire, avait des effets sur la nature même de la correspondance. Cela signifiait notamment des rencontres fréquentes avec les personnalités les plus éminentes de la société pétersbourgeoise et, de ce fait, un poids important de l'oral. La correspondance du jeune Alexandre Stourdza et de sa sœur Roxandre, qui tentaient tous deux de se faire une place à la Cour, n'était forcément qu'un reflet très lacunaire de ces flux d'information. On devine, à travers des petits mots d'invitation ou de rendez-vous, les flux d'information auxquels ils participaient. Quelques lignes allusives, renvoyant à des conversations ou à des accords oraux, stipulant des points de détail dont le sens n'est pas toujours lisible faisaient

⁵⁵ Charles Eynard, *Vie de Madame de Krüdener*, Paris, 1849, 2 vol.; Sainte-Beuve, «Madame de Krüdener. Valérie», *Revue des Deux Mondes*, t. XI, le 1^{er} juillet 1837, pp. 33–53; «Madame de Krüdener et ce qu'en aurait dit Saint-Evremond», *Revue des Deux Mondes*, t. III, le 15 septembre 1849, pp. 1011–1027. Sur sa critique de la biographie d'Eynard, voir Juliette Decreus-van Lieffand, *Sainte-Beuve et la critique des autres féminins*, Paris, 1949, pp. 122–140.

⁵⁶ Sur la notion classique de République des Lettres, voir Hans Bots et Françoise Waquet, *La République des Lettres*, Paris, Belin – De Boeck, 1997.

l'essentiel d'une correspondance mondaine d'autant plus allusive que les interlocuteurs étaient obligés de ruser avec une censure qui surveillait attentivement la poste⁵⁷. D'où la multiplication des codes inintelligibles pour les tiers, le recours à un langage à part, fait de demi-mots ou de demi-phrases, afin de sauvegarder une relative liberté d'échanges. Il s'agit donc de matériel qui pourrait être versé avec profit à une étude plus large de la sociabilité pétersbourgeoise de l'époque.

Alors que, comme on l'a vu, la période des Congrès était restée dominée par les préoccupations diplomatiques et religieuses, la période de l'insurrection grecque au tournant des années 1820 est marquée par une relation épistolaire d'Alexandre avec l'homme de lettres russe d'origine grecque Spiridon Destounis⁵⁸ (23 lettres), qui constitue un témoignage important sur l'implication de Stourdza dans le mouvement philhellène, mais aussi sur ses activités de traducteur de langues classiques.

Le grand moment de la correspondance littéraire vint en réalité avec les années d'«exil intérieur» de la période de maturité à Odessa, qui coïncident avec le développement des préoccupations intellectuelles et littéraires de Stourdza. Des relations épistolaires s'établirent d'abord en direction de la Russie, notamment avec le poète V.A. Joukovski (de 1835 à 1850) et avec Gogol ou Pogodine (des années 1840 jusqu'au début des années 1850). Ils allèrent aussi en direction de l'Occident, notamment l'Allemagne après 1835 et la France au début des années 1840.

Le nouveau caractère de ces échanges s'explique aussi par deux facteurs, le premier lié au lieu et le second à l'époque. En effet, l'intérêt d'Odessa (appelée «Palmyre du Sud» en opposition à Saint-Petersbourg qui était celle du Nord) tient précisément à l'éloignement où se trouvait cette ville du centre de l'action et de la reconnaissance intellectuelle. Les lettres très élaborées, qui sont un contrepoint des textes fragmentaires de la première période des Stourdza à la cour, font ressortir explicitement des questions qui avaient jadis été réglées dans la capitale russe au moyen de contacts directs et de discussions. Les sujets d'érudition et les thèmes savants ressortent plutôt que les mondanités. Les discussions profondes et les théories fleurissent.

Le second facteur est que cette activité épistolaire s'inscrit dans un nouveau phénomène : la vie intellectuelle connaissait alors un essor extraordinaire en Russie, où se multipliaient les périodiques. Dans les années 1820–1830, Saint-Petersbourg «voit naître une catégorie appelée plus tard *intelligentsia*, qui ne se caractérise plus par sa naissance ou son ordre d'origine, mais par culture ou un ethos»⁵⁹ qui reproduisait un peu celui de la défunte République des Lettres. Ce

⁵⁷ Vera Mil'cina, «Russkaja cenzura aleksandrovskoj epohi glazami francuzskogo diplomata» [La censure russe de l'époque d'Alexandre Ier vue par un diplomate français, in *Studia russica helsingiensia et tartuensia*, t. X («Vek nynesnij i vek minuvšij»: kul'turnaja refleksija prosedsej epohi), Tartu, 2007, pp. 128–150.

⁵⁸ Spyridon Destounis (1782–1848), né à Céphalonie, s'établit en Russie et consacra plus de dix ans à la traduction des *Vies parallèles* de Plutarque en russe.

⁵⁹ Wladimir Berelowitch et Olga Medvedkova, *Histoire de Saint-Petersbourg*, Paris, Fayard, 1996, p. 276.

bouillonnement culturel, décisif pour l'avenir de la Russie, et auquel Saint-Pétersbourg et Odessa eurent chacune leur part, permit à Alexandre Stourdza d'envisager de compenser la perte de son statut de courtisan par des succès dans le monde littéraire.

Sa correspondance eut ainsi pour objet de faire circuler des esquisses de textes avant leur publication et de soumettre des études à l'avis d'«experts», comme Joukovski. Elle lorgnait déjà vers la sphère publique de la publication, sans attendre que des historiens ne s'en emparent plus tard. Son caractère privé restait toutefois manifeste, notamment lorsqu'elle comportait des commentaires sur des tiers, sur les dessous de la cour ou encore des confidences personnelles (qui restaient limitées vu la censure du tsar). Dans ces échanges, une subdivision entre correspondants de Russie et d'Occident semble s'être établie naturellement, encore que les préoccupations mémorialistiques, et même religieuses soient proches.

Le pôle familial

Fin connaisseur des procédés épistolaires, Stourdza nota que «dans les lettres amicales, qui ne sont pas préméditées, de la façon la plus vraie, comme dans un miroir transparent, se reflète notre personne intérieure, sans les exagérations ou les perfidies d'un amour-propre souvent même inconscient»⁶⁰. Ce propos est toutefois largement démenti par une forme de retenue dont il ne se départit jamais tout à fait, même dans sa correspondance familiale et familière, à l'exception du cas particulier des lettres à sa sœur Roxandre.

Remontant à l'adolescence à Moghilev, donc aux premières lettres échangées avec le frère aîné Constantin, avec Roxandre et avec son précepteur Dopagne (6 lettres), ou avec des voisines de la bonne société, la correspondance familiale de Stourdza fut très intense tout au long de sa vie, ce qui atteste de sa fidélité aux racines et aux liens de clan. S'il n'implique qu'une dizaine de membres, ce réseau familial concerne en revanche quelques centaines de lettres: à côté de son beau-frère, le comte Sévérine (306 lettres) et Roxandre elle-même (204 lettres), il reste encore sa mère Soultana (307 lettres) et ses sœurs cadettes Hélène (19 lettres) et Smaragde (19 lettres). L'exemple de Sévérine, premier et principal correspondant hors de Russie en raison de son poste d'ambassadeur, montre que famille et diplomatie pouvaient se recouper. Il en va de même que dans le cas du prince régnant de Moldavie Mihail Stourdza.

Parmi les personnages moins connus, signalons d'abord les lettres qu'Alexandre adressait ponctuellement à sa femme Elisabeth, née Hufeland, durant ses absences d'Odessa ou lors de séjours de celle-ci en Allemagne, qui témoignent de leur fort attachement mutuel. A sa mère Soultana, fille du prince de Moldavie Constantin Mourousi, Alexandre écrivait beaucoup, surtout durant la période philhellène. A sa fille Maria, ainsi qu'à l'époux de cette dernière, le comte Eugène

⁶⁰ Diktiadis, «Perepiska V.A. Zikovskogo s A.S. Sturdzoju» [La correspondance de V.A. Jukovskii avec A.S. Stourdza], in *Moskvitjanin*, n° 4, 1855, p. 64.

Gagarine, il adressait souvent de longues lettres ayant comme but leur formation «spirituelle». Quelques lettres furent également échangées avec son père Scarlat, jusqu'au décès de celui-ci en 1816.

Odessa comme Saint-Pétersbourg, ou même Moghilev, formaient autant de microcosmes où l'on cousinait volontiers et, parmi les nombreux Russes, Grecs ou Moldaves qui étaient en relations épistolaires avec Stourdza, il n'est pas toujours aisé de distinguer les parents des amis. Cette omniprésence de la famille élargie est un trait caractéristique d'un monde encore organisé autour de structures ancestrales : depuis la fin du XVIII^e siècle, différents voyageurs étrangers avaient remarqué qu'en dehors de la cour, les nobles russes restaient un peu trop fortement repliés sur leurs coteries familiales pour qu'une vie mondaine pénètre dans les maisons privées, même celles de la capitale⁶¹. Chez les Stourdza, les liens familiaux étaient très serrés et il était tout à fait d'usage d'y mêler voisins et amis proches. Leur réseau familial n'en fut pas moins très international, puisqu'il incluait des Grecs, des Moldaves et des Allemands, dont certains vivaient aussi en Russie.

Conclusion

En définitive, la valeur historique de la correspondance des Stourdza tient à l'activité de médiation triangulaire qu'ils déployèrent inlassablement entre la Russie, l'Occident et le Sud-Est européen. Les activités de publiciste et d'épistolier d'Alexandre offrirent d'une part à ses correspondants occidentaux des exposés de la doctrine religieuse orthodoxe et des témoignages sur les acteurs de la Sainte-Alliance. Elles consistèrent d'autre part à présenter au public russe des traductions raisonnées ou des résumés de publications italiennes, allemandes, françaises, voire même anglaises⁶². Pour ce qui est du Sud-Est européen, on retiendra la campagne de Roxandre et d'Alexandre au tournant des années 1820 pour soutenir l'insurrection des Grecs contre l'Empire ottoman, qui se déploya à la fois en direction de correspondants d'Europe occidentale et de Russie; celle-ci fut si importante qu'elle constitua l'apogée de leur correspondance.

Pleinement inscrits dans leur temps par leur réseau épistolaire qu'ils devaient à leurs connexions familiales et à leur multiculturalité poussée à l'extrême, les Stourdza furent paradoxalement des exceptions pour cette même raison. Rares

⁶¹ Selon le diplomate français Corberon, qui était souvent invité pour des dîners en petit comité chez les Golitzine ou les Golovine, chaque maison avait son propre cercle, autrement dit des «réseaux familiaux qui demeurent très vivaces, la haute société russe étant toujours organisée autour de quelques grandes familles» (*Un diplomate français à la cour de Catherine II: Journal intime du chevalier de Corberon*, Paris, Plon, 1901, t. I, pp. 329–330).

⁶² Voir par exemple l'essai de Stourdza, adressé au public russe, sur l'exposition universelle de Londres de 1851: «Dukhovnaja zizn' i dukhovnaja slovesnost' na Vostoke» [La vie spirituelle et de la philologie spirituelle en Orient], *Moskvitjanin*, n° 16, 1851, pp. 369–378.

furent en effet les représentants de leur époque (Jean Capodistrias étant une autre exception) qui surent naviguer avec autant d'aisance à travers les différents centres européens, de Paris à Berlin ou de Vienne à Saint-Pétersbourg, sans oublier Odessa, Jassy ou Bucarest. Cette aptitude leur permettait de jeter des ponts entre les nombreuses fractures naturelles qui existaient entre leurs correspondants.

Certes, les espérances d'Alexandre de voir se former une unité religieuse et politique de l'Europe entière (la Sainte-Alliance), puis parvenir à une émancipation du Sud-Est européen sous l'égide d'une Russie éclairée, échouèrent doublement. Les raisons en furent le retour des puissances européennes vers la *Realpolitik* et l'attitude autoritaire de Nicolas Ier. Dans la région de la mer Noire, cette dernière se traduisit par un expansionnisme agressif et par une politique de russification. L'éclatement de la Guerre de Crimée en 1853, qui marqua à la fois la fin de la bonne entente de l'Europe des Congrès et le début de la *balkanisation* du Sud-Est, décréta la faillite définitive de ce programme. Le monde divisé qui émergeait, avec ses Etats-nations, ses frontières et ses antagonismes, n'était désormais plus le sien.

Il reste sans doute beaucoup d'éléments à découvrir sur la correspondance d'Alexandre et de Roxandre Stourdza, qui pourraient venir compléter, voire corriger ça et là, l'image que nous en avons aujourd'hui. Pour ce qui est des directions de recherches futures, les lettres qui ont survécu attendent une revue systématique, assortie d'une reconstitution complète des inventaires au moyen d'outils informatiques. Il s'agit là d'une entreprise qui exigerait une équipe de travail, mais qui nous en apprendrait encore beaucoup sur les espaces de circulations épistolaires de cette époque.

Le contenu thématique et littéraire de ces lettres, dont nous n'avons fait qu'esquisser la substance, pourrait également donner matière à plusieurs articles d'approfondissement. De plus, une étude plus approfondie des intersections et des recoupements entre les «îles» reliées par la correspondance des Stourdza (nations, religions, cours, institutions, coteries, cercles et tendances littéraires ou religieuses), ainsi que les barrières avec d'autres sous-ensembles ignorés ou rejetés, pourrait constituer – a priori du moins – une manière intéressante de situer plus précisément l'œuvre et l'action des Stourdza sur la vaste carte de l'Europe pensante et agissante du début du XIX^e siècle. On pourrait notamment procéder à une subdivision du pôle littéraire et mondain par salons ou par cercles littéraires, ou faire la part de ce qui relevait des tendances slavophiles et occidentalistes – un débat qui allait marquer la vie intellectuelle russe du XIX^e siècle.

Nous émettons enfin le vœu que de nouveaux recueils de la correspondance d'Alexandre Stourdza et de sa sœur Roxandre soient enfin publiés, plus d'un siècle et demi après leur mort, ce qui permettrait à un cercle plus large de chercheurs de participer à cet effort de redécouverte.

Liste des correspondants d'Alexandre et de Roxandre Stourdza

Nous fournissons ici la liste des correspondants d'Alexandre et de Roxandre Stourdza répertoriés dans les fonds d'archives consultés⁶³. Les correspondants de Roxandre sont indiqués par un astérisque (*). Ceux qui ont échangé des lettres à la fois avec Alexandre et Roxandre sont marqués d'un double astérisque (**)⁶⁴.

Alexandra Féodorovna, impératrice (1813, 1837–1854)
 Alexandre Ier, tsar (1821)
 Amfitéatrov, Iakov K. (1847)
 Anatole de Moghilev (1851)
 Arsseni (Moskvin), métropolite
 *Auguste
 **Baader, Franz von (1815–1820)
 Baş, A. (1843)
 Barclay de Tolly, Mikhaïl B., comte (1844)
 *Bastard, Auguste, comte de
 Bauty, Adolphe, pasteur (1849)
 Bazili, Constantin M. (1842–1853)
 *Beauharnais, Eugène, prince de (1815–1816)
 *Bechtolsheim, Julie von (1816)
 Belâbre, Gabriel (1810–1837)
 *Berckheim, François, baron de (1838)
 Berckheim (née Krüdener), Juliette
 *Biesenbaum, Catherine
 Bloudov, Dimitri N., prince (1827–1851)
 Bogoliubova, K.
 **Brounnov, Philippe I., comte (1819–1821, 1836)
 Bulgaris, D.
 Bühler Andreï I., baron (1832–1842)
 Capodistrias, Auguste, comte (1846–1854)
 **Capodistrias, Jean, comte (1817–1830)
 Catinelli, Carlo, colonel
 Chaillot, comte de (1805)
 *Chézy, Wilhelmina de (1815)
 Clary, Karl J.
 Daniil de Moghilev (1820)
 Danz, Johann (1828)
 Dachkov, Dimitri V. (1828)
 *Davydov, N.
 Destounis, Spyridon I. (1819–1848)
 Dzakevitch
 Divov, Pavel G.
 Dopagne, Jean-Joseph

⁶³ Voir *supra* les notes 17 et 19.

⁶⁴ Pour les références des fonds, nous renvoyons le lecteur à l'index de la «Correspondance», publié dans Stella Ghervas, *Réinventer la tradition*, op. cit., pp. 547–551.

Dovelle, O.
**Edling Albert Gajetan, comte (1816–1840)
Edling-Stourdza, Roxandre (1816–1843)
Ekaterina Pavlovna, grande-duchesse
**Élisabeth Alekseievna, impératrice
*Esterhazy M., comte
**Eynard, Charles (1839–1848)
*Ferald
Fermor
Fortisi
*Gagarine (née Soïmonova), Ékatérina (1838)
*Gagarine, famille
**Gagarine, Eugène G., comte
**Gagarine (née Stourdza), Maria A. (1835–1843)
Gan, Evgheni F.
Gavriil de Tver (V.F. Rozanov)
Geïsmar, Fiodor K., baron
Gevlitch, Avksenti P. (1820)
Giers, Nikolaï K.
Ghica, Grigore A., prince de Moldavie (1849–1850)
Gogol, Nikolaï V.
**Golitzine, Alexandre N. (1819–1842)
Golovine (née Golitzine), Barbe N., comtesse
Golovine, Elisabeth
Golovkin, Fiodor
Goloubinski, Fiodor A. (1841)
Goulianov, Ivan A. (1837)
*Hammer-Purgstall, Joseph, baron von (1821–1839)
*Hautefeuille, comtesse d' (1840)
Hufeland, Christoph W.
**Hufeland, Elisabeth
Iakovlev
*Ignace, métropolit (1815)
Innocent de Kherson (1846–1854)
Inzov, Ivan N. (1821)
Ivanov, F. D.
Izimova, A.
Jabani, C.
Joukovski, Vassili A.
*Jung-Stilling, Johann-Heinrich (1814–1817)
Kapnist, Sofia N.
*Khanykov, Ivan V.
Khaskhadanov, V.
Kleitos, Apostol (1818–1825)
Kniajevitch, Dimitri M. (1840)
Koreff Johann Ferdinand (1815–1818)
*Kotzebue, August von
Kounitzki, P.S.
Kozlov, Ivan I.
*Krüdener, Julie, baronne de (1814–1815)

Kühn, Jean Michel (1801)
*Lacordaire, Henri Dominique (1840)
Lazarev, Pavel
*La Trémoille, prince de Tarente, P. (1815)
*Lebzelttern, Ludwig von, comte (1812–1814)
*Liboschitz, Iosif I. (1815–1816)
Lieven, Carl A., prince (1820)
**Lieven, Charlotte von, princesse (1820–1828)
Longuinov, Nikolai M.
Louis de Wurtemberg, duc (1805)
*Maisonneuve, abbé (1809–1812)
*Maistre, Joseph, comte de (1810–1817)
*Manuzzi, Constance (1831–1839)
Maria Féodorovna, impératrice douairière
**Maria Pavlovna, grande-duchesse (1816–1841)
Marcella, Etienne
Martin, Gaston
Matouchevitch, Adam F. (1827–1828)
Meglitzki, Gavriil
Meller-Zakomelski, Fiodor I. (1821)
*Melun, A. de (1836–1842)
*Meyerbeer, Giacomo (1841)
*Meyran, colonel (1814–1815)
Mikhaïl, métropolitte de Saint-Petersbourg (1820)
Milona, Nicolas
Mordvinov, Nicolai S., prince
Morozov, Pavel T. (1847–1854)
Moulinié Charles E.-F. (1836)
Mouraviov, Andrei N. (1848–1852)
Müller, Adam
Narychkine, N.
Néophite, archevêque (1826)
Nesselrode, Karl V. (1818–1830)
Nevodtchikov, Nicolai V., plus tard Néophite de Chisinau
Nicolas Ier, tsar (1827–1830)
*Ochando de la Banda, Sophie (1840–1842)
Oguievski, Dimitri M. (1821)
Oikonomos, Constantin (1821–1823)
Orlov, I.
*Orlova, Anna A., comtesse
Panin, Nikita P.
Parphène d'Irkoutsk (P.T. Popov) (1849)
*Pastoret, Pierre, marquis de
**Paulucci, Philippe, marquis (1813)
Pavlovski, M.K.
Pfeilschifter, Johann Baptist von (1820)
Philarète de Moscou (Amfitéatrov)
Philarète de Moscou (Drozdov) (1820–1850)
Philarète de Stavropol (1851)
Philarète (Scriban) (1843–1851)

Philarète de Tver
 Pie VII, pape
 *Poel, A.
 Pogodine, Mikhaïl P. (1846)
 Polenov, Vassili A. (1820)
 *Polier, Jean-Noé-Godefroy
 Polissadov, Vassili (1851–1852)
 Porphyre (Ouspenski), évêque (1842–1852)
 Rams
 Rantzau, comtesse
 Razberg, M. P.
 *Récamier, Juliette
 Reptine-Volkonski, Varvara N., princesse
 Reych, I. E.
 Rochelle, E. F.
 Roupaky, baron (?)
 *Sainte-Beuve C.A. (1841–1842)
 Sappo, C.A. (1828–1830)
 Schenkendorff, Max von (1815)
 **Sévérine, Dimitri P. (1818–1854)
 Sévérine, Ekaterina
 Siméon, recteur
 Siméon de Podolsk
 Schipova, Agniia (Alexandra A.) (1845)
 Schirinski-Schikhmatov, Platon A.
 Skvortzov, Ivan M. (1851)
 Smirnitzki
 Sokolov, Grigori I.
 *Solovoy, Nathalie
 Sondo, Maria (?)
 *Souhtelen, M. (1840)
 Soumarokov, Sergheï P. (1834–1854)
 **Soumarokova (née Maruzzi), Alexandra P. (1853–1854)
 Soutsos, P.
 **Stein, Heinrich Friedrich Karl, baron (1814–1818)
 *Stofregen, Alexandre K. (1836)
 Stofregen, Kondrati K.
 **Stourdza, Constantin
 **Stourdza, Hélène
 **Stourdza (née Hufeland), Élisabeth (1823–1847)
 **Stourdza, Grigore (1837)
 **Stourdza, Ioan (1837)
 Stourdza, Mihail (1828–1843)
 **Stourdza, Scarlat
 **Stourdza, Smaragde: RO IRLI, fonds 288/1, n° 140.
 **Stourdza (née Mourousi), Soutana (1812–1839)
 Stroganov, baron
 Stroïkovski, M.
 *Svetchine, Sophie (1837–1843)
 *Tatarinova, Anastasia (1825)

**Tchitchagov, Pavel V. (1802–1813)
*Tchitchagova, E. (1810–1811)
*Tepliakov, Victor G. (1835–1840)
Titov, V.
Toutchkova, Maria M.
Vassiliev, Iossif V. (1849–1853)
Vesnine, Siméon A.
Viazemski, Piotr A., prince
Villeneuve, E (1828–1849)
**Vinet, Alexandre (1839)
Voisin, A.
**Vorontsov, Mikhaïl S., comte (1831–1843)
**Vorontsova (née Branitskaia), Élisabeth K. (1828–1846)
Wagner, Dr.
Wildermett
*Wolzogen, Karoline von (1811–1839)
Ypsilanti, Alexandre
Ypsilanti, Constantin
Ypsilanti, Maria

CYPRUS IN 1821. A REPORT TO THE LEVANT COMPANY AND THE LAYERS OF HISTORICAL MEMORY

PASCHALIS M. KITROMILIDES
(University of Athens)

On 31 December 1821, Antonio Vondiziano, representative of the Levant Company in Larnaca, Cyprus sat at his desk in the comfortable surroundings of his house, nicely appointed with imported European furniture, to write his report to their magnificences, the Governors of the Company. The British Vice Consul must have felt relief. A terrible year for the island was drawing to its unhappy end. He also must have felt a slight embarrassment. He had not written to the Company for two whole years, since 31 December 1819. Business had been slow, British ships or ships under British protection only very rarely called at Cyprus' only port at Larnaca. There had been neither business news nor profits worth reporting. So the Consul had remained silent for two years.

Antonio Vondiziano belonged to a Cephalonian family that had settled in Larnaca toward the middle of the eighteenth century¹. Around that time, Antonio's father Paul or Paolo Vondiziano, a well known physician, had moved to the island and became quite successful by virtue of his professional expertise. He had risen to prominence thanks to his services in taking care of the wounded following the rising of the Christians and Muslims of the island against the rapacity of the governor Jill Osman in October 1764². Paul Vondiziano's son Antonio was born in 1755. He was said to have been trained in foreign languages in Paris and in law in London but this is doubtful on the evidence of the quality of his French in the report published below. He is also said to have served in the British Embassy to the Sublime Porte and later until 1799 he served at the chancery of the British Consulate in Larnaca³. In that year he was appointed Vice Consul of the Levant Company and exercised these functions until his death in 1838.

¹ The main source on Antonio Vondiziano as British Vice Consul is Sir Harry Luke, *Cyprus under the Turks 1571–1878. A Record based on the Archives of the English Consulate in Cyprus under the Levant Company and After*, London 1969, pp. 7, 99, 104, 118, 128, 146, 153, 176. See also A. C. Wood, *A History of the Levant Company*, London 1964, p. 196. For a biographical sketch see A. Coudounaris, *Μερικά παλαιά οικογένεια της Κύπρου*, Nicosia 1972, p. 13.

² See P. M. Kitromilides, «Repression and Protest in Traditional Society. Cyprus 1764», *Κυπριακά Σπουδαί* 46 (1983), pp. 91–101, esp. pp. 97 and 99. See also idem, *Κοινωνικές σχέσεις και νοοτροπίες στην Κύπρο του δεκάτου ογδόου αιώνα*, Nicosia 1992, pp. 26 and 28.

³ Luke, *Cyprus under the Turks*, p. 118.

A glimpse into the social world of Antonio Vondiziano and of the consular corps in Larnaca, which included the consuls of France, Russia, Austria and Spain, is provided in the account of his 1815 visit to Cyprus by William Turner. Having been formerly attached to the British ambassador in Constantinople, Sir Robert Liston, Turner arrived in Larnaca with a letter of introduction to the local British Consul and stayed at Vondiziano's house⁴:

I went to the house of the English consul to whom I delivered despatches from Mr. Liston, and who received me with the greatest hospitality, and put me into a very neat room, where I soon forgot the fatigues of my voyage in a good bed, which was the more acceptable, as I had slept on boards in the boat without pulling off my clothes. Mr Vondiziano, my host, is a man in easy circumstances (a native of Cephalonia), whose family consists of a wife and five daughters. [...] When I rose in the morning I was happy to find myself in the house of a British consul, who keeps up the dignity of his character. He has the King's Arms over the door of his house, at which two janizaries are stationed. [...] Mr. Vondiziano, with all the expenses of the consulate, a wife and five children, a large house, six servants, two janizaries, a carriage, horse and mule, spends only 5000 piastres a year [...]. In the morning I went with Signor Vondiziano (who put himself in grand state, with a large cocked hat which he always wears, even in the house, a gold-headed cane, and proceeded by a janizary) to visit the Austrian consul, who lived in a good house near us [...].

Through their lifestyle and social comportment Antonio Vondiziano and his wife acquired considerable reputation which extended beyond Cyprus and was recorded in a most characteristic way by Lady Hester Stanhope. After noting that as a rule the conduct of British Vice-Consuls in the Levant had been the worst possible she added: «I must make an exception in favour of the Consul in Cyprus. I do not know him personally, but from what I hear of him and his wife, they are two most honourable and estimable people»⁵.

All of a sudden this world of dignity, comfort and meticulously observed convention appeared to come under serious threat. Such had been the worry that motivated the report composed by Consul Vondiziano on 31 December 1821. Not only business had declined by comparison to a few years earlier, when he had reported to Turner about a much more active commercial transit in Larnaca⁶, but a serious political upheaval had hit the island during that year. The Consul was an experienced man. In writing to their magnificences he knew he could not allow his emotion to take the better of him. He begins his report with business, he makes

⁴ From William B. Turner, *Journal of a Tour in the Levant*, London 1820, Vol. II, pp. 31–52, 528–594 as excerpted in C.D. Cobham, *Excerpta Cypria*, Cambridge 1908, pp. 424–450. See especially pp. 424–425, 427. Another English guest who enjoyed Vondiziano's hospitality six years later was John Carne of Queen's College, Cambridge. See John Carne, *Letters from the East*, third edition, London 1830, Vol. II, p. 140.

⁵ Luke, op. cit., p. 153.

⁶ *Excerpta Cypria*, p. 449.

sure to insert his requests concerning his own share of the proceeds in the Company's accounts and then he turns to the tragedy of the year that was drawing to a close that evening.

There had been an insurrection in Greece earlier in the year, he writes, but the Greeks of Cyprus had no intention of joining the rebels:

*Les Grecs de Chypre ont toujours témoigné la plus
parfaite soumission envers leurs maîtres et sans avoir
dans aucune occasion laissé de soupçonner de leur fidélité.*

They had been perfectly loyal and submissive to their masters, paid their taxes and when called upon, on the occasion of the Greek rising, to turn in their arms, they promptly did so in order to continue to at least enjoy «*au milieu d'une vie malheureuse leur tranquillité*». The malignity of the local Ottoman governor, nevertheless, would not be satisfied. He obviously saw the occasion of the rising in Greece as an opportunity to settle once and for all his accounts with his main rivals in the control over the population and resources of the island, the hierarchy of the Orthodox Church of Cyprus. The rivalry had been the main issue in the politics of Cyprus for a long time. It had been noted and commented upon by William Turner in 1815 and by many others⁷.

In fact it had been the backbone of local politics since the mid-eighteenth century and it had given occasion to many upheavals, including the rising of 1764, described by the Levant Company Consul Timothy Turner as «a great rebellion»⁸. It was the occasion that allowed the rise to prominence of Antonio's father Paul Vondiziano. Despite the heavy costs unfailingly incurred, the prelates usually won the contest with the local governors by appealing directly to the Sublime Porte, very often with the support of the Consuls at Larnaca⁹. This time, however, the Governor outmanouvered the prelates. Through false reports to the Porte he misled his superiors that the Greeks of Cyprus were on the verge of revolt: «*ne manqua pas de dépeindre par ses dépêches à Constantinople que ces infortunés insulaires Grecs entretenaient une correspondance avec les Rebelles du Grand Seigneur, et qu'ils avaient toute la bonne disposition de les imiter, énorme accusation et fausseté!*» By means of this deception the pasha obtained authorisation to execute all those suspected of being implicated in the revolutionary project. Thus the tragedy of the year 1821 set in.

⁷ Ibid., pp. 436–437, 447–448. For a general survey and appraisal see Sir George Hill, *A History of Cyprus*, Vol. IV: *The Ottoman Province, the British Colony 1571–1948*, ed. by Sir Harry Luke, Cambridge 1952, pp. 100–123. See also L. Philippou, *Η Εκκλησία Κύπρου επί Τουρκοκρατίας*, Nicosia 1975, pp. 183–202 and more recently M. N. Michael, *Η Εκκλησία της Κύπρου κατά την Οθωμανική περίοδο (1571–1878)*, Nicosia 2005, pp. 137–140, 157–162, and A. N. Mitsides, “Η Εκκλησία Κύπρου επί Τουρκοκρατίας”, *Ιστορία της Κύπρου*, ed. by Th. Papadopoulos, vol. VI, Nicosia 2011, pp. 698–709.

⁸ The National Archives of the United Kingdom, SP 105/119, p. 130.

⁹ For a survey of the period immediately preceding the events of 1821 see John Koumoulides, *Cyprus and the Greek War of Independence 1821–1829*, London 1974, pp. 27–39.

The Consul goes on to give a general account of the tragic events, without too many details and practically without names. He was too experienced to know that the authorities of the Levant Company would not be particularly interested. He does mention the events of 9 July 1821 without recording the exact date: the execution of Archbishop Kyprianos¹⁰ –the only name among the victims recorded in his account– and the three bishops of the island, Chrysanthos of Paphos, Meletios of Kition and Lavrentios of Kyrenia, who are mentioned only by the titles of their dioceses, not by name. He adds that an additional number of up to one hundred and fifty senior ecclesiastics and prominent laymen were executed. Obviously the governor was trying by this carnage to totally decapitate the subject Christian population by eradicating its leadership. This was not all: the properties of the executed were confiscated and their families, formerly the most prosperous part of the population, reduced to misery and mendicity.

The European colony in Larnaca did not suffer casualties but was exposed to the direct consequences of the tragedy: they were the main creditors of the archbishop and of many of the other victims and the ruin of the Cypriot elite was threatening to bring their own ruin as well. They were left without recourse as to how to recover their money and this reduced them to desperation¹¹. Furthermore the European colony and the Consuls were exposed to threats and insults by the troops transferred to Cyprus from Syria and Asia Minor on the alleged pretext of staving off the supposed pending revolt of the Greeks. The Consuls appealed to their superiors, the European ministers in Constantinople and they in turn secured an order from the Grand Vezir to the governor of Cyprus ordering him to respect and protect the Europeans «*qui y sont amis de la Sublime Porte*». When the order was received, with considerable delay it is true on the basis of other accounts¹², things for the European colony improved. The British Consul mentions with gratitude a particular measure taken by the British Ambassador, whose name he misspells as Lord Stangford¹³, who secured a special Vezirial order for the more effective protection of British subjects as outstanding friends of the Porte. These are details that come to light from Consul Vondiziano's account.

Following these measures, things moved gradually back to a more normal pace. After outlining the crisis and its consequences the Consul could finish his report by returning to business as usual: reporting on the movement of ships in Cyprus waters and recording political and military news reaching the island from the Near East. An incident of piracy in November 1821 is also recorded, especially drawing attention to the anxiety and uneasiness it caused to the Turks of Cyprus.

¹⁰ Kyprianos' last days, his character and overall attitude amidst the tragedy are described with great admiration by John Carne, op.cit., II, pp. 162–170. See pp. 177–179 on Kyprianos' s execution. See also Mitsides, op. cit., pp. 710–722. A complete documentary record on Kyprianos is collected in *Αρχιεπίσκοπος Κύπρου Κυπριανός. Αρχαίον Κειμένιον*, published by Machairas Monastery, Cyprus, 2009.

¹¹ On Vondiziano and the other consuls as creditors of the archbishop and other prelates and monasteries see Hill, op. cit., p. 111 and Michael, op.cit., pp. 199, 283–285.

¹² Hill, op. cit., p. 143.

¹³ His Majesty's ambassador to the Sublime Porte was Stratford Canning, Lord Stratford de Redcliffe.

The full text of Antonio Vondiziano's report¹⁴ is published diplomatically below:

*à Larnaca en Chypre
le 31 Décembre 1821*

*A son Excellence
My Lord Gouverneur et aux Nobles Membres
de la Vénérable Compagnie du Levant
à Londres*

My Lord et Messieurs

Depuis mes derniers respects du 31 Décembre de l'année 1819, je n'ai plus osé d'écrire à votre Excellence, My Lord et Messieurs, faute de matière qui pouvoit intéresser sa Seigneurie; j'ai maintenant la gloire d'humilier ma présente et y transmettre en même tems trois différens comptes de quelque petites perceptions Consulaires sur trois navires Aglo-Maltois qui se sont fait voir dernièrement en Chypre. Ces Entrées réunies ne forment qu'en petit objet de Piastres 360 38/40 dont j'ai enregistré au crédit de leurs Seigneuries, et par contre crédité moi même de p[iastres] 103 04/40 de deux Septièmes. Sur ces mêmes Entrées dont leur Magnificence m'allouent, extrêmement fâché de voir continuer en Chypre depuis assés de tems la cessation des moyens qui me privent du doux plaisir à y être de quelque utilité aux intérêts de leurs Seigneuries ainsi que j'ai eu la satisfaction de l'être ci-devant, et pendant que la Marine marchande des autres nations, surtout des français, Autrichiens et Sardes qui est bien nombreuse et dont leur abord est fréquent en Chypre et qu'ils importent et exportent beaucoup de Marchandises, il y aura très peu à s'attendre des marins Maltois dont le // nombre de navires diminua considérablement et leur navigation dans les Mers du Levant devint insignifiant à l'exception d'Alexandrie en Egypte où quelqu'uns de leurs Bâtimens vont changer de Comestibles pour compte du Gouvernement de Malte.

J'ose par ma présente très humble lettre de rappeler au gracieux Souvenir de votre Excellence, My Lord et Messieurs, et d'en Supplier humblement afin qu'elle Se daigne d'ordonner au Trésorier à Constantinople de me reconnoître de la dernière Balance qui en résulte en ma faveur appert l'Extrait du Compte Courant du 31 Décembre 1819.

Je me crois en devoir de ne pas laisser ignorer à votre Excellence, My Lord et Messieurs, des événemens malheureux qui, ont eu lieu en Chypre en Juillet dernier à la suite de l'insurrection des Grecs en Turquie, ou pour mieux dire par méchanceté du Gouverneur de Chypre qui, à peine eut-il connoissance de cette insurrection ne manqua pas de dépeindre par Ses dépêches à Constantinople que ces infortunés insulaires Grecs entretenaient une correspondance avec les Rebelles du Grand Seigneur, et qu'ils avoient toute la bonne disposition de les imiter, énorme accusation et fausseté! puisque les Grecs de Chypre ont toujours témoigné la plus parfaite Soumission envers leurs maîtres et sans avoir dans aucune // occasion laissé de soupçonner de leur fidélité. Supportant patiemment à des impôts qui les abyment et pour preuve évidente de la docilité des Rayas

¹⁴ The National Archives of the United Kingdom, SP 105.139, ff. 359–361v.

Grecs de Chypre et de leur Sentimens pacifiques, ayant été sommés au commencement du Soulèvement de leurs Patriotes de se dégarnir de toute espèce d'armes à feu etc., ils s'empressèrent tout aussitôt sans la moindre répugnance de les remettre entre les mains des préposés du Gouvernement; se flattant que n'ayant rien à se reprocher ils continueroient de jouir du moins au milieu d'une vie malheureuse leur tranquillité, mais tout cela n'a rien valu, et malheureusement pour eux à la suite des rapports dé-favorables à leur égard du Gouverneur de Chypre, reçut celui-ci un Firman du Grand Seigneur l'autorisant de faire subir la peine capitale à tous ceux qu'il reconnoitroit le mériter il n'en fallut que cela au Gouverneur pour mettre en exécution Ses exécrables desseins commençant par faire pendre l'archevêque Cyprien et ses trois Suffragans, les Evêques de Paphos, Cytium et Cerygne dont on leur trancha la tête, on fit subir le même Sort et presque en même tems à plusieurs Ecclésiastiques et les plus qualifiées parmi les Grecs au nombre de Cent Cinquante par la confiscation de leurs maisons, propriétés etc. et sans se soucier de tant de familles, réduites au désespoir et à la mendicité, ces terribles exécutions jointes aux pers- écutions contre ces // malheureux habitans Chrétiens ont ruiné de fond en comble l'île de Chypre, les Européens même établis en Chypre exerçant leur commerce, et créanciers de beaucoup du ci-devant Archevêque, de ceux qui ont été mis à mort et de beaucoup d'autres fugitifs Grecs ne savent pas comment se faire payer; et toute démarche de tous les Consuls réunis auprès de ce Gouverneur à cet égard a été inutile, ce ne sera que Messieurs les Ministres à Constantinople à qui ils s'adressèrent qui leur feront faire justice et sans permettre que nous soyons sacrifiés de la sorte, ces mêmes Européens ont été plusieurs fois exposés à des attaques et insultes des troupes étrangères dont on fit venir de Syrie et Caraman sous prétexte de défendre l'île des attaques des ennemis du dehors et pour contenir en Sujétion les habitans Grecs, le Gouverneur de son côté au lieu de reprimer l'audace de ces insolentes troupes les encourageoit en certaine façon et sans faire attention aux plaintes des Consuls, qui se virent obligés de recourir à leurs Ministres respectifs à Constantinople en leur resprésentant le procédé indigne du Gouverneur de Chypre à leur égard, et qu'ils s'empressèrent d'obtenir et remettre des lettres du Grand Visir ordonnant à ce Gouverneur de rentrer dans ses devoirs en respectant et en protégeant les Européens qui y sont amis de la Sublime Porte et de prendre bien garde d'agir différemment et qu'il y seroit responsable à de nouvelles plaintes qu'on pourroit faire passer contre lui, ces corrections produisirent // tout le bon effet dont on s'attendoit, et ce fier Gouverneur dut assitôt changer de conduite en faveur des Consuls qu'il s'efforça de leurs témoigner de l'amitié la plus cordiale et en s'acquittant très exactement d'accueillir favorablement les affaires nationales dont on lui expose, ayant moi même reçu une lettre Visiriele que S[on] E[xcellence] Lord Strangford voulut bien m'adresser conçue d'une manière très énergique en faveur de la nation et protégés Britanniques en Chypre et dans un sens différent de celles reçu par les autres Consuls. S'aperçut le Gouverneur du grand cas dont on fait pour les Anglois, et c'est en quoi qu'il épuse tous les moyens pour me rendre content afin d'obternir de moi une lettre pour la dite Excellence de Son comportement à mon égard et de Ses protestations à ne pas donner le moindre sujet de plaintes, il faut d'ailleurs convenir que nous jouissons maintenant de tranquillité, et les Européens assés bien respectés.

De vaisseaux de guerre françois se font souvent voir en Chypre venant de l'Archipel et Smyrne ceux de Sa Majesté croisent toujours aux parages de Smyrne, il ne vint ici le 30 Septembre dernier que le seul Sloop Racehorse Mr Abbot Capitaine, rien que pour m'apporter le Pli de Mr l'ambassadeur, il reprit le large après trois jours pour repasser à Smyrne.

En Novembre dernier et pour la première fois l'on // vit croiser sur ces parages quelques corsaires insurgés, ayant même capturé de Navires et Bateaux Ottomans dont les équipages ont été débarqués sur quelque points de l'île et sans avoir été maltraités, ce qui a beaucoup rejouit les Turcs de Chypre de cet acte d'humanité de la part de leurs ennemis, d'un autre côté l'approche des insurgés causa aux habitans Turcs de grandes inquiétudes, ils y sont extrêmement alarmés veillant toutes les nuits et parcourant les endroits maritimes les plus accessibles dans la crainte de quelque descente des ennemis.

Par de nouvelles certaines d'Alep l'on sait que les Perssians remporterent une victoire complete contre le Basha de Bagdat poussant toujours en avant leurs avantages du côté du Kurdistan.

J'implore très humblement, My Lord et Messieurs, la continuation de vos bienfaits et haute protection, ne cessant toujours pénétré de la plus vive reconnaissance d'avoir l'honneur d'être avec le plus profond respect et la plus parfaite soumission

*My Lord
de votre Excellence*

*Le très humble, très obéissant,
très dévoué et très soumis
Serviteur
Ant[onio] Vondiziano*

The British Consul's report to the Levant Company does not supply radically new information on the events of the year 1821 in Cyprus. It does corroborate the well known drama that unfolded in the summer of that year in the island as a consequence of the outbreak of the Greek war of independence and it supplies a few details, deemed worthwhile to record by the British Consul. The main value of the report as a source of evidence consists in enhancing the perspective on the events, which in their details have been mostly known through the French Consul's account¹⁵. By enhancing the documentary evidence Vondiziano's report adds nuance and texture to our knowledge of a critical and tragic episode in the history of the island, an episode of great symbolic significance in subsequent historiography.

The Consul writes with remarkable calm and phlegm as it befits a servant of the British crown. He remains silent on his own personal activities during that year of tragedy and pain for the Christian population of Cyprus. The main Greek source on the events, however, supplies details on his active support of the victims and his strenuous efforts while the events were unfolding to do whatever he could to

¹⁵ Consul Méchain's letters were translated by N. Kyriazis and published in *Κυπριακά Χρονικά* VII (1930), pp. 55–75 and are Hill's primary source in the narrative of the events. See *A History of Cyprus*, IV, pp. 132–136, 142–145. See also Koumoulides, op. cit., pp. 40–65.

alleviate the pain caused by the catastrophe: he sheltered proscribed victims and their families in his residence and arranged their escape on European boats anchoring in the port of Larnaca¹⁶. He also saved the plate of the church of Chrysopolitissa in Larnaca, whereas elsewhere churches and monasteries were plundered¹⁷.

We cannot know whether the Consul exhibited the same reticence in connection with his activities on behalf of the victims in his conversations in his domestic environment. Prudence may have counselled a total silence in those dangerous times but again as it often happens in domestic environments, legends grow and are transmitted within the family. We will never know. The Consul died in 1838, surrounded by the esteem and respect of the whole island. He was buried in his official uniform and cocked hat he so much liked to wear according to the evidence of his guest William Turner.

In 1847 his nephew and namesake Antonio Vondiziano (1815–1885), the son of his younger brother Andreas, appears among the subscribers of a historical novel by Epaminondas Frangoudis¹⁸. The work in question, entitled *Thersandros*, was published in Athens and it is the romantic story of the ill-fated love of two young persons from Larnaca. The main scene of the story is located in Larnaca in the years 1821 to 1823. The chronological framework gives the Cypriot author the chance to include in his narrative, in the form of a long explanatory footnote in the very early part of the novel, a dramatic account of the tragedy of 9 July 1821¹⁹. It would be very interesting to know what subscriber Antonio Vondiziano felt and thought in reading these lines. In 1821 he was six years old and probably he remembered very little of what had taken place during that year of terror and bloodshed. He could have heard stories about the sorrow and the pathos of those years from his uncle and from his father. How did these stories compare with Frangoudis' account, which so powerfully records the crystallization of collective memory around that critical moment that was destined to form the kernel of Cyprus' modern self-conception, supplying the terms of epic and tragedy necessary for this purpose? We will never know the answers to these questions, as it is as a rule the case in connection with the way the dramatic events in the foreground of the theatre of history are experienced in the personal life of people. Reflecting on the diverse fragments of evidence presented here we are made at least aware of the unanswered questions concerning the layers of memory that form the content of collective consciousness and also supply the raw material of historical narrative.

¹⁶ G. Kipiades, *Απομνημονεύματα των κατά το 1821 εν τη νήσω Κύπρω τραγικών σκηνών*. Alexandria 1888 (reprinted Nicosia 1972), p. 28. Also Hill, *op. cit.*, pp. 129–130. See also Carne, *Letters from the East*, Vol. II, p. 150.

¹⁷ Kipiades, *op. cit.*, p. 24. Solomon Nicolaidis, Cypriot, as he styles himself, also a victim of the events of 1821, records in his chronology of world history the tragic events of 9 July 1821 in his native island noting in particular the refuge supplied by European consuls and merchants in Lamaca to some of the victims. See S. Nicolaidis Cypriot, *Χρονολογικός Πίναξ*, Aegina 1833, pp. 154–155.

¹⁸ Epaminondas I. Frangoudis, *Ο Θέρσανδρος*, Athens 1847, p. 121. The list of subscribers is omitted in the new edition of the work, Athens 2002.

¹⁹ See E. I. Frangoudis, *Ο Θέρσανδρος και άλλα αφηγήματα*, ed. by L. Papaleontiou, Athens 2002, pp. 42–45.

BRITISH DOCUMENTS ON THE POLITICAL SITUATION OF BOSNIA AND HERZEGOVINA (1854)

CONSTANTIN ARDELEANU
("Dunărea de Jos" University of Galați)

This paper edits and briefly analyses 20 diplomatic dispatches sent by Robert Gilmore Colquhoun, the British Consul General at Bucharest, to his superiors in Constantinople and London, during an enquiry mission in the Ottoman province of Bosnia (May–July 1854). The conflicts on the border between Montenegro and Herzegovina, in the spring of 1854, alarmed British diplomatic circles in Constantinople, who feared a general anti-Ottoman insurrection of the Balkan Christian peoples. Colquhoun's mission was to provide information on these developments and prevent any further ethnic and religious conflicts in the area.

Keywords: Bosnia, Herzegovina, Montenegro, Austria, Foreign Office, Constantinople, 1854.

The outbreak of the Russo–Turkish conflict (October 1853) that eventually grew into the Crimean War led to dangerous developments in the Ottoman territories with a Christian Orthodox population, which Russia wanted to employ against the Porte. Provinces such as Bulgaria, Serbia, Bosnia, Turkish Croatia, Herzegovina or Montenegro received due attention in the military designs of Russian generals, eager to rise up the local people against the Turkish pashas.

Serbia, an autonomous principality with weak direct Ottoman domination, was a hotspot of foreign intrigue, equally divided between Turkey, Russia and Austria. But Prince Alexander of Serbia preserved a balanced attitude that checked any foreign intervention, with his position and privileges fully guaranteed by the Sultan¹. However, things were completely different in Montenegro, whose pro-Russian tendencies were well known. A warlike people with strong religious beliefs, the Montenegrins were under the influence of a Vladika, Daniel, known to have received his education in Russia and being apparently subsidised by the tsarist

¹ A presentation in Barbara Jelavich, *Russia's Balkan Entanglements, 1806–1914*, Cambridge & New York, 1991, pp. 135–137.

government². Taking into account the Montenegrins' complicated relations with the Porte³, conflict smothered in the area.

In early 1854, as Vladika Daniel showed indications of an intention to invade the neighbouring Ottoman provinces, the pashas of Herzegovina and Albania were ordered to keep a watch over the bellicose Montenegrins. Border collisions frequently occurred in February 1854, but these were rather raids or predatory excursions, not regular military hostilities. By late March, when the Greeks on Turkey's southern frontier rose in insurrection, Vladika Daniel "made a bolder move; he issued a proclamation to all the Montenegrins, dated March 16/28, from Cettina or Zettinye, the chief town of the mountain state, calling upon all the mountaineers to declare whether they would join him in a hostile attack upon Turkey"⁴. It was even rumoured that he was fostered by an emissary from St. Petersburg, the rebels planning to enter Herzegovina and Albania. But Austria could not remain indifferent to such struggles close to her Slavonic provinces and, fearing a growth of Russian power within an area falling into her economic and political sphere, the government in Vienna arranged for the conclusion of a convention with Turkey, "to the effect that, if the Vladika's plans were put in practice, an Austrian force should enter Herzegovina, and there check the progress of the mountaineers"⁵.

This was the general context in which the British Ambassador to Constantinople, Viscount Stratford Canning de Redcliffe, became extremely interested to gather reliable information on the state of the quarter. In late March 1854, shortly after England joined France and Turkey in the anti-Russian war, he decided to send an enquiry mission to Bosnia and the adjacent provinces. The person chosen for this task was Robert Gilmore Colquhoun, who was at the moment in the Turkish capital. Consul General for the Danubian Principalities of Wallachia and Moldavia, residing in Bucharest since 1834, the Scotsman was an experienced diplomat, with proper knowledge of Turkey and its Balkan provinces⁶.

Colquhoun left Constantinople on 31 March 1854, accompanied by an assistant interpreter to the British Embassy, Philip Sarell, assigned as his secretary and interpreter⁷. They remained in the Balkans until late July, when, with Russian

² George Dodd, *Pictorial history of the Russian war, 1854–5–6*, Edinburgh & London, 1856, p. 144. A detailed account of the events in Henry Tyrell, *The History of the War with Russia*, London and New York, 1855, pp. 189–195.

³ Adolphus Slade, *Turkey and the Crimean War. A Narrative of Historical Events*, London, 1867, pp. 63–64.

⁴ G. Dodd, *op. cit.*, p. 144.

⁵ *Ibid.*

⁶ Information on him in Paul Cernovodeanu, *Relațiile comerciale româno-engleze în contextul politicii orientale a Marii Britanii (1803–1878)*, Cluj Napoca, 1986, pp. 65–66, note 169.

⁷ The National Archives of the United Kingdom (TNA), FO 78/1010 (Foreign Office and predecessor: Political and Other Departments: General Correspondence before 1906, Ottoman Empire, Consulate General in Wallachia, 1854), f. 96 (Constantinople, 30 March 1854, Robert Gilmore Colquhoun to Viscount Stratford Canning de Redcliffe).

forces withdrawn from the Principalities, Colquhoun returned to his office in Bucharest. During these four months, the British diplomat sent his superiors in Constantinople and London several dispatches, which closely account the political and military conditions in the Ottoman provinces of Bosnia and Herzegovina. As these reports were preserved in the correspondence of the Consulate of Bucharest, they remained outside the historiography circuit⁸. It is the aim of this paper to make them available to researchers who study the history of the Western Balkans area in the complicated period of the Crimean War.

During the first phase of his mission, Colquhoun crossed the Balkan Peninsula, reporting on the military state of Turkish troops or the local conflicts between the Muslim and Christian subjects of the Porte. On 6 April he wrote from Adrianople (Edirne) on the circumstances of the execution of a Muslim official, guilty of repeated blasphemy⁹, and several days later he provided additional details from Philippopolis (Plovdiv) on the attitude of the irregular Turkish troops quartered in the district¹⁰. On 1 May 1854 Colquhoun was in Belgrade, which he left on board of an Austrian steamboat plying on the Sava River to Sissek (Sisak). From Gradiska (Gradiška), the agent crossed on 3 May to Berbir, a small Turkish fort found “in a most disgraceful state of neglect and ruin”. The party continued their journey to Banyaluka, along the banks of the Vrbas River, the boundary separating the Turkish provinces of Croatia and Bosnia. They finally arrived at Sarajevo via Skender Vakuf (Knežev) and Travnik. The British diplomat was well received by the military, civil and religious authorities in Bosnia, and “on entering the Town the military were drawn out and the Band played our national anthem”. Colquhoun was also well received by the Governor General of the province, Khourshid Pasha, and the French Consul, Edouard Joseph Wiet¹¹.

Everything seemed quiet in Bosnia, but threatening rumours were spread regarding an imminent attack in Herzegovina by the Montenegrins. Robberies were daily reported in the border villages, and in expectation of an attack by Vladika Daniel, “assisted by colonel Kovaleski, who some days previously had returned to Cetinija [Cetinje]”, Turkish pashas were advised to great vigilance¹².

Colquhoun was much concerned about the military condition of Herzegovina, as the province seemed little prepared to resist a serious offensive. “The military

⁸ The two archival envelopes in which these documents are preserved are TNA, FO 78/1010 and FO 195/439 (Foreign Office. Embassy and Consulates, Turkey, formerly Ottoman Empire: General Correspondence Turkey: Consulate General in Wallachia, 1854). The only mention in Angela Jianu, *A circle of friends: Romanian revolutionaries and political exile: 1840–1859*, Leiden, 2011, p. 259.

⁹ TNA, FO 195/439, f. 72–74 (Adrianople, No. 1, 6 April 1854, Colquhoun to Canning).

¹⁰ *Ibid.*, f. 76–77 (Philippopoli, No. 2, 11 April 1854, Colquhoun to Canning).

¹¹ Doc. 4 in the documentary appendix of this paper. On Wiet’s activity see Midhat Šamić, *Francuski putnici u Bosni i Hercegovini u XIX stoljeću (1836–1878) i njihovi utisci o njoj*, Sarajevo, 1981, pp. 45–55.

¹² Doc. 1.

Pashas seemed to treat the incursion of the Montenegrins lightly, and declared that they were fully able even with the local militia to repel them and drive them back within their own frontiers, which is all they wish to do at present". An Austrian intervention in Montenegro and Herzegovina was greatly feared, with the Austrian Consul in Sarajevo adding fuel to the fire by announcing that, according to his information, "the Austrian Commander in Chief in Dalmatia had sent to Prince Danielo, requiring him immediately to withdraw his subjects within their own territory under threat, that in case of refusal he should send into Montenegro a couple of Battalions to Cettigne to reduce the country to order. In spite of this apparently satisfactory step, it is evident, any such intervention is much dreaded on the part of the Bosnians, as it is well known that the Christian population of the Herzegovine on the immediate frontier may very easily be induced to join their coreligionists against the Porte"¹³.

The British and French diplomats were naturally concerned with the risk of such complications, and Colquhoun insisted in his dispatches on the lack of proper military measures being taken by the pasha of Mostar. Lacking both troops and supplies, Mustapha Pasha required the backing of Khourshid from Bosnia. Colquhoun and Wiet pressed for immediate and vigorous measures, although Khourshid seemed rather undecided, and the two continuously referred to Austrian assistance in case of the Turks failing to defend their own provinces¹⁴.

A temporary solution was to send Dervish Pasha's troops to Herzegovina and thus secure the province both against the risk of a Montenegrin attack and of an Austrian occupation. As developments seemed dangerous, and insurgents were reported to have occupied strong positions in the mountains, Colquhoun and his French colleague "insisted on no delay, however short, taking place and urged that Dervish Pasha should be sent off on this day for Conitza [Konitsa], with one Battalion and if possible a few light field pieces, each man carrying four days bread with him, to supply him till the provisions of which there is an abundance at Travnik, should come forward". The fears were increased by the apparent indifference of Mustapha Pasha in Herzegovina, who "is totally incompetent to administer it [the province] at any time, much less at the present, when great authority and resolution are requisite. The Porte therefore should not lose an hour in either authorizing Khourshid Pasha to assume the Government or in sending a man of great energy to take charge of it"¹⁵.

An important contribution to preserving tranquillity in Bosnia belonged to the Orthodox archbishop in Sarajevo. The Vladika was a very resolute person and completely faithful to the Porte, qualities that brought him into overt conflict with the Austrian Consul, Atanaskovitz, an Orthodox Slav, "well known to be strongly

¹³ Doc. 2.

¹⁴ Doc. 5 and 6.

¹⁵ Doc. 7.

imbued with Panslavic Doctrines, so that he leaves no effort untried of making the sentiments of his coreligionists subservient to his own views". This dispute made the Austrian representative apply to Constantinople, so as "to obtain the recall of the Vladika, on the ground that his congregation were very dissatisfied with their Pastor on account of his exactions, his mercenary and immoral habits and latterly he has declared that one or the other must leave the province". The enquiry of the Patriarchate in Constantinople exonerated the archbishop, praised by Colquhoun for his balanced and loyal attitude towards the Sultan. Thus, "the present tranquillity among the Greek population is the best proof of the sincerity of his conduct, for he certainly might have acted otherwise, and have provoked certain hostile manifestations or at least have encouraged them against the Porte"¹⁶.

Having only inconsistent information from Herzegovina, province that appeared "to have arrived at a deplorable and disgraceful state of disorganization", Colquhoun decided, together with Wiet and Khourshid, to send his interpreter to Mostar. Accompanied by the French dragoman, Sarell was to leave Sarajevo on 9 June. "Having satisfied yourself as to the state of Mostar and its immediate neighbourhood, you will use your judgement and discretion guided by knowledge there acquired as to whether it would be right for you to go to Nevesigne [Nevesinje], Gasko [Gacko] or any other place said to have been the scene of the incursion of the Montenegrins". In the same time, Sarell was to enquire into "how far the complaints made against the authorities are borne out", to ascertain the feeling of the Muslim and Christian population, "the extent of mischief done by the invaders, whether any sympathy seemed to exist between them and the Rayahs of Herzegovine"¹⁷.

Although a state of apparent tranquillity reigned in Bosnia, the British Consul informed about serious ethnic and confessional incidents. On 19 June 1854 he mentioned the circumstances of a Muslim attacking the dragoman of the French Consulate in Sarajevo. The conflict was of a personal nature, but it occurred in public, in the presence of several merchants who remained indifferent. The Governor arrested about 20 individuals who witnessed the outrage, but the pasha was caught between his legal obligations and the advances of his own coreligionists. "The last few days have been prolific in cases of violence committed against persons of the Christian persuasion", and Sarajevo seemed in a state of fermentation, with "the Christians and Jewish populations declaring they had no security and appealing to us [the Consuls] for protection"¹⁸.

In these circumstances, the foreign diplomats requested Khourshid Pasha to make a public example and punish the perpetrators. This was even more important "as the fanaticism of the Bosniacs, their hostility to the Christians, appears to have received an increase of intensity from a misunderstanding of the mild conciliating

¹⁶ Doc. 9.

¹⁷ Doc. 13.

¹⁸ Doc. 14.

policy which it was the pride of the Governor General to follow”¹⁹. When the aggressor and the instigator against the dragoman were arrested, Wiet required that “the punishment should be as public as the crime, and as prompt and as severe as possible”. Khourshid seemed to agree to such demand, but referred the case to Constantinople in order to justify himself in the eyes of the local population. At the intervention of several local notables, it was also proposed to have the punishment administered in the Pasha’s court, in presence of the notables, not in public street²⁰.

By late June 1854²¹ Dervish Pasha returned from Herzegovina, where tranquillity seemed to be restored, also in view of Austria’s decided attitude regarding Montenegro. The two battalions of infantry stationed at Mostar and the troops at Fochscha [Foča] “will be amply sufficient to support the local authority in a special case. And the irregulars organized in detachments at fixed garrisons, will be placed not only along the line of the frontiers of Montenegro, but also in the mountain passes known as being most liable to be haunted by the brigands, and also along the road between this and Mostar”. But Sarell reported that matters appeared greatly exaggerated. The incursions of the Montenegrins were in fact merely bands of organized brigands, equally composed of Muslim, Orthodox and Catholic Christians, whose numbers, acts and designs were amplified by the local authorities, as they were only “what might at any other moment have been considered simple brigandage”²².

The reports to Constantinople against Mustapha Pasha were successful, and he was removed from his position in late June. The new Commander, Eddem Pasha, was placed under the direction of Khourshid Pasha. In the same time, information reached Sarajevo about the convention concluded between Austria and the Porte at Boyadji Keuy²³, “in virtue of which Austria is to occupy certain provinces of the Turkish empire”. But as the province of Herzegovina seemed in a satisfactory state, Khourshid still considered that the presence of any foreign troops was quite unnecessary at the moment.

By mid-July, with the Russian troops withdrawing from the Danubian Principalities, Colquhoun prepared his return to Wallachia²⁴. He quitted Sarajevo via Brod, Semlin, Orşova and Ruse and got to Bucharest in early August. A detailed report was sent in his last days in the Bosnian capital, based on the elaborate memorandum of Sarell. Interesting references were made to the administration of Herzegovina, difficult to be governed by anyone, especially by someone like Mustapha Pasha, who “had certainly and undeniably shown symptoms of negligence in preparing for emergencies which any ordinary foresight might have taught him

¹⁹ Ibid.

²⁰ Doc. 16.

²¹ Doc. 18.

²² Doc. 15.

²³ Text in Alexander William Kinglake, *The invasion of the Crimea: its origin and an account of its progress down to the death of Lord Raglan*, vol. 1, Edinburgh and London, 1863, pp. 515–517.

²⁴ Doc. 20.

would present themselves". Reforms were also advised, in order "to ameliorate the condition of all classes of His Majesty's subjects, and render contented a class at present much oppressed and consequently very ill disposed to the Ottoman rule"²⁵.

These documents, poor in social or economic details, are valuable for presenting the political and military conditions in Bosnia and Herzegovina in the spring and summer of 1854. They clearly depict the balance of political forces acting in these marginal Turkish provinces. There were in the first place the Turkish authorities, with the civil governor and the military pashas not always in complete agreement. Then we see the diplomats of the allied powers, Wiet and Colquhoun, serving as advisers in all major political and military problems, but also trying to frustrate any religious conflicts between the Muslim and Christian subjects of the Porte. A powerful character was the Austrian Consul, who did not save any efforts to increase the authority of his country, a major political player in the area. No less important was the Orthodox archbishop, whose attitude proved decisive in preserving tranquillity among his flock. Rivalries and conflicts between these parties were common, everything being doubled by the open ethnic and religious incidents between the different peoples and confessions residing in the area. Colquhoun's reports represent a useful radiography of a Turkish province during a time of crisis, preserving, just like an atom of matter, all the features of the larger unit. It was the miniature of a greater picture made up of Turkish indecision, Panslavic sentiments, Austrian ambitions and Western balance.

*

1. Robert Gilmore Colquhoun to the Earl of Clarendon, No. 8, Sarajevo, 11 May 1854²⁶

My Lord,

I have only time before the departure of the weekly post, to transmit to Your Lordship the following intelligence just received by the French Consul & communicated to me.

Under date of Scutari, 3rd May, all was quiet, though an attack from the Montenegrins was looked on as nearly certain.

Four Montenegrins concealed in the Island opposite Sestané, whose evident object was pillage, were surprised by the Turkish Guard, and after some resistance, were killed, their heads cut off & stuck on poles.

A Band of Montenegrins subsequently attacked the same village of Sestané, killed one man & carried off some cattle, but the inhabitants pursued the Marauders, recovered their Cattle & killed two of the robbers.

²⁵ TNA, FO 78/1010, f. 175–179 (Sarajevo, No. 16, 19 July 1854, Colquhoun to Canning). Sarell's account, dated 17 July 1854, *ibid.*, f. 181–213.

²⁶ *Ibid.*, f. 111–112.

It was currently reported at Scutari, that the Montenegrins had received two cargoes of Biscuit from the Seaboard, & that they were preparing to make a Descent upon Bielopavlovics under Prince Danielo in person, assisted by colonel Kovaleski, who some days previously had returned to Cettignié. Every precaution had been taken by the Pasha who had himself gone to Antivari to see the fortress put into a complete state of repair, giving orders to the inhabitants to be prepared for any emergency.

**2. Colquhoun to Viscount Stratford Canning de Redcliffe, No. 3,
Sarajevo, 14 May 1854²⁷**

My Lord,

The Governor General Khourshid Pasha received last evening through Avny Pasha the letter from the Mushir of Herzegovine of which I annex a copy in translation. His Excellency in communicating the above to me this morning requested I would with the French Consul be present at a meeting which was to take place at the residence of the Pasha at 12 o'clock, to which were also invited the General of Division Avny Pasha, the General of Brigade Dervish Pasha and the Defterdar.

The precise point Valemnia, named as being invested by the Montenegrins does not appear in any of my maps. I understand it is a small fort lately constructed between Trebigne and Nikshik. In accordance with the demand of the Mushir Troops to the amount of 2000 will be immediately sent on to Fotcha from this place together with the required quantity of provisions, and if the invasion should assume a graver aspect more will be sent both from here and from Travnik. On the subject of provisions, the Pasha complained of the neglect shown by his colleague of Mostar, who in spite of the repeated warnings from this, has been permitting the exportation of Grain into both the Montenegro & Dalmatia, so that now at a moment of need the Herzegovine requires to be supplied from this Province. The military Pashas seemed to treat the incursion of the Montenegrins lightly, and declared that they were fully able even with the local militia to repel them and drive them back within their own frontiers, which is all they wish to do at present. But they seemed very uneasy lest Austria might seize this as a pretext for throwing a Body of Troops into the mountain, from whence they might, if so disposed, find easily excuses for entering Herzegovine also, an event they naturally dread. On the positive assurance therefore that they had at their disposal ample means to repel the Invaders, we advised them to communicate without loss of time both to Vienna and Constantinople the state of matters, requesting their Ambassador at the former place to take the requisite steps for preventing any occupation of the Turkish territory by a body of Austrian Troops. And the Pasha of Mostar is also to be instructed to communicate in the same tenor to the General commanding the

²⁷ *Ibid.*, FO 195/439 f. 78–80. Also in FO 78/1010, f. 115–118 (annexed to No. 9 to Clarendon, dated 7 May 1854).

Austrian troops in Dalmatia, General Mamula. The Austrian Consul General has increased the fears of the authorities by the announcement that he had this day received a letter from the Vice Consul of Mostar who informed him, that the Austrian Commander in Chief in Dalmatia had sent to Prince Danielo, requiring him immediately to withdraw his subjects within their own territory under threat, that in case of refusal he should send into Montenegro a couple of Battalions to Cettigne to reduce the country to order. In spite of this apparently satisfactory step, it is evident, any such intervention is much dreaded on the part of the Bosnians, as it is well known that the Christian population of the Herzegovine on the immediate frontier may very easily be induced to join their coreligionists against the Porte.

3. The Governor of Herzegovina, Mustapha, to Avni Pasha, Lieutenant General of the Staff of Rumelia (translation)²⁸

I have already had the honor of informing Your Excellency by my dispatch dated the 13th instant of the incursions of some Montenegrin brigands in the direction of Knasdol, Vlemia and Christadj, and of the measures which, not allowing myself to be ensnared by their artifices, I had adopted in order to repulse and annihilate them, having sent Ibrahim Aga, the chief of the zabtiés, of Mostar towards Gatchka.

I am today apprized by the Mudir of Trebigne that the aforementioned brigands amount to two thousand, and that they are at this moment besieging the fort of Vlemia. The volunteer force of Stultcha (Stolatz) and Poutchetil, and such of the inhabitants (Mussulman) of the district of Lubigne as are capable of bearing arms have received orders to be ready to march under the command of Hamzé bey of Stolatz. The Mudir of Konitza has also received orders to send on his volunteers with all expedition.

Although when we take into consideration that it is highly probable that these persons following out their evil intentions will not remain with their present numbers, but will go on increasing, and committing acts of depredation, and every sort of crime on the inhabitants and wayfarers; that it would therefore be advisable in order to ensure the perfect security of the province of Herzegovina and its inhabitants, as well as to complete the series of measures called forth by the occasion, to send on the volunteer troops to the places abovementioned, yet the stores we are expecting from Scopia not having reached Tashlidja, it is but too clear that were they to start without them they would find themselves in great distress. Moreover the haunts of these lawless persons being in the environs of Nikshik, Fotcha, Gatchka and Trebigne, the inhabitants of those places are alarmed for their lives, families and properties.

Considering therefore that the only means of warding off these evils would be the presence of some regular troops of the Sultan, Your Excellency is requested

²⁸ *Ibid.*, FO 195/439, f. 82–84 and FO 78/1010, f. 119–121 (annexed to No. 9 to Clarendon, dated 7 May 1854).

to detach a sufficient number of the same from Bosnia under the command of a superior officer who is to have his headquarters at Fotcha; and until the arrival of the expected stores at Tashlidja to furnish them with a quantity sufficient for the time being from Bosnia.

4. Colquhoun to Canning, No. 4, Sarajevo, 16 May 1854²⁹

As I had the honor of announcing to Your Excellency in a note from Belgrade, I left that place for Semlin, where on the 1st instant I embarked on board the Austrian Steamer which plies on the Saave between Sissek and Semlin. My intention was to go to Brod, thence to cross over into Bosnia. But learning that the distance to be gone over on horseback was greater by that route than if I continued up to Gradiska and being still suffering from the effects of my late illness, I determined on taking the latter route. During my stay at Semlin I saw the Austrian Commander in Chief Count Coronini twice, and in the latter interview which was tête à tête I was led to suppose, what subsequent reports have almost confirmed, that in spite of all the vast preparations made, it was not improbable that there would be no occupation by Austrian Troops of Servia and Bosnia. That in fact many of the Regiments which had been echeloned along the banks of the Saave, had been removed further into the Interior. This was subsequently proved to me both at Brod and Gradiska by the Commanders of those fortresses.

From Gradisca we crossed over on the 3rd to Berbir, the Turkish small fort. Some difficulty was made by the Mudir in command there, in letting us visit their fort. But the reason of this was too evident to us when we did effect our visit. The place Berbir is in a most disgraceful state of neglect and ruin. The Garrison consisted of one old engineer, who with labourers from the village, was constructing 4 small waled redoubts to mount from 4 to 6 pieces of very old artillery though, in case of need, how these were to be manned seemed a mystery. It is no wonder the strictest rule is maintained forbidding the Austrians, who daily cross over, from entering the so called fortress. A strange contrast to the well kept models of small forts Brod and Gradisca. From Berbir we went that evening to Banialuka, distant eight hours. Our road lay along the banks of the Verbas, which forms the boundary of Turkish Croatia and Bosnia. We remained the 4th at Banyaluka, during which time we visited the fortress now undergoing repair, but only in a very superficial manner. This is a pity, for Banyaluka is a strong position, and with its walls in good order, might do good service in case of invasion. Leaving this place in the morning of the 5th we passed the old Baths formerly of great celebrity, now merely existing in consequence of Omer Pasha having caused one to be repaired for his soldiery. Our route lay over a long range of mountains over which had been traced a road by which with great difficulty, artillery might be conveyed, another evidence of Omer

²⁹ *Ibid.*, FO 195/439, f. 86–91 and FO 78/1010, f. 125–128 (annexed to No. 10 to Clarendon).

Pasha's presence there. And next day the 6th having from Skender Vakouf crossed the Oogar range, we reached Travnik from whence in a couple of easy days journey, we arrived at this place. At a distance of about 3 miles from town, I found the Kehaya of the Governor General, the aide-de-camp of the General of Division Avni Pasha, the Vladika or archbishop and a large deputation of the notables of the place, as also Mons Wiet the French Consul, to whom I had written from Belgrade to provide a quarter for me. Mr Wiet has for the present insisted on my taking up my residence with him, and Mr Sarell is occupying the house provided by the Pasha. On entering the Town the military were drawn out and the Band played our national anthem.

On the following day I paid my visit to His Excellency Khourshid Pasha who expressed his extreme delight at seeing in the Province, though only temporarily, an agent of our Government, and hoped that I should be the precursor of a fixed resident Consul. Our conversation was of the most friendly nature, and I venture to augur well of the relations which I shall have with this apparently distinguished Pasha. I subsequently paid visits to the other Turkish authorities and to Mr Attanaskovich, the Austrian Consul General. My visits were returned the following day. As far as I can judge on so short an acquaintance with the authorities here, I should say there exists a great dread of Austria, and the greatest desire to counteract the plans and designs of her able, perhaps not over scrupulous agent here. To this I must attribute the extreme attention shown last year to the French Consul on his arrival, and the more than usual civilities shown to myself. From the observations I have been able to make hitherto I should say that the most perfect quiet reigns throughout this part of the province; the Vladika makes most favourable reports of the state of the Rayah population and of the readiness with which the Governor General opens his ears to, and remedies, all sources of complaint. There are many other subjects which it would be presumption in me, on so short an acquaintance, to write upon. My strictest attention shall be given to all such points as may interest Her Majesty's Embassy and on these points I will write as soon as I shall have arrived at a correct knowledge of them.

5. Colquhoun to Clarendon, No. 10, Sarajevo, 18 May 1854³⁰

My Lord,

I have the honour to enclose for Your Lordship's information copy of Dispatch No. 4, to Her Majesty's Ambassador at Constantinople. Since this date, we are without any official news from the Mountain, further than that in one of the inroads made by the Montenegrins, several lives were lost, it is said, sixty, both Turks and Christians, and that about a thousand head of cattle were carried off.

³⁰ *Ibid.*, FO 78/1010, f. 123.

This morning two Battalions of Infantry left this town for Fotcha on the road to Mostar. More will follow if required. The utmost tranquillity prevails here.

6. Colquhoun to Canning, No. 5, Sarajevo, 20 May 1854³¹

My Lord,

Intelligence reached this place yesterday morning, of the advance of the Montenegrins into Herzegovina and of their having even captured at 5 hours distance from Mostar near Nevesigne, some horses laden with ammunition, which had been sent from Mostar to Gasko, with merely four zabtiés as escort. The Mushir of Mostar appears to have been extremely remiss in neglecting to take the proper measures for checking the inroad into his District though repeatedly warned by the Governor General Khourshid Pasha. Of the probability of some invasion, he has done nothing; and now, when he finds himself pressed, he has sent his mal mudiri with entreaties to Khourshid Pasha to send him supplies both of men and provisions. I saw the Mushir yesterday, and urged on him the necessity for his taking immediate and vigorous measures. He seems not quite sure of his relative position with respect to his colleague of Mostar. While decidedly his superior in rank, and with orders to advise in case of need, he hardly considers himself authorized to supersede him by sending an armed force across his frontier under command of a military Pasha, and he has asked for instructions from Constantinople. I told him I considered his high position, at this distance from the capital, authorized him to use his discretion in employing such measures as were for the good of his Sovereign and of the Empire. That as I had been able to assure him positively, that Austria had no intention of occupying Bosnia and Servia, except in case of hostile aggression against the authority of the Sultan, whether by a Foreign army or by internal revolt, and all chance of either of these events taking place being now removed. That consequently he was at liberty to employ the whole or at least part of the forces at his disposal in Bosnia, for any other purpose. It was therefore my opinion, as well as that of the French Consul, that he should direct all such forces towards Montenegro. I frankly said that Austrian troops having been at the request of our Government and of the French, ordered to enter the Turkish territory in case it should be menaced. That if the Turkish authorities did not now vigorously use the means they had declared themselves to me to possess, it would be our Duty however unwillingly to require assistance from General Mamula. That all our energies being called for to support the Turkish empire in Bulgaria, it was vexatious to have our attention distracted by such incidental events at that of Montenegro. A Council is to be held this evening and I believe the General of Brigade Dervish Pasha will be sent off with one or two more Battalions of regulars.

³¹ *Ibid.*, FO 195/439, f. 92–94 and FO 78/1010, f. 131–133 (annexed to No. 11 to Clarendon).

7. Colquhoun to Canning, No. 6, Sarajevo, 22 May 1854³²

My Lord,

Khourshid Pasha called on me yesterday and told me that at the Council held the preceding evening, the Treasurer of the Mushir of Mostar laid before it the state of the Province of Herzegovine, the total inaction in which his chief had remained, till his authority has become perfectly null, and that it therefore became necessary for this Province to come to the assistance of its neighbour, with a view of not only reestablishing the authority of the Sultan, but of supplying the most pressing wants and protecting it from imminent impending danger. The Council determined on sending the Pasha's Kehaya from hence immediately to Travnik to collect provisions, and convey them to the frontier at Konitza; that in a few days Dervish Pasha should start for that point also. A messenger who arrived here yesterday had brought intelligence of the Montenegrins having advanced to near Gasko, a small place, but in a position of great natural strength. The few irregulars (six hundred) who were in Gasko had fled on the approach of the insurgents, so that there is every possibility that by this time they occupy Gasko. On careful reference to the map of the country, and on consulting with two Poles here, both of whom are intimately acquainted with both these Provinces, I had learnt that this place was in truth a strong centre from which if the rebels could at all strengthen themselves, they might direct parties of marauders on all points of even the Bosnian frontier, as also on Tashlidja, Fotcha, Nevesign and Mostar. I therefore in concert with Monsieur Wiet insisted on no delay, however short, taking place and urged that Dervish Pasha should be sent off on this day for Conitza, with one Battalion and if possible a few light field pieces, each man carrying four days bread with him, to supply him till the provisions of which there is an abundance at Travnik, should come forward. Mr Wiet and myself having yesterday dined with the Ferik Avni Pasha, where were present the Governor General and Dervish Pasha, we before separating in the evening, requested to know what was decided on. This question put in a straightforward manner, rather confused the Pashas, and a scene of some recrimination ensued between the three, on subjects independent of the main question: the military Pasha subsequently saying he was ready to start on this day, but without ample provision for his men he would not consent to do so. He hinted that the Governor General should before this have taken necessary measures both for securing the provisions, and what is of still greater difficulty, the means of transport. Finding this discussion likely to last, with no satisfactory result, I told the Pashas, that the troops must be sent forward and with proper provisions, that each of them in his position would be held responsible for any further delay; that the loss of a single day was the loss of a certain number of lives and that of the Mussulman population too, while success being allowed to the insurgents, the Christian population of Herzegovine also would be tempted to join cause with their coreligionists. And thus matters which perhaps now only were a trifling aspect,

³² *Ibid.*, FO 195/439, f. 95–98 and FO 78/1010, f. 133–136 (annexed to No. 11 to Clarendon).

might become of very grave importance. Today therefore Dervish Pasha is to leave with one Battalion, and a detachment of irregulars from Travnik is to join him at Konitza to occupy the town which is of great importance, and also a very strong position four hours further inland, Lipota. Such, my Lord, is the state of matters here. Khourshid Pasha, whose character is too well known for me to enlarge on the subject, says he will if necessary himself go to the frontier. But this will hardly be necessary. But I venture humbly to suggest that immediate measure be taken for regulating the Government of Herzegovine. It is quite clear that the present Mushir Mustafa Pasha is totally incompetent to administer it at any time, much less at the present, when great authority and resolution are requisite. The Porte therefore should not lose an hour in either authorizing Khourshid Pasha to assume the Government or in sending a man of great energy to take charge of it. The more natural course would be the former, but honest and well intentioned as Khourshid is I doubt if he possesses the vigor requisite.

8. Colquhoun to Clarendon, No. 11, Sarajevo, 25 May 1854³³

My Lord,

I have the honor to acknowledge the receipt of Your Lordship's dispatch of the 20th April No. 1 wherein Your Lordship is pleased to approve of my having come to these provinces on Her Majesty's service.

I herewith enclose for the information of Your Lordship, copies of my two last dispatches to Her Majesty's Ambassador at Constantinople. Since the last date, nothing of any importance has transpired here. The public mind is perfectly at ease; the state of the Province, according to the assurances given me by both Khourshid Pasha and the two military Pashas, most satisfactory. There is however perhaps in the breast of the Governor General, a slight degree of uneasiness, created by the Language of the German Papers, lest after all and in spite of the assurance given, an Austrian force should be imposed on the Provinces, on Servia and on the Herzegovine.

9. Colquhoun to Canning, No. 7, Sarajevo, 6 June 1854³⁴

My Lord,

The religious question is so closely connected with events at present passing in this neighbourhood that I think it my duty to bring before Your Excellency some facts relating to the Greek Orthodox community at Bosna Serai.

Since the arrival here of the present archbishop, he appears to have been the object of strong persecution on the part of the Austrian Consul General.

³³ *Ibid.*, FO 78/1010, f. 129–130.

³⁴ *Ibid.*, FO 195/439, f. 99–104.

It is unnecessary for me to enter at present, on the feeling of the members of the Greek faith with respect to the Patriarchate of Constantinople, their longing to be assimilated in all their religious affairs with their brethren in Servia etc. I will merely proceed at once to the complaint made to me by the archbishop into which I have been at some pains to examine, in the hope of performing a mere act of justice to His Eminence should his tale be borne out.

Mr Atanaskovitz is by birth a Slave, and of the Orthodox faith, facts which are generally supposed to have had much influence in his nomination to this Post, where it may be presumed, Austria was desirous of working on that part of the Population; and he is moreover well known to be strongly imbued with Panslavic Doctrines, so that he leaves no effort untried of making the sentiments of his coreligionists subservient to his own views, or those of his government which, since the mission of Count Leiningen, arrogates to itself the right of extending its Protection over the whole of the Christian Population of the Frontier Provinces.

Shortly after the Vladika's arrival, overtures were made to him by the Austrian Consul, which he found himself compelled to reject. Mr Atanaskovich requested him to keep him most accurately informed of anything of Interest which may come to his knowledge, and notably of any case of alleged ill treatment or oppression of his flock on the part of the Mussulman authorities, so as to enable Mr Atanaskowitz to apply a remedy, and thus exercise the right of Interference claimed by his Government. The Vladika firmly declined acceding to this request, remarking that if his Predecessor had ignored his Duties to his legitimate Sovereign, it was not the intention of the present one to follow so bad an Example; that whenever he had any matter to report, or any representation to make, he must address himself to the Delegate of his own Sovereign, the Governor General, and not to that of any Foreign Power, to whom he was only bound by the Laws of common courtesy.

Fully comprehending the dangerous nature of this Propaganda and with the view of counteracting its Effects, His Eminence lost no opportunity of exhorting his Flock not to lend too ready an ear to the Insinuations of Foreigners, but to turn their eyes to their sole Protector and Benefactor the Sultan, who had recently given such proofs of sincere interest in the wellbeing of the Christians population of this Province, by granting firmans free of any charge authorizing the construction of twenty churches. These exhortations he repeated from the pulpit.

Again, Mr Atanaskowitz's anger was further elicited by the steady refusal of the archbishop to solemnize publicly marriages between Ottoman subjects and those of Austria, which it is well known are disallowed by the Porte: although the Vladika following the example of the Patriarch permitted such marriages to be solemnized privately.

Mr Atanaskowitz appears to have made very frequent and pressing applications to the Internuncio at Constantinople, to obtain the recall of the Vladika, on the ground that his congregation were very dissatisfied with their Pastor on account of his exactions, his mercenary and immoral habits and latterly he has declared that one or the other must leave the Province.

The first effect of these representations, or rather misrepresentations, to the Austrian Embassy has been the arrival here some days ago, of a Commissioner or Exarch sent by the Patriarch to inquire into the truth of these complaints. The result of the enquiry has been most satisfactory to the Vladika and the Exarch himself declared to me, that altho he had summoned before him the several corporations of the town, and examined them collectively and individually, he had not elicited from them any sort of complaint against the archbishop: all declared they were perfectly satisfied with their chief. The Exarch then requested them to make this declaration in writing, and furnish him with a document he could transmit to the Patriarch. The congregation declined doing so, saying they were afraid of offending an "influential person here". That as merchants their sole trade was with Austria and that they were all more or less therefore at the mercy of the Consul General. The Exarch has made his report to the Patriarch to that effect, and there the matter rests.

I have had much conversation with Khourshid Pasha on the subject, before I could bring myself to take it up from all I have been able to learn, this ecclesiastic has since his arrival here, shown the greatest devotion to the Porte and has sincerely labored to attach the population of his creed to the Government. Since the serious turn late events have taken, his conduct has particularly been marked by great activity in his attempt to keep the Christians quiet, and in the fulfilment of their real duties. Though an old man he during the month of February undertook a journey thro his district at the request of the Governor General preaching everywhere respect to the authorities and obedience to the Porte. Khourshid Pasha speaks of him in the highest terms, and has been charged to transmit to him the expression of the approval of the Grand Vizier. The present tranquillity among the Greek population is the best proof of the sincerity of his conduct, for he certainly might have acted otherwise, and have provoked certain hostile manifestations or at least have encouraged them against the Porte. In my humble opinion therefore the Porte will do well to pause before giving any weight to representations made against a devoted servant, and I venture to recommend the case of the Vladika for Your Excellency's consideration and his position to your powerful protection.

10. Colquhoun to Canning, No. 8, Sarajevo, 6 June 1854³⁵

We are still without any details of the state of affairs on the frontier of Montenegro and Herzegovine.

Dervish Pasha who only left Sarajevo on the 29th ultimo has not yet announced his arrival at Mostar, but I learnt from some peasants who arrived from that place with goods, that they met him at four hours march from it. From the same source I heard that a considerable Band of the Mountaineers have established themselves

³⁵ *Ibid.*, FO 195/439, f. 105–106 and FO 78/1010, f. 139–140 (annexed to No. 12 to Clarendon).

about twenty miles to the South East of Mostar from whence they direct their pillaging excursions spreading alarm among the neighbourhood. These Marauders seem hitherto to have been allowed to carry on their depredations perfectly unmolested. Mustapha Pasha having however announced that after the Ramazan he should take active measures to dislodge them, and drive them back over their own frontiers.

Hearing from various quarters numerous complaints against the administration of the Province which appears to have arrived at a deplorable and disgraceful state of disorganization, dilapidation of the public funds, discontent on the part of every class of the population, neglect of every means for supplying the wants not only of soldierly, if such should be required, but of those of the existing population; while from the military Pashas I hear that the marauders in the neighbourhood of Mostar and Nevesign are not Montenegrins, by Rayahs of the province of Herzegovine. I have determined, after consulting with the French Consul and Khourshid Pasha, on sending Mr Sarell to Mostar; he will be accompanied by the French Dragoman and will be furnished with letters to the local authorities from the Governor General. He will leave this on the 9th.

**11. Colquhoun to Clarendon, No. 12,
Sarajevo, 7 June 1854³⁶**

I have the honor to enclose copy of my letter No. 8 to Her Majesty's Ambassador.

This morning intelligence was received of the arrival of Dervish Pasha at Mostar. The only detail I have as yet been able to ascertain is that in spite of the repeated and pressing demand made by the Pasha of Herzegovine to the Governor General here for provisions, Dervish Pasha writes he found at Mostar two hundred thousand okes of stores flour biscuits &.

**12. Colquhoun to Clarendon, No. 13,
Sarajevo, 8 June 1854³⁷**

My Lord,

In my letter No. 8 of 6th instant to His Excellency Viscount Redcliffe I mentioned my intention of sending Mr Sarell, who His Excellency placed at my disposal, into Herzegovine.

I have now the honor to enclose copy of the instructions I have furnished to Mr Sarell, which will I hope meet Your Lordship's approval.

³⁶ *Ibid.*, FO 78/1010, f. 137.

³⁷ *Ibid.*, FO 78/1010, f. 141.

13. Colquhoun to Sarell, Sarajevo, 8 June 1854³⁸

Sir,

You are aware of the difficulty we have experienced here in acquiring correct information as to what is passing on the frontiers of Herzegovine and Montenegro.

You are also aware of the dilatoriness shown by certain of the authorities here to proceed to the neighbouring Province with a view of pressing at the outset the disposition shown by the Montenegrins to invade Herzegovine. The reports made to me by the Military Pashas that the insurgents were Rayahs of the Herzegovine and not inhabitants of Montenegro naturally gave me some uneasiness as indicative of a spirit among the Rayah population which I was unwilling to believe to exist. All the enquiries I have made have tended to lead me to suppose the accusations against the Rayahs of Herzegovine to be perfectly unfounded.

The representations made to us by the Bishop of the Zwornik who lately passed through this on his way from Mostar of the state of disorder and neglect in which the administration of the province at present is – confirmed by the evidence of the Malmudiri of Mustapha Pasha – and the recent fact of a large quantity of Provisions found when it was officially reported that there was not even a sufficiency for the population, all these render it desirable that before quitting Bosnia I should be able to convey to Her Majesty's Ambassador at Constantinople, and to the Government at home the real state of affairs in Herzegovine. I have therefore determined to send you to Mostar to examine very carefully how matters stand. You will therefore proceed to that town by the route through Cognitza. Having satisfied yourself as to the state of Mostar and its immediate neighbourhood, you will use your judgement and discretion guided by knowledge there acquired as to whether it would be right for you to go to Nevesigne, Gasko or any other place said to have been the scene of the incursion of the Montenegrins.

You will receive herewith a letter of introduction to the Pasha of Herzegovine from Khourshid Pasha (who takes the greatest interest in your present journey) requiring him to assist you in every way you may need. You will of course see Dervish Pasha and obtain from him all the information in your power.

Mons Wiet the French Consul is equally desirous with myself to arrive at a knowledge of the state of matters in the neighbourhood province and he has determined on sending with you his Dragoman whose knowledge of the Bosniac language and of the country may be of much use to you. I place at your disposal the Cavass Tahir aga furnished me by the Porte.

On arrival at Mostar you will carefully, but most quietly, inquire how far the complaints made against the authorities are borne out. You will endeavour to ascertain the feeling of the population both Mussulman and Rayah, the extent of mischief done by the invaders, whether any sympathy seemed to exist between them and the Rayahs of Herzegovine. Also you will procure any information you can get as to the condition of the Montenegrins, their forces, arms etc. All these

³⁸ *Ibid.*, FO 78/1010, f. 143–146 (annexed to No. 13 to Clarendon).

details you will regularly transmit to me here, and as soon as you have done so you will with all speed return to Bosna Serai.

**14. Colquhoun to Canning, No. 9,
Sarajevo, 19 June 1854³⁹**

My Lord,

A disagreeable incident has occurred here.

On the evening of Friday the 16th instant Mr Emérat the Dragoman Cancellier attached to the French Consulate in Bosnia was returning to his Residence about 11 o'clock accompanied by a servant of the Consulate. In passing through the Bazaar which, owing to the Ramazan was open, and the Merchants in their Stalls, he heard a quick step behind him and received a severe blow on the back of the neck from a heavy bludgeon, which felled him senseless to the ground. His servant who carried a Lantern before him, hearing his cry, came to his assistance, and was just able to see an Individual armed with a heavy Stick running away. Not a hand was raised to stop the assassin, nor did one of the numerous shopkeepers come to the assistance of the wounded man, who was supported by the servant in a fainting state and bleeding from a severe cut over the eye, received in his fall against a stone. Mr Emérat was brought to the Consulate and the Consul having heard the details, immediately went to the Governor Khourshid Pasha who expressed his deep regret at what had happened; he sent out to the Bazaar and arrested about twenty Individuals who were on the spot, and must have witnessed the outrage, and might have seized the Culprit. The Pasha examined carefully the persons arrested, and declared they should be detained till the Criminal was found, and that if he were not forthcoming the following day, they should be severely punished, one of the party being set at liberty to make the necessary researches.

Mr Emérat, after the proper medical means had been employed, was closely questioned by me, as to whether he had any suspicions of any one person: he declared he had never given the slightest offence to any one in Sarajevo; but that his suspicion fell on the proprietor of his House, a Mussulman, with whom he had a few days previously had some difference respecting his rent and who had left him with menacing gestures. He further said, that the attack on him was made about fifty paces after passing the said man's shop in the Bazaar.

The last few days have been prolific in cases of violence committed against persons of the Christian persuasion.

Near Fochtsa, two Christians were set upon by five Bashi Bojouks and murdered. The murderers fled into the interior of Herzegovine, information of the

³⁹ *Ibid.*, FO 195/439, f. 107–110 and FO 78/1010, f. 149–152 (annexed to No. 14 to Clarendon, 21 June 1854).

crime being sent to Dervish Pasha. Four of them were arrested and arrived here some days ago. These miscreants being under military authority, this will I understand be the first application of the new Law respecting these Irregulars.

Last week some carriers (Christians) were met by a party of Bosniacs, who insisted on taking one of their horses, the Carriers resisted when the Bosniacs wounded with a yatagan and subsequently discharged a pistol of which the ball penetrated the abdomen of one of the carriers. His Brother came to Sarajevo to complain to the French Consul. Monsieur Wiet sent the case with a recommendation to the Pasha who has caused the arrest of one of the parties and the police are on the scent of the remainder. The wounded man has since died.

There is yet another case of murder on the person of a Christian with the details of whom I am unacquainted.

Mons Wiet and myself waited on Khourshid Pasha last evening. He informed us of the steps he had taken in the affair of the French Chancellor and that everything tended to throw suspicion on the master of his House, if not as the actual person who dealt the blow, as the instigator of it. His Excellency promised no effort on his part should be wanting to bring to justice the offender.

I considered it my duty to represent to the Pasha that the city was in a state of fermentation the Christians and Jewish populations declaring they had no security and appealing to us for protection. They said, if such things were done now in cool blood, during the Ramazan what would they have to expect when the festival of the Bairam commenced and the Mussulman Population were under the influence of Wine and Spirits.

I told His Excellency that during the past week several cases of assassination had sullied his province and even his capital, that it was indispensably necessary a public example should be made. If the present state of matters were allowed to pass unnoticed and unpunished, his authority as representative of the Sultan became a mere shadow and I in the most formal manner required from his hands justice in the several cases cited.

Monsieur Wiet will of course see that everything be done in his Individual case but the others are cases of general interest and demand the intervention of the representatives of the Christian Powers, to see that the benevolent intentions of the Sultan be not made a dead letter of.

I must do Khourshid Pasha the justice to say that he appears to have thrown aside much of his want of energy, and he feels the necessity of making his Government and the Laws of the country respected the more so as the fanaticism of the Bosniacs, their hostility to the Christians, appears to have received an increase of intensity from a misunderstanding of the mild conciliating Policy which it was the pride of the Governor General to follow.

I hope before the departure of the post to be able to communicate a successful result to the means adopted to arrest the culprit in Mr Emérat's case.

15. Colquhoun to Canning, No. 10, Sarajevo, 20 June 1854⁴⁰

In my letter No. 8 of the 6th instant I mentioned to Your Excellency my intention of sending Mr Sarell to Mostar, to obtain accurate information on certain points, respecting which we were kept in ignorance here.

Your Lordship will receive herewith copy of the Instructions I furnished to Mr Sarell.

By a letter received from Mostar yesterday, he informs me that matters appears to have been much exaggerated. The incursions (so reported) of the Montenegrins seem to have been merely Bands of organized Brigands, very possibly excited by the Mountaineers, composed indiscriminately of Mussulmans, Rayas and Catholics; these spread over the various districts and caused just alarms to the Mudirs of the Different Towns, who exaggerated the numbers, acts and designs of what might at any other moment have been considered simple Brigandage.

The Mudir of Trebigne whose special Duty it is to report on Events passing in his neighbourhood, reported to Mustapha Pasha, an intended Invasion of Herzegovine and as this coincided in time, with the appearance of the Brigands at Droubnine and Niksity. Mustapha Pasha gave ready credit to it & demanded assistance both in men & provisions from the Governor General of Bosnia, and the General commanding the Troops.

It was the constant recurrence of these Inroads, brought to me and to the French Consul, which induced us to insist on the Troops being sent from hence, which the General was rather indisposed to accede to and we have every reason to congratulate ourselves on having so insisted as the effect of the presence of the Troops near to the Frontier, has been to completely check the acts of Insubordination and Brigandage which if they had been allowed to pass unnoticed a short time longer, would doubtless have acquired a consistency that would have not only given great trouble to repress, but would have encouraged the Mountaineers to act, and thus have in reality assumed a gravity much to be regretted.

With regard to the various subjects mentioned in my instructions to Mr Sarell, as demanding his attention, he tells me the Pasha justifies himself very firmly and has promised to place at his disposal means for his arriving at the correct state of affairs.

16. Colquhoun to Canning, No. 11, Sarajevo, 27 June 1854⁴¹

My Lord,

With reference to the subject of my letter No. 9 of the 19th instance I have to acquaint Your Excellency that the Culprit who dealt the blow on the French Cancellier has been arrested at a village some distance from this. He has confessed

⁴⁰ *Ibid.*, FO 78/1010, f. 153–154 (annexed to No. 14 to Clarendon, 21 June 1854).

⁴¹ *Ibid.*, FO 195/439, f. 111–113 and FO 78/1010, f. 161–162 (annexed to No. 17 to Clarendon).

having struck Mons Emérat. He gives no reason for having done so, except his having an illwill towards an Austrian subject, from whom he could not obtain Justice. He is an intimate friend of the proprietor of the House, on whose suspicion fell, and his sudden disappearance from Town, where he had had been seen with the said Proprietor in the early part of the Evening, led the officers of Justice to seek him.

The Pasha told Mr Wiet in my presence yesterday that from all the evidence he had taken, & it was very voluminous, there exists no doubt on his mind, that the Proprietor was the principal Instigator & he considered that he should be punished as well as his Tool. He asked Mons Wiet what satisfaction he required? Mr Wiet replied that taking into consideration the gravity of the crime, that it was accompanied by "guet à pens", & on the person of an accredited functionary of the French Government, that it had met with a certain degree of tacit sympathy on the part of the Bosnian Mussulman Population, it was indispensable that the punishment should be as public as the crime, & as prompt & as severe as possible. That he required the Culprits should receive corporal punishment on the spot where the offence was committed; that they should be imprisoned in Irons for a period not yet fixed, & that they should be banished from the Province.

The Governor General appears to acquiesce in the demand, but declares he must refer the case to Constantinople, this is evidently with a view of in some degree justifying himself in the eyes of the Population & throwing the odium of the Example, which I consider it indispensably necessary should be made, on the Consul & the government at Constantinople.

Mr Wiet writes in this sense to Mr Benedetti by today's post, & urges that no time should be lost, as the longer punishment is postponed, the less effect it will have. Meanwhile an angry spirit is kept up, which would have subsided, as soon as the Law shall be vindicated.

It must be understood that any hostile spirit only exists among the Bosniacs, the Mussulman Population has been, very properly, loud in its disapprobation of the attack on the person of a young man in delicate health, who has during eighteen months residence here conducted himself with the utmost propriety, & has earned the esteem of all classes.

P.S.

The Governor has just sent the Kihaya to request Mr Wiet to forego that part of his demand for satisfaction, which required the punishment to take part on the street, proposing it should be administered in the Pasha's court, in presence of the Notables of the place. Mr Wiet has replied that the moment the affair has been referred to Constantinople, he has no further power to interfere. He has I know insisted on the infliction of the full sentence, in his letters to Mr Benedetti. The application of the Governor has been at the earnest prayer of some leading Bosniacs.

**17. Colquhoun to Clarendon, No. 17,
Sarajevo, 29 June 1854⁴²**

My Lord,

The enclosed copy of my Letter No. 11 to His Excellency Viscount Stratford will inform Your Lordship of the turn of the affair of the attack on the French Cancelliere has taken. I am not myself aware whether the Powers of the Governor General are sufficiently extensive for him to have executed the demands for satisfaction of the French Consul. It must be recollected that the new order of things or Tanzimat has not force in this Province of Bosnia.

Khourshid Pasha however, naturally of a mild conciliatory disposition, is not sorry to throw any odium which might have attached itself to him on this matter, on the shoulders of others. His Kehaya called here yesterday, & asked Mr Wiet to forego that part of the demand for satisfaction, which required that the punishment should take place on the public street where the offence was committed. Mr Wiet replied that the subject having been, by the Pasha himself, referred to Constantinople, he considered he had no power to alter in the slightest degree his demand. This request was made by the notables of the place, who did not wish to see one of their order (a Haggi too) publicly punished. It is most repugnant to Mr Wiet's feelings to have had to insist on such a punishment, but such is the state of the people here, that he says it is the only way in which they can be affected. The Pasha is himself of the same opinion, & it is therefore perhaps a pity, with that conviction that he has not firmness of purpose sufficient for the occasion. The reference to Constantinople will have the effect of giving additional gravity to the circumstance.

**18. Colquhoun to Canning, No. 12,
Sarajevo, 30 June 1854⁴³**

My Lord,

Dervish Pasha the General of Brigade who had been sent to the Herzegovine, returned here two days ago with his two Battalions, having as he says, left the Province perfectly quiet. The attitude which Austria assumes with regard to the Montenegro effectually removes the fears which the authorities of the Herzegovine may have entertained of any act of open hostility occurring on that part of their turbulent and implacable neighbour.

With regard to the Bands of Brigands, which for the present have disappeared, but which from one moment to another may again show themselves, it seemed totally unnecessary to keep up a considerable force of regular soldiery, who

⁴² *Ibid.*, FO 78/1010, f. 159–160.

⁴³ *Ibid.*, FO 195/439, f. 115–116. The same information in FO 78/1010, f. 163–164 (Colquhoun to Clarendon, No. 18, Sarajevo, 29 June 1854).

are not adapted for that species of warfare, in a country without roads, composed partly of steep and arid mountains, partly of extensive plains without water. The irregular troops taken from among the native population are much better adapted for such work, & to these the Task will be confided. Their number has lately been increased by the admission into the ranks of some Christians. The two Battalions of Infantry which will remain at Mostar, with those at Fochtcha will be amply sufficient to support the local authority in any special case. And the Irregulars organized in Detachments at fixed Garrisons, will be placed not only along the Line of the Frontiers of Montenegro, but also in the Mountain Passes known as being most liable to be haunted by the Brigands, and also along the road between this & Mostar.

**19. Colquhoun to Canning, No 13,
Sarajevo, 2 July 1854⁴⁴**

My Lord,

The last Post from Constantinople brought us intelligence of the removal of Mustapha Pasha of Mostar, and of his being replaced by Eddem Pasha, recently Caimacam of Sofia, as mirimiram, more immediately under the direction of Khourshid Pasha, whose Powers have been much enlarged over the adjoining Province of Herzegovine.

The same Post conveyed to Khourshid Pasha the news of a convention having been signed between Austria and the Porte, in virtue of which Austria is to occupy certain provinces of the Turkish empire, part of Khourshid's instructions bear that he is to proceed to Mostar, there to make arrangements with General Mamula for a Corps of the Austrians army entering Herzegovine, to repress the Incursions made into that Province by the Montenegrins.

My preceding Letter informed Your Excellency of the quiet condition of the Herzegovine. & Khourshid Pasha having consulted with the military Pashas has come to the opinion that it is perfectly useless his going at present to Mostar, he has written to General Mamula informing him of his determination in consequence of the very satisfactory state of the Province which renders the presence of any Foreign Troops quite unnecessary, but reserving to himself the right of applying to the Austrian General, should matters assume such a turn as should lead him to believe the means placed at his disposal were insufficient.

The Instructions sent to Khourshid Pasha were based on Reports from this place & from the late Governor General of the Herzegovine, & from the Austrian Vice Consul at Mostar, reports which subsequent researches have proved to have been pretty exaggerated.

⁴⁴ *Ibid.*, FO 195/439, f. 117–120. The same information in FO 78/1010, f. 165–167 (Colquhoun to Clarendon, No. 19, Sarajevo, 29 June 1854).

Your Excellency of course receiving more directly reports from Scutari I do not send in extenso the Letter received yesterday from the Vice Consul there. He mentions the arrival of the Turkish Commissary Tefik Effendi, his having promulgated the firman by virtue of which he is authorized to provide quarters and provisions for those troops which in case of need would arrive etc. The Austrian Vice Consul of Scutari immediately on Tefik's arrival sent to Cattaro, to require the presence of some staff officer to concert measures for the occupation of that part of Albania.

The Christian population of the Country hail the arrival of the Austrian forces with gladness, while the Turkish population are proportionally indignant. These latter cannot divest themselves of their old detestation of Austria, in consequence of the long series of encouragement held out to their neighbours of Montenegro, to the great detriment of Turkey. Angry menaces are heard which give some uneasiness to the residents who are well acquainted with the nature of the Albanians, a well armed and warlike people. The Vice Consul adds "the Albanians we would have willingly seen an Anglo-French occupation, in whose loyalty & friendship they have full confidence. They would have abstained from making any remarks, if Austria had continued her masses of Troops on the Frontiers, till, a real danger occurring to the Turkish Government, a forward movement might pretty be called for". The preceding is from our Vice Consul. I annex a few remarks from the French Vice Consul Mr Hesquart to Mons Wiet. "Ici les Turcs Albanais si turbulents, si ennemies, à tout qui est étranger, qui détestent l'Autriche pardéplus tous, sont capable de faire un mouvement contr'eux et Dieu sait quelles en seront les conséquences". He goes on to say "I think the entry of the Austrians nearly decided on; the Turkish Commissary Tefik Effendi having told the Austrian Vice Consul, that not having yet received his final instructions, he could not judge whether the fit moment was arrived for the Entry of the Troops; the Austrians Vice Consul was reported to have replied that the Porte had nothing more to do in the matter, General Mamola was the only judge of the fit moment for action".

In our various and frequent interviews with the intelligent Governor General, Mr Wiet and myself have considered it our Duty to reassure him as to the sincerity and bona fides with which Austria has now joined the two Western Powers against the Common Enemy; we have to a certain degree succeeded, but it is still very evident that it will be only ay the last extremity that either His Excellency or the military Pashas will consent to call on the Austrians for assistance. The usual argument adduced is; we cannot at once & so suddenly, blew out from our recollection; the long years of more than doubt and suspicion which have filled our minds as to the intention of neighbour, who has observed but little retenu in his Conduct towards limitroph Provinces, whose component elements unfortunately have given ample scope for the exercise of the unscrupulous course of intrigue, which has characterized the Austrian agent, whether of high or low Rank, whether recognized or secret.

**20. Colquhoun to Clarendon, No. 21,
Sarajevo, 12 July 1854⁴⁵**

I have little official to report since my last, except the return here of Mr Sarell & the dragoman of the French Consulate. These Gentlemen are making up the report of their journey into the Herzegovine, which I will send to Your Lordship by the first post from hence.

We received this morning the information of another act of assassination on the persons of two Christian Merchants & of a House Servant, who passing the night at a Han near Belina in the District of Tuzla, were found next morning murdered. The master of the Han was absent at the time. A number of persons chiefly Bosniac Mussulmans are in arrest on suspicion.

The Governor General confesses he sees now the inutility of lenient measures, & I hope he will in the several cases I have before alluded to, now increased by this recent act, employ vigorous means to put a stop to these atrocities.

The Vienna papers which arrived this morning confirm some intelligence that Mr Fonblanque had communicated to me on the 4th instant that the whole Body of Russian troops were quitting Wallachia for Moldavia, that Giurgevo was evacuated & he further informs me that Austrian steamboats on the Danube, which till lately plied only as far as Widdin, would now continue on to Rustchuk and Silistria.

In this state of things, I think it may be desirable that I should leave Bosnia & avail myself to the Steam Boats, that I should go as far down the Danube as I can, so as to shorten as much as possible my land journey on horseback at the present season, when the heat are so intense. From Varna I shall proceed to Constantinople, to receive the order of His Excellency the Ambassador.

I have not yet fixed on the day of my departure, but it will be early in the ensuing week, the 17th or 18th instant.

⁴⁵ *Ibid.*, FO 78/1010, f. 171–172.

LA STRUCTURATION SÉMANTIQUE
DES VERBES DE MOUVEMENT EN SLAVE

OCTAV EUGEN DE LAZERO
(Institut d'Études Sud-Est Européennes
de l'Académie Roumaine, Bucarest)

This article proposes a unified analysis of the aspectual oppositions perfective-imperfective and determinate-indeterminate. It is argued that both contrasts center on the representation of transitions between situations in both perfectives and determinate imperfectives, which explains the perfective-like behavior of the determinate imperfectives in certain contexts. Comparing the respective functions of the determinate and indeterminate imperfectives in languages which display this opposition to different degrees (e.g. Russian vs. Bulgarian) suggests an explanation of the multiple aspectual pairing observable in verbs of motion.

1. Introduction

Les langues slaves présentent, à côté de l'aspect verbal bien connu manifesté dans les couples perfectif-imperfectif, un sous-aspect présent dans les verbes de mouvement imperfectifs non-préfixés, qui est généralement décrit comme opposant un déterminé (mouvement dans une seule direction) à un indéterminé (mouvement sans direction déterminée). Dans les langues slaves du sud, bien que l'existence de ce sous-aspect ne soit pas toujours aussi facilement à détecter que dans les langues slaves de l'est et de l'ouest, elle ressort néanmoins dans la comparaison des emplois spécifiques de chacun des membres du couple aspectuel déterminé-indéterminé; de plus, ces emplois spécifiques dans les langues slaves méridionales, et notamment en bulgare, éclairent des distinctions sémantiques non-manifestes morphologiquement dans leur correspondants en slave oriental ou occidental.

L'objectif de cette étude est de démontrer que l'aspect verbal lexical¹ en slave, qui est centré autour de l'expression des transitions entre deux situations par les perfectifs, se manifeste dans deux types de contraste aspectuel: d'une part

¹ On désignera par 'aspect lexical' en slave celui marqué par une dérivation lexicale, comme dans les perfectifs dérivés des imperfectifs ou vice versa. Plusieurs langues slaves ont conservé aussi un 'aspect grammatical', exprimé au moyen de morphèmes grammaticaux: telle est l'opposition aoriste-imparfait en vieux-slave ou bulgare.

l'opposition perfectif-imperfectif, et de l'autre l'opposition déterminé-indéterminé. Cette comparaison aboutit à la conclusion que la présence des arguments² signifiant une destination ou un but (spatial ou temporel) rend un verbe perfectif, étant donné que la présence d'un but implique une transition entre une 'situation avant' et une 'situation après' – dans ce cas, une situation initiée par l'arrivée au but. Ceci est la raison pour laquelle les déterminés imperfectifs se comportent comme des perfectifs lorsqu'ils ont une destination comme argument. Une autre conclusion qui se dégage de cette étude est que les verbes de mouvement en slave du sud se rangent dans la même structure sémantique que leurs correspondants dans les autres langues slaves, dont les relations sémantiques ressortissent aussi dans la dérivation morphologique.

Les sections 2 et 3 traitent du rôle des transitions dans chacune des deux oppositions perfectif-imperfectif et déterminé-indéterminé, plus particulièrement de leurs sous-classifications à base fonctionnelle. La première n'entre en discussion qu'autant qu'elle peut servir à éclairer les propriétés analogues de la seconde. Aussi bien les perfectifs que les imperfectifs déterminés sont employés pour décrire des complexes de situations (situation avant transition et situation après transition), tandis que les imperfectifs en général, ainsi que les imperfectifs indéterminés, décrivent des situations uniques. Le but de cette analyse est d'expliquer les points communs des deux contrastes aspectuels – le comportement 'perfectif' des imperfectifs déterminés par rapport à leur correspondants indéterminés dans les contextes où l'existence d'une transition devient pertinente –, ce qui fera l'objet d'une étude plus détaillée dans la section 4. On démontrera aussi que l'établissement des couples aspectuels dans les verbes de mouvement par référence aux deux contrastes découle des formulations proposées pour rendre compte de leur valeurs aspectuelles respectives. Par exemple, le russe *xodit* 'marcher' constitue le membre imperfectif d'un couple formé avec les perfectifs *sxodit* 'rendre une visite, aller chercher qq. (à pied)' et *poxodit* 'marcher un peu, faire une promenade (à pied)'; en même temps, *xodit* est le membre indéterminé (sans spécification du but du mouvement) du couple formé avec le déterminé *idti* 'marcher (dans une certaine direction)', qui lui-même s'oppose comme imperfectif au perfectif *pojti* 'se mettre en marche'. La section 5 traite brièvement du rôle de l'information thématique³ dans l'aspect verbal en slave, pour autant que des buts spatiaux ou temporels impliquent nécessairement des transitions temporelles.

² Le terme 'argument' (d'un verbe) désignera le sujet ainsi que tous les compléments obligatoires d'un verbe; un complément facultatif sera désigné comme 'oblique'. Par exemple, le complément de lieu dans *Jean habite à Lyon* sera un argument, sans lequel la phrase est incomplète (*Jean habite...*), tandis que cette même expression dans *Jean travaille à Lyon* sera un oblique, puisque *Jean travaille* peut fonctionner comme une phrase à sens complet.

³ L'information thématique se réfère à l'information inhérente dans un verbe quant au nombre et aux types de ses arguments: le sujet, ainsi que les compléments (aussi bien les arguments que les obliques) expriment chacun un 'rôle thématique': dans *Jean m'a donné ce livre quand ils est venu me chercher*, le sujet *Jean* est un 'agent', le complément d'objet indirect *me* est un 'bénéficiaire', le complément d'objet direct *ce livre* est un 'thème' (ou 'objet'), et la subordonnée *quand il est venu me chercher* est un oblique avec le rôle thématique 'place'.

Dans l'ensemble de cette étude, les exemples les plus nombreux sont tirés du russe et du bulgare – du russe, parce qu'il est la langue qui a fait l'objet des analyses les plus détaillées à cet égard, et du bulgare, parce qu'il présente la déviation maximale par rapport à la systématisation morphologique des verbes de mouvements dans les autres langues slaves, tout en exprimant les mêmes distinctions de base par des moyens morphologiques et lexicaux qui lui sont propres. L'existence de ces distinctions exprimées par d'autres moyens renforce la thèse promue dans cette étude, qui soutient le caractère systématique des relations entre les deux contrastes aspectuels.

2. L'opposition perfectif-imperfectif

Dans cette section on formulera les conditions minimales pour l'emploi des perfectifs et des imperfectifs, respectivement l'existence d'une transition et l'existence d'une situation durative.

2.1. Les imperfectifs

Tous les verbes imperfectifs en slave expriment soit des activités, soit des états (dans la terminologie de Vendler 1967⁴), qui sont duratifs par leur nature même. Ceci est vrai pour tous les usages de l'imperfectif que l'on peut distinguer: processuel, itératif et général-factuel, y compris les actes inversés (puisque l'inversion d'un acte suit l'acte, et par conséquent il doit y avoir un intervalle de

⁴ Vendler distingue entre quatre types de situations qui peuvent être décrites par des prédicats: 'états' (*Jean habite à Lyon/aime lire*); 'activités' (processus ou actions qui se poursuivent sans but: *Jean travaille/boit de l'eau*); 'accomplissements' (processus ou actions qui sont dirigés vers un but: *Jean lit une lettre / boit une verre d'eau*); et 'achèvements' (processus ou actions qui atteignent leur but d'une manière quasi-instantanée, et dont la durée est négligeable: *Jean a atteint le sommet de la montagne; L'eau a cessé de couler*). Smith (1997) ajoute à cette liste les 'semelfactifs', qui sont instantanés comme les achèvements, mais ne marquent pas une transition pertinente entre deux situations: *Jean poussa un soupir / éternua*. Les états, les activités et les accomplissements sont duratifs; les achèvements et les semelfactifs sont instantanés (non-duratifs). Les états, les activités et les semelfactifs sont adéliques (il n'y a pas de but inhérent à la situation); les accomplissements et les achèvements sont téliques (ils ont un but inhérent). Les états sont statiques, tandis que tous les autres types de situations sont dynamiques. Les situations dynamiques sont appelées 'événements', par opposition aux états (statiques). Traduisant tout ceci dans un langage des traits distinctifs sémantiques, on aura:

– état: [-dynamique] (aussi: [+duratif][-télique] – ces deux traits étant impliqués par [-dynamique])

– événement: [+dynamique]

– activité: [+dynamique][+duratif][-télique]

– accomplissement: [+dynamique][+duratif][+télique]

– achèvement: [+dynamique][-duratif][+télique]

– semelfactif: [+dynamique][-duratif][-télique].

temps non-nul entre l'acte et son inversion)⁵ – ainsi russ. *brat*ⁱ et bg. *vzemam*ⁱ 'prendre':⁶

- (1a) *Poka jabralⁱ knjigu, Tanja čitala žurnal.* (Forsyth 1970: 15) – processuel
 (1b) *Kato az vzemaxⁱ knjigata, Tanja čete žurnal.*
 'Le temps que j'ai mis à emprunter le livre [à la bibliothèque], Tanja a lu un journal.'
- (2a) *Ja često bralⁱ knjigi domoj i čital ix.* (Forsyth 1970: 15) – itératif
 (2b) *Često vzemaxⁱ knjigi vkāšti i gi četjax.*
 'Je prenais souvent des livres [à la bibliothèque], les apportais à la maison et les lisais.'
- (3a) *Ja uže čital ètu knjigu. Jabralⁱ eë v biblioteke.* (Forsyth 1970: 15) – acte inversé
 (3b) *Čel sām veče тази книга. Vzemaxⁱ ja ot bibliotekata.*
 'J'ai déjà lu ce livre-là. Je l'ai emprunté à la bibliothèque.'

Cette généralisation s'applique à toutes les langues slaves, et toutes les langues slaves présentent ces usages de l'imperfectif. Étant donné que la forme aspectuelle employée pour 'nommer l'action', ou bien identifier celle-ci de quelque manière que ce soit, est l'imperfectif dans la fonction respective (général-factive, narrative, prohibitive, etc.), une proposition avec l'imperfectif identifiera l'état ou l'activité exprimée par le verbe. L'emploi de l'imperfectif requiert que la situation décrite soit durative, c'est-à-dire qu'il y ait un intervalle de temps non-nul – une situation durative S – décrit au moyen de l'imperfectif:⁷



Cette condition de durativité, qui devient ainsi une 'condition d'imperfectivité' Cⁱ, consiste en ce que si une proposition pⁱ, correspondant à une expression avec un imperfectif, identifie une situation e, alors e est durative:

- (5) Cⁱ: pⁱ(e) → Duratif(e)
 'Si une situation est identifiée par une proposition avec l'imperfectif, alors cette situation est durative.'

⁵ La distinction des fonctions principales des imperfectifs (ainsi que celles des perfectifs dans la section suivante) suit les descriptions données par Schlegel (2002) des usages des formes aspectuelles en russe.

⁶ Les *p* et les *i* marquent respectivement les perfectifs et les imperfectifs.

⁷ La durativité a été d'ailleurs parfois considérée comme étant le trait définitoire de l'imperfectif, à commencer par Mazon (1911).

Une situation durative peut être décrite aussi bien avec un perfectif – par exemple, dans la présence d’un adverbe de durée en russ. *pročítat*^p *knihu za čas* ‘lire un livre dans une heure’, ou bien d’un adverbe de fréquence qui introduit alors un sous-cadre de référence dans la narration, comme russ. *každyj raz* ‘chaque fois’ (exemples chez Comrie 1976: 31) –, mais il faut bien noter que Cⁱ ne s’applique pas aux perfectifs en tant que classe aspectuelle, tandis qu’elle caractérise tous les imperfectifs.

Sonnenhauser (2006) a entrepris une étude systématique de l’imperfectif en russe. Toutes les interprétations de l’imperfectif qui y sont distinguées (Sonnenhauser 2006: 27) ont en commun la durativité. Ceci est vrai par définition pour les interprétations durative, itérative, actuelle-processuelle, inactuelle-continue, habituelle et permanente. Le conatif est duratif parce que le déploiement d’effort s’étale dans le temps. Le général-factuel est duratif par défaut: étant d’application générale, il ne pourrait pas se référer à une situation unique, donc forcément il ne peut être instantané. (Une situation instantanée répétée sera itérative, donc durative.) Le potentiel est duratif parce que la possession de la capacité de créer une certaine situation constitue elle-même un état, qui est duratif. Enfin, l’interprétation ‘atemporelle’ est en fait indistincte du général-factuel.

On peut aisément vérifier que Cⁱ s’applique aux imperfectifs en tant que classe, dans toutes les langues slaves, et cela indépendamment de la classification interne des imperfectifs. Ainsi les ‘habituels’ (cf. Mønnesland 1984; Danaher 1996; etc.), qui sont plus communs en slave de l’ouest et en serbo-croate (Browne 1993: 332), décrivent des situations tout comme le font les autres imperfectifs dans l’exemple tchèque suivant, l’habituel *střihávat*ⁱ ‘couper (d’habitude)’ est contrasté avec le non-habituel *střihat*ⁱ ‘couper’:

(6) *Střihávaliⁱ jsme si naše stromy sami, ale teď k nám chodí zahradník a střiháⁱ nám je.*

‘Nous ébranchions les arbres nous-mêmes, mais maintenant un jardinier vient chez nous et fait l’ébranchage pour nous.’ (Lee 1964: 121/206)

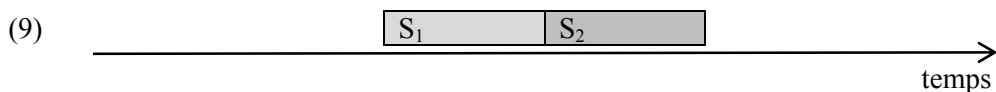
Cⁱ rend compte aussi de tous les imperfectifs secondaires, fréquents surtout en bulgare, qui sont dérivés de perfectifs préfixés ayant le même sens lexical que l’imperfectif de base, dans des cas où les autres langues slaves n’utilisent pas de telles dérivations secondaires même si elles seraient morphologiquement possibles – ainsi bg. *pročitam*ⁱ, dérivé de *pročeta*^p, dérivé à son tour de *četa*ⁱ, tout les trois verbes signifiant ‘je lis’ avec leurs valeurs aspectuelles respectives (Friedman 1985; Fielder 1993; Sell 1995). La valeur de ces imperfectifs est itérative (7), à moins qu’ils soient employés au présent narratif (8) en tant que processuels duratifs, afin de produire une description plus vive d’un événement passé; un itératif décrit une situation en tant qu’elle est caractérisée par la répétition d’un événement:

- (7) *Jordan pročitáⁱ vestnika vsemi den.* (imperfectif secondaire *pročitamⁱ* ‘je lis’) ‘Jordan lit le journal jour.’
- (8) *Ivan Vazov napisvaⁱ romana Pod igoto prez 1888 godina.*
(imperfectif secondaire *napisvamⁱ* ‘j’écris’) ‘Ivan Vazov écrivit le roman *Sous le joug* en l’année 1888.’ (Ginina et al. 1965: 129)

2.2. Les perfectifs

Un perfectif par lui-même fait toujours référence à une transition entre deux situations. D’après Bondarko (1995: 49), cette caractérisation des perfectifs (en russe) comme exprimant des transitions remonte à Maslov (1948/1984: 48): le perfectif *vyjti^p* ‘sortir’ dans *Ja chaque vyšel^p iz domu* ‘Je suis sorti de la maison’ décrit “une action prise dans son ensemble, représentant une transition dans un nouvel état – d’être dans la maison à être dehors la maison”. En ce sens, Bondarko parle de l’“apparition d’une situation nouvelle” (*voznikovenie novoj situacii*). Bickel (1997) et Schlegel (1999; 2000), parmi d’autres, traitent l’aspect slave eux aussi dans cette perspective.

Le terme ‘transition’ comprend tous les usages des perfectifs et sous-tend plusieurs autres définitions de la perfectivité qui ont été proposées dans la littérature aspectologique, comme la “limitation” (Jakobson 1957/1971; Avilova 1976; Lyons 1977; Padučeva 1996), la “totalité” (Maslov 1965; 1948/1984; Forsyth 1970; Bondarko 1971; Comrie 1976), ou les “limites initiale et finale” (Smith 1997: 3). Ce qu’un perfectif décrit peut être représenté comme une transition entre deux situations consécutives S_1 et S_2 :

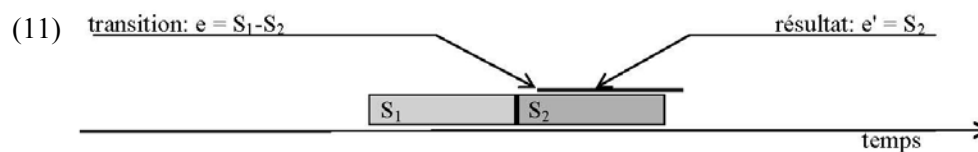


Une proposition avec le perfectif identifie l’événement qui marque le début de S_2 , et cet événement constitue la transition de S_1 à S_2 . En français aussi, *Jean a mangé la pomme* identifie l’événement initiant l’état de la pomme ayant été mangée (par Jean), et la transition vers cet état est l’événement décrit par l’action de Jean mangeant la pomme. Par conséquent, la dénotation d’un verbe perfectif doit remplir une ‘condition de perfectivité’ C^p , qui peut être formulée en disant que la situation identifiée par une proposition donnée p^p , correspondant à une expression avec le perfectif, doit constituer la transition vers une situation nouvelle qui n’est pas identifiée par p^p – en d’autres termes, si p^p est vraie pour une situation e , il doit y avoir une situation e' postérieure à e (telle que la fin de e précède le début de e' , ou bien tout instant compris dans e précède tout instant dans e') ou p^p est fausse.⁸

⁸ La conséquence dans (10) rend ce que Schlegel (1999) appelle “la précédence temporelle de l’action par rapport au repère temporel”, où “repère temporel” (*Bezugsmoment*) correspond à e' dans (10) et (11), non pas à l’acception plus connue de Reichenbach (1966).

- (10) $C^p: p^p(e) \rightarrow \exists e'_s[e < e' \ \& \ \neg p^p(e')]$
 $e < e' := \forall t_i \in e \forall t_j \in e' [t_i < t_j]$
 ‘Si une situation est identifiée par une proposition avec le perfectif, alors cette situation constitue une transition vers une situation nouvelle, qui n’est pas identifiée par la proposition respective.’

L’événement e qui est décrit à l’aide d’un perfectif constitue la transition S_1 - S_2 , tandis que e' est l’état résultatif post-transition S_2 :



Quelques exemples de telles transitions en français:

- (12) Complétive: $p^p =$ ‘Jean mangeant la pomme’
 $e =$ l’événement de la consommation de la pomme par Jean
 $e' =$ l’état de la pomme ayant été consommé
- Inceptive: $p^p =$ ‘Jean s’endormant’
 $e =$ l’événement où Jean s’endorme
 $e' =$ le sommeil⁹
- Semelfactive: $p^p =$ ‘Jean éternuant’
 $e =$ l’éternuement
 $e' =$ l’absence d’éternuement

C^p définit les perfectifs en tant que classe, et elle est satisfaite par tous les perfectifs, qu’ils se rapportent à la fin ou au début de la situation durative décrite à l’aide d’un imperfectif – la lecture complétée dans (13) et le début du sommeil dans (14) respectivement –, ou bien qu’ils décrivent des événements instantanés comme dans (15):¹⁰

- (13) *Toj iska da pročeta^ptozi roman.* (bg. Complétif *pročeta^p* ‘lire’)
 ‘Il veut lire ce roman.’
 S_1 : ‘le roman n’ayant pas encore été lu’ // S_2 : ‘le roman ayant déjà été lu’
 $e = S_1$ - S_2 : ‘le sujet en train de lire le roman’

⁹ L’intervalle temporel qui correspond au sommeil peut aussi être décrit comme ‘l’état de ne pas s’endormir’, au cas où des doutes apparaissent quant au type de situation du sommeil lui-même (état ou activité).

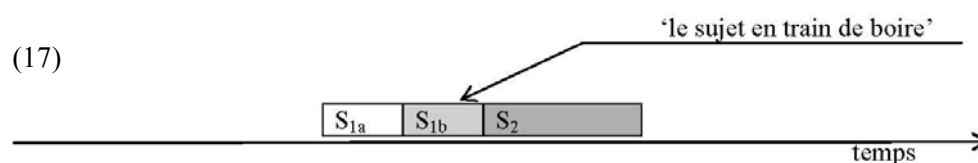
¹⁰ La perfectivité ne saurait être assimilée à une ‘action complétée’, cf. la critique de cette conception par Galton (1980).

- (14) *Ivan zaspja^p kāsno.* (bg. Ingressif *zaspja*^p ‘s’endormir’)
 ‘Ivan s’est endormi tard.’
 S₁: ‘Ivan ne s’étant pas endormi’ // S₂: ‘Ivan s’étant endormi’
 e = S₁-S₂: ‘Ivan en train de s’endormir’
- (15) *Trjabva da čukneš^p edin pāt i az šte ti otvorja.* (Ginina et al. 1965: 125)
 (bg. Semelfactif *čukna*^p ‘frapper (une seule fois)’)
 ‘Il faut que tu frappes une fois [à la porte] et je t’ouvrirai.’
 S₁: ‘le sujet n’ayant pas frappé’ // S₂: ‘le sujet ayant frappé’
 e = S₁-S₂: ‘le sujet en train de frapper à la porte’

La classe des perfectifs qui se rapportent à la fin d’une situation durative décrite par un imperfectif comprend ceux qui expriment la ‘culmination inhérente’ à l’événement décrit par un imperfectif, tel russ. *napisat*^p vs. *pisat*ⁱ ‘écrire’, et aussi les autres classes de perfectifs tels que les très rares terminatifs du genre russ. *otljubit*^p ‘arrêter d’aimer’ (Janda 2008: 254), les réfléchis intensifs (russ. *naest’sja*^p ‘manger à sa faim’), les délimitatifs (bg. *pijna*^p ‘boire un petit peu’), ou les démarcatifs en *pro-* (russ. *prospat*^p ‘dormir pour un certain temps’) etc.:

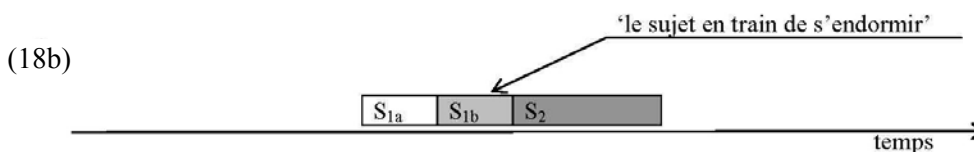
- (16) *Iskaš li da pijneš^p malko?* (bg. Délimitatif *pijna*^p ‘boire un petit peu’)
 ‘Est-ce que tu veux boire un petit peu?’ (Ginina et al. 1965: 125)
- S₁: ‘le sujet n’ayant pas bu’ // S₂: ‘le sujet ayant bu’
 e = S₁-S₂: ‘le sujet en train de boire’

Dans les constructions avec ces perfectifs, l’événement est lui-même compris dans la situation décrite par le non-accomplissement de l’événement: dans (16), l’intervalle temporel pendant lequel le sujet est en train de boire (l’événement S_{1b}) fait partie du S₁:



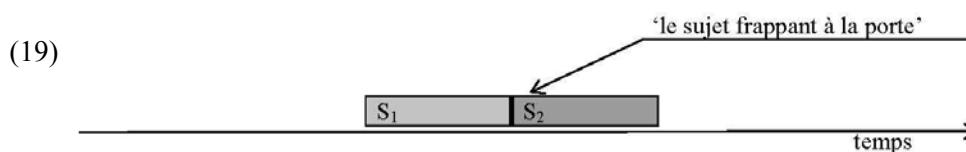
Les perfectifs qui se rapportent au début de l’événement ou de l’état décrit par un imperfectif dérivationnellement lié à lui, tel russ. *zapet*^p ‘commencer à chanter’ (*pet*ⁱ ‘chanter’), *pojti*^p ‘se mettre en marche’ (*idti*ⁱ ‘marcher’), or *uvidet*^p ‘s’apercevoir’ (*videt*ⁱ ‘voir’), rempliront eux aussi la condition C^p, cf. (14). En ce cas, la situation S_{2a} décrite par une proposition avec un perfectif ingressif fait partie de S₂ (18a), à moins qu’elle soit conçue comme qualitativement différente de S_{2b} (18b) – ainsi ‘s’endormir’, ‘s’apercevoir’ ou ‘apprendre’ comme impliquant des processus

hétérogènes, donc d'une nature différente, par rapport aux notions de 'dormir', 'voir', ou 'savoir' respectivement:



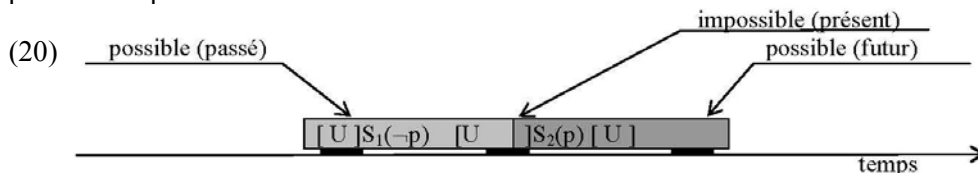
Ce n'est que dans le second cas qu'un imperfectif secondaire (russ. *zasypat'*ⁱⁱ) est dérivé, afin de décrire un processus de s'endormir sans référence à son caractère transitoire.

C^p est remplie aussi par tous les perfectifs qui décrivent des événements instantanés (non-duratifs), tels bg. *dam*^p 'donner' ou *čukna*^p 'frapper à la porte (une seule fois)', cf. (15). Si l'événement lui-même est considéré comme ponctuel, il constituera par lui-même la transition dans un complexe de situations consécutives:



La validité de (10) se vérifie pour tous les genres de situations énumérées par Isačenko (1962: 385–418) comme étant exprimées en russe par des perfectifs; elle peut donc être considérée comme une définition de la perfectivité.

L'existence de C^p explique pourquoi les perfectifs ne peuvent pas être employés au présent de l'indicatif pour décrire des situations ayant lieu strictement au moment de l'énoncé, sans rapport à des résultats en vue. Si le moment de l'énoncé U (considéré comme un interval temporel non-nul) se situe avant ou après la transition, il sera compris soit dans S_1 soit dans S_2 , mais s'il inclut la transition, il fera partie aussi bien de S_1 que de S_2 . En ce cas-là, la proposition sera aussi bien vraie que fausse pendant U , ce qui revient à dire qu'une proposition avec le perfectif au présent indicatif sera une contradiction:



2.3. Les perfectifs et les imperfectifs dans leur relation réciproque

Le fait que seuls les imperfectifs se rapportent à des situations uniques, tandis que tous les perfectifs doivent se rapporter à un complexe de situations pour y trouver une transition, rend compte de l'usage différentiel des formes aspectuelles.

2.3.1. Distribution complémentaire

Les conditions C^p et C^i sont remplies respectivement par tout verbe perfectif et imperfectif, mais elles ne s'excluent pas l'une l'autre pour autant, puisque'elles ne sont pas contradictoires. Néanmoins, l'opposition perfectif-imperfectif est binaire, sans troisième terme, parce qu'il y a une corrélation pragmatique à deux sens entre les formes aspectuelles et les conditions qui leurs sont associées:

- si le discours demande la description d'une seule situation, la forme aspectuelle à employer sera l'imperfectif; et
- si le discours demande une référence à plusieurs situations, la forme aspectuelle à employer sera le perfectif.

(21)	Sens:	une seule situation	plusieurs situations (transition)
		↕	↕
	Forme:	imperfectif	perfectif

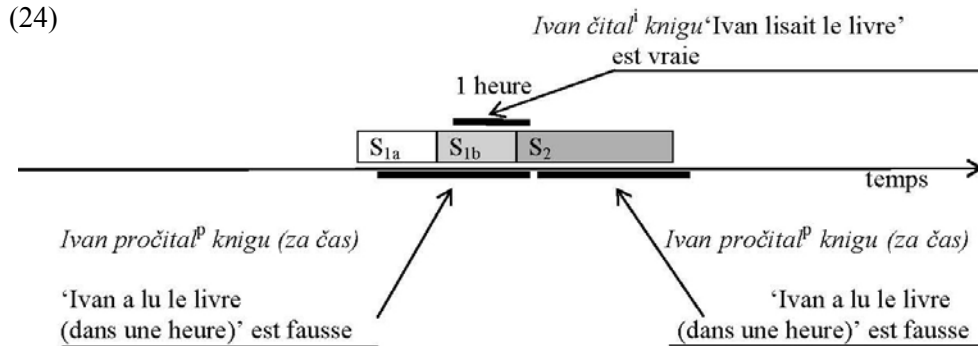
Du fait que C^i est remplie par les imperfectifs il ne s'ensuit pas que C^i ne peut être remplie par d'autres formes aspectuelles, mais puisque la seule autre forme aspectuelle disponible est le perfectif, qui ne remplit pas toujours C^i , il s'ensuit que C^i ne peut être associée qu'avec l'imperfectif. Par conséquent, chaque fois que c'est une situation, plutôt que la transition entre deux situations, qu'il faut exprimer, le locuteur devra employer l'imperfectif – et de même pour l'association entre C^p et le perfectif. Les fonctions des formes aspectuelles sont la conséquence de cette expression de la singularité des situations par les imperfectifs et de leur pluralité par les perfectifs.

2.3.2. Les relations temporelles dans les couples aspectuels

Le perfectif peut être employé, avec des adverbes de sens approprié, afin de décrire une transition graduelle, donc durative (22), pourtant dans cet exemple une proposition avec le perfectif ne sera vraie à aucun moment durant la lecture. La lecture elle-même, en tant qu'événement écrit avec l'imperfectif (23), fait partie de la S_1 (la situation avant l'accomplissement de la lecture), où (22) est fausse.

(22) *Ivan pročítal^p knihu za čas.* (russ. *pročítat*^p 'lire')
'Ivan a lu le livre dans une heure.'

(23) *Ivan čítalⁱ knihu.* (russ. *čítat*ⁱ 'lire')
'Ivan lisait le livre.'



Tous les imperfectifs décrivent des activités (ou des états), cf. la définition de Dowty (1991a: 57): “If ϕ is an activity verb, then $x\phi ed$ for y time entails that at any time during y , $x\phi ed$ was true.” En russe, *Ivan čital čas* ‘Ivan a lu pendant une heure’ implique *Ivan čital* ‘Ivan a lu’ à tout moment pendant cette heure-là. Dans des phrases comme (22), avec un perfectif et un adverbe de durée, le prédicat décrit un accomplissement: “If ϕ is an accomplishment verb, then $x\phi ed$ for y time does not entail that $x\phi ed$ was true during any time during y at all” (Dowty 1991: 57). Le prédicat de (22) est télique (accomplissement), tandis que celui de (23) est atélique (activité). En russe, *Ivan čital knigu čas* ‘Ivan a lu le livre pendant une heure [non: dans une heure]’ (seul l’imperfectif *čital* est permis ici) n’implique pas *Ivan pročitao knigu* ‘Ivan a lu le livre [et l’a fini]’ (avec le perfectif).

2.3.3. L’imperfectif général-factuel

L’une des fonctions de l’imperfectif est le ‘général-factuel’,¹¹ c’est-à-dire la simple mention de l’occurrence d’une situation. Puisque c’est l’imperfectif qui décrit des situations en elles-mêmes, cette fonction est remplie par l’imperfectif:

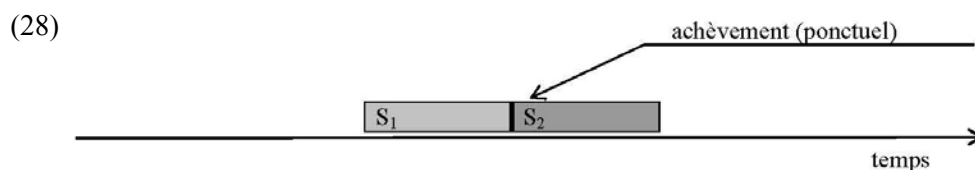
- (25) *Jesi li uspavljivaoⁱ dete?* (sb.-cr. *uspavljivati* ‘endormir’) ‘Est-ce que tu as jamais endormi un enfant?’ (Dickey 2000: 97)
- (26) *Odnazdy on uže polučalⁱ vygovor za opozdanie.* (russ. *polučat* ‘recevoir’) ‘Il a déjà été réprimandé une fois pour être en retard.’ (Dickey 2000: 98)

Dickey discute plusieurs différences entre les langues slaves quant au choix des formes aspectuelles, en remarquant que dans la partie ouest du domaine slave, comprenant les langues slaves occidentales moins le polonais, plus le slovène, les accomplissements (événements téliques ponctuels) sont exprimés par le perfectif (Dickey 2000: 100–102), même dans l’emploi général-factuel:

¹¹ Voir Rassudova 1975 (critiquée par Rul’janickij 1977); Padučeva 1991; et Dickey 2000: 95–125 pour une discussion de l’état des choses en slave.

- (27) *Jako dziecko raz spadłem^p z tego drzewa.* (pol. *spadć^p* ‘tomber’)
 ‘Quand j’étais enfant, une fois je suis tombé de cet arbre-là.’ (Dickey 2000: 101)

Dans de tels cas, puisque l’événement est représenté comme instantané, il peut être considéré comme une transition entre deux situations, et entrant de ce fait dans le domaine fonctionnel du perfectif:



On peut conjecturer que ces langues considèrent les achèvements en tant que transitions par suite de leur caractère instantané, ce qui justifie leur emploi du perfectif, tandis que les langues de l’est (les langues slaves orientales, plus le polonais, et méridionales, moins le slovène) les considèrent dans leur dimension générale-factuelle, en faisant abstraction tant de leur nature instantanée que de leur rôle de transition, ce qui justifie l’emploi de l’imperfectif.

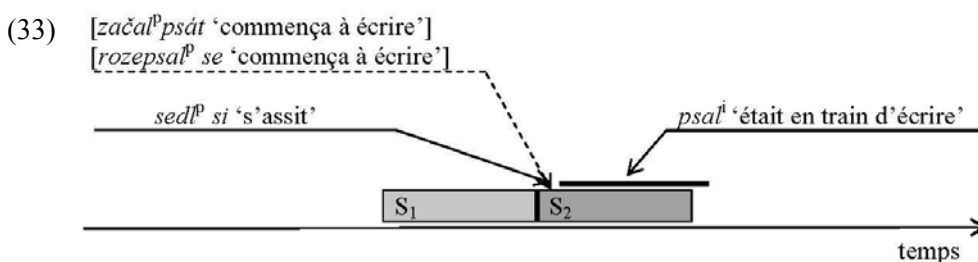
2.3.4. Le choix aspectuel dans des séries d’événements

Si les langues slaves de l’ouest prennent en compte la nature durative ou ponctuelle de l’événement à un plus haut degré que celles de l’est, ceci pourrait rendre compte de quelques autres différences dans l’usage aspectuel entre les parties orientale et occidentale du domaine slave, signalées par Dickey. L’une de ces différences concerne l’emploi caractéristique du perfectif, dans toutes les langues slaves, pour les descriptions des chaînes d’événements. Là aussi, les langues de l’ouest, tout comme celles de l’est à un moindre degré, emploient parfois l’imperfectif. En (29), c’est l’imperfectif *šelⁱ* ‘alla’ qui est employé, parce que l’objet de cette phrase est l’événement de la marche, tandis que la manière dont cet événement fait suite à un autre, donc aussi la transition dans la série des événements, a déjà été exprimée par le perfectif *zvedl^p se* ‘se leva’ dans sa fonction propre. Aussi dans (30), la transition vers l’événement de l’écriture, exprimée avec l’imperfectif *psalⁱ* ‘écrivait’, a été initiée par l’acte de s’asseoir, décrit avec le perfectif *sedl^p* ‘s’assit’; une expression explicite de l’ingression, comme dans (31) et (32), serait redondante (33).¹²

- (29) *Zvedl^p se tedy a šelⁱ k vychodu.* (tch. *zvést^p se* ‘se lever’, *jítⁱ* ‘marcher’)
 ‘Alors il se leva et marcha vers la sortie.’ (Dickey 2000: 204)

¹² Il y a une légère différence de sens entre l’expression avec un verbe lexical qui dénote l’ingression (31) et celle avec un perfectif ingressif dérivé (32), qui résulte de la mesure où la structure de l’événement est explorée dans chacune de ces phrases: (31) prête moins d’attention à l’agentivité du sujet dans l’acte de commencer l’écriture, tandis que (32) dit explicitement que l’agent du commencement était le sujet.

- (30) *Sedl^p si a psalⁱ.* (tch. *sednout^p si* ‘s’asseoir’, *psátⁱ* ‘écrire’) ‘Il s’assit et commença à écrire.’ (Dickey 2000: 204)
- (31) *Sedl^p si a začal^p psát.* (tch. *sednout^p si* ‘s’asseoir’, *začít^p* ‘commencer’) ‘Il s’assit et commença à écrire.’ (Dickey 2000: 205)
- (32) *Sedl^p si a rozepsal^p se.*
(tch. *sednout^p si* ‘s’asseoir’, inceptif *rozepsát^p se* ‘commencer à écrire’) ‘Il s’assit et commença à écrire.’ (Dickey 2000: 205)

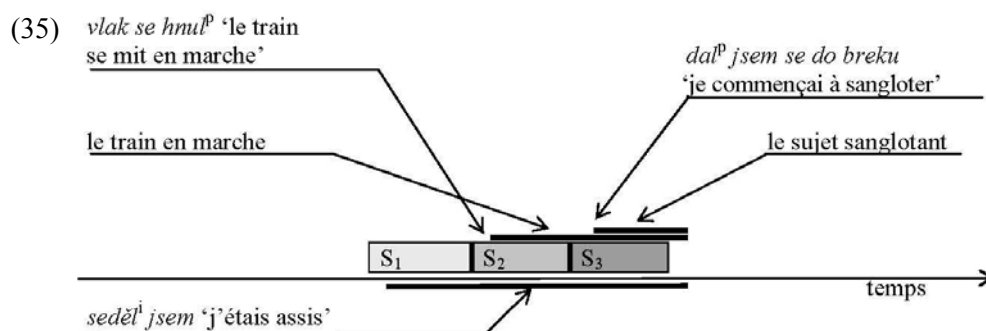


En parcourant tous les exemples que donne Dickey (2000) dans le chapitre 7 de son livre, qui traite de l’“imperfectif dans des séries d’événements et autres expressions d’ingressivité”, il apparaît qu’ils peuvent tous être expliqués au moyen de ce diagramme: ce qui est décrit par l’imperfectif est la situation initiée par le perfectif; signaler le début au moyen d’un prédicat inceptif, comme dans (31) et (32), est redondant, mais pas complètement proscrit. La série d’événements dans (30)–(32) est ‘s’asseoir’ – ‘commencer à écrire’ – ‘écrire’, où les deux premiers sont ponctuels et le troisième est duratif; mais puisque l’écriture (en tant qu’événement) et le commencement de l’écriture sont des événements co-dépendants, l’expression des deux (‘Il s’assit, commença à écrire, et écrivit’) est redondante, donc pragmatiquement déconseillée par les maximes de quantité et de manière de Grice (1968/1991).

Autrement, de par sa fonction de décrire des situations, l’imperfectif est employé pour fournir le cadre d’une série d’événements qui sont mis en évidence et qui constituent des transitions entre des événements¹³. Dans l’exemple plus complexe de (34), l’imperfectif décrit la situation-cadre (le sujet étant assis: *seděl jsem*) pendant laquelle deux événements ponctuels (le départ du train: *hnul^p se*; et le sujet commençant à sangloter: *dal^p jsem se do breku*) ont lieu. Dans (35), l’imperfectif *seděl* ‘être assis’ décrit la situation S₁+S₂+S₃, le perfectif *hnout^p se* ‘se mettre en marche’ décrit la transition entre S₁ et S₂, et l’expression contenant le perfectif *dát^p se do breku* ‘commencer à sangloter’ décrit la transition de S₂ à S₃.

¹³ Richardson (1994) signale le même phénomène en vieil-anglais (dans le *Beowulf*). Chvany (1985) présente des cas en russe où des perfectifs forment le cadre, et des imperfectifs sont mis en évidence.

- (34) *Ale když už jsem sedělⁱ ve vagóně a vlak se hnul^p, já jsem se, pane, dal^p do breku jako malý kluk. (tch.*seděl*ⁱ ‘être assis’, *hnout*^p se ‘se mettre en marche’, *dát*^p ‘donner’)
‘Quand j’étais déjà assis dans la voiture et que le train se mit en marche, alors je commençai à sangloter, monsieur, comme un petit garçon.’ (Dickey 2000: 206)*



- S₁: ‘le train en repos, le sujet non sanglotant’
S₂: ‘le train en mouvement, le sujet non sanglotant’
S₃: ‘le train en mouvement, le sujet sanglotant’

2.3.5. Actions inversées et répétées

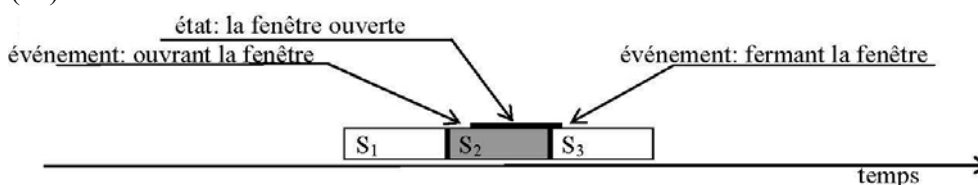
Les actions complexes constituées d’une action suivie de son inversement sont exprimées en slave avec l’imperfectif. Dans (36), la fenêtre a été ouverte, ensuite fermée, donc la situation finale est identique à celle d’avant l’ouverture, et l’aspect employé est l’imperfectif dans sa fonction générale-factuelle – celle de signifier simplement que l’action a eu lieu, sans égard à ses éventuelles conséquences. Au contraire, si la fenêtre reste ouverte, c’est le perfectif qui sera employé (37).

- (36) *Kto zdes’ otkryvalⁱ okno?* (russ. *otkryvat*ⁱ ‘ouvrir’)
‘Qui a ouvert la fenêtre ici?’ (la fenêtre a été ouverte, ensuite fermée)
S: ‘la fenêtre étant ouverte’
- (37) *Kto zdes’ otkryl^p okno?* (russ. *otkryt*^p ‘ouvrir’)
‘Qui a ouvert la fenêtre ici?’ (la fenêtre a été ouverte et laissée ouverte)
S₁: ‘la fenêtre n’étant pas ouverte’ // S₂: ‘la fenêtre étant ouverte’

L’aspect requis dans (36) est l’imperfectif, parce que la question regarde l’existence d’un état où la fenêtre avait été ouverte, ce qui, dans ce cas, ne peut être que la conséquence d’un acte d’ouvrir la fenêtre. S₁ et S₃, durant lesquelles la

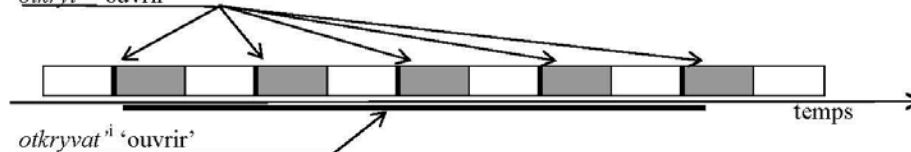
fenêtre est ouverte, sont qualitativement indifférenciées, tout en étant différentes de S₂, où la fenêtre est fermée:

(38)



Si la fenêtre est ouverte plusieurs fois, c'est l'imperfectif *otkryvat*ⁿⁱ qui sera de nouveau employé, afin de décrire une situation caractérisée, dans son ensemble, par la répétition de l'ouverture de la fenêtre, donc par la répétition de la transition (qui serait exprimée individuellement au moyen du perfectif *otkryt*^{np} 'ouvrir'):

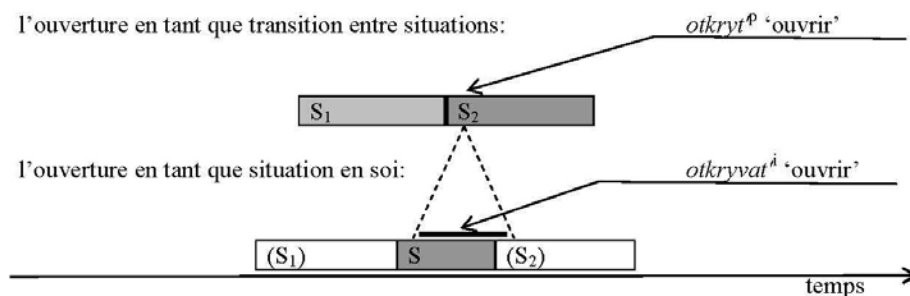
- (39) *Kto zdes' otkryvalⁱ okno?* (russ. *otkryvat*ⁿⁱ 'ouvrir')
 'Qui a ouvert / ouvrirait la fenêtre ici?'
 S: 'ouvrant la fenêtre'

(40) *otkryt*^{np} 'ouvrir'

2.3.6. Les interprétations processuelles itératives de l'imperfectif

L'imperfectif peut décrire des situations constituées aussi bien d'une seule que de plusieurs occurrences d'un événement. En fonction du contexte, (36) peut décrire aussi une ouverture lente de la fenêtre ('Qui était en train d'ouvrir la fenêtre ici?') – assez lente pour pouvoir créer le besoin de la décrire comme une situation durative, plutôt que comme une transition du fermé à l'ouvert (37), où la durée perd son intérêt. Lorsqu'on emploie l'imperfectif, les états S₁ et S₂ (ceux de la fenêtre étant respectivement fermée et ouverte) deviennent irrélevants, parce que l'énoncé se rapporte à la situation S elle-même, plutôt qu'au rôle de celle-ci comme transition entre S₁ et S₂. La différence entre les formes aspectuelles dans (41) résulte de la prise en compte de l'état résultatif, après la transition (avec le perfectif), ou bien de la transition en tant qu'événement en lui-même (avec l'imperfectif).

- (41) L'ouverture en tant que transition entre situations:



l'ouverture en tant que situation en soi:

À l'exception de quelques imperfectifs spécialisés, tels les habituels en tchèque ou les itératifs en bulgare mentionnés plus haut, tout imperfectif en slave admet aussi bien une interprétation processuelle qu'une interprétation itérative (le plus souvent avec la possibilité pour celle-ci d'exprimer aussi l'habituel):

- (42) *Ivan otkryvalⁱ okno.* (russ. *otkryvatⁱ* 'ouvrir')
 'Ivan était en train d'ouvrir la fenêtre.' (processuel)
 'Ivan ouvrait la fenêtre.' (itératif)

Dans les sections qui suivent on démontrera que la même opposition que celle qui existe entre les perfectifs et les imperfectifs opère aussi, bien que dans des conditions d'emploi différentes, dans la classe des verbes de mouvement, où elle sert à distinguer entre les imperfectifs déterminés et indéterminés de la même manière dont les perfectifs sont distingués des imperfectifs. Cette homologie est le fait d'une transposition du domaine temporel (perfectif-imperfectif) au domaine spatial (déterminé-indéterminé).

3. L'opposition déterminé-indéterminé

Cette section propose une analyse du contraste déterminé-indéterminé qui est parallèle au contraste perfectif-imperfectif présenté dans la section précédente: dans chacun de ces deux contrastes, le premier membre réfère à des transitions entre des situations, tandis que le second décrit des situations en elles-mêmes.

3.1. Remarques générales

Toutes les langues slaves expriment, à de divers degrés – maximum en russe et biélorusse, et minimum en serbo-croate, macédonien et bulgare – une distinction aspectuelle limitée à une classe fermée de verbes de mouvement imperfectifs non-préfixés qui expriment aussi la manière du mouvement. Bien qu'il n'y ait pas toujours de consensus complet quant à la composition de cette classe dans chaque langue slave, il est néanmoins toujours possible d'isoler, dans une langue donnée, un noyau de verbes de mouvement dont le comportement aspectuel ressemble à celui

de leurs équivalents sémantiques dans d'autres langues slaves, indépendamment de leur éventuel apparentement étymologique.

Footé (1967: 6–7) et Piñón (1997: 469–474), parmi d'autres, discutent les définitions données par plusieurs auteurs à cette opposition, eux-mêmes préférant les termes 'déterminé' et 'indéterminé'. D'après Piñón (1997: 474), les verbes de mouvement déterminés dénotent "motion processes [which are] single uninterrupted stretches of motion", tandis que ceux indéterminés, par élimination, ne sont pas employés pour dénoter de tels processus. Étant donné que cette définition des déterminés rend compte de tous les emplois de ceux-ci en polonais (la langue dont Piñón tire ses exemples), ainsi que de leurs emplois qu'on peut considérer comme typiques dans les autres langues slaves, on adoptera cette définition de l'aspect déterminé et on désignera comme 'chemin' la "single uninterrupted stretch of motion" de Piñón. Dans cette acception, un chemin signifie une route ou un itinéraire qu'emprunte le mouvement; même s'il y a des interruptions, il y aura néanmoins un chemin d'ensemble suivi par le sujet mouvant, et les interruptions seront irrélégantes pour le mouvement dans son ensemble. Dans leur emplois les plus fréquents, les verbes déterminés décrivent des mouvements sur un seul chemin, tandis que les indéterminés décrivent des mouvements qui ne suivent pas un seul chemin, soit qu'ils ont lieu sans suivre de chemin défini à l'intérieur d'une aire spatiale, soit qu'ils parcourent à plusieurs fois le même chemin (ce qui revient généralement à faire des aller-retours). C'est sans doute le russe qui présente le système le plus complet de couples déterminé-indéterminé (43), tandis que le slave de l'ouest, le biélorusse, l'ukrainien et le slovène occupent une position intermédiaire,¹⁴ avec moins de couples reconnus – par exemple le haut-sorabe en (44) (Šewc-Schuster 1984: 193).

(43)

	'marcher'	'conduire'	'errer'	'aller en véhicule'	'transporter'	'ramper'	'grimper'
déterminé	<i>iditi</i> ¹	<i>vesti</i> ¹	<i>breſti</i> ¹	<i>exat</i> ¹	<i>vezti</i> ¹	<i>polzti</i> ¹	<i>lezt</i> ¹
indéterminé	<i>xodit</i> ¹	<i>vodit</i> ¹	<i>brodit</i> ¹	<i>ezdit</i> ¹	<i>vozt</i> ¹	<i>polzat</i> ¹	<i>lazit</i> ¹

	'porter'	'voler'	'courir'	'nager'	'rouler'	'traîner'	'chasser'
déterminé	<i>nesti</i> ¹	<i>letet</i> ¹	<i>bežat</i> ¹	<i>plyt</i> ¹	<i>katit</i> ¹	<i>taščit</i> ¹	<i>gnat</i> ¹
indéterminé	<i>nosit</i> ¹	<i>letat</i> ¹	<i>begat</i> ¹	<i>plavat</i> ¹	<i>katat</i> ¹	<i>taskat</i> ¹	<i>gonjat</i> ¹

(44)

	'marcher'	'conduire'		'aller en véhicule'	'transporter'		'grimper'
déterminé	<i>hič</i> ¹	<i>wjesč</i> ¹		<i>jěč</i> ¹	<i>wjezc</i> ¹		<i>lězc</i> ¹
indéterminé	<i>chodžič</i> ¹	<i>wodžič</i> ¹		<i>jězđič</i> ¹	<i>wozyc</i> ¹		<i>lazyc</i> ¹

	'porter'	'voler'	'courir'			'traîner'	
détermine	<i>njesč</i> ¹	<i>lečec</i> ¹	<i>běžec</i> ¹			<i>čahnyč</i> ¹	
indéterminé	<i>nosyc</i> ¹	<i>lětač</i> ¹	<i>běhač</i> ¹			<i>čahač</i> ¹	

¹⁴ La situation en vieux-slave semble être proche de celle dans ce groupe intermédiaire.

À l'exception du slovène, les grammaires descriptives des langues slaves méridionales modernes ne reconnaissent pas de tels couples, bien que les emplois les plus caractéristiques de plusieurs verbes apparentés à ceux qui entrent dans des couples aspectuels en slave oriental et occidental soient les mêmes en slave du sud. Par exemple, sb.-cr. *ići*^{i/p} 'aller' ou slo. *iti*^{i-det/p15} 'aller' ont un comportement très similaire au russe *idti*^{i-det} 'aller (à pied)' en ce qu'ils expriment un mouvement suivant un chemin, tout en se différenciant de leur équivalent parce qu'ils n'expriment pas la manière du mouvement ('à pied') et ils sont biaspectuels. De même, slo. *hoditi*ⁱ et sb.-cr. *hoditi*ⁱ /*hodati*ⁱ 'marcher'¹⁶, apparentés au russe *xodit*^{i-indet} 'marcher', qui n'expriment pas toujours la manière du mouvement, ressemblent leur équivalent russe dans la plupart de leurs emplois. Même en bulgare moderne, où le correspondant étymologique de sb.-cr. *ići*^{i/p} et russ. *idti*^{i-det} n'est utilisé qu'en forme affixée (*otivam*^p 'je vais', *idvam*ⁱ 'je viens'), les emplois principaux de *xodja*ⁱ 'aller' correspondent à ceux de sb.-cr. *hoditi*ⁱ /*hodati*ⁱ et russ. *xodit*^{i-indet} (Venediktov 1961).

À côté de ces traits aréaux dans la classe des verbes de mouvement en slave, chaque langue, ancienne ou moderne, présente diverses déviations du modèle aspectuel qui est représenté le plus systématiquement par des langues comme le russe ou le polonais. Quelques-unes de ces déviations sont sans doute des restes d'un état des choses plus ancien, d'avant la grammaticalisation des distinctions aspectuelles (Dickey 2010) – par exemple, v.-sl. OCS *iti*^{i/p} 'aller, marcher' est bi aspectuel, et n'exprime pas toujours la manière du mouvement, étant en ce regard similaire à ses équivalents slovène et serbo-croate; aussi en vieux-slave et vieux-russe, les imperfectifs indéterminés (*nositi*^{i-indet} 'porter', *voditi*^{i-indet} 'conduire' etc.) sont employés parfois dans des contextes où les langues slaves de l'est et de l'ouest préfèrent le déterminé (Dostál 1954: passim; Cejtin 1999: s.v.). D'autres déviations sont plus vraisemblablement dues à des innovations – par exemple, les verbes déterminés en tchèque ne forment pas de futur analytique avec *být*ⁱ 'être' comme les autres imperfectifs, mais on lui substitue le non-prétérit du perfectif. Par contre, ces déviations, dans une langue donnée, peuvent ne pas être uniformes dans l'ensemble des couples de verbes de mouvement: ainsi parmi les indéterminés du vieux-slave, *nositi*^{i-indet} 'porter' et *voditi*^{i-indet} 'conduire' peuvent parfois être traduits en russe par un déterminé, mais *xoditi*^{i-indet} 'marcher' n'est pas attesté avec cette fonction.

Étant donné l'existence de ces variations, on appuyera la discussion qui suit par des exemples du russe pris comme des prototypes, car le russe est sans doute la

¹⁵ Les imperfectifs déterminés seront indiqués par *i-det* et les indéterminés par *i-indet* dans les langues où l'existence de couples déterminé-indéterminé est reconnue par les grammaires descriptives.

¹⁶ La situation des verbes de mouvement en serbo-croate est plus complexe par suite de la possibilité de dériver des imperfectifs qui sont distinctement multidirectionnels, ce qui ne trouve pas de parallèle dans les autres langues slaves: *nositi*ⁱ 'porter' (russ. *nosit*^{i-indet}) → *nosati*ⁱ 'porter ci et là' (Browne 1993: 332).

langue slave qui présente l'exploitation la plus systématique de l'opposition déterminé-indéterminé, mais les conclusions peuvent être étendues à toutes les langues qui présentent cette opposition, pour autant que ce soit le cas. Même dans les langues où l'opposition n'est pas reconnue comme telle dans les grammaires descriptives (le cas des langues slaves du sud sauf le slovène), où les emplois des verbes déterminés et indéterminés ne coïncident pas toujours avec ceux qu'on trouve dans le russe contemporain – ainsi en vieux-slave et vieux-russe (Anstatt 1998) –, l'imperfectif déterminé sert le plus souvent à décrire un mouvement sur un chemin, tandis que l'imperfectif indéterminé est généralement utilisé là où il n'y a pas de chemin discernable ou pertinent pour le discours¹⁷.

3.2. Les imperfectifs indéterminés

Un mouvement exprimé avec un imperfectif indéterminé doit être circonscrit dans une aire spatiale – ce qu'on désignera ici comme une 'place'. Cette place peut être délimitée soit sur une seule dimension, comme un intervalle sur une axe définie par deux places entre lesquelles il y a un aller-retour unique ou répété, soit dans deux (ou trois) dimensions, comme une portion du plan (ou de l'espace) où le mouvement a lieu:

- (45) *V sreditu my s bratom xodili^{i-indet} na kinofestival'.*
(russ.: aller-retour, *xodit*^{i-indet} 'marcher')
'Mercredi je suis allé(e) avec mon frère au festival de film.' (Muravyova 1995: 46)
- (46) *Njama da xodjaⁱ na kino dnes.* (bg.: aller-retour, *xodja*ⁱ 'je marche')
'Je n'irai pas au cinéma aujourd'hui.'
- (47) *On xodit^{i-indet} v školu každyj den'.* (russ.: aller-retour répété, *xodit*^{i-indet} 'marcher')
'Il va à l'école chaque jour.'
- (48) *Več let že hodi^{i-indet} v Zagreb.* (slo.: aller-retour répété, *hodi*^{i-indet} 'aller')
'Il va [régulièrement] à Zagreb depuis plusieurs années.' (Greenberg 2006: 83)

¹⁷ La distinction déterminé-indéterminé existe aussi en dehors du slave, avec les parallèles formels et fonctionnels les plus proches en baltique. Dans les autres branches de l'indo-européen, la correspondance est bien moins systématique, et elle n'est d'habitude que fonctionnelle, par ex. dans lat. *īre* 'aller' vs. *ambulāre* 'aller et venir, se promener' (mais non 'aller d'habitude / régulièrement') seulement la racine de *īre* est apparentée à celle du vieux-slave *iti*^{i-det}. Des parallèles existent aussi bien en dehors de l'indo-européen: hongrois *menni – járni*, basque *joan – ibili*, les deux avec les sens 'aller' vs. 'aller ci et là / plusieurs fois'. Si on prend le russe comme repère, les déviations dans l'emploi des couples dans les langues non-slaves n'est pas plus grande que celles qu'on observe en slave du sud.

- (49) *On xodit^{i-indet} vzad i vperéd po kabinetu.* (russ.: pas de chemin, *xodit*^{i-indet} ‘marcher’)
 ‘Il marche dans son bureau.’ (Muravyova 1995: 33)
- (50) *Ta mesec leta^{i-indet} po Južni Ameriki.* (slo.: pas de chemin, *letati*^{i-indet} ‘voler’)
 ‘Ce mois il parcourt [en avion] l’Amérique du Sud.’ (Greenberg 2006: 82–83)

Dans une proposition avec un imperfectif indéterminé, le sujet mouvant reste à l’intérieur d’une place. Même si son emplacement avant le mouvement est différent de celui après le mouvement, par exemple si le sujet en (49) finit par sortir de la chambre par une porte autre que celle par où il est entré, cette circonstance-là reste inexprimée. De même, l’aller-retour unique ou répété en (45)–(48) a lieu entre une source et une destination, de sorte que le sujet retourne à la source et le mouvement dans son ensemble est circonscrit à un seul interval spatial entre la source et la destination. Si la source est différente, l’aller-retour répété doit être segmenté en plusieurs aller-retours, et chacune des sources doit être exprimée. Tous les emplois des imperfectifs indéterminés requièrent que le mouvement en tant qu’événement *e* soit circonscrit dans une place; cette condition $C^{i-indet}$ peut être formulée comme suit, pour une proposition $p^{i-indet}$ correspondant à une expression avec un imperfectif indéterminé:

- (51) $C^{i-indet}. p^{i-indet}(e) \rightarrow Place(p^{i-indet})(e)$
 ‘Si un mouvement est identifié par une proposition avec l’indéterminé, alors ce mouvement est circonscrit à une place.’

Si cette place n’est pas spécifiée, comme dans (52) et (53), le choix de l’indéterminé de préférence au déterminé (les deux signifiant ‘aller à pied’) résulte du fait que l’indéterminé décrit ici une capacité, donc le mouvement *e* a lieu pendant le laps de temps depuis que le sujet est devenu capable de marcher sans aide jusqu’à ce qu’il ait perdu cette capacité de marcher sans aide (suite à la mort, à des accidents etc.), et la place peut être considérée comme étant le monde physique, où la capacité de marcher peut s’exercer.

- (52) *Naš rebènok uže xodit^{i-indet}.* (russ.: capacité de marcher, *xodit*^{i-indet} ‘marcher’)
 ‘Notre enfant peut déjà marcher.’
- (53) *Noga se je zacelila in zdaj hodi^{i-indet} brez težav.*
 (slo.: capacité de marcher, *hoditi*^{i-indet} ‘marcher’)
 ‘Sa jambe est guérie et maintenant il peut marcher sans difficulté.’
 (Greenberg 2006: 82)

Dans le cadre de l’opposition déterminé-indéterminé, l’imperfectif indéterminé est employé dans la fonction général-factuelle qui caractérise les imperfectifs dans

le cadre de l'opposition perfectif-imperfectif (cf. Janda 2008: n.3) discutée plus haut, mais le vieux-slave peut recourir au déterminé si l'intérêt porte sur le changement de place, en laissant inexprimé dans(56) le fait que les deux hommes ne sont pas restés au palais:

- (54) *On kogda-to tuda ezdi^{i-indet}*. (russ. *ezdit^{i-indet}* 'aller en véhicule')
'Il y est allé une fois.'
- (55) *Xodixteⁱ li na Vitoša v nedelja?* (bg. *xodjaⁱ* 'je vais')
'Est-ce que vous êtes allés à Vitosha le samedi?'
- (56) *ona slavūnaja mŕža ne idēasta^{i-det} prēzde vŭ polatŕ kŭ c<ěsa>ru*
(v.-sl.: destination spécifiée, *iti^{i-det}* 'aller, marcher')
'Ceux deux hommes renommés n'étaient jamais entrés dans le palais chez l'empereur.'
(*Codex Suprasliensis* 205.19-20; Cejtin 1999: s.v. *iti*)

Tout comme dans les exemples précédents avec des imperfectifs, dans ces cas-ci la demande d'information concerne l'occurrence ou la non-occurrence de la situation décrite par le verbe, et l'implication dans (54) et(55) est que le sujet est rentré après avoir effectué un aller-retour: l'action est mentionnée comme ayant eu lieu, mais le changement de place subséquent à un mouvement en tant que déplacement reste sans intérêt¹⁸. C^{i-indet} ajoute à Cⁱ la spécification que le mouvement en tant qu'événement doit être circonscrit à une place: se mouvoir en général, et dans une place en particulier, prend du temps, donc C^{i-indet} implique Cⁱ comme un cas plus général. La différence entre ces deux conditions résulte de la manière de laquelle on décrit la situation: soit à travers l'événement exprimé avec l'imperfectif, soit à travers la place où le mouvement a lieu. Dans la section suivante on montrera qu'un parallélisme similaire peut être établi entre les conditions d'emploi des perfectifs et ceux des imperfectifs déterminés.

3.3. Les imperfectifs déterminés

On fait le choix d'un verbe déterminé contre un indéterminé lorsque le mouvement suit un chemin, et par conséquent son résultat est un déplacement du sujet. Ceci sera vrai que la destination soit spécifiée(57)–(58) ou non (59)–(60), et aussi lorsqu'il n'y a pas d'indication de chemin ou de destination(61)–(62)¹⁹:

¹⁸ Kagan (2010: 157) parle à ce propos d'un "motion back as annulled result state". Padučeva (1996) et Kagan (2007; 2010) dérivent le retour dans des propositions du type (58) comme une implicature.

¹⁹ Rakhilina (2004:7) note que le mouvement exprimé par des verbes déterminés est toujours "non-arbitraire", donc orienté vers une destination, même quand celle-ci n'est pas indiquée.

- (57) *On idēt^{i-det} v kino / k ostanovke avtobusa.* (russ.: destination spécifiée, *idti^{i-det}* ‘marcher’)
‘Il va [à pied] au cinéma / vers la station d’autobus.’
- (58) *Jedziemy^{i-det} nad morze.* (pol.: destination spécifiée, *jechać^{i-det}* ‘aller en véhicule’)
‘Nous allons à la mer.’
- (59) *Po tropinke idēt^{i-det} ženščina s korzinkoj.*
(russ.: destination non spécifiée, *idti^{i-det}* ‘marcher’)
‘Une femme avec une corbeille marche/s’avance sur le sentier.’
(Muravyova 1995: 8)
- (60) *Najbolje je ići^{i/p} osvjetljenom ulicom.* (sb.-cr.: destination non spécifiée, *ići^{i/p}* ‘aller’)
‘Le mieux est d’aller par une rue bien éclairée.’ (Alexander 2006: 116)
- (61) *On idēt^{i-det}.* (russ.: chemin et destination non-spécifiés, *idti^{i-indet}* ‘marcher’)
‘Il marche / s’avance à pied.’
- (62) *Tomas zjechał^{i-det} tym pociagiem.*
(pol.: chemin et destination non-spécifiés, *jechać^{i-det}* ‘aller en véhicule’)
‘Tomasz allait / voyageait en train.’

Le choix d’un déterminé plutôt que d’un indéterminé requiert que la place 1 du mouvement en tant qu’événement, qui est constituée par le chemin lui-même, soit différent de la place 1’ (la destination) qui est atteinte par suite du mouvement. Étant donné que 1 est coextensive avec le mouvement dans sa dimension spatiale²⁰, cette condition peut être formulée comme ci-dessous, où les places sont le même type sémantique que les situations, en représentant leur dimension spatiale, et ‘<’ signifie la précédence sur l’axe spatiale du mouvement (le chemin), corrélative à la relation de précédence entre des situations sur l’axe temporelle:

- (63) $C^{i-det}: p^{i-det}(1) \rightarrow \exists l'_s [1 < l' \& \neg p^{i-det}(l')]$
‘Si un mouvement est identifié par une proposition avec le déterminé, alors ce mouvement constitue une transition vers une place différente du chemin parcouru durant le mouvement.’

Par exemple, si $p^{i-det} =$ ‘Jean allant à Paris’, 1 sera la place où le mouvement a lieu (le chemin qui mène à Paris) et 1’ sera la destination (Paris). C^{i-det} ajoute à C^p la spécification que le mouvement doit avoir une destination: dans le domaine des

²⁰ Cf. la définition de Barwise et Perry (1983) pour les situations comme des triplets d’emplacements spatio-temporels, propositions, et valeurs de vérité, qu’on adopte ici.

mouvements, la situation post-événement e' est spécifiée comme étant la destination atteinte par le sujet mouvant. Tandis que les perfectifs décrivent la transition entre deux situations, les imperfectifs déterminés spécifient ces situations comme des places dans le sens spécifique réservé ici à ce terme. Puisque toute transition entre deux places implique un mouvement, qui ne peut pas être instantané, ces transitions seront duratives, donc exprimées au moyen d'imperfectifs.

4. L'interaction entre les deux oppositions aspectuelles

Dans ce qui suit on présentera une synthèse des réalisations lexicales possibles et effectives des deux oppositions aspectuelles, ainsi que de leur interaction.

4.1 Les deux fonctions des imperfectifs déterminés

Puisque les verbes déterminés sont aussi imperfectifs, ils doivent remplir C^i , qui dans un couple déterminé-indéterminé tel que russ. *nesti*^{i-det} – *nosit*^{i-indet} 'porter' est la même (5) pour les deux membres, tant le déterminé que l'indéterminé étant imperfectifs. Par contre, le choix aspectuel entre déterminé et indéterminé revient à un choix entre $C^{i-indet}$ et C^{i-det} , plutôt qu'entre C^i et C^p .

La transition du repos au mouvement est exprimée dans la plupart des langues slaves par des perfectifs dérivés, au moyen des descendants du slave commun **po-*, des imperfectifs déterminés: pol. *pójść*^p 'se mettre en marche' *deić*^{i-det} 'marcher'. Ces perfectifs en *po-* sont les seuls perfectifs dérivés d'imperfectifs déterminés qui passent le teste de Forsyth (1970: 35-41) pour la validation des couples perfectif-imperfectif (en russe): la possibilité de la transposition entre le passé et le présent narratif et l'emploi différentiel dans les injonctions vs. prohibitions. (64) représente la place des imperfectifs déterminés dans les deux oppositions aspectuelles perfectif-imperfectif, qui se réfère à l'acte du mouvement dans la manière spécifiée par le verbe, et déterminé-indéterminé, qui se réfère au changement de place (déplacement). Un imperfectif déterminé remplit aussi bien C^i en tant qu'imperfectif, en identifiant une situation durative (tout mouvement étant duratif), que C^{i-det} en tant que déterminé, en décrivant une transition entre des situations définies en des termes spatiaux, c'est-à-dire une transition du chemin (correspondant au mouvement) à la destination (correspondant à l'état de repos atteint). En bulgare, où *xodja*ⁱ– *otivam*ⁱ – *otida*^p correspondent en général à *xodit*^{i-indet} – *idti*^{i-det} – *pojti*^p en russe, on peut relever le même contraste dans les emplois les plus caractéristiques de ces verbes.²¹

²¹ Le parallélisme dans l'emploi effectif n'est que partiel entre le bulgare et le russe. Premièrement, le quasi-déterminé bg. *otivam*^{i(-det)} est employé plus fréquemment dans des sous-cadres pour décrire un aller pris comme instantiation d'une aller(-retour) répété, là où le russe préfère la description de l'action globale avec l'indéterminé *xodit*^{i-indet}: bg. *vseki den mu otivamⁱ na gosti* vs. russ. *každyj den' ja xožu^{i-indet} k nemu na gosti* 'je lui rends visite tous les jours'. Deuxièmement, le caractère déictique de *otivam*ⁱ, qui restreint son emploi à des mouvements dirigés depuis le locuteur ou un repère spatial équivalent (plutôt que vers celui-ci), est bien plus accentué que celui du russe *idti*^{i-det},

(64)

		PLACE	
		TRANSITION ENTRE PLACES	SITUATION DANS UNE PLACE
MOUVEMENT	MOUVEMENT EN TANT QU'ÉVÈNEMENT	imperfectif déterminé: russ. <i>idti</i> ^{i-det} , bg. <i>otivam</i> ⁱ	imperfectif indéterminé: russ. <i>xodit</i> ^{i-indet} , bg. <i>xodja</i> ⁱ
	TRANSITION REPOS-MOUVEMENT	perfectif: russ. <i>pojti</i> ^p , bg. <i>otida</i> ^p	

Dans (65), les mêmes considérations s'appliquent aux verbes qui décrivent des mouvements circonscrits à l'intérieur d'une place. Les imperfectifs indéterminés forment des perfectifs délimitatifs à l'aide du préfixe *po-*, par ex. russ. *poxodit*^p, bg. *poxodja*^p 'marcher un peu'²² deruss. *xodit*^{i-indet}, bg. *xodja*ⁱ 'marcher'. Le sens de ces perfectifs en *po-* est similaire à celui de la plupart des autres perfectifs dérivés avec ce suffixe d'imperfectifs qui décrivent des activités et des états. Ce sens délimitatif inclut la transition entre un état de repos avant et un état de repos après un mouvement; le mouvement est conçu comme étant circonscrit à une place, parce que tout changement de place est irrelevante pour le sens de ces verbes: ce que *poxodit*^p / *poxodja*^p exprime c'est un mouvement ayant lieu entre deux états de repos.

(65)

PLACE			
TRANSITION ENTRE PLACES		SITUATION DANS UNE PLACE	
imperfectif déterminé: russ. <i>idti</i> ^{i-det} , bg. <i>otivam</i> ⁱ		imperfectif indéterminé: russ. <i>xodit</i> ^{i-indet} , bg. <i>xodja</i> ⁱ	MOUVEMENT EN TANT QU'ÉVÈNEMENT
		perfectif: russ. <i>poxodit</i> ^p , bg. <i>poxodja</i> ^p	
			TRANSITION REPOS-(MOUVEMENT)-REPOS

Une comparaison entre (64) et (65) fait ressortir le fait que bien que les imperfectifs déterminé et indéterminé participent dans les deux oppositions

qui peut signifier (sauf cas d'ambiguïté potentielle) aussi bien 'aller' que 'venir'. Troisièmement, le russe exprime par le verbe la relation du mouvement au point d'arrivée ou de départ plus que ne le fait le bulgare, par exemple bg. *otivam*ⁱ *na selo* vs. russ. *uezžaju*ⁱ *v derevnju* (*uezžat*ⁱ 'partir (en véhicule)') 'je vais à / m'en vais pour la campagne' ou bg. *otivam*ⁱ *do krajnost* vs. russ. *doxodit*ⁱ *do krajnosti* (*doxodit*ⁱ 'arriver') 'arriver à une extrémité'. Et enfin, le quasi-indéterminé bg. *xodja*^{i(-indet)} est employé dans le sens de 'marcher' en soulignant l'activité motrice du sujet marchant plutôt que le mouvement extérieur au sujet, là où le russe préfère un verbe plus explicite comme *šagat*ⁱ 'marcher (à pas)' (dénominateur de *šag* 'pas'). (Exemples tirés de Čukalov 1960: s.v. *otivam, xodja*). Il reste que les sens les plus propres et les emplois les plus caractéristiques de ces verbes russes et bulgares justifient leur comparaison dans les cadres établis ici, et les différences qu'on peut relever n'affectent pas le tableau des oppositions d'ensemble.

²² Ces perfectifs dérivent à leur tour des imperfectifs à sens fréquentatif: russ. *poxaživat*ⁱ, bg. *poxodvam*ⁱ.

aspectuelles, ce n'est que le déterminé qui contient une contradiction inhérente. Les imperfectifs déterminés dénotent aussi bien des situations (en tant qu'imperfectifs) que des transitions entre des situations (en tant que déterminés), tandis que les imperfectifs déterminés dénotent des situations aussi bien qu'en tant qu'imperfectifs qu'en tant qu'indéterminés. C'est ce statut ambigu des imperfectifs déterminés qui explique pourquoi ils se comportent parfois envers leurs partenaires indéterminés d'une manière qui rappelle le comportement des perfectifs envers leurs correspondants imperfectifs.

4.2. Les emplois parallèles des perfectifs et des imperfectifs déterminés

Dans cette sous-section on traitera des parallélismes fonctionnels entre les deux oppositions aspectuelles, dans les contextes où les imperfectifs déterminés ont un comportement quasi-perfectif.

4.2.1. Les transitions entre situations comme 'action restreinte'

Foote (1967: 10) note que "as a result of their similarity as verbs of restricted action, determinate verbs and perfective verbs tend to be used in similar kinds of situations."²³ Cette impression d'une "action restreinte" résulte des conditions d'emploi des perfectifs et des imperfectifs déterminés: toute transition entre des situations est d'une durée limitée à cause précisément de son rôle transitoire. La transition exprimée par des perfectifs est considérée comme un événement instantané (un achèvement), à moins qu'un adverbe de durée ne soit employé pour former un prédicat duratif (un accomplissement); la transition entre deux situations quand le sujet se déplace entre deux endroits, qui est exprimé comme un mouvement par un imperfectif déterminé, implique qu'il n'y a qu'un seul acte de mouvement sur un certain chemin (57)-(58), ce qui est bien différent de la pluralité des directions exprimée au moyen d'imperfectifs indéterminés dans (45)-(50).

Par contre, les verbes déterminés, étant aussi imperfectifs, décrivent la situation dans laquelle se trouve le sujet en mouvement; leurs partenaires perfectifs en *po-* expriment l'entrée dans cette situation de mouvement.²⁴ Comme tels, les imperfectifs déterminés sont 'restreints' par rapport à leur partenaires indéterminés, mais 'non-restreints' par rapport à leur perfectifs en *po-*, et leur relation aux imperfectifs indéterminés est la même que celle de leurs perfectifs à eux-mêmes.

À côté des sens inhérents des perfectifs et des imperfectifs déterminés, le parallélisme dans l'emploi des deux classes ressortit dans l'interaction de l'aspect avec:

²³ Pahomov (1979) et Ferrand (1982) discutent eux aussi en détail le comportement quasi-perfectif des imperfectifs déterminés.

²⁴ Fonctionnellement, il y aurait peu de profit à dériver d'un verbe de mouvement un partenaire perfectif pour exprimer la cessation du mouvement, parce que celle-ci peut être toujours décrite à l'aide de verbes au sens de 'cesser'. Ceci suggère aussi une explication du fait que des perfectifs terminatifs tels que russ. *otljubit'* 'cesser d'aimer' sont extrêmement rares: une fin qui n'est pas accompagnée d'un changement d'état significatif n'aurait que peu d'intérêt.

– le temps grammatical – dans l’interprétation du présent morphologique des perfectifs comme un futur dans le slave oriental et occidental, ainsi que la même interprétation, dans des conditions qui seront discutées plus bas, donnée aux imperfectifs déterminés;

– la modalité – dans l’emploi des perfectifs et des imperfectifs déterminés dans des injonctions et des prohibitions urgentes²⁵, ainsi que dans la préférence donnée aux imperfectifs par rapport aux perfectifs et aux indéterminés par rapport aux déterminés dans les prohibitions.

4.2.2. *Le présent de l’imperfectif déterminé interprété comme futur*

Dans toutes les langues slaves, les verbes déterminés peuvent être employés au présent pour signifier une action dans le futur (66)–(68), et le présent morphologique des perfectifs en slave de l’est et de l’ouest n’est employé que pour désigner le futur.

- (66) *Èto vy veděte^{i-det} segodnja studentov v muzej?* (russ. *vesti^{i-det}* ‘conduire’) ‘C’est toi qui conduiras les étudiants au musée aujourd’hui?’ (Muravyova 1995: 51)
- (67a) *Poslezavtra moi roditeli letjat^{i-det} na Kavkaz.* (russ. *letet^{i-det}* ‘voler’) ‘Après-demain mes parents partiront [en avion] pour le Caucase.’ (Muravyova 1995: 51)
- (67b) *Utre otivaⁱ pri prokurora arestuvanijat bălgarin.* (bg. *otivamⁱ* ‘aller’) ‘Demain, le bulgare arrêté ira chez le procureur.’ (Novini 21.12.2008)
- (68a) *Juž idę^{i-det}.* (pol. *iść^{i-det}* ‘marcher’) ‘Maintenant je m’en vais.’
- (68b) *Az otivamⁱ da spja sega.* (bg. *otivamⁱ* ‘aller’) ‘Moi maintenant je vais au lit.’

L’interprétation future du présent morphologique est obligatoire dans les perfectifs, et cela y compris dans le slave du sud, où il n’est employé que dans des contextes prospectifs (par ex. dans des impératifs où avec le subjonctif), et cette interprétation est toujours possible pour les imperfectifs déterminés, où on la décrit plus précisément comme s’appliquant à des “actions which are either to take place very soon or are represented as firmly decided on” (Muravyova 1995: 52). Plusieurs verbes déterminés en vieux-slave, serbo-croate et slovène sont en fait biaspectuels:

²⁵ Ce qui importe ici c’est l’aspect temporel aspect de la modalité – plus précisément, le fait que les injonctions et les prohibitions se rapportent au futur –, donc le choix aspectuel dans les deux formes temporelles et les expressions modales est déterminé seulement par le temps.

- (69) *Po selu je išao^{i/p} glas da je Jovan poginuo.* (sb.-cr. *ići^{i/p}* ‘aller’,
interprétation perfective)
‘La nouvelle s’est répandue dans le village que Jovan avait été tué.’
- (70) *Marijan je zgodaj ustal, poklical psa in šel^{i-det/p} čez travnik.*
(slo. *iti^{i-det/p}* ‘aller’, interprétation perfective)
‘Marijan se réveilla de bonne heure, appella son chien en s’en alla à travers
le pré.’
(Dickey 2000: 210)

Pour les perfectifs, ce sens du présent morphologique résulte de la non-coïncidence du moment de l'énoncé avec la transition entre situations exprimée par un temps non-passé (20): puisque la transition ne survient pas durant l'énoncé, elle ne peut avoir lieu que dans le futur. (L'interprétation comme passé dans le présent narratif est impossible, parce que le présent narratif emploie en général l'imperfectif.)

Avec les imperfectifs déterminés, l'interprétation du présent comme futur n'est possible que lorsque la proposition se réfère à un changement de place, plutôt qu'à l'acte de mouvement lui-même. Dans (71), où la phrase décrit un acte de mouvement (en spécifiant la manière) en l'absence d'une destination, l'interprétation comme futur est, sinon impossible, au moins défavorisée par rapport au futur périphrastique avec l'auxiliaire *byt* ‘être’. Si ce dont on parle c'est la manière du mouvement (opposée à d'autres possibilités de locomotion), on emploiera le futur périphrastique (72).

- (71) *On nesē^{i-det} čemodan, a ona vezēt^{i-det} detej na mašine.*
(russ. *nesti^{i-det}* ‘porter’, *vezti^{i-det}* ‘transporter’)
‘Il porte la valise et elle conduit la voiture avec les enfants.’
? ‘Il portera la valise et elle conduira la voiture avec les enfants.’
- (72) *Zavtra moi roditeli budut letet^{i-det} na Kavkaz. Poezdov tuda net.* (russ. *letet^{i-det}*
‘voler’)
‘Demain mes parents iront [en avion] au Caucase. Il n’y a pas de trains
pour y aller.’

Dans des exemples comme (72), l'imperfectif déterminé se comporte comme un imperfectif, décrivant une situation à travers la manière du mouvement, et une interprétation comme futur du présent morphologique est aussi restrictionnée qu'avec les autres imperfectifs. Le déterminé ne se trouve pas ici dans un couple aspectuel avec l'indéterminé, parce que la proposition ne se réfère pas à l'existence vs. non-existence du chemin, mais bien à l'acte de mouvement (à sa manière), et comme tel il s'oppose au perfectif en *po-*.

Par contre, lorsqu'on place l'accent sur le changement de place, c'est-à-dire lorsque le déterminé exprime une transition entre des situations (dans ce cas, entre deux places), l'interprétation comme futur s'explique par le fait que la transition vers la nouvelle place, n'étant pas effectuée durant le temps du discours, ne peut qu'être projetée vers l'avenir, comme dans (67) et (68). Dans ce cas, les imperfectifs déterminés auront un comportement perfectif en raison de leur fonction de décrire une transition entre des situations (un déplacement).

4.2.3. *L'aspect dans les injonctions et les prohibitions*

À l'imperatif, aussi bien que dans des constructions modales à sens équivalent, l'emploi différentiel des verbes de mouvement déterminés et indéterminés dans des contextes positifs vs. négatifs est analogue à l'emploi des perfectifs et imperfectifs. Dans toutes les langues slaves, la distribution typique des formes aspectuelles dans ce genre de constructions modales est la suivante:

(73)	INJONCTIONS	PROHIBITIONS
	perfectif	imperfectif
	déterminé	indéterminé

En général, les injonctions emploient des perfectifs et des imperfectifs déterminés, tandis que les prohibitions d'habitude emploient des imperfectifs (en dehors du domaine des verbes de mouvement) et des indéterminés (pour les verbes de mouvement) (Foote 1967: 11). (74) présente le contraste dans l'emploi des déterminés dans des injonctions avec l'emploi de leurs partenaires indéterminés dans des prohibitions, et (75) illustre l'emploi régulier des perfectifs dans des injonctions et des imperfectifs dans des prohibitions:²⁶

- (74) *Nesite*^{i-det} *malyša v ètu komnatu!*
 'Portez le garçon dans cette chambre!'
 vs.
Ne nosite^{i-indet} *malyša v ètu komnatu, zdes' skvoznjak.*
 'Ne portez pas le garçon dans cette chambre, il fait du courant.'
 (russ.: injonction, *nesti*^{i-det} 'porter'; prohibition, *nosit*^{i-indet} 'porter')
 (Muravyova 1995: 37)

- (75) *Kupite*^p *ètu knigu!*
 'Achetez ce livre!'
 vs.
*Ne pokupajte*ⁱ *ètu knigu!*
 'N'achetez pas ce livre!'
 (russ.: injonction, *kupit*^p 'acheter'; prohibition, *pokupat*ⁱ 'acheter') (Forsyth 1970: 194)

²⁶ Padučeva (1989) fournit des détails sur les conditions d'emploi des imperfectifs à l'imperatif en russe.

Les prohibitions avec des perfectifs et des imperfectifs déterminés sont une nuance d'urgence ou de défense ferme, que le perfectif soit agentif (76) ou non (77)–(78), cf. Pete (1991):

- (76) *Prošu te**bj**a ne skazat^p/progovorit'sja^p o bolesti druga.*
(russ.: prohibition ferme, *skazat*^p 'dire', *progovorit'sja*^p 'laisser s'échapper (un secret)')
'Je te prie de ne pas parler de la maladie de notre ami.' (Forsyth 1970: 261)
- (77) *Ne plyvi^{i-det} tuda: tam gluboko!*
(russ.: prohibition urgente /avertissement ferme, *plyt*^{i-det} 'nager')
'Ne nage surtout pas là-bas, l'eau est [très] profonde!' (Muravyova 1995: 38)
- (78) *Smotri, ne upadi^p v reku!* (russ.: défense, *upast*^p 'tomber')
'Fait attention à ce que tu ne tombes pas dans la rivière!' (Foote 1967: 11)

Cette distribution des perfectifs et des imperfectifs déterminés dans (74)–(75) résulte de la caractérisation des perfectifs comme exprimant des transitions entre des situations. Ce qui forme le centre d'intérêt dans une injonction c'est l'achèvement exprimé par le perfectif, qui constitue la transition vers une situation nouvelle, et une défense ferme veut empêcher une telle transition. La nature de la transition elle-même ne présente d'intérêt dans aucun de ces deux cas, autrement elle serait décrite avec un imperfectif général-factuel. Dans (76)–(78), la transition vers une nouvelle situation est considérée indésirable: il est dangereux d'être dans un endroit à l'eau profonde (77) ou dans une rivière (78), et il n'est pas désirable que d'autres gens sachent que l'ami est malade (76).

En russe – et de même dans les autres langues slaves pour les verbes correspondants –, lorsqu'un imperfectif déterminé fonctionne comme un imperfectif, décrivant un mouvement de la manière indiquée par le verbe, il sera employé dans des prohibitions communes, et le perfectif en *po-* sera réservé pour les injonctions. En (79) et (80), l'objet de la prohibition n'est pas un changement de place, mais l'acte de marcher d'une certaine manière ou dans certaines conditions²⁷; par contre, l'objet de l'injonction en (81) est constitué par le début du mouvement, plutôt que par l'arrivée à une destination.

- (79) *Ne idite^{i-det} tak bystro, u nas eščë est' vremja.* (russ.: prohibition, *idti*^{i-det} 'marcher')
'Ne marchez pas si vite, on a encore du temps.' (Muravyova 1995: 38)

²⁷ Pour (79), le bulgare semble préférer *xodja*^{i(-indet)} à *otivam*^{i(-det)}, pour décrire l'acte de mouvement avec moins d'égard qu'en russe pour l'existence d'un chemin; en russe aussi *xodit*^{i(-indet)} est possible ici, si on fait abstraction du chemin, en décrivant le mouvement non plus comme un avancement sur un chemin (un 'cheminement'), mais simplement comme une marche où la présence ou l'absence d'un éventuel chemin est dépourvue d'intérêt.

- (80) *Ne idti^{i-det} po solncu: tebe vredno!* (russ.: prohibition, *idti*^{i-det} ‘marcher’) ‘Ne marche pas au soleil, cela te fait mal.’ (Muravyova 1995: 38)
- (81) *Pošli^p!* (russ.: injonction, *pojti*^p ‘se mettre en marche’) ‘Allez!’

Puisqu’une injonction ferme requiert le perfectif ou l’imperfectif déterminé, une injonction neutre ne peut que recourir à l’autre forme aspectuelle, qui est respectivement l’imperfectif ou l’indéterminé.

4.2.4. Le choix aspectuel dans des contextes négatifs et interrogatifs

On peut reconnaître un emploi différentiel des déterminés et des indéterminés avec la négation non seulement à l’impératif, mais aussi dans des assertions. La négation d’un imperfectif déterminé implique la négation du mouvement (82) ou de la manière de celui-ci (83), le prédicat, respectivement le verbe, étant nié en tant qu’imperfectif (l’imperfectif est l’aspect ‘non-marqué’ employé avec la négation). Afin de nier un changement de place, c’est l’indéterminé qui est utilisé (84).

- (82) *Zdes’ ljudi ne šli^{i-det}, a stojali.* (russ. *idti*^{i-det} ‘marcher’) ‘Ici les gens ne marchaient pas, mais ils restaient debout.’ (Forsyth 1970: 340)
- (83) *Zdes’ ljudi ne šli^{i-det}, a bežali^{i-det}.* (russ. *idti*^{i-det} ‘marcher’, *bežat*^{i-det} ‘courir’) ‘Ici les gens ne marchaient pas, mais couraient.’
- (84) *V voskresen’e ja nikuda ne ezdil^{i-indet}.* (russ. *ezdit*^{i-indet} ‘aller en véhicule’) ‘Le dimanche je ne suis allé nulle part.’ (Forsyth 1970: 341)

Dans tous ces cas, la forme aspectuelle employée dans les négations est celle qui convient à la description des situations, c’est-à-dire l’imperfectif plutôt que le perfectif dans (82) et (83), et l’indéterminé plutôt que le déterminé dans (84). Par contre, l’imperfectif sera la forme préférée avec la négation (le perfectif étant limité essentiellement à la négation de l’exécution d’une action²⁸), si bien qu’on peut étendre le parallélisme dans l’emploi entre les membres des deux oppositions aspectuelles à la négation dans des contextes aussi bien impératifs que déclaratifs.

L’indéterminé et l’imperfectif sont les choix neutres aussi bien dans les questions, là où une valeur générale-factuelle est sous-entendue (“avoir jamais fait”), comme dans (25) pour les imperfectifs et comme on peut le voir dans l’exemple suivant pour les indéterminés:

- (85) *[Vy] plavali^{i-indet} po Azovskomu morju?* (russ.: *plavat*^{i-indet} ‘flotter / nager / naviguer’) ‘Est-ce que vous avez jamais navigué sur la Mer d’Azov?’ (Foote 1967: 29)

²⁸ On peut trouver plus de détails sur les conditions d’emploi des perfectifs sous négation chez Holthusen (1951) et Akimova (1992).

Par rapport respectivement au perfectif et au déterminé, qui se réfèrent à deux situations des deux côtés d'une transition²⁹, l'imperfectif et l'indéterminé sont plus simples, se référant à une seule situation, de par leur valeur général-factuelle: en effet, pour qu'il y ait une transition entre des situations, il faut y avoir au moins une situation (il ne peut pas y avoir de transition s'il n'y a pas de situation).

4.3. Les deux fonctions des imperfectifs indéterminés

Dans les langues slaves d'est et d'ouest, les imperfectifs indéterminés ont deux emplois fondamentaux indépendants³⁰:

a) un ou plusieurs allers-retours (45)-(48); et

b) mouvement sans chemin déterminé (49)-(50).

Pour la manière 'à pied', le bulgare distingue entre (a) et (b): *xodja*ⁱ 'je vais / marche' (russ. *xodit*^{i-indet}) est employé pour (a), comme dans (86)-(87) avec un et plusieurs allers-retours respectivement, tandis que (b) est exprimé par *vārvja*ⁱ 'je vais / marche / circule'³¹, tels (88) pour un mouvement sans chemin et (89) pour la capacité de marcher, où l'existence d'un chemin est irrélèvan

(86) *Njama da xodjaⁱ na kino dnes.*

'Je n'irai pas au cinéma aujourd'hui.'

(87) *Operacijata Vi beše seriozna. Njama da xoditeⁱ na rabota ošte deset dni.*

'Vous avez subi une opération difficile; vous n'irez pas au travail encore huit jours.'

(88) *Običam da vārvjaⁱ peša.*

'J'aime marcher à pied.'

(89) *Lekarite sa kazali, če sled dva meseca toj šte može da vārvⁱ.*

'Les médecins ont dit que dans deux mois il pourrait marcher.'

En russe, comme dans les autres langues slaves orientales et occidentales, ces deux sens sont exprimés par le même imperfectif indéterminé, par ex. russ. *xodit*^{i-indet} 'marcher'. Néanmoins, même dans ces langues, les sens (a) et (b) sont clairement distingués l'un de l'autre, parce que le perfectif en *po-* (russ. *poxodit*^p 'marcher un peu') fait couple aspectuel avec son imperfectif indéterminé (russ. *xodit*^{i-indet} 'marcher') uniquement pour le sens (b) de celui-ci: 'marcher un peu' désigne une

²⁹ Les perfectifs semelfactifs comme russ. *čixnut*^p 'éternuer (une fois)' impliquent trois situations: l'éternuement plus les états avant et après celui-ci, entre lesquels il marque la transition.

³⁰ Janda (2007; 2008) emploie le concept de 'granularité' pour distinguer entre (a) comme granulaire et (b) comme non-granulaire. La même notion sous-tend l'analyse des verbes de mouvement de Piñón (1997).

³¹ Le verbe *vārvja*ⁱ est employé aussi pour d'autres manières de mouvement, mais ce qui importe ici est la différence entre celui-ci et *xodja*ⁱ.

marche qui ne suit pas un chemin qui soit relevant (et aussi qui est circonscrite à une place), donc le type (b), ce qui ressort clairement dans la transposition au présent narratif (94)–(95). Le sens de *xodit*^{i-indet} dans (95) est (b), et (a) n'est pas possible dans ce contexte.

- (90) *V parke, Ivan poxodil^p minut dvadcat', potom sel na skamejku.*
(russ.*poxodit*^p 'marcher')
'Dans le parc, Ivan marcha environ 20 minutes, ensuite il s'assit sur un banc.'
- (91) *V parke, Ivan xodit^{i-indet} minut dvadcat', potom sjadet na skamejku.*
(russ.*xodit*^{i-indet} 'marcher')
'Dans le parc, Ivan marche environ 20 minutes, ensuite il s'assoit sur un banc.'

4.4. Les imperfectifs déterminés comme biaspectuels

Le perfectif en *po-* d'un imperfectif indéterminé ne forme pas de couple aspectuel avec le sens (a) de celui-ci, parce qu'il ne décrit pas un aller-retour. (b) est le sens de l'imperfectif indéterminé en tant qu'imperfectif, lorsqu'il fait couple avec le perfectif en *po-*, tandis que (a) représente le sens de l'imperfectif indéterminé en tant qu'indéterminé, lorsqu'il fait couple avec l'imperfectif déterminé en tant que déterminé de la même façon qu'un imperfectif s'oppose à un perfectif dans des couples tels que russ. *otkryt*^p – *otkryvat*ⁱ 'ouvrir', où l'action inversée est exprimée à l'aide de l'imperfectif général-factuel. Ce n'est que dans ce sens-ci que l'imperfectif déterminé en tant que déterminé se comporte comme le correspondant perfectif de l'imperfectif indéterminé en tant qu'indéterminé, donc dans le sens (a):

– une ouverture qui n'est pas suivie d'une fermeture est exprimée avec le perfectif *otkryt*^p; un aller (sans retour impliqué) à pied est exprimé avec l'imperfectif déterminé *idti*^{i-det} en tant que déterminé; et

– une ou plusieurs ouvertures – quand il y en a plusieurs, elles seront implicitement suivies des fermetures que présupposent les ouvertures subséquentes – sont exprimées avec l'imperfectif *otkryvat*ⁱ, et un ou plusieurs allers – quand il y en a plusieurs, ils seront implicitement suivis des retours que présupposent les allers subséquents – sont exprimés avec l'imperfectif indéterminé *xodit*^{i-indet} en tant qu'indéterminé.

Autrement, les perfectifs du type rus. *sxodit*^p 'aller chercher (qqn.), faire un tour (chez qqn.)', dérivés d'imperfectifs indéterminés, fonctionnent comme les correspondants perfectifs des imperfectifs indéterminés en tant qu'indéterminés, bien qu'ils passent seulement le test de Forsyth de l'injonction (*sxodit*^p) vs. prohibition (*xodit*^{i-indet}) (92)–(93), mais non pas celui de la transposition au présent narratif (94)–(95), parce que l'imperfectif n'est pas employé au présent pour décrire des actions inversées (la description d'une action inversée au présent aura besoin d'au moins deux verbes: l'un pour la faire et l'autre pour la défaire).

- (92) *Sxodit^p ko mne, pogovorim.*
(russ. *sxodit^p* ‘aller chercher (qqn.), faire un tour (chez qqn.) (à pied)’)
‘Viens chez moi pour discuter (un peu).’
- (93) *Ne xodit^{i-indet} ko mne, ne o čëm govorit’.* (russ. *xodit^{i-indet}* ‘marcher’)
‘Ne viens pas chez moi, il n’y a rien à discuter.’
- (94) *On sxodit^p ko mne i my pogovorili.*
(russ. *sxodit^p* ‘aller chercher (qqn.), faire un tour (chez qqn.) (à pied)’)
‘Il est venu me voir et nous avons discuté (un peu).’ – une seule fois
- (95) *On xodit^{i-indet} ko mne i my govorim.* (russ. *xodit^{i-indet}* ‘marcher’)
‘Il vient chez moi et nous discutons.’
– plusieurs fois; l’interprétation itérative est la seule possible

Si (92) est dit sans rendre explicite la courte durée ou le caractère informel de la visite, c’est l’imperfectif déterminé *idti^{i-det}* qui fera emploi en tant que déterminé (96), et l’impératif négatif sera toujours (93).³²

- (96) *Idi^{i-det} ko mne i pogovorim.* (russ. *idti^{i-det}* ‘marcher’)
‘Viens chez moi et nous discuterons (un peu).’

Le correspondant imperfectif de *sxodit^p* est *xodit^{i-indet}*, mais lorsque celui-ci est employé comme tel, les nuances exprimées par *sxodit^p* (visite courte ou informelle) doivent être au moins sous-entendues. D’autre part, dans la version neutre de (a), le déterminé fonctionne comme le perfectif de l’indéterminé, et le couple *idti^{i-det} – xodit^{i-indet}* ‘marcher (vers une destination)’ se comporte comme un couple perfectif-imperfectif du genre *otkryt^p – otkryvatⁱ* ‘ouvrir’, à cette exception près que *xodit^{i-indet}* n’admet pas une interprétation processuelle, qui a besoin d’un chemin, ce qui est exprimé par le déterminé. Comme tels, les imperfectifs déterminés sont bi aspectuels non seulement en vieux-slave, serbo-croate et slovène, mais aussi dans toutes les langues slaves où ils existent (c’est-à-dire dans toutes les langues slaves à l’exception du bulgare et du macédonien), aussi longtemps que le contraste déterminé-indéterminé se réfère à la distinction entre des allers (transitions entre places) et des allers-retours (sans déplacement global à la fin d’un aller-retour) – en d’autres mots, à la distinction essentielle entre perfectifs et imperfectifs qui ressort de leurs conditions d’emploi respectives:

– les imperfectifs déterminés en tant que déterminés sont les partenaires perfectifs des imperfectifs indéterminé en tant qu’indéterminés, avec le sens (a): en russe, *idti^{i-det}* en tant que déterminé fait couple avec *xodit^{i-indet}* en tant qu’indéterminé;

³² La transposition d’un imperfectif déterminé en tant que déterminé au présent narratif ne peut pas avoir recours à l’indéterminé, parce qu’un changement de place nécessite un chemin, ce qui est exclu par l’indéterminé.

– les imperfectifs déterminés en tant qu'imperfectifs sont les partenaires imperfectifs des perfectifs en *po-* dérivés d'eux: en russe, *idti*^{i-det} en tant qu'imperfectif fait couple avec *pojti*^{p33};

– les imperfectifs indéterminés en tant qu'imperfectifs, avec le sens (b), sont les partenaires imperfectifs des perfectifs en *po-* dérivés d'eux: en russe, *xodit*^{i-indet} en tant qu'imperfectif fait couple avec *poxodit*^p.

On peut représenter ces relations aspectuelles relationships comme ci-dessous (97), où PFV et IPFV signifient respectivement les fonctions perfective et imperfective de chaque verbe en tant que membre d'une certaine opposition. Le bulgare présente un tableau plus complexe, avec la dérivation d'un imperfectif secondaire à sens fréquentatif (*poxodvam*ⁱ); d'autre part, *vǎrvja*ⁱ peut servir à la désambiguïtion de *xodja*ⁱ dans cette fonction spécifique.

(97)

		russ. <i>xodit</i> ^{i(-indet)} bg. <i>xodja</i> ^{i(-indet)} ~ <i>vǎrvja</i> ⁱ en tant qu'imperfectif IPFV (situation: mouvement dans une place)	russ. <i>poxodit</i> ^p bg. <i>poxodja</i> ^p [→ <i>poxodvam</i> ⁱ] PFV (transition: repos > [mouvement dans une place] > repos)
	russ. <i>idti</i> ^{i(-det)} bg. <i>otivam</i> ^{i(-det)} en tant que déterminé PFV (transition: mouvement unique vers une place)	russ. <i>xodit</i> ^{i(-indet)} bg. <i>xodja</i> ^{i(-indet)} en tant qu'indéterminé IPFV (situation: mouvement répété vers une place)	
russ. <i>pojti</i> ^p bg. <i>otida</i> ^p PFV (transition: repos > mouvement)	russ. <i>idti</i> ^{i(-det)} bg. <i>otivam</i> ^{i(-det)} en tant qu'imperfectif IPFV (situation: mouvement)		

4.5. Les quatre oppositions aspectuelles dans les verbes de mouvement

Le statut du perfectif russ. *sxodit*^p est assez exceptionnel en ceci qu'il ne s'oppose que partiellement à *xodit*^{i-indet} en tant qu'imperfectif (il ne passe pas le test de transposition au narratif présent) et il manque de correspondant en dehors du domaine des verbes de mouvement. Il n'y a pas de perfectif exprimant, par exemple, une ouverture suivie d'une fermeture: le correspondant perfectif de russ. *otkryvat*ⁱ 'ouvrir' est *otkryt*^p, qui ne peut exprimer qu'une ouverture qui n'est pas

³³ Comme pour tous les adéliques, ce perfectif a une valeur ingressive (cf. *videt*ⁱ 'voir' – *uvidet*^p 's'apercevoir'); les imperfectifs déterminés en tant qu'imperfectifs sont adéliques parce qu'ils décrivent seulement des activités (et non pas des accomplissements) qui consistent d'un mouvement (sur un chemin, d'une certaine manière) sans destination exprimée.

suivie d'une fermeture. Aussi, par contraste avec le couple *otkryvat*ⁱ – *otkryt*^p, où l'imperfectif est dérivé du perfectif, dans *xodit*^{i-indet} – *sxodit*^p c'est le perfectif *sxodit*^p qui est dérivé de l'imperfectif *xodit*^{i-indet}. En ceci, *sxodit*^p est analogue à certains perfectifs semelfactifs dérivés d'imperfectifs, tel russ. *kašljanut*^p 'toussoter, tousser (une fois)' dérivé de *kašljat*ⁱ 'tousser'. Les imperfectifs indéterminés en tant qu'indéterminés, avec le sens (a) de *xodit*^{i-indet}, peuvent exprimer aussi bien la répétition que l'action inversée (en ce cas, l'aller-retour). Il sera utile de distinguer ces deux dimensions en faisant ressortir l'ambiguïté de (a) entre un seul et plusieurs allers-retours:

a1) les imperfectifs indéterminés en tant qu'indéterminés itératifs: dans cet emploi, *xodit*^{i-indet} fait couple avec *sxodit*^p, qui décrit un aller-retour unique;

a2) les imperfectifs indéterminés en tant qu'indéterminés d'action inversée: dans cet emploi, *xodit*^{i-indet} fait couple avec *idti*^{i-det}, qui décrit un aller non suivi par un retour.

La différence entre (a1) et (a2) consiste dans l'absence vs. présence d'un chemin: 'passer chez quelqu'un' une ou plusieurs fois (a1) implique non pas un chemin, mais la déviation d'un chemin, tandis qu'aller vers une place à une ou plusieurs reprises (a2) implique bien un chemin. On peut représenter les deux dimensions des imperfectifs indéterminés en tant qu'indéterminés comme dans (98), où le second membre de chaque se comporte comme un perfectif par rapport au premier membre – qui se comporte donc à son tour comme un imperfectif – et décrit une transition, avec les traits sémantiques [±chemin] et [±but] appliqués au membre perfectif – ou en intégrant les perfectifs de type *sxodit*^p dans (97) comme dans (99).

(98)	[+chemin]	[-chemin]	MANIERE: 'A PIED'
	<i>xodit</i> ⁱ – <i>idti</i> ^{i-det} 'aller, marcher'	<i>xodit</i> ⁱ – <i>sxodit</i> ^p 'passer chez qqn. (en marchant)'	[+but]
	<i>idti</i> ^{i-det} – <i>pojti</i> ^p 'marcher' – 'se mettre en marche'	<i>xodit</i> ⁱ – <i>poxodit</i> ^p 'marcher' – 'faire une (courte) promenade'	[-but]

(99) présente la situation en russe, qui a formé des couples aspectuels en dérivant des verbes à l'aide des moyens dérivationnels disponibles (affixation) pour exprimer l'ensemble des combinaisons des traits sémantiques dans (98); les autres langues slaves expriment ces combinaisons moins complètement; en général, c'est [-chemin][+but] qui fait défaut, en raison de la singularité de la circonstance décrite: un mouvement ayant une destination suppose généralement l'existence d'un chemin à l'atteindre, plutôt qu'une déviation d'un chemin devenu par là-même irrélévant.

(99)

		<i>xodit</i> ^{*(-indet)} en tant qu'imperfectif IPFV (situation: mouvement dans une place)	<i>poxodit</i> ^ᵖ PFV (transition: repos> > [mouvement dans une place]> repos)
		<i>xodit</i> ^{*(-indet)} en tant qu'indéterminé itératif IPFV (situation: aller- retours répétés)	<i>sxodit</i> ^ᵖ PFV (transition: aller-retour n'ayant pas eu lieu>>aller-retour ayant eu lieu)
	<i>idit</i> ^{*(-det)} en tant que déterminé PFV (transition: aller unique non suivi de retour)	<i>xodit</i> ^{*(-indet)} en tant qu'indéterminé d'action inversée IPFV (situation: aller- retour unique)	
<i>pojti</i> ^ᵖ PFV (transition: repos> > mouvement)	<i>idit</i> ^{*(-det)} en tant qu'imperfectif IPFV (situation: mouvement)		

PFV-IPFV: Si le mouvement suit un chemin, mais la destination reste irrélèvente, le mouvement sera décrit avec un imperfectif déterminé en tant qu'imperfectif, et la transition du repos au mouvement avec un perfectif en *po-* (en russe), où l'expression de la destination est facultative: dans russ. *pojti*^ᵖ *v školu* 's'en aller à l'école', *v školu* n'est pas un argument, mais un oblique: l'acte de départ est pour ainsi dire opaque à l'existence et a fortiori à l'identité de la destination, qui y reste inaccessible – seul accessible est le chemin du mouvement décrit par *idit*^{*(-det)} en tant qu'imperfectif. Aussi l'impératif (irrégulier) *pošli*^ᵖ 'allez' se rapporte à l'acte du départ sur un chemin, non pas au cheminement vers une destination. Si le chemin mène vers une destination pertinente, le mouvement aura un but (une destination) et par conséquent *idit*^{*(-det)} se comportera en tant que déterminé, avec la destination comme argument (et non plus comme oblique).

PFV-IPFV: Quand le mouvement a pour résultat un déplacement (changement de place, donc transition) qui est pragmatiquement significatif, cet événement est décrit avec un imperfectif déterminé en tant que déterminé. S'il y a un déplacement pragmatiquement significatif suivi par un retour, avec pour résultat final un aller-retour, cet événement est décrit avec un imperfectif indéterminé en tant qu'indéterminé d'action inversée.

PFV-IPFV: Un mouvement complexe constitué d'aller-retour(s) comme visite(s) déviant d'un chemin originaire est décrit avec un perfectif du type russ. *sxodit*^p pour un aller-retour unique et par un imperfectif indéterminé en tant qu'indéterminé itératif pour des aller-retour répétés.

PFV-IPFV: Si le mouvement n'a ni chemin ni destination qui soient pragmatiquement rélevants, il est décrit avec un imperfectif indéterminé en tant qu'imperfectif – ou avec un perfectif du type russ. *poxodit*^p, si le mouvement a une durée limitée.

5. Conclusion: le rôle de l'information thématique

La différence entre les deux fonctions d'un imperfectif déterminé – en tant que déterminé ou en tant qu'imperfectif – est le résultat de la présence d'une destination comme argument dans la première fonction et de son absence dans la seconde. Le comportement des imperfectifs déterminés en tant que déterminés par rapport aux imperfectifs indéterminés est parallèle au comportement des perfectifs par rapport à leurs correspondants imperfectifs parce que les perfectifs, tout comme les imperfectifs déterminés, se réfèrent à des situations post-événement, vers lesquelles ils expriment la transition. Lorsque la situation post-événement est perçue comme qualitativement différente de celle pré-événement, le prédicat avec un perfectif est télique, comme dans russ. *pročitat*^p*knigu* 'lire un livre (entièrement)'; s'il n'y a pas de telle différence, mais la transition se fait entre deux situations perçues comme qualitativement identiques, comme l' 'avant' et l' 'après' d'un éternuement où d'une sieste qui n'engendrent aucune différence pertinente dans l'état général des affaires parce qu'aucune conséquence rélevante ne s'ensuit, le prédicat centré sur un perfectif sera atélique, comme pour russ. *čixnut*^p 'éternuer (une fois)', *pospat*^p 'dormir un peu, faire un (petit) sommeil'.

Aussi bien les buts spatiaux (destinations) des mouvements que les états résultatifs des événements non-mouvement ont ceci en commun qu'ils possèdent cette qualité de but qui peut être considérée comme temporelle: un état résultatif est un but temporel et une destination spatiale constitue un but en tant qu'elle dénote la place occupée par le but temporel du mouvement, qui est l'état du sujet mouvant se trouvant à ce but spatial.

Références

- Akimova, Tatiana. (1992) 'The perfective aspect and negation in Russian.' In *Russian Linguistics* 16: 23–51.
- Anstatt, Tanja. (1998) 'Verben der Bewegung und Zielaktanten im Altrussischen.' In T. Berger & J. Raecke, eds., *Slavistische Linguistik 1997 / Slavistische Beiträge* 375: 9–28.
- Avilova, Natal'ja S. (1976) *Vid glagola i semantikaglagol'nogo slova*. Moskva: Akademija nauk SSSR.

- Barwise, Jon, and John Perry. (1983) *Situations and Attitudes*. Cambridge, Mass.: The MIT Press.
- Bickel, Balthasar. (1997) 'Aspectual scope and the difference between logical and semantic representation.' In *Lingua* 102: 115–131.
- Bondarko, Aleksandr V. (1971) *Vid i vremja russkogo glagola*. Moskva: Prosveščenie.
- Bondarko, Aleksandr V. (1995) *Die Semantik des Verbalaspekts im Russischen*. Frankfurt am Main: Peter Lang.
- Browne, Wayles. (1993) 'Serbo-Croat.' In B. Comrie & G.G. Corbett, eds., *The Slavonic Languages* (London: Routledge): 306–87.
- Cejtlin, Ralja M., et al. (1999) *Staroslavjanskij slovar' (po rukopisjam X-XI vekov)*. Moskva: Russkij jazyk.
- Chvany, Catherine V. (1985) 'Backgrounded perfectives and plot-line imperfectives: Towards a theory of grounding in text.' In M.S. Flier & A. Timberlake, eds., *The Scope of Slavic Aspect* (Columbus, Ohio: Slavica): 247–273.
- Comrie, Bernard. (1976) *Aspect*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Čukalov, Sava K. (1960) *Balgarsko-russki rečnik*. Sofija: Džržavno izdatelstvo 'Nauka i izkustvo'.
- Danaher, David S. (1996) 'A semiotic approach to the semantics of Czech verbs of the type *řikávat*.' In *Slavic and East European Journal* 40.1: 118–133.
- Dickey, Stephen M. (2000) *Parameters of Slavic Aspect. A Cognitive Approach*. Stanford: CSLI Publications.
- Dickey, Stephen M. (2010) 'Common Slavic "indeterminate" verbs of motion were really manner-of-motion verbs.' In V. Hasko and R. Perlmutter, eds., *New Approaches to Slavic Verbs of Motion* (Amsterdam: John Benjamins): 67–110.
- Dostál, Antonín. (1954) *Studie o vidovém systému v staroslověnině*. Praha: Státní pedagogické nakladatelství.
- Dowty, David R. (1991) *Word Meaning and Montague Grammar*. Dordrecht: Kluwer.
- Ferrand, Marcel. (1982) 'Prétérits russes de l'aller et retour unique (*xodil, proxodil, bral*, etc.): sont-ils perfectifs?' In *Revue des Études Slaves* 54: 455–75.
- Fielder, Grace E. (1993) *The Semantics and Pragmatics of Verbal Categories in Bulgarian*. Lewinston: Edwin Mellen.
- Foote, I.P. (1967) *Verbs of Motion*. Cambridge: University Press. (Studies in the Modern Russian Language 1).
- Forsyth, James. (1970) *A Grammar of Aspect: Usage and Meaning in the Russian Verb*. Cambridge: University Press.
- Friedman, Victor. (1985) 'Aspectual usage in Russian, Macedonian, and Bulgarian.' In M.S. Flier & A. Timberlake, eds., *The Scope of Slavic Aspect* (Columbus, Ohio: Slavica): 234–246.
- Galton, Herbert. (1980) 'Where "completed action" for the perfective goes wrong.' In *Lingua* 52: 49–55.
- Ginina, Stefana, Cvetana Nikolova, et Ljuba Sakázova. (1965) *A Bulgarian Textbook for Foreigners*. Sofija: Nauka i izkustvo.
- Greenberg, Marc L. (2006) *A Short Reference Grammar of Standard Slovene*. Ms. University of Kansas.
- Grice, H. Paul. (1991/1968). 'Logic and conversation.' In S. Davis, ed., *Pragmatics. A Reader* (Oxford: Oxford University Press): 305–315.
- Holthusen, Johannes. (1951) 'Zur Aktionsart der negierten Präsensia perfektiver momantaner Verben im Russischen.' In *Zeitschrift für slavische Philologie* 21: 90–94.
- Isačenko, Aleksander V. (1962) *Die russische Sprache der Gegenwart*. Vol.1. Halle: Max Niemeyer.
- Jakobson, Roman O. (1957/1971) 'Shifters, verbal categories, and the Russian verb.' In *Selected Writings*, Vol.2 (The Hague: Mouton): 130–147.
- Janda, Laura. (2007) 'Aspectual clusters of Russian verbs.' In *Studies in Language* 31.3: 607–648.
- Janda, Laura. (2008) 'Motion verbs and the development of aspect in Russian.' In *Scando-Slavica* 54: 179–197.
- Kagan, Olga. (2007) 'On the semantics of verbs of motion in Russian.' In *Proceedings of Israel Association for Theoretical Linguistics* 23: 1–15.

- Kagan, Olga. (2010) 'Aspects of motion. On the semantics and pragmatics of indeterminate aspect.' In V. Hasko and R. Perlmutter, eds., *New Approaches to Slavic Verbs of Motion* (Amsterdam: John Benjamins): 141–162.
- Lee, W.R. and Z. (1964) *Czech*. London: The English Universities Press.
- Lyons, John. (1977) *Semantics*. Vol. 2. Cambridge: Cambridge University Press.
- Maslov, Jurij S. (1965) 'Sistema osnovnyx ponjatij i terminov slavjanskoj aspektologii.' In J.S. Maslov, ed., *Voprosy obščego jazykoznanija* (Leningrad: Leningradskij gosudarstvennyj universitet): 53–80.
- Maslov, Jurij S. (1948/1984) *Očerki aspektologii*. Leningrad: Leningradskij gosudarstvennyj universitet.
- Mazon, André. (1911) *Emplois des aspects du verbe russe*. Paris: Librairie ancienne Honoré Champion.
- Mønnesland, Svein. (1984) 'The Slavonic frequentative habitual.' In Groot, C. de & H. Tommola, eds., *Aspect Bound* (Dordrecht: Kluwer).
- Mourelatos, Alexander. (1981) 'Events, processes, and states.' In P. Tedeschi and A. Zaenen, eds., *Tense and Aspect* (New York: Academic Press): 191–212.
- Muravyova, L. (1995) *Verbs of Motion in Russian*. Moscow: Russky Yazyk.
- Padučeva, Elena V. (1991) 'K semantike nesoveršennogo vida v russkom jazyke: obščefaktičeskoe i akcional'noe značenie.' In *Voprosy jazykoznanija* 40: 34–45.
- Padučeva, Elena V. (1996) *Semantičeskie issledovanija*. Moskva: Jazyki russkoj kul'tury.
- Pahomov, George S. (1979) 'Tense, Aspect and the Verbs of Motion.' In *Russian Language Journal* 33: 16–20.
- Pete, István. (1991) 'Upotreblenie glagolov soveršennogo vida v bolgarskix i russkix otricatel'nyx pobuditel'nyx predloženijax.' *Săpostavitelno ezikoznanie* 16: 17–21.
- Piñón, Christopher. (1997) 'Verbs of motion in Polish, I: parts and processes.' In U. Junghanns and G. Zybatow, eds., *Formale Slavistik* (Frankfurt am Main: Vervuert): 467–488.
- Rakhilina, E. (2004) 'There and back: The case of Russian go.' In L.A. Janda and T. Nessel, eds., *Times and Cases. A View of Slavic Conceptualizations* (<http://www.seelrc.org/glossos/>)
- Rassudova, Olga P. (1975) 'Aspectual meaning and aspectual context in the teaching of the Russian verbal aspects.' In *Slavic and East European Journal* 19: 139–44.
- Reichenbach, Hans. (1966) *Elements of Symbolic Logic*. London: Macmillan. [1947]
- Richardson, Peter. (1994) 'Imperfective Aspect and Episode Structure in Beowulf.' In *Journal of English and Germanic Philology* 93: 313–25.
- Rul'janitskii, Lev. (1977) "'Obščefaktičeskoe" značenie glagolov nesoveršennogo vida.' In *Russian Linguistics* 3: 293–96.
- Schlegel, Hans. (1999) *Zur Rolle der Terminativität/Aterminativität (T/AT) im Aspekt- und Aspektbildungssystem der russischen Sprache der Gegenwart*. München: Otto Sagner.
- Schlegel, Hans. (2000) *Der aspektuale Bezugsmoment als linguistische Grundlage für die Beschreibung und Vermittlung des russischen Verbalaspekts*. München: Otto Sagner.
- Schlegel, Hans. (2002) *Bildung, Bedeutung und Gebrauch des russischen Verbalaspekts*. 2 vols. München: Otto Sagner.
- Sell, George J. (1995) *A Comparison of Verbal Aspect in Russian and Bulgarian*. PhD dissertation. University of North Carolina, Chapel Hill.
- Šewc-Schuster, Hinc. (1984) *Gramatika hornjo-serbskeje rěče*. Vol. 1. Budyšin: Ludowe nakładnistwo Domowina.
- Smith, Carlota S. (1997) *The Parameter of Aspect*. 2nd ed. Dordrecht: Kluwer. [1st ed. 1991]
- Sonnenhauser, B. (2006) *Yet There's Method in It. Semantics, Pragmatics, and the Interpretation of the Russian Imperfective Aspect*. München: Otto Sagner.
- Vendler, Zeno. (1967) *Linguistics in Philosophy*. Ithaca, NY: Cornell University Press.
- Venediktov, G. K. (1961) 'Morfologičeskie tipy vidovyx korrelacij glagolov dviženija v bolgarskom jazyke.' In *Kratkie soobščeniya Instituta slavjanovedeniya, Akademija nauk SSSR* 30: 84–99.

THE ROMANIAN POPULATION OF SERBIA: ORIGINS AND ETHNIC IDENTITY¹

DORIN LOZOVANU
(„Al. I. Cuza” University, Iași,

The origin of the Romanians or Vlachs of Serbia has stirred a long controversy. The author attempts here a synthesis of the debate and makes some considerations on the complex problem of the identity of that population.

Keywords: origin, migrations, identity, ethno-linguistics, ethno-history.

The origin and ethnical evolution of the Romanians of Serbia

Serbia is one of the states with an important Romanian community. The Romanian ethnical area represents a continuation to the West of the Romanians from Romania and Bulgaria. In the regions between the border of Romania and up to Tisa and Morava to the West, Romanians form a compact area, mainly in numerous localities and municipalities (*opština*). The Romanian-speaking population can be met in other regions of Serbia too, but more dispersed and without detaining a significant percentage in any *opština*.

The origin of the Romanians in Serbia is disputed, versions authors bringing controversial arguments, without reaching the same opinion. For solving the problem of the origin of the Romanian population in Serbia a detailed research is needed at the level of each locality, but this cannot be done because of the lack of documentary sources. It is important to mention the fact that a general conclusion on the Romanians in Serbia is unattainable, the areas with Romanian population being different and resulting from the migration of different groups in the present territories, perhaps even since the Romanization process and the formation of the Romanian people.

Summing up the opinions expressed on the origin of the Romanian population from Serbia we can identify a few main theories:

1. The autochthonous origin of Romanians in the areas presently occupied in Serbia. This opinion is based on a series of sound arguments, which confirm the

¹ Support for this study was granted by the European Social Fund in Romania, Managing Authority for the Sectorial Operational Programme for Human Resources Development 2007–2013 through the post-doctoral program POSDRU/89/1.5/S/49944 “*Development of innovative capacity and increasing of research impact by post-doctoral programs*”.

Romanization of the population in the entire Balkan space and the continuity of this Romanized Thracian-Illyrian population up to the present. The largely occurring ethnonym of “Vlachs”, which is met in areas that do not have any more Romanian ethno-linguistic characteristics, as in Montenegro, Bosnia, Croatia, but which shows the Slavization process of the previously Romanian speaking population, proves the possibility of the continuity of Romanian ethnics on previously vast areas, which have become isolated because of their assimilation by other ethno-linguistic elements, mainly Slavic. Thus the areas around Romania, continuous with the compact mass of Dacian-Romanian population, evidently have the same ethno-historical characteristics like on the present territory of Romania. There are even opinions that try to demonstrate the reverse process, according to which the Romanian population formed initially south of the Danube and later migrated to the north and east. The whole territory of Serbia has long been under Roman administration, and the compact region with Romanian population at present is known as Dacia Aureliana or Dacia Ripensis, the arguments in favor of the formation and lasting of a Romanized population in this area being quite convincing.

If we analyze the more recent historical sources, as well as the ethnographic, folkloric, linguistic and anthropologic characteristics, we may deduce a series of arguments for the age of the Romanian population in the region between Morava and the Danube, as the oldest ethnical element in this area. Numerous migrations, changes of dominations, wars and occupations have affected the demographic processes in the region, the most stable elements being the forested mountain and hill regions, where the autochthonous population found shelter. Thus the documentary attestations for the oldest periods indicate the presence of a Romanian population in eastern Serbia. Historical sources say that up to the arrival of the Ottoman occupation the Romanian population, although dispersed, was dominant in the region between Morava and Danube. For the 15th century the existence of Romanian localities is attested, while various documents indicate the Romanian ethnic character of the population. Some mountain and hill localities are considered to be very old, the year of their formation not being known. Ethnographic researches complete these arguments, by identifying old tradition and customs, sometimes specific only to the Romanians from these regions. Even the Serbian researchers accept the idea of an old, autochthonous, Vlach population in the regions of Serbia, yet their contribution to the formation of the present Romanian population is considered to be insignificant. The quantitative ratio between the old Romanian background from the region and the successive migrations from Romania or other areas with Romanian population is hard to establish. At least, the oldest Romanian population, that may certainly be considered autochthonous, is the one from the Vojvodina villages around Vrsac, and from the mountain-hill villages of the herders from Timok-Morava. The linguists think the Banat-Timok idiom to be initially characteristic to the region. The Romanian ethnic element from the region has been later mixed with the Serbians or Romanians population coming

from other regions, a population which was later enlarged by the migrations of Albanians, Bulgarians, Aromanians and Rroma.

Other opinions, invoking the Romanian unity in the Balkans, are linked to the continuity of the Romanian population from the north of the Danube up to the center of Greece, the Timok Romanians being a link between the Dacian-Romanians and the Aromanians. The interferences between the Romanians from Serbia and the Aromanians exist, being proved by the settling of many families of Aromanians in the region and their integration into the local Romanian fund. Still, the Romanians from Serbia don't present transition characters to Aromanians, being a Dacian-Romanian population both linguistically and ethnographically. The confusion of the researchers who regard the Romanians of Timok as being part of the Aromanians comes mainly from the official use of the ethnonym Vlachs (Vlasi) both for Aromanians and for the Dacian-Romanians south of the Danube, from Serbia and Bulgaria.

2. The origin from the present Romanian territories

There are numerous proofs of the migrations of Romanian population from the present regions of Romania to those with Romanian population from Serbia. The migration processes have been continuous and in both directions. Taking into account the fact that the establishment of the present borders that separate Romanians from Serbia and those from Romania or Bulgaria is recent, from 1918 for Vojvodina and the middle of the 19th century for Eastern Serbia (Timok), it is normal that the Romanian migrations and the inter-ethnic contacts have been permanent. The causes of these migrations have been different according to the historical periods, to political reasons, but mainly because of social and economical considerations. Wars, natural calamities (such as droughts), the socio-political system (oppression, loss of lands, high taxes), the hope for a better life in the new territories, the familial relations, marriages, crafting, seasonal works, herding, mining, valuation of new agricultural terrains have been the motives of migrations in the region. The existence of a Romanian ethnical environment in most cases has eased the adapting of new migrants, who completed the population of existing localities, mainly Romanian but also Serbian. Sometimes new localities have been founded by Romanians originally from other regions, situation documented by linguistic and ethnographic research.

In the Serbian history it is considered that the entire population of Romanian language, called Vlachs (but also Romanians, mainly in works of the end of the 19th century and the beginning of the 20th) is allochthonous in Eastern Serbia. In general, according to the opinions of Serbian researchers (including Jovan Cvijić) the territory of Eastern Serbia was weakly populated until the middle of the 17th century; in the following period populations of different origins arrived from South, West, East, but also North, from the Romanian territories. The population

that lived until the 17th century in the regions East of Morava is named timočka or timočko-braničevsko (people of Timok and Braničevo), being considered to be the oldest Serbian element of the region. Sometimes it is admitted that this old population was mixed, Vlacho-Serbian, and other sources even say that the Vlachs are the oldest population of the region.

The migration of the Romanian population in this area, both North and South of the Danube, is a reality attested by numerous historical data and by the popular tradition. It is certain that migratory waves have always existed, and that up to the 15th century the ethnical processes from Serbia have been influenced by permanent migrations on short and long distances. It is hard to say what geographical origin had the population that migrated successively in this space, yet it is certain that ethnical processes were common for the entire North Balkan area, through the gradual Slavization of an older background represented by Vlachs, a Romanized autochthonous Thracian-Illyrian population.

The migrations of the Romanian population known to have taken place since the 17th century are permanent in the region. The Danube did not represent an important obstacle, the contacts between the regions south and north the river being quite intense. Between the 17th and 19th centuries are attested migrations of the Romanians North of the Danube to the South, sometimes new localities being founded. Frequently though, they joined the existing population. The Romanians migrating into Serbia came from various regions, however most of them from lands closer to the border. For the western part of Eastern Serbia, the main emitting regions have been Banat, mainly the region of Almaş (Almaj), but also the Southern parts of Ardeal, Oltenia and even Moldova. In the Eastern part, named Krajina and Ključ, along the Danube and Timok, the absolute majority of the migrants came from Oltenia, rarely Muntenia.

Coming from Banat and Ardeal are the Romanians from numerous localities from Morava (Porodin, Bobovo, etc.), Mlava (Stamnica, Ranovac etc.), Homolje (Osanica, Krepoljin, etc.), Zvižd (Kaona, Turija, Duboka, Bukovska, Neresnica, etc.), Crna Reka (opština Bor and Boljevac, in diverse localities such as Brestovac, Podgorac, Krivelj, etc.). In the majority of cases the Romanian population from the same locality is not homogeneous as origin, besides them a background of local Romanian population existed, as well as migrants from other Romanian localities from Serbia or Bulgaria.

From Oltenia and Muntenia have come many Romanians in localities from the Kladovo, Negotin and Zaječar opština. Among these only Mihajlovac (Măilovăţ) is a new locality, founded in 1834 by Romanians coming from Ostrovu Mare. In many cases the population arrived from Oltenia mixed with local Romanians.

People coming from Moldova, even Bessarabia, beginning with the 18th–19th centuries can be found in Podgorac (Boljevac opština), in localities from the Majdanpek opština or even in some villages west of Morava (Suvaja, Varvarin opština).

One of the arguments that are brought in favor of the origin from the territories of present Romania concerns the ethnonyms used to differentiate the two Romanian subgroups from eastern Serbia: that of Ungureni which is possibly related to an origin from Banat and Transylvania (the “Hungarian region”) and that of Peasants for those originating from Oltenia and Muntenia (the Romanian region).

For Vojvodina, except the autochthonous Romanian population from southern Banat (especially Grebenac, Mesić, Ritiševo, Vojvodinci, Kuštilj ș.a.), there are also Romanians that came from other regions on the Romanian Banat, as well as from Crișana (Torac), Ardeal (Ečka, Jankov Most, Lokve, Ovča) or even Oltenia (Straža, Lokve), most of the migrations dating from the 18th century. There are also migrations of Romanian population from Timok to the Serbian Banat (as in Dolovo) or vice-versa.

A situation apart is that of the Romanian language population that has an important component of Roma population, known as *băieși* in Vojvodina or *rudari* in Bulgaria and Serbia south of the Danube. The *băieși* are originating mainly from the territories of Banat, Crișana, Ardeal, and the *rudari* from Banat, Oltenia and Muntenia. Their migration to the west and south is not documented, and most probably has taken place during the 17th–18th centuries. They spread to much larger areas, up to Bosnia (known here as *caravlasii*) and Croatia. Rarely have been created separate localities, most frequently these migrants forming slums in the villages and towns where they settled.

3. Migrations of the Romanians inside Serbia or from Bulgaria and Macedonia

After detailed research at the locality level, according to documents and popular tradition, we may witness that in the majority of cases the Romanian population has arrived successively from other localities or regions. In most cases to the older population that founded the localities were added migrants from neighboring localities or different regions. Generally the migration direction has been from east to west. For example people from Bor, Boljevac, Negotin opština au have migrated on the Morava valley, founding new localities or joining an already existent Romanian population.

The generalization of historically documented cases has often been attempted so as to formulate tendentious opinions that would serve political interests, without taking into account the objective ethnic reality from these territories.

In a similar way, the Romanians from the present territory of Bulgaria have migrated to localities from Serbia, the border between these two states in the Timok region being definitely established in the inter-war period. Among the Romanian localities in Serbia we may mention Halova, Miloševo, Aleksandrovac, Šipikovo and Zaječar, where Romanians coming from the Vidin region of Bulgaria

have settled. Several relations exist with the Romanian localities situated close to the border, such as Kosovo, Bregovo, Rabrovo, Deleina.

In the regions of eastern Serbia have also migrated diverse ethnical elements from the south – Slavic, Albanian or Aromanian. Among those migrated from Macedonia have been and Aromanians, which have settled dispersed in diverse Romanian localities, mainly in the mountainous region. Nicknames like *cincar* (*țințar*) and Romanian anthroponyms have been documented from the 17th century. In some localities of central Serbia there are proofs that they have been settled by Aromanians, some of them having even now Romanian population, yet of Dacian-Romanian dialect.

4. The theory of the Serbian origin of the Vlachs from eastern Serbia

In the Serbian scientific community is widely spread the opinion according to which Vlachs (*viasi*) would represent a Serbian ethnical group of mixed Slavic-Romanic origin, a bilingual population that has as native languages both Serbian and Vlach, as language spoken at home. There are several versions of this opinion.

One of the opinions, sustained by many historians and ethnologists (Petar Vlachović for example) wants to prove that the Vlachs from Serbia are ethnic Serbians at origin, that have migrated from various causes (mainly because of the Turkish occupation) during the 15th–18th centuries in Romania, temporarily remaining there and learning the Romanian language and taking Romanian ethnographic characteristics. This theory accepts that a certain mixing with the Romanians occurred, and when these people came back to Serbia, they were already bilingual and had Romanian influences in their culture. Moreover, there are several affirmations in the Serbian literature that say that the Vlachs have constantly assimilated the Serbian population in the region, which was older, the arguments being the dominantly Slavic toponyms or some real cases in which in some localities the more numerous Romanians have assimilated the less dominant Slavic elements. Among these arguments is the well-known proverb that says that if in the family enters a Vlach woman, all the family will speak Romanian. Although lacking serious arguments, such opinions of Serbian origin temporarily assimilated by the Romanians are presently considered veridical and have a large circulation in Serbia. The total lack of truth of these theories is obvious, among the contra-arguments that can be brought being: up to the present in Romanian exists a Serbian ethno-linguistic minority that hasn't forgotten its language, traditions and origin (for example in the Danube villages such as Svinița); except for the native language, totally different from Serbian, the ethnographic, folkloric characteristics, the folk art costumes, habits, mythology and others are clearly different than those of the Serbian population in the region. Finally, if the Vlachs from Serbia are linguistically integrated Serbians, would those from Bulgaria, identically

presenting Romanian features, be Romanianized Bulgarians? Without being under the slightest Romanian political or administrative influence, lacking schools and cultural institutions in their native language, the Romanians from these regions could have become after their assimilation Serbia or Bulgarians. The capacity to assimilate elements of other origins proves the fact that they represent a majority population in this area of eastern Serbia and north-western Bulgaria.

Another theory is that which approaches the Vlach population as being one autochthonous in the region, but being in fact an ethnic subgroup of Serbians, different only because of the Serbian-Vlach bilingualism. Under diverse nuances, is presented the existence on a Vlach autochthonous population in eastern Serbia, which is not identical to Romanians, but closer to the Serbians. From this comes the explanation why Vlachs don't claim their Romanian identity and why they declare themselves as Serbian ethnics. This theory is preferred, outside the scientific and political circles, and by a part of the Romanian population from eastern Serbia, loyal to the Serbian ethnic and national identity. Terms like *sârboVlachi* (*Serbian Vlachs*) are similar to the official theories of other Balkan states on the origin and identity of Romanian communities, such as the *elino-Vlachi* for the Aromanians from Greece, considered, of course, to be Greek.

Somehow different is the opinion regarding the existence of an ethnos separated both from the Vlachs and the Serbians. The arguments brought in this idea depart from the dialectal and identity differences, up to that that the Vlachs are a mixed origin population, with specific features of a separate ethnicity. The arguments for this opinion come from the existence of a separate ethnic category in the censuses, the Vlachs, the opposition regarding the Romanians from Romania but also the influence of the official politics that says that Romanians are only those from Vojvodina. There are tendencies to use the dialectal variants as a form of literary language. The basic problem of an ethnical identity of Vlachs is linked to this ethnonym which denoted in all Slavic languages Romanians south and north of Danube. In opposition to the Aromanians, which have a common ethnonym of *armân* or *rămân* or of *moldoveni*, the Vlachs do not have a common regional name, and even the term of Vlach is an exoethnonym. Thus in the native, dialectal Romanian language, they identify themselves as *rumâni*, and the language as *rumânească*, the glottonym of *limbă Vlachă*, *vlăhească* language appears totally artificial. Attempts to replace the obvious ethnonym of român (*rumân*) exist, by artificially creating terms such as *vlarumâni*, *rumânoVlachi*, *vlarumânescă* language (sustained by Boja lu Kici) and using Cyrillic characters in the dialectal Romanian writing.

As a conclusion on the origin of the Romanian population of Serbia, on the basis of objective arguments we may say that one cannot adopt an exclusive opinion that pretends the total autochthony of them in Serbia, or their complete migration from Romanian territories. The fact that Romanians represent the oldest ethnical element in the region, both in Banat and in eastern Serbia, as well as the continuous migrations of Romanian population in Serbia and in the Romanian

ethnic areas of Romania and Bulgaria are obvious. The attempts to generalize some local cases of migration or assimilation are superficial, as well as those that say that Romanians are exclusively the oldest autochthonous element in all the localities in the region. To solve the existing realities, based on the historical, ethnographic and anthroponymic information, we have to approach each region and locality.

5. The ethnical conscience and identity of Romanians of Serbia

Although according to the ethno-linguistic and ethnographic criteria we can identify pretty well the areas with Romanian population from the Balkan region, the problem of their declared ethnic identity is much more complicated. The ethnic identity and conscience is reflected in several aspects, one of identification as regional or local group with Romanian ethno-linguistic specific (present at the majority of the Romanian population, under different forms) and other linked to ethnic identity written in the official documents.

For the Romanian population in Serbia, the identity situation is different from region to region, case to case, in space and time.

A well determined Romanian ethnic identity during the last two centuries can be found only in the case of the Romanians from western Banat - Vojvodina. Here, the Romanian ethnic population declares itself as such, being aware of the belonging to the Romanian people and considering Romania as the country to which they are ethnically related. The Romanian ethnic identity in this case prevails in face of the regional or ethnographic identity of *bănăţeni*, *ardeleni* or *olteni* (people from Banat, Ardeal, Oltenia), being declared as such at all the censuses. The Serbian, Yugoslavian or more regional (*bănăţean*, *voivodinean*) ethnical identity cases are particular, and related more to the ethno-linguistic assimilation processes or the origin from mixed ethnic marriages. At the censuses the absolute majority of the Romanian population declared as Romanian ethnics (in Serbian – rumuni). Thus in the case of the Romanians from this region, we may consider as true the population censuses' data, and can proceed towards a demographic analysis. The constant diminishment of the number of Romanian ethnics in Vojvodina is related to the migrations, reduced natural increase rate for several decades, as well as to the assimilation following mixed marriages or to changes in the ethno-linguistic environment. The causes for a well expressed Romanian ethnic identity are historic. Up to 1918 the Romanians from this region were a common part of the Romanian population from Banat and Transylvania, where a general Romanian identity was already established. Another cause is represented by the ethno-cultural processes that followed in Yugoslavia and Serbia, the existence of schools, churches and mass-media in Romanians, facts that have maintained unaltered the Romanian ethnic identity.

In Vojvodina only the băieși from the Bačka region, which weren't part of the common mass of Romanians from Banat, have a more flexible Romanian identity, reflected in the sometimes illogical differences from the population censuses. For example the community of băieși from the margin of Apatin appears as 1203 Romanian ethnics at the census from 1981, 561 in 1991 and 967 in 2002. These apparent demographic changes are in fact given by the somehow different ethnic identification at the mentioned censuses, the real number of Romanian băieși being much larger. Yet, some of them declare to be Croatians, Hungarians or Serbians. Still they maintain a quite evidenced Romanian ethnic identity, reflected both in their identity as ethnic group and the censuses declarations. Although they lack cultural institutions in the Romanian language, the Romanian ethnic character is given not only by the spoken language, but also, paradoxically, by the confessional specific. Being Roman Catholics, they cannot be identified with Orthodox Serbians, but they also haven't adopted the Croatian or Hungarian ethnic identity. At the group level, they identify themselves as băieși.

A totally different situation is that of the Romanian language population south of the Danube in Serbia. Both the ethno-historical different evolution of the territories that belonged to the Ottoman Empire, as well as the ethno-cultural politics promoted later in these regions have led to the existence of a confuse ethnic identity, weakly expressed, flexible and often given by the political, social and economical situation. The Romanian ethnic area from eastern Serbia appears in the population censuses from the 20th century with large quantitative and distribution fluctuations, proving an illogical evolution of the official databases. The data closer to the ethnic reality of the population in the region are those from 1921, one of the causes being the exclusive embracement of the linguistic criteria for the ethnic identification of the population. All other censuses record a quantitative variation of the ethnic Romanian population and the „Vlachs”, sometimes with very pronounced modification. Thus in 1921 were recorded 159549 Romanians in eastern and central Serbia, in 1948 only 102953 Vlachs, in 1961 only 1330 Vlach ethnics. In 1981 were recorded 25535 Vlachs and 6387 Romanians, in 1991 17672 Vlachs and 3507 Romanians, and finally in 2002 up to 39953 Vlachs and 4157 Romanians. Of course, these census data do not reflect the real ethno-demographic situation, and the cause of the differences stands in the different declaration of the ethnic identity of the same population in different periods.

For the Romanian population in Serbia, we may mention the declaring of the following ethnic identities, which vary from a period to another, as well as between regions.

1. The Romanian identity

Except for the Romanians in Vojvodina, who identify themselves as such both linguistically and ethnically, the declared identity of Romanian is also present for the population in eastern and central Serbia. Departing from the self-identification as român/rumân and the recognition of the synonymy between

Romanians / români (rumuni) and Vlachs (vlasi) by the scientific circles and the officials of Serbia up to the Second World War, we may say that for the inter-war period the Romanian identity was dominant for the population speaking Romanian dialects in eastern Serbia, as well as for a part of Romanian speakers from areas of central Serbia. Once with the ethno-cultural assimilation politics, followed by theories of the existence of a Vlach ethnic group separated by the Romanian ethnicity and the propaganda that led to the creation of an inferior image related to the identification as Romanian, major changes regarding identity occurred in the Romanian population from south-Danube Serbia. The identity of Romanian has yet persisted up to the present, manifested mainly through the identification of an own ethno-linguistic group. For example they have always used the expressions *vorbești rumâniește* (*I speak Romanian*), *tăinui rumâniește* to identify the glottonym in which they speak home and in the village, or *mi-s rumân* (*I am Romanian*) to express the ethnic identity different from the Serbian one. Still, these are used mainly in the informal daily speech, and didn't reflect in the most frequently declared official identity. Interesting is the fact that at the population census from 1948, which introduced the differentiation into separated ethnic categories of Romanians and Vlachs, in some villages the population divided into the two categories. This was the influence of the censors possibly, who also used questions in Romanian. This was the situation in the village Halova (Zaječar opština), the only where the majority declared themselves as Romanians and not Vlachs (1589 Romanians and 17 Vlachs from a total of 1634 inhabitants). At the same census we can see villages where a part of the population declared to be Romanians, for example Rânovăț (Ranovac, Petrovac opština), Porogin (Porodin, Žabari opština) or Sîga (Sige, Žagubica opština). Then followed a diminishment in the official number of people declaring to be Romanians in the second half of the 20th century, most of those who officially expressed the Romanian identity being the rudari, such as in Strijile (Strižilo, Jagodina opština, 465 Romanians in 1981 and 363 in 1991), Trešnevița (Trešnjevica, Paraćin opština), rarely in some Romanian villages between Morava and Timok, such as in Valeacoani (Valakonje, 39 Romanians and 253 Vlachs in 1981, but only one Romanian and 563 Vlachs in 1991, the rest declaring themselves as Serbians), some villages from Petrovac opština: Claduroa (Kladurova, 283 Romanians and 39 Vlachs in 1981, but only 283 Vlachs and no Romanian in 1991), Mânăstărița (Manastirica, 31 Romanians, 440 Vlachs in 1981, and 432 Vlachs and no Romanian in 1991), Menița (Melnica), Rânovăț (Ranovac). In central Serbia, among the localities with rudari and some with Romanian population occurs occasionally the declared identity of Romanians, such as in Osaonița (Osaonica, Trstenik opština, 470 Romanians in 1981), Suvaia (Suvaja, Varvarin opština, 292 Romanians in 1981), Pârcilovița (Prčilovica, Aleksinac opština, 222 Romanians in 1981), Staro Selo (Velika Plana opština, 302 Romanians in 1981) and others.

It can clearly be noticed that the declared Romanian ethnic identity is almost absent in the villages with absolute majority of Romanian population from the

border with Romania, where up to 1946 have even existed Romanian nationalist movements. Only in further located villages, isolated Romanian ethnic areas from the region of Morava or west of it, occurs the Romanian ethnic identity according to the censuses conducted after 1953.

Among the causes of denying the Romanian ethnic identity are the following:

– The political, social and cultural Serbian propaganda in eastern Serbia, which tried to diminish the Romanian ethnic element by linguistic and ethno-cultural assimilation. Romanians formed the majority of the population in many opština of eastern Serbia, and was hard to assimilate by other means, such as creating a separate ethnic category of Vlachs, with a confuse definition and ethnic identity, or the idea of a Serbian ethnic identity of the Vlachs, which had as specific only the Serbian-Vlach bilingualism. The lack of Romanian cultural, religious and education institutions, of an intellectual elite, the relative underdevelopment of the region with Romanian population, preoccupied more about the socio-economical than the ethno-cultural problems, favored the decrease of the Romanian ethnic conscience and its substitution with a Serbian one. The creation of a negative image of the Romanians, with pejorative implications sometimes (such as that of an identity lower than the Serbian or Yugoslavian) has also been argued by the better socio-economical evolution of socialist Yugoslavia in comparison to Romania up to the end of the 20th century. The Romanian or even Vlach ethnic identity was often associated with that of gypsy, herdsman or peasant, being less prestigious. This image was somehow taken even by the mass of Romanian population, willing to rise to a higher level of socio-economical emancipation, which could be obtained through the Serbian language and culture. The fear of the Yugoslavian authorities of previous irredentist movements of the Romanian population from Timok region, manifested in the 19th century and up to 1946, cannot be omitted. Not by chance is that the regions from the Romanian frontier, with compact dominant Romanian population have in the present the weakest expressed Romanian ethnic identity.

– The weak consolidation of the Romanian ethnic element in the region, which never had its own political or territorial formations, and the links with Romania haven't been sufficient, inclusively because of the weakly expressed interest of the Romanian state for this region. Under the influence of the social structures specific to the Balkan space dominated by the Ottoman Empire, ethnic identity didn't represented the basic element for the consolidation of a population, often prevailing the confessional, political or administrative identity imposed earlier. The inexistence of an ethnical consolidation of Romanian ethnographic and dialectal groups, that didn't had the conditions to form a literary language, favored their dispersal and the prevalence of an imposed identity.

– The opposition towards the identification with Romania due to political, social and economical reasons. If politically speaking a centralized opinion of a

relatively democratic and prosperous Yugoslavia was created, in opposition to a poor Romania, lacking democracy, from a social and economical viewpoint the opinions referring to the negative image of Romanian have been subjectively formulated. If the Romanians from Serbia, after the migrations for work in Western Europe from the 70s, have improved their economical situation, for many Romanians from Romania the region of eastern Serbia was one of benefit, mainly through the agricultural work. Communicating in Romanian somehow represented a unity element, Romanians being attracted to the villages of Serbia. Still, the population from Romania, weakly instructed, coming from poorer areas, often left negative impressions among the Romanians from Serbia, thus being created an image of the Romanians (from Romania) as poor, thieves, cheap working power etc. This fact has somehow contributed to the negation of the Romanian identity, based on the simple conclusions such as „I'm not Romanian, I'm not as those from Romania, I'm from Serbia, thus I'm Serbian”, often met during the interviews conducted in the Romanian villages, mainly in the border area with Romania.

The political, social and economical processes from the last decade in the region have also influenced the ethnical ones. Thus the conjuncture of the political, social and economical relations between Serbia and Romania has changed, the first being in a profound political, social and economical crisis, while the later has a relative stability and a favorable evolution. The awareness of belonging to another ethnicity than that of Serbian, due to the linguistic, ethnographic and folkloric specific, made big progresses. The transformation of the Serbian identity in a less prestigious at the European level, because of the general politic of discriminating Serbia as nation, the fragmentation and animosity created inside the south Slavic ethnicities, have led to an increase of the role of the Romanian identity for the Romanian speaking population of Serbia. This is reflected in the statistics of the last census, and in the creation of cultural, political and religious organizations and movements with pronounced Romanian character. The movements favoring a common Romanian identity have increased, and at this moment we witness very active processes of claiming a Romanian identity, which manifest in the creation of organizations, mass-media and religious services in the Romanian language, as well as initiatives of teaching Romanian in schools. The support from Romania, although insufficient and controversial, adds to the factors that favor the evolution of the Romanian ethnic identity. Although it faces the opposition of the nationalist Serbian circles and of the movements towards the individualization of a Vlach ethnicity, the Romanian ethnic conscience gains power in eastern Serbia, fact that would lead to a considerable increase in the number of people declaring their Romanian ethnic identity.

We also have to mention the occurrence of identification as *rumâni* in the case of the Romanians from Timok. Although it is clear that the one letter difference (*români* – *rumâni* / Romanians – Rumanians) is not decisive to justify that *rumâni* are not *români*, still there are movements which sustain an identity of *rumâni*, as an authentic denomination for those declared Vlasi (in Serbian),

separated from Romanians. According to these opinions, the Rumanians would be the autochthonous population from eastern Serbia (D. Dragici, 2004).

2. The Vlach (vlasi) identity

The ethnonym of Vlach, Vlachi, with diverse variants in different languages, is known for much time as being attributed to a Romanized population. At the beginning the Germanic tribes have named the Celtic population with this appellative, Wales or Valonia being among the names of this origin. Taken from the Slavic populations, this term has been attributed to the Romanic language population that established contact with the Slavs. *Vlach*, *vlasi*, *voloh*, *vloh* are among the exoethnonyms used in Slavic languages for the Romanian population. Similar to *Vlachos* in Greek or *olah* in Hungarian, it came to identify the Romanian population from different regions. Although the Romanians themselves haven't appropriated completely this ethnonym, different ethno-toponymic variants have existed and still do, identifying Romanian political and administrative structures, such as Valahia (Vlachia), the *vlahii* of the Aromanians from Greece, Moldo-Vlachia, Ungro-Vlachia etc. The southern slaves have attributed this name to the Romanian population from both north and south of the Danube, and the political Romanian formations, especially the neighboring Țara Românească (the Romanian Country) was known in Serbian or Bulgarian as Vlaška.

Thus the use of the Vlach ethnonym for the Romanian population from Serbia is quite old. A different situation is the argumentation of an ethnicity with the name of *Vlachi*, *vlasi* separated from the Romanian one. Mainly after the Second World War, in Serbia and Bulgaria people started to make a difference between Romanians and Vlachs. The causes are inclusively political, so as to avoid the possible irredentist claims of the Romanian population, which was numerous in the border regions of both countries. By creating a minority separated from the Romanian one, with the name of Vlachs, was desired to diminish the Romanian ethno-cultural and political influences in the region. In parallel a politic of linguistic and cultural assimilation was promoted, which ended in changing the identity of the Romanian population.

Nowadays the Vlach identity is manifested through a few different opinions:

– Vlachs are a component part of the Serbian ethnicity. This is a opinion promoted by the Serbian nationalist circles, as well as by a part of the Romanian language population. The Vlachs would thus be a sub-ethnicity of Serbians, autochthonous in the region, which has as specific the Serbian-Vlach bilingualism, which has always existed. Certain ethno-genetic links with the Romanians are admitted, yet the focus is on the Serbian ethnic identity, which is always dominant. The Vlachs would have more common ethno-cultural common features with the Serbians than with the Romanians. The presence of Vlachs in Bulgaria is omitted, situation which creates confusions and does not explain what is the situation of the Bulgarian Vlachs.

– The Vlachs as separated ethnicity, ethnic minority in Serbia, with own ethno-genetic, ethno-cultural and ethno-linguistic characteristics. There are a few variants of this theory, one being that the Vlachs are autochthonous, different from Romanians. Other specifies that Vlachs are an ethnicity formed as a consequence of Romanian-Serbian interferences, having in this case a mixed ethnogenetic character. The supporters of this opinion are based and on the official existence of the two separated ethnicities in Serbia, the Romanians from Vojvodina and Vlachs in eastern Serbia. For the existence of a Vlach ethnicity are brought arguments which individualize the Vlach (Romanian) population from eastern Serbia, such as specific ethnographic characteristics, the lack of a Romanian identity, dialectal linguistic particularities. Due to the use only of local Romanian dialects, the lack of schools in Romanian language, there are even attempts to create a written variant of the Vlach language, based on local dialects, mainly the Timok one. Such attempts have existed from the end of the Second World War, when have appeared newspapers in the local Romanian dialect, in Cyrillic characters, such as „Vorba Noastră” (Our Language). Nowadays, the creation of literary standards for the Romanian dialectal language didn't gained amplex, the adopted alphabet being both Cyrillic and Latin. An essential problem for defining the Vlach ethnicity stands in using this ethnonym, which is used mainly in the cases when Serbian is used, because the Romanian speaking population still uses to identify themselves the ethnonym *rumân*. In the tendency to combine the two ethnonyms, there are even attempts to create an artificial name for the new Vlach ethnicity from Serbia, such as *vlarumân* or *rumânoVlach*. Diverse cultural and political organizations advocate the idea of a Vlach ethnic identity, as an ethnic minority in Serbia, which is not related to any neighboring country. This idea is in general embraced by the mass-media, scientific institutions and local and national officials of Serbia.

– Vlachs as a Romanian sub-ethnicity is a compromise variant, which allows eliminating the opposition of the Vlach-Romanian ethnonyms and at the same time the creation in principle of a common identity. The arguments brought to sustain this thesis are those that prove the possibility of synonymy of the ethnonyms used in different languages for the Romanian population, situation largely found and in the case of other nations (Greeks-Hellenes, Deutsch-German, Albanian-Arnauts-Shqiptaret, Hungarians-Magyars etc.). Then it can be argued the local ethnographic specific of the Vlach Romanians, more archaic in language and traditions than the Romanians from Vojvodina or Romania. One of the basic arguments that stand for the double recognitions of the ethnonyms of Vlachs and Romanians is given by the official background of this Romanian population, which is registered in the censuses as ethnic minority (*vlasi*). This opinion, of double identification gained terrain during the last years, numerous cultural and political organizations of the Vlachs-Romanians from eastern Serbia adopting it. On the basis of this principle was formed in 2007 the National Council of the Vlachs (Roumanians) from Serbia, separated from that of Romanians, which gathers Romanians from Vojvodina but also some from eastern Serbia. The ideas are often confuse, some accepting the

common Romanian identity, while others hesitate to admit the Romanian identity or the separate character of the Rumanians-Vlachs from eastern Serbia. Thus the adepts of the idea of Romanian-Vlach unity, expressed by the ethnonymic diversity, use the name of Vlach (vlasi) in Serbian (different to the term of Rumun, common for other Romanians), but that of rumân or Romanian as a romaine language identifier.

3. The Serbian identity

While disputed are fought over whether Vlachs are Romanians and numerous fractions contradict themselves in problems related to the ethnonym and glottonym, the largest part of the Romanian population appears according to the official censuses as Serbian ethnics. Thus from the total of Romanian population from eastern and central Serbia or at least the ones that are Romanian speakers and which are estimated at 250,000, only 40,000 declare themselves as Vlachs and 4000 Romanians, the rest declaring to be ethnic Serbians. The Serbian ethnic identity for the Romanians in eastern Serbia gained terrain during the last 70 years, being linked to the official propaganda, the tendencies of integration into the Serbian society, but also as a result of the linguistic and cultural assimilation processes. There are of course doubts regarding the correctness of the censuses, which are often influenced by the officially promoted politics or even falsified. We may for sure affirm that the ethnicity that is written in the case of uncertain or confuse declarations is the Serbian one. For someone to be registered Vlach or Romanian he has to obligatorily declare this, in comparison to the Serbians, whose registering is often tacit or usual in the case of absence. Anyway, the reality is that a large part of the Romanian speaking population from eastern Serbia is officially identified as ethnic Serbians. At the local level or when wanting to make a difference to the Serbians from neighboring villages or regions, the identity of Vlach, rumân occurs as a component of the conscience of an own linguistic and ethno-cultural specific, but it isn't manifested in the official declarations. The causes of the identification as Serbians are multiple, some of political order, such as the fear to have problems because of belonging to an ethnic minority, then the desire to emancipate as a titular population in that state, the conviction that the respective persons will be better in the case of joining the titular nation, the desire to overcome the political, social, economical and cultural marginalization in which eastern Serbia is found, the nuance of identification as Serbians bringing them closer to the central role they would occupy in the state. Other motives are social, economical and psychological. Among these are the creation of a negative image for the Romanian or Vlach ethnic identity during the last decades, in contradiction to the positive, glorious and superior image of the Serbian identity, the better conditions that Yugoslavia offered in comparison to socialist Romania created a favorable background for the identification to the Yugoslavian or Serbian identity for the Romanians in eastern Serbia. The lack of any cultural or educational

institution or of mass-media in the native language, the exclusive influence of Serbian education and culture, the tendencies to overcome the marginalization and underdevelopment states complete the motives of officially accepting the Serbian identity. It is interesting to note that the studies made on the Romanian-Vlach population of eastern Serbia, to distinguish the Vlach, speakers of Romania, from the “other” Serbians, use the notion of „pravi srbi (real Serbians)” for the Serbian ethnics and names like Vlachs, Vlach speaking Serbians, Serbians influenced by Romanians for the Romanian population of the region. Thus the conclusion comes that the Vlachs are not „real Serbians”.

One of the greatest paradoxes is linked to the fact that the identity declared by the Serbians is absolutely dominant in the regions with absolute Romanian majority, such as Kladovo, Negotin, Majdanpek opština, where the Serbian ethno-linguistic element is in minority. In most of the villages of these opština the ethnic identity of Serbians is the main, the number of declared Vlachs or Romanians being insignificant. The explanations of this apparently illogical situation are the results of the ethno-political propaganda much more active in these regions from the border with Romania, the alienation of the Romanian ethnic conscience, regarded suspiciously by the Serbian authorities. Another objective motive is that in this region, in the past quite poor, occurred the more massive migration of population towards the states of Western Europe beginning with the 60s. The villages became practically depopulated, although the majority remained is the statistics with the residence here. Many of the rural localities have up to 80% of the population migrated in Austria, Germany or Switzerland, the presence home being occasional and mainly during the summer. This explains that in reality most of the inhabitants haven't been reviewed directly, but instead have been made estimations based on declarations of other family members or previous data, the papers being randomly filled in what regards the ethnicity, confession, etc.

The Romanians in Vojvodina, mainly from the Romanian localities of western Banat, have their ethnic identity well determined, reflected and in the logic evolution of the official censuses. This is due to the historical, political, social and cultural situation from Vojvodina, where the ethnic identity of each ethno-linguistic community was traced even during the Austrian-Hungarian Empire, and Serbia respected the rights of the ethnic minorities in this region. The Romanians in Vojvodina have been recognized as ethnic minority, and a series of bilateral agreements with Romania has facilitated the ethno-cultural development, through schools, churches, publications and mass-media in the Romanian language. Thus the generally Romanian national conscience prevailed, the regional identity being auxiliary. The processes of assimilation and taking the Serbian identity are limited to the existence of mixed marriages. The migration of Romanians towards states in Western Europe, USA or Canada constantly diminished the number of Romanian population in the native localities.

The situation of the Romanians from south-Danube Serbia is different, here the problem of ethnic identity and national conscience being one of the most

controversial. The historical evolution in this area has been different from that in Vojvodina, the processes of consolidation and creation of a well determined ethnic conscience continuing up to the present. The declared ethnic identity differs very much from a period to another, being influenced by the political, social, economical and psychological situation. Based on ethno-linguistic identification, at the end of the 19th century and the beginning of the 20th one could see consolidating a Romanian ethnic identity in eastern Serbia. The lack of cultural and educational institutions in the native language, the lack of interest on the part of Romania and the official Serbian politics to assimilate this population led to a diminishment of the Romanian ethnic identity, now present only locally, and weakly expressed in movements of ethno-cultural emancipation. In this sense the Romanians from eastern Serbia are more like a type of crypto-ethnicity, as it is and in other areas of the Balkans or the world. In general, at the ethnic classification level, only the gypsies in Serbia present such characteristics as the Romanians from south-Danube Serbia. The demographic evolution based on data from population censuses is illogical, and cannot be taken into account in conducting objective research on the ethnic situation of the Romanian speaking population from central and eastern Serbia. The situation of their identity is even more complicated by the official politics of dividing the Romanian speaking population into Romanians (rumuni) and Vlachs (vlasi), with tendencies to justify two separate ethnicities, one Romanian and the other undetermined. At the same time we cannot consider fully justified the separation of the two ethnonyms, because Vlachs (vlasi) were declared mainly after censuses conducted in the Serbian language, because in the local Romanian dialect the most common ethnonym of self-identification is that of Romanian (rumân). Thus the majority accepts the synonymy of the Vlach and Romanian ethnonyms. The fact that the majority of the Romanian-speaking population from the region declares itself as Serbian in ethnic identity presents a contradictory aspect. The motivation are diverse, related to a confuse conscience of belonging to Serbia as citizens, then political, social and economical, transformed into an ethno-psychological complex. In general the Romanian ethnic identity became one less prestigious than the Serbian, as a result of the ethno-cultural politics, and belonging to Vlachs is associated with being a peasant, uneducated and peripheral in relation to the Serbian ethno-centrism. The last decade views a Romanian ethnic emancipation, which becomes more obvious and largely spread in the Romanian speaking population of eastern Serbia.

An interesting aspect is presented by the mass of Romanian speaking population, known in Vojvodina as *băieși* and in central and eastern Serbia as *rudari*. These speakers of Romanian language are considered to be gypsies by other groups of Romanians, as well as by other neighboring ethnicities. At the same time their self-identification is more of Romanian, the Roma identity being absolutely denied. The *băieși* from Vojvodina, generally catholic, identify themselves as Romanian both officially and at the level of the local community. The population of *rudari*, Orthodox Christians from central and eastern Serbia identify themselves

on the local plan as Romanians, and officially in different modes, according to the period and region. Most of them have been reviewed as Serbians, some Romanians and rarely as Rroma. They have declared themselves as Vlachs only in eastern Serbia, close to the compact Romanian population of the region. It is curious that during the 20th century, some of the *rudari* communities have continued to maintain the declared identity of Romanians, being even more consistent than the other Romanians in eastern Serbia, as it is the case of the Strižilo (Strijila) or Trešnjevica (Trešnevița) localities west of Morava. At the same time, other groups of Romanians regard the *rudari* and *băieși* as a foreign ethnic element, as gypsies, although the linguistic identity unites them.

This situation, of diverse ethnic identity, may be regarded and as a prestigious and un-prestigious ethnic. The Serbian ethnic identity, being that of the titular nation, sustained by the political and ethno-cultural propaganda, occupied the most prestigious place. The identity of Vlachs or Romanians is in general much less prestigious, being associated with peasant, herders, uneducated persons (objective reality, of a less knowledge of the Serbian language), less developed and peripheral, but also with the less prestigious image of socialist Romania – of poverty and theft (created and during the work migrations from Romania). Even less prestigious is the identification as Rroma, gypsies, and so the *băieși* and *rudari* prefer the Romanian identity.

In reality the identity problem is related to the existence of a confuse, weakly expressed ethnic identity, of a double or triple identity, combined with a national, regional, local, linguistic and ethno-cultural identity. According to the political, social, economical and ethno-cultural situation, different tendencies at self-identification have manifested, in the case of the Romanians from eastern Serbia this situation being very obvious.

L'INFLUENCE LATINE SUR L'ALBANAIS.
CONSIDÉRATIONS EN MARGE DU LIVRE
DE GUILLAUME BONNET,
LES MOTS LATINS DE L'ALBANAIS

Paru en 1998 chez *l'Harmattan*, dans la collection «Sémantiques» coordonnée par Marc Arabyan, le livre de Guillaume Bonnet s'ajoute à la longue file d'œuvres importantes concernant l'influence du latin sur l'albanais. Le sujet est d'un intérêt permanent pour l'histoire des langues de la zone sud-est européenne et justifie pleinement l'actualité de ce travail même après assez longtemps depuis sa publication. La riche bibliographie du problème¹ est envisagée d'une manière critique par G. Bonnet qui est d'avis qu'il soit nécessaire un examen attentif de l'inventaire des mots considérés, depuis les travaux de G. Meyer, comme emprunts faits par l'albanais au latin. Il se propose d'examiner surtout l'évolution phonétique des mots qui, d'un chercheur à l'autre, ont été retenus comme emprunts. Bonnet fait un tri systématique du matériel, en laissant de côté bon nombre de termes. Il appuie ses analyses sur les critères de la phonétique historique et présente les voies d'évolution du lexique albanais d'origine latine². L'étude de G. Bonnet est très utile dans le jugement de la structure réelle du vocabulaire latin de l'albanais. À la fin de son étude, Bonnet dresse deux listes des mots, l'une comprenant les mots dont l'origine latine est sûre, l'autre formée des mots dont l'origine latine est incertaine. La liste des emprunts sûrs devrait servir dorénavant comme base de discussion sur les survivances du latin dans le Sud-est de l'Europe.

Les conclusions du livre soulignent les thèmes qui ont guidé l'auteur dans sa démarche. Un premier sujet concerne les éléments surtout phonétiques qui peuvent contribuer à la reconstruction de différentes périodes de l'histoire de l'albanais.

¹ Il faudrait commencer avec les noms de J. Thunmann, B. Kopitar, J.G. Hahn, Fr. Bopp. Les recherches ultérieures – de Fr. Miklosich, H. Schuchardt, G.I. Ascoli, G. Meyer, W. Meyer-Lübke, H. Pedersen, N. Jokl, M. Vasmer, L. Spitzer, Ov. Densusianu, I.-A. Candrea, S. Pușcariu, Th. Capidan, H. Barić, C. Tagliavini, G. Stadtmüller, Kr. Sandfeld, I. Șiadbei, Al. Rosetti, E. Çabej, Iv. Popović, E.P. Hamp, G. Bonfante, H. Mihăescu, G. Ivănescu, B. Beci, Sh. Demiraj, A.V. Desnickaja et son collectif de Sankt Petersburg, E. Banfi, G.B. Pellegrini, G.R. Solta, H. Haarmann, B. Janson, J. Kristophson, A. Avram, Addolorata Landi, P. di Giovine – ont enrichi les connaissances; voir aussi le chapitre introductif de notre livre *Vocabularul de origine latină din limba albaneză în comparație cu româna*, București, 1997, chapitre essayant de mettre en lumière d'une manière succincte les contributions des auteurs mentionnés.

² Il est bien regrettable, pourtant, qu'il ne connaisse pas les contributions dans la matière de la phonétique du latin des Balkans dues à Ion Șiadbei et Andrei Avram et qu'il n'utilise pas les résultats de la recherche de Solta sur le latin balkanique, indication bibliographique absente. Bien que ses travaux concernant la phonétique des termes albanais d'origine latine sont mentionnés, les résultats d'A. Landi ne sont jamais commentés.

L'autre direction de recherche étudie des rapprochements plus ou moins probables entre l'albanais et les deux langues romanes de la zone, le dalmate et le roumain. Parmi les faits de morphologie concordants entre l'albanais et le dalmate se trouvent le pluriel à métaphonie, expliqué avec prudence comme un lien typologique, vu l'existence du procédé en question dans les parlers rhéto-romans (p. 366). Pourtant, il ne faut pas oublier que le pluriel à métaphonie est spécifique pour le roumain aussi – qui a la même tendance que l'albanais de caractériser d'une manière redondante le pluriel par rapport au singulier – ce que donnerait un caractère unitaire à la zone sud-est européenne qu'on ne peut pas ignorer complètement.

G. Bonnet est peu convaincu de la possibilité de mettre en vedette les caractéristiques morphologiques d'*un latin balkanique* (avec ses mots, p. 365). Les probabilités d'en trouver les particularités d'*un latin balkanique*³ sont considérées avec moins de méfiance dans le domaine du lexique. Il n'est pas le premier, malgré l'impression laissée par ses affirmations, à douter de la possibilité de délimiter une aire albano-roumaine à l'aide d'un vocabulaire conservé exclusivement. L'un de ses prédécesseurs est précisément H. Mihăescu (p. 366), qu'il choisit d'une manière tout à fait inattendue comme exemple de chercheur en quête de délimitation des liens très proches entre l'albanais et le roumain en ce qui concerne le lexique conservé du latin. L'affirmation que l'étude du lexique offre des observations sur des reflets culturels (p. 366) est riche en possibilité de recherches. Pourtant, nous ne sommes pas sûrs que l'alb. *harmëshuar* s'expliquerait mieux par l'aroumain (*armăsar*), emprunt qui traduirait, selon Bonnet, un mode de vie semblable, fondé sur l'élevage (p. 232); c'est précisément le commentaire culturel qui nous semble le point faible de l'interprétation proposée, vu que dans les conditions de l'élevage l'âne semble être l'animal utilisé. Enfin, il faut souligner, d'ailleurs, que le mot *armăsar* ne semble pas exister en aroumain⁴. Si l'exemple n'est pas bien choisi, l'idée d'approfondir à travers le lexique les rapports culturels doit être retenue, bien qu'elle ne soit pas nouvelle. Les évolutions sémantiques, les traductions et les calques doivent être enregistrés. Un domaine qui peut offrir des constatations intéressantes concerne le lexique d'origine grecque que les langues des Balkans ont conservé par le truchement du latin.

En ce qui suit nous nous proposons de faire quelques commentaires sémantiques de détail sur des termes albanais.

Sur la liste des mots dont l'origine latine est sûre, on trouve lat. *balbus*, alb. *belbër*, *belbët* («bègue»). La finale *-ër* de l'adjectif albanais – qui n'a pas de correspondance dans la forme de l'étymon – est expliquée comme une extension qui apparaît aussi dans le cas des autres adjectifs, tels *shurdhër*, *verbër* (p. 44, la note). On trouve plus loin (p. 294) détaillée l'hypothèse selon laquelle il y aurait existé en albanais un système dans lequel pour le cas sujet au singulier on aurait employé la forme courte (**shurdh*), tandis que la forme longue, en *-ër*, serait dûe au

³ L'auteur emploie constamment le syntagme *un latin balkanique*, en signalant de la sorte sa conviction que cette désignation ne repose pas sur une réalité linguistique ou historique.

⁴ Dans l'*Index* des mots latins à la fin du dictionnaire de Tache Papahagi, *admissarius* est absent.

cas sujet du pluriel (**shurdhër*), généralisée, ensuite, comme cas régime, tant au pluriel qu'au singulier. À notre avis, en tenant compte exclusivement des faits morphologiques et laissant de côté les faits sémantiques, l'explication devient unilatérale. L'auteur lui-même constate le fait qu'en latin est attestée la paire *galbus* – *galbinus*, mais il est méfiant quant à possibilité qu'elle se soit conservée en albanais (p. 295). On constate, non seulement en albanais, mais en roumain aussi, la conservation, avec une grande probabilité, tant du lat. *galbus* que de la forme longue *galbinus*: alb. *gjelb* (terme dialectal rare, mais que G. Bonnet n'inclut ni sur la liste des mots sûrs, ni sur celle des mots controversés, ou d'autre origine que latine) et *gjelbër* / *gjelbën*, roum. *galb* (mot rare, ancien), *galbin* (*galbăn*, *galben*). Il est intéressant d'observer que la paire albanaise des formes longues avec ou sans rhotacisme (*gjelbër* / *gjelbën*) correspond en roumain à une paire semblable de formes : avec rhotacisme (istroroumain *găbir* ; des formes avec rhotacisme existent fort probablement aussi dans les parlers dacoroumains) et sans rhotacisme (droum. *galbin*, *galbăn*, *galben*, aroum., megl. *galbin*) ; cette correspondance pourrait servir comme un argument de plus à s'en douter de l'origine de la séquence finale albanaise *-ër* / *-ën* dans une marque de pluriel. Pour ce qui est des noms, l'auteur les explique comme formés avec la marque *-ër* de pluriel (p. 120) ; par exemple, la forme du nom de la «tique», *rriqër*, serait à expliquer à l'aide du formant du pluriel *-ër*⁵. Dans une étude (*Albanesische Etymologien*) parue en «Mitteilungen des rumänischen Instituts an der Universität Wien», I, 1914 (hgg. von W. Meyer-Lübke), Leo Spitzer⁶ observait que le groupe des emprunts que nous discutons a une caractéristique sémantique: tous ses éléments se rapportent à des caractéristiques physiques de l'homme. Nous y ajouterons que les autres éléments entrant dans ce groupe désignent des couleurs⁷. Les observations que nous avons faites laissent la possibilité, à notre avis, d'expliquer la finale *-ër* / *-ën* du lat. *-inus*.

Ce livre montre l'actualité de ce domaine de recherche et représente une contribution très utile à l'établissement de l'inventaire des mots latins en albanais. Les arguments surtout phonétiques et morphologiques qui ont conduit aux listes publiées dans les annexes sont présentés minutieusement et méritent toute l'attention, même s'ils ne sont pas toujours acceptables.

Cătălina Vătăşescu

⁵ Pourtant, Bonnet range alb. *rriqër* parmi les emprunts surs faits au latin et indique comme origine lat. *ricinus* (p. 385), mot marqué comme mentionné seulement à cette occasion. Il est, donc, regrettable qu'il conserve dans le texte l'explication exclusivement morphologique, qui ne correspond pas à celle choisie dans la liste des emprunts surs à la fin du livre et qui rend mieux compte de la forme albanaise.

⁶ L'étude de Spitzer se trouve dans la bibliographie du livre de Bonnet, mais nous avons l'impression qu'elle ne soit pas exploitée.

⁷ Voir notre article *Reflectarea în română și albaneză a unor derivate latinești cu sufixul -inus*, parue dans le volume en honneur de Nicolae Saramandu ; sous la rédaction de Emanuela Nevaci, Bucureşti, 2011.

« LA MÉMOIRE EN TANT QUE FORME DE JUSTICE »

«La mémoire en tant que forme de justice» sont les mots qu'Ana Blandiana a écrit sur le frontispice du Mémorial des victimes du communisme et de la résistance à Sighet.

La mémoire des communautés humaines des pays communistes, enfermée pendant un demi-siècle de censure dans des archives secrètes, bloquée par la peur répandue sur tout le système social à travers les institutions de l'État, se remet depuis 1989. Les arrestations pendant la nuit, les procès publics, les tribunaux militaires (en temps de paix), les exécutions collectives et individuelles, les prisons, mais aussi la torture dans les prisons (Pitești) les camps de concentration, les déportations, les nouveaux villages créés sur des étendues désertes pour les déportés innocents du Banat, ensuite pour les détenus à résidence obligatoire, la construction du Canal danubien où on enterrait, afin de les vaincre, les détenus politiques ou ceux qui refusaient les kolkhoz dans les campagnes, toutes ces horreurs déversées sur une humanité paisible... Un enfer caché par le Rideau de Fer, rideau au-delà duquel, pour garder son âme en repos, il ne fallait pas regarder! Et, en vérité, personne du dehors n'a jamais jeté un regard.

Après 1989, des mouvements intellectuels des pays qui avaient subi cette expérience, dans notre cas la Roumanie, se sont mobilisés pour refaire depuis les débris, par les documents, par les voix restées encore vivantes, cette mémoire d'un monde condamné tacitement à l'oubli! Sous cette devise – La mémoire en tant que forme de justice – sont parus avec l'aide du Mémorial de Sighet, de l'Académie Civique, des dizaines de volumes contenant des documents et des mémoires qui refont la réalité concentrationnaire de Roumanie pendant la période communiste. Ont été édités par dizaines des souvenirs de détenus politiques – personnalités du monde intellectuel et politique de l'entre – deux – guerres, – et aussi les écrits des personnalités de l'exil. Ont commencé à paraître, grâce à des historiens ou écrivains, des volumes d'études et documents d'archives, des volumes de recherches réalisés à la suite de colloques nationaux et internationaux consacrés au totalitarisme communiste; des musées ont été créés (celui de Sighet en Roumanie est un dramatique et triomphant rappel à la mémoire)⁸, on a organisé également des expositions visant les divers aspects du régime communiste.

Nous allons maintenant porter notre attention sur deux recueils de documents qui offrent une image bouleversante de ce régime inhumain. Le premier volume est *Școala memoriei 2011/ L'École de la mémoire* (Fundăția Academia Civică, 2012), en fait le onzième volume paru sous l'égide du Centre International d'Études sur le Communisme, centre dirigé par l'écrivain Romulus Rusan et publié avec l'aide de la Fondation Konrad Adenauer, la filiale de Bucarest. Le second volume a pour titre *Sârbiile din România în vremea comunismului/ Les Serbes de Roumanie au*

⁸ Le Mémorial de Sighet accomplit cette année vingt ans d'activité.

temps du communisme, édition revue et augmentée (auteurs-éditeurs Andrei Milin, Miodrag Milin, Ţvetco Mihailov, avec la participation d'un groupe de chercheurs de l'Université de Timișoara et de la Haute École d'Études et d'Éducation de Vrsac), édité à Vrsac en 2012.

Școala memoriei 2011 rassemble dans ses 581 pages les communications de 27 chercheurs qui ont participé à l'École d'été de Sighet en juillet 2011, école qui a pour recteur l'écrivain et politologue français Stéphane Courtois et comme organisateurs Ana Blandiana et Romulus Rusan, les fondateurs du Mémorial. Les Écoles d'été de Sighet fonctionnent chaque année avec une participation internationale au bénéfice des élèves, des étudiants, des historiens roumains (y participent presque 100 boursiers de cette École). Ce dernier volume comprend des études, communications, témoignages provenant de chercheurs de Roumanie, Moldavie, Allemagne, Pologne, France, et concernent les vagues de déportations de Roumanie entre 1941-1951 ainsi que des pays rappelés plus haut: **1.** En 1940–41, avec l'entrée des armées soviétiques en Bessarabie, la déportation de centaines de milliers de Bessarabiens et de Bucovinéens (de toutes les ethnies) en Sibérie; **2.** La déportation de Bessarabie en 1949. **3.** La déportation de 1941, à la suite de l'entente entre Hitler et Staline, des Allemands de Bessarabie et Bucovine vers la Pologne et l'Allemagne. Cette déportation, nommée *Aussiedlung* a été à l'époque considérée comme *retraite des Allemands* (qui se trouvaient là depuis 1775, 1814, 1830). **4.** La déportation de 1945 d'approximativement 45.000 Allemands de Roumanie en Sibérie, Kazakhstan, Donbass, sur la demande impérieuse des autorités militaires soviétiques; **5.** La déportation en 1951 des habitants du Banat (Serbes, Roumains, Allemands, Hongrois) dans le Bărăgan, steppe déserte au sud de la Roumanie; **6.** La déportation en 1960 de nombreuses familles du Maramureș (familles de bergers qui appuyaient les mouvements anti-communistes des partisans). Six vagues de déportation si on n'y compte pas les quelques dizaines de milliers de paysans envoyés au *Canal* pendant la période de la collectivisation forcée des années '50.

Nous trouvons dans ce volume une observation qu'il faut citer en premier lieu: «les déportations collectives et celles individuelles pratiquées dans l'Empire Russe et ensuite en Union Soviétique n'ont pas existé dans la pratique juridique, administrative et politique roumaine jusqu'en 1940, c'est à dire jusqu'à l'entrée des armées soviétiques en Bessarabie et Bucovine. Après cette date, donc après les déportations soviétiques de la période juillet 1940-juin 1941, la déportation collective a commencé à être pratiquée aussi par l'administration roumaine, au début sous l'influence des Nazis, du temps du régime Antonescu, ensuite sur la commande de l'Union Soviétique, du temps du régime communiste» (*Școala*, p. 184).

La première vague, celle de Bessarabie, est présente dans le volume grâce aux recherches des historiens de la République de Moldavie, prof. Ion Varta, Mariana Țăranu, Gheorghe Mârzenču, et de Roumanie, Elena Siupiur. Les thèmes de ces études sont les suivants: *Les déportations en masse de la RSS de Moldavie, 13–16 juin 1941 et 5–9 juillet 1949; La politique soviétique de dépopulation de la*

Moldavie de l'est du Prut pendant la première occupation soviétique, juin 1940 – juin 1941; Ce qu'ont caché les dossiers secrets NKVD–K.G.B; Les déportations de Bessarabie et de Bucovine de juillet 1940 à juin 1941. Vient s'y ajouter l'étude de Dumitru Șandru, *Le transfert des habitants de Roumanie en Union Soviétique* (sur la chasse aux réfugiés de Bessarabie et de Bucovine dans le royaume de Roumanie en 1945–46 et leur relégation dans les camps de concentration de l'Union Soviétique).

La deuxième vague, le transfert des Allemands de la Bessarabie et de la Bucovine vers la Pologne et l'Allemagne, a été seulement rappelée par Elena Siupiur, car sur ce thème il existe deux livres publiés en Allemagne par Ute Schmidt de l'Université Humboldt de Berlin⁹. A cette époque, plus de 110.000 Allemands ont été déplacés.

La troisième vague, constituée toujours par des Allemands, mais envoyés en URSS, forme un chapitre qui réunit comme auteurs des chercheurs et écrivains d'Allemagne et de Roumanie: dr. Anneli Ute Gabanyi, Hannelore Baier, Hans Bergel. Ceux-ci abordent les thèmes: *Un livre document sur la déportation des Allemands de Roumanie: le roman Janvier '45 ou le devoir suprême par Erwin Wittstock; La déportation des ethniques allemands de Roumanie aux travaux de reconstruction en URSS; Littérature et résistance. Aspects inhabituels.*

A la quatrième vague est consacré le chapitre intitulé *La Pentecôte noire. La déportation dans le Bărăgan*, qui raconte un acte hallucinant et irrationnel du pouvoir communiste, la déportation en 1951 de plus de 40.000 personnes du Banat (des familles entières vivant sur la frontière avec la Serbie) lesquelles furent bannies au sud de la Roumanie sur les champs de coton, avoine, mauvaises herbes. Là, elles ont été obligées de bâtir 18 villages pour se loger et de travailler dans les fermes de l'État. A ce chapitre ont participé Smaranda Vultur, Miodrag Milin, Viorel Marineasa avec les études: *La déportations entre témoignage et document; Le Bărăgan et les Serbes: les prémices, la déportation, les conséquences; Bărăgan-espace perdu, temps retrouvé.* Les déportations des habitants du Banat depuis la frontière avec la Yougoslavie faisaient partie du plan de répression apparu à la suite du conflit Staline – Tito.

Placées sous le titres significatifs des études de Bernard Bruneteau, *Le concept de génocide*, et de Stéphane Courtois, *Camps de concentration, camps d'extermination: un phénomène central du XXe siècle*, les six vagues de déportation se déroulent devant nous à travers des études solides, qui réunissent documents, définitions, étonnements et questions adressées à l'irrationnel qui a établi le destin tragique des hommes appelés à déposer un témoignage dans ce livre.

Il suffit de penser que, uniquement entre le 28 juin 1940 et le 27 juin 1941, une seule année, plus de 300.000 personnes de Bessarabie ont perdu leur vie dans

⁹ RESEE, XLVII, 2009, p. 327–330: Ute Schmidt, *Bessarabien. Deutsche Kolonisten am Schwarzen Meer*, Potsdam, 2008; *Deutschen aus Bessarabien. Eine Minderheit aus Südosteuropa (1814–bis heute)*, Böhlau Verlag, Köln, Wien, 2006.

les camps des régions nordiques)¹⁰, étant emmenés dans des wagons pour le transport de bétail vers la destruction physique et morale, vers la perte du sens de l'existence de l'être humain. Ces rapports mettent en évidence que „les critères en fonction desquels ont été sélectionnés ceux qui devaient être déportés ont été de nature socio-politique, ethnico-politique et surtout socio-idéologique, tous fonctionnant de manière chaotique, produits par une haine incompréhensible envers l'être humain” (Școala. p. 186).

Sârbi u Rumunii za vreme komunizma offre au lecteur l'explication sur la déportation des habitants du Banat et l'histoire des persécutions subies par la population de cette zone voisine de la Yougoslavie au temps du conflit entre Moscou et Tito. Ce volume d'études et documents expose le sort des Serbes du Banat entre 1947 et 1960: un engrenage de persécutions, arrestations, procès, exécutions, déportations et assassinats politiques. Dans cet engrenage infernal sont entrés sans raison les Serbes de Yougoslavie se trouvant sur le territoire du Banat. L'image incroyable de ce qui s'y est passé se trouve sous ces titres: *Le procès des traîtres „titoïstes”; Détenus politiques – interviews, documents d'archives, notices, témoignages et destins; L'Eglise serbe de Roumanie sous la terreur communiste*; nous avons une partie documentaire sous le titre *Trois interviews provenant de „camp adverse” (Prétentions territoriales: L'Armée rouge près du Danube)*. Mais les plus impressionnantes sont les deux listes: *Liste nominale de détenus serbes de Roumanie* (au nombre de 929, ce que les auteurs ont pu reconstituer des archives de la sécurité) et la *Liste des biographies* des 929 détenus (certains ont été exécutés, immédiatement après la sentence des tribunaux militaires constitués spécialement dans la zone. Le matériel documentaire est complété par des photographies prises de la presse de l'époque où l'on publiait les listes des exécutés ou condamnés à des dizaines d'années de prison et communiquées par la presse à la population terrorisée. Signalons pour mémoire que ce livre est d'une certaine manière la suite du volume de Miodrag Milin, *Les Serbes de Roumanie* (Arad – Vârșeț, 2011) que notre revue a signalé dans son volume précédent¹¹.

Il est impossible de rendre dans quelques pages la violence déployée pour la lutte staliniste-titoïste sur les frontières de la Roumanie, lutte qui a impliqué le régime communiste roumain, en empruntant toutes les méthodes apportées des goulags. Une violence difficile à imaginer qui a fait pêle-mêle des victimes serbes, roumaines, allemandes, hongroises, dans la plus noire période de l'histoire de la Roumanie. Parcourant ces volumes et les nombreux autres publiés avant eux, je me demande à quel point la société roumaine a été défigurée pour que nous ayons pu voir de 1948 à 1989 des festivités avec des millions d'hommes appartenant à ce pays criant des hommages sur les stades et dans les places publiques à la gloire des

¹⁰ Apud, Școala., p. 183: Florin Mătreșcu, *Holocaustul roșu sau crimele în cifre ale comunismului internațional*, Ed. Iericon, București, 1998, p. 55–57; Victor Bârsan, *Masacrul inocenților*, Ed. Fundației Culturale Române, București, 1993, p. 18–19.

¹¹ RESEE, tome L, 2012, p. 404

leaders communistes? De ceux qui étaient responsables de telles horreurs. On en est arrivé à ce que le souvenir de cette tragédie n'est plus préservé que par ceux qui l'ont vécue, par leurs enfants, par des historiens, journalistes ou gens de lettres impliqués dans cette vaste action de faire revivre la Mémoire. La mémoire comme repentir.

Ce qui me peine beaucoup est que toute cette activité documentaire à laquelle participent des intellectuels roumains, allemands, serbes, hongrois, y compris les roumains de Bessarabie, reste enfermée dans des dizaines de volumes qui n'arrivent pas dans les librairies ou dans les bibliothèques des écoles ou des Universités, n'atteignent pas le public large, ne parviennent pas à ceux auxquels il faudrait imprimer une culture du souvenir. Les volumes ont un tirage réduit, leur coût étant supporté par diverses fondations (donc ils ne peuvent pas être vendus) et ont une circulation restreinte. Les maisons d'édition qui ont accès aux librairies et qui devraient envoyer aux bibliothèques publiques les apparitions récentes ne publient pas de tels livres! Les enfants que j'ai vus à l'École d'été de Sighet posent des questions intelligentes et accusatrices: "Mais nous ne savons rien! Pourquoi ne nous a-t-on rien dit de cela?" Mais ils ne sont que quelques centaines. Depuis des années, ces volumes ne sont pas avertis dans la presse. Avec de rares exceptions.

Nous sommes reconnaissants à ceux qui consacrent leur vie et leurs efforts à ramasser des documents et témoignages de cette époque, mais, moi, je pense qu'il faut faire davantage afin que ces témoignages touchent l'entière société, qui est indéniablement le résultat de ces horreurs. Nous devons enseigner aux gens de regarder l'histoire de la perspective des victimes aussi. Ce que ces volumes tentent de faire.

Elena Siupiur

UNE CONTRIBUTION À LA LITTÉRATURE COMPARÉE SUD-EST EUROPÉENNE

L'ouvrage de Roumiana Stantchéva *Littérature européenne/ Littératures européennes. Les littératures balkaniques sont-elles européennes?*¹², publié en bulgare, a été vite reconnu en tant que phénomène marquant de la Littérature comparée en Bulgarie. Pourtant, son contenu permet à ce qu'il soit identifié comme une réalisation de la littérature comparée sud-est européenne ainsi qu'euro-péenne. De surcroît, cette publication rejoint le livre précédent de l'auteur, *Rencontre à travers la lecture. Littérature comparée et études balkaniques*¹³, pour proposer un modèle de recherche comparative sur les littératures balkaniques dans leur contexte européen. Selon l'hypothèse sur laquelle les deux ouvrages construisent leur argumentation «les littératures balkaniques sont étroitement liées aux littératures européennes, et à l'époque moderne (depuis la fin du XVIIIe et surtout à partir du XIXe s.), elles se trouvent en correspondances réciproques générées par le contexte continental, et non par leurs contacts qui s'avèrent rares, occasionnels et insignifiants». Roumiana Stantchéva argumente la notion d'une pareille asymétrie par la formule de «l'itinéraire triangulaire» des rapports entre les littératures balkaniques où les coïncidences se révèlent comme engendrées par les contacts autonomes de chacune d'elles avec le modèle littéraire de l'Europe occidentale. Cette situation générale est vérifiée dans les observations et analyses comparatives qui portent principalement sur la littérature bulgare et roumaine et, respectivement, sur leurs correspondances aux traditions littéraires françaises.

L'ouvrage de Roumiana Stantchéva est composé de deux volets principaux qui reflètent le titre bipartite du livre lui-même. En consonance avec l'hypothèse fondamentale, l'ouvrage présente plusieurs sujets de littérature comparée, parmi lesquels ressortent «*Petko Slaveykov, Athanasios Christopoulos et l'anacréontisme dans les littératures européennes*», «*La puissance suggestive des parfums dans la ville symboliste*», «*Le déguisement de la satire politique en poème-conte merveilleux*», «*Exotique et exotisme chez les modernistes européens*», «*Les réincarnations modernistes de la danse*» et «*Personnes migratoires dans les arts: réception, adaptation, modernisme*». Par leur appartenance aux différents domaines de la littérature comparée – théories des genres littéraires, thématologie, rapports entre la littérature et les autres arts – ces recherches soumettent l'hypothèse fondamentale à des examens divers qui la renforcent par des preuves complémentaires. Pourtant, la tâche principale de cette étude, qui est d'ailleurs parfaitement accomplie, c'est l'identification des zones concrètes où s'entrecroisent les voies de l'évolution des

¹² Roumiana L. Stantchéva. *Littérature européenne / Littératures européennes. Les Littératures balkaniques sont-elles européennes?* Sofia: Éd. Balkani, 2012.

¹³ Roumiana L. Stantchéva. *Rencontre à travers la lecture. Littérature comparée et Études balkaniques*. Sofia: Éd. Balkani, 2011.

littératures balkaniques et européennes, et grâce auxquelles l'édification d'une nouvelle et souhaitée histoire de la littérature européenne semble de plus en plus réalisable.

Le corpus principal des œuvres qui font l'objet des commentaires dans cet ouvrage, provient des littératures roumaine, bulgare et française. Roumiana Stantchéva, dont la langue maternelle est le bulgare, maîtrise le français et le roumain. Elle est une traductrice douée et reconnue depuis chacune des deux langues. La connaissance excellente des trois littératures lui permet de s'en servir habilement durant la mise en place de ses procédures comparatives. Ses recherches, basées sur des textes littéraires captivants et plaisants, sont présentées par des démarches culturelles ainsi que théoriques. Elles sont systématisées à l'aide de parallèles curieux et signifiants. La partie qui clôt l'ouvrage, réussit à faire le bilan minutieux des objectifs réalisés et des conclusions découlant des observations effectuées.

Nous estimons bien pertinente la décision de l'auteur de joindre à la fin de son ouvrage, des index chronologiques qui impliquent toutes les œuvres littéraires commentées ou simplement mentionnées à travers les chapitres. De cette façon, la présentation des matériaux étudiés permet à identifier des synchronies négligées ou partiellement étudiées. À part leur efficacité fonctionnelle indiscutable, ces index ont une autre qualité très importante: au cas où ils seraient complétés par de nouveaux titres, toujours dans les mêmes découpages synchroniques, mais provenant d'autres littératures, ces index engendreraient automatiquement des thèmes suggérant de futures recherches comparatives.

En tant que publication adressée autant aux lecteurs bulgares qu'étrangers, l'ouvrage inclut un résumé en anglais qui réunit les jugements fondamentaux formulés à partir des recherches effectuées. Il serait pertinent que cette révérence à un cercle de lecteurs plus important, soit suivie par la traduction du livre entier en français ou en roumain, ce qui le rendrait accessible aux échanges scientifiques approfondis auxquels il a tout le mérite de participer.

Cleo Protokhristova
(Université de Plovdiv)

LA MOLDAVIE DE ȘTEFAN LE GRAND (1457–1504)
ET LE MONASTÈRE DE HILANDAR AU MONT ATHOS.
UNE RECTIFICATION NÉCESSAIRE

Dans le numéro précédant de cette même revue nous avons publié un obituaire contenant les noms des princes moldaves nouveaux fondateurs du monastère de Hilandar au Mont Athos¹⁴. Le document (HSMS 510) précise (f. 15 d'après la numérotation originale et 133 d'après la nouvelle) : ВЪ ЛѢТѢ 7064, МЦА ІЮЛІА КЪ НАПИСА СЕ ВОЕВОДА МОЛДАВСКЫ ОУ ПОМЕНИКЪ И МЕТАНІЕ СЪТВОРИ ДА Ё ХІТТОРЬ МОНАСТІРА СЕГО. Malgré le fait que le texte ne soulève aucune difficulté de lecture (ce dont témoigne le facsimilé accompagnant notre article, p. 349, fig. 2), nous avons lu l'an depuis la Création 7064, ce qui a conduit à la conclusion suivante : « Il s'agit par conséquent d'un obituaire communiqué aux moines de Hilandar à l'an 7064 depuis la Création du monde (en l'occurrence, 1556), mois de juillet, le 27^{ème} jour, par le prince moldave Alexandru Lăpușneanu (1552–1561 ; 1564–1568), dont les relations avec la grande laure serbe n'étaient pas connues jusqu'à maintenant ».

L'erreur, nous venons tout juste de le réaliser, est manifeste : l'an n'est pas 7064 (qui serait 7364), mais 6974 – donc 1466. *L'obituaire ne doit donc pas être attribué à Alexandru Lăpușneanu, comme nous l'avons fait par erreur, mais à Ștefan le Grand lui-même, qui est devenu nouveau fondateur de la grande laure serbe le 27 juillet 1466.*

Dans ces conditions, l'hypothèse d'une « donation quelconque » que Ștefan le Grand aurait accordée à Hilandar entre 1465 et le 25 novembre 1467, que nous avons lancée en 2012, devient une certitude. Deuxième conséquence, et très importante : il n'y a plus aucun doute désormais que cette donation, octroyée par le prince moldave le jour de la célébration du grand martyr et thaumaturge Saint Pantéléemôn, a été faite pratiquement au même moment que deux autres : celle pour Zographou (le 10 mai 1466¹⁵) et celle pour Probota (l'ancienne), le lieu de repos de sa mère (le 9 juillet 1466). Nous avons déjà observé que la logique de l'obituaire de Hilandar était pratiquement identique à celle qui ressort de la charte accordée par Ștefan à Zographou. Dans la charte pour Probota, le prince demande aux moines de mentionner dans leurs prières les noms de son grand-père Alexandru le Bon (1400–1432), de son père Bogdan II (1449–1451) et de sa mère Maria-Oltea, ensemble avec son propre nom, accompagné de celui de sa première épouse

¹⁴ *La Moldavie de Ștefan le Grand (1457–1504) et le monastère de Hilandar au Mont Athos. Témoignages et hypothèses*, « Revue des Études Sud-Est Européennes », L, 1–4, 2012, pp. 167–190.

¹⁵ Petre Ș. Năsturel, *Le Mont Athos et les Roumains. Recherches sur leurs relations du milieu du XVI^e siècle à 1654*, Rome, 1986, p. 183.

Evdokia de Kiev et de ceux des leurs enfants, Alexandru et Elena (Olena)¹⁶. À l'exception d'Alexandru le Bon, tous ces personnages sont aussi mentionnés dans l'obituaire de Hilandar.

La portée concrète de la donation que Ștefan le Grand a accordée à Hilandar ne nous est pas connue. Le simple fait qu'elle s'inscrit dans le contexte que nous venons d'esquisser indique cependant que le prince voyait dans la grande laure serbe un repère spirituel tout aussi important que Zographou (qu'il appelle « son propre monastère ») et les lieux de culte les plus représentatifs de son pays, et en premier lieu Putna, sa fondation éminente, dont il venait juste de jeter les fondations le 10 juillet 1466¹⁷. Il devient donc évident que le prince moldave a effectivement assumé l'héritage spirituel des dynastes sud-slaves à partir de 1466, dans le contexte où Mara Branković, la patronne de la dernière famille régnante serbe, rédigeait son testament, le 21 mai 1466, treize ans seulement après la chute de l'Empire chrétien de l'Orient. Il faut donc admettre, à la lumière de ces faits, que le prince moldave a entretenu des relations étroites soit avec l'émigration serbe de Hongrie, soit avec l'« impératrice » (царица) Mara Branković, voire même avec les deux. Il est parfaitement possible que la qualité de nouveau fondateur et protecteur de Hilandar lui ait été accordée par Mara elle-même, et cela bien avant qu'elle ne la confie, dans des circonstances qui restent toujours inconnues, aux princes valaques Basarab le Jeune et Vlad le Moine.

L'erreur que nous corrigeons ici n'a aucune conséquence sur nos affirmations relatives aux autres donations accordées par Ștefan le Grand aux lieux de culte serbes de la Sainte Montagne. Nous soutenons donc toujours qu'une deuxième intervention du prince en faveur de Hilandar a eu lieu entre septembre 1472 (le mariage avec Maria Assanina Paléologue) et juillet 1496 (la mort de son fils Alexandru). Les conclusions concernant les donations en faveur de la Tour de l'Albanais restent aussi inchangées : une première en a été octroyée pendant les années que Ștefan a vécu avec sa deuxième épouse, Maria Assanina Paléologue (septembre 1472 – décembre 1477) et une autre durant sa vie commune avec la princesse valaque Maria-Voichița (l'été de l'an 1478 – juillet 1504)¹⁸. Tous ces actes de charité ont été renouvelés peut-être vers la fin de son règne, lorsque le prince a gratifié les monastères de Zographou et de Grégoriou (1497, 1500, 1502), a financé des travaux à Vatopédi (1495–1496) et Saint Paul (peu avant 1500)¹⁹ et a vraisemblablement aidé la laure de Saint Pantéléemôn aussi²⁰.

¹⁶ *Documenta Romaniae Historica. A. Moldova*, vol. 1 (1384–1448), édité par Constantin Cihodaru, Ioan Caproșu et Leon Șimanschi, Bucarest, 1975, pp. 196–198.

¹⁷ Ștefan S. Gorovei, Maria Magdalena Székely, *Princeps omni laude maior. O istorie a lui Ștefan cel Mare*, Sfânta Mănăstire Putna, 2005, p. 58.

¹⁸ Pour des détails, voir Radu G. Păun, *La Moldavie de Ștefan le Grand*, cité ci-dessus.

¹⁹ Petre Ș. Năsturel, *Le Mont Athos et les Roumains*, pp. 99-100, 187-188, 249-250 et 270-271.

²⁰ *Ibidem*, p. 279 ; Ștefan S. Gorovei, Maria Magdalena Székely, *Princeps omni laude maior*, pp. 306-307, note 278. À noter que les sources russes placent en août 1497 l'arrivée à Moscou des moines de Saint Pantéléemôn et de l'émissaire moldave Ivan Pitarul qui les accompagnaient, cf. Mirjana Vošković, *Строение атоского манастира Светог Пантелејмона у руским летописима*, « Зборник Матице српске за славистику », 62, 2002, pp. 25–62.

Si Alexandru Lăpușeanu n'est pas le protagoniste de l'obituaire qui nous occupe ici, il est cependant fort plausible que le document en discussion soit rédigé pendant son règne, sur la base de documents plus anciens. De cela témoigne le fait que son nom, accompagné par celui de son épouse Ruxandra, la fille de Petru Rareș et de la princesse serbe Elena Branković, est le dernier à figurer dans la liste des princes moldaves donateurs à et nouveaux fondateurs de la grande laure serbe. Il est donc évident, et l'obituaire du HSMS 510 l'atteste pour la première fois de manière explicite, que Lăpușeanu a, lui aussi, accordé une donation à Hilandar, en continuant ainsi la tradition commencée par Ștefan le Grand et poursuivie par Petru Rareș²¹.

Il semble fort probable que cette donation fût accordée dans les conditions reconstituées par Vera Tchentsova à partir des lettres de remerciement que l'archimandrite hilandarin Prokhor a adressées à Ivan le Terrible, à l'impératrice Anastasie et à Youri Vasilievitch, le frère d'Ivan (août 1558)²². Par ces lettres, Prokhor informait le souverain moscovite de l'excellent accueil que Lăpușeanu avait fait aux moines de Hilandar de passage par Moldavie sur leur chemin de retour vers l'Athos. Selon l'archimandrite, le prince moldave aurait même embrassé la charte de donation émise par Ivan en faveur de Hilandar, ainsi que la magnifique katapetasma, don du monarque russe pour la grande laure serbe, montrant ainsi son respect à l'égard de l'« empereur » chrétien. Vrai ou faux pour ce qui est de ce détail, ce témoignage transmet tout de même une information très importante : à la vue de la charte d'Ivan, Lăpușeanu aurait octroyé à son tour une subvention annuelle au monastère. Le montant en est aussi indiqué : 33 roubles, ce qui veut dire environ 3300 aspres. Ce chiffre-là est révélateur ; en vérité, le montant de la dernière subvention connue qu'un prince moldave ait accordée à Hilandar était justement de 3300 aspres (3000 plus 300 pour les moines quêteurs), établi par Petru Rareș le 13 mars 1533²³. Il est donc à présumer que les hilandarins aient amené et présenté à Lăpușeanu la charte de donation émise par Rareș

²¹ Le fait a été présumé par Aleksandar Fotić, *Света Гора и Хиландар у Османском царство XV–XVII век*, Belgrade, 2000, p. 204. Voir aussi : Danica Petrović, *Многољетствије румунском војводи Јовану Александру*, « Зборник радова Византолошког института », 13, 1971, pp. 345–352 ; *Idem*, *Појање у рукописној ризници манастира Хиландара*, dans le volume *Друга казивања о Светој Гори*, Belgrade, 1997, pp. 214–233, ici pp. 222–223.

²² Vera Tchentsova, *Patronage et titulature. Chilandar et le tsar au XVI^e siècle*, dans le volume *То Άγιον Όρος στον 15ο και 16ο αιώνα*, Thessalonique, 2012, pp. 181-190 (voir aussi notre compte-rendu dans le présent volume). Les hilandarins étaient arrivés à Moscou vers la fin de l'an 1554, pour quitter la capitale russe au début de 1557, le mois de février le plus tôt, car c'est à ce moment-là que le souverain moscovite écrivait au Roi Sigismond II Auguste pour solliciter le libre passage des moines à travers la Pologne et la Lituanie, cf. Sergueï M. Kashtanov, *Россиа и греческиј мир в XVI веке*, vol. 1, Moscou, 2004, pp. 227–228, n° 100.

²³ Konstantin Nevostruev, *Три хрисовуље у Хиландару*, „Гласник Српског Ученог Друштва”, 8 (25) (1869), pp. 272–287, ici pp. 285–287 ; traduction roumaine dans *Documente privind Istoria României. A. Moldova, veacul XVI*, vol. 1 (1501–1550), Bucarest, 1953, pp. 356–357, n° 323. Voir aussi Petre Ș. Năsturel, *Le Mont Athos et les Roumains*, pp. 137-138 ; Aleksandar Fotić, *Света Гора и Хиландар*, p. 204.

quelque 50 ans plus tôt ou bien que le prince lui-même l'ait cherchée et retrouvée dans les archives princières, en établissant ensuite le quantum de la subvention au montant décidé jadis par son beau-père.

Il faut aussi souligner le double discours des hilandarins, qui passent complètement sous silence les dons que les princes moldaves et valaques leur avaient déjà accordés pendant de longues années, tout en insistant systématiquement sur la qualité d'Ivan le Terrible comme unique nouveau *ktétor* et héritier des saints rois serbes de jadis²⁴. Ce faisant, ils témoignent avoir parfaitement compris les intentions du souverain moscovite, qui s'efforçait de faire reconnaître son titre impérial. La concurrence pour le patronage de la grande laure serbe entre Ivan, d'un côté, et les princes valaques et moldaves, de l'autre côté, était donc suffisamment évidente pour que les hilandarins privilégient le plus fort et assignent à Lăpușneanu une position inférieure²⁵. En opposition manifeste avec ce discours-là, l'obituaire du HSMS 510, rédigé à Hilandar même, montre bien que la commémoration des princes moldaves et valaques par les moines du lieu n'avait jamais cessé, comme il était dû pour des monarques ayant assumé de bonne heure l'héritage spirituel des saints fondateurs du monastère.

Radu G. Păun
(CNRS, Paris)

²⁴ *Ibidem* ; Vera Tchentsova, *Patronage et titulature*, pp. 189–190.

²⁵ À noter que certaines chroniques russes affirment qu'en janvier 1555 les émissaires du prince moldave se trouvaient à Moscou pour solliciter de l'aide contre les Ottomans. Nous ne savons pas combien de temps ils ont pu y passer, mais il n'est pas impossible qu'ils y eussent rencontré les moines de Hilandar, cf. Theodor Uspenschi (A. Orechnikov), *Vasele moldovenești aflătoare în Sala Armelor din Moscova*, « Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice », XX, 1927, pp. 88–96, ici p. 94 ; Gheorghe Pungă, *Țara Moldovei în vremea lui Alexandru Lăpușneanu*, Iași, 1994, p. 255.

Comptes rendus

Panos SOPHOULIS, *Byzantium and Bulgaria, 775–831*, Leiden/Boston, Brill, 2012 (East Central and Eastern Europe in the Middle Ages, 450–1450, vol. 16), 367 p. + 13 figures.

Les relations de Byzance avec l'Empire bulgare ont fait l'objet dans la première moitié du XX^e siècle d'une série de travaux remarquables dont en premier lieu celui de Steven Runciman, *A History of the First Bulgarian Empire* (Londres, 1930). Notre connaissance de l'histoire du Moyen Âge balkanique s'est enrichie depuis grâce à une quantité importante de recherches archéologiques et à la publication de nouvelles sources historiques, ce qui rendait nécessaire la réalisation d'une synthèse qui intègre ces acquis. C'est précisément cette tâche que Panos Sophoulis (Université d'Athènes, Département d'études slaves) a assumée, tout en délimitant sa recherche à la période qui va de la mort de l'empereur Constantin V (775), qui marque le début d'une époque d'expansion byzantine en Thrace et en Macédoine, à la fin du règne du *khan* Omourtag (816–831). Issu d'une thèse soutenue à l'Université d'Oxford en 2005 sous la direction de James Howard-Johnston, son ouvrage a trouvé naturellement sa place dans la collection dirigée chez Brill par Florin Curta, dédiée à l'histoire médiévale de l'Europe centrale et de l'est.

Le livre est structuré en huit chapitres. Le premier est consacré à l'examen des sources écrites, notamment byzantines, de la période étudiée, le deuxième se propose de dresser une image générale du contexte géographique et historique et le troisième étudie les relations des Bulgares avec les peuples voisins. Les quatre chapitres suivants examinent les confrontations entre les Byzantins et les Bulgares durant la période 775–816, tandis que le dernier est consacré au règne d'Omourtag.

Parmi les sources écrites analysées dans le premier chapitre une place de choix est réservée à la *Chronique* de Théophane, la plus importante source écrite sur l'histoire de l'Empire byzantin à la fin du VIII^e siècle et au début du siècle suivant, dont l'auteur souligne néanmoins le caractère tendancieux, ce qui rend son utilisation comme source historique particulièrement difficile. La *Chronique de 811* et le *Scriptor incertus de Leone Armenio*, deux témoignages essentiels pour les relations byzantino-bulgares entre 811 et 816, font également l'objet d'un examen détaillé.

Dans la première partie du deuxième chapitre, l'auteur présente le contexte géographique (relief, climat, urbanisation et réseaux de communications) et l'évolution des frontières du Premier Empire bulgare, alors que dans la seconde partie on décrit les principales structures et institutions de l'État bulgare, notamment son organisation sociale, politique et militaire, avec un accent particulier mis sur l'idéologie de son élite turcophone. Une synthèse des relations byzantino-bulgares de *ca* 680 jusqu'à la mort de Constantin V achève le chapitre.

L'analyse des relations des Bulgares avec les peuples nomades ou sédentaires établis au-delà de ses frontières (en Valachie, en Transylvanie, en Crimée et dans les steppes du nord de la mer Noire) à partir du VII^e fait l'objet du troisième chapitre. Une attention particulière est prêtée aux relations avec les populations de Transylvanie. Selon l'auteur, certains parmi les Avars et les Slaves auxquels Kroum est censé avoir eu recours dans la campagne de 811 pourraient provenir de cette région, les victoires du *khan* ayant pu stimuler les élites locales à s'engager dans une certaine forme de collaboration militaire avec les Bulgares. Il serait même probable que les Bulgares eussent obtenu certaines matières premières de cette région-là, même si « there is no evidence to suggest that Krum ever expanded his authority into Transylvania ». Le chapitre comporte également un bref examen de la migration d'Asparoukh vers les Balkans à la suite de la conquête par les Khazars des steppes du sud de la Russie.

L'auteur insiste dans les chapitres suivants sur le rôle que la pression militaire et diplomatique exercée sur les Byzantins par les empires abbaside et carolingien aux IX et X^e siècles a joué dans la politique byzantine dans les Balkans à cette époque-là. Des considérations stratégiques liées à la perte des riches provinces du Proche Orient et de l'Anatolie ont pu ainsi stimuler une politique de reconquête d'une région sur laquelle l'Empire byzantin n'a jamais cessé d'ailleurs de clamer l'autorité. D'autre part, la grandeur des ambitions de Kroum qui préparait en 814 la conquête de

Rev. Études Sud-Est Europ., LI, 1–4, p. 427–464, Bucarest, 2013

Constantinople devrait être mise en relation avec l'idéologie et les grandes ambitions politiques des empires nomades de la steppe eurasiatique.

Le chapitre final dédié au règne d'Omourtag examine les mécanismes par lesquels le *khan* est parvenu à contrôler l'aristocratie militaire bulgare, à préserver un pouvoir politique considérable sans se heurter apparemment à des contestations significatives et à étendre son autorité sur les Balkans occidentaux et dans le bassin des Carpates. Une attention particulière est prêtée dans ce contexte à sa tentative de créer dans son État les prémisses pour la formation d'un certain sens de l'identité parmi les différents groupes ethniques et religieux qui le composaient, ce qui conduira progressivement à la transformation de la confédération tribale du temps d'Asparoukh en une monarchie territoriale qui commença à s'approprier progressivement les bénéfices de la vie sédentaire : l'alphabétisation, l'urbanisme, le commerce.

L'ouvrage de P. Sophoulis se présente comme une synthèse très utile sur l'histoire des relations entre les empires byzantin et bulgare, qui fait le point sur les connaissances acquises dans ce domaine dans les derniers cinquante ans et qui jette ainsi une lumière nouvelle sur l'histoire du Sud-Est européen à la fin du premier millénaire.

Andrei Timotin

Susana MORALES OSORIO, *La Mirada de Occidente. Bizancio en la Literatura Medieval Española. Siglos XII–XV*, Granada, 2009, 295 p.; Maria José OSORIO PEREZ (ed.), *La Presencia del mundo griego en los fondos documentarios españoles*, Granada, 2011, 251 p.

Deux livres qui nous arrivent à la fois du Centre d'études byzantines, néo-grecques et chypriotes de Grenade. Malgré le retard avec lequel nous avons pris connaissance du premier de ces ouvrages, il faut les regarder ensemble parce que leurs sujets sont inséparables. D'ailleurs, ils font suite à un travail antérieur de quelques années: Susana Morales Osorio, *Constantinopla en la literatura medieval española. Siglos XII–XV* (Granada, 2006).

La connaissance du monde byzantin en Espagne est ici étudiée à travers les sources andalouses (arabes et juives) et chrétiennes. La description de voyages réels ou imaginaires tient la place la plus importante. Les plus fameux, Al-Idrisi et Benjamin de Tudèle, remontent au XIIe siècle; Ruy Gonzalez de Clavijo, dont la mission auprès de Tamerlan s'est déroulée de 1403 à 1406, et Pero Tafur, qui a suivi une route semblable en Italie, en Grèce et en Asie en 1435–1439, méritent également l'attention pour le grand nombre de détails qui attestent leur expérience personnelle. Il y a cependant des voyages imaginaires, servant de prétexte à des compilations où se mêle beaucoup de fantaisie: c'est le cas du *Libro del Conoscimiento de todos los regnos* et du *Libro del Infante D. Pedro de Portugal*. Sur le premier texte la bibliographie est incomplète. Il y manque des contributions roumaines: Constantin Marinescu, *Le Danube et le littoral occidental et septentrional de la Mer Noire dans le «Libro del Conoscimiento»*, *Revue historique du Sud-Est européen*, III, 1–3, 1926, p. 1–8, et Andrei Pippidi, *De l'utopie à la géographie: une «Roumanie» au XIV^e siècle?*, *Revue roumaine d'histoire*, XXV, 1–2, 1986, p. 69–79. Quant au récit d'un voyage de l'enfant portugais, il est attribué à l'un des compagnons du prince, Garcia Ramirez de Santiesteban. Cette expédition a eu lieu effectivement en 1427, quand ces croisés venus au secours de l'empereur Sigismond ont fait un tour par la Transylvanie, la Valachie et la Serbie, mais on leur prête des aventures jusqu'aux pays lointains du Prêtre Jean et de la reine de Saba (voir Andrei Pippidi, *Visions of the Ottoman World in Renaissance Europe*, Columbia University Press, New York, 2013, p. 14–15).

Les allusions à Constantinople ne manquent pas dans les vers religieux de deux poètes du XIIIe siècle, Alphonse X le Sage et Gonzalo de Berceo. Un sonnet du marquis de Santillana, écrit aussitôt après la chute de Byzance, s'inscrit entre les autres, nombreux, appels aux monarques chrétiens qui auraient dû unir leurs forces contre les Turcs. Le siège de Rhodes en 1444 est décrit par un autre poète, Francesc Ferrer, qui en avait été témoin. *La Conquête d'Outremer*, traduction en français de la chronique de Guillaume de Tyr, a servi à un auteur castillan pour une histoire romancée

des croisades qui va jusqu'à la Quatrième. Le monde évoqué par deux célèbres romans chevaleresques, *Tirant lo blanc* et *Amadis de Gaule*, n'est pas complètement fictif puisque les héros vont à Constantinople et en «Romanie» (le Grèce insulaire): des chevaliers livrent combat dans un tournoi à Péra, Amadis est émerveillé par la richesse du palais impérial etc.

Une annexe comprend une anthologie des textes commentés et l'identification des personnages historiques mentionnés dans ces extraits de la littérature médiévale espagnole.

L'activité du Centre de Grenade se développe dans la même direction de recherche, l'enregistrement de sources et documents, dont une manifestation remarquable est le recueil d'études sur les fonds d'archives où sont conservés des témoignages de la présence grecque en Espagne. Le professeur I.K. Hassiotis de Thessaloniki a entrepris un passage en revue des oeuvres des savants et des écrivains qui ont mis en valeur les rapports historiques helléno-espagnols. On commence par Mustoxydis, pour continuer avec Stamatiadis, Sathas et Lampros qui partageaient avec Rubiò i Lluçh le même intérêt pour ce sujet. La littérature a connu aussi ce rapprochement par Kazantsakis et Palamas. Nous retrouvons avec plaisir les noms de Constantin Marinescu et Alexandre Cioranescu parmi les érudits qui ont travaillé aux archives de Barcelone et de Simancas (d'ailleurs, l'un d'eux était très attaché à la Catalogne, tandis que l'autre a mis en lumière l'histoire des îles Canaries où il s'était expatrié). Dans l'article de Carlos Lopez Rodriguez, archiviste de la Couronne d'Aragon, Marinescu est toujours cité à côté de Rubiò et on ne néglige pas son important livre miraculeusement sauvé. Sous le titre *Christianitas afflicta*, on nous rappelle l'extrême valeur des documents qui, à Simancas, se rapportent aux supplications des Grecs attendant le secours de l'Espagne pour être délivrés de la domination ottomane et, en même temps, on rend hommage au professeur Hassiotis dont toute la carrière scientifique témoigne de la ténacité avec laquelle il a investigué ces archives.

Deux autres articles concernent les fonds d'archives des Baléares: Majorque pour le commerce médiéval, Minorque pour la colonie grecque qui s'y était établie au XVIII^e siècle. L'histoire moderne, tant commerciale que politique, apparaît dans de nombreuses et longues séries de documents en relation avec la Nouvelle Espagne, parce que des Grecs ont pénétré en Amérique du Sud depuis les mercenaires de Cortès et de Pizarre.

Maria José Osorio Perez, à qui on doit l'organisation de ce volume, est aussi l'auteur d'une étude consacrée à la bibliothèque d'un archevêque de Grenade, Pedro de Castro y Quinones (1534–1623). Parmi les livres grecs qui s'y trouvaient, environ cent cinquante, Homère, Hérodote, Euripide et Aristophane, Platon et Thucydide voisinaient avec saint Basile, saint Jean Chrysostome et même un petit manuscrit contenant des prières grecques et juives!

Andrei Pippidi

Giuseppe STABILE, *Valacchi e Valacchie nella letteratura francese medievale*, Roma, Edizioni Nuova Cultura, 2011, 266 p.

Sin dal 1932 G. Popa-Lisseanu aveva integrato nella sua collana di Fonti della storia dei Romeni (*Izvoarele istoriei românilor*) un volume, il terzo, sui Romeni nella poesia medievale. Purtroppo, quello conteneva come fonte antico-francese soltanto un frammento della cronaca versificata di Philippe Mouskès, autore della prima metà del Duecento, dove si tratta del „rois de la tiere as Blas”.

Il filologo napoletano, invece, ha raccolto più di un centinaio di testi in prosa o versi. Comincia con *La chanson de Roland*, finisce negli ultimi anni del Quattrocento con le memorie di Philippe de Commines e il soggetto considerato fra questi limiti desterà un notevole interesse. I lettori meno familiari con la complessità etnica del Sud-Est europeo raccoglieranno la loro informazione nel primo capitolo, che tratta dei „Valacchi”, nome che i barbari davano alle popolazioni romanizzate (per esempio, ai Celti del Wales oppure ai Valloni del Belgio). Di fronte alla romanofonia balcanica si sono trovati i parlanti il latino volgare al nord del Danubio e questi Valacchi furono identificati (sporadicamente già dal Cinquecento) come Romeni. L'autore preferisce la forma Rumeni, come fedele al nome popolare *Rumân* (etnonimo associato col senso di „servo” nei documenti dei secoli

XVII–XVIII). Sempre un senso sociale è stato dato a *Vlah/Valacco*, usato nei Balcani per pastori nomadi. Un rapido, ma esatto, riassunto dei primi riferimenti ai Valacchi nelle fonti bizantine (XI sec.) e medio-latine (XII–XIII sec.) serve d' introduzione alle testimonianze francesi. Secondo Henri Grégoire, il quale lo suggeriva già nel 1939, i Valacchi si trovano, sotto il nome di *Blos*, fra i pagani che assaliscono Roland nel suo ultimo combattimento – dunque una menzione verso la fine dell' XI secolo. Certo, i riferimenti ai Valacchi si dividono fra gli abitanti dell'Impero Bulgaro (dopo la Quarta Crociata) e quelli della Valacchia trans-danubiana, dunque un principato che compare soltanto all'inizio del Trecento. La cosa si complica ancora, perchè, verso la metà dello stesso secolo, è apparso un'altro paese dei Valacchi: la Moldavia. Chiamata „Piccola” o, quando sarà più potente che l'altro principato, „Grande Valacchia”, la Moldavia era spesso chiamata col nome della rivale vicina nei documenti polacchi.

È interessante osservare come, per i Francesi, i Valacchi sembravano una specie di saraceni, di pagani o di eretici, almeno per quanto tempo esisteva l'Impero latino di Costantinopoli, ma la loro resistenza ai Turchi, all'epoca della conquista ottomana dei Balcani, gli ha guadagnato un posto accanto alla Polonia e all'Ungheria, in quanto che difensori della christianità.

Un repertorio di 125 testi nei quali è iscritto il nome dei Valacchi o del loro paese è stato costituito con difficoltà, ma offre un' imagine concreta di come questa nazione medievale era concepita in Francia. Villehardouin, Robert de Clary, Henri de Valenciennes, Bernard le Trésorier e Ernoul sono tutti dei rappresentanti della storiografia di crociata, alla quale si aggiunge la cronaca di Morea. Canzoni di gesta, romanzi cavallereschi, relazioni di viaggio, riprodotte e accuratamente commentate, dispiegano dei pareri che si accentuano ulteriormente favorevoli sopra i Valacchi. Nel bel mezzo delle guerre anti-ottomane, le narrazioni del araldo Berry, di Bertrandon de la Brocquière e di Jehan de Wavrin offrono notizie significative in questo senso.

Alcuni testi erano di rado registrati: le Profezie di Merlino, appartenenti al ciclo arturiano, *Doon de Mayence* e *Bueve de Hanstone*, poemi epici del XIII sec., *Bérinus*, romanzo del XIV sec., e *Entrée d'Espagne*, poema franco-veneto, verso 1350. Vedasi però Ernest Langlois, *Table des noms propres de toute nature compris dans les chansons de geste*. Paris, 1904, par Louis-Fernand Flutre, *Tables des noms propres figurant dans les Romans du Moyen-Âge*, Poitiers, 1962. Le menzioni segnalate, senza essere nessuna di grande importanza, sono state acquistate al prezzo di un' esauriente investigazione delle fonti francesi del Medio Evo attestando la conoscenza dell'Europa Orientale. Tali lavori di erudizione devono essere salutati.

Andrei Pippidi

Marian COMAN, *Putere și teritoriu. Țara Românească medievală (secolele XIV–XVI)*, Iași, Polirom, 2013, 357 p.

Je dois dire dès le début que nous avons à faire à une contribution de haute valeur à la connaissance des deux premiers siècles de l'État valaque. L'originalité de cet ouvrage consiste en la juxtaposition de l'étude des situations historiques, telles qu'elles ont évolué durant cette période, avec l'analyse de l'historiographie qui a pris position sur divers problèmes qui appartiennent au sujet. Cette analyse déconstruit et, souvent, avec des arguments solides, se substitue aux opinions traditionnelles, en proposant d'ingénieuses solutions. Le thème n'est pas limité à la géographie des frontières, il est doublé par la géographie du pouvoir; ce qui signifie une réévaluation des conditions dans lesquelles l'autorité princière a fonctionné à l'intérieur de ces frontières qui n'étaient pas encore définitivement établies.

La Valachie a toujours été conçue comme un pouvoir de type occidental, exercé sur un territoire géographique et, en même temps, politique, donc un État aux structures modernes dès l'aube de son existence. Cette vision est celle qu'avait exposée N. Iorga en 1912, lorsque l'historien s'adressait à l'héritier du trône, à la veille des grands changements espérés par l'opinion publique roumaine. Sont également cités, en tant qu'épigones, P.P. Panaitescu et C.C. Giurescu, les auteurs d'un schéma didactique qui attribuait à l'Hongrovalachie du XIV^e siècle les traits d'un projet préétabli. Je pourrais ajouter qu'un représentant de la génération suivante, N. Beldiceanu, à Paris, en

1974, s'indignait contre la formule du «féodalisme roumain» comme si celle-ci avait été inventée par le marxisme officiellement adopté en Roumanie. L'analyse terminologique entreprise par M. Coman, avec un sentiment plus juste de la différence des tons, insiste sur l'écart entre les termes slaves *zemlje*, *oblast* ou *država* et la traduction traditionnelle en roumain «tout le pays roumain». L'interprétation qui faisait remonter aux premiers règnes l'organisation complète de l'État s'appuyait sur la théorie du *dominium eminens*. Un méticuleux examen des documents arrive à une nouvelle explication de la taxe du cheval, quoique celle-ci avait été interprétée autrement par H.H. Stahl. La situation attribuée au temps des «fondateurs» correspond à une phase antérieure: il faudra donc comprendre par «pays» un ensemble complexe de réseaux de patronage placés entre le prince et divers groupes sociaux. La construction socio-politique du «pays», avant d'être composée de districts (*județe*), a été fondée sur les anciens «pays» qui l'avaient précédée. Selon l'auteur, les *județe* n'ont pas fait leur apparition sur la carte à cause d'une initiative du prince. Ils auraient commencé par être des circonscriptions fiscales temporaires. Quoique le nom du *județ* semble être traduit du slave *sudstvo*, terme connu en Serbie, n'y aurait-il pas un rapprochement possible avec les institutions de la Sardaigne du Haut Moyen Âge sous le gouvernement des *judikes*? Le noyau initial de l'État des Basarab peut être placé sans hésitation dans la région Argeș – Dâmbovița – Ilfov. Les districts les plus éloignés au nord, Buzău, et au sud-ouest, Mehedinți, sont restés longtemps autonomes et M. Coman leur consacre un chapitre important.

Suit une partie théorique concernant les différentes définitions de la frontière, où il est question des disputes entre historiens et géographes ou entre historiens et sociologues. Cet aperçu des discussions qui ont lieu en Europe occidentale et aux États – Unis, sans la signification nationaliste dont elles sont encore accompagnées en Europe de l'est, forme une excellente introduction aux chapitres qui vont présenter successivement les frontières de la Valachie médiévale avec la Moldavie, la Transylvanie et les deux rives du Danube. La recherche sur le confin entre la Valachie et la Moldavie a été influencée par l'ancienne opinion de B.P. Hasdeu, encore partagée par C.C. Giurescu: le sud de la Moldavie aurait été une possession des premiers princes de la dynastie valaque, dont le souvenir serait conservé par le nom de la Bessarabie. Pourtant, les recherches de M. Coman ont abouti à une conclusion surprenante et que les critiques n'ont pas hésité à attaquer. Ce nom, qui a longtemps eu un usage officiel et qui garde toujours son usage populaire, aurait à l'origine une confusion cartographique. La région située au nord des bouches du Danube n'est jamais appelée *en roumain* «Bessarabie» avant la seconde moitié du XVII^e siècle. L'étude terminologique appliquée par Coman aux cartes du XVI^e siècle parvient à reconnaître que ce nom désignait alors la Valachie. La formule *ad confinia Tartariae* et ses différents équivalents dans la titulature des princes se rapporte à un espace vaguement défini, situé à l'est de la Moldavie. L'auteur étudie minutieusement l'avance du pouvoir princier dans de telles régions de transit. Pour la frontière sur les Carpates, la question des *dominia in regno Hungariae* est fondamentale: Amlaș et Făgăraș, les fiefs possédés par les princes de Valachie aux XIV^e–XV^e siècles. Les documents les appellent «les parties d'au delà des monts» et ces duchés demeuraient distincts de la Valachie. Le tracé de la frontière est établi, malgré les lacunes de la documentation, avec un discernement exceptionnel. Quant aux problèmes soulevés par la frontière du sud de la principauté, ils sont tous résolus avec la même précision et cohérence: je me réjouis de voir que mon interprétation de *Podunavia*, région située à la frontière avec la Serbie, se trouve confirmée par la démonstration que M. Coman y a ajoutée.

Andrei Pippidi

Oliver Jens SCHMITT, *Die Albaner. Eine Geschichte zwischen Orient und Okzident*, München, Verlag C.H. Beck, 2012, 186 p.

Professeur d'histoire sud-est européenne à l'Université de Vienne et auteur de plusieurs livres qui font autorité sur l'histoire de l'Albanie et des Balkans (dont notamment *Skanderbeg. Der neue Alexander auf dem Balkan*, 2009), Oliver Jens Schmitt vient de publier un très utile ouvrage sur l'histoire des Albanais destiné à un public plus large. L'auteur dresse une image d'ensemble de l'histoire albanaise, en traitant, avec une maîtrise remarquable, des problèmes particulièrement

déliés comme la définition historique d'un espace national, les conversions à l'islam ou l'histoire contemporaine des Albanais. Son ambition est en effet de replacer l'histoire des Albanais dans son contexte sud-est européen et d'écrire ainsi une histoire moins « exceptionnaliste » qu'elle n'est conçue d'habitude (l'idée du caractère exceptionnel de l'histoire albanaise se retrouve déjà chez un précurseur comme Jakob Philipp Fallmerayer).

En opposition avec la définition de l'espace national établie dès la fin du XIX^e siècle par le mouvement national albanaise, qui comprend l'Albanie actuelle, Kosovo, le sud de la Serbie et une partie de la Macédoine actuelle, l'auteur préfère parler de la dimension variable (*variable Größe*) d'un territoire historique habité également par des non-Albanais. En ce qui concerne l'espace naturel où l'histoire des Albanais s'est développée dans l'Antiquité et au Moyen Âge, une place importante est réservée à la Via Egnatia (qui lie Dyrrachium et Constantinople via Thessalonique) et aux chemins sur mer.

L'auteur dédie un chapitre à part à la langue albanaise comme témoin privilégié de l'histoire des Albanais pour une longue période marquée par la quasi-absence des documents. On trouve une présentation rapide et claire de la répartition dialectale de l'albanaise, entre sud (le dialecte tosqe) et nord (le dialecte guègue), et des principales hypothèses sur les origines de la langue albanaise : illyrienne, thrace (migration des Albanais vers l'ouest), ou inconnue (ancienne langue balkanique, ni illyrienne, ni thrace).

Dans la présentation de l'histoire politique des Albanais, une large place est faite inévitablement à la « grande époque » de Skanderbeg et de ses luttes contre les Ottomans (1443–1468), qui ont marqué la conscience occidentale notamment grâce à sa biographie, un des imprimés les plus diffusés à l'époque de la Renaissance. Un autre élément censé définir le caractère exceptionnel de l'histoire albanaise (l'auteur parle à ce propos d'« exotisation ») serait leur autodéfinition comme société tribale. L'auteur présente une série d'arguments en faveur de la thèse selon laquelle l'organisation tribale de la société a été plutôt la réponse d'une partie de la société albanaise à la conquête ottomane et non un trait fondamental du caractère national des Albanais. L'organisation en communautés tribales patrilineaires caractériserait, de toute manière, notamment les régions montagnardes du nord de l'Albanie et non pas l'ensemble du pays. De même, le droit coutumier (le *kanun*), autre facteur traditionnel d'« exotisation », serait reconnu et utilisé notamment dans ces régions-là.

Dans les derniers 1500 ans, l'espace albanaise a connu trois types d'État, adriatique, byzantin et ottoman, dont l'auteur donne une intéressante description historique contrastive. Dans l'Antiquité, la côte albanaise faisait partie du monde urbain de l'Empire romain, en grande partie détruit à la suite de l'invasion des Slaves. Des villes situées sur la côte adriatique comme Dürres (Dyrrachium), Lezha ou Shkodra sont caractérisées néanmoins par une continuité urbaine depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque moderne. À partir du IX^e siècle, dans le nord du pays se constitue progressivement un réseau urbain florissant autour des sièges épiscopaux catholiques (Sarda, Balezo, Drivasto, etc.), qui entretient d'étroites relations avec l'espace adriatique, avec de grandes villes comme Dubrovnik ou Venise et qui suit en général le développement social et politique des communes italiennes et dalmates, avec des autonomies locales, comme à Dürres qui a, au XIV^e siècle, son statut écrit. Ces villes multiethniques étaient habitées au Moyen âge par des Latins, des Albanais, des Slaves (notamment à Shkodra), des Grecs et des Juifs de l'Empire ottoman (à Dürres). La conquête ottomane du nord de l'Albanie, en 1479, a mis fin à la multiethnicité de cette région.

Au contraire, le type d'État byzantin, qui se différencie du type adriatique entre autres par ce qu'il n'a pas un droit de la ville et ne connaît pas de différence juridique entre les habitants de la ville et de la campagne, semble avoir survécu à la conquête ottomane. La ville ottomane se distingue néanmoins par une configuration architecturale visible encore aujourd'hui et qui a donné à l'urbanisme albanaise moderne un nouveau visage : mosquées, écoles religieuses islamiques, marchés couverts (*bedesten*), bains turques (*hamam*), cantines pour les pauvres (*imaret*), etc.

C'est un fait qu'aucun autre peuple des Balkans n'est si fortement islamisé que les Albanais, mais l'auteur insiste beaucoup sur le caractère non linéaire du processus de l'islamisation (différences selon les régions, le temps, les groupes ethniques et sociaux). Entre 150 et 180 ans après la conquête ottomane, le paysage religieux de la campagne albanaise s'était en effet très peu modifié : la plupart des paysans étaient des chrétiens, notamment des orthodoxes dépendant des évêchés de Peć (au nord)

et d'Ohrid (au sud). Vers 1600 le clivage religieux entre les régions, et aussi entre villes et campagne, est néanmoins déjà observable : les villes situées à l'est des montagnes (Prizren, Priština, Vučitrn, Ohrid, Struga, etc.) étaient ainsi beaucoup plus islamisées que les villes du sud-ouest (Berat, Vlora, Gjirokastra, Delvina, Korça, etc.), qui sont encore vers 1550 des villes complètement chrétiennes. Les villes du nord (Kosovo et l'ouest de la Macédoine actuelle), où il y avait une importante communauté catholique, étaient massivement passées à cette époque-là à la nouvelle religion, tandis que les villes du sud, où l'orthodoxie était plus puissante que ne l'était le catholicisme au nord, avaient pu mieux préserver leur identité. L'auteur illustre cette évolution contrastive par des chiffres suggestifs. Qui ont été les agents de l'islamisation ? Aux hommes provenant des familles anciennes, la conversion à l'islam avait permis, certes, de préserver leur position sociale. De même, les membres des guildes (*esnaf*) étaient majoritairement des musulmans (dans la seconde moitié du XVI^e siècle, il y avait 1686 artisans musulmans, à l'encontre de 39 chrétiens). Mais quelle est la raison profonde de cette conversion rapide qui embarrasse l'historien de la région ? L'auteur ne cherche pas une explication globale du phénomène, mais il souligne néanmoins le rôle que l'absence d'une tradition étatique a dû jouer dans ce processus.

La dernière partie de l'ouvrage est dédiée à la formation de l'État albanais moderne, au régime communiste d'Enver Hoxha et aux crises politiques et sociales qui ont marqué l'histoire récente de l'Albanie. Il comprend aussi une bibliographie sélective et une carte des Balkans occidentaux.

Écrire une histoire des Albanais accessible au grand public, ce n'est pas une tâche facile. Il faut remercier l'auteur de l'avoir assumée et le féliciter pour la qualité du résultat.

Andrei Timotin

Oliver Jens SCHMITT, *Skanderbeg. Der neue Alexander auf dem Balkan*, Regensburg, Verlag Friedrich Pustet, 2009, 432 p.

Les intentions de l'auteur sont clairement exposées dans l'introduction: faire une biographie, raconter la vie d'un héros qui représente, depuis son temps même, la plus connue personnalité du Sud-Est européen. La vie de Skanderbeg – menée à l'époque de la chute de Constantinople et de l'ascension décisive des Ottomans effrayant non seulement le Sud-est – est pleine d'aventures, dans un monde inconnu et sauvage, en tête d'une longue révolte contre les envahisseurs, attractive tant pour ses contemporains que pour les générations suivantes. Une longue série d'œuvres historiques et artistiques (dans tous les genres) l'a pris comme personnage central. Le présent livre s'y range, en essayant la synthèse la plus avisée et la plus riche en informations nouvelles puisées ces dernières décennies dans les archives par les efforts conjugués des historiens de plusieurs pays. En même temps, l'auteur a considéré une condition indispensable la connaissance directe du terrain, du pays, afin de comprendre l'existence de son héros; chose rare pour un historien de quitter son cabinet pour des itinéraires suivant les pas de son héros.

Le livre est conçu comme un récit qui conserve l'évolution des événements dans le temps afin de poursuivre le fil de la révolte, dont son héros est l'âme. Le récit doit rendre compte des deux parties de la vie de Skanderbeg, sa première partie en tant que *l'homme venu des Balkans*, la deuxième en tant que *le héros de la Renaissance*. *L'homme venu des Balkans* est représentatif pour la société traditionnelle, conservatrice de la montagne, une montagne dure et sauvage. La définition de la biographie que Oliver Jens Schmitt propose (p. 10) explique la structure de son livre: «So ist eine Biographie weniger die Beschreibung eines Lebens, sondern erweitert sich ... zu einer Darstellung einer Gesellschaft in Zeitalter einer herausragenden Figur». Le but en est d'éviter la projection des convictions des époques qui lui ont suivi et surtout d'éviter la projection des idées et convictions actuelles. Le contact ininterrompu avec les documents peut éliminer de telles interprétations parasites. Grâce à l'appel permanent des archives, le livre possède un appareil scientifique remarquable. La masse des notes, à la fin du livre, est imposante et très utile.

L'auteur surprend, dès le livre de Barletius, les éléments qui forgent l'image de Skanderbeg comme le deuxième Alexandre le Grand. Il suit la manière dont la personnalité de son héros médiéval reçoit au fur et à mesure les attributs du héros antique.

D'autre part, le livre fournit l'image complexe des contrées révoltées contre les ottomans, caractérisée par plusieurs antagonismes: campagne et villes, fidèles aux nouveaux maîtres, contre montagne et villages révoltés. L'armée de Skanderbeg et l'armée ennemie sont également formées des Albanais, Bulgares, Serbes et Valaques. L'élément liant les soldats de Skanderbeg est plutôt la religion chrétienne, orthodoxe et catholique; pourtant, l'analyse de Schmitt surprend des nuances dans l'opposition entre les musulmans et les chrétiens, nuances qui restent étrangères pour la partie occidentale de l'Europe.

Le système des alliances que Skanderbeg s'efforce de former est présenté dans toute sa complexité: les rapports avec le Royaume de Naples et la République de Venise sont parfois de guerre. Les efforts de Skanderbeg de réunir les forces anti-ottomanes sont dirigés plutôt vers le Sud-est byzantino-slave, mais surtout vers la Hongrie dans une longue et fidèle amitié avec Jean de Hunyadi. Les grandes familles des Balkans (byzantines, slaves, albanaises) ne sont pas toujours unies et leurs rapports sont bien compliqués. Les liens de Skanderbeg avec les catholiques occidentaux et les orthodoxes des Balkans font l'objet de rapports spécifiques. Le système des alliances peut dire quelque chose sur le caractère de l'homme qui a su organiser la révolte, la faisant durer vingt-cinq années. Il apparaît comme le produit de son milieu balkanique. Il parlait couramment plusieurs langues, il changeait assez fréquemment sa religion, en connaissant la foi de chaque région; pourtant, il est difficile de se représenter sa religiosité, si elle existait. On peut savoir plus sur sa fidélité envers ses amis ou alliés, sur sa capacité de prendre part longtemps aux batailles, aux guerres, ayant des connaissances très variées sur les différentes manières de lutter.

Il est intéressant de suivre l'auteur dans son essai de crayonner les portraits du héros que les différents milieux, balkanique, orthodoxe, catholique, turc musulman, ont créés en partant des exploits de Skanderbeg. Chaque tradition culturelle a engendré une autre perception de cette personnalité.

Le livre explique la raison de la lutte ininterrompue de Skanderbeg contre l'Empire Ottoman comme l'accomplissement d'une dette personnelle, la vengeance de la mort de son père ordonnée par le sultan. Un élément de la culture traditionnelle albanaise qui fait que la loi ancienne de la vendetta ne peut pas être transgressée.

La conclusion de cette biographie est que la conséquence et l'acharnement avec lesquels Skanderbeg a lutté jusqu'à la fin, laissant son pays d'origine dévasté, ravagé, l'a transformé dans un symbole de la lutte anti-ottomane aux yeux de tous les Européens, en lui conférant la qualité du héros, dont le souvenir ne s'est jamais perdu.

Ce livre unit les attributs d'une étude historique bien documentée avec les vertus d'un ouvrage littéraire.

Cătălina Vătăşescu

Inventory of the "Lettere e Scritture Turchesche" in the Venetian Archives edited by Maria Pia Pedani, based on the materials compiled by Alessio Bombaci, Leiden – Boston, Brill, 2010, 232 p.

The name of Prof. Maria Pia Pedani is well-known by whoever worked on Venetian documents. She has edited since 1994 the inventory of the great series of the *Documenti turchi*, she edited also, in 1996, with Antonio Fabris, the huge vol. XIV of *Relazioni di ambasciatori veneti al Senato*, collecting priceless reports which were still unpublished, and she is the author of dozens of articles using the information from Ottoman sources about the relationship between Constantinople and Venice. This time, she achieved a much-needed work which had been begun by Alessio Bombaci, the great Orientalist from Naples who left it unfinished when he died in 1979. We have here the summaries of another series of documents – more than eight hundred – which are kept „ai Frari”, the *Lettere e Scritture Turchesche*. Some of these *filze* were returned to Venice after having been held in the Staatsarchiv in Vienna.

Most of the papers concern border problems of Dalmatia, various negotiations or conflicts with the Turkish authorities of Herzegovina or Bosnia, predatory raids of the Uscocks, affairs of Jewish or Armenian merchants, such as allowing us to reconstitute the mosaic of daily life. Among these documents there is one which attests that Fabrizio Salvaresso was at Sebenico in 1561, sent by the imperial treasury as *emin*. It adds a new name to that family, presumably of Genoese origin, who was then active between Chios, Ragusa, Venice and Wallachia (see my *Ricerche sulla famiglia Salvaresso*, in *L'Europa Centro-Orientale e la Penisola Italiana: quattro secoli di rapporti e influssi intercorsi tra Stati e civiltà, 1300–1700*, Brăila – Venezia, 2007, p. 145–154). But the most interesting document contributes to the biography of another character that fascinated me many years ago: Athanasius II, patriarch of Ochrid in 1593–1598. In 1609, Neophytos II, patriarch of Constantinople, was writing a letter to the *doge* and the Venetian Senate. He praised the *bailo* Simone Contarini for having charitably intervened in favour of Athanasius, who was then imprisoned in Constantinople. From this letter we learn that Athanasius had studied in Rome, at the Collegio dei Greci, and that later he had caused blood-spreading in Chimara between Turks and Christians. Having left for Europe, he had travelled to Wallachia and Moldavia, where he had provoked „rebellions and rumours”. In the end, coming back from Moldavia, he had been hiding in Pera, but, after forty days, he was discovered and brought to judgement by the Holy Synod. All these details conform or complete what was already known about his adventures (see my *Conspiration pour la liberté*, in *Byzantins, Ottomans, Roumains. Le Sud-Est européen entre l'héritage imperial et les influences occidentales*, Paris, 2006, p. 126–137). The studies in Rome are of the utmost significance for the role played by Athanasius in the insurrectional movements in Bulgaria and Albania. His relations with Michael the Brave already existed since 1595 and the information that he found himself in Moldavia again in 1609 ought to suggest his connection with a regime that was close to the anti-Ottoman policy of Catholic Poland. The last news we have about Athanasius are from 1615, when he was in Naples, still keeping his high hopes to raise the Balkans with Spanish help.

The Introduction to the book is relevant for the history of the Venetian State Archives; it is also an impressive account of the work done during the 20th century for cataloguing the Turkish documents.

Andrei Pippidi

Viorel PANAITE, *Război, pace și comerț în Islam. Țările Române și dreptul otoman al popoarelor*, Iași, Polirom, 2013, 565 p. + 12 ill:

Point n'est besoin d'être un professionnel des études islamiques ou ottomanes pour se rendre compte que cet ouvrage représente une somme des connaissances sur un sujet fondamental dont les limites dépassent largement le sud-est européen et qui introduit les pays roumains dans un contexte d'histoire comparée. C'est ce que les turcologues roumains n'ont jamais fait, étant occupés à recueillir des documents inédits. Le professeur Panaite avait déjà publié une première édition de son livre en 1997 (*Pace, război și comerț în Islam*, dont il existe aussi une version en anglais, parue aux États-Unis en 2000), mais, cette fois, c'est un remaniement avec pas mal d'ajouts et de suppressions. La quinzaine d'années qui sépare les deux éditions a été riche en travaux sur le droit islamique et l'auteur était tenu de les employer.

Nous avons là une oeuvre bien charpentée. Pour commencer, on met en évidence l'importance historique des sources juridiques, basées sur le droit islamique, et on révisé la bibliographie pour la doctrine du *djihād* ainsi que l'historiographie des rapports entre la Sublime Porte et les principautés de Valachie et de Moldavie. Sont évoquées l'idéologie de «la guerre sainte» chez les Ottomans, où elle présente certaines particularités, et les notions engendrées par la *pax ottomanica*. C'est à ce propos que le lecteur trouve les premières informations sur les «capitulations»: c'étaient des concessions temporaires octroyées par le sultan plutôt que des traités de paix, comme on a voulu les considérer. Leur caractère temporaire, toutefois, ne les rendait pas moins inviolables. La question des

«capitulations» va entraîner l'auteur en deux directions de recherche. D'une part, il examine la situation des marchands occidentaux dans l'Empire ottoman aux XV^e–XVII^e siècles, telle qu'elle ressort des dispositions légales et, en même temps, des litiges connus par certains documents. V. Panaite étudie depuis longtemps un manuscrit de la BNF dont il prépare l'édition et, en attendant, il a publié plusieurs articles sur la réglementation du commerce occidental dans la région ottomane de la Méditerranée. D'autre part, notre collègue reprend un sujet vers lequel la critique s'est tournée tant de fois: le sens exact des conventions conclues avec la Porte qui établissaient le régime des principautés roumaines. L'enquête revient donc aux «capitulations», en s'efforçant de reconnaître derrière les stratégies diplomatiques les libertés et les devoirs d'un tributaire.

L'allégeance ou l'hommage représentent un serment accompagné de l'agenouillement et de dons précieux (en échange de la remise de marques de faveur ou du pouvoir). L'auteur entreprend de suivre l'évolution de ce cérémonial et de sa signification. Cesser de payer le tribut, s'allier à des ennemis de la Porte et attaquer «la Maison de l'Islam» sont les crimes qui réclament la punition pour avoir enfreint l'accord. Les princes roumains eux-mêmes reconnaissaient parfois – comme les documents cités nous l'attestent – que les Ottomans respectaient les engagements pris. Les accusations portées par les Moldaves et les Valaques contre les Turcs ne manquent pas non plus. Les princes dépendants de la Porte qui agissaient en dépit de leurs obligations s'exposaient à la peine capitale, étant traités comme des «ennemis» selon la loi islamique. L'auteur, en se justifiant par de nombreux documents, distingue soigneusement entre la coutume et un pacte écrit et valable à longue durée, évolution qui arrivera à fixer le statut d'autonomie des principautés (mais à l'intérieur de l'Empire et seulement dans la seconde moitié du XVIII^e siècle). Malgré les assertions des chroniqueurs moldaves qui, pour légitimer la supériorité de leur principauté sur la Valachie, déclaraient que celle-ci avait été conquise, tandis que la Moldavie aurait offert sa soumission de bon gré, la plupart des sources ottomanes invoquent la conquête dans les deux cas. Les témoignages occidentaux, jusqu'au XIX^e siècle, continuent de concevoir la Valachie et la Moldavie en tant que parties intégrantes de l'Empire ottoman, que ce soit avec ou sans singularités. Les historiens et les juristes modernes, lorsqu'ils ont entrepris leurs recherches pour émouvoir le patriotisme des Roumains, ont mis l'accent sur l'autonomie, encore que relative et souvent amoindrie par diverses contraintes. Les termes de «vassalité» et de «suzeraineté», critiqués par Viorel Panaite, ne sont pas, en effet, une traduction exacte du vocabulaire turc qu'un ministre de la Porte eût compris. Ils ne se justifient que par la nécessité d'expliquer ce régime à des lecteurs occidentaux insuffisamment informés de l'histoire des Balkans. La comparaison avec la situation de Raguse, que les représentants de cette République avaient bien saisie au XVII^e siècle, est beaucoup plus éclairante. L'analyse d'une notion qui revient fréquemment dans les sources citées, celle de *protection*, soit exercée par la Porte sur la Moldavie ou la Valachie, soit déléguée par le sultan aux princes auxquels il confiait le gouvernement de ces pays, est une solution à laquelle on doit souscrire. Ce que, pourtant, je crois qu'on pourrait objecter à la méthode de l'auteur est qu'il oublie à quel point les intérêts personnels ou la conjoncture politique influençaient les témoignages qu'il cite. Dès lors, il devient difficile, et peut-être inutile, de les forcer d'entrer dans une vision homogène.

Andrei Pippidi

To Άγιον Όρος στον 15ο και 16ο αιώνα, Thessalonique, 2012 (Actes du 6^{ème} Congrès international, organisé par Αγιορειτική Εστία (Centre Mont Athos) en coopération avec l'Université Aristote de Thessalonique et la Fondation Nationale pour la Recherche Scientifique-Institut d'Études byzantines, Thessalonique, les 25-27 novembre 2011), 607 pp. Planches en noir et blanc et en couleurs.

Le colloque dont les actes seront brièvement présentés ici s'inscrit dans une série de manifestations scientifiques ayant comme objet l'histoire du Mont Athos, à commencer par le colloque *Άγιον Όρος : Το μεγαλείο του Πρωτάτου. Η διαχρονική συμβολή των Καρυών* (Thessalonique, les 23–24 octobre 2006 ; voir http://www.agioritikiestia.gr/index.php?option=com_content&

view=category&layout=blog&id=29&Itemid=205&lang=el). L'organisation du colloque de 2011 fait partie du thème *The great spiritual and cultural heritage of the Holy Mountain*, inscrit dans le projet opérationnel *Macedonia-Thrace – Facilitating the improvement of the Cultural Services for the next 5 years*.

Le volume s'ouvre par des messages de félicitation adressés aux participants au colloque par Sa Sainteté le Patriarche Œcuménique, par la communauté monastique de la Sainte Montagne, par le maire de Thessalonique et président du comité directeur de Αγιορειτική Εστία et par le vice-président de la Fondation Nationale pour la Recherche Scientifique (pp. 15–27).

Le volume est divisé en quatre sections : Histoire-Turcologie-Droit-Institutions ; Théologie-Hagiologie-Écrits théologiques ; Archéologie-Art et Architecture. Les textes regroupés par sections sont précédés de deux rapports. Le premier (pp. 33–57) porte la signature de K. Smyrlis, qui présente la situation de la Sainte Montagne au XV^e siècle, une période de tournant dans la vie du Mont Athos, dans le but déclaré de revisiter l'idée de continuité matérielle de l'Athos et les différents aspects du processus de son intégration dans l'État ottoman. Y sont passés en revue les relations du Mont Athos avec les autorités (Byzance, le pouvoir ottoman, les États balkaniques, les puissances latines et, dans une moindre mesure, la Grande Église après la conquête ottomane) et la condition matérielle des monastères, en étroite relation avec la politique fiscale de l'État ottoman. La conclusion de l'auteur est qu'un déclin considérable peut être observé quant aux ressources matérielles des monastères, suite à la politique fiscale des Sultans et aux vagues successives de confiscations des biens fonciers ; alors que les monastères ont réussi tout de même à sauver une partie de leur patrimoine foncier, ils ont toutefois perdu leur statut de grands propriétaires qu'ils avaient détenu auparavant.

Cette conclusion, d'ordre général, est documentée, entre autres, par l'étude d'E. Kolovos (pp. 107–128) portant sur la situation du patrimoine foncier des monastères athonites dans la Péninsule Chalcidique, telle qu'elle ressort des registres ottomans et des documents conservés dans les archives athonites. L'auteur montre que, une fois la vague des conquêtes passée, un certain revirement est à constater pendant la deuxième moitié du XV^e siècle, qui continue et même s'intensifie pendant le siècle suivant, avant qu'une nouvelle vague de confiscations ne soit décidée par le sultan Selim II (1568–1569). L'article est accompagné d'une carte de la région qui offre une image parlante de la situation sur le terrain (p. 125).

Dans son article cité ci-dessus, Smyrlis signale également – tout comme l'avaient déjà fait certains autres historiens avant lui – le changement intervenu au niveau du contenu des donations pieuses. Ainsi, il observe que les donations en terres se font de plus en plus rares au fur et à mesure que les Ottomans avançaient dans la région balkanique et mettent en danger les biens fonciers des propriétaires locaux. Le flux de donations ne cesse pourtant pas complètement, mais celles-ci changent d'objet : les donations en argent liquide et objets de culte prennent la place des dons en terres.

Il s'agit, en effet, d'une stratégie de sauvegarde conçue par les dynastes et seigneurs balkaniques, celle d'acquiescer des *adelphata* moyennant argent ou autres types de biens, en sorte qu'ils puissent s'assurer des lieux de refuge pour eux et leurs familles et mettre à l'abri leurs biens face à l'avancée ottomane¹. Ce fut, entre autres, le cas du despote serbe Stefan Lazarević, présenté par M. Živojinović (pp. 155–163), qui par l'acte de 8 juin 1411 acheta six *adelphata* au monastère et Hilandar et établit les conditions de leurs usages. Cette attitude ne fut pas trop différente dans le cas du despote Andronic Paléologue, le frère du dernier empereur chrétien de Constantinople, qui porta une attention particulière aux monastères de Dionysiou et de Vatopédi. Dans l'article qui lui est consacré par N. Melvani (pp. 417–429) sont analysés ses actes de charité à l'égard des lieux saints d'Athos, les objets dont il y a fait don et souligné son rôle dans la reconnaissance par les Athonites du pouvoir ottoman.

Ces contributions aident à mieux comprendre le contexte des donations valaques et moldaves au Mont Athos – toujours en argent liquide et objets de culte, à l'exception de celles accordées au

¹ Voir, à ce sujet, H. Matanov, *Radoslav Hlapen – souverain féodal en Macédoine méridionale durant le troisième quart du XIV^e siècle*, « Études Balkaniques » 19, 1, 1983, pp. 68–87 ; E. A. Zachariadou, *A safe and holy mountain : early Ottoman Athos*, dans A. Bryer et M. Cunningham (éds.), *Mount Athos and Byzantine monasticism*, Aldershot, 1996, pp. 127–135 ; Eadem, *The worrisome wealth of the Čelnik Radić*, dans C. Heywood et C. Imber (éds.), *Studies in Ottoman history in honour of Professor V. L. Ménage*, Istanbul, 1994, pp. 383–397.

monastère de Koutloumousiou, devenue, dès le XIV^e siècle, la laure de la Valachie. Le texte d'Al. Fotić (pp. 129–139) touche à cet aspect, tout en attirant l'attention sur deux éléments particulièrement importants : alors que la communauté athonite dans son ensemble formait une unité fiscale aux yeux de l'État ottoman, sa situation ne reflète pas toujours celle de chaque monastère pris de manière individuelle, et réciproquement. L'auteur prend comme exemple le monastère de Hilandar, qui fait état d'une certaine continuité, depuis les souverains serbes, passant par Mara Branković et sa sœur, aux princes valaques et moldaves. On devra toutefois nuancer l'observation de l'auteur selon laquelle « the first Moldavian *voivode* known to have assumed the *ktetorship* was Petre Rareș » (p. 135). Certes, c'est de lui qu'on connaît le premier acte de donation pour Hilandar, mais la présence de Ștefan le Grand dans l'obituaire qui dénombre *les fondateurs principaux* du monastère et le fait qu'un autre obituaire de Hilandar l'atteste comme nouveau *ktetor*, le 27 juillet 1466, montrent que Rareș a été devancé par son père en tant que protecteur de la grande laure serbe². Aussi, la conclusion de l'auteur nous semble-t-elle assez surprenante : « the 16th century can hardly be seen as a period of true revival » ; ce ne serait le cas, selon lui, que pendant la première moitié du XVII^e siècle. Sans minimiser le poids de ses arguments, il faut tout de même rappeler les sommes considérables d'argent que Hilandar a reçues de Valachie et de Moldavie, surtout pendant la première moitié du XVI^e siècle³ ; c'est d'ailleurs à la même époque que commencèrent les donations moscovites. Notons aussi que les 165 000 *akçes* que le monastère de Docheiariou dépensa pour racheter ses biens confisqués par les autorités ottomanes ne lui furent pas fournis par « a Moldavian dignitary », comme le mentionne Fotić, mais par la princesse Roxandra elle-même et par son fils, personne d'autre que le prince régnant Bogdan Lăpușneanu, le fils du feu prince Alexandru Lăpușneanu, qui était devenu le nouveau fondateur du monastère quelques années auparavant (voir ci-dessous)⁴.

Le rapport qui fait pendant à celui de Smyrlis, mentionné ci-dessus, est signé par K. Chrysochoidis (pp. 59–70) qui fournit une présentation synthétique de la situation et de l'organisation interne de l'Athos au XVI^e siècle, en soulignant que le revirement matériel – et aussi spirituel – de la communauté eut lieu grâce, entre autres, au support financier fourni par la Valachie et la Moldavie. L'auteur amène une fois de plus en discussion le fameux « *tyikon* » dit de Manuel Paléologue (1394) qui a été confirmé par le Patriarche Joannikios I^{er} et le Synode en décembre 1498 à la demande du *prôtos* Cosmas de Vatopédi. Chrysochoidis attire l'attention sur les enjeux de cette confirmation qui donne en fait force de loi à un faux, rédigé peu de temps auparavant afin d'assurer la consolidation de l'autorité du *prôtos*, alors assez faible, et la confirmation par le Patriarcat de la large l'autonomie que la communauté athonite jouissait, malgré sa (théorique) subordination spirituelle par rapport au Patriarche⁵. La question est traitée également par D.G. Apostolopoulos (pp. 193–200), qui voit dans l'acte de 1498 le signe visible de la normalisation des relations entre le Mont Athos et la Grande Église, jusqu'alors assez froides.

² R.G. Păun, *La Moldavie de Ștefan le Grand (1457–1504) et le monastère de Hilandar au Mont Athos. Témoignages et hypothèses*, « Revue des Études Sud-Est Européennes », 50, 1–4, 2012, pp. 167–190 ; idem, *La Moldavie de Ștefan le Grand (1457–1504) et le monastère de Hilandar au Mont Athos. Une rectification nécessaire*, dans ce volume même.

³ B.I. Bojović (avec la collaboration de T. Jovanović, P.Ș. Năsturel et R.G. Păun), *Chilandar et les pays roumains (XV^e–XVII^e siècles). Les actes des princes roumains des archives de Chilandar (Mont-Athos)*, Paris, 2010, pp. 105–107, 120 et passim. Voir aussi R.G. Păun, *La Valachie et le monastère de Chilandar au Mont Athos. Nouveaux témoignages (XV^e–XVI^e siècles)*, « Medieval and Early Modern Studies for Central and Eastern Europe », II, 2010, pp. 137–184. Sans doute, ces sommes-là furent-elles encore plus importantes, à en juger d'après les obituaires du monastère. Nous allons revenir sur ce sujet prochainement.

⁴ P.Ș. Năsturel, *Le Mont Athos et les Roumains. Recherches sur leurs relations du milieu du XVI^e siècle à 1654*, Rome, 1986, pp. 209–211.

⁵ Plusieurs détails sur cet acte dans l'article du même auteur, *Παραδόσεις και πραγματικότητες στο Άγιον Όρος στα τέλη του ΙΕ' αιώνα και στις αρχές του ΙΣΤ' αιώνα*, dans le vol. *Ο Άθως στους 140–160 αιώνες*, Athènes, 1997, pp. 99–147 ; voir aussi D.G. Apostolopoulos, *Τὸ Ἅγιον Ὄρος στὰ σωζόμενα πατριαρχικά ἐγγράφα τῆς πρώτης μετὰ τὴν Ἄλωση περιόδου (1454–1500)*, dans le même volume, pp. 89–98.

Cela devrait aider à réévaluer l'idée d'une subordination stricte de la Sainte Montagne à l'autorité de la Grande Eglise, idée qui a été maintes fois soutenue ce dernier temps⁶. Que les athonites entendaient mener une politique quasi indépendante par rapport aux Patriarcat, il en ressort aussi de la lettre que Denys le Stoudite le rhéteur leur adressait au début des années 1570, document publié d'abord par Ph. Mayer, en 1894, et republié en édition critique par A. Rigo (pp. 239-262). Dans ce texte, produit juste après la confiscation des biens monastiques sur l'ordre de Selim II, on voit apparaître deux conceptions opposées : l'une, celle des athonites, qui fait l'objet de la critique de Denys, et l'autre se basant sur les lois et les chrysobulles des empereurs, patriarches et évêques, qui prônait une vie conforme aux réglementations anciennes. Ces lois, les athonites les avaient refusées et violées (αθετώ); c'est pourquoi Denys leur envoie des copies pour qu'ils les lisent et s'y conforment avant qu'il ne soit trop tard. On devra corriger dans le texte du savant italien les noms roumains : « Lăpusheanu » pour Lăpușneanu, et surtout amender l'appellation « Bogdan Pasha » (p. 248) qui désigne (de manière complètement inexplicable) le prince régnant Bogdan Lăpușneanu, le bienfaiteur, avec sa mère Roxandra, la veuve du prince Alexandru Lăpușneanu, du monastère de Docheiariou. Nous précisons aussi que l'acte qui atteste l'aide accordée par Roxandra et Bogdan au dit monastère (août 1570) est maintenant accessible dans une nouvelle édition (*Documenta Romaniae Historica. A. Moldova*, vol. VI (1546–1570), éd. par I. Caproșu, Bucarest, 2008, pp. 749–750 (original grec) et 751–752 (traduction roumaine)).

Dans la section consacrée à l'histoire attire l'attention le nombre important de contributions qui mobilisent des documents ottomans, encore peu accessibles (seulement 95 connus à ce jour pour la période couverte par le volume) et donc moins utilisés. Leur typologie est dressée par Ph. Kotzageorgis (pp. 71–88), qui souligne aussi l'intérêt de ces sources pour l'histoire de la Sainte Montagne. Partant de cette typologie, l'auteur voit un tournant dans les rapports entre le pouvoir ottoman et l'Athos dans l'avènement de Bayezid II (1481) qui marque le début de la bureaucratisation des rapports entre les deux parties, conséquence directe d'une bureaucratisation de plus en plus accentuée de l'appareil administratif ottoman lui-même.

Une contribution qui aide à mieux comprendre le cadre idéologique qui a rendu possible l'intégration de la communauté athonite dans le système ottoman en train de se constituer est apportée par E. Kermeli (pp. 89–105), qui traite du statut légal des propriétés monastiques dans la pensée juridique ottomane et souligne l'effort ottoman de créer un cadre législatif en accord avec les nouvelles réalités du terrain. L'analyse de l'œuvre du juriste hanéfite Molla Hüsrev (m. 1480) a permis à l'auteure de mettre en évidence le support idéologique sur lequel se fonda la politique de Mehmed II. Dans la vision de Molla Hüsrev, les établissements religieux chrétiens pouvaient être assimilés à des *vakf*. Seule demeurait irrésolue la question de leur inaliénabilité. C'est précisément à cet aspect que s'attaqua Selim II à la fin des années 1560, et cela doit quelque chose à l'œuvre d'Ibrahim Halebi, auteur beaucoup plus intransigeant que son prédécesseur. L'équilibre fut établi par Ebüsu'ud (m. 1574), selon qui les fondations religieuses chrétiennes devaient être assimilées à des *vakf* inaliénables.

La motivation des donations accordées aux lieux saints de l'Athos est revisitée par L. Cotovanu (pp. 165–179), dans une très dense étude qui annonce sa thèse de doctorat en cours. Sur la base d'un corpus de 4000 personnages d'origine sud-danubienne arrivés dans les Pays roumains entre 1500 et 1700, *grosso modo*, l'auteure conclut que « le désir de se conformer au modèle byzantin et d'imiter et succéder aux autres têtes couronnées de l'Orthodoxie ne serait pas une explication, liée au monde terrestre, suffisante pour les largesses princières valaques et moldaves » (p. 166). Une autre raison,

⁶ D.I. Mureșan et P.Ș. Năsturel, *Du καθολικός βασιλεὺς à ἁγθέντες καθολικός. Notes sur les avatars d'une idée politique*, dans E. Popescu, T. Teoteoi et M.O. Cățoi (éds.), *Études byzantines et post-byzantines*, vol. 6, Bucarest, 2011, pp. 251-282, ici p. 259, note 37. Voir aussi D.I. Mureșan, *Le Mont-Athos aux XV^e-XVI^e siècles. Autour de quelques descriptions d'époque*, dans E. Băbuș, I. Moldoveanu et A. Marinescu (éds.), *The Romanian Principalities and the Holy Places along the Centuries*, Bucarest, 2007, pp. 81–121 ; Idem, *Patriarhia ecumenică și Ștefan cel Mare. Drumul sinuos de la sursă la interpretare*, dans V.V. Muntean (éd.), *În memoria lui Alexandru Elian*, Timișoara, 2008, pp. 87–180.

plus forte et plus palpable, devrait être prise en compte, à savoir les réseaux de parentés balkaniques des donateurs, dont l'auteure montre l'importance à travers une série d'exemples. On ajoutera qu'aux 272 donateurs privés inventoriés par Cotovanu sur la base de la documentation disponible à ce jour, il faudra ajouter un nombre considérable de personnages mentionnés dans les obituaires des divers monastères, sans toujours savoir en quoi et quand précisément ils se sont penchés vers les lieux de culte respectifs. Les tableaux statistiques dressés par l'auteure sont aussi d'une grande utilité pour la compréhension des phénomènes traités.

Le souvenir de Byzance joua toutefois son rôle dans la « politique athonite » menée par les souverains orthodoxes. C'est ce que montre V.G. Tchentsova (pp. 181–190) en étudiant les donations accordées par Ivan le Terrible à la « lauréole des tsars serbes », dans le contexte de ses tentatives de se faire reconnaître le titre impérial et des efforts déployés par les hilandarins eux-mêmes pour obtenir de nouvelles subventions. L'auteure remarque que, loin d'être une innovation d'Ivan, l'intérêt russe pour Hilandar ne fut qu'une « pure continuation de la politique des hospodars valaques », dans le contexte d'une vraie rivalité entre le souverain moscovite et les princes moldaves et valaques. Cette rivalité a été vite comprise par les moines qui ont développé un discours approprié, censé sensibiliser le riche et puissant monarque du Nord – ainsi, ils n'hésitent guère à accuser les princes roumains d'avoir complètement délaissé le monastère. Cette stratégie ressort clairement de la lettre que les hilandarins adressaient au tsar en 1558, où celui-ci est nommé nouveau ktitor et successeur des souverains serbes, sans qu'aucune mention soit faite de l'aide accordée, pendant de longues années, par les princes moldo-valaques. De même, cette lettre porte à croire que le prince Alexandru Lăpușneanu, dont il a été déjà question ici, gratifia les hilandarins à l'instigation du tsar. Ce n'est pas impossible, mais le discours des moines, flatteur et intéressé, invite à regarder les faits avec prudence.

La même prudence est requise lorsqu'on s'attaque aux *patria* – les récits de fondation. C'est ce qui fait N. Livanos (pp. 141–154), en prenant comme étude de cas la légende de la fondation de Vatopédi par l'empereur Théodose I^{er} et l'attribution du nom de Βατοπαίδι (d'après le nom de l'enfant (παιδίον) de son prétendu frère, Vatos, sauvé d'une tempête par la Mère de Dieu). Pour recomposer la chronologie de la diffusion de la légende, il a examiné l'orthographe du nom du monastère dans presque 2 000 documents. Cette analyse montre que la tradition était déjà en place au XIV^e siècle mais qu'elle connut un essor remarquable à partir du XVI^e, qui fut aussi l'époque où la légende fut mise par écrit. L'approche est intéressante, sans doute, mais la question se pose, cependant, si ce critère est suffisant pour mesurer le degré d'intériorisation de la légende⁷.

La section consacrée à la vie spirituelle insiste sur l'hésychasme et les personnalités qui ont contribué à l'implanter au Mont Athos. Parmi elles, une place de choix est accordée à Makarios Makrès, dont la vie et la carrière monastique sont reconstituées par A. Argyriou (pp. 201–212). Les figures de Makrès, de Saint Syméon de Thessalonique et du moine Thékaras, trois des promoteurs de l'hésychasme athonite, font l'objet de la contribution de P. Skaltsas (pp. 213–223), qui publie d'ailleurs une des œuvres du premier : la *Prière (εὐχή) pour les oliviers qui ne donnent pas de fruits*, généralement associée au miracle de la Vierge Oléobrytissa de Vatopédi. À la différence de l'édition (texte grec et traduction anglaise) donnée par S. Kapetanaki⁸, il y a une décennie déjà, et qui se fondait sur un seul manuscrit (Laura Θ 88 (950), daté le 5 avril 1475), l'édition de Skaltsas en mobilise un deuxième : Laura M 76 (1767), du XX^e siècle. La problématique hésychaste est aussi traitée par S.A. Paschalidès (pp. 225–235) qui s'occupe de la dynamique spirituelle au Mont Athos à une époque plus tardive (XV^e–XVI^e siècles), en la mettant dans le contexte des rapports avec l'Eglise catholique romaine et la Réforme.

Les trois dernières contributions de cette section portent sur les manuscrits. Dans son article, D.A. Kaklamanos (pp. 263–273) analyse la production et la lecture des panégyriques des saints en

⁷ J'ajoute que la légende était connue en Valachie aussi, comme l'atteste l'acte de donation que le prince valaque Vlad Vintilă accordait à Vatopédi, le 27 juillet 1533, *Documenta Romaniae Historica. B. Ţara Românească*, vol. III (1526–1535), édité par D. Mioc, Bucarest, 1975, p. 264–267 (n° 164).

⁸ *An unpublished « Supplication on Barren Olive Trees » by Macarius Makres*, dans Ch. Dendrinos, J. Harris, E. Harvalia-Crook et J. Herrin (éds.), *Porphyrogenita : Essays on the History and Literature of Byzantium and the Latin East in Honour of Julian Chrysostomides*, Aldershot, 2003, pp. 457–461.

grec au XV^e siècle, en partant des miscellanées se trouvant dans la bibliothèque de Vatopédi (7 volumes), copiés par le moine Grégoire. L'auteur en offre une description codicologique, précise le contexte de la rédaction des textes, les critères de leur sélection et le rôle que ces écrits ont joué dans le mouvement spirituel de l'époque. Pour sa part, E.G. Evangelou (pp. 279–287) dresse une présentation d'ensemble des miscellanées ascétiques et mystiques en langues slaves au Mont Athos. Bien représentés au XIV^e siècle, ce genre d'écrits se font très rares aux XV^e et XVI^e siècle pour regagner en importance au XVIII^e siècle, phénomène qui doit beaucoup à l'activité de Paisij Velitchikovski et de ses disciples, fait indiqué aussi par la langue de rédaction des textes en question – le russe. Dans sa tentative de reconstitution de la bibliothèque du monastère de Pantokrator, Z. Melissakès (pp. 289–301) donne une description sommaire des manuscrits ayant jadis appartenu au monastère et se trouvant de nos jours à la Bibliothèque du Vatican (d'après R. Devreese, *Codices vaticani graeci*). Quelques autres manuscrits (5 pièces) en provenance du même monastère ont été dénichés par l'auteur dans d'autres locations, au Mont Athos et ailleurs.

La section d'art et archéologie réunit 5 études. Nous avons déjà présenté celle de N. Melvani. D. Liakos (pp. 313–326) fait le point sur la signification de la donation pieuse dans la tradition byzantino-slave, pour s'adonner ensuite à l'étude des objets en métal se trouvant dans les monastères de l'Athos (XV^e–XVI^e siècles). L'approche artistique y est doublée d'une analyse historique vouée à replacer les objets dans leur contexte. Y sont décrits quelques pièces (déjà connues) données par les princes et boyards roumains aux divers monastères, ainsi que celles qui firent l'objet de dons accordés par des personnages d'origine allogène établis au nord du Danube (reliure ciselée en argent doré donnée par les frères Mathaios et Panagiotis à Dionysiou). Les caractéristiques artistiques des objets peuvent suggérer que certains donateurs avaient des liens avec les Pays Roumains. C'est le cas du moine Sabbatios, donateur de rhipidia à Vatopédi, probablement au début de la deuxième décennie du XVI^e siècle, et du hiéromoine Daniel, donateur d'une croix-reliquaire, toujours à Vatopédi, apparemment entre 1570–1577.

Dans le cas étudié par N.A. Siomkos (pp. 431–448), celui de l'icône miraculeuse de la Vierge Rématokratorissa de Docheiariou, la relation entre l'icône et la réfection du katholikon du monastère par Alexandru Lăpușneanu (avant 1562, la date de l'achèvement de l'icône, et même avant que le prince ne quitte son trône, en novembre 1561) semble certaine. Les caractéristiques artistiques et liturgiques de l'icône, exécutée par un peintre de la Grèce du Nord, la recommandent comme une icône de fondation. Rappelons ici que le regretté D. Năstase a également écrit sur la reconstruction du katholikon de Docheiariou par Alexandru Lăpușneanu, qui s'y fit d'ailleurs nouveau *ktitor*⁹.

D'autres objets liturgiques, en l'occurrence des coupes en terre cuite, toujours en provenance de Vatopédi, sont analysés par I. Papangelos (pp. 367–416).

La contribution d'A. Semoglou (pp. 345–366), la seule qui porte sur la peinture murale, se propose d'expliquer du point de vue artistique, historique et dogmatique l'innovation introduite par le peintre crétois Théophane Strelitsas dit Bathos dans l'iconographie des chapelles latérales (chœurs) de la Grande Laura. Théophane y fit peindre deux motifs forts : la Transfiguration (sud), respectivement la Descente du Christ aux Enfers (nord), motifs qui mettent en évidence la gloire divine du Christ. Cette formule sera exprimée de manière encore plus évidente par le thébain Frangos Catellanos, à cette exception près que celui-ci fit appel à d'autres motifs : le Christ Emmanuel et le Christ Ange du Grand Conseil, tous les deux à portée prophétique. L'explication fournie par l'auteur renvoie au contexte idéologique de l'époque : ces innovations seraient une réaction au prosélytisme protestant iconoclaste, réaction inspirée par le Patriarche Jérémie I^{er} (1522–1545) dont le rôle dans la vie du Mont Athos est bien connu (il fut le fondateur du couvent de Stavronikita).

Dans la section dédiée à l'architecture, les contributions mettent en valeur les découvertes archéologiques des dernières années. Ainsi, S. Vogiatzis (pp. 449–467) recompose les phases successives de construction de l'archontarikon de la Grande Laura, alors que S. Mamaloukos (pp. 467–486) s'occupe de la construction du *kellion* de Saint Procope à Vatopédi au XVI^e siècle. Dans son étude,

⁹ *Le Katholikon du monastère de Dochiariou (Mont Athos) et « le style moldave »*, dans E. Băbuș, I. Moldoveanu et A. Marinescu (éds.), *The Romanian Principalities and the Holy Places along the Centuries*, Bucarest, 2007, pp. 49–52.

richement documentée, P. Androudis (pp. 487–501) offre un tableau des tours défensives des monastères du Mont Athos dont certaines ont été construites ou refaites grâce à l'aide pécuniaire offerte par les princes valaques et moldaves. P. Théocharides (pp. 517–544) passe en revue l'architecture en bois au Mont Athos aux XIV^e–XVI^e siècles.

La dernière contribution du volume appartient à Ph. Chatziantoniou (pp. 545–557 ; avec de nombreuses planches) qui s'intéresse à la dynamique des constructions du monastère de Pantokrator aux XV^e–XVI^e siècles. L'auteur constate que c'est pendant la deuxième moitié du XV^e siècle que le monastère prit son aspect définitif et connut un intense rythme de travaux de construction, dont une bonne partie fut financée par les princes et boyards valaques et moldaves. Tout naturellement, la question de fondateurs est aussi abordée, sans cependant apporter des réponses aux questions soulevées jadis par P.Ș. Năsturel et, plus récemment, par Fl. Marinescu¹⁰. Dans les dyptiques en bois (deuxième moitié du XVI^e siècle) – pièces encore inédites, à notre connaissance – intrigue la présence, en deuxième position, du nom du boyard valaque Staico, identifié avec Staico de Bucov (grand logothète entre 1483 et 1505, avec sa femme Caplea, la fille du prince valaque Vlad le Moine). Tout de suite après, y sont inscrits encore deux noms : Μπούλβουλος et Maria, que l'auteur croit pouvoir identifier avec les enfants du couple mentionné. Aucune fille du nom de Maria ne figure cependant parmi ceux-ci¹¹. Quant à Μπούλβουλος, serait-il à identifier avec Barbu (Staico et Caplea eurent effectivement un fils de ce nom) ou bien à Pârvul, l'aîné du même couple, ce qui l'aurait autorisé à figurer en première place après ses parents ? Les deux noms qui suivent, Barbu et Stana, font-ils effectivement un couple sans aucun lien avec précédents, ou bien sont-ils des enfants de Staico et Caplea ? Difficile de trancher sans avoir vu le document ; rappelons cependant que ces deux derniers ont effectivement eu deux enfants prénommés Barbu et Stana.

En tout, les 28 études présentées ci-dessus (2 en anglais, 3 en français et le reste en grec, la plupart avec des résumés en anglais ou en français) font un volume très riche et intéressant, d'une utilité certaine pour tous ceux qui se penchent sur l'histoire du Mont Athos et les problématiques connexes. Les planches (noir et blanc et couleurs) qui accompagnent nombre de contributions sont de bonne qualité et aident à une meilleure compréhension du texte. Nous oserions pourtant affirmer qu'une plus grande ouverture vers l'international ne serait pas sans intérêt, d'autant plus que pratiquement tous les auteurs de ce volume écrivent couramment en langues de circulation internationale. De même les (assez nombreuses) erreurs survenues dans les résumés en anglais des articles auraient pu être facilement évitées.

Radu G. Păun

Florin MARINESCU, *Ρομανικά έγγραφα του Αγίου Ορους. Αρχείο Τερας Μονής του Διονυσίου*, Thessaloniki, 2013, 121 p., 17 ill.

M. Marinescu dont nos lecteurs connaissent les importantes recherches dans les archives du Mont Athos fournit ici un inventaire complet des matériaux documentaires qui témoignent des relations du couvent de Dionysiou avec la Valachie – relations qui remontent à la seconde décennie du XVI^e siècle. L'hypothèse qui plaçait leur début vers 1400 a été avancée par P. Năsturel. Les archives des caloyers contiennent aussi un acte de donation de la part du prince de Moldavie Pierre le Boiteux en 1577. À partir de 1640, les documents s'alignent jusqu'en 1863, la date où les monastères

¹⁰ *Contribuții privitoare la relațiile mănăstirii athonite Pantocrator cu Țările Române*, dans R.G. Păun, O. Cristea (éds.), *Istoria : utopie, amintire și proiect de viitor. Studii de istorie oferite Profesorului Andrei Pippidi la împlinirea a 65 de ani*, Iași, 2013, pp. 329-337 (où l'on trouve aussi plus de détails sur Meletie Căscioareanu (Κατσόρανο), personnage également évoqué par Chatziantoniou).

¹¹ Voir N. Stoicescu, *Dicționar al marilor dregători din Țara Românească și Moldova, sec. XIV–XVII*, Bucarest, 1971, p. 24.

de la Sainte Montagne ont été dépossédés des terres qui représentaient les offrandes des princes et des boyards roumains. La plupart de ces documents, dont l'existence avait déjà été signalée par Nikolopoulos et Oikonomidès, concernent les moines de Hotărani et leur domaine qui, à l'origine, avait appartenu à un *vornic* Petru d'Izbiceni, à ses fils Dragomir et Stanciul et au fils de l'aîné de ces frères, Constantin. Stanciul, devenu moine sous le nom de Stefan, et son neveu Constantin ont été emprisonnés à Yedi Kulé, ainsi que leur cousin Barbu Fălcoianu, en 1714, à cause de la déposition du prince Brancovan. Étant malades en prison «et n'ayant nul espoir d'être délivrés», ils ont fait leur testament et ont légué cette terre à la sketè de Hotărani, metochion de Dionysiou. C'est un des rares cas qui, à l'occasion du transfert d'une propriété quelconque, éclaire un drame humain, ayant aussi une signification politique.

L'excellente introduction qui accompagne les résumés des documents ajoute des éclaircissements sur les manuscrits byzantins donnés à Dionysiou par Mircea le Berger, prince de Valachie, et par son beau-père Pierre Rareș, prince de Moldavie. Ces évangélistes, datant du XIe et du XIIe siècles, ont été présumablement offerts en même temps, en 1544. Le trésor du couvent contient aussi le reliquaire de saint Niphon que Neagoe Basarab avait fait orner ainsi que les reliquaires renfermant la tête du Prodrome et une main de saint Jean Chrysostome. Entre autres objets d'art de grand prix conservés à Dionysiou il y a plusieurs broderies provenant de Moldavie: l'épithaphion de Pierre Rareș, cinq épitrachilia et trois horaires du XVIIe siècle, presque tous envoyés par des boyards apparentés entre eux. On attire également l'attention sur les deux manuscrits qui consacrent l'activité de Neagoe: la Vie de saint Niphon, écrite par Gabriel le prote de l'Athos, et les Conseils du prince pour son fils Théodose. Au sujet de ces textes il y a toute une littérature et on enregistre ici les principales opinions.

Les illustrations d'une qualité exceptionnelle (peintures de Dionysiou représentant Pierre Rareș et sa famille, la tombe de saint Niphon, quelques inscriptions, même des photos des églises de Hotărani et de Hlincea à l'état actuel) enrichissent le volume pour la joie des lecteurs qui n'ont pas visité la Sainte Montagne.

Andrei Pippidi

Hommes de l'entre-deux. Parcours individuels et portraits de groupes sur la frontière de la Méditerranée (XVI^e–XX^e siècle), edited by Bernard HEYBERGER and Chantal VERDEIL, Paris, Les Indes savantes – Rivages des Xantons, 2009, 350 p.

Part of a steady-going series of text collections that Bernard Heyberger has directed in the past two decades¹² (in this particular case, together with Chantal Verdeil), this volume contains fourteen contributions to two round tables organized in 2003, in Tours, in conjunction with Mercedes Volait. The common grounds of the contributors' investigations are defined in the *Introduction* signed by the co-editors: during the period under survey, the Mediterranean was a free passage region, witnessing the travels, displacement and exile of countless communities and individuals over the borders separating the Christian states and the predominantly Muslim lands of the Ottoman Empire. While connections, relationships or exchanges between peoples and ethnic groups around the Mediterranean in Ottoman times have been discussed in countless other volumes, the authors of these essays have the merit of focusing on a multitude of communities, families and individuals who acted as mediators or intermediaries, living and working "in-between"¹³ Europe and the Levant, Christianity and Islam, mediaeval times and modernity.

At a time when the idea of the "nation-state" had not yet triumphed, national identities were characterized by a certain indeterminacy, as revealed in the portraits of Maltese merchants, Corsicans living in Marseille, or non-Muslim authors and dragomans at work in the Ottoman provinces. Their

¹² B. Heyberger (ed.), *Chrétiens du monde arabe. Un archipel en terre d'Islam*, Paris, Autrement, 2003; B. Heyberger and Rémy Madinier (eds.), *L'Islam des marges. Mission chrétienne et espaces périphériques du monde musulman, XVI^e–XX^e siècles*, Paris, IISMM – Karthala, 2011, etc.

¹³ „Entre deux chaises”, in a very appropriate French expression.

ties to more than one ethnic group and their familiarity with more than one particular religious observance are considered here as the fateful background for a life of journeying, connecting, and mediating between the diverse mentalities around the Mediterranean, and beyond. Their portraits are divided into two parts, moving from the destiny of communities and groups, covered in the first section – *Des groupes de médiateurs* – to that of particular families and individuals, surveyed in the second section – *Trajectoires individuelles et familiales*. Although topical overviews are not customary anymore in book reviews, the authors' vast array of interests requires brief comments on each contribution.

The world of trade provides the best examples of able negotiators and skilful merchants, knowledgeable in the languages, metrical systems, payment methods, and mentalities of their commercial partners: Anne Brogini's paper *Entre deux mondes: les Marchands de Malte au XVII^e siècle* focuses on the various ethnic groups trading in Malta, from locals to Greeks, French, and Sicilians. Placed at the beginning of the volume, this paper already draws the reader's attention to the prominent role played by Mediterranean communities, especially the trading professions, on the fringes of the ethnic conglomerate that was the Ottoman Empire.¹⁴ An interesting point made here concerns the unexpected support that Maltese merchants received from the ruling Knights of St John who, although opposed to a peaceful relationship with the Muslims, accepted that a thriving commerce with the South and East Mediterranean coasts helped the preservation of the Maltese identity.¹⁵

Michel Vergé-Franceschi, an expert in Corsican history¹⁶, focuses on the journeys and foreign connections of the Corsicans, more particularly those of several families established in Marseille to whom ambassadors, rich merchants, war lords, or even deys and beys belonged: Lenche, Porrata, Gaspari, Cipriani, and Roux (alias Rossi). The tale of the Corsicans' trade ambitions, pushing them from the thriving Coral Company and their Tunisian affairs to the initiative of seeking fortune in Martinique (1711), reads like an adventure story.

Bernard Heyberger, an assiduous researcher in the Roman archives¹⁷, whose previous works establish him as an authority on the Oriental Christians and their connections to the Latin Church¹⁸, surveys the life and works of several individuals who, leaving Aleppo or Damascus for Rome, are portrayed as worthy messengers of their native communities and an essential connection between the Turkish Muslims and the Western Europeans. Foreigners in distant lands after being marginalized at home by an oppressive Ottoman system, the travelling Eastern Christians considered here – Maronites, Melkites, and Armenians – often provided their European hosts with new elements to fuel the wide-spread *clichés* of the day, picturing the "Turks" as oppressive, antagonistic to Christianity, and enemies of the Westerners.

Drawing on his extensive research on editing and printing in the Ottoman Empire and the contribution of non-Muslims to Ottoman Turkish literature, Johann Strauss surveys the status of historical and literary authors who were assigned a minor role in the annals of Ottoman literature, because of their attachment to some other creed or ethnicity. This author attempts a survey of the

¹⁴ Unsurprisingly, the latest venue of the *Symposium Syriacum* (11th ed.) and the *International Christian Arabic Conference* (9th ed.), on 16–18 July and 19–21 July 2012 respectively, was indeed Malta, where a number of topics discussed in this volume were also covered, see http://www.um.edu.mt/_data/assets/pdf_file/0008/156635/ixccas.pdf.

¹⁵ Elements in support of this point are also provided by Thomas Freller and Dolores Campoy in *Padre Ottomano and Malta. A story of the 1001 Nights. A sultan's son in Malta?*, Malta: Midsea Books, 2006.

¹⁶ His book *Paoli, un Corse des Lumières*, Paris: Fayard, 2005, was granted the Prize of the French Academy in 2006.

¹⁷ Archives of the "Sacra Congregazione De Propaganda Fide", the Urbano College, the Jesuit Company (ARSI), etc.

¹⁸ See Bernard Heyberger, *Les chrétiens du Proche-Orient au temps de la Réforme catholique (Syrie, Liban, Palestine, XV^e–XVIII^e siècle)*, Rome, École Française de Rome, 1994, a major source for all interested in the Near Eastern Christians and their connections with Europe.

whole territory of the Empire, assessing the contribution of some Armenian, Greek, Macedonian and Bulgarian writers to the literature and printing of their lands under Ottoman rule. He briefly mentions the activity of non-Muslim intellectuals, diplomats and scholars in the Ottoman capital, such as the learned Mordtmann family and the eminent Russian Byzantinist Fyodor Uspensky, who headed the Russian Archaeological Institute in Constantinople between 1894 and 1914. Leaving aside the historical section of this article – an overview of Oriental studies in the Ottoman lands – the second part brings new insight into the life and works of “lost” Armenian writers and publishers (Garabed Panossian, Hagop Baronian, Diran Kelekian), Greek-Orthodox scholars of Armenian and Turkish (Dimitrios Tzolakides, Theodore Cassap, Evangelinos Misailidis), and the Phanariot dragomans of the Porte who wrote in Turkish (Jakovos Argyropoulo, ‘Yakovaki Efendi’). Given the general topic of the book, the *Karamanli* writers, briefly mentioned on pp. 155 and 165 (“écrivains grecs-orthodoxes turcophones d’Anatolie”), might have deserved a more extensive treatment.

I also feel bound to note that no mention is made of the Rumanians (here and anywhere in the volume), although their status at the fringes of the Empire allowed them to act as privileged mediators with the Ottoman officials. After fierce battles and elaborate negotiations (14th–15th c.), the ‘*ahdnāmes* and *sulhnāmes* that Moldavian and Wallachian princes signed with the Ottoman Porte permitted them to preserve their autonomy, faith and customs, and to be ruled by a local prince, “une exception anormale et ambigüe”.¹⁹ As a consequence of their particular status, Romanian princes were asked by patriarchs and clergy of Constantinople, Jerusalem, Damascus, etc., to intercede with the Sultan in their favor and to support the Eastern Patriarchates politically and financially²⁰. On the threshold of the 17th–18th centuries, Wallachians contributed to the printing of the first Christian books in Arabic types in territories under Ottoman rule (by Athanasios Dabbās, in Aleppo, in 1706, after two titles in Bucharest and Snagov, in 1701 and 1702).²¹ Considering the common topic of the collected essays, this significant episode in the history of Arabic printing, a perfect example of successful Christian Arab initiative during the Ottoman rule, might at least have been mentioned, however briefly, when discussing printing in the Ottoman Empire²² (p. 155–156). Strauss mentions the Phanariot dragoman Constantin Ypsilanti (born 1760), “qui a traduit des oeuvres de Vauban pour Selim III”, but fails to add that his services at the Ottoman court brought him the rule of Moldavia in 1799 and that, after conspiring in Bucharest for the liberation of Greece and serving as a governor of the Petchersk Fortress (after 1807), he died in Kiev (1816) – the perfect illustration of a life “in-between”.

Dragomans in the service of Western embassies and consulates in the major Ottoman cities constitute the topic covered by Maurits H. van den Boogert (the only essay in the volume presented in English). While the functions, legal status, and communal solidarity of this professional group are discussed, special attention is given to the situation of the Christian dragomans in Aleppo, holders of

¹⁹ D. B. MacDonald, *Dār al-harb*, in A. J. Wensinck and J. H. Kramers (eds.), *Handwörterbuch des Islam*, Leiden, E. J. Brill, 1941, p. 89.

²⁰ See Petre Ș. Năsturel *Le Mont Athos et les Roumains. Recherches sur leurs relations du milieu du XIV^e siècle à 1654*, Rome, 1986; Ralph H. Brewster, *Athos: the Holy Mountain*, in „The Geographical Magazine”, London, II, 4, Febr. 1936, p. 259–286 (with 32 photos and two maps); Marcu Beza, *Heritage of Byzantium*, London, 1947, p. 39–42; P. Lemerle, P. Wittek, *Recherches sur l'histoire et le statut des monastères athonites sous la domination turque*, *Archives du droit oriental*, III, Paris, 1948; *The Romanian Principalities and the Holy Places along the Centuries*, E. Băbuș, I. Moldoveanu, A. Marinescu (eds.), București, 2007.

²¹ See Wahid Gdoura, *Le Début de l’Imprimerie Arabe à Istanbul et en Syrie: Évolution de l’Environnement Culturel (1706–1787)*, Tunis, Institut Supérieur de Documentation, 1985, *passim*; Eva Hanbutt-Benz, Dagmar Glass, Geoffrey Roper (eds.), *Middle Eastern Languages and the Print Revolution. A Cross-Cultural Encounter*, Westhofen, WVA – Verlag Skulima, 2002, p. 178–179; Ioana Feodorov, *The Romanian Contribution to Arabic Printing*, in *Impact de l’imprimerie et rayonnement intellectuel des Pays Roumains*, Bucharest: Biblioteca Bucureștilor, 2009, p. 41–61.

²² Ibrahim Müteferrika (1674–1742), a Hungarian from Cluj (in North-Western Romania), was taken prisoner by the Turks and, after embracing the Muslim faith, printed in Istanbul, after 1728, in Arabic types, books on lexicography, geography and history.

a *berat* (in particular the Suryani faction). The extent to which they enjoyed the same privileges as “foreigners”, as indicated in the French capitulations of 1604 and 1673, is carefully analyzed. This article adds useful data for the study of the precise meanings of the term “Frank”, in terms of ethnicity, faith, and language.²³

The arrival of modernity in the Ottoman Empire and the emergence of a community of well-trained doctors towards the end of Ottoman rule are discussed by Chantal Verdeil (*L'Empire, les communautés, la France: les réseaux des médecins ottomans à la fin du XIX^e siècle*), while Mercedes Volait discusses the fate of art and architectural monuments in Cairo between Western Orientalist views and Egyptian attempts at conservation (*Retentissement et relais locaux de la “médiévalisation” du Caire, 1867–1933*). In the latter essay, several case-studies are presented, with extensive comments on the influence of Europeanizing tendencies and a foreign artistic training on the esthetic options of several key figures of Egyptian artistic society. Well documented and rich in information, this text provides food for thought to all readers interested in the conservation of the medieval artistic heritage of their particular country.

In the second section of the book, family portraits of several outstanding figures of Eastern members of the intellectual élite are presented, in the perspective of their role as mediators between the society of their native land and the “other” one, be it that of Ottoman or Egyptian rulers (in the cases of Konstantinos Kozyris of Crete and the Poche family of merchants in Aleppo, evoked by Elefteria Zei and Mafalda Adé-Winter, respectively) or that of their land of exile (Vincent Jamati, a Syrian immigrant in France, 1856–1947, addressed by Charlotte Hennebicque).

This volume aims to encompass all social strata: Isik Tamdoyan focuses on the story of Osman Hodja (Osman Efendi), accountant for a military unit at Kozan, near Adana, at the end of the 19th – beginning of 20th c., while Anne-Laure Dupont presents a condensed biography of Jirji Zeydan²⁴, the celebrated reformer and promoter of the Arab Renaissance at the end of the 19th century (*al-Nahda*). Zeydan is presented as a success-story illustrating the progress of Arab society through education and work, based on the philosophy of *self-help*, as defined by the French contemporary sociologist Edmond Demolins. He is considered a “professional” mediator, who eagerly publicized and supported new, foreign ideas and customs all his life, in several countries around the Mediterranean.

A similar case of “professional” mediation, belonging to an earlier period (end of 18th-beginning of 19th c.), is presented by Marie-Carmen Smyrnelis in the first section of this volume: fifteen Smyrna Ottoman court officials (Greek, Jewish, and Armenian) involved in commercial ventures for the benefit of French trade companies, whose status also lies in-between the condition of non-Muslim subjects of the Ottoman Empire and that of *protégés* of their employer, the French colony.

Although marginal in the overall series of texts, Salim Dermarker’s account of the ill-fated Nigoghos Der Markarian, a dragoman at the English consulate in Aleppo, in 1884–1887, victim of both the hostile governor Jemil Pasha and the troubled political situation during the Russian-Turkish war, confirms the unsafe position of non-Muslim officials in the Ottoman Empire.

One cannot help but notice that whenever religion comes into the picture the authors, more often than not, restrict their focus to the Maronites, the Melkites, and the Armenians, leaving out the Greek-Orthodox of the Levant (excepted brief remarks by B. Heyberger, J. Strauss²⁵, and M. H. van

²³ See Pedro Badénas, *La lingua franca, moyen d’échange et de rencontre dans un milieu commun*, in *Byzantinoslavica* LVI (1995), p. 493–505; Jocelyne Dakhlia, *Lingua franca: histoire d’une langue métisse en Méditerranée*, Aix-en-Provence, 2008, and Cyril Aslanov, “Débat sur l’ouvrage de Jocelyne Dakhlia, *Lingua franca. Histoire d’une langue métisse en Méditerranée*”, in *Langage et société*, 134, 2010, p. 103–113.

²⁴ See her outstanding work *Ġurġi Zaydān (1861–1914), écrivain réformiste et témoin de la Renaissance arabe*, Damas, Institut français du Proche-Orient, 760 p., and her article “Usages et acculturation de la Franc-maçonnerie dans les milieux intellectuels arabes à la fin du XIX^e siècle à travers l’exemple de Jurġi Zaydān (1861–1914)”, in *La Franc-maçonnerie en Méditerranée (XVIII^e–XX^e s.) Modèles, circulations, transferts, Cahiers de la Méditerranée*, 72, 2006, p. 331–352.

²⁵ This author states (p. 151, n. 2) that he is in the process of elaborating a bio-bibliographical dictionary of non-Muslim authors in the Ottoman Empire, which presumably includes Greek-Orthodox writers.

den Boogert). This should come as an encouragement for future research to focus on the role of the Greek-Orthodox in Ottoman lands as mediators, envoys, and negotiators at the Sultan's court, especially in consideration of their great numbers in the office of dragoman.²⁶

Most of the papers are accompanied by archive illustrations, maps and photos, adding to the overall interest of this text collection: ship papers dated 1763, issued in Smyrna, vintage pictures of Cairo palaces and mansions, documents and photos from the private archives of the families mentioned, etc. The closing Index of geographical names and Index of cited persons come as a rare luxury, for a collective volume.

It is worth noting that several of the authors accomplished their research projects, whose results are presented here, under the supervision of Bernard Heyberger, a true mentor for the younger generation of scholars dedicated to the study of communities situated on the fringes of Muslim lands and the interaction between Muslims and Christians. His encouragement to a close look at fundamental sources is noticeable in the large amount of data collected by most authors present here from the historical archives of Rome, Aleppo, Damascus, Cairo, etc. A Director of the Institut d'études de l'Islam et des sociétés du monde musulman (IISMM) in Paris²⁷, Bernard Heyberger cannot be commended too highly for relentlessly promoting research in a field that has only recently become attractive to people other than the small community of passionate scholars of Eastern Christianity.

The outcome of this collection of essays is a clearer definition of "mediation" as a trope, in connection with the notion of "foreignness" that pervades most articles: ethnic or religious minorities, under the "protection" of the Ottoman state, second-rank citizens in their native provinces, lacking all sorts of social and political rights, still carried out the important task of connecting the great Empire, with its immense administrative network and trade system, to the Christian peoples of Europe. It is a most welcome book, bringing to the attention of the scholarly public the role of mediators that non-Muslims and minority communities played all through the Ottoman rule. The authors of the collected essays underline two important facts that tend to be overlooked in our media-frenzied times: first, that these communities, groups, and persons significantly contributed to the stability of the Empire and that its fall was, to a great extent, a consequence of their growing discontent; and second, that a lesson for today is to be learned from the life and work of all those who, without adhering to the faith, politics or mentality of the Ottomans, succeeded in co-existing with them for centuries, in conquered lands that were their home. Or, in Sydney Griffith's words: "Now it is time for Westerners to consider the lessons to be learned from the experience of the Christians who have lived in the world of Islam for centuries".²⁸

Ioana Feodorov

Relations entre les peuples de l'Europe Orientale et les chrétiens arabes au XVII^e siècle. Macaire III Ibn al-Za'im et Paul d'Alep, Actes du I^{er} Colloque international, le 16 septembre 2011, Bucarest, textes réunis et présentés par Ioana Feodorov, București, Editura Academiei Române, 2012 (Institut d'Études Sud-Est Européennes de l'Académie Roumaine, Bucarest), 193 p.

Les Actes du colloque organisé à Bucarest en septembre 2011 autour du *Récit du voyage* du patriarche d'Antioche Macaire Ibn al-Za'im, rédigé par son fils, Paul d'Alep (1627–1669), représentent le premier résultat éditorial d'un projet international entamé en 2008 à l'Institut d'Études Sud-Est Européennes de l'Académie Roumaine par notre collègue, Ioana Feodorov, qui réunit des chercheurs de Roumanie, de Russie et d'Ukraine et qui se donne pour objectif l'édition intégrale et la traduction

²⁶ See Andrei Pippidi, *Quelques drogmans de Constantinople au XVII^e siècle*, in « Revue des études sud-est européennes », X, 2, 1972, p. 227–255.

²⁷ Created in 1999, attached to l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS), Paris. On-line at <http://iismm.ehess.fr/index.php>.

²⁸ Sidney H. Griffith, *The Church in the Shadow of the Mosque. Christians and Muslims in the World of Islam*, Princeton and Oxford, Princeton University Press, 2010, p. 179.

annotée du journal de Paul d'Alep. Le colloque s'est proposé de faire le point sur les travaux accomplis par les collaborateurs du projet pendant la période 2009–2011.

L'initiatrice et la directrice du projet, Ioana Feodorov, arabiste dont les travaux portent notamment sur les relations des Roumains avec les Arabes chrétiens, et en particulier avec le Patriarcat d'Antioche aux XVI^e–XVIII^e siècles, s'est chargée de présenter les objectifs et les tâches assumées par chacun des collaborateurs du projet, en donnant en même temps un très utile aperçu sur la figure et l'œuvre de Paul d'Alep, sur les éditions et les traductions du *Récit de voyage* réalisées jusqu'à présent, ainsi que sur les principaux problèmes auxquels se sont confrontés ses éditeurs et ses traducteurs. Un des aspects soulignés est l'importance de l'œuvre de Paul d'Alep comme source pour l'histoire des pays qu'il a visités, en particulier du Patriarcat d'Antioche, de la Russie et des Pays Roumains.

Cette introduction est heureusement suivie d'un répertoire commenté des manuscrits de l'œuvre de Paul d'Alep préservés à St. Pétersbourg, réalisé par Serge Frantsouzoff, directeur du département d'études sur le Proche Orient à l'Institut des Manuscrits Orientaux (auparavant l'Institut d'Études Orientales) de St. Pétersbourg, où se trouve un des plus anciens manuscrits du journal de Paul d'Alep, daté 1699, qui sert de base, à côté des manuscrits conservés à la Bibliothèque nationale de France et à la British Library, pour la nouvelle édition critique en préparation.

La qualité des renseignements historiques fournis par le *Récit* de Paul est bien mise en évidence par Vera Tchentsova, chercheur à l'Institut d'histoire universelle de l'Académie des Sciences de Russie (à Moscou) et spécialiste des relations de la Russie avec l'Orient chrétien aux XVI^e–XVIII^e siècles. Son article montre l'importance du matériel documentaire des archives russes en tant que « complément indispensable » du récit de Paul d'Alep consacré au voyage du patriarche Macaire à Moscou et dans les Pays Roumains. Les documents préservés dans les archives de Moscou, dont certains publiés avec traduction française comme annexe à son article, permettent en effet non seulement de vérifier et de confirmer la fiabilité générale du récit de Paul d'Alep, mais aussi et peut-être surtout de compléter certaines omissions délibérées de l'auteur concernant notamment les enjeux politiques du séjour du patriarche à Moscou, en particulier son implication dans les négociations secrètes russo-moldaves qui eurent lieu à Moscou en 1656 et qui visaient le passage de la Moldavie sous la protection du tsar.

L'intérêt historique du journal de Paul d'Alep est signalé également par notre collègue Mihai Țipău, qui met en évidence l'importance des informations concernant la ville de Constantinople par rapport à d'autres récits de voyage du XVII^e siècle. Le récit de Paul d'Alep fournit en effet des renseignements précieux sur les édifices, sur la décoration murale des églises, sur les icônes et les reliques de la capitale impériale. On retient notamment sa description de la cathédrale patriarcale du Phanar, une des plus circonstanciées de cette période.

Un défi traditionnel pour les traducteurs de Paul d'Alep est la traduction arabe et l'explication des noms des saints grecs. Nikolaj Serikoff, chargé de recherches à l'Institut d'Études Orientales de Moscou et, depuis 2005, conservateur en chef de la collection de manuscrits arabes de Wellcome Library, avait toutes les compétences requises pour démêler ce problème qu'il a parfaitement élucidé en donnant une édition accompagnée d'une traduction anglaise des « explications » de Paul d'Alep et en identifiant avec précision les noms des saints grecs cachés sous les noms arabes. Une série d'appendices contenant une liste alphabétique des noms grecs de saints et de leur translittération arabe, ainsi qu'une liste des racines arabes utilisées dans les « explications » des noms grecs achèvent cette contribution précieuse à la compréhension du texte de Paul d'Alep.

Le volume renferme également deux contributions biographiques dues à Carmen Crișan (l'Association internationale d'Études Sud-Est Européennes, Bucarest) et à Andreea Dunaeva (l'Université de Bucarest) qui reconstituent la vie et l'activité de deux savants qui ont marqué l'étude de l'œuvre de Paul d'Alep, les arabistes Georges Abramovič Mourqos (1846–1911) et Basile Radu (1887–1940).

Ce beau volume augure une édition de grand intérêt à la fois pour les philologues et pour les historiens et on ne peut que féliciter notre collègue Ioana Feodorov pour avoir su réunir autour de la figure de Paul d'Alep une équipe interdisciplinaire dont les recherches permettent de bien saisir la portée de son œuvre et d'anticiper sur la qualité du résultat final.

Andrei Timotin

Vlad ALEXANDRESCU, *Croisées de la modernité. Hypostases de l'esprit et de l'individu au XVII^e siècle*, Zeta Books, Bucarest, 2012, 540 p.

Dans ce volume le lecteur dispose d'une série de commentaires sur la pensée de Descartes, aussi érudits que pénétrants, mais aussi de plusieurs études sur deux des plus savants Roumains du XVII^e siècle : Nicolas le spathaire et Démètre Cantemir. La première partie répond à une exigence légitime, celle de fixer les vues de Descartes – et, parfois, de certains de ses continuateurs – aussi bien que la critique de Gassendi et des successeurs, sur le rapport entre la matière et le spirituel. Parmi les problèmes qui ont occupé l'attention de Descartes et que l'auteur traite ici successivement sont le miracle, le corps physique, l'union de l'âme au corps et, naturellement, la transsubstantiation. On reconnaîtra à ces études cartésiennes l'esprit de rigueur et de précision, ainsi qu'un style dont l'élégance témoigne de la haute qualité de l'enseignement de la littérature française à Bucarest. Pourtant, ce qui vaut à ce livre un compte-rendu dans notre revue c'est la seconde partie, parce qu'elle réunit des recherches sur l'association de la raison abstraite et des progrès de la connaissance scientifique en Europe orientale.

Nous retrouvons la doctrine de l'Eucharistie dans le chapitre dédié à ce spathaire Nicolas qui, né en Moldavie en 1636, aura vécu à Constantinople et ensuite en Suède, avant de visiter Paris. Plus tard, ayant subi en son pays un supplice déshonorant causé par l'intrigue politique, il va se réfugier en Russie, sera envoyé en Chine en mission diplomatique, ce qui a dû être la grande aventure de sa vie, et son universalité va se retrécir vers la fin de sa vie, quand il s'établira à Moscou comme interprète du tsar.

En France, où il arriva en 1667, il fut accueilli par un ami, le marquis de Pomponne, secrétaire d'État, qui avait été ambassadeur à Stockholm et pour lequel il avait écrit *Stella Occidentalis Orientali splendens*, un mémoire traitant du dogme eucharistique selon la théologie de l'Église d'Orient. On lui a demandé de fournir ce témoignage parce que Simon Arnauld de Pomponne, quoique courtisan de Louis XIV, appartient à une famille fameuse pour son idéalisme moral qui l'a attachée à Port-Royal et ces catholiques indépendants sont engagés dans la polémique contre le calvinisme. Ils ont donc besoin d'introduire parmi les arguments dont ils s'arment la croyance orthodoxe *in verum corpus et sanguinem Christi*. Par endroits, le texte s'écarte de la doctrine que Pierre Movila et Mélétiou Syrigos avaient formulée justement pour combattre une influence calviniste à laquelle Cyrille Loukaris s'était montré accessible. Le lecteur catholique pouvait donc trouver dans cette consultation plusieurs points favorables à un rapprochement avec la tradition orthodoxe. Pour nous, aujourd'hui, il suffit d'observer les passages où il est question de « la tyrannie » et du « joug » de la domination ottomane, des moines de l'Athos gardiens de la foi et de la présence des ambassadeurs chrétiens auprès de la Porte. Ces souvenirs que l'auteur avait emportés de Constantinople marquent nettement sa position politique. Vlad Alexandrescu, à qui l'on doit la traduction en français de l'original latin, l'avait déjà publiée, avec son commentaire, dans les actes d'un colloque luxembourgeois (*Le jansénisme et l'Europe*, Narr Verlag, 2010, p. 163–188).

La publication d'un texte long et difficile de Cantemir, *Sacro-sanctae scientiae indepingibilis imago*, exigeait une recherche approfondie : le résultat en est une belle édition (Dimitrie Cantemir, *L'immagine irrafigurabile della Scienza Sacro-Santa*, a cura di Vlad Alexandrescu, Lemonnier – Mondadori, 2012), avec traduction en italien par Igor Agostini et Vlad Alexandrescu d'après l'original latin dont Dan Slușanschi et Liviu Stroia ont assuré la correction. L'introduction, en italien là bas, se retrouve en français dans le volume que nous sommes en train de présenter ici.

Cette étude commence par établir très minutieusement une liste des écrits de Cantemir connus jusqu'à présent, manuscrits et éditions. Un *excursus* généalogique et héraldique est intercalé pour appuyer l'hypothèse selon laquelle le jeune prince, en 1698, aurait projeté son mariage avec une fille du prince Lubomirski et héritière des Ostrogski – cela pour expliquer le fait que la reliure d'un manuscrit de Cantemir porte les armoiries d'Ostrog accolées à celles de Moldavie. Malgré l'absence d'une preuve directe, c'est possible et ingénieux. Autre trouvaille surprenante : Constantin Cantemir,

un fils de Démètre, mort en 1747 en Sibérie, où il avait été exilé depuis dix ans, aurait été empoisonné selon l'avis des médecins.

Après avoir découvert quelques pages autographes de Cantemir dans les papiers de Grigore Tocilescu, que celui-ci avait subtilisées en 1878, lorsqu'il se trouvait en Russie pour copier des manuscrits, Vlad Alexandrescu a pu enfin travailler sur des reproductions digitales de meilleure qualité que les vieux microfilms qui existaient à Bucarest, à la Bibliothèque de l'Académie. Pour récrire la biographie de Cantemir il a fallu un travail d'érudition, avec la correction des dates de la naissance (1675) et du mariage (1699). C'est encore en 1699 que furent écrites les notes sur la physique professée par Van Helmont. « La sacro-sainte science » représente le pas suivant que Démètre Cantemir allait faire, toujours redevable à la pensée du philosophe flamand, quand il s'est proposé de rédiger une « théologo-physique ». Celle-ci a comme pendant une « théologo-éthique » et on nous propose de l'identifier au *Divan* (1698). La perspective chrétienne dans laquelle Alexandrescu replace Cantemir explique la difficulté que les commentateurs positivistes ont eu d'interpréter son oeuvre. Il n'est pas exagéré de dire que cette analyse hardie parvient à une véritable révélation du système cosmologique de Cantemir. Désormais, grâce au tour de force d'histoire des idées accompli par Alexandrescu sans prédécesseurs, la lecture de Cantemir sera toute différente. J'eusse cependant relevé davantage tout ce qu'une enquête critique découvre chez Cantemir comme influence helmontienne, donc anti-rationaliste. Il n'y a qu'à lire ces paroles du philosophe illuminé et hermétique : « *Mens non est rationalis si Dei imago* » ou encore : « *Ego autem credo quod Omnipotens sit solus via, veritas, vita, lux viventium et rerum omnium, non hoc est autem Ratio* »²⁹. Quand Cantemir dédie à Dieu son histoire de son peuple, le *Hronic*, cela vient de Van Helmont qui dédiait son oeuvre au Verbe Ineffable.

Le dernier chapitre du livre porte sur la carte de la Moldavie par Cantemir, publiée à Amsterdam en 1737. Les lecteurs de notre revue le connaissent depuis deux ans (RESEE, XLIX, 2011, p. 139–188) – il n'est donc pas nécessaire de le résumer ici.

Il a le grand mérite de donner une description de l'exemplaire de Dresde, ajouté à ceux de Berlin et de Harvard. On pourra également profiter d'une quantité de nouveaux renseignements sur l'éditeur Changuion, le même auquel on doit les oeuvres de Marsigli, ainsi que sur le comte Thoms, le collectionneur qui eut dans sa bibliothèque les manuscrits autographes des deux oeuvres les plus importantes de Cantemir.

Bref, sous un titre ambigu, il s'agit de deux faisceaux d'études qui sont ici joints, vaille que vaille, mais il ne fallait pas négliger de signaler les recherches concernant des figures exceptionnelles du milieu intellectuel du XVII^e siècle en Europe du sud-est.

Andrei Pippidi

Mehmet Alaaddin YALÇINKAYA, *The First Permanent Ottoman Embassy in Europe. The Embassy of Yusuf Agah Efendi to London (1793–1797)*, The Isis Press, Istanbul, 2010, 212 p.

This is a PhD thesis which was passed twenty years ago at Birmingham, the author being then a pupil of two very distinguished scholars, Anthony Bryer and Johann Strauss. The book is devoted to the mission of Yusuf Agah to London at a time when England had joined the coalition against the French Revolution. Russia and Austria, that were involved in the same alliance, menaced the Porte, under the pretext of the traditional friendship between the Ottoman Empire and France, though the treaties concluded at Şiştov and Iaşi managed to keep the peace until 1806. The Anglo-Ottoman diplomatic relations took a turn in 1793 with the appointment of Yusuf Agah as the first permanent representative of the sultan in a foreign country. The other capitals to receive lasting Ottoman missions were, in the following years, Vienna, Berlin and Paris.

²⁹ Joannis Baptistae Van Helmont Opera omnia, Francfort 1682, pp. 19, 20. Ou : « *Atque ideo quod mens nostra debeat esse intellectualis, non autem rationalis, si Dei simulacrum proximum referre debeat* ».

A very useful chapter, bringing information about *sefaretnames* (accounts of the ambassadors), stresses the importance of such documents, of which the author gives a list, with a bibliography of the various editions and Doctorate theses dealing with them.

Before leaving for London, the staff of the Embassy was fixed, with their salaries and luggage. Among those people, there were the secretary Mahmud Raif, the first interpreter Manolaki Persiano, who knew, besides the Oriental languages, Latin, French and Italian, and also a Romanian, „Yanko Stavru”, sent as an observer by the Prince of Wallachia. Persiano was much more than a translator, having studied at Padua: I can add that he had been at the court of Bucharest as a boyar from 1786 to 1790, then at Bucharest again with the rank of *vel aga* and as a personal physician to Prince Constantine Ypsilanti. Yusuf Agah’s successor, when he came in 1797, brought with him as drogman the Argyropoulos brothers, John and George, from a well-known Phanariot family.

On their way to Vienna, the ambassador and his retinue stopped for a week (25–31 October 1793) in Bucharest, where they were the guests of Prince Alexander Moruzi. Their itinerary included then Sibiu – Timișoara – Buda – Vienna. Till the arrival, they traveled through Germany and crossed the sea from Ostend to Dover. We are offered a great deal of details on the livelihood in London: expenses and payments, even the address. The diplomatic activity of the Embassy was mostly confined to following the confrontation between Russia and the French Republic, while the Porte maintained its neutrality. In order to assert the improvement of the Ottoman navy, a ship manned with Turkish sailors, instead of the usual Greek *galioncis*, was made to come for show in the Thames. The Embassy acquired tin to dispatch to Istanbul and recruited French emigrants as military experts for the Ottoman army (but those Royalist officers were soon dismissed because the Republican ambassador protested). Yusuf Agah met the rev. James Dallaway when that classical scholar was leaving for Istanbul in 1794 (see G.F. Cushing, *Dr. Dallaway’s Itinerary*, RESEE, VIII, 1970, 3, p. 461–480; Trevor J. Hope, *John Sibthorp’s last expedition to the Balkans: the accounts of Sibthorp and Dallaway about their travels, ibid.*, XII, 1974,1, p. 87–91). Some young men who had accompanied Yusuf Agah to London took lessons of French, learning to work for the Ottoman Chancery. News in the British press of that time let us know that caricatures of the ambassador were exhibited in some print-shops. The volume is illustrated with a beautiful portrait of Yusuf Agah, but without any indication on its location or its author (probably, an English painter).

There is a part of this book which is of the greatest interest, i.e. the report of Mahmud Raif Efendi about the sojourn in England, well written in French. The impressions are not limited to the price of living, or to the aspect of the street (“les femmes sont les plus belles de l’Europe”), they often specifically mention historical monuments, in Vienna or in London. The attention to old architecture and institutions reminds us of Dinicu Golescu’s travel diary, a comparison which is also justified by the Turk’s praise of education: “il y a beaucoup de science et d’instruction; le peuple, quoique grossier, est plus instruit que les autres nations. Ses lumières lui viennent de la lecture des papiers publics.” Mahmud Raif also observed: “chacun a la liberté de parler et d’écrire à son gré”.

Andrei Pippidi

Daniel Cain, *Diplomați și diplomație în Sud-Estul european. Relațiile româno-bulgare la 1900* [Diplomates et diplomatie dans le Sud-Est européen. Les relations roumaino-bulgares dans les années 1900], București, Editura Academiei Române, 2012, 232 p.

Les proximités conflictuelles de la Roumanie ont stimulé, particulièrement dans les dernières années, des approches historiques. Les crises politiques, les conflits de frontière, les guerres régionales, les rivalités historiques ont complété et enrichi, du point de vue thématique, l’histoire diplomatique. Des sujets qui suscitent l’intérêt du grand public se sont dégagés surtout dans les temps où l’historiographie roumaine s’empressait à produire une profonde vibration patriotique. Les pays voisins furent une cible constante, d’abord jugés et finalement condamnés. Les insuccès de notre épopée nationale leur sont attribués et les réussites ne sembleraient plus si grandioses s’ils y étaient

exclus. Partout donc foisonnent de manière obsessionnelle les voisins. Un petit pays, entouré de grandes puissances, la Roumanie poursuit des objectifs limités : la sécurité de ses frontières et l'unification de son territoire. Les intérêts roumains se définissent en fonction de la politique de ces puissances. Ils sont tellement compliqués que, dans un intervalle de 30 ans, l'Autriche-Hongrie et la Russie, nos voisins de l'ouest et de l'est, jouent de manière successive le rôle d'allié mais aussi d'ennemi. Cela n'est pas anodin, surtout dans les conditions d'une liberté de manœuvre durement limitée, qui pousse la diplomatie de Bucarest à se tourner également vers les Balkans. Personne n'en est sorti toujours en grand vainqueur!

Dans les années 1900, la Bulgarie représente pour le Royaume de Roumanie un nouvel et incommode voisinage. La rivalité n'apparaît pas comme historique. Elle est, par contre, profonde et systématiquement nourrie. La principauté s'affirme politiquement avec un rythme alerte, elle avance des prétentions territoriales dans la Macédoine multiethnique, elle développe d'ambitieux projets dans la Péninsule balkanique. Elle sait manœuvrer habilement ses rapports avec ces mêmes voisins. Avec l'appui de l'Autriche-Hongrie, elle obtient son indépendance, avec celui de la Russie prend naissance l'alliance balkanique la veille même de la guerre avec l'Empire Ottoman. La Bulgarie ne réclame pas des territoires roumains, bien que le long de cette dispute intervienne aussi la question de la Dobroudja. Celle-là devient une menace pour la suprématie régionale dont la Roumanie se croit encore bénéficiaire. Ce que les gouvernements roumains avaient accompli par une politique pacifique, la Bulgarie souhaite obtenir par une ambition menée au-delà de l'extrême. Tout se passe avec rapidité et à contretemps. L'accroissement de la Bulgarie touche l'orgueil des Roumains. L'arrogance de la Roumanie encourage l'agressivité de la Principauté bulgare. L'objet du livre de Daniel Cain couvre les racines et l'ampleur de cette rivalité. L'auteur met en miroir la structure du corps diplomatique, les rapports avec les Grandes Puissances, les intérêts changeants de la politique balkanique, la dynamique des alliances externes, la question des minorités, les années de crise, les incidents, etc. Cela est déjà beaucoup. Une documentation exceptionnelle et une bibliographie soigneusement mise à jour font de cet ouvrage un modèle de recherche. Daniel Cain analyse non seulement l'évolution de la rivalité roumano-bulgare, mais aussi les tentatives de conciliation entre les deux pays, un aspect rarement étudié en Roumanie : les projets communs, les négociations amiables, des conventions et des accords, des visites de haut niveau. Chaque moment de détente correspond presque symétriquement à un moment d'hostilité. Ce livre est également riche en portraits : des agents diplomatiques, des ministres des affaires étrangères, des attachés militaires. On découvre ainsi sur les deux rives du Danube des personnages similaires ou analogues, de grandes figures d'une haute tenue morale, ainsi que des figures controversées. Les premières encouragent en général la coopération, les secondes la suprimant.

Daniel Cain étudie la question macédonienne en tant que terrain de confrontation du nationalisme bulgare et des autres nationalismes balkaniques. La Roumanie défend ses intérêts par rapport à la communauté des Aroumains dont elle utilise la cause comme soupape de relâchement de la pression croissante de la question des Roumains de Transylvanie. Elle mène une politique orientée vers la préservation du *statu quo* et la conservation de l'intégrité de l'Empire Ottoman. Bien que la Roumanie ne vise que l'obtention des garanties concernant la préservation de la langue, de la nationalité et de la confession des Aroumains, les diplomates de Bucarest se situent sur une position contraire aux intérêts fondamentaux de la Bulgarie. Les contradictions entre les deux pays en ce qui concerne la question nationale excluent toute collaboration. Et si l'on ne peut plus parler de collaboration, il ne reste qu'à remarquer l'intensité de la rivalité. Avant l'intervention de la Roumanie dans la guerre des anciens alliés balkaniques (1913), la menace d'une confrontation s'est fait sentir dans les rapports entre les deux peuples, le plus intensément en 1900 lors même de l'incident Mihăileanu.

L'indépendance de la Bulgarie (1908) constitue un acte politique d'un remarquable courage de la part du prince et du gouvernement de Sofia. Une nouvelle preuve d'une excellente habileté diplomatique. Cet événement complique, évidemment, au lieu de la simplifier, la perspective des relations avec la Roumanie. La reconnaissance officielle de l'indépendance de la Bulgarie et du titre de Ferdinand de Saxe Cobourg s'est produite au moment même de l'anniversaire de Carol I. Moment de détente, avec des dîners et d'autres cérémonies. Mais l'annexion de la Bosnie Herzégovine et l'indépendance de la Bulgarie ont ouvert la série des changements substantiels dans la Péninsule

Balkanique. Comme Daniel Cain l'expose, « à l'horizon se dessinent les conséquences de l'agrandissement de la Bulgarie » (p. 211). Tout accroissement du territoire de la Bulgarie suscite le sujet des compensations roumaines. On arrive ainsi à la resuscitation « de la question de la Dobroudja » qui, avant la guerre balkanique (1912) avait figuré sur l'agenda des discussions visant la problématique des « minorités ». Paradoxalement, ce sont les Roumains qui rouvrent le dossier. Durant les guerres balkaniques, la politique roumaine est une de réaction envers le projet national bulgare. En revanche, la politique de la Bulgarie pendant la Grande Guerre est contraire à la réalisation de l'unité nationale roumaine. Cela ressemble à une querelle entre deux gamins des bords du Danube. Cependant, il s'agit de beaucoup plus que cela.

Enfin, le livre de Daniel Cain n'est pas seulement un exposé sur les diplomates roumains et bulgares. Il est remarquable aussi par la précision de la présentation de la politique balkanique des Grandes Puissances. On y retrouve le même parallélisme, dans les rapports roumano-bulgares, que dans le développement des initiatives politiques austro-hongroise et russe. L'auteur s'aperçoit du fait qu'au seuil du XX^e siècle les problèmes balkaniques et leur dynamique historique représentent des provocations pour les diplomaties russe et austro-hongroise. La capacité de la Russie et de l'Autriche-Hongrie de sauvegarder le système mis en place lors du Traité de Berlin, mais aussi l'habileté des nouveaux États du Sud-Est européen de réaliser leurs aspirations territoriales sont mises à rude épreuve (p. 95 et 113). L'affrontement stratégique des deux Grandes Puissances attire inévitablement dans son jeu d'influence les deux petits États danubiens. Le fait accentue l'état de compétition entre eux et touche inévitablement le thème le plus controversé: la question nationale (p. 221).

Et pour finir, un mot sur l'auteur. Daniel Cain est un nom déjà connu dans la communauté des historiens, notamment grâce à sa monographie sur la carrière diplomatique de Nicolae Mișu³⁰. Il est passionné par l'histoire diplomatique et par les biographies des diplomates. Il s'est beaucoup attaché ces dernières années au domaine des relations internationales roumano-bulgares, un domaine particulièrement bien étudié par les historiens de l'école bucarestoise. Il maîtrise comme peu de gens le font une langue slave difficile. Au-dessus tout, il fait preuve d'objectivité, d'esprit critique et de précision analytique. Néanmoins, au lieu d'une *laudatio*, un avertissement, aussi vieux que le monde: *Tempora mutantur et nos mutamur in illis*.

Claudiu-Lucian Topor

Институт за Исторически Изследвания, *Балканските войни. 1912–1913 г. Памет и история*, София, Академично издателство „Проф. Марин Дринов“, 2012, 518 стр.; Георги Марков, *България в Балканския Съюз срещу Османската Империя, 1911–1913*, София, Издателство „Захарий Стоянов“, 2012, 566 стр.; *Войната такава, каквато беше. България в Първата Балканска Война. 1912–1913 г.*, София, Университетско издателство „Св. Климент Охридски“, 2012, 248 стр.

Pendant les guerres balkaniques, la société bulgare passe, en quelques mois seulement, de l'extase à l'agonie; c'est ce qui explique l'attention particulière que l'historiographie de Sofia continue de prêter à cette problématique. Depuis lors, des générations entières ont essayé de comprendre comment avait-il été possible que „la plus magnifique, sainte et juste guerre“, celle de libération des frères de sang des contrées ottomanes, fût suivie par la „folie criminelle“ des gouvernants bulgares, à savoir la décision d'attaquer leurs anciens alliés balkaniques. La catastrophe que la Bulgarie a vécue en 1913 a influencé en grande mesure le comportement des gouvernements de Sofia pendant les deux guerres mondiales. En outre, pour certains historiens bulgares, elle reste un fardeau à porter tant par „l'histoire prochaine du pays“, que par „toutes les générations suivantes“. Dans ces conditions, on peut comprendre l'abondance de cérémonies et de manifestations scientifiques qui ont marqué le

³⁰ Daniel Cain, *Un trimis al Majestății Sale. Nicolae Mișu*, Bucarest, 2007.

centenaire des guerres balkaniques dans l'espace public de la Bulgarie. Nous assistons également, pendant les derniers mois, à une visible activité éditoriale dédiée à cette thématique, en contraste avec l'apathie avec laquelle a été accueilli le centenaire de la Paix de Bucarest dans les milieux académiques roumains. Tout aussi contrastant est le volume d'ouvrages de mémoires dédiés aux guerres balkaniques. Si dans l'historiographie roumaine les témoignages de première main peuvent être comptés sur les doigts (nous avons en vue le journal de Titu Maiorescu, les brèves notes d'Alexandre Marghiloman, les mémoires de Dimitrie I. Ghika et du général Dabija et les lignes écrites dans son journal par I. C. Filitti), l'effort des mémorialistes bulgares est impressionnant. Des premiers ministres, des membres des cabinets bulgares, des diplomates et des généraux impliqués dans les événements des années 1912–1913 ont tenu à noter leurs impressions et sentiments là-dessus. Un exemple édifiant: trois chefs de la mission diplomatique bulgare de Bucarest, entre 1910–1913, et un secrétaire de légation nous ont laissé des témoignages significatifs, aussi bien sur l'atmosphère du Royaume de la Roumanie que sur l'évolution des rapports bilatéraux pendant les guerres balkaniques.

L'Institut des Études Historiques de l'Académie Bulgare des Sciences a eu l'idée d'offrir au lecteur la possibilité de regarder les guerres balkaniques à travers les yeux de ceux qui, au début du siècle passé, occupaient différentes positions dans la société bulgare.

Le volume *Балканските войни. 1912–1913 г. Памет и история* (Les guerres balkaniques. 1912–1913. Mémoire et histoire) se propose de présenter le plus grand nombre de points de vue, des plus divers, de la littérature des mémorialistes bulgares qui saisissent différents aspects de ce conflit armé – depuis les questions politiques, diplomatiques et militaires, jusqu'à celles concernant l'impact produit sur le mental collectif et sur l'individu. Étant donné la riche littérature des mémoires qu'ils ont eu à la disposition, les éditeurs ont tenu à inclure dans ce volume des manuscrits inédits, des textes moins connus et des extraits d'ouvrages devenus depuis longtemps des raretés bibliographiques. Par exemple, dans le volume sont intégrés non seulement les témoignages des premiers ministres, des diplomates ou généraux, impliqués dans le déroulement des événements des années 1912–1913, mais aussi les souvenirs des combattants de la première ligne du front, à côté des opinions exprimées dans la presse du temps par certains journalistes bulgares. Dans l'ensemble, il s'agit des témoignages de 30 auteurs. Grâce à sa diversité et au fait que les éditeurs se sont abstenus d'engager la polémique avec les auteurs des textes publiés, le volume s'impose comme un instrument de travail indispensable aux historiens préoccupés par la problématique des guerres balkaniques.

Totalement différente est la situation du dernier volume de l'ex-directeur du même Institut, l'académicien Gheorghî Markov. Comme il l'admet tout seul, Markov est un historien „nourri” au thème des guerres balkaniques. C'est ce qui explique d'ailleurs la passion (parfois excessive) avec laquelle il écrit sur ce sujet. En fait, *България в Балканския Съюз срещу Османската Империя, 1911–1913* (La Bulgarie dans l'Alliance balkanique contre l'Empire Ottoman, 1911–1913) représente la seconde édition, complétée, du volume homonyme, publié en 1989, à Sofia. C'est un livre qui contient des „enseignements” pour les lecteurs bulgares. Pour que les autres nous respectent, affirme l'auteur, il faut, en premier lieu, que nous nous respections nous-mêmes. Par conséquent, Markov se propose dans ce livre de faire comprendre au lecteur qu'il doit rendre hommage au paysan du début du siècle passé qui s'était transformé dans un brave soldat pour défendre «les saintes frontières» de la nation bulgare. Entre autres, l'académicien bulgare s'adresse aux historiens et aux politiciens turcs qui «réhabilitent bruyamment l'Empire Ottoman» et qui essaient, selon leurs propres dires, de convaincre les Bulgares qu'ils «ont vécu ensemble et heureux sous le sceptre du padischah». Markov est extrêmement tranchant quand on parle de la fin de l'Empire Ottoman, «maudit par 20 générations : Que Dieu lui pardonne, car nous ne lui pardonnons pas!». En ce qui concerne le comportement de la Bulgarie pendant les guerres balkaniques, l'auteur arrive à la conclusion que les politiciens et les diplomates n'ont pas été à la hauteur du soldat bulgare. Et Markov argumente de la sorte ce point de vue : malgré ses efforts de rester neutre et objectif et ne pas juger, à l'abri du temps, une période passée, l'historien ne peut pas, tout de même, fermer les yeux devant l'imprudencier grave des gouvernants bulgares de la période 1912–1913. La principale imperfection de ce volume consiste dans le manque total de notes en bas de page, car il y a beaucoup d'affirmations qui auraient nécessité des nuances ou des explications. Un tel exemple est l'invocation, dès les premières propositions, d'une soi-disant convention militaire austro-roumaine, conclue en 1900, qui aurait visé des acquisitions

territoriales aux dépens de la Bulgarie. Or l'existence de ce document a été contredite, entre autres, par beaucoup d'historiens bulgares. Voilà pourquoi on peut affirmer que, contrairement à l'intérêt de plus en plus pour les études interdisciplinaires manifesté dans le monde, l'académicien Gheorghi Markov préfère rester ancré dans les années 1980, dans la rhétorique de la dernière période du régime communiste.

Pour ne pas tomber dans le même piège, les auteurs du volume *Войната такава, каквато беше. България в Първата Балканска Война. 1912–1913 г.* (La guerre telle qu'elle a été. La Bulgarie pendant la Première Guerre Balkanique. 1912–1913) ont décidé de ne pas donner la parole aux historiens mais aux participants directs aux événements d'il y a un siècle. La raison en est clairement exprimée: „Dans le monde pacifique actuel la résurrection du souvenir de la guerre aurait provoqué, inévitablement, des réactions contradictoires, en Bulgarie, aussi bien que chez nos voisins, qui ont leur propre image et leur propre vérité là-dessus”. Ce qui a primé, donc, ce fut le désir de faire connaître aussi „l'autre face de la guerre”, formée de victimes, privations, maladies et destins détruits. Pour l'illustrer, le volume contient des photos, des cartes postales, des dessins et caricatures qui surprennent l'esprit de l'époque. L'entier matériel illustré est enrichi de documents historiques, souvenirs, fragments de journaux, observations, annonces, appréciations des soldats et des officiers, des généraux et des ministres. Ce „regard de l'intérieur” est complété par des témoignages des correspondants et des observateurs militaires étrangers qui avaient participé aux événements déroulés pendant l'automne de l'année 1912 et le printemps 1913. Nous sommes donc en présence d'un volume extrêmement intéressant qui réussit à „humaniser” la guerre. Un modèle digne d'être suivi par d'autres historiens de l'espace du Sud-Est européen.

Daniel Cain

Părvata svetovna vojna i săbitijata na dobrudžanskijat front. Sbornik c izsledvanija/ The first World War and the events on the dobrudzhan front, rédacteurs: Petăr Bojčev, Stančo Stančev, Todor Petrov, Rumijana Simeonova, coord. scientifique: acad. Georgi MARKOV, Tutrakan, 2011/2012, 348 p.

Il y a huit décennies, un publiciste nationaliste bulgare caractérisait la Dobroudja comme une Alsace, du point de vue des relations roumano-bulgares, une véritable pomme de discorde entre les deux États nationaux de l'Europe du Sud-est. On pourrait dire, en continuant l'analogie, que ce que l'historiographie bulgare appelle constamment «le problème de la Dobroudja» a eu aussi son Verdun, c'est à dire une confrontation militaire à valeur symbolique pour les disputes territoriales bilatérales, à savoir la bataille de Turtucaia (Tutrakan, en bulgare), achevée le 24 Août / 6 Septembre 1916, après six jours seulement, avec une défaite écrasante des forces roumaines devant les troupes de la Quadruple-Alliance (y compris la Bulgarie), placées sous le commandement du maréchal August von Mackensen. Toutefois, les deux batailles diffèrent, non seulement comme durée et comme importance pour le déroulement de la guerre mondiale, mais aussi comme notoriété; Verdun est emblématique pour une confrontation militaire d'usure, équilibrée, sans résultats notables sur le front, tandis que Turtucaia représente la première grande victoire des ennemis militaires de la Roumanie, ayant pour conséquence l'occupation de toute la Dobroudja les mois suivants.

Les batailles menées pendant l'automne 1916, sur le territoire situé entre le Danube et la mer Noire, comme, d'ailleurs, toute l'évolution de la Dobroudja durant les deux derniers siècles occupent des positions asymétriques dans la perspective de l'historiographie et de la conscience de l'identité collective bulgare et respectivement roumaine, la partie bulgare disposant, au moins en termes de quantité, d'un avantage substantiel. Les études et les documents présentés aux réunions scientifiques organisées périodiquement à Tutrakan sous le titre générique invariable de *Tutrakanskata epopeia i osboždenjeto na Dobrudža [L'Épopée de Turtucaia et la libération de Dobroudja]*, contributions réunies dans des volumes thématiques *ad hoc*, occupent un lieu privilégié, en termes de quantité et de qualité parmi les productions historiographiques bulgares au sujet de la «Dobroudja 1916». Des

chercheurs étrangers, y compris de la Roumanie, ont été invités, ces derniers temps, aux conférences thématiques de Tutrakan, le participant roumain le plus connu étant Constantin Iordan, un bon connaisseur de la langue bulgare et du milieu historiographique du pays voisin.

Une réunion a eu lieu à Tutrakan le 8 et 9 septembre 2011 sous le patronage du Ministère de la Culture de Bulgarie, de l'Institut de recherches historiques de l'Académie bulgare, de l'Académie militaire «G.S. Rakovsky», de la mairie et du musée local à l'occasion de la célébration de 95 ans depuis les événements dramatiques de l'automne 1916. L'ouvrage collectif qui en résulte est apparu au cours des mois suivants, sous un titre neutre, bilingue bulgare-anglais, le titre traditionnel de la conférence, avec un évident caractère *pro domo* étant, cependant, mentionné à la page quatre, seulement en bulgare. Le contenu du volume (p. 5–7, 9–11) et l'avant-propos signé par l'académicien G. Markov (p. 13–14, 15–16) sont présentés à la fois en bulgare et en anglais. Naturellement, la substance du livre est donnée par le contenu des 31 études et communications (p. 17–345) signées par les 33 chercheurs participants, dont les noms et les titres sont reproduits dans la langue bulgare à la fin du volume (p. 346–347), Petar Bojčev et Radoslav Simeonov, du pays hôte, ont présenté un ouvrage collectif tout comme Marian Popescu et Diana Gheorghiu de la Roumanie. Parmi les participants, quatre étaient de Roumanie (C. Iordan, Cătălin Fudulu, Marian Popescu et Diana Gheorghiu), deux, de Serbie (Milan Mičić et Dalibor Denda), et toujours deux, de la Fédération Russe (Grigorji Škundin et Larisa Eleksina). La manifestation a été honorée par la participation des représentants bulgares renommés dont nous mentionnons: Volodja Milačkov, Georgi Kazandžiev, Stefan Ančev et Stanka Georgieva.

Dans son introduction, l'académicien Markov insiste sur deux idées, notamment sur celle du caractère déterminant des actions des Grandes Puissances pour les réalités et les évolutions dans les Balkans, ainsi que sur la nécessité d'un dialogue historiographique régional, malgré les nombreuses différences de vision sur le passé plus ou moins lointain, proposant aussi une typologie des contributions au volume. Ainsi, l'auteur montre que le destin des Balkans est déterminé, en grande partie, par les Grandes Puissances, qui ont créé la politique et le terme «balkanisation»³¹, dont les peuples de la région sont devenus les victimes. En termes plus plastiques, Lucian Leuștean appréciait: «Les Balkans étaient, en effet, l'une des nombreuses poudrières de l'Europe, mais la poudre y a été déposée plutôt par les potentats de Berlin, Paris, Vienne, Londres et Moscou, que par les Balkaniques eux-mêmes.»³². En outre, en exprimant sa satisfaction et sa gratitude pour la participation de chercheurs de l'extérieur de la Bulgarie, l'académicien Markov montre que la vérité, du moins le seul genre de vérité humainement prouvable, peut être considérée sous de nombreux angles, dont la juxtaposition et la confrontation sont non seulement utiles, mais aussi nécessaires.

Typologiquement, les ouvrages sont classifiés par G. Markov, soit dans la catégorie de l'histoire militaire proprement-dite, considérée comme une discipline injustement blâmée aujourd'hui, soit comme ayant pour sujet la situation de la population civile dans la région. Dans cette deuxième catégorie entre, sans aucun doute, les contributions de Rumjana Simeonova (p. 215–224) et d'Ilka Ilieva, (p. 225–229), consacrées à un sujet généralement évité par l'historiographie roumaine, à savoir la détention et la déportation préventive en Moldavie d'environ 25.000 otages, ethniques non roumains (Bulgares, Turcs, Allemands), provenant surtout de la Dobroudja, dont beaucoup n'allaient plus jamais revoir leur pays natal³³. Pour garder le juste équilibre, une contribution concernant le régime imposé à la population roumaine de la Dobroudja par les occupants bulgares³⁴ ou sur le sort

³¹ Pour les sens et connotations de ce terme, voir Maria Todorova, *Balcanii și balcanismul*, traduction par Mihaela Constantinescu et Sofia Oprescu, Bucarest, Maison d'édition Humanitas, 2000, p. 61–66.

³² Lucian Leuștean, *Prefață* à Stevan K. Pavlowitch, *Istoria Balcanilor (1804–1945)*, traduction par Andreea Doica, Iassy, Maison d'édition Polirom, 2002, p. 6–7.

³³ Radostin Mirkov, *Kărvavata brazda na Dobrudža. Rumînskite žestokosti v Moldova (1916–1918)*, Dobrič, Maison d'édition „Art Print”, 2000, passim.

³⁴ Adrian Rădulescu, Ion Bitoleanu, *Istoria Dobrogei*, deuxième édition, Constanța, EX PONTO, 1998, p. 387–390.

des prisonniers de guerre roumains détenus dans des camps du sud de la Bulgarie³⁵, eüt, peut-être, été bienvenue.

En ce qui nous concerne, nous notons l'équilibre et la diversité thématique des 31 contributions qui peuvent être classifiées, selon nous, dans deux catégories principales: d'une part les œuvres de type classique, «positivistes», centrées sur les réalités et les évolutions concrètes, et d'autre part les approches relativistes ou constructivistes, centrées sur la manière de représentation des faits objectifs et des évolutions concrètes à différents niveaux et paliers, inévitablement subjectifs, et de l'image ainsi créée.

La plupart des études de la première catégorie sont consacrés à la place et au rôle des personnalités, des unités, des services et même des institutions militaires dans le déroulement des hostilités sur le front de la Dobroudja. Ainsi, Nikolaj Prodanov présente la contribution des services d'information à la victoire dans la bataille de Turtucaia (p. 44–61) et Ivan Petrov, l'activité des services sanitaires (p. 154–159), tandis que L. Eleksina met bien en valeur le rôle de l'Académie militaire «Nicolas I^{er}» de Russie dans la préparation des officiers bulgares⁷ (p. 95–107). Les analyses stratégiques ne manquent pas, grâce à Stančo Stančev (p. 17–28), ainsi que les comparaisons avec la bataille d'Adrianople pendant les guerres des Balkans, grâce à Dimităr Zafirov (p. 62–70). Une contribution documentaire particulière, basée sur 20 documents militaires d'origine autrichienne, que l'auteur introduit ainsi dans le circuit historiographique, (p. 28–43) revient à Veliko Lečev qui s'occupe du transport d'armes et de munitions provenant de Russie et de l'Autriche-Hongrie vers le front serbe pendant l'automne de 1914. En revanche, l'article consacré par Voin Božinov à la fin de la première conflagration mondiale pour la Bulgarie (p. 160–164), se situe au pôle opposé, en termes de degré de généralité; le texte, sans notes de sous-sol, est fondé exclusivement sur les sources historiques, mémorialistiques et littéraires bulgares.

La plupart des études de la deuxième catégorie sont consacrés, d'une part, aux différentes perceptions et images des batailles de 1916, et d'autre part, aux actions ultérieures destinées à honorer la mémoire de ceux qui sont morts sur le champ de bataille de la Dobroudja. Il convient de mentionner aussi la contribution de Gr. Škundin, ayant pour thème les aspects psychologiques des affrontements militaires russo-bulgares sur le front de Dobroudja (p. 71–84). D'autres auteurs décrivent l'image sur les réalités et sur les développements militaires, reflétée dans les notes du général Constantin Coandă (C. Iordan, p. 85–94), dans les articles du journal «Le Figaro» (Nikolaj Ivanov, p. 280–285), dans les souvenirs de certains Serbes, successeurs des volontaires qui avaient lutté du côté des Roumains (M. Mičić, pp. 230–244), dans un livre de V. Boboševski (Vesela Pelova, p. 280–285) ou de l'écrivain de nouvelles Jovkov Jordan (1884–1937), originaire de la Dobroudja (Marilena Paskaleva, p. 332–342). P. Bojčev et R. Simeonov (p. 245–256), M. Popescu et D. Gheorghîță (p. 257–264), ainsi que C. Fudulu (p. 265–270) se sont intéressés à la situation des cimetières militaires bulgares dans la Dobroudja de Nord, respectivement des cimetières mixtes comme celui de Mircea Voda et de Dobritch, tandis que V. Milačkov reconstitue l'évolution de la société «6 Septembre, 1916» (p. 271–279) et Krasimir Petrov fait une brève présentation de l'exposition inaugurée à Pleven (Plevna), en 1917, en l'honneur des soldats victorieux sur le front de Dobroudja. (p. 343–345).

Le recueil d'études et d'articles publié à Tutrakan au début de 2012 est une synthèse réussie placée entre l'historiographie traditionnelle et les lignes directrices actuelles, marquant un progrès dans le dialogue historiographique inter – balkanique, domaine où il reste encore beaucoup à faire, et pas seulement du côté bulgare.

George Ungureanu

³⁵ Teofil Oroian, *Calvarul prizonierilor români din Bulgaria*, dans „Historia”, VI, n^o. 2 (50)/2006, p. 63–67.

Yelis EROLOVA, *Dobroudža. Granici i identičnosti*, Paradigma, Sofija, 2010, 317 p.

The book is a PhD thesis of Yelis Erolova, thesis presented in 2009 at the Ethnographic Institute, Bulgarian Academy of Sciences. At first sight, it seems that the author is tempted to specialize in a well-defined area of research, the study of Romani people. On the fourth cover of her book it is mentioned that this PhD thesis is a continuation of her MA' work from 2003, "Authority and prestige at coppersmith gypsies", which she defended at the State University Kliment Ohridski, Sofia. Among the tutors that taught her were Elena Marušiakova and Veselin Popov, two renowned researchers in Romani studies (p. 8). However, Erolova goes beyond Roma/Gypsy groups to Tatar and Lipovan people. This perspective creates a comparative view. Furthermore, Erolova takes into consideration the whole historic region of Dobrudža, region that nowadays is split between Romania and Bulgaria. This latter aspect is not neglected, the author aiming to take it into account. Thus, she states in the introduction that the three ethnic groups have their "homelands"/*rodinata* not neighboring nor close to the countries they live in.

The book has no theoretical ambitions, as the author herself noted in the first and shortest from the five chapters of the volume. It takes into account the historical aspects of the evolution of the three population groups within the Dobrudža region and some ethnographic data through which each of these groups are building up their identities. The focus is therefore on presenting empirical data, primarily those resulting from field research, the latter supplemented by data from the archive of the Institute of Ethnography of Sofia. But this focus does not diminish the overall quality of the research nor of the book itself. We must keep in mind that to achieve her field research Erolova had to appeal not only to her native language and culture, Bulgarian, but also to Romanian and native languages of the groups studied, namely Romanes, Russian and Turkish. Being mobile in the field was also a requirement that Erolova has assumed, research being done over a period of five years (April 2003 – July 2008) in 21 localities in southern Dobrudža (10 towns and 11 villages) and 16 in northern Dobrudža (8 of them being towns). The methodology of data collection was of ethnographic type, interviews focused on autobiographical topics corrected through participatory observation. To complete, open discussions led by research themes were conducted. In the introductory section the author defined a number of key concepts like, research subjects called interlocutors/*sūbesednici*, Diaspora identity (Gabriel Sheffer), ethnic otherness, as a constructivist perspective (Fredrik Barth, Benedict Anderson, Richard Jenkins) on interpretation of field data.

The whole set of issues pursued by Erolova throughout the investigation finally focus on the following two topics:

1. How the three ethnic groups react to pressure from two distinct and different countries, Romania, respectively Bulgaria, where they live.
2. Degree of similarity of social conditions and attributes of identity by which the three ethnic groups define and develop their "Diaspora identity" (p. 24).

The first chapter of the book, which follows the introduction, refers to "Crimean Tatars" (pp. 27–100). The author sheds light on the formation of this population in Dobrudža, namely its continuous immigration under the Ottoman Empire political power, from the northern Black Sea, Crimean Peninsula and western Caucasus. The last and most substantial wave of migration was in the 1860s when no less than 100.000 Crimean Tatars were settled in Dobrudža after the Crimean War. Political context and conflicts, generated by it, have influenced the fate of Tatar population in Dobrudža well beyond this date. Formation of Romania and Bulgaria as nation states and pressure created by them have led to a drastic drop in Tatar population, circumstances which the author summarizes until the contemporary period. Thus in 2000 in southern Dobrudža their number was just over 1800, while in northern Dobrudža their number well exceeded 23.000 (p. 45). Long protection which Ottoman rule provided to Tatars, as well as living with Turkish population, makes tracing the border between ethnic Tatars and Turks relative (pp. 46–72). This is added to the present Turkish policy of attracting Tatar population in its area of influence. Thereby, many Tatars are considering Turkey as their country, the ethnonym "Turko-Tatar" being very common in northern Dobrudža. On the other side, their mother language, "Crimean Tatar", separates Dobrudža Tatars from the rest of the population, especially from Turks (p. 65). The author is describing the cultural space of the Dobroudža Tatars, also suggesting the

mixed character of ethnic identification. Traditional rituals are described, family ones like birth, marriage, funeral and collective ones, the latter being strongly influenced by Islam. Fashion style, traditional architecture and specialization on traditional occupations, are also mentioned. However, all these aspects are strongly eroded by the rapid modernization of national societies, the author emphasizes. As a conclusion, it can be said that Dobrudja Tatar identity is mixed with attributes of populations they live with (p. 100). There is nostalgia for a homeland but it is divided between Crimea and Turkey, as is the idea of a pure Tatar identity / “*čistija ili istinskija tatarin*”, that still coexist with either Turkish identity attributes or attributes of a local identity, namely Dobrudja/ “*dobrudžanska identičnost*”.

The next chapter is dedicated to the Gypsy population, or Gypsies / “*cigani*”, in the words of the author (p. 105–186). The author argues that the presence of Gypsies in Dobrudja is related to integration of southeastern Europe in the Ottoman Empire in the 15th century. The author states that the Ottoman army was the vehicle through which the original Gypsy population arrived in the Balkans from a geographical area correspondent to today north India. Some historical events of modern period are also presented. Gypsy emancipation of the two Romanian principalities in the middle of the 19th century led to important waves of major migration south of the Danube as well as in Dobrudja. Also, because of these waves Christian Gypsies have mixed with Muslim ones. Another crucial event was the decision of communist authorities in Romania and Bulgaria to settle down the population Gypsies. In this regard, the differences between the two sides of Dobrudja are important. If in southern Dobrudja mandatory settling of Gypsies began right after the imposing of communist regime in Bulgaria, in northern Dobrudja this took place only in the late 1960s. Hence, important features aroused such as the tendency of Muslim Gypsies in southern Dobrudja to convert to Turkish culture, or incomplete settling of Gypsies in north Dobrudja. The section of the chapter that describes and analyzes the indicators/markers of collective identity suggests extreme diversity of Dobrudja Gypsy. The author stops at four major groups present on both sides of Dobrudja, namely Turkish Gypsies, the Tatars ones, coppersmiths and Rudari, but warns that their subgroup identities are as powerful as generic group membership. And indeed, origin, language, religion and professional specialization are not homogeneous ethnic sources (p. 134–156). The second part of the chapter covers aspects of every daily life, such as food, housing, clothing, as well as family rituals and calendar. Details are abundant but inconclusive for highlighting defined identities. An interesting section is titled “Patterns of behavior and etiquette”, where the author addresses some of the core values of an alleged generic Gypsy identity: family solidarity, prestige, shame, clean vs. unclean / *čisto – nečisto* dichotomy, self-governing / *samoupravlenie* (p. 180–184).

The third population presented in the book is the Lipovans / *staroveri, staroobdreatsi* / Old believers (p. 186–251). In comparison with populations of Tatars and Gypsies, Lipovans in Dobrudja have a more pronounced uniformity. The history of their development as a diaspora in Dobrudja proves this fact. After their religious revolt against the modernizing reforms of Tsar Peter I in Russia, the Lipovans have been marginalized, ostracized and chased until they decided to leave the empire. They arrived in northern Dobrudja, in the mid 18th century. Since that time they separated into several religious groups: the *popovtsi* / “with the priest” and the *bezpopovtsi* / “without the priest”, being the most important today. Among them, groups of Ukrainians, Cosacks and Nekrasovtsi were hosted by the Ottoman authority in Dobrudja as a result of their armed opposition against the Tsarist Empire. Romanian last census (2002) gives a figure of almost 37 000 “Russian-Lipovan”, but less than half of them are Old believers as religion (p. 198). In southern Dobrudja they live only in two villages. Despite their traumatic past, Lipovans have not forgotten their link to Russian history and culture that provides a basis for building a strong ethnic identity. The author reviews the options for adopting a common ethnonym, “Lipovan Russian” / “Russian *staroobreadtsi*”, “*rusnaci*” / “Rusniacks”, and notes that the main trend is to eliminate religious connotations (p. 204). Moreover, the Russian language is accepted and taught in their settlements in Romania, although, as noted by the author, Lipovans’ dialect differs so much from Russian that they prefer to learn the language of the state they live in, respectively Romanian and Bulgarian (p. 220). The pressure of modernizing cultural patterns is so strong that it leads to a secularization trend in Lipovans identity. A fact which is, also, brought up is

the problem of relationship between the two different religious groups of *popovtsi* and *bezpopovtsi* whose boundaries are disappearing through mixed marriages. The same pressure of modernization is revealed in family and calendar rituals.

The book ends with a concluding chapter (p. 253–271), a substantial bibliography (p. 273–308) and an Appendix of photographs taken during field research. In the concluding chapter the author tries to generalize data, displaying it through tables and graphs contrasting in quality and ethnography with previous chapters. This is also one of the major shortcomings of the book. Ethnographic details are so abundant that they suffocate the analysis. Another major gap is the extremely large time differences, historical, social and cultural between the three groups selected for comparison. Also, the book needed a chapter dedicated to Dobruja itself, showing the way in which the history of this corner of south east Europe is linked to the fate of its all inhabitants.

Stelu Șerban

Martor. The Museum of the Romanian Peasant Anthropological Review, vol. 17, 2012, Bucharest, 240 p.

The volume is a special issue on everyday life in the Communist era, with its echoes in the present: public memory, personal remembrances, oblivion. On the one hand, *Martor* is amongst the few top journals in the field of social anthropology/ethnology that appear in Romania. On the other hand, the evolution of the journal interweaves with the development of the Museum of the Romanian Peasant as an institution. The name of this museum is inappropriate, because it collects items of peasant art that belong to various ethnic groups who live in Romania. And this is indeed an unforgivable mistake. The museum is not about the Romanian Peasant, but about the peasants *in* Romania. Notwithstanding, someone could excuse this error, as the history of the museum has known dramatic changes. The Museum was settled by the beginning of 20th century as a result of the endeavour of Alexandru Tzigara-Samurçaș who gathered private collections of peasant art, coming from eminent Romanians. The building of the museum was erected then and was opened in the presence of King Carol I, who contributed to the first expenses of construction. After the Communist party came into power, the museum still remained in function, albeit as a museum of “popular art”, but in 1952 the Communist leaders took the decision to move the collections in another place and hosting here two museums about the “history of the Romanian Communist Party”. In 1990 the museum came back to its original conception and resettled as “Romanian Peasant Museum”. In addition, the museum became one of the most radical voices of anti-Communism. Still, ironically, the artefacts once exhibited about the Romanian Communist Party stayed in the same building until the late 2000s³⁶.

The final point, at the end of 1989, after more than 50 years of a totalitarian regime, has been celebrated through several symbolic events. All these envisaged to break with the former rule. However, the legitimacy of the changes brought by 1989 was still contested then. In 2013, after the elapsing of more than 20 years, we are able to have a more balanced view of what happened in the revolution. The creation of the National Council for the Study of the *Securitate* Archives in 1999,

³⁶ Seminal analysis of the institutional lifespan of Peasant Museum could be found in the articles: Simina Bădică, “National Museums in Romania”, in Peter Aronsson & Gabriella Elgenius (eds), *Building National Museums in Europe 1750–2010. Conference proceedings from EuNaMus, European National Museums: Identity Politics, the Uses of the Past and the European Citizen, Bologna 28–30 April 2011*, EuNaMus Report No 1, Published by Linköping University Electronic Press, pp.713–731, (http://www.ep.liu.se/ecp_home/index.en), and Gabriela Cristea and Simina Radu-Bucurenci, “Raising the Cross. Exorcising Romania’s Communist Past in Museums, Memorials and Monuments”, in Oksana Sarkisova and Peter Apor (eds.), *Past for the Eyes. East European Representations of Communism in Cinema and Museums after 1989*, CEU Press, Budapest, 2007, pp. 273–303.

then of the Institute for the Investigation of Communist Crimes in Romania, in 2006, as well as of the Presidential Commission for the Study of the Communist Dictatorship in Romania, also appointed in 2006, were the institutional benchmarks for attempting the effective break from the Communist past.

Is it really needed to analyze and „condemn”, in this *terre-à-terre* prosaic life, those 50 years of totalitarian communist regime? This significant question has never ceased to be asked within the public space in Romania. Therefore, the topic of the first issue of the *Yearbook of Institute for the Investigation of Communist Crimes in Romania* is „Why the communism must be condemned?”³⁷. Moreover, the report of the Presidential Commission comes to the conclusion of „the need to review, repudiate and condemn the communist regime”³⁸. Nevertheless, besides a running over of crimes, horrors and repressions of the Communist regime, facts that are found only some years after 1990 or exhumed from archives, more or less public, we failed in finding any answer there. Moreover, the legitimacy of the „condemnation of Communism” has been challenged not by former exponents of the regime, but by current important authors in Romania, involved in various research areas of social and human sciences³⁹.

This large detour in the introduction of the review aims to shed light on the dilemma that the editors of this issue, Maria Mateoni and Mihai Gheorghiu, both of them researchers at the Peasant Museum, had to cope with. Should the articles in the volume to concentrate on the stances of anti-communist struggle, or by widening the theoretical perspective the contributors would bring into light topics less radical, but theoretically meaningful, like everyday life? The editors seem to have chosen this latter side. They open the volume with a study on *Theories and Methods of Studying Everyday Life. Everyday Life during Communism* (pp. 7–18). The authors’ aim is to work out the theoretical frame of the volume by focusing on the concept of everyday life. At the very beginning the authors outline the exceptional place that everyday life had in the Communist years: “Characterised by fear, subversion, domination, salvation and submission, but also alignment and social and economic success, Communist everyday life must be examined closely if we are to discover the miraculous or merely the wretched humanity of the man subjected to this historical experiment” (p. 7). In this view, the everyday life in Communism looks like an Antic tragedy, Sophocle’s *Antigona* for instance. The everyday life concept that suits the best to this assumption is the theory of Michel de Certeau. Against other thinkers like Henri Lefebvre, Michel Foucault, and Pierre Bourdieu, “De Certeau identifies... a movement of micro-resistance which in turn leads to micro-liberty, mobilising the insurmountable, hidden resources of ordinary people” (p. 10). Further, the concept of everyday life is applied to the ordinary world of Socialism as the Czeslaw Milosz concept of “captive mind” is remembered: dissimulation substitutes open resistance, informal practices and strategies spread as reaction to the “scarcity of goods” in the late period of the Communist era (Marta Lampland, Katherine Verdery, Caroline Humphrey, Janos Kornai, Pavel Câmpeanu). In their article, Mateoni and Gheorghiu confuse a bit the reader. The references cover a wide range of works from Sophocles to philosophy, sociology, political science, and social anthropology. Furthermore, the image of a “metaphysical communism” that introduces the article hardly has any occurrence with the practices and strategies of everyday life, while the references to the concepts of communism legacy, memory, oblivion are thoroughly missing.

The article that opens the volume oscillated between “metaphysical communism” and everyday life. The following article, Mihai Gheorghiu’s *Surviving communism. Escape from underground* (pp. 19–38), aims at deepening the analysis of “metaphysical communism”. It is an attempt “to provide a phenomenological description of the conscience’s particular quest to free itself from servitude”. Gheorghiu focuses on the mass adherence to Ceaușescu’s regime and even gives it a name, “Ceaușescuism”. However, in the late years Ceaușescu betrayed the expectations of the people, which brought to an end their “voluntary servitude”. This hidden world as well as the impulses to “escape

³⁷ *Anuarul Institutului de investigare a crimelor comunismului din România*, vol.1, Polirom, Iași, 2006.

³⁸ *Comisia prezidențială pentru analiza dictaturii comuniste din România. Raport final*, București, 2006 (www.presidency.ro/static/ordine/RAPORT_FINAL_CPADCR.pdf).

³⁹ Vasile Enu, Costi Rogojanu, Ciprian Șiușea, Ovidiu Țichindeal (coord.), *Iluzia anticomunistă. Lecturi critice ale raportului Tismăneanu*, Cartier, Chișinău, 2008.

from the underground” are analysed with references to La Boétie or Hegel, to Nikolai Berdyaev, Martin Heidegger, Fr. Hayek, Isaiah Berlin, or to the diaries of Fyodor Dostoevski. Gheorghiu’s article is far from any analysis of everyday life.

Much closer to the volume topic are the next articles. Claudia-Florentina Dobre, *Repression and Resistance. Women Remembering their Daily Life in Romanian Communist Prisons* (pp. 39–50), brings into light the paths of subverting oppression in Communist female prisons. The authors start from an ‘ordinary’ definition of resistance: „it privileges individuals’ capacity to resist power relations, to subvert dominant representations, and to assume risks; in other words their ability to exercise what Anglophone scholars define as agency” (p. 39), and step by step raises questions about how this resistance was possible in the captive situation. In other words, in non-totalitarian societies liberation from prison means to find outside the benefits of civil rights and freedom. But what meant this escape in Communist societies, where all these were missing, and society looked like a bigger prison? Dobre illustrates this dilemma with interviews she took from women who had lived in Jilava and Mislea prisons (pp. 41–45). The interviews let see the way former prisoners fought against the repression of their femininity (p. 48).

Maria Mateoniu is the author of the next article, *Public and Private in Communist Romania: The Retrospective of a Dynamic Dichotomy Twenty Years after the Demise of the Communist Regime* (pp. 51–69). The title is somehow misleading; once because the distinction private – public life simply withered in the Communist era, and thereafter because the article actually deals with the land collectivization in Romania. In addition, the article says nothing about the period after 1990 as it is announced in the title. It relies on Mateoniu’s fieldwork in several villages of Vrancea, Sibiu, and Hateg areas in Romania and describes the peasants’ resistance to collectivization. As a broader frame of analysis it mentions James C. Scott’s theory of failing the state schemes to improve human condition⁴⁰. The reference to James C. Scott works is innovative, at least in the realm of Romania’s social sciences. Still, the analysis in the article does not follow the core concepts of Scott’s theory, not even that of “social resistance”. In addition, works of anthropologists who did extensive field researches in the same areas and on exactly the same topics are not even remembered⁴¹.

The article *Studium post negotium. La première génération d’étudiants de Bessarabie (République de Moldavie) en Roumanie (1990–1991): redéfinitions identitaires, stratégies de survie, tentatives de profit* (pp. 69–80) tackles a topic, on the one hand exotic for the social sciences in Romania, on the other hand, overwhelmed by personal feelings. Petru Negură tells in that article about the lifespan of Bessarabia / Republic of Moldova students who immediately after 1990 came in Romania (in Bucharest, but also in Iasi) for graduating. The sentimental expectations about the “fraternity” of all Romanians fall rapidly down, as such students became aware about differences and enclosed themselves in small groups (p. 71). The alternative strategy was to practice black marketeering, adapting to the resources and cultural patterns of black economy widespread then in Romania, but also as a way to build up a non-conformist identity (p. 78). Though the article bases only on eight in depth interviews with former Bessarabian students (p. 70), the cited literature accurately frames the topic.

Two other articles take into account the case of the German minority in Romania after 1945. Under the title *Les relations interethniques pendant la période 1945–1990 à Alțâna (département de Sibiu). Etude de cas* (pp. 81–100), Ana Pascu’s article seems to be rather a field research report as the bibliography she cites is very short, five titles only. Still, the methodology of the research is stimulating. The family history is seen as a privileged site of collective memory (p. 83–84). Although the remembrances do not go further than three generations back, the memory of interwar social order

⁴⁰ James C. Scott, *Seeing like a State. How Certain Schemes to Improve Human Condition Have Failed*, Yale University Press, New Haven, 1998.

⁴¹ See for instance, Katherine Verdery, *Transylvanian villagers. Three Centuries of Political and Ethnic Change*, University of California Press, Berkeley and Los Angeles, 1983; Steven Sampson, *National integration through socialist planning*, East European Monographs, Boulder, 1984; David Kideckel, *The solitude of collectivism*, Cornell University Press, Ithaca and London, 1993.

of the village is fresh. The German were the wealthiest dwellers in the village and owned the central households around the Lutheran church. The Romanians were second-ranking, while the Gypsy houses were isolated over a small river. The deportation of the Germans in 1945 shocked the village. Many Gypsies and Romanians of the poorest sort moved then in the houses of deported Germans. Events like land collectivization and massive migration of the Germans after 1990, ruined thoroughly the local order. Still this image is kept in the collective memory, notices Pascu.

Laura Jerca's article, *The Beginnings of the Repression against the German Minority in Romania: A Case Study of Transylvanian Saxon Communities, 1945–1949* (pp. 101–115), is finer and more analytic. Jerca relies on archival sources she found in the Romanian National Archives and on an accurate bibliography. It records the circumstances of 1945, when the Germans in Transylvania were accused to have collaborated with Nazis and deported. The land reform of the same year hit them too. As being upper – middle class peasants, they had larger surfaces of land that were diminished by state expropriation. The authorities purposely acted in order to weaken and even to destroy the group solidarity of Germans. The author explains: "The objective of the communist regime was to eliminate the homesteads of the Saxon peasantry and deprive them of their livelihood, thereby forcing their move to cities in search of work – often to entirely different regions of the country. In this way, the unity and solidarity of the German communities of Transylvania and Banat would have been destroyed. The Evangelical Church lent strong support to the community, but was unable to stop the devastation of the rural world of the Transylvanian Saxons by the Communist regime" (p. 114).

Everyday Propaganda. Images from the Archive of the Romanian Peasant Museum (pp. 115–156) deserves interest. The photos collected by Simina Bădică are of use, but the total lack of additional comments and interpretation hinders their understanding. The next four articles place indeed the topic of everyday life in an accurate frame, as they use reliable field data. Adriana Speteanu's article, *The Restructuring of Free Time in 1980s Communist Romania. The Case of the 23rd August Works* (pp. 157–172), starts from E.P. Thompson's idea that the social time became "ideological" around 1790, because of the Industrial Revolution that subordinated time to the capitalist production. The Communist regimes did nothing more than to convey to the state this ideological speculation of the time. Thus, the Communist state became the absolute owner of the social time: "a bureaucracy posing as a revolutionary actor that governs it, manipulates it, and restructures it" (p. 158). Speteanu works out this idea with references to anthropologists of Socialism and post-Socialism (Steven Sampson, Katherine Verdery, Gerald Creed, Chris Hann). In addition, she quotes historians and sociologists. The main premise of the analysis is therefore interdisciplinary and multilayered: "Time in late communist Romania was of a paradoxical nature: while apparently static at a macro level, it was unpredictable on an individual level in the sense that it modified the plans and perceptions of ordinary people. For the Party, time was conceptualized as flowing to an undefined chronological moment, as the grand project of achieving, through socio-economic engineering, the ideal of a Communist reality gradually became more and more distant" (p. 161). Speteanu illustrates this premise with excerpts of interviews she made in the years 2004–2010 with former workers of the 23 August factory in Bucharest.

In the next article, *The World through the TV Screen. Everyday Life under Communism on the Western Romanian Border* (pp. 173–188), Annemarie Sorescu-Marinković discusses a matter that truly influenced everyday life in the later years of Communism in Romania. This was the drastic limitation of the broadcasting at the single TV channel to only two hours each day. The people answered especially in border areas by handmaking TV antennas in order to catch the broadcastings from neighbour countries. This way, for instance in south Romania, the Bulgarian TV channel became very popular, as well as Yugoslav TV channels were in the southwest or Hungarian ones in the west. In southwest Romania, Banat region, this influence could be noticed from the fact that ethnic Romanians wanted to learn Serbian. Sorescu-Marinković pays attention to the nostalgia with which the Banat Romanians record even today that Yugoslav period. Still the data basis the author relies on is limited to ten interviews only, held in 2010 in Timișoara. In addition, it is difficult to believe that this proficiency in Serbian was due only to watching the Yugoslav TV channels. It is well known that the Banat region was an area of intense exchange of goods in the informal economy.

Sanda Golopenția contributes to the volume with her comments on *Daily lives in Bucharest 1946–1950* (pp. 189–205). These are remembrances called by reading the files of the *Securitate* service concerning her father, the distinguished sociologist Anton Golopenția. Though backed up later, after 1990, the memory is very fresh and filled with calm melancholy. It strongly contrasts with the cruel fate of Anton Golopenția: he was arrested and died in prison after a short while.

Zoltán Rostás is the author of the following article, *The Parallel Bucharest of the 1980s. The Memoirs of a Memoirs' Keeper* (pp. 207–218). The author went over the underground world of the late period of communism in Romania. In the 1980s he had the brilliant idea to take interviews with the surviving sociologists who in the interwar period had participated to the activities of the Sociological School of Bucharest. After 1990 Rostás transformed this formidable archive of oral history in his PhD work, published in 2001, but also in a full range of research programs that decisively changed the academic establishment of sociology in Romania. However, the article in this volume is rather a recalling of his earlier work to take interviews. Amongst the nine references of bibliography, eight are to his own books. The story revolves around known matters in the Communist Romania, collectivization, demolition of the old areas of the cities, food shortage, as these are reflected in the interviews held by Rostás in the 1980s.

The last articles that close the volume are even less analytical. Mirel Bănică, *The Relevance of Memory and the Role of the Witness. A Case Study* (pp. 219–229), remembers the compulsory work in agriculture during the 1980s in Romania, while Mirela Florian in her article *Autoportrait d'un héros* (pp. 231–240) finds a way to use the interview she took to Neculai Burlui, an anti-Communist fighter from Vrancea. Bănică's article brings evidence about a situation that was indeed more important in everyday life than in the economy, but it contains only impressions and souvenirs from the author's childhood, and the bibliographical references are poor (two titles only).

This special issue of *Martor* gathers ideas, premises, arguments that are indicative of the legacy of Communism in Romania. On the one hand, this is beneficial as any attempt to close this legacy inside one uniform explanatory perspective actually has political and ideological purposes. To 'condemn communism' is a fake and aims actually to brainwashing the collective memory. On the other hand, this collection of essays has an incoherence that could be excused only because today the confrontation with the Communist past in Romania is more a healing experience than a critical analysis. From this latter point of view the volume's editors could have done more. In the absence of some key concepts which would have been illuminating for the life experiences and data that are here invoked, it is disappointing to find that many facts the articles relies on come from intermediate sources. The authors collected through field research the *memories* of the everyday life in the Communist time, but not the facts as such⁴². The volume raises therefore more subjects and issues than it can explain without the needed theoretical perspective.

Stelu Șerban

⁴² An exception is the article of Annemarie Sorescu-Marinković (see p. 174–179).

In memoriam

LIDIA SIMION
(1933–2012)

Le précédent volume de notre revue était le premier, depuis 1981, à ne plus porter le nom de Mme Simion comme secrétaire du comité de rédaction. Un comité dont nul membre n'a survécu jusqu'à présent. Les revues vieillissent, elles aussi. Après une vingtaine d'années remplies par ce travail auquel elle s'était dévouée, Lidia Simion, avait dû se retirer à cause de la maladie qui était en train de l'affaiblir et qui nous l'a enlevée tandis qu'elle continuait à prodiguer ses conseils aux compagnons qui avaient acquis de l'expérience avec son aide. On ne dira jamais assez combien la revue lui doit: dans un domaine vaste et complexe qu'il est difficile de maîtriser sans lacunes, son intelligence vigilante venait à l'appui des auteurs. Elle les connaissait tous et entretenait avec nombre d'entre eux des relations étroites de travail et d'amitié. Sa politesse souriante avait créé à la rédaction un espace de paisible sécurité.

Pour elle-même c'était un refuge après maintes épreuves. Sur leur souvenir elle gardait le silence, mais on savait que, pour pouvoir faire ses études à une époque où une origine bourgeoise vous fermait les portes de l'Université, il lui avait fallu travailler dans une fabrique. Plus tard, parmi les fonctionnaires de l'Académie des Sciences Sociales et Politiques, c'est à elle qu'on faisait appel lorsqu'on avait besoin de mener à bien un dossier, rapidement et discrètement. L'entrée à la RESEE aura constitué un véritable tournant dans sa vie et ses soins attentifs ont assuré chaque année une parution régulière pour laquelle les collaborateurs lui gardent une reconnaissance émue.

A plusieurs reprises, elle a contribué à l'activité de ses collègues par ses traductions en français ou en roumain. Ainsi, on lui doit la traduction de certains textes dans le recueil de documents *Sud-Estul European în vremea Revoluției Franceze*, édité par Alexandre Duțu en 1994, et nous avons traduit ensemble en 2008 le livre de N. Iorga, *Art et littérature des Roumains: synthèses parallèles*. Elle avait aussi traduit, pour son plaisir, Madame de Staël, *Dix années d'exil*, et elle m'avait demandé de chercher pour elle d'autres mémoires de l'époque de la Révolution parce qu'elle eût aimé les traduire.

Ce n'est qu'en son absence que nous nous rendons compte de la difficulté des tâches qu'elle nous épargnait. Mais ce qui nous manque le plus c'est de se savoir proche d'une telle qualité humaine.

Andrei Pippidi

OLGA CICANCI (1940–2013)

Ancien membre de l'Institut d'Études Sud Est Européennes (IESEE), représentante bien connue des études néohelléniques à l'intérieur de notre pays, ainsi qu'au dehors de celui-ci, notre collègue Olga Cicanci s'est éteinte le 7 février de cette année, un jour sombre d'hiver, à la suite d'une longue maladie. Il était par ailleurs évident, durant les trois dernières années surtout, que son état de santé allait constamment s'empirer. Un signe évident en ce sens nous a paru son absence des travaux du IIIe Symposium annuel organisé par la Société Culturelle Byzantine et l'Union Hellénique de Roumanie, qui a eu lieu le 26 mai 2012.

Olga Cicanci est née le 18 avril 1940 à Cahul, ville située au Sud de la Bessarabie, province qui appartenait alors à la Roumanie, dans une famille que le langage du monde actuel pourrait caractériser comme «multiculturelle». Une preuve pourrait être fournie ici par la langue grecque parlée dans cette famille, langue que Olga utilisait dès son enfance. Ce fait a eu des conséquences positives sur sa future évolution professionnelle. Avant même de terminer le cycle de ses études universitaires à la Faculté d'Histoire de Bucarest (1963), depuis 1962 elle travaillait déjà à l'Institut d'Histoire «N. Iorga» de l'Académie Roumaine.

L'impulsion donnée aux études balkaniques par la fondation de l'IESEE à Bucarest, Institut qui renouait le fil d'une ancienne tradition, remontant à l'heureuse initiative due à N. Iorga depuis l'an 1913, l'a poussée à se transférer à cet Institut renouvelé. Elle a déployé ici la plus grande partie de son activité, étendue depuis 1969 jusqu'en 1993. À cette dernière date, elle s'est transférée de nouveau, cette fois à la Faculté d'Études des Chartes et des Archives, institution placée sous l'égide de l'Académie de Police «Al. I. Cuza» de Bucarest.

Attachée de recherche avant ce transfert à la Faculté des Archives, Olga Cicanci a franchi depuis 1993 les degrés de l'enseignement universitaire, jusqu'au plus haut, celui de professeur, et même de chef d'une chaire universitaire, jusqu'à sa retraite volontaire, survenue en juillet 2008. Sa dernière fonction publique a été celle de Directeur de la Fondation Culturelle Hellénique de Bucarest, depuis septembre 2008 jusqu'en avril 2009.

Docteur ès sciences historiques depuis 1976, elle a publié en 1981 sa thèse sur les «Compagnies commerciales grecques de Transylvanie et le commerce européen entre 1636–1746», aux Éditions de l'Académie Roumaine. Paru en roumain, ce livre a été couronné par un prix de l'Académie.

Membre du Comité de Rédaction de la revue «Hrisovul», éditée par la Faculté des Archives depuis 1993, membre fondateur et Président de la Société Roumaine d'Études Néo-helléniques depuis 1998 jusqu'à sa mort, elle a rédigé, quelquefois en collaboration, plusieurs études liées à l'histoire du Néo-hellénisme et des relations roumano-grecques aux XVII^e–XIX^e siècles dans la «Revista

istorică» (ou «Studii. Revista de istorie») de l'Institut «N. Iorga», la «Revue des Études Sud-Est Européennes» de notre Institut, «Hrisovul», dans des revues parues en grec et en Grèce, ou dans d'autres volumes occasionnels. On ne peut laisser sans mention ses études parues en divers volumes thématiques, comme celui qui traite des «Intellectuels grecs dans les Pays Roumains au XVII^e siècle et dans la première moitié du XVIII^e siècle», paru en roumain en 1969, ou les «Représentants de la diaspora grecque dans la vie culturelle de l'espace roumain (fin du XVI^e – début du XIX^e siècle)», publié dans le volume dédié aux «Relations gréco-roumaines» et édité en 2004 à Athènes, par P.M. Kitromilides et Anna Tabaki. Utile et bien précieux nous semble le livre dédié à la presse grecque de Roumanie au XIX^e siècle (*Presa de limbă greacă în România în veacul al XIX-lea*, Bucarest, Ed. Omonia, 1995).

Une direction à part de son activité a été celle des traductions en roumain des textes grecs, tant scientifiques (*Istoria României* de Demetrios Daniel Philippides, Bucarest, Pegasus Press, 2004, les Chroniques rimées de Stavrinou et Palamèdes sur Michel le Brave, Bucarest, Éd. Omonia, 2004, ou le livre de P.M. Kitromilides, *Iluminismul neolen*, Bucarest, 2005), que littéraires (dans «Antologia nuvelei neogrețești», Bucarest, Ed. Univers, 1975, «Suflet cipriot. Antologia nuvelei cipriote», Bucarest, Ed. Omonia, 1997, et Galateia Sarante, *Casa noastră cea veche*, București, Ed. Univers, 1984).

Ces dernières années, elle avait repris un travail de sa jeunesse, la traduction de la précieuse «Histoire des choses ecclésiastiques et politiques» d'Athanase Comnène Ipsilanti, qui traite du passé de la Grande Église de Constantinople durant la période ottomane.

Olga Cicanci, dans sa carrière didactique, a préparé quelques générations d'étudiants pour le travail minutieux avec les documents inédits, tout en leur enseignant la paléographie grecque, la diplomatique et la lecture, parfois assez difficile, des différentes catégories des actes.

Bien qu'elle n'ait pas eu une famille à elle, Olga a fait preuve d'un vif attachement pour les valeurs traditionnelles, pour la famille dans laquelle elle a vu le jour. Elle a témoigné un attachement semblable pour notre Institut. Son souvenir restera pour toujours dans la mémoire de ses collègues, de ses étudiants et de ses proches.

Tudor Teoteoi

† CHARALAMBOS K. PAPASTATHIS
(1940–2012)

Né en 1940 à Thessalonique, Charalambos K. Papastathis plongeait ses racines généalogiques dans le milieu helléno-vlaque de la région d'Aspropotamou du Pinde. Très fier de son ascendance, il était, comme la plupart de ses congénères, un patriote grec ardent, profondément attaché à la tradition culturelle de l'hellénisme ainsi qu'à la spiritualité de l'Église orthodoxe. Spécialiste achevé en histoire du droit ecclésiastique qu'il enseignait à la Faculté de Droit de l'Université Aristotélienne de Thessalonique, il était cependant un Européen du meilleur aloi, profondément engagé dans la défense des valeurs de la civilisation libérale et démocratique moderne: les droits de l'homme et du citoyen, l'esprit oecuménique, la justice sociale, la solidarité et la paix entre les nations. C'est dans cet esprit qu'il est devenu, à côté de son épouse, Despina Tsourka-Papastathi, la distinguée spécialiste en histoire du Droit byzantin et post-byzantin de l'Université de Thessalonique, et dans le sillage de l'illustre précurseur qui fut Cléobule Tsourkas, un authentique balkanologue, promoteur de l'idée de cette "*unité dans la diversité du monde balkanique*", qui rend nécessaire le recours à la méthode comparative et interdisciplinaire dans les études le concernant. Connaissant à merveille et faisant brillamment connaître par ses études l'histoire et la civilisation des peuples slaves des Balkans, il fut l'un des meilleurs slavisants grecs de notre époque.

On doit à Charalambos K. Papastathis beaucoup d'études et articles et quelques livres concernant l'oeuvre juridique de Cyrille et Méthode, l'organisation administrative de l'Église de Chypre, les canons des communautés orthodoxes grecques de l'Empire ottoman et de la diaspora, le Nomocanon de Georges de Trébizonde, les manuscrits juridiques grecs du Centre Dujčev de Sofia, la Bibliographie nomocanonique de la Sainte Montagne, le problème de la liberté religieuse dans le monde contemporain, les rapports entre l'État et l'Église.

Intellectuel doué d'une curiosité scientifique hors du commun et d'un esprit critique que seulement son esprit de finesse égalait, grand érudit et bibliophile passionné, Charalambos K. Papastathis n'était nullement un "*rat de bibliothèque*". Il se faisait un devoir de participer directement à la vie politique et sociale, d'assumer des dignités publiques, autant de charges parfois encombrantes pour lui et pour sa famille qu'il se donnait la peine de remplir de son mieux. Il fut, entre autres, Secrétaire Général pour les Affaires religieuses au Ministère des Cultes et de l'Éducation, Président des Archives Nationales de la Grèce, Président du Comité Directeur de l'Institut des Études Balkaniques de Thessalonique, Vice-président de la Société Hellénique des Études Slaves, Vice-président et Secrétaire Général de la Société des Études Macédoniennes.

Pour les chercheurs de notre Institut des Études Sud-Est Européennes, dont il est devenu membre d'honneur peu avant sa fin, Charalambos K. Papastathis, "Babys" en intimité, fut non seulement un cher collègue, mais aussi un ami dévoué à une époque difficile de l'histoire. Je lui suis redevable de ma première, inoubliable rencontre avec la Grèce, de la chance inespérée qu'il m'a procurée de suivre les cours d'été de langue et civilisation hellénique de Thessalonique, de la joie inouïe de fouler la terre de mes ancêtres. Que Dieu lui donne la paix!

Nicolae-Șerban Tanașoca

VIE SCIENTIFIQUE
DE L'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
2012

I. PROGRAMMES DE RECHERCHE

- 1) Témoignages roumains à l'étranger
- 2) Ethnicité et pratiques socio-économiques dans les Balkans
- 3) Ethnicité, langue et identité dans le Sud-Est de l'Europe
- 4) Les relations de la Russie avec la Roumanie et les pays du Sud-Est européen – XVIII^e–XX^e siècles
- 5) Réintégration européenne et modernisation dans le Sud-Est européen, XVI^e–XIX^e siècles
- 6) Politique et culture dans le Sud-Est de l'Europe
- 7) Documents et instruments de recherche concernant l'histoire du Sud-Est européen
- 8) Religion et colonisation dans l'espace colonial grec de l'antiquité
- 9) Les voyageurs orientaux dans les Pays Roumains et la Russie
- 10) Traité d'histoire du Banat

II. LIVRES PARUS

- Daniel Cain, *Diplomați si diplomație în Sud-Estul european. Relațiile româno-bulgare la 1900*, București, Editura Academiei Române, 2012, 232 p.
- Polychronion. *Profesorului Nicolae-Șerban Tanașoca la 70 de ani*, coord. Lia Brad Chisacof, Cătălina Vătășescu, București, Editura Academiei Române, 2012, 461 p.
- Cristina Feneșan, Costin Feneșan (coord.), *Transilvania între Habsburgi și Poartă la mijlocul secolului al XVI-lea (Documente din arhiva Cancelariei de stat de la Viena)*, Cluj Napoca, Centrul de istorie transilvană a Academiei Române, sous presse
- Ioana Feodorov (éd.), *Actes du Symposium International Le Livre. La Roumanie. L'Europe*, Bibliothèque Métropolitaine de Bucarest, IV^e édition, 20–23 Septembre 2011, t. III, Bucarest, Biblioteca Bucureștilor, 2012, 570 p.
- Ioana Feodorov (éd.), *Relations entre les peuples de l'Europe Orientale et les chrétiens arabes au XVII^e siècle. Macaire III Ibn al-Za'im et Paul d'Alep*. Actes du I^{er} Colloque international, le 16 septembre 2011, Bucarest, Editura Academiei Române, București, 2012, 193 p.
- Ioana Feodorov, Andrei Timotin (éd.), *Mărturii românești peste hotare. Polonia – Rusia*, vol. IV, București, Editura Biblioteca Bucureștilor, 2012, 498 p.
- Andrei Pippidi, *Case și oameni din București*, 2 vol., București, Editura Humanitas, 2012, 210 + 302 p.
- Andrei Pippidi, *Visions of the Ottoman World in Renaissance Europe*, London, Hurst & Co. and Columbia University Press, New York, 2012, 283 p.
- V. Papacostea, M. Regleanu, *Documentele redeșteptării macedoromâne*, par les soins de Nicolae Șerban Tanașoca, Ștefan Vâlcu, București, Editura Predania-Fundația Proiect Avdela, 2012, 440 p.
- Sfântul Teofan Mărturisitorul, *Cronografa*, traduction, introduction et notes par Mihai Țipău, București, Editura Basilica, 2012 (col. *Părinți și Scriitori Bisericești*, nouvelle série), 504 p.

Rev. Études Sud-Est Europ., LI, 1–4, p. 471–479, Bucarest, 2013

III. ÉTUDES ET ARTICLES PARUS DANS DES RECUEILS ET DES REVUES SCIENTIFIQUES

- Virginia Blînda, *The Citizen in the Rhetoric of the Political Vocabulary in the Romanian Principalities (the First Half of the 19th Century)*, Iași, Editura Universității Universității „Alexandru Ioan Cuza”, 2012 (sous presse)
- Liviu Bordaș, *Ioan Petru Culianu, Mircea Eliade and the Felix culpa*, in Mihaela Gligor (éd.), *Mircea Eliade between the History of Religion and the Fall into History*, Cluj-Napoca, Cluj University Press, 2012, p. 67–178
- Liviu Bordaș, „Întotdeauna far într-o lume nihilistă”. *Mircea Eliade și Ioan Petru Culianu – contribuții documentare*, in Mona Mamulea (éd.), *Studii de istorie a filosofiei românești*, vol. VIII, București, Editura Academiei Române, 2012, p. 303–361
- Liviu Bordaș, „Cel mai bun student al meu”. *Mircea Eliade și Mihai Șora*, in Luiza Palanciu (éd.), *Viața gândului. In Honorem Mihai Șora*, Iași, Eis Art, 2012
- Liviu Bordaș, *Tagore in Romanian culture. The first three decades*, in Imre Bangha (éd.), *Rabindranath Tagore. His Writings and Art beyond Bengal*, New Delhi, 2012
- Liviu Bordaș, *Între două Orienturi: Dora d’Istria și Angelo de Gubernatis (1867-1873)*, in Lia Brad Chisacof, Cătălina Vătășescu (coord.), *Polychronion. profesorului N. Ș. Tanașoca la 70 de ani*, București, Editura Academiei Române, 2012, p. 77–97
- Liviu Bordaș, *Istrati, Rolland e i rappresentanti del «Rinascimento indiano»*, in „Annuario dell’Istituto Romeno di Cultura e Ricerca Umanistica di Venezia”, X–XI, 2008–2009, București, Editura Academiei Române, 2012, p. 517–528
- Liviu Bordaș, *Ultimele interviuri românești ale lui Mircea Eliade și Felix culpa*, in „Europa”, V, nr. 1 (9), 2012, p. 38–48
- Liviu Bordaș, *Mircea Eliade e Julius Evola. Un rapporto difficile*, in „Nuova Storia Contemporanea”, XVI, no. 2, Marzo–Avrile, 2012, p. 79–96
- Liviu Bordaș, Amita Bhowe, *India. Șapte noi emisiuni radiofonice*, in „Viața românească”, nr. 5-6, 2012, p. 213–231
- Liviu Bordaș, *Inima înțeleptului și statuia lui, Contribuții la exegeza lui Eliade*, in „România literară”, nr. 21, 2012, p. 12–13
- Liviu Bordaș, *Mircea Eliade as scholar of yoga. A historical study of his reception, I. 1936–1954” (1st part)*, in “New Europe College “Ștefan Odobleja” Program Yearbook 2010–2011”, 2012, p. 19–74
- Liviu Bordaș, *Mircea Eliade as scholar of yoga. A historical study of his reception, I. 1936–1954” (2nd part)*, in „Historical Yearbook (Nicolae Iorga History Institute)”, IX, 2012 (sous presse)
- Liviu Bordaș, *Inima înțeleptului și statuia lui. Contribuții la istoria cultului lui Eliade*, in „Revista de filosofie”, nr. 4, 2012 (sous presse)
- Liviu Bordaș, *Din nou despre Eliade și Felix culpa. Conexiunea Culianu*, in „Viața românească”, nr. 11–12, 2012 (sous presse)
- Liviu Bordaș, *Dora d’Istria e Angelo de Gubernatis. Studiosi fra due Orienti. I. 1867–1873*, in „Ephemeris Dacoromana”, XIV, 2012 (sous presse)
- Liviu Bordaș, *O insulă exotică în cultura română: Dora d’Istria*, in „Revista de Istorie și Teorie Literară”, nr. 1–2, 2010 (sous presse)
- Daniel Cain, *Chestiunea macedoneană și organizarea instituțională a ministerelor de externe din Sud-Estul European (1878–1912)*, in Lia Brad Chisacof, Cătălina Vătășescu (coord.), *Polychronion. Prof. Nicolae-Șerban Tanașoca la 70 de ani*, București, Editura Academiei Române, 2012, p. 111–121
- Daniel Cain, *Un moment de criză în relațiile româno-bulgare: incidentul Mihăileanu în Orient și Occident*, in *Studii în memoria prof. Gheorghe Zbucnea*, București, Editura Universitatea din București, 2012, p. 431–465
- Daniel Cain, *Diplomacy and diplomats in South-Eastern Europe before First World War*, in Gh. Cliveti, Adrian-Bogdan Ceobanu, Ionuț Nistor, Adrian Vițălaru (éd.), *The Romanian and European Diplomacy. From Cabinet Diplomacy to the 21st Century Challenges*, Trieste-Iași, Casa Editrice Beit-Editura Universității „Alexandru Ioan Cuza”, 2012, p. 87–100

- Daniel Cain, *New Documents on the Late Ottoman Diplomacy*, in RESEE, L, 1–4, Bucarest, 2012, p. 356–463
- Lia Chisacof, *Câteva aspecte ale culturii populare în secolul al XVII-lea românesc*, in *Limba română în veacul fanariot*, Cluj-Napoca, Editura Casa Cărții de Știință, 2012, p. 123–135
- Lia Chisacof, *Erudiție sau pragmatism: manuale princiare în secolul al XVIII-lea românesc*, in *In Honorem Zoe Petre*, București, Editura Universității București, 2012, p. 142–156
- Lia Chisacof, *Filigranul hârtiei produse în timpul primei domnii a lui Alexandru Ipsilanti*, in „Limba Română”, LX, nr. 1–2, 2012, Editura Academiei Române, p. 25–31
- Cristina Codarcea, *Le catholicisme de frontière dans les Balkans au XVII^e siècle. Le clergé catholique entre l’information et la délation*, in Francois Brizay (coord.), *Les formes de l’échange. Communiquer, diffuser, informer de l’Antiquité au XVIII^e siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012, p. 301–318
- Cristina Codarcea, *Pèlerinages dans les Balkans au XVII^e siècle*, in Lia Brad Chisacof, Cătălina Vătășescu (coord.), *Polychronion. Profesorului Nicolae Șerban Tanașoca la 70 de ani*, București, Editura Academiei, 2012, p. 143–158
- Cristina Codarcea, *Frontier Catholicism: The Catholic mission in the Balkans during the seventeenth century*, in *Conversion as Confessional Interaction in Early Modern Europe*, Leyde, Brill (sous presse)
- Ștefan Dorondel, *Introduction*, in Ursula Munster, Daniel Munster, Ștefan Dorondel (éd.), *Fields and Forests. Ethnographic Perspectives on Environmental Globalization*. Special issue of the *RCC Perspectives*, 5/2012, p. 5–10.
- Ștefan Dorondel, *Neoliberal Transformations of the Romanian Agrarian Landscape*, in Ursula Munster, Daniel Munster, Ștefan Dorondel (éd.), *Fields and Forests. Ethnographic Perspectives on Environmental Globalization*. Special issue of the *RCC Perspectives*, 5/2012, p. 13–22
- Cristina Feneșan, *Trei prizonieri otomani în țări creștine*, in Lia Brad Chisacof, Cătălina Vătășescu (coord.), *Polychronion. Profesorului Nicolae Șerban Tanașoca la 70 de ani*, București, Editura Academiei, 2012, p. 217–234
- Ioana Feodorov, *Notes sur les livres et l’imprimerie chez Paul d’Alep, Voyage du Patriarche Macaire III d’Antioche aux Pays Roumains, au ‘Pays des Cosaques’ et en Russie*, in *Actes du Symposium International Le Livre. La Roumanie. L’Europe*, Bibliothèque Métropolitaine de Bucarest, 4^{ème} édition, 20–23 Septembre 2011, t. III, Bucarest, Biblioteca Bucureștilor, 2012, p. 200–209
- Ioana Feodorov, *Paul d’Alep, Récit du voyage du patriarche Macaire Ibn al-Za’im. Héritage et évolutions récentes du projet d’édition*, in *Relations entre les peuples de l’Europe Orientale et les chrétiens arabes au XVII^e siècle. Macaire III Ibn al-Za’im et Paul d’Alep. Actes du 1^{er} Colloque international, le 16 septembre 2011*, Bucarest, Éditions de l’Académie Roumaine, 2012, p. 9–30
- Ioana Feodorov, *Connaissance de l’humaniste Denis de Rougemont en Roumanie*, in *Actes du Symposium International Le Livre. La Roumanie. L’Europe*, Bibliothèque Métropolitaine de Bucarest, 4^{ème} édition, 20–23 Septembre 2011, t. III, Bucarest, Biblioteca Bucureștilor, 2012, p. 58–67
- Ioana Feodorov, *Termes étrangers dans le vocabulaire politique et social de Paul d’Alep*, in Lia Brad Chisacof, Cătălina Vătășescu (coord.), *Polychronion. Profesorului Nicolae-Șerban Tanașoca la 70 de ani*, București, Editura Academiei Române, 2012, p. 235–242
- Ioana Feodorov, *The Travels of Patriarch Macarius III Ibn al-Za’im*, in Samuel Noble, Alexander Treiger (éd.), *The orthodox Church in the Arab World (700–1700): An Anthology of Sources*, Northern Illinois University Press, 2012 (sous presse)
- Ioana Feodorov, *Demetrius Cantemir*, in *Encyclopaedia of Islam 3*, Brill, 2012/2 (sous presse)
- Ioana Feodorov, *‘Friends and Foes’ of the Papacy as Recorded in Paul of Aleppo’s Notes*, in RESEE, L, 2012, p. 227–238
- Ioana Feodorov, *Romanians and Near Eastern Arabs, Connections through Christian Orthodoxy*, in „Bulletin des Études Sud-est Européennes”, Bucarest, 2012 (sous presse)

- Ioana Feodorov, *Ifranjiyy / Franjiyy: what language was Paul of Aleppo referring to in his travel notes?*, in „Romano-Arabica”, VIII–X, Universitatea București, 2012 (sous presse)
- Constantin Iordan, *The Emigration of the Turks from Dobruđja between the the two World Wars: Important Moments*, in Petko Hristov (éd.), *Migrations and identity. Historical, Cultural and Linguistic Dimensions of Mobility in the Balkans*, Sofia, Paradigma, 2012, p. 107–114
- Constantin Iordan, *Un călător român în Balcani la începutul secolului XX*, in Lia Brad Chisacof, Cătălina Vătășescu (coord.), *Polychronion. Profesorului Nicolae-Șerban Tanașoca la 70 de ani*, București, Editura Academiei Române, 2012, p. 263–276
- Constantin Iordan, *Prințesa Martha Bibescu și Mareșalul Louis Hubert Lyautey*, in *Orient și Occident. Studii în memoria prof. Gheorghe Zbucea*, București, Editura Universității din București, 2012, p. 465–476
- Zamfira Mihail, *Cărți populare din Basarabia și Bucovina, „regăsite”*, in *In Honorem Cătălina Velculescu. La aniversară*, București, Editura Paideia, 2012, p. 230–262
- Zamfira Mihail, *Pourquoi suis-je devenue linguiste ?* in *De ce am devenit lingvist. Omagiu academicianului Marius Sala*, coord. Emanuela Timotin, Ștefan Colceriu, București, Editura Univers Enciclopedic Gold, 2012, p. 252–258
- Zamfira Mihail, *Un manuscris al « Predicilor » lui Antim Ivireanul în sec.al XIX-lea, în Basarabia*, in *Antimiana II. Antologie editată de Centrul de studii medievale și premoderne “Antim Ivireanul”*, Bacău, Editura Babel, 2012, p. 525–529
- Zamfira Mihail, *I Kavala sto sympan tis laikis technologias*, in Lia Brad Chisacof, Cătălina Vătășescu (coord.), *Polychronion. Profesorului Nicolae-Șerban Tanașoca la 70 de ani*, București, Editura Academiei Române, 2012, p. 337–341
- Zamfira Mihail, *Emil Turdeanu et la Bessarabie*, in „Transylvanian Review”, vol. XXI, Supplement № 1, 2012, p. 23–54
- Simona Nicolae, *Sur l’histoire d’un mot dans les miroirs des princes byzantins. Etude sémantique et statistique*, in RESEE, L, 2012, p. 123–135
- Simona Nicolae, *De nul part vers nul endroit... Sur la réalité contingente de l’espace mythique*, in „Revista de Studii Clasice”, (sous presse)
- Viorel Panaite, *Some Primary and Secondary Sources on French Consulates in the Ottoman Mediterranean (late-sixteenth and early-seventeenth century)*, in Lia Brad Chisacof, Cătălina Vătășescu (coord.), *Polychronion. Profesorului Nicolae-Șerban Tanașoca la 70 de ani*, București, Editura Academiei Române, 2012, p. 369–375
- Viorel Panaite, *The Ottoman Empire and Its Tributary Payers. The Case of Wallachia and Moldavia*, in *The European Tributary States of the Ottoman Empire in the Sixteenth–Seventeenth Centuries: A Comparative Perspective*, Leiden, Brill, 2012 (sous presse)
- Viorel Panaite, *«...Our Reign is granted by Turks...». Ottoman Sultans and Tributary Voyvodas of Wallachia and Moldavia (16th–17th Centuries)*, in *Power and Influence in South-Eastern Europe, 16-19th centuries*, Sofia, 2012, (sous presse)
- Viorel Panaite, *French Capitulations and Consular Jurisdiction in the Eastern Mediterranean at late-sixteenth and early-seventeenth century*, in *Well-Connected Domains: Intersections of Asia and Europe in the Ottoman Empire*, Leiden, Brill, 2012, (sous presse)
- Andrei Pippidi, *The Development of an Administrative Class in South-East Europe*, in *Ottomans into Europeans. State and Institution-Building in South-Eastern Europe*, London, Hurst, 2010, p. 111–134
- Andrei Pippidi, *Diplomație și ortodoxie. Moldova în proiectele propagandei calvine (1630)*, in *AUT VIAM INVENIAM AUT FACIAM*, Iași, Editura Universității „Alexandru Ioan Cuza”, 2012, p. 349–366
- Andrei Pippidi, *Il Risorgimento e le sue strategie sud-est europee, il caso del Principe Cuza*, in RESEE, 2012, p. 279–294
- Elena Siupiur, *Die Emigration – ein menschlicher und politischer Seinszustand in Südosteuropa im 15.–19. Jahrhundert*, in Anton Sterbling (Hg), *Abwanderungen aus ländlichen Gebieten. Ursachen,*

- Motive, Erscheinungsformen und Folgeprobleme*, Neubrandenburg-Magdeburg, Meine verlag OHG, 2012 (sous presse)
- Elena Siupiur, Български емигрантски елит в Румъния през XIXth век и неговата гражданска и политическа култура, in “Balkanisticen Forum”, Blagoevgrad, 2012, (sous presse)
 - Elena Siupiur, Професор Илия Конев – Учен който обичал Балканите in “Balkanisticen Forum”, Blagoevgrad, 2012, (sous presse)
 - Elena Siupiur, *Gubernia Basarabia în „primul recensământ general al Imperiului Rus 1897”*. Câteva observații despre etnii, imigranți, meșteșuguri, profesii și activități în Academia Română, Universitatea din Craiova, Destin Istoric, in *In honorem Dinu C. Giurescu*, Craiova, Editura Cetatea de Scaun, 2012, p. 313–325
 - Elena Siupiur, *Deportările din Basarabia și Bucovina din perioada iulie 1940 – iunie 1941*, in *Centrul internațional de studii asupra Comunismului*, București, Editura Romulus Rusan, Școala Memoriei 2011, FAC, 2012, p. 183–203
 - Elena Siupiur, *La littérature comparée et les études balkaniques*, in RESEE, L, 2012, p. 353–355
 - Stelu Șerban, *Subjectivity and migration: Adventists in Northern Dobroudja*, in Petko Hristov (éd.), *Migration and Identity. Historical, Cultural, and Linguistic Dimensions of Mobility in the Balkans*, Sofia, Paradigma, 2012, p. 246–260
 - Stelu Șerban, *Ottoman terms in the rural economy on the Danube banks: arman and mera*, in *Actes du Symposium International Le Livre. La Roumanie. L'Europe*, Bibliothèque Métropolitaine de Bucarest, 4^{ème} édition, 20-23 Septembre 2011, t. III, Bucarest, Biblioteca Bucureștilor, 2012, p. 352–369
 - Stelu Șerban, *Strategies of existence in rural Romania. Socialism, post-socialism, and social security*, in RESEE, L, 2012, p. 339–350
 - Nicolae-Șerban Tanașoca, *Din nou despre scrisoarea lui Manuil din Corint către Neagoe Basarab*, in *Sfântul Voievod Neagoe Basarab-ctitor de biserici și cultură românească*, București, Editura Cuvântul Vieții a Mitropoliei Munteniei și Dobrogei, 2012, p. 349–430
 - Nicolae-Șerban Tanașoca, *En souvenir de Victor Papacostea*, in RESEE, L, 2012, p. 409–411
 - Nicolae-Șerban Tanașoca, *Petre Șerban Năsturel (1er avril 1923 – 18 janvier 2012)*, in RESEE, L, 2012, p. 409–411
 - Andrei Timotin, *Message traditionnel et message immédiat dans l'hagiographie méso-byzantine (IX^e–XI^e s.)*, in Paolo Odorico (éd.), *La face cachée de la littérature byzantine. Le texte en tant que message immédiat*, Paris, EHESS-De Boccard, 2012, p. 265–274
 - Andrei Timotin, *Une histoire universelle traduite en roumain au XVIIIe siècle*, in *Actes du Symposium International Le Livre. La Roumanie. L'Europe*, Bibliothèque Métropolitaine de Bucarest, 4^{ème} édition, 20-23 Septembre 2011, t. III, Bucarest, Biblioteca Bucureștilor”, 2012, p. 362–368
 - Andrei Timotin, *Rêver l'empereur. Légitimer et délégitimer le pouvoir à Byzance (IX^e–X^e siècles)*, in *Medieval and Early Modern Studies for Central and Eastern Europe*, vol. IV, 2012, p. 5–20
 - Andrei Timotin, *Lépante imaginaire. Le Sogno di Giovanni Saetti dans le contexte de la littérature lépantine*, in RESEE, L, 2012, p. 203–225
 - Andrei Timotin, *Vocație religioasă și opoziție politică la Constantinopol în sec. IX–X. Cazul familiei Guber*, in „Studii și materiale de istorie medie”, XXX, 2012, p. 169–180
 - Andrei Timotin, *La politique de la foi à Byzance. Les conversions forcées des Juifs sous Basile I^{er} et Romain Lécapène et leur reflet dans l'hagiographie de l'époque*, in „Revista istorică”, n.s., XXIII, 2012, nr. 3–4, p. 207–217
 - Mihai Țipău, *La description de Constantinople dans le Récit du voyage du Patriarche Macaire III Ibn Al-Za'im*, in Ioana Feodorov (éd.), *Relations entre les peuples de l'Europe Orientale et les chrétiens arabes au XVII siècle. Macaire III Ibn al-Za'im et Paul d'Alep. Actes du 1er Colloque international, le 16 septembre 2011*, București, Editura Academiei Române, 2012, p. 123–133
 - Mihai Țipău, *Ducas, Skutariotes și „coroana latină*, in Lia Brad Chisacof, Cătălina Vătășescu (coord.), *Polychronion. Profesorului Nicolae-Șerban Tanașoca la 70 de ani*, București, Editura Academiei Române, 2012, p. 441–448

– Cătălina Vătășescu, *Expresia românească lumea albă și corespondentul ei în albaneză* in Lia Brad Chisacof, Cătălina Vătășescu (coord.), *Polychronion. Profesorului Nicolae-Șerban Tanașoca la 70 de ani*, București, Editura Academiei Române, 2012, p. 449–455

– Cătălina Vătășescu, *Termes albanais pour «incantation»*, in „Incantatio. An International Journal on Charms, Charmers and Charming”, 2, 2012 (Tartu, Estonia), p. 71–78

IV. RÉUNIONS SCIENTIFIQUES

a) Congrès et colloques

– Liviu Bordaș, *Ioan Petru Culianu, Mircea Eliade and the Felix culpa*, Colloque International *Mircea Eliade between the History of Religion and the Fall into the History*, Institut d'Histoire "George Barițiu" et Académie Roumaine, Cluj-Napoca, avril 2012

– Liviu Bordaș, *Tagore in Romanian culture*, Colloque international *Rabindranath Tagore. His Writings and Art beyond Bengal*, "Eötvös Loránd" University, Faculty of Humanities, Department of Indo-European Studies, Budapest, mars 2012

– Liviu Bordaș, *La défense de l'Orient. Dora d'Istria, Orientul și studiile orientale*, Colloque international *Dora d'Istria, Balcanii și Orientul. Noi perspective și abordări disciplinare*, ISSEE, Académie Roumaine, septembre 2012

– Lia Brad Chisacof, *Phanariot poetry in the Romanian Lands from its dawn to its dusk*, Congrès international *Φαναριώτικα στιχουργήματα*, Nicosia, juin 2012

– Lia Brad Chisacof, *Maestrul și pupila sa G.G.Papadopol și Dora d'Istria*, Colloque international *Dora d'Istria, Balcanii și Orientul. Noi perspective și abordări disciplinare*, ISSEE, Académie Roumaine, sept. 2012

– Lia Brad Chisacof, *Copiii lungului secol al XVIII-lea românesc*, Colloque *Copilăria românească între familie și societate (secolele XVII–XX)*, Bucarest, Institut d'Histoire "N. Iorga", octobre 2012

– Daniel Cain, *Protocolul de la Sankt Petersburg: așteptări și deziluzii*, Colloque international *Războaiele balcanice și sfârșitul secolului « cel lung »*, Târgu Mureș, juillet 2012

– Cristina Codarcea, *Religia laicilor, o religie populară? Teme și direcții de cercetare*, Colloque international *Religia populară și religie oficială din perspectiva misiunilor catolice din Balcani și țările române în secolul al XVII-lea*, Cluj-Napoca, nov. 2012

– Cristina Codarcea, *Frontier Catholicism in the Western Balkans. The seventeenth-century Catholic missions between discourse and practice*, Colloque international Prishtina, mai 2012

– Ștefan Dorondel, *Bureaucratic Flexibility and the Translation of Neoliberal Policies: Moralities and Public Welfare in Romania*, Workshop *Affects and Techniques of Flexible Bureaucracies*, Cambridge, mars 2012

– Cristina Feneșan, *Un registru de Kadiu (sindjdjil) din 1673 despre satele din sandjakul Caransebeș și Lugoj*, Colloque *In Memoriam Constantin Daicoviciu*, Caransebeș, mars 2012

– Cristina Feneșan, *Cetăți otomane și localități derbent în vilayetul Timișoara în a două jumătate a veacului al XVI-lea, XVII^e* Symposium *Banat-Istorie și multiculturalitate*, Zrenjanin, Voievodina, mars 2012

– Ioana Feodorov, *Paul of Aleppo on Religions and Creeds in the Journal of His Travels to Walachia, Moldavia, Ukraine, and Russia (1652–1659)*, Colloque international, American Oriental Society, Boston, MA (SUA), mars 2012

– Ioana Feodorov, *Ifranjiyy / Franjiyy: what language was Paul of Aleppo referring to in his travel notes?*, Colloque *Spațiul islamic: diversitate lingvistică și culturală*, Université de Bucarest et Centre d'Études Arabes, mai 2012

– Ioana Feodorov, *The Meaning of Ifranğ and Ifranğiy in Paul of Aleppo's Journal*, Colloque international, Malte, juillet 2012

- Constantin Jordan, *Istoriografia bulgară postcomunistă despre România și criza balcanică din anii 1912 – 1913*, Colloque *Războaiele balcanice și sfârșitul secolului « cel lung »*, Târgu Mureș, juillet 2012
- Zamfira Mihail, *Etnolingvistica in concepția lui Gh. Ivănescu*, Colloque *Centenar Gheorghe Ivănescu*, Iași, nov. 2012
- Zamfira Mihail, *Zitie balkanskich svjatyčhv slavjanskich rukopišjach rumynskich knigochranilishtchiach*, Colloque international *Encyclopaedia Slavica Sanctorum*, Sofia, juin 2012
- Viorel Panaite, *Western trade, navigation and consulates in the Levant according to English travelers from close-sixteenth and early-seventeenth century*, Conférence, Folger Shakespeare Library, Washington D.C., U.S.A., janvier 2012
- Viorel Panaite, *Western diplomacy, maritime trade, piracy and Islamic law in the Ottoman Mediterranean (late-sixteenth and early-seventeenth century)*, International workshop *The Maritime Mediterranean*, UC San Diego, 3–4 February 2012
- Viorel Panaite, *Western Diplomacy and Ottoman Diplomats at Close-Sixteenth and Early-Seventeenth Century. The Evidence of a Turkish Manuscript from Bibliothèque Nationale de France*, international workshop *Negotiating Europe. Practices, Languages, Ideology in Diplomacy (13th–16th centuries)*, Benasque, Espagne, septembre 2012
- Andrei Pippidi, *Rosetti – domni, doamne, domnițe*, XVI^e Congrès international de Généalogie, Iași, octobre 2012
- Andrei Pippidi, *Părinți și copii în Geneva lui Töpffer*, Colloque *Copilăria românească între familie și societate, sec. XVII–XX*, Institut d’Histoire „N. Iorga”, octobre 2012
- Andrei Pippidi, *The complication introduced by the Romanians between the Austrian and the Russian Empires*, Colloque international *Das europäische System der „Balance of Power” und die österreichisch-russischen Beziehungen am Anfang des 18. Jahrhunderts*, Vienne, décembre 2012
- Elena Siupiur, *Die Emigration – ein menschlicher und politischer Seinszustand in Südosteuropa im 15–19 Jahrhundert*, Colloque international *Abwanderungen aus ländlichen Gebieten. Ursachen, Motive, Erscheinungsformen und Folgeprobleme*, Neubrandenburg, juin 2012
- Stelu Șerban, *Before and after 1878: continuity and change of the modernization programs in Northern Dobroudja*, Colloque *Balkan worlds: Ottoman past and Balkan nationalism*, Thessalonique, octobre 2012
- Nicolae-Șerban Tanașoca, *Elenism, bizantinism, fanariotism*, Colloque *Grecitatea fanariotă și români*, organisé par la Société de culture byzantine et l’Union Hellène de Roumanie, Bucarest, avril 2012
- Nicolae-Șerban Tanașoca, *Byzance et les Roumains*, Colloque international *Bizanțul, Balcanii și români în evul mediu*, organisé par la Bibliothèque de l’Académie Roumaine et SIVECO, Bucarest, juin 2012
- Nicolae-Șerban Tanașoca, „*Chestiunea aromânească*” și războaiele balcanice, Colloque international *Războaiele balcanice și sfârșitul secolului « cel lung »*, Târgu Mureș, juillet 2012
- Andrei Timotin, *Rêver l’empereur. Légitimer et délégitimer le pouvoir à Byzance (IX^e–X^e siècles)*, Colloque international *Espace impérial. Le Sud-est européen entre empires et nations*, EHESS, Paris, avril 2012
- Andrei Timotin, *Lectures et lecteurs d’un opusculé à succès : La Prophétie d’Agathangelos (Jassy, 1818)*, Colloque international *Le livre. La Roumanie. L’Europe*, V^e édition, organisé par la Bibliothèque Métropolitaine de Bucarest, Mamaia, septembre 2012
- Andrei Timotin, *La politique de la foi à Byzance. Les conversions forcées des Juifs sous Basile I^{er} et Romain Lécapène et leur reflet dans l’hagiographie de l’époque*, Colloque international *Recent Studies on Past and Present: New Sources, New Methods or a New Public ?*, 2nd edition, Cluj-Napoca, septembre 2012
- Andrei Timotin, *Techniques exégétiques dans les clefs des songes byzantines*, Colloque international *Clefs des songes et sciences des rêves*, EHESS, Paris, octobre 2012

- Andrei Timotin, *A Political Dream. The Dream of Caesar Bardas in the Life of Patriarch Ignatios*, International Workshop *The (mis)interpretation of Byzantine dream narratives*, Dumbarton Oaks, Washington D.C., novembre 2012
- Florin Turcanu, *Nicolae Iorga et les Guerres Balkaniques*, Colloque „New Europe College”, Bucarest, juin 2012
- Cătălina Vătășescu, *Vërejtje mbi mësimdhënien e shqipes në Rumani (Obervații cu privire la predarea albanezei în România)*, Colloque, Belgrade, mars, 2012
- Cătălina Vătășescu, *Remarques sur la contribution de A.V. Desnickaya à l'étude du processus de romanisation dans le Sud-est de l'Europe*, Colloque, Sankt Petersburg, septembre 2012
- Laurențiu Vlad, *Barbu Catargiu și modelul politic englez*, Colloque *10 ani de Antropologie Istorică la Universitatea din Cluj*, Cluj-Napoca, juin 2012
- Laurențiu Vlad, « *Aux portes de l'Orient* ». *Quelques notes sur l'image de la Roumanie en France, XIX^e–XX^e siècles*, Colloque international *La „Semi-Asie“ et la France. L'Est européen vécu et imaginé dans la littérature et l'histoire*, Strasbourg, mars 2012

b) Autres manifestations scientifiques

- Virginia Blînda, *Culture écrite et vie politique dans les Balkans (première moitié du XIX^e siècle)*, Table ronde, Sofia, novembre 2012
- Daniel Cain, *Diplomacy and diplomats in South-Eastern Europe before First World War. Some considerations*, Workshop *Black Sea Historiographies / The challenge of modern diplomacy in SE Europe*, Institutul Cultural Român, Istanbul, juillet 2012
- Daniel Cain, *Le statut social de l'officier au début du XX^e siècle. Le cas de la Roumanie et de la Bulgarie*, Table ronde, Sofia, novembre 2012
- Constantin Iordan, *La Princesse Marthe Bibesco et la Roumanie pendant les guerres (1913–1918): un intellectuel dans la politique non-officielle*, Table ronde, Sofia, novembre 2012
- Andrei Pippidi, *Murgoci în viața publică*, Session de communications, Institut de Géologie, Bucarest, mai 2012
- Elena Siupiur, *Ideea de stat în literatura politică bulgară. Sec. XIX*, Table ronde, Sofia, novembre 2012
- Andrei Timotin, *Recueils de prophéties sur la chute de l'Empire ottoman imprimés à Venise à la fin du XVII^e siècle*, Conférence, Paris, EHESS-CERCEC, janvier 2012
- Andrei Timotin, *L'idéologie impériale byzantine. Rêves et réalités*, Conférence, Paris, EHESS, mars 2012
- Andrei Timotin, *Prophéties politiques. Byzance et après Byzance*, Travaux de la Commission mixte roumaine-bulgare, Sofia, novembre 2012

V. RÉUNIONS SCIENTIFIQUES ORGANISÉES PAR L'INSTITUT: CONGRÈS, COLLOQUES, SESSIONS DE COMMUNICATIONS

ISSEE a organisé, en collaboration avec la Bibliothèque Métropolitaine de Bucarest et l'AIESEE, le Colloque international *Le Livre, la Roumanie, l'Europe*, Mamaia, septembre 2012. Les membres suivants de l'Institut ont présenté des communications:

- Ioana Feodorov, *Textes populaires médiévaux concernant les « noms de l'éclair et du tonnerre » chez les Roumains et les Arabes*
- Constantin Iordan, *Un voyageur roumain en Grèce au début du XX^e siècle*
- Andrei Timotin, *Lectures et lecteurs d'un opuscule à succès : La Prophétie d'Agathangelos (Jassy, 1818)*
- Ștefan Vâlcu, *Les débuts de l'enseignement en langue roumaine à Silistra (Bulgarie), 1866–1872*

ISSEE a organisé trois colloques internationaux:

- le Colloque *Recherches croisées en Dobrogea*, avec le soutien de l’Ambassade de France, mai 2012
- le Colloque *Balcanii și românii în evul mediu*, organisé en collaboration avec la Bibliothèque de l’Académie Roumaine et SIVECO, juin 2012
- le Colloque *Dora d’Istria, Balcanii și Orientul. Noi perspective și abordări disciplinare*, organisé avec le soutien de l’Académie Roumaine, sept. 2012

ISSEE a organisé également les conférences suivantes dans le cadre de ses sessions de communications:

- Ștefan Vâlcu, *File din trecutul unei vechi instituții românești de învățământ : școala de la Turtucaia (Bulgaria)*, janvier 2012
- Cristina Alexandrescu, *Arhiepiscopul Raymund Netzhammer și arheologia*, février 2012
- Constantin Iordan, *Două decenii de relații oficiale între Bulgaria și Republica Macedonia*, mai 2012
- Andrei Timotin, *O culegere de profeții venețiană despre căderea Imperiului Otoman de la sfârșitul veacului al XVII-lea*, mai 2012
- Ștefan Petrescu, *Migrație și strategii identitare în comunitatea creștinilor ortodocși (Rum-miletti). Sudiți și "raiale otomanicești" în Țara Românească până la Regulamentul organic*, juin 2012
- Daniel Cain, *Forme de colaborare în Sud-Estul European. Crearea Ligii Balcanice (1912)*, juillet 2012
- Andrei Timotin, *Un memoriu autobiografic inedit al lui Radu Cantacuzino către ducele Francisc de Lorena*, octobre 2012
- Cătălina Vătășescu, *Termeni pentru descântec în albaneză și în dialectul aromân*, novembre 2012
- Lia Brad Chisacof, *Un filigran românesc necunoscut din secolul al XVIII-lea*, décembre 2012
- Stelu Șerban, *Bulgarofonii din Teleorman in presa locală. Sfârșitul secolului XIX– începutul secolului XX*, décembre 2012
- Ioana Feodorov, *Termenii « franc », « franci » în literatura arabă creștină*, décembre 2012

Livres reçus

- Bataković, Dušan T. (ed.), *Minorities in the Balkans. State policy and Interethnic Relations (1804–2004)*, Institute for Balkan Studies of the Serbian Academy of Sciences and Arts, Special Editions 111, Belgrad, 2011, 364 p.
- Bataković, Dušan T., *Kosovo and Metohija. Living in the Enclave*, Institute for Balkan Studies, Serbian Academy of Sciences and Arts, Special Editions 96, Belgrad, Čigoja Stampa, 2007, 323 p.
- Batariuc, Paraschiva-Victoria, *Civilizație medievală românească. Ceramica monumentală din Moldova*, Bibliotheca Archaeologica Moldaviae XIX, Academia Română-Filiala Iași, Institutul de Arheologie; București, Editura Academiei Române, 2012, 654 p.
- Berényi, Maria, *Poveștile caselor. Români în Buda și în Pesta./ Tales of houses. Romanians in Buda and Pest*, Publicație a Societății Culturale a Românilor din Budapesta și a Institutului de Cercetări al Românilor din Ungaria, Budapesta, 2011, 95 p.
- Cain, Daniel, *Diplomați și diplomație în sud-estul european. Relațiile româno-bulgare la 1900*, Institutul de Studii Sud-Est Europene, București, Editura Academiei Române, 2012, 232 p.
- Cândea, Ionel, *Brăila 1711. Documente și studii*, traducerea textelor din limba germană: Radu Ștefănescu, Brăila, Editura Istros a Muzeului Brăilei, 2011, 252 p.
- Chisacof, Lia, Brad Vătășescu, Cătălina (coord.), *Polychronion. Profesorului Nicolae-Șerban Tanașoca la 70 de ani*, Institutul de Studii Sud-Est Europene, Academia Română, București, Editura Academiei Române, 2012, 461 p.
- Costea, Maria, *Relațiile politico-diplomatice româno-bulgare(1938-1940)/ Romanian-Bulgarian Political-Diplomatic Relations (1938-1940)*, Cluj-Napoca, Napoca Star, 2010, 475 p.
- Cristoceă, Spiridon, *Orașul Brăila în catagrafia din anul 1838*, Brăila, Editura Istros a Muzeului Brăilei, 2012, 206 p.
- Ctitoriile Sfântului Voievod Neagoe Basarab*, [S.L.], Ed. Cuvântul Vieții a Mitropoliei Munteniei și Dobrogei, 2012, 247 p.
- Данова, Пенка, *България и българите в италианската географска книжнина (XIV–XVI век)*, Sofia, Ed. Paradigma, 2010, 461 p.
- Davis, Elizabeth Anne, *Bad Souls. Madness and Responsibility in Modern Greece*, Durham & London, Duke University Press, 2012, 331 p.
- Falangas, Andronikos, *Jacques Vassilikos-Despote (Despot Vodă). Un Grec, voievode de Moldavie. À la lumière des sources narratives roumaines des XVI^e et XVII^e siècles*, București, Editura Omonia, 2009, 188 p.
- Falangas, Andronikos, *Présences grecques dans les pays roumains (XIV^e–XVI^e siècles). Le témoignage des sources narratives roumaines*, București, 2009, 336 p.
- Freundlich, Leo, *Die Albanische Korrespondenz. Agenturmeldungen aus Krisenzeiten (Juni 1913 bis August 1914)*, Herausgegeben von Robert Elsie, mit einer Einleitung von Roswitha Strommer, Südosteuropäische Arbeiten 144, München, Oldenbourg Verlag, 2012, 614 p.
- Gagliardi, Barbara, *La libera circolazione dei cittadini europei e il pubblico concorso*, Napoli, Jovene Editore, 2012, 291 p.
- Gálvez, Isabela Garcia, *Giorgios Seferis. 100 anos de su nacimiento. Actas del VIII Encuentro sobre Grecia*, Granada, 1-3 de diciembre de 2000, Centro de Estudios Bizantinos, Neogriegos y Chipriotas, Granada, 2002, 195 p.
- Guzun Vadim, *Marea foamete sovietică, 1926–1936*, Cluj-Napoca, Ed. Universității De Nord, 2011, 371 p.
- Guzun Vadim, *Foametea, piatetețka și ferma colectivă, 1926–1936. Documente diplomatice românești*, Cluj-Napoca, Ed. Universității de Nord 2011, 780 p.
- Rev. Études Sud-Est Europ., LI, 1–4, p. 481–483, Bucarest, 2013

- Hera, Cristian (coord.), *Volum omagial: 125 de ani de la nașterea acad. Gheorghe Ionescu-Șișești*, Academia Română, București, Edit. Academiei Române, 2011, 191 p.
- Hope Bert, Glass Hidrun (ed.), *Die Verfolgung und Ermordung der europäischen Juden durch das nationalsozialistische Deutschland. 1933–1945. Sowjetunion mit annexierten Gebieten I*, München, Oldenbourg Verlag, 2011, 891 p.
- Hristov, Petko (ed.), *Migration and Identity. Historical, Cultural and Linguistic Dimensions of Mobility in the Balkans*, Institute of Ethnology and Folklore Studies & Ethnographic Museum of Bulgarian Academy of Sciences, Sofia, Paradigma, 2012, 368 p.
- Iskänder, Néstor, *Relato sobre la Toma de Constantinopla*. Estudio preliminar, traducción y notas de Matilde Casas Olea, Centro de Estudios Bizantinos, Neogriegos y Chipriotas, Granada, 2003, 119 p.
- Kavafis, K.P., *Antologia bilingüe*, Edición, introducción y notas de Sonia Ilinskaia, traducción del griego de Alfonso Silván, Biblioteca de autores clásicos neogriegos, nr. 4, Centro de Estudios Bizantinos, Neogriegos y Chipriotas, Granada, 2012, 456 p.
- Madgearu, Alexandru, *Împăratul Galerius*, Institutul pentru Studii Politice de Apărare și Istorie Militară, Târgoviște, Cetatea de Scaun, 2012, 263 p.
- Maxim, Mihai, *Noi documente turcești privind Țările Române și Înalta Poartă (1526–1602)*, Brăila, Editura Istros a Muzeului Brăilei, 2008, 341 p.
- Maxim, Mihai, *Brăila 1711. Noi documente otomane*, Brăila, Editura Istros a Muzeului Brăilei, 2011, 121 p.
- Maxim, Mihai, *O istorie a relațiilor româno-otomane, cu documente noi din arhivele turcești. Vol.1: Perioada clasică (1400–1600)*, Brăila, Editura Istros a Muzeului Brăilei, 2012, 606 p.
- Mănăstirea Snagov. *Istorie și artă*, București, Editura Cuvîntul Vieții, 2011, 123 p.
- Mănușu-Adameșteanu, Gheorghe; Boroneanț, Adina Elena; Măgureanu, Andrei; Popescu, Raluca-Iuliana, *Arheologia Credinței. Cercetări arheologice la biserici bucureștene. Vol. 1*, col. Istoria Orașului București, Vol.4, București, Editura Mistral Info Media și Editura Semne, 2011, 196 p.
- Mănușu-Adameșteanu, Gheorghe; Pătuleanu, Constantin; Ionescu, Dan D.; Mucenic, Cezara; Pîrvulescu, Cosmin Dan; Poll, Ingrid; Rafailă, Crin Mihaela; Velter, Ana-Maria; *Arheologia Credinței. Cercetări arheologice la biserici bucureștene, Vol.2*, col. Istoria Orașului București, vol. 4, București, Editura Mistral Info Media și Editura Semne, 2011, 297 p.
- Mănușu-Adameșteanu, Gheorghe, *Monede bizantine descoperite în Dobrogea. Vol.1, Monede bizantine descoperite în nordul Dobrogei: secolele X–XIV*, București, Ed. Mistral Info Media, 2010, 459 p.
- Mănușu-Adameșteanu, Gheorghe (ed.), *Cercetări arheologice în București, vol. VIII*, București, Editura A.G.I.R., 2009, 455 p..
- Mândruț, Stelian, Rudolf Gräf (ed.) *Zwischen Wissenschaft und Politik. Fritz Valjavecs Briefwechsel mit rumänischen Gelehrten (1935–1944)*, Academia Română, Centrul de studii transilvane, Cluj-Napoca, 2010, 574 p.
- Milin, Andrei; Milin, Miodrag; Mihailov, Tvetco, *Sârbii din România în vremea comunismului. Arhivă sonoră și manualul pătimirii (ediție revizuită și adăugită)*, Библиотека Истраживачке студије 50, Belgrad-Vrîșat, 2012, 413 p.
- Morales Osorio, Susana, *La Mirada de Occidente. Bizancio en la literatura medieval española. Siglos XII–XV*. Fuentes y Documentos no. 4, Centro de Estudios Bizantinos, Neogriegos y Chipriotas, Granada, 2009, 295 p.
- Morfakidis, Moschos, *Bibliografía de Estudios Neogriegos en Español y en otras lenguas ibéricas*, Granada, Ed. Athos-Pérgamos, 1998, 186 p.
- Osorio Perez, Maria (ed.), *La presencia del mundo griego en los fondos documentales españoles*. Fuentes y Documentos no.6, Centro de Estudios Bizantinos, Neogriegos y Chipriotas, Granada, 2011, 251 p.
- Pasat, Valeriu, *R.S.S. Moldovenească în epoca stalinistă (1940–1953)*, Chișinău, Editura Cartier, 2011, 650 p.

- Pavlović, Vojislav G., *The Balkans in the Cold War. Federations, Cominform, Yugoslav-Soviet Conflict*, Institute for Balkan Studies of the Serbian Academy of Sciences and Arts, Special Editions 116, Belgrad, Ed. Čigoja, 2011, 330 p.
- Pippidi, Andrei, *Visions of the Ottoman World in Renaissance Europe*, New York, Columbia University Press, 2013
- Pippidi, Andrei, *Case și oameni din București*, ediția a 2-a, vol. I–II, București, Ed. Humanitas, 2012, 210 p. și 302 p.
- Plămădeală, Mihai, *Refugiul. Deznădejde și speranță*, ediție îngrijită și studiu introductiv de Adrian Nicolae Petcu, Brăila, Muzeul Brăila/ Editura Istros, 2012, 215 p.
- Recio, Virginia Lopez, *La reception de Federico Garcia Lorca en Grecia. El caso de "Bodas de Sangre"*, Centro de Estudios Bizantinos, Neogriegos y Chipriotas, Granada, 2008, 344 p.
- Rezachevici, Constantin (coord.), *Izvoare istorice, artă, cultură și societate. În memoria lui Constantin Bălan (1928–2005)*, București, Editura Speteanu, 2010, 673 p.
- Ruscazio, Maria Chiara, *Receptio legis. Sviluppo storico, profili ecclesiologici, realtà giuridica, Napoli*, Jovene Editore, 2011, 305 p.
- Salleo, Ferdinando, *Shqipëria: gjashtë muaj mbretëri*, Tirana, Shtëpia e Librit & Komunikimit, 2000, 270 p.
- Sfântul Apostol Andrei, Ocrotitorul României, Începătorul Botezului în poporul român*, București, Editura Cuvîntul Vieții a Mitropoliei Munteniei și Dobrogei, 2011, 263 p.
- Sfântul Voievod Neagoe Basarab-ctitor de biserici și cultură românească*, București, Editura Cuvîntul Vieții a Mitropoliei Munteniei și Dobrogei, 2012, 479 p.
- Trăușan-Matu, Lidia, *De la leac la rețetă. Medicalizarea societății românești în veacul al XIX-lea (1831–1869)*, București, Editura Universității din București, 2011, 446 p.
- Treadgold, Warren, *Bizanțul și armata sa 284–1081*, traducere de Anda-Elena Maleon și Bogdan-Petru Maleon, Biblioteca istoricului, Iași, Ed. Speculum, 2012, 334 p.
- Tudorancea, Radu, *Relațiile româno-elene în perioada interbelică. Dimensiunea politică și economică*, cu un cuvânt înainte de Acad. Florin Constantiniu, București, 2011, 260 p.
- Țîrcomnicu, Emil, *Obiceiuri și credințe macedoromâne. Dicționar*, București, Ed. Biblioteca Bucureștilor, 2009, 116 p.
- Uba, Traian Călin (ed.), *Școala memoriei 2011. Prelegeri și discuții de la a XIV-a ediție a Școlii de Vară de la Sighet (11–18 iulie 2011)*, moderator: Ana Blandiana, Stéphane Courtois, Romulus Rusan; Istorie orală 18, București, Fundația Academia Civică, 2012, 583 p.
- Vlad Boțulescu de Mălăiești, *Scrieri, I. Viața lui Scanderbeg* (tradusă din italiană de Vlad Boțulescu de Mălăiești în 1763), ediție critică, introducere, studiu filologic și lingvistic, glosar și indice de Emanuela Timotin și Ovidiu Olar, București, Univers Enciclopedic Gold, 2013
- Zuanazzi, Ilaria, *L'ordinatio ad educationem proles del matrimonio canonico*, Università di Torino, Memorie del Dipartimento di Giurisprudenza, serie VI, Napoli, Jovene Editore, 2012, 292 p.

Liviu Ionescu



**La Fondation Culturelle Erbiceanu
a contribué financièrement à l'impression
de ce numéro de notre revue**